

ÉCOLE DOCTORALE SHS
UMR 6173 CITERES – Equipe IPA-PE

THÈSE présentée par :

Isabelle de Rose

soutenue le : **4 décembre 2009**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université François - Rabelais**

Discipline/ Spécialité : **Sciences de l'Information et de la Communication, Spécialité**
Médiation des cultures

**Analyse médiationnelle et communicationnelle des
symboles identitaires des villes du Nord de la
France : Les beffrois communaux**

THÈSE dirigée par :

Pascal SANSON, Directeur de thèse, Professeur des Universités, Université François Rabelais

RAPPORTEURS :

Bernadette DUFRENE, MCHDR, Université Paris X Nanterre

Patrizia LAUDATI, Professeur des Universités, Université de Valenciennes

JURY :

Christine BOUSQUET-LABOUERIE, MCHDR, Université François Rabelais

Bernadette DUFRENE, MCHDR, Université Paris X Nanterre

Patrizia LAUDATI, Professeur des Universités, Université de Valenciennes

Denis MARTOUZET, Professeur des Universités, Université François Rabelais

Gérard REGIMBEAU, Professeur des Universités, ENSSIB, École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, Lyon-Villeurbanne

Pascal SANSON, Directeur de thèse, Professeur des Universités, Université François Rabelais

A mon père, Vincenzo de Rose

Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Pascal Sanson, mon directeur de recherche. Au-delà de ses qualités intellectuelles et pédagogiques, je tiens à lui témoigner mon respect et ma sympathie pour ses qualités humaines et son investissement. Il m'a fait découvrir le monde de la recherche universitaire en m'impliquant dans des projets qui lui étaient chers, je pense à nos périples scientifiques : organisation de colloques, publications, toujours d'actualité. Mais c'est surtout l'occasion pour moi de lui faire savoir que désormais, je lis les villes en les regardant, et mon goût pour la flânerie n'en est que plus prononcé. Un grand merci pour ces digressions patrimoniales...

Je lui suis également reconnaissante de m'avoir intégrée au sein du CEDPM. Ce fut un lieu d'échanges et de partages, motivant dans la rédaction d'une thèse.

J'ai eu le plaisir récemment d'être intégrée en tant que doctorante au sein de l'UMR CITERES, et je tiens à remercier la directrice, le Professeur Corinne Larrue, le directeur de l'équipe IPA-PE, le Professeur Jean-Paul Carrière, et le Professeur Denis Martouzet pour la qualité de leur accueil.

Tous mes remerciements vont évidemment aux pré-rapporteurs et membres du jury, qui se sont intéressés à mes recherches, et ont accepté chaleureusement de lire et aborder les différentes thèses de mon mémoire.

J'ai également eu l'opportunité et le plaisir de partager mes réflexions avec les membres du pôle « communication territoriale, urbaine et patrimoniale », animé par le Professeur Pascal Sanson. Ces échanges furent très constructifs dans l'évolution de mes recherches et leur formalisation.

Je remercie Pascal Ricaud, pour sa confiance et son amitié. J'ai eu, grâce à lui, la chance d'enseigner à L'IUT de Blois, dans des modules liés au champ des SIC, et cette expérience m'a confortée dans mon projet professionnel.

Ces années furent l'occasion de moments privilégiés dont la convivialité et la richesse ont contribué à la rédaction de cette thèse : merci à Michèle Gellereau, Marcel Roncayolo, Patrizia Laudati pour leur enthousiasme.

Je remercie ma tribu, Nathan, Antoine, Vincent, Garance, pour leurs éclats de rire ; et surtout mon époux, ma « petite main », et mon plus précieux confident, à qui je souhaiterais décerner une palme (symbolique) pour sa patience et son dévouement.

Je remercie particulièrement ma maman pour ses bons soins de relectrice minutieuse, sa maîtrise de la langue française, mon frère pour la délicatesse de ne pas avoir trop demandé : «Alors, cette thèse ???», mes beaux-parents pour leur présence constante, et ceux malheureusement qui ne sont plus mais dont le souvenir m'accompagne.

Je remercie également tous mes amis, Wanda, Estelle, Sophie, Marie-Belle, Anne, Frédéric, Dorothee, Etienne et ...la liste est trop longue !

Je pense aussi à mes rencontres intéressées qui sont devenues des relations amicales : Laurent, Delphine, Damien.

Et je profite de ce moment pour rendre hommage à Jean-Pierre Giusto, un des mes premiers professeurs en Lettres Modernes, qui m'a encouragée à poursuivre, et surtout, qui m'a invitée à percevoir le sens au-delà de l'objet.

Enfin je remercie tous ceux que je ne nomme pas mais dont l'aide me fut précieuse. Merci à vous tous.

Résumé

Le concept d'identité urbaine alimente de nombreuses rencontres où chercheurs, politiciens et médias s'interrogent sur notre sentiment de citoyenneté, d'appartenance au lieu, et sur leur contribution à une vie collective meilleure. Qu'est-ce qui distingue un lieu ? Le fait nôtre ? Qu'est-ce qui le rend fédérateur ?...peuvent être alors évoqués la beauté d'une ville, son âme, sa vie, ses rues et monuments. Ainsi en est-il des beffrois communaux du Nord de la France, symboles identitaires, revendiqués par toute une région, auxquels cette thèse est consacrée.

Un premier travail d'inventaire, effectué lors de l'année de DEA, a révélé le patrimoine architectural que ces édifices représentaient pour le Nord de la France et les Flandres belges. Il nous a permis de valider un corpus d'étude dont la grande majorité était alors inscrite, voire classée à l'inventaire des Monuments Historiques. Leur entrée au Patrimoine Mondial de l'Unesco en 2005 conforta, au-delà d'une volonté de conservation et de protection, la fierté d'une région, de populations pour qui la valeur identitaire et patrimoniale de leurs lauréats était incontestable.

Ces événements nous encouragèrent à une analyse médiationnelle et communicationnelle de ces tours, dans le dessein d'explicitier les dispositifs mis en place pour leur valorisation ; qu'ils répondent à une volonté sociale, politique ou économique. Cette entreprise exigeait une bonne connaissance de leur histoire, de leur contexte car nous ne pouvions isoler cette architecture de l'environnement où elle avait pris naissance.

Nous consacrons donc un premier volet au contexte historique et spatial, au réveil occidental du XII^e siècle, qui se traduit entre autres par la naissance de la ville médiévale, l'instauration des premières communes et l'octroi de leur indépendance. Nous en déduisons les motivations qui présidèrent à l'édification des beffrois civils. Nous expliquons ainsi comment l'architecture publique (mais cela est valable pour toute l'architecture) s'est toujours affirmée comme l'expression d'une société, d'une époque, de lieux.

La dimension plurielle de ces bâtiments publics nous encouragea à aborder notre objet spatial dans sa dimension humaine, et pour cela à recourir à une approche interdisciplinaire. Nous convoquons donc dans un deuxième chapitre plusieurs disciplines, philosophique, phénoménologique et sociohistorique, et nous les enrichissons d'une enquête de perception. Toutefois, la problématique de l'« investissement sémantique » de lieux identitaires nous persuada de privilégier, dans un troisième chapitre, les théories peirciennes, que nous avons

expérimentées sur un corpus de beffrois. Son intérêt est de structurer les éléments significatifs de cette architecture publique, et d'en effectuer une «médiation sémiotique». Nous proposons, par ailleurs, une analyse comparative avec d'autres bâtiments édilitaires européens.

La finalité est de mettre en évidence les valeurs signifiantes de ces réalisations architecturales, et d'appréhender, dans un quatrième temps, ces tours dans leurs perspectives informationnelles, communicationnelles et médiationnelles. Nous nous interrogeons sur la contribution du beffroi à la création de l'identité urbaine de la région Nord-Pas-de-Calais dont il est devenu un symbole iconique. Que leur mise en scène soit sociopolitique ou esthétique, elle semble renforcer à chaque initiative leur valeur emblématique et le lien affectif qui les unit aux gens du Nord.

Cette problématique justifiant de se consacrer aux médiations diverses dont les beffrois ont été, et sont toujours l'objet, et qui influencent notre regard. Écrivains, poètes, peintres et cinéastes furent les acteurs de mises en représentation du beffroi et ancrèrent dans la mémoire collective une connaissance parfois vernaculaire de leur histoire et significations.

Les actions, culturelle et touristique réalisent une médiation et entretiennent un travail de mémoire que nous étudions. Les traditions, le folklore rassemblent à leurs pieds toute une population, souvent en liesse, et peuvent inspirer une exploitation de ces clochers laïcs dont l'aspect mercantile peut être débattu.

Nous formalisons en conclusion des réponses validées par notre modèle d'analyse, notre ambition étant de pouvoir à terme le rendre exploitable, sous forme d'aide à la conception et la mise en œuvre de dispositifs informationnels et médiationnels.

Mots clés : médiation, communication, culture, patrimoine bâti, identité, espace urbain.

Résumé en anglais

The concept of urban identity feeds from many meetings where enquiring, politicking and media wonder about our feeling of citizenship, membership of the place, and on their contribution to a better collective life. Thus it is communal belfries of the North of France, identity symbols, asserted by a whole area, to which this thesis is devoted.

We carry out a mediational and communication analysis of these turns, in the intention of clarifying the devices set up for their valorization. We devote a first chapter to the historical and space context, the awakening of occident in the XIIth century. We explain thus how this public architecture always affirmed itself as the expression of a whole society, of a time, of places.

The plural dimension of these public buildings seemed to us to justify the relevance of an interdisciplinary approach. We thus convene in a second chapter several disciplines, philosophical, phenomenologic and sociohistoric. However, the problems of the "semantic investment" of identity places encouraged us with a "semiotic mediation".

The finality is to highlight the meaning values of these architectural achievements, and to wonder, in the third time, about the contribution of the belfry to the creation of the urban identity of the Nord-Pas-de-Calais area of which it became an iconic symbol. Problems justifying a last part devoted to the various mediations whose belfries were, and are always the object and who influence our glance, with the work of memory.

We formalize in conclusion of the answers validated by our model of analysis, our ambition being of in the long term being able to make it exploitable, in the form of assistance with the design and the implementation of informational and mediational devices.

Table des matières

Liste des tableaux	15
Liste des figures	17
Liste des annexes.....	29
Introduction générale.....	33
Premier chapitre Contexte historique et spatial.....	43
1. Introduction	45
2. La réouverture du commerce.....	47
3. La renaissance des villes	51
4. Naissance de la commune	55
5. L'administration communale	63
5.1. La naissance d'un droit municipal	63
5.2. Les privilèges judiciaires.....	68
6. Le pouvoir marchand	75
6.1. La ligue hanséatique.....	80
6.2. L'expansion économique	81
7. Un passeport pour la liberté	86
7.1. L'importance du peuple chrétien.....	97
8. Emergence et affirmation d'une architecture communale : le beffroi	99
9. Situation géopolitique	107
10. La ville médiévale : aménagement et morphologie	117
11. Les périodes architecturales du beffroi	131
11.1. Les premiers beffrois.....	133
11.2. L'époque gothique.....	135
11.3. Renaissance et âge classique	138
11.4. L'époque contemporaine.....	141
12. Conclusion.....	145
Deuxième chapitre Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages.....	147
1. Introduction	149
2. Histoire et symbolique de la tour	151
2.1. De l'unité à l'usage du lieu	157
2.2. Investissement du lieu	158

3.	Les beffrois communaux comme regards	161
4.	Les ambiances urbaines.....	165
5.	Son inscription dans la mémoire collective.....	167
6.	Le processus d'appropriation.....	169
7.	S'affirmer comme emblème d'une commune	171
8.	La dimension anthropologique de l'édification selon les principes albertiens	179
9.	Morphologie sociale des communes du Nord.....	191
10.	L'urbain au cœur du débat	195
11.	Enquête de perception	203
12.	Conclusion.....	205
Troisième chapitre : Analyse sémiotique de beffrois communaux		207
1.	Introduction	209
1.1.	Références méthodologiques.....	210
1.1.1.	La relation entre l'Objet Immédiat et le signifié.....	211
1.1.2.	Roland Barthes	211
1.1.3.	Interprétation structurée des éléments de signification d'après les concepts peirciens	214
2.	Application de la méthodologie sur le corpus.....	215
2.1.	La médiation sémiotique du beffroi d'Amiens	215
2.1.1.	Contexte historique interprétatif.....	215
2.1.2.	Synthèse des trois procédures interprétatives.....	221
2.2.	Le beffroi d'Armentières.....	223
2.2.1.	Contexte historique	223
2.2.2.	Graphe 1 : la partition de l'espace.....	223
2.2.3.	Graphe 2 : l'ordonnance architecturale	224
2.2.3.	Graphe 2 : l'ordonnance architecturale	225
2.2.4.	Graphe 3 : Traitement des parements.....	226
2.2.5.	Synthèse des trois procédures interprétatives.....	227
2.3.	Les beffrois de Lille	228
2.3.1.	Le beffroi de la Chambre de Commerce	228
2.3.2.	Le beffroi de l'hôtel de ville.....	233
2.4.	Analyse complète des éléments de signification : aboutir à un cadre de comparaison	237
2.5.	Analyse comparative avec des bâtiments similaires en Europe.....	238

2.5.1.	Exemple d'analyse sémiotique comparative : La place Piazza del Campo de Sienne	240
2.5.2.	Graphe 1 : la partition de l'espace.....	242
2.5.3.	Graphe 2 : l'ordonnance architecturale	243
2.5.4.	Graphe 3 : Traitement des parements.....	245
2.5.5.	Synthèse des trois procédures interprétatives.....	246
2.6.	Éléments de comparaison.....	246
2.7.	L'importance de la place en Europe.....	248
Quatrième chapitre : les beffrois communaux: objet spatial communicationnel et médiationnel		251
1.	Introduction	253
1.1.	Symbole de l'épopée marchande.....	254
1.2.	Symbole des libertés civiles	259
1.3.	Resémantisation des beffrois.....	262
2.	La mise en scène architecturale.....	267
3.	L'identité	273
4.	Le travail de mémoire	277
5.	Le beffroi : un symbole identitaire	285
5.1.	Etre porteur d'une identité régionale.....	285
5.1.1.	Les logos du Nord-Pas-de-Calais.....	286
5.2.	Etre porteur d'une identité urbaine.....	290
5.3.	Vecteur d'une citoyenneté ?.....	292
5.4.	Garant d'un lien social ?.....	296
5.5.	Traditions et folklore	298
5.5.1.	Les géants aux pieds des beffrois	298
5.5.2.	Les autres traditions	300
6.	La mise en scène socio-politique	303
7.	La dimension géopolitique du beffroi communal	305
7.1.	Contexte introductif.....	305
7.2.	La dimension géopolitique à travers un exemple : Douchy-lès-Mines.....	306
7.3.	L'euro région.....	307
8.	Une mise en esthétique.....	309
8.1.	Les valeurs architecturales et esthétiques.....	309
8.2.	Beau beffroi ou pastiche ?.....	311

8.3.	Au-delà des règles du beau.....	313
9.	Médiation artistique des beffrois communaux	315
9.1.	Introduction	315
9.2.	Médiation littéraire	315
9.3.	Manifestations littéraires	316
9.4.	Médiation cinématographique.....	323
9.4.1.	Bienvenue chez les chtis	323
9.4.2.	Bons baisers de Bruges	324
9.5.	Autres représentations et médiations.....	326
9.5.1.	La médiation graphique et visuelle	326
9.5.2.	Médiation télévisuelle, médiation internetique	328
10.	Représentation et construction d'un mythe	331
10.1.	Représentations de la ville et mythe.....	331
10.2.	La construction du discours médiationnel.....	335
10.3.	Le rôle de la médiation littéraire dans la construction d'un mythe	336
10.3.1.	Le plat pays, Jacques Brel	338
11.	Médiation patrimoniale des beffrois communaux.....	341
11.1.	Eclairage historique.....	341
11.2.	Communication et médiation institutionnelle.....	345
11.2.1.	Les beffrois de la culture	346
11.2.2.	« Les beffrois du Louvre-Lens »	347
11.3.	Médiation culturelle et ou touristique	349
11.3.1.	Récupération touristique	350
11.3.2.	Médiation patrimoniale	352
12.	Le détournement du beffroi : un patrimoine consommable	355
13.	Penser différemment la médiation.....	361
14.	Conclusion.....	363
	Conclusion générale	365
	Bibliographie.....	375
	Annexes.....	393

Liste des tableaux

Tableau 1 : statistiques de fréquentation du site beffroi.org	398
Tableau 2 : sondage institutionnel: population des répondants par zone géographique.	400
Tableau 3 : sondage institutionnel: population des répondants par zone géographique.	400
Tableau 4 : sondage institutionnel, répartition des répondants par statut.	401
Tableau 5 : Sondage institutionnel, beffrois en zone de responsabilité.	401
Tableau 6 : Sondage institutionnel, répondants déclarant un beffroi.....	402
Tableau 7: sondage grand public, vérification de la cohérence des réponses.	406
Tableau 8 : Statistiques d'inventaire de la banque de données.....	421
Tableau 9: Traduction de la charte de 1209.	622

Liste des figures

Figure 1 : structure du site beffroi.org.....	398
Figure 2 : évolution dans le temps des réponses à l'enquête grand public.	399
Figure 3 : évolution dans le temps des réponses à l'enquête institutionnelle.	400
Figure 4 : sondage institutionnel, perception des dispositifs médiationnels.....	403
Figure 5 : sondage institutionnel, perception personnelle.....	403
Figure 6 : sondage grand public, répartition des répondants par département.....	405
Figure 7 : répartition du nombre de beffrois (ou dénommés comme tel) par département...	405
Figure 8 : sondage grand public, distance de résidence à un beffroi.	405
Figure 9 : sondage grand public, nombre de beffrois connus.	405
Figure 10 : sondage grand public, date de découverte des beffrois.	406
Figure 11 : enquête grand public, découverte du beffroi.	407
Figure 12 : enquête grand public, connaissance du classement au Patrimoine mondial de l'Humanité	408
Figure 13 : questionnaire grand public, visite de beffrois.....	408
Figure 14 : Questionnaire grand public: avis personnel sur les beffrois.....	409
Figure 15 : répertoire simplifié des beffrois.....	419
Figure 16 : Aperçu de la banque de données documentaire.....	420
Figure 17 : Modèle de la base de données consacrée à l'étude des beffrois.....	423
Figure 18 : vers 800.....	424
Figure 19 : Vers 900.....	424
Figure 20 : Vers l'an 1.000	424
Figure 21 : Vers 1.100.....	424
Figure 22 : Vers 1.200.....	424
Figure 23 : Vers 1.300.....	424
Figure 24 : Vers 1.400.....	424
Figure 25 : Vers 1.500.....	424
Figure 26 : Vers 1.600.....	424
Figure 27 : Vers 1.700.....	424
Figure 28 : Vers 1.800.....	424
Figure 29 : Vers 1.900.....	424
Figure 30: World Heritage belfries map, source: wikipedia	425
Figure 31 : Beffroi d'Audenarde.....	428

Figure 32 : Hôtel de ville d'Audenarde - 1849 - Médaille	429
Figure 33 : Le beffroi de Brugge - Source: http://www.flickr.com/photos/1_ellis_sjca/182773877/ , Auteur: L. Ellis.....	431
Figure 34 : Incendie du beffroi de Bruges (1280). Exécution des otages de Bruges - BNF Richelieu Manuscrits occidentaux Français - Cote : Français 138, Fol. 204 - Guillaume Fillastre, Toison d'Or, France, Paris, XVe-XVIe	431
Figure 35 : Hôtel de ville de Bruges - 1849 - Médaille.....	432
Figure 36 : Le beffroi de Mons	434
Figure 37 : Situation du beffroi dans l'enceinte de la ville de Mons - Les plans et profils des principales villes et lieux considerables du comte de Haynaut.....	434
Figure 38 : Le beffroi de Tielt - source : Wikipédia.	436
Figure 39 : détail du haut de la tour.	436
Figure 40 : timbre datant de 1984.	436
Figure 41 : Le grand marché de Tournai (1613) - R. Cantagallina - Musées Royaux des Beaux Arts de Belgique.....	437
Figure 42 : Les ruines des Halles aux draps (Lakenhalle) et la Cathédrale St Martin, Ypres, octobre 1917.....	439
Figure 43 : Vue d'ensemble du beffroi d'Ypres.....	439
Figure 44 : Hôtel de ville d'Ypres- 1849 - Médaille	440
Figure 46 : Dessin anonyme de l'ancien beffroi de Laon.	448
Figure 47 : Le beffroi de Laon par Monthelier dans les "Voyages..." du baron Taylor et de Nodier vers 1820	449
Figure 48 : Le beffroi de Laon par Noury dans le "Voyage aérien en France" vers 1840-1850	449
Figure 49 : Beffroi de Saint Quentin, photographie personnelle.	454
Figure 50 : 500 ^e anniversaire de l'hôtel de ville. Source : site officiel de la commune.....	455
Figure 51 : Le beffroi d'Evreux - Source : Giverny News	458
Figure 52 : Timbre à l'effigie du beffroi d'Evreux - 2008.....	458
Figure 53 : Le beffroi d'Evreux, eau forte - CHARVOT Eugène –1908.....	458
Figure 54 : L'hôtel de ville vu de la rue Nationale.....	460
Figure 55 : Hôtel de ville actuel - Photographie personnelle.....	460
Figure 57 : Plan d'Armentières, 1630, Vaast du Plouich, Archives municipales.....	466
Figure 58 : Armentières, côté nord, 1783, archives municipales.....	466
Figure 59 : le beffroi d'Armentières	467

Figure 60 : Le beffroi d'Avesnes, photographie personnelle.	469
Figure 61 : Bailleul il y a 1.000 ans - Source : OT Bailleul.	476
Figure 62 : Bailleul au XVI ^e - Source : OT Bailleul.	476
Figure 63 - Source : FLANDRIA ILLUSTRATA, Sanderus, 1644.	477
Figure 64 : Source : Notice historique relatant les faits principaux qui ont eu pour théâtre la ville de Bailleul. J. Ficherouille, 1899.	477
Figure 65 : Bailleul au XVII ^e - Source : OT Bailleul.	478
Figure 66 : Bailleul en 1914, Dessin de Julien Deturck.	478
Figure 67 : Le beffroi détruit le 28 mars 1918.	479
Figure 68 : Ruines du beffroi - 1921 - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques)	479
Figure 69 : Mélusine, dont le beffroi fut dépouillé en 1917.	480
Figure 70 : Projet de reconstruction, non réalisé entièrement (OT Bailleul)	480
Figure 71 : Le beffroi actuel (photographie personnelle).	480
Figure 72: Beffroi de Bailleul, la salle gothique. (source: journal municipal de juin 2008)..	481
Figure 74 : l'ancien logo de la ville.	482
Figure 75 : Sceaux de Bailleul - Source : OT Bailleul.	482
Figure 76 : Hôtel de ville et beffroi - photographie personnelle.	484
Figure 77 : Source : FLANDRIA ILLUSTRATA, Sanderus, 1644.	489
Figure 78 : Croquis non daté - Source : Flandrianostra.com	489
Figure 79 : Croquis non daté - Source : BNF, Beffroi de Bergues, Adrien Dauzats	490
Figure 80 : Source:Guide le Flandre et Artois mystérieux - Claude Malbranke - Les guides noirs - Tchou,1969 - Photo: Patrice Guichard.	490
Figure 81 : Carte postale donnant une vue de Bergues, début du siècle.	490
Figure 82 : Le beffroi actuel, photographie personnelle.	491
Figure 83 : Beffroi en cours de restauration - remis par M. Robert le 24 février 1893 - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques)	491
Figure 84 : Le beffroi, avant 1944.	492
Figure 85 : Le beffroi, après sa reconstruction (1961)	492
Figure 86 : Chambre des cloches, projet d'élévation, 1559. Archives communales de Bergues. Source : Mérimée IA00067393	492
Figure 87 : Le logo de la ville.	493
Figure 88 : Le beffroi actuel - Photographie personnelle.	498

Figure 89 : Comines en 1646 d'après un dessin du chevalier Sébastien de Beaulieu.....	504
Figure 90 : La ville de Comines à la fin de l'année 1579 par Pierre Lepoivre (détail montrant l'église et le beffroi en feu)	505
Figure 91 : Source : BNF, Dauzats, Adrien (1808-1868), Beffroi de Comines, 19e siècle...	505
Figure 92 : Bibliothèque municipale de Lille, portefeuille 125, 9. Comines : Place avec maisons, beffroi et clocher de l'église. 1875-1900	505
Figure 93 : Le beffroi en 1998.	505
Figure 94 : Chantier de rénovation du beffroi, 2002 (photographie personnelle).....	506
Figure 95 : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du comte de Haynaut-Chevalier de Beaulieu-1667	510
Figure 96 : Le marché et le beffroi - 1902.	510
Figure 97 : Le beffroi et la mairie vers 1975 - Auteur : Jérémy Pureur.....	511
Figure 98 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu, 1667.	518
Figure 99 : Source:Guide le Flandre et Artois mystérieux, Claude Malbranke, Les guides noirs, Tchou,1969.....	519
Figure 100 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.....	519
Figure 101 : La famille du grand Gayant de Douai par Louis Watteau 1781 ou 1780.....	519
Figure 102 : Source : BNF, Vue de l'hotel de ville de Douai, Juin 1825, Auteur non identifié.	520
Figure 103 : Corot, le beffroi de Douai (1871).	520
Figure 104 : Le beffroi en 1907.	520
Figure 105 : La charte de Ferrand, 1228, archives municipales.	520
Figure 106 : Le beffroi actuel.....	521
Figure 107 : Restauration du beffroi et de ses abat-sons. Source : ATELIERS PERRAULT FRERES	521
Figure 108 : Tout en haut de la flèche, le lion des Flandres. (Photo Stéphane Compoint)....	521
Figure 109 : Etiquette de fil - H.D. [Ignace Lambin], A Gayant. (BM Lille / 43662-902) ...	522
Figure 110 : Etiquette de fil - D.P, A Gayant. (BM Lille / 43662-903).....	522
Figure 111 : Plan de la Ville et Citadelle de Dunkerque. Daté entre 1712 et 1733. L'original fut probablement publié en 1662. Imprimeur : Pierre Husson, Den Haag.....	528
Figure 112 : Source : BNF - Harrewyn, Jacques (1660-1727), Plan de la ville et citadelle de Dunkerque avec les forts aux environs place forte et maritime située sur la mer océane en	

la comté de Flandres elle est au roy de France depuis le 27 novembre 1662 qu'elle fut cédée par les Anglois. Publication à Bruxelles : Chez Eugène Henry Fricx, 1711	528
Figure 113 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.....	530
Figure 114 : Source : BNF - Bellin, Jacques-Nicolas (1703-1772), Plan de Dunkerque, 1764	531
Figure 115 : Duynkercke, Braun and Hogenberg, Civitates Orbis Terrarum II23 - Première publication du volume II de l'édition en latin de 1575.	531
Figure 116 : Source : Bibliothèque de l'Université de Leiden, Duynkercken, Focken, H., vers 1650.....	531
Figure 117 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.....	532
Figure 118 : Dunkerque, le vieux beffroi.....	532
Figure 119 : L'ancien beffroi (premier plan) et le beffroi de l'hôtel de ville (Photo: Stéphane Compoint).....	532
Figure 120 : Dunkerque, le beffroi de l'hôtel de ville.	533
Figure 121 : Détail (Photo: Stéphane Compoint).....	533
Figure 122 : Dunkerque, le beffroi de Rosendael.	533
Figure 123 : Perspective extérieure de l'église du XV ^e siècle, gravure, par Krafft, d'après Royer. In: Fulconier, description historique de Dunkerque, Bruges, 1730, vol.1, p.34.	534
Figure 124 : Elévation des façades latérales de l'église et de la tour, vers 1780 (A.C. Dunkerque).....	534
Figure 125 : Plan, élévation des façades latérales de l'église et de la tour, après les transformations apportées par V. Louis, après 1785 (A.C. Dunkerque).....	535
Figure 126 : L'église et la tour, carte postale entre 1940 et 1945.....	536
Figure 127 : Elévation.....	537
Figure 128 : Vue d'ensemble.....	537
Figure 129 : Le beffroi d'Estaires, André Leroux	538
Figure 130 : Le beffroi en 1912.	539
Figure 131 : Le logo de la commune.....	539
Figure 132 : Grevelinge - Digitation source: Braun and Hogenberg - Civitates Orbis Terrarum II23 - first Latin edition of volume II was published in 1575	540
Figure 133 : Coupe transversale, par Grawez, 1821 (A.D. Nord : O 268 87).....	541

Figure 134 : Elévation principale et coupe transversale, par J. Morel, 1901 (A.D. Nord : O 268 92).....	541
Figure 135 : Gravelines vers 1908 - carte postale.....	541
Figure 136 : Le beffroi actuellement.....	542
Figure 137 : La girouette du beffroi - photographie personnelle.....	542
Figure 138 : Huile sur toile "Place du beffroi à Gravelines". E. Noirot, 1901.....	542
Figure 139 : Klockhuis - Photo de Jean-Marc LAVIÉVILLE.....	543
Figure 140 : Le beffroi d'Hazebrouck, l'incendie de 1801.....	545
Figure 141 : 1600 - L'ancien hôtel de ville - Datant de 1600, à gauche une grande mare, à droite le couvent des soeurs grises qui se trouvait à la place du tribunal et de l'ancienne prison.....	545
Figure 142 : Le beffroi d'Hesdin.....	547
Figure 143 : Carte postale de Le Cateau.....	548
Figure 144 : Le beffroi - photographie d'alain battermann.....	549
Figure 145 : Le beffroi en 1914, en 1940, et suite à son incendie.....	550
Figure 146 : Le beffroi en 1998.....	551
Figure 147 : Source : BNF - Brüchman (16.-17.. ; capitaine), Plan de la ville de Lille investie par les Haut-Allies sous le commandement de S.A. le Prince Eugene de Savoye le 13 aoust et prise le 8 octobre 1708, Gravé et imprimé a Bruxelles : chez Eugène Henry Fr Fricx, 1709.....	558
Figure 148 : Source : BNF - Le Rouge, Georges-Louis (1712-17..), Plan de Lille, de la citadelle et de ses environs.....	559
Figure 149 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.....	559
Figure 150 : Source : BNF - Plan de Lille, 17e siècle, auteur non identifié.....	560
Figure 151 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.....	561
Figure 152 : Ancienne halle échevinale, Gouache conservée à la bibliothèque municipale de Lille.....	561
Figure 153 : Source: Guide le Flandre et Artois mystérieux, Claude Malbranke, Les guides noirs, Tchou,1969.....	561
Figure 154 : Planche extraite de Lille ancien monumental, édité par Edouard Boldoduc - Lille : Halle échevinale - 1893 - lithographie - Bibliothèque municipale de Lille - Cote : 44213, planche 8.....	561

Figure 155 : "Bibliothèque municipale de Lille, Fonds Lefebvre 12, 95". "Lille : La Place au début du XVII siècle.	562
Figure 156 : Le beffroi du Palais Rihour, construit en 1821, démoli en 1857.....	563
Figure 157 : Boldoduc, Edouard. "Bibliothèque municipale de Lille, 44213, planche 13". "Lille : Cour de l'hôtel de ville : Beffroi et escalier avant leur démolition".	563
Figure 158 : Boldoduc, Edouard. "Bibliothèque municipale de Lille, 44213, planche 9". "Lille : Palais Rihour : Démolition du beffroi et de l'escalier du Conclave". 1893.	563
Figure 159 : Le beffroi de la nouvelle bourse, Le "beffroi des riches" comme le qualifiait Roger Salengro, (photographie personnelle).....	564
Figure 160 : Bibliothèque Municipale de Lille, carton 8, 4". "Lille : La forêt des toits. La vieille bourse et l'Opéra.....	565
Figure 161 : Le beffroi de l'Hôtel de Ville (photographie personnelle).	565
Figure 162 : "Bibliothèque municipale de Lille, portefeuille 105, 28". "Beffroi de Lille". 1930.	566
Figure 163 : Bibliothèque Municipale de Lille, carton 23, 12. Jeu de l'oie : Le tour de Lille en 63 minutes	567
Figure 164 : Le beffroi de Loos - source: site officiel de la ville.....	569
Figure 165 : le beffroi de Merville, photographie personnelle.	570
Figure 166 : Bibliothèque Municipale de Lille. "Vue de la place d'Orchies pendant le forage de 1836".	572
Figure 167 : La place d'Orchies vers 1914.....	572
Figure 168 : Orchies après la Grande Guerre.....	573
Figure 169 : Le beffroi actuel.....	573
Figure 170 : Edification du beffroi de Saint Pol.	577
Figure 171 : Le beffroi actuel.....	577
Figure 172 : Le Beffroi de Valenciennes - Lith. B. Henry, Valenciennes. Editeur Descamps. Coll. part.....	580
Figure 173 : Le Beffroi de Valenciennes - Lith. B. Henry, Valenciennes. Editeur Descamps. Coll. part.....	580
Figure 174 : Elévation géométrale de la façade d'un beffroi à ériger sur la place de Valenciennes (Esquisse)-1843 source : numerique.bibliotheque.bm-lille.fr	581
Figure 175 : La place d'Armes de Valenciennes, vers 1873 - Base Joconde.	581
Figure 176 : Le nouveau beffroi de Valenciennes, tout en inox, d'une hauteur de 45m, érigé le 11 décembre sur la place d'Armes.	582

Figure 177 : L'édification du nouveau beffroi de Valenciennes - source: La Voix du Nord.	583
Figure 178 : Le beffroi d'Aire sur la Lys, photographie personnelle.	586
Figure 179 : Plan de la ville et cité d'Arras en 1784.	589
Figure 180 : Beffroi de l'Hôtel de Ville - Elévation et coupe - Gourbeix, Jean - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques)	589
Figure 181 : Beffroi de l'Hôtel de Ville - Elévation - Gourbeix, Jean - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques).	589
Figure 182 : Braun and Hogenberg, Civitates Orbis Terrarum I 13 première édition en latin du volume I en 1572.	590
Figure 183 : Le beffroi avant 1914.	590
Figure 184 : La Place des héros. Médiathèque du Patrimoine. Villes du Nord, 1900-1925 / Frères Séeberger	590
Figure 185 : Les ruines de l'hôtel de ville (1914-1918).	591
Figure 186 : Le beffroi actuel - Photographie personnelle.	591
Figure 187 : Source : BNF, auteur non identifié.	597
Figure 188 : Source : BNF - Grande place et beffroi de Bethune, JA Chauvet, 1847.	598
Figure 189 : Source:Guide le Flandre et Artois mystérieux, Claude Malbranke, Les guides noirs, Tchou,1969.	598
Figure 190 : Le beffroi actuel, photographie personnelle.	598
Figure 191 : Le beffroi actuel, photographie personnelle.	598
Figure 192 : Etude de restauration : Plans, élévation et coupe. Danjoy, Edouard - Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.	599
Figure 193 : La girouette du beffroi de Béthune. (Photo: Stéphane Compoin)	599
Figure 194 : Plan des étages vers 1730-1734, dessinés par Etienne Martinet pour la construction de 1720. Source: Mérimée IA00059444.	600
Figure 195 : Plan et élévation datés de 1720. Source: Mérimée IA00059444.	600
Figure 196 : Le beffroi avant 1720, restitution de Camille Enlart, B.M. Boulogne sur Mer. Source: Mérimée IA00059444.	600
Figure 197 : Le beffroi et l'hôtel de ville, avant 1847. Source: Mérimée IA00059444.	601
Figure 198 : Le beffroi vers 1860, dessin de Stubbs. Source: Mérimée IA00059444.	601
Figure 199 : Le beffroi vers 1870, dessin de V.J. Vaillant. Source: Mérimée IA00059444.	601
Figure 200 : Le beffroi vers 1900, carte postale. Source: Mérimée IA00059444.	602

Figure 201 : Le beffroi : base en cours de dégagement, carte postale. Source: Mérimée IA00059444.....	602
Figure 202 : Source : BNF - Rocque, Mary Ann, Plan de la ville, port et citadele de Calais, levé tres exactement par les Enginieus du Roy. / mis au jour par M. Rocque	605
Figure 203 : Source : BNF - Bellin, Jacques-Nicolas (1703-1772), Plan de Calais (1764)...	605
Figure 204 : Source : BNF - Goblain, Antoine-Louis (1779-18..), La place d'Armes à Calais (Pas-de-Calais), début 19e siècle.	605
Figure 205 : Source : BNF - Wagnet, Louis (18..?-18..? ; dessinateur) Calais, Hôtel de Ville, 19° siècle.....	606
Figure 206 : Hôtel de ville et beffroi actuels.....	606
Figure 207 : Les bourgeois de Calais.	606
Figure 208 : Détail. (Photo: Stéphane Compoint).....	607
Figure 209 : La flèche du beffroi (Photo: Stéphane Compoint).....	607
Figure 210 : Le beffroi de Rouen et le Gros Horloge. Photographie personnelle.....	611
Figure 211 : Le Gros Horloge, la fontaine et le beffroi.....	611
Figure 212 : Le beffroi d'Abbeville.....	614
Figure 213 : Original de la confirmation par Philippe-Auguste de la commune d'Amiens, Péronne, 1209. Source : Bibliothèque municipale d'Amiens.	620
Figure 214 : Amiens médiévale et antique à travers sa morphologie urbaine – extrait de la carte IGN au 1/50.000é d'Amiens (1993).....	622
Figure 215 : La Ville d'Amiens au XIII ^e siècle	623
Figure 216 : La ville d'Amiens au XIV ^e siècle.....	624
Figure 217 : Amiens en 1820.	625
Figure 218 : Le beffroi actuel (Source : Office du tourisme de la ville d'Amiens).....	626
Figure 219 : Plan des étages du beffroi actuel (Source : Office du tourisme de la ville d'Amiens).....	626
Figure 220 : Le couvrement du beffroi en 1410.....	627
Figure 221 : Le couvrement du beffroi en 1574.....	627
Figure 222 : Amiens en 1520, d'après un tableau de la Confrérie du Puy.....	628
Figure 223 : Logettes sur la face sud du Beffroi.	628
Figure 224 : La renommée, Flèche du beffroi d'une hauteur de 1,50m (1752).	628
Figure 225 : Amiens au XVIII ^e siècle, gravure de Gourdain : Vue du côté du Pont de Metz.	628

Figure 226 : Amiens au XVIII ^e siècle, gravure de Gourdain : Vue du côté de Saint Maurice.	629
Figure 227 : Foire de la Saint Jean en 1830. Gravure de A. et L. Duthoit, in <i>Le vieil Amiens</i>	629
Figure 228 : Le Beffroi avant guerre.....	629
Figure 229 : Le beffroi actuel.....	630
Figure 230 : Vue intérieure de la coupole.	630
Figure 231 : Vue du second étage	630
Figure 232 : Cuisine	630
Figure 233 : Latrines	630
Figure 234 : Cachot.....	630
Figure 235 : La Géhenne, salle des tortures	630
Figure 236 : Vue du premier étage.....	631
Figure 237 : Escalier	631
Figure 238 : Musée de Berny : restes de la cloche du beffroi (1939-1945).....	631
Figure 239 : Photographies personnelles	631
Figure 240 : Beffroi d'Amiens - Source :1996/096-Fonds de prises de vues du Centre de Recherche des Monuments Historiques - Hurault, Charles - 1945 - N° cliché MH0132029	632
Figure 241 : Le Courrier Picard - 20/9/1990.....	633
Figure 242 : Articles divers.....	634
Figure 243 : Le beffroi de Doullens, photographie personnelle.	639
Figure 244 : Doullens et son beffroi, au début du XXe siècle, source : Wikipedia.	639
Figure 245 : Plaque au rez-de-chaussée du beffroi, source : Wikipedia.	639
Figure 246 : Ancien beffroi de Rue (Somme) / Eug. Beaudoin del. - Septembre 1844 - BNF Richelieu Estampes et photographie Rés. Ve-26i-Fol. Destailleur Province, t. 4 , n. 1145 . microfilm A031289	642
Figure 247 : Rue, le beffroi actuel.....	642
Figure 248 : Entrée principale.....	644
Figure 249 : Elévation.....	644
Figure 250 : Fays, A.. "Bibliothèque municipale de Lille, album S2-5, planche 277". "Le Dôme à Florence". 1854 ; Photographie.	647
Figure 251 : Vue de la Via del Proconsolo, avec la tour du palais du Capitaine du Peuple. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.237	647

Figure 252 : Le Palazzo dei Priori, dit Palazzo Vecchio. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.238	647
Figure 253 : Vue aérienne de la Piazza della Signoria vers l'église. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.242	647
Figure 254 : La Piazza del Campo à Sienne avec le Palazzo Pubblico. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.176	648
Figure 255 : Piazza Del Campo, source : terragalleria.com.....	648
Figure 256 : La Piazza del Campo à Sienne avec le Palazzo Pubblico. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.176	648
Figure 257 : Vue aérienne de la partie centrale de la ville, avec les deux places: Piazza del Duomo et Piazza del Campo. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.176.....	648
Figure 258 : Venetia par Matthäus Merian (Frankfurt, Merian, 1641).....	649
Figure 259 : La basilique Saint Marc	649
Figure 260 : Bernard von Breidenbach, Reise ins Heilige Land, gravure de Erhard Reuwich, Mayence, 1486 - Gravure sur bois imprimée sur parchemin (30 x 160 cm), coloriée - BnF, Livres rares, Impr. Rés. Vélins 769, pl. 2.....	650
Figure 261 : Beffroi d'Aix en Provence.	653
Figure 262 : Beffroi d'Amboise.....	654
Figure 263 : Vue côté Saint Lazare (Source : Wikipedia)	655
Figure 264 : Vue côté ville (source : Wikipedia).....	655
Figure 265 : Plaque (source : Wikipedia).....	655
Figure 266 : Le beffroi d'Auxerre.	656
Figure 267 : La grosse cloche (Photo : Luc Nueffer).....	657
Figure 268 : Le beffroi, dit le "ban ban" (source : site de la ville).....	659
Figure 269 : Beffroi depuis Point de vue Anglar - Photo: F. Trautmann.....	660
Figure 270 : Place de la Halle et le Beffroi - Photo D. Viet.....	660
Figure 271 : Saint-Antonin-Noble-Val - Maison vicomtale et ancien Hôtel de ville. Photo : Jacques Mossot.....	661
Figure 272 : Le beffroi côté ouest- Carte postale vers 1910.	662
Figure 273 : Le beffroi côté est- Carte postale vers 1910	662
Figure 274 : Le logo de 1982.	663
Figure 275 : Le logo de 1993.	663
Figure 276 : Le logo de 2007.	663

Figure 277 : La hanse teutonique.	664
Figure 278 : Sceaux en cire de différentes cités du nord de l'Europe, attachés à un document de la ligue hanséatique. Archives de la Hanse, Lübeck (Allemagne). Source : Encarta.	665
Figure 279 : Navire de la ligue hanséatique. Source : Encarta.	665
Figure 280 : Caravan crossing the Silk Road. (detail of the map of Asia) (BNF, Esp 30) The Catalan Atlas Spain, Majorca 14th century.....	666
Figure 281 : Jan van Eyck (ca. 1390-1441) retable de l'Agneau mystique, Gand.	667
Figure 282 : Le pont du Gard, source : http://www.avignon-et-provence.com/tourisme/pont-du-gard/	668
Figure 283 : Thomas III de Saluces, Le Chevalier errant, France (Paris), vers 1400-1405 - Paris, BnF, département des Manuscrits, Français 12559, fol. 167	671
Figure 284 : La caraque, navire marchand à trois mâts utilisé en mer du Nord à la fin du XV ^e siècle. BENEVOLO L., <i>Histoire de la ville</i> , Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.203	672

Liste des annexes

1.	Coupures de presse.....	394
2.	Etude de perception sur les beffrois	397
2.1.	Le site Internet.....	397
2.1.1.	Introduction	397
2.1.2.	Architecture du site	397
2.1.3.	Arborescence de navigation	397
2.1.4.	Méthode de prospection	398
2.2.	Les résultats.....	399
2.2.1.	Statistiques de fréquentation de l'enquête.....	399
2.3.	Résultats de l'étude	400
2.3.1.	Questionnaire institutionnel	400
2.3.2.	Sondage grand public	404
2.4.	Le questionnaire institutionnel	410
2.5.	Le questionnaire grand public	417
3.	Description de la banque de données	419
3.1.	Intérêt de construire une banque de données	419
3.2.	Banque de données informelle.....	419
3.2.1.	Methodologie	419
3.2.2.	Statistiques d'inventaire	421
3.2.3.	Limites.....	421
3.2.4.	Base de données formelle.....	422
3.2.5.	Modèle de données de la base	423
4.	Cartographie historique de la zone géographique de l'Etude	424
5.	Les beffrois classés au Patrimoine Mondial de l'Unesco	425
6.	Beffrois de Belgique.....	426
6.1.	Audenarde	427
6.1.1.	Présentation	427
6.1.2.	Photographies et croquis	428
6.1.3.	Médiations diverses.....	428
6.2.	Bruges.....	430
6.2.1.	Présentation	430
6.2.2.	Photographies et croquis	431

6.2.3.	Médiations diverses.....	431
6.3.	Mons.....	433
6.3.1.	Présentation	433
6.3.2.	Photographies et croquis	434
6.4.	Tielt.....	435
6.4.1.	Histoire	435
6.4.2.	Description	435
6.4.3.	Photographies et croquis	436
6.4.4.	Médiations.....	436
6.5.	Tournai	437
6.6.	Ypres	438
6.6.1.	Description	438
6.6.2.	Histoire	438
6.6.3.	Photographies et croquis	439
6.6.4.	Médiations diverses.....	439
7.	Beffrois de France	441
7.1.	Département de l’Aisne.....	442
7.1.1.	Laon.....	443
7.1.2.	Saint Quentin.....	454
7.2.	Département de l’Eure	456
7.2.1.	Evreux	457
7.3.	Département du Nord	459
7.3.1.	Annoeulin	460
7.3.2.	Armentières	462
7.3.3.	Avesnes sur Helpe.....	468
7.3.4.	Bailleul	471
7.3.5.	Bavay.....	484
7.3.6.	Bergues.....	485
7.3.7.	Cambrai	494
7.3.8.	Comines.....	500
7.3.9.	Condé sur l'Escaut	507
7.3.10.	Douai	512
7.3.11.	Dunkerque	523
7.3.12.	Eecke	537

7.3.13.	Estaires	538
7.3.14.	Gravelines.....	540
7.3.15.	Hardifort	543
7.3.16.	Hazebrouck.....	544
7.3.17.	Hesdin.....	546
7.3.18.	Photographies et croquis	547
7.3.19.	Le Cateau Cambresis.....	548
7.3.20.	Le Quesnoy	550
7.3.21.	Lille	552
7.3.22.	Loos	568
7.3.23.	Merville	570
7.3.24.	Orchies	571
7.3.25.	Saint Pol sur Mer.....	574
7.3.26.	Valenciennes	578
7.3.27.	Ancien beffroi	580
7.3.28.	Nouveau beffroi.....	582
7.4.	Département du Pas de Calais	584
7.4.1.	Aire sur la Lys	585
7.4.2.	Arras	587
7.4.3.	Béthune.....	592
7.4.4.	Boulogne sur Mer.....	600
7.4.5.	Calais.....	603
7.5.	Département de la Seine Maritime.....	608
7.5.1.	Rouen	609
7.6.	Département de la Somme	612
7.6.1.	Abbeville	613
7.6.2.	Amiens	615
7.6.3.	Doullens	636
7.6.4.	Rue	641
7.6.5.	Saint Riquier.....	643
8.	Beffrois d'Italie	645
8.1.	Toscane.....	646
8.1.1.	Florence.....	647
8.1.2.	Sienna	648

8.1.3.	Autre monuments et lieux remarquables.....	649
9.	Documents complémentaires	651
9.1.	Autres beffrois cités dans l'étude	652
9.1.1.	Aix en Provence	653
9.1.2.	Amboise	654
9.1.3.	Avallon	655
9.1.4.	Auxerre.....	656
9.1.5.	Bordeaux	657
9.1.6.	Rosières aux Salines.....	659
9.1.7.	Saint Antonin Noble Val.....	660
9.1.8.	Saint Fargeau.....	662
9.2.	Les logos de la région Nord-Pas-de-Calais	663
9.3.	La hanse teutonique.....	664
9.4.	Caravane espagnole.....	666
9.5.	Retable de l'agneau mystique	667
9.6.	Le pont du Gard.....	668
9.7.	Le réseau hydrographique du Nord.....	669
9.8.	Gand : le château de comtes.....	670
9.9.	Scènes de foires	671
9.10.	La caraque	672
10.	Lexique.....	673

Introduction générale

« Je désire donc pouvoir ouvrir les lieux à tous par l'intermédiaire d'une compréhension qualitative, afin que nous apprenions à respecter les lieux d'autrui et à prendre soin des nôtres. »

Christian Norberg-Schulz

Nous habitons des lieux, nous en découvrons d'autres, certains nous émeuvent, d'autres nous choquent, mais peu nous laissent indifférents. Le lien que nous tissons avec notre environnement et avec l'architecture qui le compose semble universel et, en partie, affectif. Nous pouvons d'ailleurs nous demander s'il est possible d'aborder l'architecture et son patrimoine sans en évoquer le caractère artistique, sensible. Quels que soient la discipline, l'ouvrage ou l'article, nous lisons, entendons parler « d'art architectural, d'œuvres et de chefs d'œuvre, d'émotion, de sensibilité, de langage. *L'art d'édifier, L'art de bâtir les villes, Grammaire de l'architecture, Langages de la ville, Lectures de ville...* des titres évocateurs qui semblent autant d'invitations à une redécouverte de nos paysages urbains.

À la lecture de ces pages, nous entreprenons un voyage, un itinéraire qui nous révèle les dimensions artistique et anthropologique de notre patrimoine bâti et, finalement que l'architecture est, avant tout, une aventure humaine. Les écrits dédiés à l'architecture municipale font rarement l'impasse sur sa genèse, son contexte historique, géographique, géopolitique. L'auteur a généralement la prudence de nous sensibiliser à ces facteurs explicatifs et le lecteur s'aperçoit alors que ces constructions sont autant de témoignages qu'il nous appartient de traduire, que nos sociétés et leurs bouleversements se sont inscrits dans ces pierres.

Le voyageur, qui s'aventure en Europe du Nord, et décide de faire escale dans les Flandres ou en Picardie, découvrira sur son chemin des tours intrigantes surplombant des portes de ville ou isolées sur des places, et au cœur de certaines communes, de magnifiques bâtiments municipaux flanqués de beffrois, livres de pierre racontant des siècles d'histoire. L'architecture défensive du beffroi d'Abbeville l'emmènera au début du XIII^e siècle alors que « la petite tour gothique » de Douai, « coiffée d'un toit d'ardoise » charmera sûrement notre promeneur comme elle conquit à une autre époque Victor Hugo ; lequel, en la croquant, semblait entendre le « joyeux carillon » de « cet ensemble si amusant, si fou, si vivant.¹ » Et si ses pas le conduisent jusqu'à la belle ville d'Ypres, son regard sera certainement admiratif lorsqu'il se posera sur les halles de cette cité, l'un des plus grands bâtiments civils européens, de style gothique.

Au-delà des souvenirs de ce périple, suivant les origines culturelles et géographiques du voyageur, selon sa mémoire individuelle et collective, le beffroi, sous ses différentes formes,

¹ HUGO V., *En voyage France et Belgique*, Dessins de Victor Hugo, Librairie du Victor Hugo Illustré, Paris, 103p., p.36.

ne suscitera pas en lui les mêmes images, les mêmes représentations, comme il est peu probable que l'évocation du mot beffroi éveille les mêmes images chez un cathare et un nordiste. Et encore, au-delà des frontières de l'Europe du Nord ; quoique leur existence puisse être portée à la connaissance de tous depuis leur classement au patrimoine mondial², et si leur valeur, aujourd'hui labellisée, leur atteste quelque notoriété, leur perception n'en demeure pas moins imprécise, tel notre regard sur un minaret ou une autre tour que nous n'aurions aperçu que sur de quelconques supports médiatiques et/ou médiationnels.

Cette remarque aurait d'ailleurs pu concerner une certaine population du Nord, avant que la région ne décidât d'exploiter ce singulier patrimoine local au profit de son logo et, qu'au fil des années, de nombreuses initiatives aboutissent à une médiation et finalement à une consécration en 2005. Il est certain que les habitants des communes abritant un beffroi, en sont fiers depuis toujours et revendiquent cet héritage. Mais bon nombre de nordistes n'ont pas grandi auprès d'un beffroi, mais plutôt aux pieds de terrils, de hauts fourneaux et d'usines, espaces d'adoption qu'ils se sont appropriés, au-delà d'histoires individuelles et collectives diverses.

De ces questionnements et hypothèses est née une première investigation en DEA³. Notre prospection consista dans un premier temps à trouver le maximum d'informations sur les beffrois et leur(s) histoire(s). Devant l'abondance envahissante des informations récoltées, il nous fallait trouver un moyen de ranger, classer ces données afin de pouvoir en avoir la maîtrise et ainsi les exploiter. La démarche la plus intelligente nous sembla être l'élaboration d'une banque de données dans laquelle nous pouvions stocker notre documentation. A partir de celle-ci, nous avons conçu une base de données qui nous a permis de structurer nos informations et de pouvoir les exploiter. Elle est, en quelque sorte notre laboratoire documentaire, le socle d'un travail d'inventaire et d'une cartographie de référence.

Nous avons rédigé une présentation détaillée consultable en annexe⁴, et qui renseigne plus amplement sur ses fonctionnalités. Il va de soi qu'elle continuera d'être enrichie après la thèse. Nous désirons l'exploiter prochainement dans une base de données orientée web. Parmi les améliorations prévues, nous travaillons sur le typage avec des tags, des requêtes diverses à

² A l'initiative du classement des beffrois belges au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1999, des beffrois du Nord-Pas-de-Calais et de Picardie obtinrent le label le 15 juillet 2005.

³ DEA Sciences de l'Information et de la Communication, intitulé *Le beffroi, mythe d'une révolution sociale*. Mémoire soutenu sous la direction du Professeur Pascal Sanson à l'Université Paul Verlaine de Metz.

⁴ Cf. annexe 3.

partir de mots clés, une recherche plein texte sur la base d'un corpus indexé, la gestion des droits d'accès etc. Elle intégrera le site Internet beffroi.org que nous avons créé.

Cette base de données nous a aidés à répertorier, selon un ensemble des caractéristiques communes, la quasi-totalité des beffrois du monde. Nous en avons sélectionné un corpus cohérent exhaustif, filtré selon un premier critère géographique : les villes du Nord de la France.

Leur forte présence dans le Nord de la France et en Belgique donna lieu à une première étude. Nous avons établi que la platitude des sites servait la visibilité des tours, et en faisait une architecture défensive efficace. Par ailleurs, les voies de navigation praticables, la position géographique privilégiée, furent autant de caractéristiques qui firent de cette région une voie de communication naturelle entre l'Europe du Nord et du Sud, en particulier par le seuil de Bapaume ; et du Nord-Pas-de-Calais une région frontière.

Le choix et l'étude d'un premier corpus révélèrent le patrimoine architectural que ces beffrois représentent pour le Nord de la France et les Flandres belges. La pertinence de notre sélection reposait sur l'inscription ou le classement des tours à l'inventaire des Monuments Historiques. Elle fut par la suite confirmée par leur entrée au Patrimoine Mondial de l'Unesco en 2005 ; laquelle conforta, au-delà d'une volonté de conservation et de protection, la fierté d'une région, de populations pour qui la valeur identitaire et patrimoniale de leurs lauréats était incontestable.

Notre mémoire avait traité d'une question à la fois évidente et essentielle ; à savoir les acceptions du mot beffroi. Nous avons énuméré les différents objets ayant reçu cette appellation; de la tour roulante en bois servant à l'attaque des places, évoquée dans la *Guerre des Gaules* de Jules César, à la cage abritant les cloches, et finalement l'évolution du substantif par glissement de sens. L'histoire sémantique du terme beffroi nous apprend que « bel » désigne la cloche et « fred » la paix. Les cloches communales symbolisant les libertés civiles, le mot évolua par métonymie, du clocher à la tour qui l'abritait. Il est encore employé dans l'art campanaire, pour désigner l'échafaudage qui soutient les cloches ; ainsi parle-t-on du beffroi de la cathédrale de Chartres ou de celui de Notre Dame de Paris.

L'objet de notre étude est le beffroi communal, ces tours qui furent édifiées pour figurer spatialement le pouvoir marchand et permettre l'exercice des fonctions attribuées par la concession d'une chartre à la commune émancipée. Ce document officiel octroyait des

privilèges : le droit de sonner la cloche, de se réunir et celui d'ériger son propre clocher, municipal, laïc. Allouer à une tour une fonction informative, celle de représenter officiellement un nouveau pouvoir, celui des bourgeois, revient à lui reconnaître dès son existence une valeur communicationnelle, c'est estimer que la population l'identifiera comme le beffroi de la commune.

Le premier volet est donc consacré au contexte historique et spatial qui impulsa l'élan communal du XII^e siècle. Cette renaissance des villes fut induite par le renouveau économique et la réouverture des échanges commerciaux, vers le milieu du XI^e siècle, qui devaient secouer de façon problématique la vie sociale et économique. Le monde rural ressentit certaines de ces mutations et c'était là le signe d'une évolution de la société. Sur le plan démographique, elle fut profitable au développement des villes autant qu'à l'exploitation de la terre ; une forte natalité impliquait des bouches à nourrir, une main d'œuvre plus importante, et donc des défrichements conséquents. Cette prospérité économique s'accompagna de l'instauration des premières communes et l'octroi de leur indépendance.

La situation géopolitique des anciens Pays-Bas, la mise en place d'une administration communale et d'une juridiction échevinale nous éclairent sur les bouleversements sociétaux qui se préparaient. Les chartes, documents officiels accordés par les seigneurs, enclenchèrent une modification du paysage urbain qui accueillit une architecture publique désireuse de fleurir. Les bourgeois enrichis délaissèrent les tours d'enceinte initialement réhabilitées en clochers communaux et les beffrois commencèrent à se dresser au cœur des cités, sur des places, où ils s'enorgueillirent dès le XIV^e siècle, de halles, bourses et hôtels de ville.

Passer de la féodalité à la commune fut dans une certaine mesure un passeport pour la liberté, une sorte de révolution urbaine et sociale. Le renouveau commercial et économique substitua progressivement à une économie fermée une économie ouverte. En parallèle, la réforme grégorienne initiait par ses principes d'autorité aux fondements de ce que serait la monarchie française.

La société manifesta donc dès le XI^e siècle les prémices d'une nouvelle ère culturelle, intellectuelle, politique et économique. Tous ces facteurs opérèrent une incidence réciproque sur l'organisation de l'espace urbain et les figures architecturales identitaires de cet espace. La ville accueillait une nouvelle société dirigée par les bourgeois, et vécut le passage du temps religieux au temps marchand. Naquit parallèlement un sentiment d'appartenance à une

communauté régie par des institutions, de nouveaux rituels, et surtout apparaissait un autre modèle sociétal majeur, l'intellectuel, dont Jacques Le Goff rappelle la place d'honneur dans cette épopée urbaine. Il nous éclaire sur le lien qui unit étroitement l'intellectuel médiéval à la ville, sa contribution primordiale à une « réelle ascension sociale ⁵ » des fils de paysans, qui purent accéder au savoir, et donc au pouvoir. Il souligne l'importance de ces professionnels qui, au XII^e siècle, défendirent et honorèrent « la place de la culture dans le mouvement urbain. ⁶ » Ces professionnels étaient des enseignants de grammaire et de rhétorique, des avocats, des juges, des notaires, qui furent au même titre que les marchands, les « artisans de la puissance des villes. ⁷ »

La physionomie des premières communes exprima assurément cette effervescence, aussi nous intéresserons-nous à l'aménagement et la morphologie de la ville médiévale et aux épisodes architecturaux de ces beffrois avant de refermer ce premier volet.

Les motivations qui présidèrent à l'édification de tours civiles attestent que l'architecture publique s'est affirmée dès sa conception comme l'expression d'une société, d'une époque, de lieux, remarquable valable pour toute l'architecture. Il s'agit alors, dans un deuxième chapitre, d'aborder notre objet spatial dans sa dimension humaine, et pour cela de recourir à une démarche interdisciplinaire. Celle-ci nous semble nécessaire à l'élucidation du sens des beffrois communaux. Pour paraphraser Marcel Roncayolo, nous ne pouvons « enfermer » la ville et l'étude de ses composantes spatiales quand « l'explication les déborde. » Dans l'introduction de *Lectures de villes*, Pierre Vilar invite le lecteur « à penser géographiquement une histoire » et « à penser une géographie historiquement. » Son propos nous encourage à observer notre objet de recherche, ici les beffrois communaux, avec ouverture, et à adopter une posture scientifique et méthodologique « décomplexée. »

C'est l'une des conclusions des Journées Doctorales de la SFSIC⁸, qui se tinrent à Grenoble les 27 et 28 mars 2009 : nous devons penser l'étude dans la pluralité des champs qu'elle convoque. Au terme de cette rencontre, l'ensemble des chercheurs s'accordait à dire qu'en Sciences de l'Information et de la Communication, « l'interdisciplinarité n'était plus à prouver. »

⁵ LE GOFF J., *Les Intellectuels au Moyen Age*, éd. Seuil, coll. Points Histoire, 2000, 226p., p. III.

⁶ Ibidem, p. V.

⁷ Ibid p. IV.

⁸ Société Française des Sciences de l'Information et de la Communication.

Nous convoquons différentes approches qui nous permettent d'analyser l'espace urbain au-delà du regard fonctionnaliste, de manière plus conceptuelle dans la mesure où ses valeurs signifiantes (émotion, symbole, imaginaire, mythe) nous renseignent sur la perception et la réception, la pluralité des regards. Après nous être interrogés sur la symbolique de la tour depuis ses premières traces, nous abordons les beffrois sous l'angle philosophique. Nous nous référons essentiellement aux travaux de Martin Heidegger sur le concept « d'habiter » et nous voyons comment sa réflexion fut et continue d'être prolongée chez des auteurs comme Merleau-Ponty ou Bollnow, de la « récréation » de notre environnement spatial aux ambiances qui distinguent les lieux. En faisant « usage du lieu », nous nous associons à lui et créons une forme d'unité avec notre environnement. Cette relation implique que notre rapport au lieu relève également de l'émotionnel, de l'affectif voire de l'intime. L'appréhension philosophique du lieu, du concept d'habiter, va enrichir notre compréhension de la valeur identitaire des beffrois pour les nordistes et du lien affectif que certaines communes entretiennent avec ces édifices, tels les amiénois qui se plaisent à surnommer leur clocher « ech'bédouf. »

La méthodologie phénoménologique de Norberg-Schultz se révèle également nécessaire à notre discernement des symboles civils identitaires. L'auteur nous propose des outils d'investigation du lieu et de l'architecture qu'il définit comme « l'instrument qui donne à l'homme une prise existentielle. » Il nous convie à nous interroger sur ce qui est au fondement et participe à notre appartenance au lieu.

Or, ces questionnements nous renvoient à une autre thématique, l'édification, que nous abordons en nous appuyant sur le premier traité d'architecture occidentale, *L'Art d'édifier (De re aedificatoria)* de Leone Battista Alberti⁹, dont la modernité en fait une œuvre magistrale. Le regard neuf qu'il porte sur l'architecture, sa nature et sa signification, influença de nombreux travaux, et nous en convoquons certains : ceux de Viollet le Duc, Le Corbusier...

Et parce que nous ne pouvons parler de lieu identitaire sans en évoquer la dimension sociale et anthropologique, nous nous référons aux travaux de Marcel Roncayolo pour traiter de la vocation sociale et politique des beffrois.

⁹ L'œuvre d'Alberti est méconnue en France par l'absence de traduction (la première date de 1993 contre le XVII^e siècle en Angleterre). Il a écrit plusieurs traités sur la peinture, la famille, le droit. C'est à lui que l'on doit la première théorie de la perspective de 1430.

Nous adoptons une posture différente en confrontant notre étude théorique et conceptuelle à une mesure de la perception de ces monuments. Ces enquêtes n'ont pas la prétention de confirmer ou d'infirmer nos hypothèses mais d'apporter un éclairage inédit en rationalisant notre pensée.

L'approche pluridisciplinaire nous aide à décoder cette architecture, à en identifier les signes, les langages architectoniques, et à les expliquer. Le modèle d'analyse que nous proposons, dans un troisième chapitre, se fonde sur cette démarche interdisciplinaire qui nous permet d'approfondir la « polysémie de ces objets spatiaux » et de les décrypter grâce à l'analyse sémiotique dont l'un des résultats est l'organisation « du matériel signifiant¹⁰ ». La finalité est de construire un « discours interprétatif qui soit aussi une communication - médiation pertinente ».

Cette méthodologie préliminaire à tout dispositif de communication permet à de nombreux chercheurs d'inscrire la sémiotique dans le champ des Sciences de l'Information et de la Communication. Elle permet en effet de décoder les langages architectoniques des beffrois communaux, de cerner et d'explicitier les valeurs signifiantes de cette architecture publique et d'expliquer comment elle a inscrit spatialement une identité urbaine dont elle est devenue un symbole iconique. Nous présentons succinctement les contributions théoriques d'Umberto Eco, Louis Hjelmslev, Roland Barthes, dont la synthèse exhaustive de Pascal Sanson nous éclaire sur l'intérêt de prolonger les réflexions sur la problématique de « l'investissement sémantique des lieux. »

L'approche peircienne, ici privilégiée, nous aide à identifier et définir les différentes « sémioses » de cette architecture, et contribue à expliciter le rôle de ces constructions dans l'équilibre des pouvoirs en place. Ces éléments de réponses permettent d'initier une étude comparative avec d'autres bâtiments édilitaires en Europe.

L'examen sémiotique révélera la dynamique des significations de l'objet spatial et proposera une médiation précise et différente. Il semble évident qu'un objet ne puisse se résumer à une fonction ustensile, Roland Barthes l'affirmait : « la fonction se pénètre de sens, cette sémantisation est fatale ; dès qu'il y a société, tout usage est converti en signe de cet usage.¹¹ »

¹⁰ SANSON P., « La médiation sémiotique du paysage architectural et urbain », in *Le Paysage urbain, Représentations, Significations, Communication*, L'Harmattan, coll. EIDOS, Paris, 2007, p.304.

¹¹ BARTHES R., *L'aventure sémiologique*, Seuil, coll. Points Essais, Paris, 2007, 359p., p.41.

Les significations des beffrois communaux sont établies par la société, une société qui pourrait se contempler dans son architecture comme dans un miroir. Ainsi a-t-elle, en fonction des époques, érigé les beffrois en symbole marchand, des libertés civiles, de la laïcité, en symbole identitaire voire révolutionnaire.

Cette resémantisation systématique soulève de nombreuses interrogations que nous traitons dans un quatrième chapitre. Il semble en effet nécessaire de procéder à ce que nous pourrions appeler « une dissection scientifique », dont le dessein est d'explorer le beffroi en tant qu'objet spatial communicationnel et médiationnel. Notre réflexion s'axe autour des notions d'identité, de citoyenneté, de socialité et de mythe. Nous débattons de la contribution du beffroi à la création de l'identité urbaine de la région Nord-Pas-de-Calais dont il semble être devenu un symbole iconique. Il nous est présenté comme la figure spatiale d'un pouvoir émergent, la bourgeoisie marchande médiévale, qui imposa, par la destination informative et signifiante de leur signifié architectural, la substitution du temps marchand au temps religieux. Que sa mise en scène soit sociopolitique ou esthétique, elle semble renforcer à chaque initiative leur valeur emblématique et le lien affectif qui les unit aux gens du Nord.

Depuis la fin du XIX^e siècle, la région Nord-Pas-de-Calais affiche la volonté d'utiliser le beffroi comme vecteur d'une citoyenneté qui consolide le lien social. Cette volonté est ponctuée par quatre périodes :

- Fin XIX^e – début XX^e : le mouvement régionaliste, dont le chef de file fut Louis-Marie Cordonnier, créateur du style néo-flamand.
- Les projets de reconstruction après les deux Guerres Mondiales, qui furent souvent une priorité chez les municipalités élues au lendemain de la paix, soucieuses de guérir les meurtrissures de la guerre et de la confiscation de l'identité locale au profit de l'envahisseur.
- Années 1970-80 : la réhabilitation des centres ville se caractérisa dans la région par la (re)construction de beffrois, intégrés dans l'hôtel de ville. Cette initiative fut accompagnée de la création d'un premier logo de la région en 1982.
- Aujourd'hui : les nouvelles constructions ont une finalité symbolique : elles sont le vecteur d'une citoyenneté, d'une identité urbaine et régionale alors que les beffrois médiévaux renvoient à la notion de patrimoine, de mémoire, du « beau ».

Ces projets répondaient à des ambitions politiques et sociales, motivées par un contexte, et qu'il importe d'examiner dans une double perspective, celle des acteurs et celle des destinataires. Les vocations fonctionnelles et symboliques des beffrois font ici l'objet d'un questionnement sur la réception et la perception.

L'articulation du contexte interprétatif et des principes théoriques et conceptuels proposés pose une dernière interrogation sur les médiations diverses dont les beffrois firent et font toujours l'objet et qui influencent notre regard. Écrivains, poètes, peintres, photographes et cinéastes les représentèrent, effectuant ainsi une médiation artistique. Qu'elles soient réalistes ou imaginaires, ces représentations sont génératrices d'une mémoire collective qui pérennise leur caractère identitaire. L'enthousiasme culturel et touristique qu'ils suscitent se manifeste au travers d'actions au caractère parfois insolite.

Cet engouement populaire les associe à toutes sortes de cérémonies publiques. Les traditions vernaculaires, le folklore rassemblent à leurs pieds toute une population souvent en liesse et peuvent inspirer une exploitation de ces clochers laïcs dont l'aspect mercantile peut être débattu.

Nous formalisons en conclusion des réponses validées par notre modèle d'analyse, notre ambition étant de pouvoir à terme le rendre exploitable, sous forme d'aide à la conception et la mise en œuvre de dispositifs informationnels et médiationnels.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

*« L'histoire n'est pas liée à l'homme, ni à
aucun objet particulier: elle consiste
entièrement dans sa méthode. »*

Claude Lévi-Strauss

1. Introduction

Entreprendre l'analyse approfondie d'une figure emblématique de l'architecture civile des anciens Pays-Bas, c'est s'engager à en effectuer « l'élucidation du sens.¹² » Or, cette entreprise exige de regarder notre objet spatial dans sa spécificité communicationnelle, laquelle nécessite de revenir sur son histoire, et surtout sur la commune et la notion de commune dont il émane. Mais quelle est-elle exactement? Spontanément nous vient à l'esprit l'image d'une association de marchands enrichis et sédentarisés qui s'affirma, fit « corps » et s'émancipa vers le XII^e siècle. Certes, cela est vrai et nous y reviendrons, mais cet épisode de l'histoire n'a de sens que si sa genèse est clairement exposée. Il nous faut donc en amont revenir à la source de ce bouleversement sociétal ; à savoir la réouverture du commerce en Occident. La renaissance des villes y est étroitement liée, voire tributaire.

De ce contexte historique se précisent et s'avèrent les motivations qui présidèrent à l'affranchissement des communes. En cela, quelques éclaircissements sur les circonstances de l'obtention de ces chartes, sur l'établissement d'une administration communale et d'une juridiction échevinale, nous renseigneront sur la situation géopolitique des anciens Pays-Bas. Celle-ci en fit, et nous l'explicitons, le berceau de tous ces changements sociopolitiques.

Ce nouveau corps dirigeant devait s'inscrire sur ces terres d'élections et tels des conquérants plantant leur drapeau sur le territoire conquis, les marchands « plantèrent leurs tours » au cœur de leur cité¹³. Cet ancrage spatial modifia le paysage urbain et le rendit autrement signifiant. Ces métamorphoses spatiales justifient l'intérêt que nous témoignerons à l'étude morphologique de la ville médiévale et l'affirmation de cette architecture publique au sein de cet espace.

Il convient en effet de ne pas la résumer aux beffrois et de considérer l'ensemble, souvent majestueux, dans lequel ils s'intégraient : halles, bourses, grand'places... Sans compter que cette inscription se prolongea au-delà des « pierres » ; c'est pourquoi la question mérite d'être

¹² Cette formulation est à attribuer à Pascal Sanson.

¹³ Lorsque les bourgeois bénéficiaient d'une tour déjà existante, c'était souvent une tour seigneuriale, sise généralement aux limites de la ville, puisque le château était adossé à l'enceinte. Peu de clochers religieux firent office de beffrois : citons le deuxième beffroi de Cambrai (cf Cambrai 7.3.7) et le beffroi Saint-Eloi de Dunkerque (Cf. annexe 7.3.11).

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

traitée sous l'angle sociologique avant de clore ce chapitre sur la présentation des différentes périodes architecturales de construction.

2. La réouverture du commerce

Depuis l'Antiquité, la Méditerranée s'est imposé comme l'espace privilégié des échanges¹⁴. Or, à partir du V^e siècle, les rivalités entre le monde occidental et le monde arabe fermèrent cette mer aux Occidentaux, et mirent fin à partir du VII^e siècle à un commerce garant de prospérité. L'Atlantique, la Manche et la Mer du Nord ne pouvaient rivaliser, et cette situation fut néfaste au circuit des échanges. La thèse de l'historien Henri Pirenne traite de l'étouffement du commerce méditerranéen, de la mer « familiale », la *mare nostrum* désunie, et toute son argumentation accuse l'invasion musulmane qui avait mis un terme à cette « Méditerranée qui unit »¹⁵, en la livrant à la piraterie. Selon lui, elle avait réduit l'empire carolingien à un empire terrien composé de domaines agricoles, « où ne se fait qu'un commerce sans échanges. »

Selon des travaux plus récents, il occultait la potentielle implication de la chute officielle de l'Empire romain, les invasions et les royaumes barbares ; éclairage qui pourrait sembler radical, et qui peut gagner à être nuancé comme nous le démontre Jean-François Lemarignier. En effet, la propagation islamique ne pouvait être seule responsable.

Le recul des peuples arabes permit la réouverture du commerce en Méditerranée au XI^e siècle, ce qui profita à une économie florissante pour laquelle l'Atlantique, la mer du Nord et la Baltique jouèrent un rôle majeur en mers de complément. Durant cette période d'endormissement du négoce en Occident, quelques foyers subsistèrent : Venise, La Flandre et la Normandie. « Venise, protégée par sa lagune, pouvait conserver sa flotte. Ses échanges avec Byzance¹⁶ perdurèrent donc »¹⁷. En effet, Venise¹⁸ est située au milieu de la plus grande lagune (entre l'embouchure de la Brenta et du Piave), et communiquant facilement avec la

¹⁴ Cette partie se fonde essentiellement sur les travaux du Professeur Jean-François LEMARIGNIER, historien, qui a réalisé un important travail de synthèse des différentes thèses rédigées sur le sujet. Ses travaux sont considérés comme une référence extrêmement fiable en la matière, *La France médiévale*, Jean-François LEMARIGNIER, Armand Colin, Paris, 2002, p.426.

¹⁵ PIRENNE H., *Essai d'histoire économique et sociale*, M. Lamertin, 1927, in-8°, Bruxelles, 203 p.

¹⁶ Cf. Figure 259 : La basilique Saint Marc : « une église à coupes, de style byzantin, extrêmement riche », qui témoigne encore aujourd'hui comme nous le souligne Lemarignier, de la richesse que Venise tirait de ses relations avec Byzance au début du XI^{ème} siècle.

¹⁷ LEMARIGNIER J.F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.175.

¹⁸ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.178.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

mer par un canal naturel.¹⁹ Gand, en Flandre, bénéficiait d'un débarcadère (appelé *portus*) vers l'an 1000 et recevait une foire attestée vers 1013. Il s'y vendait de la laine qui était exportée vers le monde scandinave, également vers Londres et l'Angleterre.

Ici les propos de Jacques Le Goff²⁰ dépeignent avec justesse l'état d'esprit d'alors :

"Le musulman, c'est l'infidèle, l'ennemi élu avec qui il ne peut-être question de pactiser. Entre chrétiens et musulmans, l'antithèse est totale. Et pourtant, à travers ce rideau abaissé entre chrétiens et musulmans, à travers ce front guerrier, des courants pacifiques, des échanges continuent et même s'amplifient. (...) Échanges commerciaux d'abord. À ce jeu, les Vénitiens passent maîtres. Échanges intellectuels ensuite. Au fort des croisades, la science arabe déferle sur la Chrétienté et...nourrit ce que l'on appelle la Renaissance du XII^e siècle. Les Arabes apportent aux Chrétiens la science grecque, conservée dans les bibliothèques orientales, et remise en circulation par les savants musulmans qui l'apportent jusqu'au bout de l'Islam occidental en Espagne, où les clercs chrétiens viennent avidement l'aspirer²¹ au fur et à mesure de la *Reconquista*²². Tolède devient le pôle d'attraction de ces assoiffés qui sont, dans un premier temps, surtout des traducteurs."

La reprise du trafic se fit également en Normandie vers la fin du X^e, début XI^e siècle. La conversion au christianisme toucha l'ensemble du monde scandinave et favorisa l'entente et les échanges avec l'Occident. Ce qui ne veut pas dire que les croisades aient participé à l'éveil artistique, commercial ou intellectuel de l'Occident. Au contraire, elles envenimèrent plutôt des oppositions nationales naissantes. Nous renvoyons, sur ce sujet, aux travaux de Jacques Le Goff²³. Toutefois, cela ne fut pas sans favoriser l'enrichissement de villes italiennes et des spéculations normandes avec Londres et l'Angleterre au début du XI^e siècle²⁴. Harfleur, sur l'estuaire de la Seine, disposait d'un portus en 1035 qui permettait le trafic en direction de Rouen. Les Normands permirent aux Chrétiens d'entrer en possession de la Sicile, jusqu'alors sous le joug arabe. Prenons le temps de relater cet épisode qui rend compte des relations entre les trois mondes d'alors (occidental, musulman et byzantin) autant qu'il les illustre :

¹⁹ Venise a pu se soustraire à la domination des royaumes de terre ferme, et, par ailleurs, elle est demeurée formellement assujettie à Constantinople. Elle fut donc le centre intermédiaire de commerce entre l'Orient et l'Occident.

²⁰ LE GOFF J., *La civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, coll. Champs histoire, Paris, 1984, 366p.

²¹ Dans le sens, d'utiliser, plagier.

²² Rappelons qu'au VIII^e siècle, toute la péninsule Ibérique, hormis quelques petits royaumes catholiques du Nord, est musulmane. Ces petits Etats (Asturies, Castille, León, Navarre, Aragon, Catalogne) se lancent, au nom de la foi chrétienne, à la reconquête du territoire : c'est la *Reconquista*.

²³ LE GOFF J., *La civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, coll. Champs histoire, Paris, 1984, 366p., p46-61.

²⁴ La bataille d'Hastings, en 1066 consacra par la suite la conquête de l'Angleterre par Guillaume Le Conquérant.

Les Normands choisirent Palerme comme capitale²⁵, une administration centrale, avec une chancellerie qui rédigea des actes dans les trois langues des communautés ethniques ! Une *Curia Régis*, une Cour, assistait le souverain dans le cadre de son gouvernement. Le souverain laissa par ailleurs subsister des institutions locales byzantines ou musulmanes dans les provinces du royaume. Tous louangèrent les atours de Palerme, dont la population nous porte à la considérer comme la première ville d'Europe occidentale, à la fin du XII^e siècle.²⁶

La coexistence d'ethnies de cultures différentes (musulmanes, chrétienne grecque et latine, juive), la prospérité des relations commerciales, la volonté des souverains eux-mêmes, firent de Palerme un haut lieu intellectuel, dont la Cour royale fut le centre. Les souverains y accueillirent aussi bien des poètes de langue d'Oc que des scientifiques musulmans ou des artistes venus de Byzance. Palerme, ville méditerranéenne, concentrait en ses murs la rencontre, le partage et les richesses des grandes civilisations méditerranéennes tant sur le plan artistique que culturel.

Un autre événement politique favorisa cet essor commercial, ce fut la fondation du royaume latin de Jérusalem en Proche-Orient et la principauté normande d'Antioche. Les croisés permirent en effet la réouverture définitive d'une voie impraticable depuis des siècles, et dont purent ensuite profiter les marchands.

Une circonstance supplémentaire vint favoriser cette impulsion : la fermeture d'une route commerciale, au travers de la Russie, occasionnée par une invasion. « Cette route reliait le monde scandinave à la mer Noire et au monde byzantin. Kiev était un point stratégique de cette route et ouvrait une liaison par le nord de la mer Caspienne. Cette circonstance détourna le commerce de la Russie vers la Méditerranée au moment même où les Chrétiens purent en toute sécurité transporter leurs richesses. De la Flandre et de la Normandie, par Venise et jusque dans le Proche-Orient, des routes commerciales s'esquissèrent. »²⁷

Chez ces marchands naquit une mentalité de profit nous explique Lemarignier et, pour étayer son raisonnement, il prend l'exemple d'une anecdote relatée par Marguerite Boulet dans son

²⁵ RACINE P., *L'Occident chrétien au XIII^e siècle*, 1994, Chapitre 2, « La Sicile à la fin du XII^e siècle. »

²⁶ Il est convenu, entre autres selon Pierre Racine, d'attribuer une population de l'ordre de 100000 habitants, ce qui la place, sans conteste au-dessus des autres villes.

²⁷ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.175.

ouvrage sur le commerce au Moyen Age²⁸. Ce fait eut lieu à Gand et date de la fin du XI^e siècle :

« Au monastère de Saint Bavon de Gand, à la messe solennelle d'un jour de grande fête, les moines avaient oublié sur l'autel un calice d'or. Un marchand priait dans l'église. Il aperçoit le calice et l'idée lui vient de faire comme une convention avec Saint Bavon : « Permits que j'emporte ce calice lui dit-il, je t'en restituerai plus tard plusieurs fois la valeur. » Convaincu de l'accord du saint, le marchand emporte le calice et, un beau jour, fortune faite, revient au monastère, s'explique et acquitte fort généreusement sa promesse. »

Cette anecdote atteste d'un changement sociétal qui entérine une rupture avec la mentalité carolingienne. Cet état d'esprit, comme nous l'explique l'historien, « pénétra les milieux les plus divers », non pas seulement les villes dont elle va beaucoup contribuer à expliquer l'essor, mais « l'entourage des princes. Ainsi celui du Duc de Normandie. En Normandie, si l'on cherchait à valider l'existence d'une aristocratie d'argent au XI^e siècle, c'est auprès du duc qu'on la trouvait, chez ses conseillers laïques ou clercs. Ils étaient les manieurs d'argent, ceux qui « faisaient des affaires » comme nous dirions aujourd'hui et le mot n'est pas déplacé. S'ils étaient auprès du duc, Guillaume le conquérant²⁹, c'est que celui-ci les avait attirés. Bien placé par ses origines scandinaves pour comprendre l'importance du commerce, il l'était aussi par son intelligence politique et il sut saisir l'avantage qu'un état peut tirer d'une monnaie qui circule davantage, notamment pour l'instauration de finances saines. »

La situation fut similaire en Flandre qui, comme La Normandie, était une région de pointe en fait d'essor commercial. Des Etats se fondaient alors, hiérarchisés, structurés, où l'autorité du prince progressait, et ce, dès la seconde moitié du XI^e siècle. Une économie monétaire permit très vite des structures politiques plus fermes. Tous ces événements politiques et la réouverture du commerce eurent une incidence indiscutable sur la renaissance des villes.

²⁸ BOULET M., « Le commerce au Moyen Age », dans *Histoire du commerce*, dirigée par J. Lacour-Gayet, t.I, 2^{ème} partie, 1950, p.229.

²⁹ À une nuance près, Guillaume le Conquérant désirait avoir une emprise sur ses vassaux et redistribua complètement leurs territoires en les morcelant ; Ainsi, en cas de rébellion, un vassal ne pouvait simultanément défendre tous ses territoires. Mais ce choix stratégique, certes intelligent, eut une autre incidence : il rendit ses vassaux solidaires. Ce morcellement, au final, favorisa les échanges.

3. La renaissance des villes

Le renouveau des échanges commerciaux s'amorça et s'amplifia simultanément à la renaissance des villes. La réviviscence urbaine nous confronte à deux questions. La première concerne les populations qui se créèrent et se développèrent. Il convient de se renseigner sur leur provenance et sur les raisons qui les poussèrent à se rassembler autour d'un noyau urbain et à instituer de nouvelles pratiques urbaines. Cela nous amène à une autre interrogation : si ces nouvelles populations devaient apprendre à vivre ensemble, dans un espace naissant, urbain qui plus est, elles furent amenées à institutionnaliser une vie communautaire, à se socialiser. Et cette socialisation nécessitait une législation, un droit nouveau, public et privé. Sur cette question du droit, les travaux de Lemarignier³⁰ nous renseignent de façon exhaustive. Il explique la nécessité pour ces villes et communes de recourir à la mise en oeuvre d'un droit municipal. Ce cadre législatif fut pensé pour une société bourgeoise, il devait s'adapter à une économie commerçante et permettre la constitution de l'équipement juridique des villes. Par souci de clarté et de pertinence, l'auteur revient successivement sur le développement urbain et la naissance d'un droit municipal.

Pour ce qui est du développement urbain, nous avons évoqué l'interminable atrophie de ces villes en déclin, amorcée après le IV^e³¹. Il fallut attendre la seconde moitié du XI^e siècle, pour assister non seulement à la réouverture du commerce mais également à la brusque croissance qu'il provoqua et qui les délivra de cet hibernation prolongée. Certaines villes furent concernées par ce phénomène dès le début du XI^e siècle et celui-ci se prolongea jusqu'aux abords du XIII^e mais l'essor des villes occidentales s'intensifia essentiellement en cette seconde moitié du XII^e siècle.

Ces raisons précisées, il nous faut comprendre comment cette renaissance s'est déroulée. Les travaux des historiens du XIX^e siècle et leur perception romantique de cette période perdurèrent jusqu'aux années 1970 et les travaux de l'historien Henri Pirenne prolongèrent cette approche³² parfois réductrice et/ou radicale. Nous nous référerons donc à son travail

³⁰ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.179.

³¹ Cf. La réouverture du commerce

³² Même si par ailleurs, il avait fort justement, et nous le mentionnerons, mis en exergue cette vision romantique.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

toutefois remarquable, mais aussi à celui des historiens Pierre Lavedan, Jacques Le Goff, Jean Callens et pour les aspects législatifs, à ceux de Jean-François Lemarignier essentiellement.

Jean-François Lemarignier est revenu sur les travaux menés par les historiens et sociologues sur la renaissance des villes. Les diverses réflexions, notamment celle de Pirenne, leur apport scientifique sont rappelés par l'auteur. Toutefois, son regard plus contemporain et sa fine connaissance de l'histoire du droit, lui permettent de nuancer certaines conclusions et de proposer une lecture plus actuelle et, de toute évidence, plus pertinente, sur les motivations de cette renaissance des villes. Revenons sur ces points qui introduisent notre appréhension de l'aménagement de la ville médiévale:

Un premier point est souligné dans les travaux du médiéviste : le fait que Pirenne ait écarté toutes les précédentes hypothèses sur la genèse des villes médiévales. Chercher une origine lointaine était chose courante chez les historiens du XIX^e siècle finissant. Sous prétexte que des villes, comme Châteauroux, Châteaudun naissent à côté de châteaux, on invoquait le château fort. L'historien Pierre Lavedan avait fait dériver l'origine de Saint-Omer de l'abbaye de Saint-Bertin qui est située tout à côté du bourg abbatial.

On procéda de la même manière pour l'historique des anciens chefs-lieux de cités, remontant toujours aux origines romaines. Cette démarche ne fut pas exempte de toute pertinence, mais Pirenne écarta ces explications. Il ne fallait pas confondre, disait-il « la ville et le noyau préurbain. Le bourg abbatial, le bourg castral, l'ancienne ville romaine, étaient à ses yeux des noyaux préurbains.

Il lui semblait capital d'expliquer les raisons du brusque développement de ses noyaux et de la création d'autres villes en d'autres lieux. La cause de leur essor est « dans le présent, dans la formation d'une classe marchande. » (...) « Cette classe, à partir du XI^e siècle, circule sur les nouvelles routes de commerce. Elle circule et elle s'associe en ghildes. » Cet essor commercial entraîna forcément le développement d'une production qui imposait la création ou renaissance de villes. Cela impliqua également une nouvelle population, de nouvelles mentalités.

Mais d'autres phénomènes expliquèrent cette renaissance. Et, si l'essor du commerce demeurait la principale cause, il existait probablement des causes secondes non négligeables, des nuances, par conséquent, à apporter à la thèse de Pirenne. Lemarignier range celles-ci

autour de deux idées relatives à la population des villes et à leur emplacement. Tout d'abord, il faut tenir compte, précise-t-il, de la forte natalité du XI^e siècle qui entraîna une migration de la campagne vers la ville car la campagne se trouvait en quelque sorte surpeuplée dans la mesure où elle avait plus de bouches qu'elle n'en pouvait nourrir.

Nous avons évoqué au premier paragraphe que la renaissance des villes nécessitait l'établissement d'un droit municipal. Pourquoi ? Parce qu'au même titre que les progrès agricoles et l'aménagement spatial que nous évoquerons plus loin dans notre étude, ce droit fut le manifeste d'un bouleversement sociétal dès lors enclenché. Expliquons-nous: les terres étaient les propriétés du seigneur local et les habitants de la ville et villageois locaux payaient des taxes pour pouvoir vivre sur ces terres, « une sorte de loyer. » Lorsque le seigneur accordait le statut de commune à la ville, il affranchissait cette commune de taxes, elle devenait « propriétaire » et nous allons développer cet aspect.

4. Naissance de la commune

La France du Nord se caractérisa par la réussite suprême de l'indépendance communale et cela en grande partie pour des raisons géopolitiques que nous aborderons plus tard³³.

L'affranchissement des bourgeois reposa en effet sur des décisions stratégiques, celles de seigneurs désireux de conserver leurs biens et un minimum de pouvoir et qui « divisèrent pour mieux régner. » Mais il arriva aussi que le soutien de religieux ou du roi de France soit à l'origine de Chartes, comme ce fut le cas à Amiens³⁴. Cette autonomie « par le jeu de laquelle non seulement la justice, mais l'administration, les finances et certains pouvoirs militaires étaient aux mains de magistrats élus par les bourgeois »³⁵, exista en diverses régions, dont le Midi du royaume. En Italie, cette liberté se traduisit sous la forme de villes de consulat alors que dans la France du Nord, elle prit la forme des communes³⁶. Leur origine fut souvent discutée en vue d'établir des caractères spécifiques. Nous pouvons, en nous fondant sur les recherches d'historiens, spécialisés en histoire du droit, en indiquer les prérogatives.

Les prédécesseurs de Pirenne, cela a été dit précédemment, cherchaient des origines lointaines à toute chose. Au temps de Louis-Philippe, Augustin Thierry avait soutenu la thèse d'une origine romaine³⁷ ; et il en déduisait que le Tiers Etat de 1789 – et la bourgeoisie des barricades de 1830 – « seraient remontés, par-delà les bourgeoisies communales du Moyen Age, jusqu'à Rome et jusqu'aux Romains, par opposition à la noblesse issue des Germains conquérants. » Cette vue comme beaucoup d'approches historiques du XIX^e siècle, est pertinente mais teintée de romantisme. Il est aujourd'hui avéré que l'origine des communes résulte de ces associations de marchands qui se juraient mutuellement, comme les bourgeois de la commune, serment d'entraide et de défense.

Ces associations furent souvent appelées ghildes et il semblerait que telle ghilde ait parfois constitué l'origine de telle commune, mais il existe entre les deux, une différence essentielle :

³³ Cf. Situation géopolitique

³⁴ Annexe 7.6.2

³⁵ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.178.

³⁶ Les magistrats furent appelés *consuls* en Italie, *jurés* en France, *échevins* en Flandre.

³⁷ Je renvoie à la synthèse faite par LEMARIGNIER sur le sujet, « Les temps féodaux, IV la vie sociale et économique », in *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.161-190.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

« la gilde est une association de marchands ambulants, la commune une association de bourgeois fixés dans une ville.³⁸ »

Cette précision est primordiale car elle souligne le passage du nomadisme à la sédentarisation. Les gildes étaient des groupes de marchands constitués pour la défense mutuelle, pour l'équipement, pour la recherche des marchés et l'écoulement des produits. C'étaient donc des nomades associés en communes. Les guildes possédaient leurs privilèges et leurs propres juridictions codifiées selon un statut officiellement reconnu. Parmi leurs prérogatives figuraient la fixation des prix, celle des poids et mesures et le monopole commercial. Certaines guildes obtinrent le droit de frapper leur propre monnaie, mais ces cas étaient cependant rares et de courte durée. Dans le contexte de l'époque, la gilde passa pour être une authentique association de marchands et de transporteurs sur une même voie d'eau, de clients attirés d'un même centre commercial. La Guilde des marchands de Tiel, en Gueldre, par exemple, était en contact avec l'Angleterre, et semble, de toute évidence, la plus ancienne. La frairie était celle de la Halle basse de Valenciennes, en France, dont les archives datent de 1050. Apparut ensuite la Guilde marchande de Saint-Omer. Mais ce sont la Flandre et les régions rhénanes qui furent le fer de lance des guildes économiques qui, beaucoup plus tard, s'étendirent en Angleterre, à la totalité des Pays-Bas et aux pays scandinaves.

Or, cette fixation de marchands enrichis et prêts à « s'embourgeoiser » est représentative d'un bouleversement sociétal en train de se faire et de s'inscrire spatialement et socialement. Précisément, la recherche des marchés imposa de trouver des lieux fixes : le commerce ne pouvait se faire sans lieux fixes d'échanges et cet état de fait fut décisif dans l'évolution de ce nouveau corps. La sédentarisation des marchands se mit en place progressivement, annonçant la commune.

Pirenne, conscient des lacunes d'une vision romantique de l'histoire, orienta le problème de l'origine des communes vers des considérations moins anciennes. Il observa les conditions de vie nouvelles du milieu urbain, utiles à la compréhension des caractères essentiels de la commune. Selon lui, cette dynamique commerciale, économique fut impulsée par la surabondance de population qui ne pouvait qu'aboutir à la montée des marchands. L'éclairage est juste mais réducteur, comme le prouva Lemarignier, et nécessite d'être enrichi. En effet, si

³⁸ Ibidem, p.177.

nous nous contentons de cette explication, qu'advient-il des progrès agricoles qui contribuèrent, et de façon considérable, au négoce ?

Nous argumenterons ce propos par une référence à une lettre de l'archevêque de Reims, écrite à l'attention du comte de Flandre Baudouin V, dit de Lille (1035-1067) :

« Que dire de l'abondance des richesses diverses que la divine Providence t'a données et dont toi, Baudouin V jouis, selon sa volonté et par droit héréditaire... Que dire de cette terre jusqu'alors peu cultivable que ton ingéniosité et ton activité ont rendue fertile ? Elle l'emporte maintenant sur d'autres terres naturellement plus fertiles... »³⁹

Les progrès accomplis sont explicitement relatés dans cette lettre, et d'autant plus fortement que la terre de Flandre ne fut épargnée ni par les Normands ni par la mer. Le premier « acte social »⁴⁰ fut l'élévation des digues, l'expression d'une domination de l'homme sur la nature, et cela afin de se défendre, de se protéger et donc de survivre. Ces volontés sous-entendent aussi le désir d'appartenance à une terre, l'envie de s'y installer et d'y vivre en sécurité. La réalisation de ces digues contribua à la construction des villes⁴¹.

Une autre question se pose alors : qu'est-ce qui décida de l'emplacement de ces villes ? Il apparaît que ce fut souvent la présence de *civitates* romaines, de *burgis* médiévaux. Ces anciennes forteresses étaient de toute évidence confortables pour des marchands en quête de stabilité. Ils y créèrent des *portus* ; c'est-à-dire des entrepôts permanents de marchandises protégés militairement. Pirenne décrivit ces nouvelles villes en ces termes :

« La ville, que le commerce et l'industrie ont fait ce qu'elle a été, est en somme, une colonie de marchands ; ceux-ci sont ses premiers bourgeois ; leurs descendants feront peu à peu une commune organisée, avec toutes ses institutions, organes et fonctions, adaptées aux conditions de ce milieu essentiellement nouveau »⁴².

Il s'agit alors de définir la commune et sur ce point, nous nous appuyerons sur l'étude de l'historien Petit-Dutaillis.⁴³ : il n'estime pas pertinent de se référer à l'amplitude de ses prérogatives car, dit-il, « celles-ci ne sont pas uniformes entre les communes et il arrive que certaines villes, qui ne sont pas des communes, aient sur certains points, des prérogatives plus développées que telle commune ; il faut distinguer deux périodes et donner, non pas une, mais

³⁹ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p, p.15.

⁴⁰ Ibidem, p.15

⁴¹ Rue, par exemple, son port et ses salines, érigée en commune par Jean de Ponthieu en 1147.

⁴² PIRENNE H., *Essai d'histoire économique et sociale*, Bruxelles, M. Lamertin, 1927, in-8°, 203 p.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

deux définitions valables, l'une pour la fin du XI^e et la majeure partie du XII^e siècle, l'autre pour la fin du XII^e et le XIII^e siècle. »

La première de ces périodes se caractérisa par le serment des bourgeois qui officialisait la commune. Les bourgeois s'unissaient en une *communio* par serment pour réaliser une association de paix⁴⁴. Cette définition de Petit-Dutaillis rend compte du nom et de certains traits essentiels de la commune, ainsi que des luttes et de l'âpreté du mouvement communal. Ajoutons que l'oral avait encore plus de valeur que l'écrit à cette époque où seule l'élite maîtrisait l'écrit. Les chartes attestent pourtant de cette trace écrite qui s'adressait à des personnes issues du Tiers-état et ce fait est remarquable. De plus, si ce document disparaissait, leur liberté était remise en cause; ce fut le cas pour Boulogne que nous évoquerons.

Communio désignait le groupe des bourgeois. Pour le Nord de la France, il est important de préciser que la Picardie fut marquée par la violence des rapports entre les bourgeois et l'évêque. Nous retrouvons donc souvent des expressions comme « commune jurée » ou « ils ont juré la commune », qui attestent de la force de l'engagement des marchands et de leur solidarité dans leurs luttes d'indépendance et de pouvoir. L'histoire de Laon, que nous évoquerons à la page suivante, l'illustre parfaitement.

Nous retrouvons trace de cet engagement dans quelques textes de chartes : à Saint-Omer, le comte, en 1127 (article 12)⁴⁵, dit :

« J'ordonne que leur commune, telle qu'ils l'ont jurée, subsiste ; je ne permets pas qu'elle soit dissoute. »

Le serment est donc à la base de la commune et cette pratique est à mettre en rapport avec les mentalités des hommes de ce temps. En effet, le serment est une pratique courante lorsque l'on s'engage. Les situations juridiques se créent par serment : celle du vassal, du chevalier, voire du roi dont la promesse, à certains égards, est analogue au serment. Les contrats aussi nouent par serment. Par ailleurs, l'association s'est créée par le serment de commune. Rappelons-nous que l'effondrement des institutions publiques carolingiennes à partir du milieu du XI^e siècle avait développé la recherche des solidarités et tendait naturellement vers

⁴³ PETIT-DUTAILLIS Ch., « Les communes françaises », *Evolution de l'humanité* n°44, 1947.

⁴⁴ C'est que A VERMEESCH développe dans son *Essai sur les origines et la signification de la commune, dans le Nord de la France (XI^e et XII^e siècle)*, Paris, 1966, 196p.

⁴⁵ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.186.

la recherche de l'association. Au cours de la période suivante, se multiplièrent, au sein des villes, des confréries, des corporations qui procédèrent de la même tendance.

Le serment explique aussi certains des caractères fondamentaux des communes. Il nous explique ce qu'est la bourgeoisie, quels sont ses « critères de recrutement. » Nous pouvons être fils de bourgeois et avoir vocation à le devenir. Nous pouvons aussi ne pas être de famille bourgeoise, mais habiter en ville depuis un certain délai, généralement d'un an et un jour, et prétendre à le devenir. Ce qui fait acte, c'est un serment prêté devant les magistrats municipaux, les échevins. « À Saint-Omer, par exemple, on prêtait serment le lundi suivant l'Épiphanie, appelé, pour cette raison, le lundi parjuré. ⁴⁶ »

Pourquoi nous attarder sur le serment ? Parce que celui-ci fait comprendre la force du lien communal, un lien qui ne saurait être brisé. Sa force fait écho à celle du lien personnel, le plus solide, qui attache ses membres les uns aux autres. C'est de ce lien qu'est né le désir, la nécessité d'entériner un lien réel. L'idée était de faire de la commune « une entité, une personne morale, distincte de ses membres. ⁴⁷ »

D'après les archives dont nous disposons, il semblerait qu'en Flandre, nous soyons passés du lien personnel unissant les bourgeois à l'idée de personne morale vers 1127. Quand le comte dit, dans la charte de Saint-Omer: « J'ordonne que leur commune, telle qu'ils l'ont jurée, subsiste et je ne permets pas qu'elle soit dissoute par personne », « cela veut dire : ils ont juré entre eux la commune et créé un lien de communauté, d'association pour la paix ; de ce lien est née l'entité commune, indissociable. Ainsi, on est arrivé à l'idée de commune, personne morale, *universitas*, à une époque – le XII^e siècle--, où cette notion d'*universitas* s'est développée dans un milieu intellectuel mieux formé aux abstractions grâce aux progrès de la logique. ⁴⁸ »

L'historien Petit-Dutaillis nous livre une définition de la commune qui rend également compte des luttes et de l'âpreté du mouvement communal. « Ces luttes passionnaient la génération d'Augustin Thierry qui y voyait comme le prototype de l'élan des barricades ; elles étaient parfois âpres et passionnées. »

⁴⁶ Ibidem, p.186.

⁴⁷ Ibid, p.186.

⁴⁸ Ibid, p.186.

Prenons pour illustrer ce propos l'exemple de Laon. Au début du XII^e siècle, Laon était, comme l'écrivait le chroniqueur Guilbert de Nogent, abbé de Nogent-sous-Coucy, « la capitale du Royaume et son église la plus florissante des Gaules » ; mais elle était aussi une ville de désordre social. « Deux pouvoirs y cohabitaient⁴⁹ : près de la porte d'Ardon, le palais royal et la tour du Roi avec ses fonctionnaires et dignitaires, et près de la porte Germaine, la cathédrale, le palais épiscopal et le cloître ; enfin vers l'ouest, le bourg avec ses artisans et commerçants, son quartier juif et ses étrangers ». À la mort de l'évêque Enguerrand, le roi Louis VI, dit Le Gros, choisit par cupidité le riche Gaudry, être rapace. Les chevaliers opprimaient alors les marchands. L'évêque, qui avait les droits de la puissance publique sur la ville et qui entretenait un climat propice à la haine, craignait les bourgeois. Ceux-ci étaient hostiles aux deux milieux dirigeants, le milieu ecclésiastique et le milieu féodal. En 1111, l'évêque avait besoin d'argent et partit négocier un emprunt en Angleterre. Profitant de son absence, deux archidiaques imaginèrent de vendre aux bourgeois le droit de former une commune. Les bourgeois payèrent la forte somme et formèrent « conjuration d'aide mutuelle »⁵⁰. L'évêque rentra, inquiet. On le rassura « deniers comptant » et il promit d'observer la commune. Et cependant, troublé d'avoir aliéné les droits de son église, il voulut revenir sur ses concessions, remit la commune en cause, décida son abolition. L'insurrection des bourgeois éclata le jeudi de Pâques 1112, aux cris de « Commune, Commune ! » Les émeutiers étaient dirigés par un chef sans scrupules, dangereux, surnommé « Ysengrin », le Loup. L'évêque se cacha dans un tonneau, fut découvert, mis à mort. L'inquiétude des insurgés les encouragea à se chercher des alliés dans le monde féodal et ils en trouvèrent un, en la personne du sire de Coucy qui, lui aussi, était sans scrupules. Toutes ces horreurs firent de Laon une ville désertée jusqu'à l'arrivée d'un nouvel évêque plus souple. Il parvint à ramener l'ordre et à instaurer un climat plus clément. Quelques années plus tard les bourgeois reprirent le dessus, mais plus habilement ; et Louis VI, réaliste, concéda par charte la commune, en 1128.⁵¹

Cette lutte témoignait de la force du mouvement, une force telle que les bourgeois obtinrent des chartes définissant leur statut. Ces chartes devinrent si nombreuses et si explicites qu'elles finirent par être considérées comme l'essentiel. Revenir sur ces combats est incontournable si nous voulons percevoir toute la force symbolique incarnée par le beffroi, témoin de ces

⁴⁹ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p, p25.

⁵⁰ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.186.

⁵¹ Cf annexe 7.1.1.4.1

batailles gagnées. L'histoire des communes et de l'obtention des chartes justifie que le beffroi, au fil des siècles, ait gardé ce statut de symbole des libertés civiles, et que l'idée de liberté citoyenne, démocratique ait pu se substituer à celles-ci.

À la fin du XII^e siècle et au XIII^e siècle, le serment céda la place à la charte et c'est pourquoi Petit-Dutaillis définit la commune autour de cette notion de charte :

« Ce qui désormais, selon lui, caractérise celle-ci, c'est moins le serment des bourgeois que la charte. Cette mutation concorde avec les tendances nouvelles d'une époque moins formaliste, où se développent l'écrit et le savoir et aussi l'esprit juridique conduisant à plus de précision dans les statuts. Ces chartes ont développé les clauses relatives aux prérogatives de la commune. »⁵²

Le privilège essentiel qui fut accordé dans les chartes était la liberté de l'individu et tout ce qui lui fut accordé découla de cette liberté acquise. Nous le constatons dès les premières chartes au XI^e siècle, telle celle de Saint-Quentin :

"Les hommes de cette commune demeureront entièrement libres de leurs personnes et de leurs biens ; ni nous ni aucun autre ne pourrons réclamer d'eux quoi que ce soit, si ce n'est par jugement des échevins dans l'enceinte des murs de la ville. Les hommes de la ville pourront moudre leur blé et cuire leur pain partout où ils voudront. "⁵³

La liberté acquise concernait leurs biens également et leur accordait un privilège nouveau et extrêmement important à l'époque : l'héritage. Cette notion d'héritage développa chez ces bourgeois le sens de patrimoine familial, celui que nous léguons aux nôtres. Ils travaillaient désormais pour eux et pouvaient transmettre le fruit de leur travail. Le sentiment d'appartenance à la commune fut également renforcé par ces chartes qui garantissaient une sécurité juridique, seul le tribunal de leur commune pouvait les juger. La charte de la ville de Liège stipule :

" Les bourgeois de Liège ne doivent ni taille ni taxe en quote-part, ni service ni chevauchée quelconque. Si un serf se réfugie dans la cité de Liège et vient à y mourir, ses biens et immeubles doivent passer intégralement à sa femme et ses enfants s'il en a. Le bourgeois de Liège, aussi longtemps qu'il le réclamera de la juridiction du maire et des échevins, ne pourra être attrait devant un tribunal supérieur. Aucun bourgeois ne peut être arrêté ou emprisonné sans une sentence des échevins. "⁵⁴

⁵² Ibidem, p.187.

⁵³ Ibid, p.187.

⁵⁴ KURT, G. « Les origines de la commune de Liège » dans Bul. Inst. arch. Liégeois XXXV, 1905. P. 304-307.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

Nous avons vu que les marchands s'étaient constitués en ghildes pour s'assurer une défense mutuelle et développer leur commerce. S'installer dans des lieux fixes leur permit de trouver des marchés, mais les villes étaient également nécessaires au développement d'une production. Un lien existait entre le commerce, la production et les villes.

Les terres sur lesquelles se situaient les villes étaient, jusqu'à l'instauration des communes, les propriétés du seigneur local. Celui-ci exigeait des habitants de la ville et des villageois locaux le paiement de droits seigneuriaux. Par l'octroi, le roi ou un noble local, accordait aux marchands une charte communale ou des franchises communales ; en vertu desquelles l'agglomération devenait un bourg (commune ou ville). Les marchands intégraient une nouvelle caste, celle des bourgeois et cela était un événement important. En effet, ces textes officiels érigeaient les bourgeois au statut de « citoyens d'honneur ». Considérés comme les principaux habitants, ils étaient alors libérés de l'emprise du seigneur. Ils obtenaient le droit d'avoir un marché, d'élire un bourgmestre et un conseil municipal, de rédiger des lois et de rendre leur propre justice. Les chartes témoignent du gain de liberté accordé aux habitants.

5. L'administration communale

5.1. La naissance d'un droit municipal

La société féodale était une société cloisonnée, composée d'hommes qui ne voyageaient pas, qui héréditairement cultivaient la même terre, ne sortaient guère de leur village ou tout au moins de leur canton. La réouverture du commerce et la renaissance des villes modifièrent ces modes de vie. Le métier de marchand conduisait une catégorie d'hommes de ville en ville, de pays en pays, de Flandre en Italie par exemple. Le droit d'une société rurale telle qu'était la société féodale ne pouvait leur convenir, d'où le problème d'un droit municipal. Dans cette ville, la population d'artisans et de marchands fut dès le début majoritaire ; par conséquent elle pouvait remettre en cause le système politique féodal et assurer les conditions de son activité économique. Cela impliquait que la commune réponde au problème d'équipement, car l'équipement n'est pas seulement matériel, il est aussi juridique.

Deux observations doivent être apportées avant l'examen de ce droit⁵⁵. La première est que ce droit résulta, « en définitive, de privilèges qui sont accordés à telle ou telle ville. » Les chartes, nous avons pu l'évoquer, aboutissaient par leurs clauses à la mise en place de ce droit. « Il arriva assez souvent que ces privilèges furent les mêmes d'une ville à l'autre et pouvaient se classer par familles. » Mais ils n'en avaient pas moins une valeur particulière. Le privilège *-de privata lex-* était « une loi particulière à un groupe d'hommes et adaptée à ses besoins. » Cette notion devait être fondamentale jusqu'à la Révolution : « l'ancienne France croyait moins à la valeur d'une loi générale qu'à celle de lois particulières. »

Ces privilèges accordaient des libertés, « avec le même caractère de libertés particulières, et les mêmes prolongements jusqu'à la Révolution. » On ne concevait, au Moyen Age, de liberté absolue fondée sur une égalité entre les hommes « qu'en ce qui concernait la liberté de l'homme en face de Dieu et de la loi morale. » Ce fut seulement la Révolution de 1789 qui, notamment dans la Déclaration des droits de l'homme, « devait poser le principe de la liberté et de l'égalité absolue des hommes eu égard à l'ensemble de leurs droits. »

⁵⁵ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.180.

La seconde observation est que nous assistons à un bouleversement sociétal que certains estiment être une révolution sociale, même si nous entendons plus souvent parler de mutations. En effet, « tout n'est pas neuf dans certains des privilèges »⁵⁶ qui furent accordés aux villes. » Des privilèges, accordés autrefois aux églises furent simplement repris à leur profit. Il en fut ainsi « des privilèges de justice, ou bien des privilèges économiques consistant en dispenses de taxes pour favoriser le commerce. » Aux temps carolingiens, encore au X^e et au début du XI^e siècle, les privilèges de ce genre étaient accordés aux églises ; à la fin du XI^e, au XII^e siècle, ils furent accordés aux villes qui prirent la relève des églises en ce qui concerne l'essor d'une vie commerciale. Ces privilèges étaient de deux sortes : de droit privé et de droit public.

Lemarignier précise que les privilèges de droit privé « sont relatifs au régime spécial de la terre et à la liberté personnelle des bourgeois des villes⁵⁷. » Le « régime spécial » de la terre se caractérisait par deux traits. Le premier renvoie à la notion de terre libre, c'est un principe que l'on s'efforça de préserver. Toutefois, ce principe fut compromis dans les campagnes, au temps de la reviviscence des villes ; la terre tendait de plus en plus à devenir dépendante et à s'enserrer dans le réseau féodal. Or, ce « régime de la terre dépendante » était difficilement concevable avec une ville habitée et en partie dirigée par des bourgeois, qui de surcroît s'installaient sur ces terres. Cela impliquait que leur maison et jardin fussent tenus en fief et à charge d'obligations, voire grevés du paiement d'un cens. Ce régime ne pouvait s'appliquer à une profession marchande : « de même que le bourgeois circule pour ses affaires et voyage au loin, de même il lui faut une terre libérée d'entraves féodales. ⁵⁸»

La Flandre et la Normandie en prirent conscience et les chartes accordées en témoignent. À Bruges, par exemple, le comte de Flandre, qui était seigneur foncier, affranchit en 1127, toute la terre du cens. En Normandie, ce fut à peu près la même chose. Lorsqu'aux alentours de l'année 1059, Guillaume Le Conquérant voulut créer la ville de Caen, « il fit bénéficier d'une franchise de taxes seigneuriales les trois bourgs dont l'ensemble constituait la ville : le bourg-l'abbé, le bourg-l'abbesse et le bourg ducal. Ces trois bourgs entouraient les deux abbayes, fondées en 1059 et le château. Son calcul était juste. Ainsi affranchie, la terre a aussitôt attiré les acquéreurs, la ville s'est fondée ; et, même du strict point de vue des finances de son Etat,

⁵⁶ Ibidem, p.183.

⁵⁷ Ibid, p. 183.

⁵⁸ Ibid, p. 183.

le duc tirait plus de tout ce que le commerce pouvait lui valoir de ressources qu'il n'eût acquis de quelques taxes.⁵⁹ »

Ces nouveaux droits furent une étape importante dans l'indépendance communale et pour son développement et sa prospérité. Pourquoi ? Parce qu'une terre libre est « source de crédit » et le bourgeois « qui fait des affaires a besoin de crédit. Il lui faut pouvoir emprunter, mais le prêt à intérêt continue d'être interdit par l'Eglise. » L'Eglise, qui a lu dans les écritures la condamnation du prêt à intérêt, apprenait à ses disciples à mépriser l'argent⁶⁰. Avec ce nouveau droit privé, le bourgeois va pouvoir contourner cette interdiction et prospérer, en se servant de sa maison ou de la terre qu'il a dans la ville pour se procurer du crédit, et notamment par le jeu de la constitution de rente. Pour illustrer cette astuce, Lemarignier expose le cas suivant :

« L'opération est la suivante. Un bourgeois a besoin de capitaux, par exemple d'un capital de 100 livres. Il constitue une rente sur son fonds de terre : une rente par hypothèse, de cinq livres. Il s'engage à payer annuellement cinq livres à un capitaliste. Il lui vend une rente de cinq livres moyennant un prix de 100 livres. Juridiquement les 100 livres sont le prix de vente, les cinq livres annuellement payées sont une rente. Économiquement, les 100 livres sont un capital, et les cinq livres un intérêt à 5%. Une telle opération était reconnue valable par les canonistes comme vente de rente. Elle tournait l'interdiction du prêt à l'intérêt.⁶¹ »

Ces changements furent providentiels dans la montée du pouvoir marchand car cette liberté de la terre correspondit à une liberté personnelle des bourgeois. Or cette latitude se prolongea par des avantages commerciaux.

La ville médiévale, et nous y reviendrons, symbolisait la liberté personnelle, à tel point qu'un adage y avait cours⁶² : «L'air de la ville rend libre. » En effet, les individus étaient asservis à un seigneur, cela signifiait que leur liberté personnelle était restreinte. Prenons à titre d'exemple le formariage⁶³ ou la mainmorte⁶⁴. Ces restrictions juridiques ne pouvaient s'appliquer à des personnes qui circulent. Le mode de vie des bourgeois les éloignait régulièrement de la ville, ils ne pouvaient donc s'acquitter de corvées quotidiennes et

⁵⁹ Ibid, p. 181

⁶⁰ LE GOFF J., *A la recherche du Moyen Age*, Ed. Louis Audibert, Paris, 2003, 176 p.

⁶¹ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.181.

⁶² Proverbe allemand du XV^e siècle.

⁶³ Mariage d'un serf et d'une serve d'un autre seigneur ou de condition libre. Lorsqu'une telle union se contractait, elle était soumise à des sanctions patrimoniales ou taxes. Certains seigneurs l'interdisaient car le formariage mettait en péril la seigneurie.

⁶⁴ Le seigneur disposait des biens de son vassal à la mort de celui-ci.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

hebdomadaires. Il en fut de même pour la taille⁶⁵ ou le chevage réconitif⁶⁶ de la qualité servile qui, par exemple, dans la charte de Saint-Omer de 1127 fit l'objet d'une franchise⁶⁷. La ville représentait donc une sorte d'eldorado pour les serfs. Dans sa charte de Saint-Omer de 1127, le comte de Flandre dit :

« Tous ceux qui habitent ou habiteront à l'intérieur des murs de Saint-Omer, je les rends libres de chevage. »

Cette clause, garante de liberté, nous la retrouvons dans de nombreuses chartes et particulièrement en Flandre. Ces privilèges personnels se prolongèrent en des privilèges commerciaux. Ils concernaient les franchises de « taxes perçues sur les marchandises, qu'on appelait des tonlieux⁶⁸. » En Flandre, cette franchise s'appliqua, en premier lieu, aux bourgeois des villes. Leur liberté d'action était alors grande :

« Ils en profitèrent d'abord dans leur propre ville où ils pouvaient entrer des marchandises ou en sortir sans payer de droits : ainsi les Brugeois à Bruges ou les Gantois à Gand. Ils en bénéficiaient ainsi hors de leur ville, aux frontières de la principauté. Il arrivait que les bourgeois soient exempts de ce que nous appellerions les taxes douanières : ainsi ceux de Saint-Omer. La charte de Saint-Omer de 1127 prévoyait qu'ils n'auraient pas à payer ces taxes, que ce soit à Gravelines, le port où venait la laine d'Angleterre ou bien à Bapaume, par où étaient exportés les draps en direction de la Champagne et de l'Italie. La franchise s'appliquait également aux marchands étrangers : ainsi les marchands anglais venant à Saint-Omer y accédaient librement avec franchise de toute taxe. Ces privilèges furent bien adaptés au genre de vie des bourgeois et aux impératifs du commerce. Mais ils eussent été insuffisants s'ils n'avaient été doublés de privilèges de droit public. »

Cette administration, qui se mettait en place, inscrivit privilège par privilège, loi par loi, l'indépendance et le pouvoir communaux, elle permit à ce nouveau corps dirigeant, au-delà des textes, de prendre place spatialement et donc symboliquement, de façon signifiante, au sein de la ville. Nous en retrouverons les manifestations lorsque nous aborderons l'aménagement de la ville et la naissance de l'architecture publique.

Les privilèges de droit public sont en cela également intéressants, car ils risquaient de déstabiliser la puissance territoriale des princes. Leur latitude quant aux avantages accordés

⁶⁵ La taille est un impôt direct de l'Ancien Régime français.

⁶⁶ Sorte de cens réconitif, somme (en deniers ou objets) que le serf versait à son seigneur, qui attestait de la condition servile de la personne.

⁶⁷ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.181.

fut donc extrêmement variable selon les communes et les périodes. Concéder de l'autonomie aux villes était un choix stratégique des seigneurs qui cherchaient un contrepois à la féodalité et à la puissance ecclésiastique mais ce choix représentait un risque : celui de perdre le contrôle de ces lieux prospères et en pleine expansion, en accordant une trop large autonomie !

Cette situation ne pouvait engendrer que pressions entre le pouvoir marchand et les princes récalcitrants. Les bourgeois avaient conscience de ce qu'ils représentaient pour ces seigneurs et surent profiter des circonstances politiques, surtout en Flandre. Ce fut le cas pour Laon lorsque Louis VI se résigna à accorder la charte. De tels épisodes se répétèrent comme à Saint-Omer par exemple où, en 1127, des privilèges furent arrachés au nouveau comte au lendemain du conflit relatif à la succession.

Néanmoins, certains princes surent leur résister, tel le comte de Champagne.⁶⁹ Les villes de son comté, et notamment aux villes de foires, n'obtinrent que des libertés personnelles, réelles, quelques franchises judiciaires. Il oeuvrait de façon à en garder le contrôle et la situation géographique et commerciale de la Champagne en facilitait la démarche.

« Les villes de foires de Champagne étaient bien plutôt des lieux de passage et de rencontres entre marchands flamands et italiens que des villes où résidait une bourgeoisie dense et puissante. » En Normandie, ce fut encore autre chose. Les villes y étaient habitées par des bourgeoisies riches et stables, encore que moins puissantes qu'en Flandre – guère avant 1170- et sous l'influence flamande.

La Flandre fut donc une région de réussite majeure de ces privilèges de droit public dont il faut examiner deux aspects : les privilèges judiciaires, les plus utiles à acquérir pour une bourgeoisie d'affaires ; et l'autonomie des villes à réussite suprême : les communes dans la France du Nord. » Tous les acquis de cette bourgeoisie des Flandres, « dense et puissante », se manifesteront architecturalement, de façon majestueuse et cette incidence justifie que nous rappelions ces privilèges qui n'étaient pas forcément ceux de toutes les communes du royaume.

⁶⁸ En droit féodal, le droit de tonlieu est un impôt prélevé pour l'étalage des marchandises sur les marchés. C'est aussi un péage prélevé sur les marchandises transportées lors du passage d'un fleuve (pont, bac) ou aux portes de certaines villes. A la féodalité et à la puissance ecclésiastique.

⁶⁹ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.181.

5.2. Les privilèges judiciaires

Ce qui distingue le pouvoir marchand dans les Flandres, c'est sa spécificité : c'est une bourgeoisie d'affaires avec un mode de vie particulier. Or, « à genre de vie spécial, ne faut-il pas juges spéciaux et procédure spéciale ? Une bourgeoisie d'affaires se fût-elle accommodée d'une justice féodale ou seigneuriale, d'une procédure à base de jugement de Dieu ? » La réponse est évidente et l'était alors, et nécessita des juges et une procédure particuliers à la ville. Cette initiative fut prise en d'autres lieux mais ce furent les villes flamandes qui connurent les réussites judiciaires les plus grandes.

Le pouvoir était décisif dans l'organisation municipale du fait qu'il attestait de l'importance de la justice et par conséquent des juges. C'était en effet « les magistrats qui totalisaient le plus de pouvoirs dans les villes du Nord de la France les plus favorisées »⁷⁰, les communes, qui étaient les échevins. Or, qu'était-ce qu'un échevin sinon un juge en premier lieu ? Ils l'étaient d'abord par leur origine : ils dérivent –le mot le prouve- des *scabini* carolingiens. Ceux-ci étaient « des juges permanents qu'avait créés Charlemagne pour assister notamment le comte dans ses fonctions judiciaires et, avec lui, constituer le tribunal. » L'échevinage se substitua donc à cette organisation judiciaire, et subsista en Flandre. Au XI^e siècle, les agents du comte rendant la justice – les châtelains-, étaient dans leurs circonscriptions, assistés d'échevins.

Dans la seconde moitié du XI^e siècle, les villes flamandes avaient gagné une certaine assise et pouvaient dès lors acquérir leur autonomie, et celle-ci fut d'abord judiciaire. À côté des échevinages urbains se créèrent des échevinages territoriaux, où les échevins avaient une compétence limitée à la ville. « Ces échevins, en général au nombre de douze, étaient élus par les bourgeois et ensuite nommés par le comte. »

Dans les régions voisines, certaines villes créèrent un échevinage urbain : Saint-Quentin, Laon, Noyon. Plus tard, en 1170, alors que le *scabinat* carolingien avait disparu, il se créa à Rouen. Il y fut très probablement importé de Flandre. Il est à noter que toutes ces communes présentaient dans leur histoire certaines similitudes, spécifiquement la présence d'une bourgeoisie d'affaires.

⁷⁰ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.183.

« Ceci témoigne de deux choses : l'influence profonde de la Flandre sur tout ce qui touchait aux institutions municipales et l'importance des échevinages dans les institutions municipales et de la justice dans l'organisation des pouvoirs municipaux.⁷¹ »

Cette justice fut liée à la paix. En effet, n'oublions pas que l'une des causes de la création des villes était la quête de paix, de sécurité. Or, celle-ci ne peut exister sans entraide. « Le comte de Flandre, dans la charte qu'il accorda à Saint-Omer en 1127, établit ce lien dès l'article premier : il garantit la paix aux bourgeois et pour que cette paix soit effective, il déclarait qu'il ratifierait et ferait sanctionner, s'il y avait lieu, tout jugement rendu par les échevins. Il mit ainsi la force publique dont il fut détenteur au service de la justice des échevins.⁷² »

Les villes furent ainsi servies par une justice, celle des échevins et elle s'étendait à toute la bourgeoisie et pour toutes les causes. Pour les bourgeois, être jugé par ses pairs constituait un privilège fort appréciable. « De ce privilège, tout au moins en Flandre, ils pouvaient se prévaloir où qu'ils fussent : si un bourgeois de Saint-Omer par exemple, se trouvait dans une autre ville, il n'y serait soumis qu'à un jugement d'échevins. » Ce que nous devons également en déduire, c'est que ce nouveau pouvoir, issu du Tiers-état, était en train d'établir une caste, sur des modèles existants, ceux des seigneurs.

Ces juges appliquaient une procédure également adaptée à la vie d'affaires que l'on menait en ville. « C'était une justice arbitrale, non arbitraire : ce qui en ce temps était le propre d'une justice par les pairs.⁷³ » Il en résultait pour les bourgeois, des garanties de comparution. Ainsi dans la charte de commune de Laon de 1128⁷⁴ (art.1), Louis VI précisa : « Nul ne peut arrêter un homme libre pour un forfait quelconque sans l'intervention de la justice »⁷⁵ ; et l'article 2 prévoit une comparution, sur sommation dans les quatre jours: la précision du délai accroît la garantie.

Cette procédure conduisit à un régime de preuves, adapté au genre de vie des villes ; l'ordalie⁷⁶ l'était-elle ? Certes non mais elle n'avait cependant pas cessé d'être pratiquée. On en trouvait des traces dans les villes. Pourquoi ? Notamment parce que le développement

⁷¹ Ibidem, p.183.

⁷² Ibid, p. 183.

⁷³ Ibid, p. 184.

⁷⁴ Cf. annexe 7.1.1.4.1

⁷⁵ Ibid, p. 184.

⁷⁶ L'ordalie désignait, principalement au Moyen Age, une procédure judiciaire plutôt étrange. L'autorité judiciaire ne faisait pas appel à des preuves établies mais à des forces supérieures pour conclure à la culpabilité ou l'innocence d'un suspect. L'ordalie faisait donc appel à Dieu pour décider si un homme était coupable ou non. Le verdict du Jugement de Dieu servait de procès et était sans appel.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

urbain, malgré tout ce qu'il suscita de révolutionnaire, ne pouvait pas en quelques décennies, tout changer dans les mentalités. Cela se vérifie d'autant mieux que les populations des villes étaient composées de ruraux d'alentour transplantés. Tout ne va pas au même pas et comme dans tout changement sociétal, les actions et les objets n'évoluent pas simultanément, plusieurs temporalités se chevauchent⁷⁷.

Et cependant, au moins pour les procès liés aux affaires, il fallait un régime de preuves fondé sur autre chose que l'ordalie. C'est ce que l'on vit à Saint-Omer en 1127. L'article 2 de la chartre prévoyait une procédure spéciale en cas de contestation en justice sur une dette de somme d'argent. L'hypothèse était la suivante :

« Un bourgeois de Saint-Omer fait avec quelqu'un un contrat d'où il résulte en sa faveur une créance de somme d'argent. Le contrat a été passé devant témoins, et ces témoins sont des bourgeois, pas nécessairement d'ailleurs des bourgeois de Saint-Omer, peut-être des bourgeois d'une autre ville, mais des bourgeois notables, connus, ayant dans leur ville des biens acquis de leurs pères. Au terme fixé par le contrat, le débiteur ne s'exécute pas, voire même il nie sa dette. Le litige sera soumis au témoignage litisdécisoire de deux échevins, ou encore de deux jurés : les jurés sont des témoins privilégiés, c'est-à-dire dont le témoignage fait foi. Si ces deux échevins ou ces deux jurés témoignent de ce que la dette existe et est exigible, le débiteur sera condamné. Autrement dit, le témoignage, la preuve par témoins, du moins si ceux-ci offrent la garantie d'un niveau élevé, emportera la décision du juge.⁷⁸ »

Ces faits sont intéressants à relater car ils mettent en exergue tous les dysfonctionnements de l'administration communale en train de se faire et confirment bien que ces changements devaient nécessairement s'opérer dans le temps ; ici c'est la formation des contrats qui s'en est trouvée modifiée. « À partir du moment où l'on savait qu'en matière de dette de somme d'argent, des échevins ou des jurés feraient foi, on aurait intérêt à passer le contrat devant eux. Et l'on parvint à passer les contrats devant les échevins sous forme d'un écrit rédigé et estampillé par eux. Ainsi, à côté de la juridiction contentieuse des échevins se trouva créée leur juridiction gracieuse. »⁷⁹

Et là, c'est toute l'organisation, plus seulement judiciaire qui fut concernée et réorganiser l'ensemble impliquait une plus grande autonomie de la ville, donc de la commune et de sa présence tant physique qu'architecturale au sein des murs qui l'abritaient.

⁷⁷ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et temps*, Parenthèses, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p.

⁷⁸ LEMARIGNIER J-F., *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.184.

⁷⁹ Ibidem.

Les chartes, comme nous l'avons vu, précisait les privilèges accordés, qui eurent une incidence capitale sur le devenir de ces communes. En premier lieu, elles firent des bourgeois une communauté de droit public. Or, être une communauté, c'est se rassembler en tant que population sur un territoire pourvu d'organes de gouvernement.

Le territoire, généralement limité par une enceinte, était celui de la paix. Sa structure, ses bâtiments témoignaient de la réussite sociale de la commune qui cohabitait désormais avec le clergé et la féodalité. Nous aborderons cette composante plus explicitement en deuxième partie de chapitre. La population comprenait les bourgeois, les manants et les forains. Les bourgeois seuls pouvaient accéder aux fonctions municipales, ils jouissaient des avantages de droit public et de droit privé, mais ils étaient « assujettis aux charges fiscales (impôts de la commune), militaires (guet aux remparts et service à la milice)⁸⁰ ». Les manants résidaient, mais n'avaient pas prêté serment, et ne pouvaient donc pas être bourgeois. Bien que protégés par la commune, ils n'étaient pas des « citoyens d'honneur⁸¹ » et étaient astreints à certains services, mais secondaires, au paiement de certaines taxes ; ils étaient soumis aux autorités et à la justice de la ville. Les forains, quant à eux, étaient des étrangers à la commune, mais ils y passaient, ils y séjournaient et étaient donc soumis au contrôle de ses autorités. L'insécurité qui régnait alors, la menace de l'envahisseur justifiaient toute cette réglementation.

La commune avait aussi des organes de gouvernement. À côté des représentants de prince –en Flandre, du comte- les échevins élus assumaient plusieurs fonctions dont celles de juge et d'administrateur. Ils étaient présidés par un maire, dont les pouvoirs étaient faibles. Les jurés, également élus et au nombre de douze, assistaient les échevins. Ils faisaient partie des « notables de la ville, des témoins privilégiés⁸² » ; ils veillaient « au maintien de la paix » et pouvaient ainsi « exiger des trêves entre les bourgeois en conflit, prendre des gages, exiger des réconciliations. » Enfin, se tenait dans ces grandes communes « l'assemblée des chefs de famille » ; à Rouen, c'étaient les « cent pairs⁸³ » ; leur rôle était beaucoup moins grand.

Elle se faisait par une assemblée de notables appelée « magistrat. » Elle se composait d'un avoué (appelé aussi mayeur ou maieur), sept échevins, quatre pacificateurs, un trésorier et un compagnon.

⁸⁰ Ibid

⁸¹ Ibid, p.188

⁸² Ibid

⁸³ Ibid

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

Ces fonctions correspondaient à celles détenues actuellement par le maire, les adjoints, les juges de paix ou conseillers prud'hommes, le percepteur et son clerc. En 1556, le nombre des échevins fut porté à neuf et la charge de compagnon fut supprimée.

Au début, les comtes de Flandre choisissaient eux-mêmes les échevins parmi les membres des familles les plus en relief. Ces fonctions étaient données puis elles devinrent héréditaires. Des abus s'ensuivirent et dès 1209, on procéda annuellement au renouvellement des magistrats. Ces administrateurs étaient aidés par un corps de notables composé de vingt-six membres, plus un chef.

Les avoués, échevins et trésorier prêtaient serment dont voici la formule :

« Nous jurons sur cette croix, là où il a plu à Notre Seigneur de mourir pour la rédemption du genre humain, de vivre et mourir en religion catholique, apostolique et romaine, sans avoir jamais d'autres sentiments contraires, d'être fidèles et loyaux serviteurs de Roi, notre Souverain, ne rien faire ni attenter contre son service, n'avoir aucun commerce ni connivence avec ses ennemis, observer et faire observer toutes ses ordonnances, avertir les supérieurs de tout ce qui peut venir à notre connaissance contre le service du roi, maintenir et conserver tous les privilèges et droits de la ville, garder les secrets du magistrat, à la réserve de ceux qui pourraient être contre le service du roi, assister les veuves et les orphelins, faire aux parties bonne et prompte justice, bien et loyalement gouverner les revenus de la ville et généralement faire tout ce qu'un chacun est obligé de faire. C'est ce que nous promettons à Dieu et à tous les Saints. »

Les notables juraient de garder les secrets du collège et de soutenir les droits et privilèges de la ville et de la bourgeoisie. Le chef du corps municipal était l'avoué. Il avait pour mission de défendre tous les bourgeois et bourgeoises de la ville et ses habitants, prendre un soin spécial des mineurs et des orphelins et veiller à leur sauvegarde. Il était, de plus, chargé de maintenir et de faire observer les privilèges, coutumes et statuts de la ville et de soutenir les droits de la commune, même contre les officiers du comte et du roi, s'il arrivait à ceux-ci d'attenter à l'ordre de la justice ou aux ordonnances.

Les neuf échevins se divisaient en trois classes de semaine, de trois échevins chacune et se qualifiaient du titre d'échevins semainiers.

Les pouvoirs de l'avoué étaient très étendus. Il nommait les fonctionnaires de la ville, augmentait ou diminuait le nombre des notables, leur accordait tels gages, profits et émoluments qui convenaient, le tout avec l'intervention du bailli. Comme tuteur en chef des

biens séculiers et temporels des églises et hôpitaux, des confréries et des pauvres existant en ville, il avait pouvoir et autorité pour établir un gouverneur. Il nommait les marguilliers, les administrateurs des hôpitaux, les directeurs de la maison des lépreux, remplaçait ou maintenait dans leurs fonctions les président, gouverneur et administrateur des drapiers qui marquaient les draps, les inspecteurs du cuir, les denrées alimentaires, les membres de la police, etc. Le corps de la draperie se composait d'un gouverneur, de trois présidents, de onze experts, de six mesureurs chargés de contrôler la longueur et la largeur des pièces.

Les prérogatives du collège d'échevins dirigé par son avoué étaient représentées par trois symboles : les clés qui servaient à l'ouverture et la fermeture des portes de la ville, le sceau qui donnait authenticité à tous les actes portant ce signe, et le beffroi.

En second lieu, il convient de déterminer les emblèmes qui symbolisaient ces prérogatives même si nous les aborderons différemment par la suite, sous l'éclairage sémiotique notamment. La commune possédait le ban, la puissance publique, c'est-à-dire qu'elle sonnait la cloche pour se réunir notamment et qu'elle régentait en un certain sens, la population. Elle était, en quelque sorte, titulaire de seigneurie et elle profitait à « cet égard, jusqu'à un certain point, de la dissociation des droits régaliens. » D'où des « prérogatives d'ordre judiciaire », sur lesquelles nous ne nous attarderons pas ; également d'ordre administratif.⁸⁴

Cette nouvelle redistribution des pouvoirs fut parfois une réussite, au XII^e, et encore au XIII^e siècle, ce que certains appellent « l'âge des réussites échevinales. » Certaines grandes familles se sont en fait approprié l'échevinage mais dans de bonnes dispositions. Soucieuses d'une bonne administration, elles entreprirent des travaux d'urbanisme, et oeuvrèrent pour que la cité soit à l'image de leur prospérité. Ces familles mirent « la main sur les instruments de crédit, sur les moyens de production et sur les corporations, quand celles-ci se furent développées.⁸⁵ » Ces projets n'auraient pu être menés à bien sans des prérogatives d'ordre fiscal. La commune fit ses « recettes constituées par les revenus du domaine et par les taxes dont étaient frappés les bourgeois, les manants, également les forains. Elle eut ses dépenses : voirie, gages des officiers municipaux, dépenses militaires.⁸⁶ » Enfin, la commune avait des prérogatives d'ordre militaire. Elle avait ses hommes de guet aux remparts et aussi ses milices qui, en certaines guerres, jouèrent un rôle important.

⁸⁴ Ibid

⁸⁵ Ibid, p.185

⁸⁶ Ibid

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

Les trois attributs emblématiques mentionnés précédemment, à savoir les clés, le sceau et le beffroi, symbolisaient également cette responsabilité militaire. Nous les aborderons plus en détail lorsque nous relaterons la naissance de l'architecture publique et que nous procéderons à l'analyse sémiotique qui approfondira la dimension signifiante et donc symbolique de ces édifices et des autres attributs.

Alors que s'établissait la hiérarchie féodale, des communes, dotées de prérogatives quelque peu analogues à celle de la seigneurie banale, se constituèrent, et s'intégrèrent tout naturellement dans cette hiérarchie. Elles étaient considérées comme « des vassaux collectifs.⁸⁷ » « Aussi bien la commune pouvait-elle remplir les obligations du vassal : acquitter l'aide au quatre cas grâce à son budget, assurer l'aide militaire, grâce à sa milice, le service de conseil grâce à la participation d'échevins à la cour du seigneur. »

Pour finir, cette administration communale n'aurait pu se faire si des personnes compétentes n'avaient œuvré en ce sens, et les recherches de Jacques Le Goff sont, sur ce point, éclairantes⁸⁸. Il explique le rôle majeur de l'intellectuel dans cette genèse urbaine. Car il fallait des professionnels qui, « par leur science de l'écriture, leur compétence en droit et en particulier en droit romain, leur enseignement des arts libéraux et, occasionnellement des arts mécaniques, permirent à la ville de s'affirmer et, notamment en Italie, au *Comune* de devenir un grand phénomène social, politique et culturel. »

Ainsi la ville, née d'un mouvement étranger au monde féodal et à son genre de vie, à son économie, finit, par suite de ses réussites et de son utilité sociale, à s'imposer si bien à cette société féodale, qu'elle s'intégra dans ses structures.

La commune qui avait obtenu une charte de son seigneur prenait officiellement rang dans la hiérarchie féodale. L'université des bourgeois exprimait sa qualité féodale par le sceau, le beffroi, « les fourches patibulaires », ainsi que l'indique Robert I^{er}, comte de Boulogne, en rétablissant la commune dans cette ville.

⁸⁷ Ibid, p.186

⁸⁸ LE GOFF J., *Les Intellectuels au Moyen Age*, Paris, Seuil, coll. Points Histoire, 226 p., p VI

6. Le pouvoir marchand

L'une des problématiques qui oriente et dirige notre propos est d'explicitier et démontrer que le beffroi fut réellement l'inscription, dans l'espace de la cité, d'un pouvoir marchand enrichi et sédentarisé, affranchi par les seigneurs. Cette argumentation suscite que nous étudions ce pouvoir marchand, leur(s) histoire(s) nous informant sur les motivations de leur ascendance et sur les valeurs qui les unissaient.

La population urbaine se répartissait en deux grandes classes d'individus : les artisans et les commerçants.⁸⁹ Les artisans étaient plus nombreux ; ils s'occupaient de la fabrication des objets et oeuvraient principalement dans le textile, l'alimentation, la métallurgie et le bois. Leur parcours était laborieux : il leur fallait en premier lieu intégrer une association nommée métier. Cette association était incontournable, c'est elle qui contrôlait les prix et leur permettait d'accéder au métier. Durant sept années, le jeune apprenti apprenait l'activité sans recevoir de salaire. Ensuite, il enchaînait sur un compagnonnage de sept années également. Ses tâches étaient rétribuées mais d'un maigre revenu. Pour accéder au statut de maître artisan, il lui fallait réaliser un chef-d'œuvre qui soit reconnu par les maîtres. Ce statut obtenu, ils pouvaient engager des apprentis, vendre leurs produits et posséder un atelier. La valeur et la reconnaissance de leur artisanat leur permettaient d'exporter leur production par le biais de commerçants. Les autres artisans vendaient eux-mêmes leurs produits. Cette formation souligne l'importance accordée au sentiment communautaire. Appartenir à une corporation, être reconnu par ses pairs, respecter une tradition, furent autant de valeurs importantes à l'époque et qui caractérisèrent cette commune en bien des points.

La fin de l'empire romain avait marqué l'arrêt des échanges commerciaux par la monnaie et la reprise progressive du troc. Les marchands étaient au départ des nomades, le plus souvent des paysans en rupture de ban. Ils vadrouillaient les villes, concluaient des marchés, et obtenaient au plus bas prix un maximum de produits. Après s'être éclipsés du circuit quelque temps, ils réapparaissaient sur des marchés, en ville et revendaient leurs produits à gros prix. Les

⁸⁹ Cette partie se fonde sur les travaux de plusieurs historiens et sur les ressources pédagogiques de la BNF, de la Sorbonne et de l'EHESS. Je citerai comme historiens de référence J. Le Goff, *Marchands et banquiers au Moyen Age*, Seuil, 1957 ; J. LESTOCQUOY, *A l'origine de la bourgeoisie : les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens (XI^e-XV^e siècle)*, 1952.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

campagnes produisaient en effet des surplus agricoles, essentiellement le vin et les céréales ; et artisanaux, le plus souvent du textile ; qui étaient échangés sur des foires locales. Le surplus de population, n'étant pas nécessaire à l'activité des domaines seigneuriaux, migra vers les villes qui avaient déjà commencé à se développer, répondant aux besoins de marchés en expansion. L'excédent de nourriture et les produits des nouvelles industries (fabrication textile, construction de navires, fabrication d'outils, etc.) apportèrent de nouveaux marchés et foires commerciales. Les rois encouragèrent l'expansion des villes car les habitants, généralement associés au pouvoir central, n'étaient en conséquence plus sous le joug des seigneurs féodaux des provinces. Les citoyens des villes payaient des taxes et non la dîme féodale. Avec les grandes villes apparut une nouvelle classe moyenne vivant du commerce, de la production industrielle et des prêts d'argent. Ces marchands finirent par dominer les gouvernements des villes et devinrent riches et puissants. Maîtres dans l'art de marchander, ils s'enrichirent et formèrent le noyau primitif de la renaissance commerciale. Les produits furent ensuite acheminés vers des foires plus importantes. Les villes constituaient un foyer de demande et d'échanges très actif.

Si la plus grande part du commerce international provenait des ports du Nord ou de la Méditerranée, ceux-ci irriguaient ensuite le continent tout entier. Désormais, les commerçants étaient de véritables hommes d'affaires, alors que leurs prédécesseurs se déplaçaient à dos de mulet ou sur des charrettes branlantes, ils achetaient désormais des chargements entiers de navires et des lots de marchandises. Dans les foires, où ces grands marchands se donnaient rendez-vous, se réglaient d'énormes affaires. Les foires étaient l'âme du commerce médiéval. Elles se déroulaient dans toute l'Europe : Londres, Reims, Troyes, Cologne, Leipzig, Genève... Les foires duraient chacune six ou sept semaines selon un calendrier fixé afin que celles-ci puissent s'enchaîner chacune par rapport aux autres. Ainsi, le marché était actif toute l'année. Les affaires conclues au cours de ces rencontres encourageaient la production industrielle et artisanale, elles stimulaient les progrès techniques. Pour favoriser le commerce, les comtes de Champagne, par exemple, organisaient six foires annuelles dans quatre villes⁹⁰ (Troyes, Provins, Bar-sur-Aube, Lagny). Le domaine de Champagne qui attirait les marchands avec ses exemptions de taxe s'étendait au carrefour d'importantes zones commerciales: la Flandre (réputée pour la draperie), les ports italiens (Venise et Gênes qui rapportaient des produits de l'Orient, évoqués précédemment) et la hanse allemande.

L'explosion du commerce entraîna un nouveau bond de l'industrie⁹¹. Rappelons que vers l'an mil, avant la réouverture du négoce, le grand commerce se limitait au trafic de produits de luxe réservés à une clientèle puissante, aristocrate. Les seigneurs étaient alors soucieux d'écouler des surplus agricoles et missionnèrent pour cela des fils de paysans, des bateliers et des débardeurs prêts à toutes les aventures pour sortir de leur modeste condition. La demande existait et venait essentiellement des grandes villes de l'Orient musulman (Bagdad, Alexandrie, Damas) qui manquaient de matières premières : bois, fer, étain et main-d'œuvre. Cette demande incita l'Occident à exporter ces produits et des esclaves. En « l'espace de trois siècles, le commerce s'ouvrit à des matières premières, des denrées alimentaires et des produits fabriqués devenus indispensables à des groupes sociaux plus larges (la bourgeoisie urbaine). Le terme de "révolution commerciale" n'est pas exagéré pour décrire cette évolution fondamentale pour l'ensemble de la vie économique.⁹² »

Alain Derville parle de « capitalisme commercial⁹³ », illustré vers 1130-1165, par « la figure emblématique de Guillaume Cade » lorsqu'il évoque « l'entrée en scène des gros marchands flamands », en ces termes :

« Le capitalisme⁹⁴, c'est évidemment d'abord l'opposition du capital et du travail salarié, mais c'est beaucoup plus car c'est toute une mentalité (...). C'est une façon de voir le monde et de faire travailler son argent. C'est une méthode. C'est l'usage systématique du chiffre, l'obsession de la mesure et de la précision, la rigueur de la rationalité. »

Et de nous rappeler ensuite que les premiers à avoir eu cette mentalité, ce sont les moines et abbés et non les marchands devenus hommes d'affaires puissants. Et à titre d'exemple, nous pouvons citer toutes ces riches abbayes, ces monastères du X^e siècle qui ne furent pas étrangers à la naissance de certaines villes. L'historien se réfère à Saint-Omer et Arras, dont les archives lui permirent d'avancer avec certitude son hypothèse.⁹⁵

Cet essor économique aboutit à la naissance des banques, concentrées principalement en Italie du Nord au XIII^e siècle. L'industrie naissante avait besoin d'argent pour démarrer et fonctionner efficacement. L'argent servait d'intermédiaire dans les échanges et de mesure de

⁹⁰ LESTOCQUOY J., *A l'origine de la bourgeoisie : les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens (X^e -XV^e siècle)*, 1952.

⁹¹ GIMPEL J., *La révolution industrielle du Moyen Âge*, Seuil, coll. Points Histoire, Paris, 2002, 244p.

⁹² Ressources électroniques pédagogiques de la BNF (Bibliothèque Nationale de France).

⁹³ DERVILLE A., *Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations, p.52.

⁹⁴ Ibidem.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

valeur, et fut nécessaire pour remplacer le système économique du troc, inefficace⁹⁶. L'Italie jouissait d'un excédent de liquidités grâce au commerce lucratif avec la Méditerranée, et plus particulièrement le Levant. Le florin d'or de Florence devint alors la monnaie la plus populaire de la fin du Moyen Age. En 1252, le florin d'or fut créé par la corporation des changeurs et banquiers, *Arte del Cambio*⁹⁷, de Florence, l'une des cinq corporations majeures. Le florin, première monnaie en or, fut aussi la principale monnaie du Moyen Age.

Florence fut suivie douze ans après par le Roi de France, Saint-Louis, qui créa en 1264 le gros tournois⁹⁸ d'argent et l'écu, appelé aussi Louis d'or, interdisant par la même occasion aux féodaux de battre monnaie. Puis ce fut Venise qui créa en 1284 le ducat d'or⁹⁹, Gênes son florin génois. Le florin d'or s'apprécia progressivement par rapport au florin d'argent. Le premier servit à l'investissement, le second au commerce quotidien.

C'est là toute l'alliance subtile entre rois et marchands, chacun essayant de tirer le meilleur profit de la situation, dans une relation d'interdépendance, comme avec le clergé d'ailleurs. L'aménagement urbain de la ville et l'affirmation de l'architecture publique au sein de celle-ci en furent, nous le démontrerons, les manifestations et représentations. C'est pour cela qu'il peut sembler discutable de parler de libertés civiles ou de révolution sociale. Cela n'est vrai qu'en partie, et un tel regard est réducteur lorsque nous savons que ce mouvement municipal fut confisqué au profit d'une élite constituée de nobles résidant en ville et de grands marchands ou maîtres de métiers les plus prestigieux (merciers, pelletiers)¹⁰⁰. Jacques Le Goff, dans son ouvrage, *Marchands et banquiers au Moyen Age*, précise les conditions de travail du petit peuple en ville, qui répond plutôt aux critères de l'esclavagisme que d'une quelconque forme de liberté. Les gros marchands avaient tant de pouvoirs, administratif, politique, social, qu'ils tenaient les ficelles de la vie urbaine ; la population n'était que marionnettes au bout de ces ficelles.

⁹⁵ DERVILLE A., *Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations.

⁹⁶ GIMPEL J., *La Révolution industrielle du Moyen Âge*, Seuil, Coll. Points Histoire, 2002, 244p.

⁹⁷ *L'Arte del Cambio* est une corporation des arts et métiers de la ville de Florence, un des sept Arts Majeurs des *Arti di Firenze* qui y œuvraient avant et pendant la Renaissance italienne.

⁹⁸ La frappe du *gros tournois* de saint Louis ne débuta pas avant 1266. Il est cité pour la première fois dans un document du 24 juillet et précéda la reprise de la frappe de l'or avec le "turonences aureos ad crucem" en 1270, d'après les travaux de J. Duplessy.

⁹⁹ Ducat, de l'italien *ducato*, qui veut dire duc, évoque la monnaie d'or du doge de Venise (doge signifie d'ailleurs duc en dialecte vénitien).

¹⁰⁰ L'histoire de Jacques Cœur (1395-1456), grand commis qui servit le roi tout se servant lui-même et qui contribua à la reconstruction du royaume et de l'Etat, en témoigne. Cf HEERS Jacques, *Jacques Cœur*, Perrin, 2008, 281p.

Rappelons aussi la période de tensions entre drapiers et marchands qui s'installa dès le XIII^e siècle, relatés dans les travaux d'Alain Derville¹⁰¹. Des interdictions eurent beau être prononcées, selon lesquelles les marchands ne devaient pas « draper » et les « drapiers » ne devaient pas marchander, le capitalisme commercial n'allait pouvoir à terme résister à un capitalisme industriel conquérant. « On peut voir l'histoire de la draperie comme une succession de périodes où il y a autant de drapiers que de métiers, et où triomphent les marchands, et de périodes où elle est dominée, organisée par un petit nombre de gros entrepreneurs. En Flandre et en Artois, c'est toute la différence entre le XIII^e et le XIV^e siècle.¹⁰² » Ce fut finalement le marché, donc les drapiers, qui l'emportèrent ; les Italiens et Anglais vinrent directement vendre des laines et acheter des draps sur place. Même qu'à Ypres, certains intégrèrent l'échevinage après 1280 et à Saint-Omer, ils le dominèrent, après 1306. « Ce n'étaient plus des gens de métier, c'étaient des bonnes gens.¹⁰³ »

Ces faits entraînaient des émeutes que certains comtes essayaient d'endiguer en légiférant les métiers (pour éviter la cumulation de métiers), les conditions de vente, d'achat... Les artisans se rebellèrent, suivis des ouvriers. La draperie en fût interdite dans certaines châtellenies, ainsi à Gand, Ypres en 1303, ce fut ce que plusieurs historiens appellent « la révolution des métiers.¹⁰⁴ » S'ensuivit deux siècles difficiles pour la draperie flamande, non seulement en raison des émeutes mais aussi en raison de l'embargo en 1336 d'Edouard III¹⁰⁵.

Revenons au problème de la monnaie. Pour contrôler les échanges des diverses pièces, on fit appel à des changeurs. Leur travail consistait à peser, contrôler, évaluer et, parfois, prêter la monnaie. Les changeurs faisaient leurs opérations, assis sur un banc¹⁰⁶. La monnaie posait toutefois problème : elle était lourde, encombrante, sujette à être perdue et, surtout, à être volée. La solution était de trouver un moyen de faire des paiements sans avoir ni à retourner au troc, ni à subir les désavantages de la monnaie. C'est ainsi que naquit la lettre de change, inventée par les Italiens¹⁰⁷. Pour R. De Roover, l'évolution de la lettre de change découla précisément de la condamnation du prêt à intérêt par la religion catholique. En favorisant les

¹⁰¹ DERVILLE A., *Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations, p.117.

¹⁰² Ibidem, p.118.

¹⁰³ Ibid.

¹⁰⁴ Ibid.

¹⁰⁵ Embargo sur les laines à destination de la Flandre afin d'obtenir l'appui de Louis de Nevers.

¹⁰⁶ Le mot banquier vient du mot *banca* qui signifie banc ou table de change.

¹⁰⁷ Son usage remonte au Moyen Âge où les changeurs remettaient ce type de document à leurs clients commerçants pour éviter le transport de fonds à une époque dangereuse. Le change constituait à changer la monnaie d'un pays à un autre. Ce service a été mis au point par les Templiers (XII^e et XIII^e siècles) dans le cadre de leur mission de protection et d'accompagnement des pèlerins chrétiens pour Jérusalem. Cf ROOVER R., *L'évolution de la lettre de change XIV^e XVIII^e*, éditions Armand Colin, Paris, 1953, 240p.

changes réels de place à place, l'Église permit aux banquiers d'exercer leur métier sans enfreindre les préceptes religieux. La lettre de change est, en quelque sorte, l'ancêtre du chèque. Nous en avons un exemple qui date du 11 janvier 1400, qui nous renseigne sur ce que l'on y inscrivait :

" Au nom de Dieu, le 3 décembre 1399. Payez par cette lettre et dans le délai normal à Jean Gharone 550 écus, au taux de 10 sous 5 deniers par écus, montant de la somme que vous a versée Antoine Salella. Payez-la à l'échéance et portez là-bas cette somme à mon compte. Que Dieu reste avec vous "Signé Alberti et Cie à Bruges.¹⁰⁸

(D'une autre main :) " Reçue le 11 janvier 1400 "

Apparurent donc au Moyen Age deux nouveaux métiers : les banquiers et les changeurs. Les banquiers prêtaient l'argent et les changeurs s'occupaient de changer la monnaie étrangère et les lettres de change en argent du pays lors des foires.

6.1. La ligue hanséatique

Dès le XII^e siècle¹⁰⁹, la majeure partie de l'Europe occidentale était politiquement fragmentée, divisée en petits Etats gouvernés par des ducs ou des comtes qui étaient censés obéir au roi ou à l'empereur, mais qui, en réalité, n'en firent qu'à leur guise. L'activité commerciale et ses acteurs se diversifièrent. Elle n'était plus la seule activité de quelques spécialistes juifs et italiens¹¹⁰. Une sorte de révolution commerciale s'opérait dans laquelle «trois grands foyers s'individualisèrent où l'activité commerciale de l'Europe tendait à se concentrer. Les deux pôles du commerce international étant la Méditerranée et le Nord (domaine musulman et domaine slavo-scandinave). » « Deux franges de puissantes cités commerciales » se dessinèrent et aboutirent à « deux marchands prédominants dans l'Europe médiévale : l'Italien et le Hanséate, avec leurs domaines géographiques, leurs personnalités propres. »¹¹¹ Les Italiens prirent la place d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident, en fondant des comptoirs sur tout le pourtour de la Méditerranée et au débouché des voies caravanières. Vers l'an 1300, plusieurs grosses villes prirent le contrôle des villages avoisinants et devinrent de véritables Etats.

¹⁰⁸ Ibidem.

¹⁰⁹ Ressources électroniques pédagogiques de la BNF

¹¹⁰ Nous avons traité à ce sujet, dans la renaissance de villes, de la production agricole et du développement des marchés locaux.

6.2. L'expansion économique

Le trafic portait essentiellement sur des produits de haut luxe : drap, orfèvrerie, bijoux, objets précieux, épices. Néanmoins, l'action de ce mouvement fut profonde et activa la circulation des monnaies. Les métaux précieux, souvent thésaurisés sous forme d'orfèvreries dans les abbayes ou de bijoux chez les barons, furent remis en circulation, d'autant plus que la frappe laissait au seigneur de substantiels profits. Mais les centres d'émission restèrent très nombreux et la variété de la production fut considérable. Les changeurs se révélèrent rapidement des intermédiaires indispensables en un temps où les pièces les plus diverses en poids et en aloi avaient normalement cours. Sur tous les marchés importants, ils occupèrent une place en vue et jouissaient d'un prestige considérable.

Les artisans et les commerçants s'organisèrent eux-mêmes en associations appelées guildes. Ces confréries contrôlaient les prix et la production, vérifiaient la qualité du service ou de la fabrication et organisaient la formation des métiers par le moyen de l'apprentissage. Ces contrôles assuraient une haute qualité de production et de vie pour les membres de la guilde. Ceux-ci étaient souvent concentrés dans une partie de la ville, comme *Threadneedle Street* ou *Ironmongers Lane* à Londres. Les guildes constituaient une force importante dans l'organisation politique des villes.

Les marchands prirent l'habitude de se rencontrer sur des foires qui animaient à date fixe de nombreuses villes : dès le XII^e siècle, celles de Champagne, placées sur l'une des routes les plus fréquentées pour aller d'Italie en Flandre, furent célèbres et demeurèrent, pendant deux siècles, le plus grand lieu de négoce et la plus grande banque de l'Europe occidentale.

Au XIII^e siècle, deux zones économiques majeures existaient en Europe : les ports italiens qui commerçaient avec le Moyen-Orient et les villes drapières d'Europe du Nord-Ouest. La hanse nordique renforça ses flux commerciaux. Les foires et les comptoirs permirent la rencontre de ces deux pôles complémentaires. C'est alors qu'ils représentèrent pour les rois une source de profit et un contrepoids idéal à la puissance ecclésiastique. Ceux-ci savaient qu'ils avaient besoin de protection et de lieux fixes et, surtout que la société féodale ne pouvait correspondre à leur mode de vie. Ils leur accordèrent donc le droit de se constituer en « commune », association d'habitants unis pour gérer leurs intérêts communs et s'administrer par leurs propres lois. Ces chartes, qui établissaient leurs « libertés » ou « franchises », les nommaient

¹¹¹ LE GOFF J., *Marchands et banquiers du Moyen Age*, Que sais-je ?, Presses Universitaires Françaises, Paris,

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

« citoyens d'honneur » et étaient symbolisées par des emblèmes (sceau, clés, beffroi...). Elles inaugurèrent la vie communale.

Dans le nord de l'Europe, des villes formèrent une puissante association commerciale appelée la hanse¹¹² ou ligue Hanséatique. Nous trouvons également parfois les orthographes anse et anséatique, formées à partir de l'expression *An See*, « au bord de la mer ». Tout d'abord regroupement de guildes, elles répondaient à une politique plus ambitieuse : la création des hanses (de l'allemand ancien *hansa*, troupe, bande). Les guildes s'étaient en quelque sorte constituées en ligues de villes marchandes. Dans l'absolu, la ligue hanséatique était l'association maritime des villes marchandes de l'axe mer du Nord - mer Baltique¹¹³. Elle prit naissance en 1241 par le traité formé entre Hambourg et Lubeck, son but était de protéger leur commerce contre les pirates de la Baltique et de défendre leurs franchises contre les princes voisins. La Hanse teutonique fut donc d'abord une alliance entre les villes de Hambourg et de Lübeck. Dans la seconde partie du XII^e et le début du XIII^e, de nombreuses villes furent créées en Allemagne du Nord et autour de la Baltique : Lübeck en 1158, Rostock, Wismar, Stralsund, Stettin, Dantzig, Elbing. La plus importante, la hanse allemande, importait surtout du bois, de la fourrure et du blé. De nombreuses autres villes se rallièrent ensuite. Des marchands issus de ces villes commerçaient avec Gotland, avec laquelle le duc de Saxe Henri le Lion avait signé la paix en 1161.

Elle se répartissait de la sorte :

- La Hanse de Londres regroupait plus d'une vingtaine de cités et de villes autour d'échanges commerciaux avec la capitale britannique.
- La Hanse des XVII Villes, association de marchands drapiers, qui va s'affirmer dès 1230 aux Pays-Bas et dans le nord de la France.
- La Hanse Teutonique, sans aucun doute alors la plus célèbre et la plus importante de toutes. Au XIV^e siècle, elle est à son apogée. Contre la domination de ce patriciat, oligarchique et exclusif, les petits se liguèrent. Sa puissance était telle que les États traitaient ses représentants comme les ambassadeurs d'un grand pays.

2006, 127p., p10.

¹¹² Du vieil allemand « hansen », s'associer.

¹¹³ ROUX DE ROCHELLE J-B G., *Villes anséatiques*, Paris, F. Didot frères, 1844, 398 p.

Le commerce hanséatique était fondé, d'une part, sur le trafic des fourrures et de la cire, provenant de Russie et de Prusse, d'autre part, sur celui des draps flamands et anglais et du sel gemme. À ces produits de base s'ajoutaient le cuivre et le fer de Suède, les vins de France ou du Rhin, etc. Au XV^e siècle, la décadence des guildes et des hanses devint manifeste, à l'exception de la Hanse Teutonique. Beaucoup d'entre elles firent un retour au concept de confrérie religieuse, dont les rites allaient se maintenir jusqu'à une époque tardive (au milieu du XIX^e siècle, en Angleterre).

Quatre anciens élus par les villes les représentaient à Gotland, et y obtinrent des privilèges commerciaux pour les villes de la Hanse. Leur activité s'étendit bientôt bien au-delà de Gotland, tout autour de la Baltique, jusqu'à Novgorod, véritable carrefour entre civilisations orientale et occidentale, où ils créèrent leur établissement propre, le *Peterhof* jouissant des privilèges accordés par Constantin. On peut dater le passage de la Hanse des marchands à la Hanse des villes à 1280, lorsqu'une opération de blocus contre Bruges fut organisée ; dans le but de protéger les privilèges acquis. Cet événement fut suivi, en 1284, du même type d'opération contre la Norvège. Ces marchands pénétrèrent ainsi la Scandinavie ; où la foire de Scanie devint bientôt un pivot essentiel du commerce hanséatique, l'Angleterre ; où ils furent officiellement réunis en 1281 en une unique hanse d'Allemagne, et les Pays-Bas ; où la comtesse de Flandre, Marguerite II de Flandre, leur accorda des privilèges fondamentaux en 1252 et 1253. Cette association commerciale fournit donc une première organisation et obtint de nombreux privilèges au profit des marchands des villes de la future ligue hanséatique.

Nous l'avons vu précédemment, tout l'Occident oeuvrait pour pouvoir négocier en toute sécurité et cette volonté fut d'ailleurs contributrice des villes, de la commune et des chartes. À plus, grande échelle, il fallait trouver le moyen de s'organiser de façon similaire et aussi efficace. Constatant les avantages d'une telle union, un grand nombre de villes s'engagèrent bientôt dans cette ligue. À Hambourg et Lubeck se joignirent successivement Brême, Bruges, Dantzig, et plus tard Dunkerque, Anvers, Ostende, Dordrecht, Rotterdam, Amsterdam, et même Calais, Rouen, Saint-Malo. La ligue hanséatique, en ses temps les plus fastes, compta jusqu'à quatre-vingts villes. Ces associations prenaient corps partout, à Paris, à Londres ou encore entre les villes du Nord de la France et des Pays-Bas, des « sous-hanses » se constituaient : hanse drapière des dix-sept villes pour les anciens Pays-Bas. Dans toutes ces villes, la bourgeoisie s'installa rapidement au pouvoir.

Marie-Nicolas Bouillet¹¹⁴ décrit le rayonnement de ces communes en ces termes :

« Les villes anséatiques occupèrent un rang illustre parmi les peuples du Moyen Age. Elles durent à la navigation et au commerce leur situation florissante : l'ascendant qu'elles obtinrent dans le nord de l'Europe y devint un bienfait pour la civilisation ; il y propagea les institutions auxquelles les contrées du midi devaient leur progrès : il accoutuma les diverses nations à lier, entre elles, leurs intérêts, à mêler leurs opinions, à s'enrichir de leurs ressources mutuelles.»

Elles furent divisées en quatre sections, à la tête desquelles triomphaient Lubeck, Cologne, Brunswick et Dantzig, chacune avec une assemblée annuelle. Cette grande corporation répondait à une hiérarchie, une structure, un fonctionnement et des valeurs dignes d'un gouvernement à part entière, qui n'est pas sans rappeler la pensée et les écrits philosophiques d'un certain Hobbes. Se tenait tous les trois ans une réunion des députés de la confédération, le plus souvent à Lubeck, capitale de la hanse. Chaque ville fournissait son contingent militaire et sa contribution en argent, et la Ligue avait son droit maritime particulier. Cette association ne cessa de fleurir et d'étendre au loin son commerce jusqu'au XV^e siècle. La découverte de l'Amérique et l'extension du commerce maritime qui en fut la suite la firent déchoir rapidement : elle fut dissoute en 1630, et se trouva réduite aux trois villes de Hambourg, de Brême et de Lubeck.

¹¹⁴ BOUILLET M-N., *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*. Ouvrage revu et continué par A. Chassang. Paris, Hachette, 1878, p. 833.

7. Un passeport pour la liberté

Le fait le plus important à considérer si nous voulons comprendre ce que représentait la ville pour le Tiers Etat, c'est ce qu'impliquait la féodalité par opposition à ce qu'impliquait la commune. Le mot *féodalité* témoigne à lui seul de l'importance des bouleversements sociétaux qui secouèrent cette période de l'histoire¹¹⁵.

Ce mot datant du XVII^e siècle, dérive du mot *fief* par l'intermédiaire du mot *féodal*. Il est à considérer dans son double sens : le mot *fief* finit par désigner l'objet de la concession, c'est-à-dire la terre. On dit de celui qui possède une terre en fief qu'il possède un fief. »

Ce double sens est le signe d'une réussite de l'institution. La féodalité, nous explique Lemarignier, peut être appréhendée sous deux angles : Ganshof se limite aux « institutions qui, autour de la vassalité et du fief, caractérisent l'organisation juridique de l'époque féodale. » Etudier la féodalité dans cette optique revient à considérer la vassalité, le fief et l'incidence de la vassalité et du fief sur l'organisation politique. Marc Bloch, dans son livre sur la société féodale est plus historique, plus sociologique : il étend la féodalité à tout ensemble d'institutions de structures, de mentalités qui caractérisent l'époque que nous étudions. On parle de période féodale depuis le XVIII^e siècle, car c'est la philosophie des Lumières, qui a changé notre regard sur l'histoire. Avant Boulainvilliers et Montesquieu, on percevait l'histoire par ses événements plus que par ses structures politiques et sociales. Ces penseurs sont les porteurs d'un changement de mentalité des historiens. On fait de l'histoire sociale qui est vraiment de l'histoire humaine.

Cette désignation souligne l'importance sociale et sociopolitique de cette époque ; c'est la seule période de l'histoire qui bénéficie de ce qualificatif apprécié par une large audience. Ce constat signifie que les mutations vécues par la société durant ces siècles ont pénétré l'individu en profondeur et que la mémoire collective en garde la trace.

Le Tiers Etat était une couche de la société asservie, donc restreinte dans ses libertés. La vie dans les campagnes était pénible et cette extrême dureté de la vie rurale persuada les paysans

¹¹⁵ LEMARIGNIER J-F, *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, 426p, p.100.

de s'évader pour la ville. Celle-ci était à leurs yeux le passeport pour la liberté. En effet, s'ils évitaient la capture durant l'année qui suivait leur évasion, l'affranchissement leur était accordé. Et, comme cela fut évoqué, la charte était un événement pour les bourgeois, car elle symbolisait et officialisait la liberté, une notion neuve et rêvée, fantasmée. Il n'était donc pas étonnant que des paysans quittassent leur village pour s'installer en ville. Les notions de profit, d'ascension sociale et de liberté, propres à la ville, exerçaient une attraction certaine sur les paysans plus strictement encadrés dans les contraintes de la seigneurie, lieu de pouvoir et de prélèvement seigneurial. Un adage, proverbe allemand du XV^e siècle, semble-t-il, affirmait : "L'air de la ville rend libre". Voilà qui témoigne explicitement de l'attrait qu'elle exerçait sur les paysans étroitement surveillés dans le cadre seigneurial.

Dans sa charte de Saint-Omer de 1127, le comte de Flandre ne dit-il pas :

« Tous ceux qui habitent ou habiteront à l'intérieur des murs de Saint-Omer, je les rends libres de chevage » ?

Le « qui habiteront » s'appliquait sans ambiguïté à des catégories futures. « Un serf des campagnes voisines pouvait dès lors risquer l'aventure de se détacher de sa glèbe (c'est-à-dire de sa terre, de la tenure servile qui lui est accordée, sur cette attache à la terre, son origine et son sens), pour aller se réfugier dans l'enceinte de Saint-Omer ; le comte, comme par avance, lui garantit la liberté et par conséquent le succès. Par ailleurs, il peut devenir bourgeois au bout d'un an et un jour : c'est en ce temps, le délai de prescription au terme duquel un droit ancien s'éteint et un droit nouveau a vocation à naître. Il perd alors sa qualité servile et il lui est possible d'acquérir le statut de bourgeois. »¹¹⁶

Il fut donc tout à fait légitime que les bourgeois flamands tinsent par-dessus tout à cette libération des serfs. Forts de ces convictions, ils gagnèrent bien des combats. Ainsi, le 1^{er} août 1127, lorsque le comte de Flandre voulut faire arrêter l'un de ses serfs à Lille ; il en résulta une émeute et il fut obligé de céder.

C'est dans cet état d'esprit, combatif et rebelle, que les villes se créèrent. Ces localités allaient être « le rendez-vous d'une population d'un genre nouveau, ayant le goût du risque –mais pas dans les combats de la société féodale-, active, laborieuse, voyageuse : gens venant souvent de loin, transplantés mais adaptables si la ville qu'ils élisaient permettait l'expansion qui leur

¹¹⁶ Ibidem p.181.

était nécessaire et leur donnait les conditions qu'ils cherchaient. »¹¹⁷ Voilà, nous dit Pirenne, « ce qui explique l'essor urbain du XI^e siècle et qui éclaire en même temps ce qu'est la population urbaine. »

Pirenne se représentait la population des villes renaissantes comme extérieure au milieu ambiant, et étrangère à la campagne environnante. Pour argumenter son hypothèse, il mettait en avant, et à juste titre, deux genres de vie diamétralement opposés. La mentalité également opposait les gens des villes de ceux des campagnes. Ces différences lui firent croire à une origine également très dissemblable. Et sur ce point, Pirenne réagissait contre une certaine conception romantique de l'origine des villes. Toutefois, évoquer le vagabondage comme seule origine d'une population urbaine n'était pas dénué de romantisme. « Des études d'anthroponymie réalisées sur les noms de famille des bourgeois et des ruraux d'alentour – le nom de famille se développa durant la seconde moitié du XI^e siècle-, révélèrent qu'à Amiens, Arras, ailleurs encore, les familles bourgeoises furent souvent issues de la région rurale voisine.¹¹⁸ Il faut donc admettre qu'il y ait, dans la population urbaine, deux apports : l'apport lointain non niable ; l'apport de la région, souvent plus important que l'autre. Et celui-ci s'expliquait par la forte natalité du XI^e siècle. La société du XI^e siècle avait plus d'enfants que les campagnes, même améliorées quant à la technique agricole, n'en pouvaient nourrir. D'où certains de ses fils –et parmi les plus entreprenants, nous dirions les plus débrouillards- qui quittèrent la campagne pour la ville. »¹¹⁹

Pour ces hommes, la ville était une promesse. Il s'y développait un climat économique transformé, synonyme de possibles réussites. Ces hommes éclairés y percevaient un nouveau moyen de vivre et de s'enrichir. Les textes de l'époque appelaient ces professionnels du trafic *mercatores* ou *negociatores*. Les témoignages que nous conservons sont extraits de récits hagiographiques, qui portent un regard hostile à ces personnes. Ces auteurs nous livrent « une galerie assez pittoresque des représentants de ce type nouveau. » Au bas de l'échelle, ils nous présentent « le gagne-petit, comme cet Auvergnat qui, frappé de l'énorme quantité de cire apportée à Sainte-Foy de Conques par les pèlerins, rachète cette denrée à vil prix en spéculant de la revendre quatre fois plus cher là où elle est rare, et se promettant d'effectuer à cette fin

¹¹⁷ PIRENNE H., *Essai d'histoire économique et sociale*, Bruxelles, M. Lamertin, 1927, in-8°, 203 p.

¹¹⁸ LESTOCQUOY J., *A l'origine de la bourgeoisie : les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens (X^e -XV^e siècle)*, 1952.

¹¹⁹ LEMARIGNIER Jean-François, *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.181.

de nombreux voyages.¹²⁰ » Puis, se profilent « les accapareurs de denrées, profitant des disettes locales, les prêteurs sur gages, les financiers déjà spécialisés et, au sommet, le marchand de grande envergure, bien informé des conditions de vie propres à chaque pays. » Dans une société peu policée et où l'anarchie féodale subsiste et pour longtemps encore, " l'aventure de marchandise " n'allait pas sans péril. Ce qui est intéressant dans ces récits, c'est qu'ils rendent compte de l'insécurité des routes et l'importance primordiale que revêtait une solution à ces dangers. Il fallait sécuriser les déplacements et les transactions.

Or, au début, la puissance publique ne pouvait la garantir. Les marchands décidèrent de former « des caravanes de gens armés, aptes à se défendre aussi bien contre les seigneurs pillards que contre les concurrents peu scrupuleux. » Ce groupement s'intitulait "carité ", " fraternité ", " frairie " en langue romane, " gilde ", " hanse " en langue germanique. En ville, les bourgeois se créèrent de nouveaux réseaux de solidarité qui s'entremêlèrent : la paroisse, la confrérie et le métier, où se retrouvaient des compagnons de la même profession. Une véritable culture urbaine vit le jour. La fierté citadine s'afficha au travers de la cathédrale et des symboles des institutions communales : le beffroi et le palais communaux. Les seigneurs avaient rapidement compris tout le profit qu'ils pouvaient retirer de la protection et des prérogatives accordées aux marchands circulant sur leurs terres.

En effet, le commerce était synonyme de bénéfice, de rayonnement. « Le " conduit " qu'il leur assurait, moyennant rétribution, présentait l'avantage d'approvisionner les marchés locaux en produits rares et recherchés et d'y attirer les clients éventuels. » Les foires, telles celles que les comtes de Champagne organisaient, étaient des lieux privilégiés de rencontres des marchands, des rendez-vous périodiques de professionnels. Elles étaient « des centres d'échanges et surtout d'échanges en gros »¹²¹. Ces foires en vinrent à se succéder tout au long de l'année. Leur durée variait d'une à six semaines, elles se tenaient à proximité immédiate de la ville, non loin des murailles, là où étaient leurs entrepôts, là où se dressèrent les premiers beffrois ; et la fonction défensive de ces tours, de l'enceinte et du château qui y était accolé, ne fut probablement pas étrangère à l'emplacement de ces foires.

L'animation était au rendez-vous. Les échoppes offraient en vente « les marchandises les plus variées: draps de luxe ou d'usage courant, ustensiles en métal, cuirs travaillés, laines, produits tinctoriaux, épices, etc. » Il y régnait une activité extraordinaire. Sous l'impulsion de cette

¹²⁰ PIRENNE H., *Essai d'histoire économique et sociale*, Bruxelles, M. Lamertin, 1927, in-8°, 203 p.

¹²¹ LEMARIGNIER J-F, *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p.181.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

renaissance du commerce, des agglomérations nouvelles, que l'on appelle bourgs (*burgus*) ou faubourgs (*suburbium*), apparurent auprès des centres plus anciens. Au cours du XII^e siècle, ces petits noyaux continuèrent à se développer sous l'action du mouvement commercial.

Ces évènements étaient assurément source de bruit, comme tout d'ailleurs dans la ville. Le bruit et l'animation étaient omniprésents dans les cités. Dans les rues retentissaient une multitude de sons : charrettes, sabots, crieurs publics...ces derniers annonçaient toutes les informations : les maisons à vendre, les cérémonies publiques et religieuses, les foires...¹²²

Peut-être a-t-il incommodé les habitants...soit... mais ce qui le rendait indispensable est qu'il rythmait la vie urbaine. « Les colporteurs et les boutiquiers attiraient leur clientèle à grands cris, détaillant les produits proposés. Dans les rues, on apercevait un colporteur, un marchand de pâtés, un vendeur d'eau, un mendiant boiteux, un fermier menant son cheval au marché et, près de la boutique du drapier, un rémouleur. Les cloches sonnaient sans cesse, annonçant l'ouverture des portes de la ville, le début des activités du marché, les services religieux, les réunions du conseil municipal et, même, la naissance d'une princesse. À Florence, une cloche annonçait le début et la fin de la journée de travail. ¹²³» Nous l'avons déjà rappelé et ce fait contribuera encore à notre étude : l'écrit était réservé à l'élite, l'information était donc orale et se faisait par le verbe. Il en était de même pour l'heure. À une époque où les horloges n'avaient pas encore (ou depuis peu) commencé à orner les tours, les cloches étaient ce que les montres sont pour nous aujourd'hui ! Nous pouvons donc nous imaginer le brouhaha permanent qui assourdissait ces lieux.

L'autre tourment, et pas des moindres, était l'hygiène. De constantes plaintes pleuvaient au sujet de l'état des rues. Les gens jetaient leurs déchets et leurs excréments dans la rue ou la rivière. En 1365, la ville de Lincoln, en Angleterre, sentait si mauvais que les marchands étrangers refusèrent d'y entrer jusqu'à ce qu'elle fût nettoyée. Pourtant, les conseils municipaux payaient des éboueurs pour ôter les ordures. Qu'est-ce que cela nous dit en filigrane si ce n'est que les marchands avaient le pouvoir de priver une ville de prospérité.

Une hygiène douteuse, pour ne pas dire inexistante, qui ne pouvait qu'être compromise par la privation d'eau potable. En effet, les gens n'avaient pas les moyens d'acheter l'eau fraîche que les marchands d'eau apportaient de l'extérieur de la ville et s'approvisionnaient dans les

¹²² Ibidem.

¹²³ Ibid.

fontaines publiques, dans un puits derrière la maison ou dans la rivière. Autant de bémols qui nous confirment qu'il ne faisait pas bon vivre à la ville. Et pour achever ce désastreux tableau, l'insécurité régnait dès la tombée du jour. Le soir, les voleurs hantaient les rues non éclairées. Parfois, le conseil municipal chargeait des citoyens de faire des rondes de nuit mais dans la plupart des villes, on fermait simplement les portes en fin de journée et on sonnait le couvre-feu. Les citoyens fermaient leurs volets, barraient leur porte et restaient chez eux. Lorsque nous lisons ces récits sur les conditions de vie des citadins, nous ne pouvons que nous interroger sur le sentiment de liberté éprouvé par ces individus. Bien qu'ils soient lotis à l'intérieur d'une commune enserrée dans des murs, défendue par sa tour de guet, fermée à clé, finalement à l'abri dans une prison pleine de promesses, ils ne s'y sentaient pas protégés, et leurs pratiquent parlaient d'elles-mêmes. Et pourtant...

Malgré tous ces inconvénients liés au manque d'hygiène, aux épidémies et aux conditions de vie malsaines, le bourg restait tout de même un attrait pour les habitants du Moyen Age. En effet, quand on parlait des villes, on pensait à la liberté en raison des chartes, ces documents écrits et signés par le seigneur qui garantissaient la libération de la tutelle du celui-ci, du service militaire et des corvées et reconnaissait le droit des bourgeois de voyager et de tenir marché. Maître de sa défense, de sa justice et de son économie, il est facile d'imaginer l'attrait qu'exerçait le bourg libre sur les paysans ainsi que sur les serfs qui pouvaient s'affranchir en passant du monde rural au monde urbain s'ils demeuraient dans la ville durant un an et un jour. Et qui dit ville, dit rencontre ; c'est donc la vie de relation qui renaissait : les hommes, les marchandises, les idées circulaient avec une intensité accrue. « En nombre croissant, les trafiquants transportaient, dans des ballots arrimés au dos des bêtes de somme, des marchandises de toutes sortes, souvent rares ou précieuses, propres à éveiller l'appétit de luxe des seigneurs et des clercs nantis. » Aussi pouvait-on parler d'une véritable " renaissance des routes terrestres " à partir du XI^e siècle.

En effet, bien que la région ne fut épargnée ni par les épidémies, ni par les guerres et catastrophes naturelles, le XV^e est un âge d'or pour le Nord¹²⁴, et ce grâce au travail de la laine. Mais cette laine est anglaise et occasionne bien des problèmes politiques. « Tisserands, foulons, teinturiers et tondeurs assuraient la fabrication des draps et tissus. Plus tard, on fabriqua des étoffes plus légères, mélange de lin, de laine ou de soie. Ailleurs ce sera la

¹²⁴ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p, p77.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

broderie qui prendra un formidable essor ainsi que la tapisserie, les industries du bois et du cuir. »

« Amiens, Arras, Lille, Valenciennes...toutes les grandes villes du Nord attiraient sur leurs marchés et sur les franchises foires les commerçants, les changeurs et les négociants venus de l'Europe entière. »¹²⁵

Ce rayonnement exercé par ces grandes cités commerçantes nourrissait cette perception rêvée d'une ville probablement étourdissante pour une population qui vivait, voire survivait jusqu'alors en vase clos. Et, comme nous l'avons précisé, le XII^e siècle, c'est aussi la naissance de l'intellectuel, qui fut un acteur majeur de la puissance des villes. Jacques Le Goff renvoie aux travaux de Giovanni Santini, qui définit l'intellectuel médiéval comme un « type sociologique nouveau », qui « présuppose la division du travail urbain, tout comme l'origine des institutions universitaires présuppose un espace culturel commun, où ces nouvelles cathédrales du savoir peuvent surgir, prospérer, et se confronter librement.¹²⁶ » Un nouveau paysage intellectuel de la chrétienté occidentale se dessine et s'affirme au tournant du XII^e et XIII^e siècles.

Une révolution urbaine avait effectivement lieu mais ses effets se ressentirent sur la durée. Du X^e au XIII^e siècle se créèrent des écoles et des universités urbaines, qui accueillirent les premiers étudiants laïcs et sans fortune. A une époque où la ville imposait progressivement un nouveau temps, le temps marchand, les intellectuels, eux aussi, durent s'opposer à l'Eglise et défendre le fait que le savoir n'est pas don de Dieu et qu'il peut désormais être une profession. Le Goff fait un constat important, c'est que l'Occident n'avait jusque là connu que « trois modes d'accès au pouvoir : la naissance, le plus important, la richesse, très secondaire jusqu'au XII^e siècle, sauf dans la Rome antique, le tirage au sort de portée limitée parmi les citoyens des villages grecs de l'Antiquité¹²⁷. » Mais, dans la réalité, l'Eglise chrétienne attribuait majoritairement les hautes fonctions aux membres de la noblesse sinon de l'aristocratie. Le changement réside donc dans le fait qu'une réelle ascension sociale est désormais envisageable pour tous. Bien entendu, cela prit du temps, mais de jeunes bourgeois et surtout des fils de paysans parvinrent progressivement à accéder aux études.

¹²⁵ Cf. Figure 283 : Thomas III de Saluces, *Le Chevalier errant*, France (Paris), vers 1400-1405 - Paris, BnF, département des Manuscrits, Français 12559, fol. 167.

¹²⁶ LE GOFF J., *Les Intellectuels au Moyen Age*, Paris, Seuil, coll. Points Histoire, 1985, 226p, p.II.

¹²⁷ Ibidem, p.III.

Autre point important pour cette société en devenir, c'est que ces professions intellectuelles sont actrices de la vie citadine, de son organisation économique et politique. La culture s'exprime, elle aussi, dans l'espace urbain et les intellectuels participent activement, aux côtés des marchands, à la puissance des villes.

Ce n'était pas seulement un réveil mais le passage de l'ombre à une célébrité internationale. « Les métiers d'art ont fait la célébrité de nos pays –orfèvres, joailliers et monnayeurs, émailleurs et graveurs, marchands joailliers, batteurs d'or, fondeurs de laiton, batteurs de cuivre, maîtres maçons et tailleurs de pierre, tapissiers et brodeurs, sculpteurs et peintres, enlumineurs, chroniqueurs, poètes et ménestrels : les musées et les bibliothèques du monde entier possèdent ces trésors épars échappés comme par miracle aux incendies, pillages, saccages, destructions et vols. ¹²⁸»

Les Pays-Bas méridionaux sont perçus par beaucoup comme une capitale des Arts, qui aurait ravi cette place à Paris. « Que ce soit à Bruges, Gand, Bruxelles, Lille ou Hesdin, Thérouanne ou Arras, Amiens ou Péronne, la vie de cour et ses fastes attiraient les plus grands artistes du temps. Les cours de l'Europe entière se disputaient nos talents et jusqu'à nos musiciens : on retrouvait à Rome, Florence, Madrid, Milan et Vienne, Jacob Regnart de Douai, Pierre de Manchicourt de Béthune, Philippe Rogiers d'Arras, Jean de Macques de Valenciennes, Créquillon de Béthune, Pierre de la rue de Tournai et d'autres plus célèbres, Roland de Lassus, Guillaume Duffay, Jean Ockenghem et surtout Josquin des Près. »¹²⁹ Les Pays-Bas étaient alors perçus comme un modèle d'ascension sociale et de rayonnement intellectuel et artistique ; sa prospérité était totale et ne pouvait susciter qu'admiration et envie.

Face à cette oppression morale, nous dit encore Jacques Le Goff dans une interview de l'auteur par Dominique Simonnet, ¹³⁰ « la société médiévale réagit par le rire, la comédie, la dérision ... Les gens de cette époque craignaient moins la mort que leur destin posthume. Certes, se déchaînent souvent la famine, la peste et la guerre, celle-ci d'ailleurs contenue par l'Eglise. Mais la musique et la danse font descendre le Paradis sur terre. L'univers médiéval est un univers de musique, de chant. Il promeut l'orgue, invente la polyphonie. »

¹²⁸ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p p.78.

¹²⁹ ibidem p.78.

¹³⁰ Quotidien l'Express du 6 mai 2003.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

Pour l'éminent médiéviste, l'humanisme n'a pas attendu la Renaissance. Il affirme même que cette période précise est particulièrement vivante et fondamentale dans notre société d'aujourd'hui. "Je suis certain qu'elle influencera encore fortement notre futur."

A la fin du XII^e et au XIII^e siècle, s'ajouta l'apogée de la chrétienté, un essor qui avait commencé aux environs de l'an mil et emportait tous les domaines : l'agriculture, les techniques, les circuits commerciaux, l'art (architecture et littérature), la politique (l'état moderne se dessinait). Si le profit acquis par le travail était tout à fait louable, le prêt à intérêt s'apparentait au vol, l'usurier s'enrichissait en dormant, en vendant du temps, or le temps était l'apanage de Dieu. Sur le chantier du progrès humain, il faisait figure de déserteur. Et le clergé intervint dans ce domaine ; sa posture nous informe sur les croyances et pratiques urbaines d'alors.

Le contexte religieux se modifiait, on abordait différemment la question du péché. Les prêtres ne se limitaient plus à considérer la faute objective pour lui appliquer une pénitence, ils s'interrogeaient sur l'intention qui l'avait guidée, On ne recherchait plus seulement le rachat formel, mais la contrition sincère. Au IV^e concile de Latran en 1215, l'Eglise imposa au moins une fois l'an, à Pâques, la confession. Elle amenait à l'examen de conscience, individuel. Ce concile bouleversa la vie quotidienne et spirituelle des laïcs. Les Pères conciliaires inventèrent la pratique annuelle de la confession auriculaire (à l'oreille d'un prêtre), promurent le mariage, qui devint un idéal de vie, en imposant le consentement mutuel et la publication des bans. Ils condamnèrent l'hérésie, l'usure pratiquée par les Juifs mais aussi par certains chrétiens, permirent l'Inquisition, condamnèrent les homosexuels, les lépreux. La méthode inquisitoire s'instaura à ce moment, au départ dans le souci de mieux rendre la justice mais ses dérapages conduisirent aux abus, à la torture. Parallèlement, la justice civile se modifiait : le tribunal royal s'affirma sous le règne de Saint Louis, tout sujet pouvait désormais faire appel à son Parlement d'un jugement seigneurial.

Ces précisions nous éclairent sur les enjeux et les risques de l'emprunt. Les écritures condamnaient le prêt à intérêt, aux dires de l'Eglise, l'argent fut diabolisé. Il n'empêche que les *marchands banquiers* chrétiens firent leur apparition; ils devinrent mécènes pour se faire pardonner et pour éviter les flammes de l'enfer. Le Moyen Age vit l'essor de plusieurs entreprises ou de concepts. Il y eut l'invention du Purgatoire, au XII^e siècle, qui aida à sauver les usuriers et les fornicateurs de l'enfer auquel chacun croyait fermement. Prêteurs et emprunteurs convenaient ensemble de la somme, de la durée du prêt, des gages et du taux

d'intérêt. Les prêteurs ne se regroupaient pas en tant qu'usuriers, mais en tant que marchands et changeurs. Dans toutes les villes, chacun savait fort bien dans quelles rues se rendre pour effectuer un emprunt. Tout le monde, un jour ou l'autre, recourait aux prêteurs sur gages, le riche et le pauvre, le prince et le prêtre. Il n'existait pas encore de banques, l'usurier en faisait office. L'usure se pratiquait également à la campagne, dans les villages. Telle un chancre, l'usure rongea la société médiévale et elle témoignait de la précarité et des failles de cette société pas si rêvée que cela.

Le prêt à intérêt existait avant le réveil du commerce international, mais n'avait pas autant de répercussion. La faiblesse des échanges commerciaux ne suscitait aucun besoin d'investissement économique, et l'on recourait au prêt à intérêt uniquement pour les besoins de la vie quotidienne, les sommes restaient minimes. L'expansion économique, l'essor urbain s'accompagnèrent d'une diffusion croissante de l'argent. Les paysans qui jadis n'en voyaient pratiquement jamais de leur vie en utilisaient désormais presque tous les jours. Passer du troc à la monnaie puis aux billets de change impliquait une nouvelle relation à l'argent. La France médiévale, comme beaucoup de sociétés anciennes, s'est beaucoup endettée, les besoins croissants de la population firent apparaître l'ébauche d'une société de consommation, et la demande d'argent accrut la pratique de l'usure.

Au cours de cette période, ce sont les riches familles italiennes qui furent à l'avant-garde dans le domaine bancaire. Le monde changeait, les châteaux féodaux perdaient de leur importance tandis que les villes commerçantes croissaient. La fortune des seigneurs s'amenuisait au profit des riches bourgeois qui tenaient les rênes de l'économie. Ceci contribua à la naissance des États modernes.

Certains marchands observèrent le phénomène et flairèrent l'opportunité financière. Ils firent de l'usure une source de revenu supplémentaire et pratiquèrent le prêt à intérêt. Au-delà du profit spéculatif, l'usure les protégeait des risques de leur profession car celle-ci les conduisait sur terre et sur mer, ce qui veut dire sur de longues distances. Ils étaient donc confrontés à toutes sortes de dangers : naufrages ou attaques des bateaux, des caravanes de marchands. Cette pratique leur assurait donc un secteur de gains plus sûrs (car ils prêtaient sur gages).

Parallèlement, nous assistions à la naissance et au succès fulgurant des ordres mendiants : les Dominicains, les Franciscains en la personne de Saint-François d'Assise. La paix de Dieu (980-1040) mobilisa le peuple, les clercs et même les seigneurs. Elle imposa la suspension des

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

combats pendant un certain temps. Le Jubilé, sur le modèle Juif de l'ancien Testament, était la fête de la solidarité et de l'effacement des dettes tous les cinquante ans. Au début du XIII^e siècle, les ordres mendiants, principalement les Franciscains et les Dominicains, apôtres de la pauvreté évangélique, se constituèrent en réaction à cette invasion de l'argent et des richesses. Ils pourfendaient la cupidité, guidés par Saint-François d'Assise qui préconisait à ses frères de « ne pas porter plus de considération aux pièces de monnaie qu'aux cailloux des chemins. » L'argent était donc, au XIII^e siècle, un problème économique, social et religieux. L'Eglise mena contre les usuriers une campagne spectaculaire, une propagande, en particulier par le biais des représentations : images, sculptures, ainsi que de légendes. Lors de la construction de la cathédrale Notre-Dame de Dijon, dans la première moitié du XIII^e siècle, « la façade occidentale de Notre-Dame avait été ornée de cinquante et une fausses gargouilles réparties en trois rangées. D'autres ornaient en outre les côtés est, nord et sud. Selon le moine Etienne de Bourbon, vers 1240, une de ces sculptures, représentant l'avarice, se détacha et écrasa un usurier qui entraînait à l'église pour se marier. Les usuriers de la ville se seraient alors cotisés pour faire abattre les gargouilles. Seule resta en place, sur la façade occidentale, celle de l'angle supérieur droit, déposée aujourd'hui au musée archéologique de Dijon et remplacée par une copie. Les gargouilles des côtés est, nord et sud subsistèrent également.¹³¹ » Les sculptures figuraient souvent un usurier portant au cou une bourse dont le poids l'entraînait vers les profondeurs de l'enfer. Les prêtres et les prédicateurs commentaient ces représentations aux fidèles. Nous reviendrons, un peu plus loin dans notre raisonnement, sur la diabolisation de l'argent et du prêt à intérêt.

Cela nous révèle deux choses sur la société médiévale. D'une part, celle-ci n'était pas encore parvenue à s'adapter à sa nouvelle situation économique et politique. Et pour cause, l'argent échappait aux règlements. Aucune instance n'avait encore institué de mécanismes de contrôle, car on ne comprenait pas bien le fonctionnement des lois de l'économie, l'expérience du développement était trop récente. Le pouvoir politique ne pouvait donc pas intervenir. Contre l'usurier, personne ne pouvait rien. Sous Saint-Louis, on commençait tout juste à poser des bases théoriques, à codifier les choses en posant les notions de juste prix, juste salaire. Mais, le vocabulaire le montre bien, ces notions étaient plus morales que proprement économiques. Et c'est le deuxième élément à considérer : les individus entretenaient une relation morale, religieuse avec l'argent et l'église d'ailleurs s'impliqua. Les ordres mendiants, en quelque

¹³¹ <http://www.notre-dame-dijon.net>. On peut y observer des détails de gargouilles.

sorte la nouvelle Eglise de la nouvelle société, élaborèrent des règles, adoptées par les tribunaux ecclésiastiques, sur la restitution des biens à la mort de l'usurier. Du vivant de l'individu, personne n'avait de prise sur son activité. A son décès en revanche, il était possible d'inventorier ses possessions et de rendre aux débiteurs leurs gages et leur argent (cela ne pouvait s'appliquer de manière systématique, notamment pour les créances très anciennes ou celles dont les débiteurs étaient décédés). Mais cette mesure soulevait une question : en punissant post mortem le pêcheur, l'Eglise infligeait une peine injuste à la veuve et aux enfants.

7.1. L'importance du peuple chrétien

Au Moyen Age, tout était religion. Dans un grand élan de foi, les Croisades furent lancées bien sûr pour reprendre aux Infidèles la ville de Jérusalem, mais aussi par nécessité : en cette période d'accroissement démographique, il s'agissait aussi de pousser vers la Terre Sainte les jeunes chevaliers cadets, privés de terre par leurs aînés et aussi privés de femmes. "On détourne leur vitalité, leur violence contre l'Infidèle. Pour étendre la paix à l'intérieur, l'Eglise a porté la guerre à l'extérieur."¹³²

« L'Eglise des temps féodaux peut être appréhendée, considérée comme une société complète dans la mesure où elle comprend un territoire (la chrétienté), une population la société exclue celui qui n'est pas chrétien) et des organes de gouvernement. Le peuple est avant tout chrétien. Le mot *populus* est également à entendre, traduire par peuple chrétien. » L'idée que les royaumes d'Occident formassent des peuples différents date de la fin du Moyen Age et la rupture de l'unité chrétienne fut une révolution. À cette époque, les peuples se caractérisaient par leur religion, on parlait du peuple chrétien et du peuple musulman et la vie était conditionnée par la religion et ses pratiques, et ce conditionnement ponctuait chacune des journées.

Ces pratiques allaient bien au-delà des sacrements chrétiens qui encadrent la vie humaine : le baptême, la pénitence, la communion, l'extrême-onction. Le quotidien était également rythmé par un ensemble de rituels : les grandes fêtes saisonnières, Noël, Pâques, Pentecôte, Toussaint; les semaines, par l'office du dimanche ; les jours, par des prières se succédant par trois heures d'intervalle et annoncées au son des cloches de toutes les églises. Cet aspect est

¹³² LE GOFF J., *A la recherche du Moyen Age*, Ed. Louis Audibert, Paris, 2003, 176 p.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

remarquable car la commune bouleversa ces coutumes en rythmant à son tour la vie citadine et cette redistribution des rôles ne put que contrarier un clergé, fort de sa suprématie et attaché à celle-ci.

Il faut tenir compte que l'église était soudée à la société et que la réforme grégorienne fut comme nous le précise Lemarignier une « réforme des structures de l'Eglise », réforme qui allait infléchir voire mettre en cause « toutes les structures politico-sociales ; et notamment au sommet de la société chrétienne, les rapports du pape et des rois. C'était donc toute l'histoire européenne qui était intéressée par cette réforme. Son importance fut majeure dans l'histoire de la culture intellectuelle. Elle fut inséparable de tout un mouvement de recherche, de groupement, d'interprétation de textes scripturaires et d'élaboration de collections canoniques; elle suscita un progrès de l'esprit humain qui prépara la renaissance du XII^e siècle. N'oublions pas que les gens d'église dans la société féodale, ce n'étaient pas seulement des prieurs mais des gens lettrés, qui savaient lire et qui abritaient en leurs murs des bibliothèques monumentales, au sens où celles-ci contenaient des ouvrages qui faisaient référence. C'est aussi en cela que l'Eglise fut indissociable et contributrice de ces bouleversements sociétaux, elle fut au-delà de l'édifice religieux, le lieu d'assemblées publiques et donc un lieu qui entretenait le lien social.

Quelle que soit la taille de la ville, les habitants éprouvaient ce sentiment d'appartenance à une communauté originale, qui se traduisit par des institutions communales, une religion civique ancrée sur les mêmes fêtes et le culte collectif d'un saint patron qui donnait en général son nom à la plus grande église de la ville.

Ces traditions évoluèrent et certaines se modifièrent avec l'indépendance communale et la construction des beffrois. Un nouveau temps s'inscrivit, une nouvelle mentalité, un nouveau symbole. « Symbole des libertés acquises, le beffroi représentait face au donjon seigneurial, un véritable rang féodal. Plus haut il était construit, plus d'importance prenait la cité. Lorsque le seigneur frappait, c'est au beffroi qu'il s'en prenait, soit en enlevant les cloches, soit en détruisant le couronnement, soit en le faisant abattre comme le décida le roi Louis IX avec le donjon de Boulogne en 1268. ¹³³ »

¹³³ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p, p.38.

8. Emergence et affirmation d'une architecture communale : le beffroi

Ce mouvement communal qui fut à l'origine de la construction des beffrois trouve son explication en un mot : rivalités. Nous les avons abordées sous un regard socio-historique, nous allons maintenant nous intéresser à leurs traductions architecturales.

À partir du XI^e siècle, la renaissance du commerce impulsa l'essor des villes qui s'organisèrent autour de deux pôles, l'église d'un monastère et la place du marché. « Le Haut Moyen Age avait vu l'essor de deux types de monuments : la demeure seigneuriale, le château fort, et l'édifice religieux¹³⁴. »

L'actuelle région du Nord-Pas-de-Calais n'existait pas¹³⁵. Cette zone géographique vivait des situations conflictuelles et difficilement contrôlables. Le pouvoir royal, trop lointain et trop faible, laissa se créer dès la fin du IX^e siècle, le Comté de Flandre qui lutta efficacement contre les Normands.

Les premiers comtes étendirent leur juridiction de la Canche à l'embouchure de l'Escaut. Sur la rive droite, l'empereur favorisa l'évêque de Cambrai qui devint comte du Cambrésis en 1007 ; le comté de Hainaut n'émergea définitivement qu'au milieu du XI^e siècle après de multiples péripéties. Jusqu'au milieu du XII^e siècle, le royaume de France fut marqué par la féodalité, une « féodalité d'anarchie »¹³⁶ jusqu'aux années 1050.

À partir du XII^e siècle, les rois, qui cherchaient un contrepoids à la féodalité et à la puissance ecclésiastique, accordèrent à certaines villes le droit de se constituer en communes. Ce mouvement communal s'affirma surtout au XII^e et XIII^e siècles, en France et dans d'autres pays européens tels que l'Allemagne ou l'Italie. Le Nord de la France fut l'une des régions les plus précoces et le mouvement débuta dès 1081, à Saint-Quentin, fut suivi, pour les villes importantes de la région, par Beauvais en 1096, Noyon en 1108 et Laon en 1111.

¹³⁴ LE GOFF J, *Marchands et banquiers au Moyen Age*, Que Sais-je ?, PUF, Paris, 2006, 128p.

¹³⁵ Cf. annexe 4.

¹³⁶ Lemarignier J-F. *La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002, p6.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

Nous avons développé les prérogatives et précisé que ce statut leur procura certains privilèges comme le droit de sonner la cloche pour se réunir. Il leur fallait alors s'approprier une tour sans laquelle ils ne pouvaient jouir de ce droit et leurs richesses n'étaient pas alors suffisantes pour de tels chantiers de construction. Initialement, les bourgeois décidèrent donc de l'installer dans des tours d'enceinte à proximité de leurs entrepôts lorsque cela était possible, et dans les clochers des églises qui à l'époque étaient des lieux à caractère mi-laïc.

Mais le clergé, conscient de la concurrence, ne pouvait que s'opposer à ces conquêtes de la bourgeoisie, et s'enquit très vite d'interdire de sonner les cloches pour un autre motif que religieux. Cette opposition engendra des scènes de violence auxquelles les bourgeois désiraient mettre fin afin de ne pas compromettre leur nouvel affranchissement. Ils décidèrent d'installer leurs cloches dans une autre tour, qui ne fut religieuse. N'ayant souvent pas les moyens, ni forcément le désir, de construire, dans un premier temps, un édifice à cet usage, ils s'approprièrent le plus souvent l'une des portes de la ville. Ils réhabilitèrent les portes des enceintes qui devinrent assez spontanément la propriété communale. Celles-ci étaient souvent surmontées de tours. La vocation de ces tours était défensive et les chartes déléguaient aux communes certaines responsabilités dont celle d'assumer une milice. C'est pourquoi cet investissement des lieux ne posa pas problème. Par la suite, les communes enrichies décidèrent de construire leur propre clocher communal qu'elles nommèrent beffrois.

L'embellissement des cités médiévales se caractérisa par la construction de ces tours échevinales¹³⁷. D'abord isolé, le beffroi se dressait tantôt sur un marché, comme à Béthune, Amiens, Evreux, tantôt comme à Provins au-dessus d'une des portes de l'enceinte. C'était à la fois un arsenal, une prison, un trésor, un dépôt d'archives, un lieu de réunion, et l'abri de la cloche qui appelait aux assemblées. Ils s'intégrèrent ensuite à une maison de ville, appelée aussi maison échevinale, communale... En France, le XVI^e siècle fut la véritable époque des édifices municipaux, beaucoup d'historiens parlent, en cette renaissance française et flamande, d'« âge d'or » des beffrois ou de l'architecture publique.

Généralement, l'enceinte délimitait un territoire qui était considéré comme celui de la paix, de la sécurité.¹³⁸ Il se composait, en principe, au centre, de quelques points essentiels qui témoignaient, notamment dans les villes des anciens Pays-Bas, de la réussite sociale de la commune. Maisons communales, halles et beffrois arborèrent les grand'places. À leurs côtés,

¹³⁷ *Les beffrois Nord-Pas-de-calais, Picardie*, coll. Les patrimoines, éd. La voix du Nord.

l'église, centre de la paroisse – ou les églises, centres de paroisses : les paroisses urbaines, dont le développement fut rapide dès le XI^e siècle.

Symboliser ces prérogatives par des emblèmes était une pratique spécifique de cette période, et c'est là quelque chose qui correspondait bien aux mentalités de ce temps. Ainsi, plus grande était la puissance de la commune, plus élevé était le beffroi; il en résulta quelquefois une rivalité entre les villes pour avoir le beffroi le plus haut. Également les clés, signe d'autonomie, que l'on remettait solennellement à un prince qui s'était emparé de la ville, et que celui-ci confiait de façon tout aussi cérémonieuse aux bourgeois. Enfin, le sceau, signe de puissance publique et instrument de cette juridiction gracieuse dont on vit l'importance. Ces emblèmes, liés aux prérogatives et à cette notion d'une entité juridique de la commune, conduisaient à donner à celle-ci une place de choix dans la société féodale.

Cette épopée communale, nous l'avons dit, fut tributaire des événements politiques, notamment par une tentative d'unification des pays du Nord, qui se réalisa dans les dernières années du XII^e siècle : à savoir le mariage de l'héritière du comté de Flandre avec l'héritier du comté du Hainaut et de leur fils avec Ferrand de Portugal. Cela aboutit à une guerre d'intérêt dont la bataille la plus mémorable fut celle de Bouvines le 27 juillet 1214. Celle-ci opposait les troupes royales françaises de Philippe Auguste, renforcées par les milices communales et soutenues par Frédéric II de Hohenstaufen, à une coalition anglo-germano-flamande menée par Otton IV. Ce fait illustre la complexité des luttes de pouvoirs dans la région et, à quel point la commune était impliquée et tributaire de ces faits. Son affranchissement dépendait du seigneur et reposait sur une alliance.

L'activité économique continua néanmoins à se développer et favorisa l'installation d'ordres mendiants. Ceci se concrétisa par des constructions nouvelles s'intégrant au grand courant de l'art gothique. Il n'en reste pratiquement rien, d'autant plus que les guerres et révolutions provoquèrent des dégâts, surtout en Hainaut-Cambrésis.

Le XIII^e siècle témoigna pour la région d'un développement économique constant, mais villes et villages subirent l'effondrement d'un système de production et d'échanges archaïque. Les nobles s'appauvrirent, le début de leur effacement militaire prépara le rôle des milices communales. Les cités, qui avaient acquis des privilèges considérables, parvinrent à les

¹³⁸ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.178-200.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

maintenir au travers des crises militaires et politiques. Les beffrois fleurirent, comme autant de preuves matérielles et visibles de la main mise de ces nouveaux dirigeants sur un territoire.

Sur ces terres régnait une autre puissance, celle de l'Église, omniprésente, et qui se confirma par son rôle culturel et social. Dans le même temps, le Hainaut, terre impériale parfois alliée, parfois ennemie de la Flandre, connut un climat plus paisible propice à l'avènement des privilèges communaux.

Certains seigneurs s'opposèrent à ce mouvement et des luttes pour l'obtention des privilèges éclatèrent. Certaines communes parvinrent à construire des maisons de ville flanquées d'un beffroi où elles purent s'administrer et se défendre. Mais ce type de construction se généralisa surtout aux XIV^e et XV^e siècles. Il existe peu de monuments de ce type et nous n'avons que peu de traces de ceux-ci pour la période antérieure au XIV^e siècle. Parmi les plus anciens : citons l'ancien donjon comtal de Boulogne¹³⁹, vendu en 1231 à la commune qui en fit son beffroi ; celui de Rouen¹⁴⁰, encore debout malgré de nombreuses vicissitudes, fut édifié en 1389, considéré comme le symbole de l'émergence du pouvoir civil, face à la domination accablante de l'église, baptisée par Victor Hugo, « la ville aux cent clochers ».

À partir du XIV^e siècle, les communes enrichies accueillirent les premières horloges publiques, jusqu'alors privilèges des nobles et des religieux, qui trouvèrent en le beffroi un hôte idéal.

La puissance politique acquise par certaines communes au XIV^e siècle cachait de profondes disparités sociales. Le système démocratique des origines avait en effet laissé la place, au XIII^e siècle, à une organisation oligarchique dans laquelle le pouvoir était monopolisé par une minorité de riches marchands. Ce constat remet en cause l'idée, trop souvent défendue, d'un beffroi, symbole et emblème de libertés civiles et d'une révolution sociale. Toujours est-il que le petit peuple finit par se soulever et les révoltes se multiplièrent. Les troubles incessants, la peste et la guerre de Cent Ans, ruinèrent une bonne partie du potentiel économique des communes et précipitèrent le déclin commercial des villes drapières. Certaines de ces cités comme Ypres ne se relevèrent jamais tout à fait.

¹³⁹ Cf. annexe 7.4.4.1.

¹⁴⁰ Cf. annexe 7.5.1.2.

La situation des seigneurs était alors inconfortable et ceux-ci s'efforçaient de contrôler des populations parfois rebelles. Lorsque le pouvoir féodal était le plus fort, son premier acte d'autorité était la démolition du beffroi.

En 1322, l'évêque et le chapitre de Laon obtinrent de Charles IV une ordonnance dans laquelle il fut dit : « Qu'à l'avenir, en la ville, cité et faubourg de Laon, il ne pourra y avoir commune, corps, université, échevinage, maire, jurés, coffre commun, beffroi, cloche, sceau, ni autre chose appartenant à l'état de la commune. » Et plus tard, en 1331, Philippe VI rendit une seconde ordonnance confirmative de la première, se terminant par cette clause : « Il n'y aura plus à Laon de tour du beffroi ; et les deux cloches qui sont en la tour de la Porte-Martel y resteront, dont la grande servira à sonner le couvre-feu au soir, le point du jour au matin, et le tocsin ; et la petite pour faire assembler le guet. » Il en alla de même pour de nombreuses communes : Rouen, Courtrai...

Le pouvoir marchand n'avait finalement pas œuvré en faveur du peuple et seuls les plus nantis s'étaient approprié les prérogatives. Toutefois, l'histoire avait fait son travail de mémoire et le peuple était attaché à ces édifices qui leur renvoyaient cette image d'une ville-commune, une ville affranchie, et la destruction du beffroi ne pouvait que les atteindre.

Noyon, Laon, Reims, Amiens possédaient des beffrois. Amiens conserva le sien jusqu'à nos jours. Sa première construction semblerait remonter au tout début du XII^e mais on ne peut arrêter une date avec certitude. Ce beffroi, comme beaucoup d'autres, ne fut pas épargné par les destructions mais systématiquement, il fut reconstruit. Pour des raisons surtout budgétaires, il fut dénaturé pendant le XVIII^e siècle, la base seule de la tour carrée présente encore quelques traces de construction élevées pendant les XIII^e et les XV^e siècles. Beaucoup de grandes cités virent leur beffroi détruit et il ne reste que peu de beffrois isolés : citons Amiens¹⁴¹, Béthune¹⁴², Evreux¹⁴³... Pour Amiens, nous pouvons nuancer car il jouxte les halles et l'hôtel de ville, et cette proximité immédiate est très signifiante comme nous le révèlera l'analyse sémiotique.

Revenons à la situation politique et sociale du XV^e siècle, qui ne fut pas sans répercussion sur les villes, leur aménagement et leur architecture. Le comte de Flandre¹⁴⁴ était au service de

¹⁴¹ Cf. annexe 7.6.2.5.

¹⁴² Cf. annexe 7.4.4.1.

¹⁴³ Cf. annexe 7.2.1.2.

¹⁴⁴ BLOCH M., *La Société féodale*. I. La formation des liens de dépendance, 1939, I vol - II. Les classes et le gouvernement des hommes, Paris, Albin Michel, Coll. « Evolution de l'Humanité », 1989.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

son suzerain le roi de France. Le comte du Hainaut était du côté de l'empereur qui s'allia à l'Angleterre. La région fut dévastée par les troupes mais aussi par les épidémies. La naissance d'un Etat bourguignon ouvrit une période de stabilité. Philippe le Bon, duc de Bourgogne de 1419 à 1467, réunit sous sa domination la totalité des Pays-Bas y compris la Flandre. L'autonomie communale fut bientôt remise en cause par les ducs de Bourgogne, nouveaux maîtres des Pays-Bas au XV^e siècle. La féodalité, sur laquelle s'appuyaient les libertés communales, avait vécu, et les privilèges des échevins se réduisirent comme peau de chagrin. Cependant, le développement du pouvoir monarchique impliqua des avantages car, la paix temporaire qu'il apporta, permit au commerce de prospérer de nouveau et aux villes de s'embellir ; plusieurs beaux bâtiments de l'architecture publique en témoignent : Douai¹⁴⁵, Arras¹⁴⁶... La vie économique continua, elle aussi, à prospérer. Le textile, l'industrie du lin gagnèrent du terrain. La brasserie prit son envol¹⁴⁷. Dans le domaine des lettres et des arts, ce fut le siècle du valenciennois Jean Froissart, l'un des plus célèbres chroniqueurs de l'époque médiévale ; du cambrésien Guillaume du Fay, compositeur franco-flamand ; des frères Hubert et Jan Van Eyck, peintres flamands, dont l'une de leurs œuvres, le « Retable de l'agneau mystique »¹⁴⁸, est considérée et conservée dans la cathédrale Saint-Bavon de Gand, en Belgique. Ce polyptyque marque la naissance de la révolution artistique flamande, et constitue un véritable chef-d'œuvre de la peinture des primitifs flamands.

Le règne de Philippe II, « roi catholique », espagnol ne connaissant ni le pays ni les langues, fut catastrophique pour ses terres lointaines. Le protestantisme obtint très vite l'écoute d'un grand nombre de gens, sincèrement désireux d'une vie religieuse purifiée mais, en même temps, y trouvant l'occasion de se libérer d'une tutelle étrangère. Dans l'ensemble des Pays-Bas¹⁴⁹, un mouvement insurrectionnel atteignit son paroxysme en 1566 avec l'iconoclasme accompagnant des violences toutefois contrôlées¹⁵⁰. Valenciennes et le Cateau optèrent pour la religion réformée et établirent un nouveau pouvoir municipal. Très vite, les troupes

¹⁴⁵ Cf. annexe 7.3.10.5.

¹⁴⁶ Cf. annexe 7.4.2.3.

¹⁴⁷ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p.

¹⁴⁸ Cf. annexe 9.5.

¹⁴⁹ <http://www.minbuza.nl/history/fr>

¹⁵⁰ Le mouvement et la fureur iconoclastes de 1566 fit suite aux demandes des nobles, « les gueux », à la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, de mettre un terme aux persécutions religieuses. Trois suppliques ponctuèrent cette période. Les Pays-Bas traversaient alors une crise économique et sociale, du fait notamment du prix élevé du blé et des persécutions incessantes qui perturbaient l'ordre public. Plus de quatre cents églises, monastères et couvents furent détruits. À la suite de ces répressions, le duc d'Albe devint gouverneur des Pays-Bas, mais perpétua ces représailles. Sa volonté de mater la rébellion et d'exterminer l'hérésie se traduisit par un « Conseil des Troubles », surnommé « Conseil du sang ».

espagnoles réagirent et rétablirent le pouvoir royal après de sanglantes représailles. La guerre qui opposa la France et l'Espagne continua à ruiner le sud de la région.

L'action conjurée de la Contre-réforme catholique et du règne pacificateur des archiducs réussit à rétablir la paix et la prospérité au cours du premier tiers du XVII^e siècle. On possède pour cette époque le remarquable ensemble documentaire des vues peintes par le Valenciennois Adrien de Montigny pour le duc Charles de Croÿ : « Un art architectural nouveau utilisant la brique et la pierre avec un décor maniériste original, synthèse de l'art italien et des créations anversoises, modifie l'aspect médiéval des villes. » La Bourse et les façades du centre de Lille sont des exemples caractéristiques dans les constructions civiles.

L'évolution de l'architecture religieuse des Pays-Bas méridionaux trouva son apogée dans la façade baroque des Jésuites de Cambrai. En lien avec un regain de la dévotion populaire, le décor intérieur des églises et chapelles s'épanouit dans les retables de Flandre. Ce ne fut que l'aspect visible de l'application des décisions du concile de Trente dont les artisans les plus actifs sont l'archevêque de Cambrai, François van Der Burch (1615-1644), des abbés comme Louis de Blois à Liessies, les jésuites et les ordres religieux réformés, sans oublier le développement de l'université de Douai créée en 1562. La réalisation d'un ensemble patrimonial remarquable, heureusement sauvegardé et restauré, fut soudainement stoppée, ou tout du moins ralentie par les guerres successives, qui mirent une fois de plus aux prises la France et l'Espagne à partir de 1635. Après l'annexion de l'Artois en 1659, Louis XIV s'empara de Douai et de Lille en 1667, de Valenciennes et de Cambrai en 1677.

L'art français se manifesta rapidement à Lille et dans les Flandres maritime et wallonne, mais avec plus de réticence dans le Hainaut et le Cambrésis¹⁵¹. Valenciennes conserva, malgré tous les édits royaux les prohibant, ses maisons à pignons sur sa grande place jusqu'à l'incendie de mai 1940. Toutefois, l'attrait de Paris, capitale des arts, expliquait le départ pour la capitale d'Antoine Watteau et de bien d'autres artistes.

Le siècle des lumières valorisant les connaissances humaines en harmonie avec la nature créa des chefs d'œuvre comme le château de l'Hermitage à Condé et de grands ensembles monastiques. La Révolution s'empressa de les confisquer en même temps qu'elle restreignît le nombre des lieux de culte.

¹⁵¹ Dehaisnes C., *Le Nord monumental et artistique*, Lille, 1993, réimpression de l'ouvrage paru en 1897, Lorissee - Le Livre d'Histoire 278p.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

La guerre avec l'Autriche amena l'invasion du tout nouveau département du Nord. Pendant l'occupation du Hainaut français, en 1793-1794, l'ancien régime fut rétabli, mais s'ensuivit une réaction brutale aggravée par les dégâts des bombardements. Valenciennes perdit tous ses monuments sauf son beffroi, Cambrai sa cathédrale et ses églises gothiques ; la plupart des abbayes furent rasées. Napoléon Bonaparte, avec le Concordat de 1801 et avec la création de l'Empire français, permit à la France et au Nord d'entrer dans une nouvelle période féconde en dépit de nombreuses difficultés.

La croissance économique du Nord fut favorisée au début du XIX^e siècle, par deux événements politiques : le blocus continental et la création de la frontière belge en 1815. Jusqu'en 1914, malgré de gros problèmes sociaux, ce fut l'apogée du Nord.

La guerre de 1914-1918 en fit un département dévasté. Une part appréciable du patrimoine architectural et artistique fut anéanti. La reconstruction stimula les énergies, raviva le lien social, le sentiment de citoyenneté, mais la crise des années trente compromit une véritable renaissance. Celle-ci fut avortée, une fois de plus, par le conflit international de 1939-1945, qui accumula de nouvelles ruines à Dunkerque, Valenciennes, Maubeuge, Amiens, Bergues, et bien d'autres communes.

9. Situation géopolitique

Ce qui nous frappe immédiatement lorsque nous observons la situation géopolitique du Nord, c'est l'histoire d'une région marquée par les guerres sur les frontières de la Flandre, de l'Artois, du Hainaut et de la Picardie. Sur ces terres, objets de convoitise, s'opposèrent sans beaucoup de répit les armées françaises, espagnoles, autrichiennes, allemandes et anglaises. L'artillerie et l'art de la guerre transformèrent ces points de défense en citadelles, à tel point qu'elles se découvrent aujourd'hui au plaisir d'un parcours patrimonial.¹⁵² Sur les chemins de Bergues, Cambrai, Le Quesnoy, Douai, Valenciennes, Avesnes... se profilent les murailles, églises, beffrois, maisons, qui furent maintes fois démolis et inlassablement reconstruits. Les beffrois sont témoins de siècles d'art, d'urbanisme, d'architecture, d'histoire, d'une identité urbaine, culturelle et patrimoniale, de l'héroïsme des ancêtres. Toutes ces valeurs, identitaire et commémorative, en font un patrimoine emblématique des pays du Nord.

Par ailleurs, nous ne pouvons qu'être interpellés par la densité de construction de ces édifices dans le nord de l'Europe, principalement de la France et des Flandres belges. Plus d'une cinquantaine de tours balisent le territoire ; à savoir la Flandre française, la Picardie et le Pas-de-Calais. Ce foisonnement s'explique par un ensemble de spécificités géographiques, de fluctuations politiques et historiques que nous avons en partie développé. Ces particularités contribuèrent à organiser ces contrées en un carrefour stratégique, une terre d'élection destinée à accueillir ces tours communales et les majestueux ensembles qui leur servirent d'écrins.

Le Moyen Age fut une grande période de circulation maritime et fluviale. L'occident amorça doucement son émancipation vers les territoires extérieurs. L'économie nouvelle inhérente aux villes, à leur approvisionnement, à la production et à la vente de leurs produits, étendit l'emprise de l'économie de marché d'abord au proche plat pays, puis de plus en plus loin aux régions exportatrices de vivres et de matières premières. Le pouvoir économique tendit à

¹⁵² Cf. *La route des Villes Fortes du Nord*, François Hanscotte, avec la collaboration de Nicolas Faucherre, Editions du Huitième jour, 2003, Paris, 196 p. Avec le soutien de la DMPA, de l'Association pour la mise en valeur des espaces fortifiés région Nord-Pas-de-Calais et le conseil régional Nord-Pas-de-Calais. Portrait du patrimoine poliorcétique en Nord-Pas-de-Calais et Picardie, ce livre nous conte l'histoire de la fortification régionale. Les photographies de Pascal Lemaître sont une invitation à la promenade, évoquant les murs qui ont disparu comme ceux que l'on peut encore admirer. La dernière partie fut élaborée en collaboration avec M. Nicolas Faucherre propose de flâner autour de ces remparts en proposant des circuits de visite au lecteur.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

passer directement des mains des châtelains aux mains de marchands devenus de puissants hommes d'affaires ; et ce, malgré la *curia* formée par Philippe Auguste. Aguerriés par les Croisades, les hommes s'aventuraient maintenant avec assurance sur terre comme sur mer. Toutefois, le nomadisme des négociants aurait apprécié une meilleure infrastructure terrestre. Ils bénéficièrent néanmoins des avancées du ferrage, du harnachement et de l'attelage à la file des chevaux. Ces innovations furent complétées par le cerclage de fer des roues des charrettes et des chars ainsi que par l'augmentation des routes pavées. D'autres améliorations se produisirent plus tardivement : au XIV^e siècle apparurent les sangles suspendant les caisses des charrettes et les avant-trains tournant autour d'un essieu. L'immense réseau de voies de communication élaboré par les Romains, cette œuvre parmi les plus colossales de l'épopée de l'ingénierie civile, devait malheureusement disparaître avec le collapsus de l'Empire¹⁵³ (cf annexe 9.6 pont du Gard du I^{er} siècle).

Il annonçait le déclin des antiques chaussées romaines ; le temps avait fait son œuvre d'une part, et, après le passage successif des barbares et des paysans, elles avaient été saccagées et pillées, car le matériau dont ces voies étaient faites, blocs de pierres d'excellente qualité, s'était révélé d'une grande utilité pour la construction des habitations. De nombreux manoirs furent construits à partir de la pierre extraite des chaussées romaines. Toutes ces raisons firent qu'il restait bien peu de choses des larges voies qui traversaient jadis les montagnes et franchissaient les rivières sur des ponts ingénieux, la plupart détruits. Les chemins et les sentiers de l'Empire carolingien, s'ils s'inspirèrent de la voie romaine, s'avèrent beaucoup plus modestes.

Alors qu'en Orient, les marchands auraient opté pour les routes et les caravanes¹⁵⁴ (cf annexe 9.4 caravane espagnole), l'Occident choisit, et cela est plus avéré, la mer et pour cause, les avancées techniques en matière de navigation furent considérables." La carte des routes commerciales du Moyen Age montre que le grand commerce touchait toute l'Europe : il bénéficia des progrès réalisés dans la construction des navires et dans l'apparition de nouveaux instruments de navigation. L'innovation la plus importante fut incontestablement la diffusion de la boussole¹⁵⁵. La haute mer était enfin envisageable pour les marins qui, jusque-

¹⁵³ Cf. annexe 9.6

¹⁵⁴ Les caravanes de marchands nomades parcourant l'Europe reste une hypothèse pour laquelle Alain Derville invite à la prudence. *Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations, p.12

¹⁵⁵ Son origine reste incertaine: si les Chinois la connaissaient depuis longtemps, ce sont peut-être les Arabes qui l'introduisirent en Europe, à moins qu'elle n'est été redécouverte par des marins ou des astronomes

là, redoutaient le labyrinthe de telles expéditions. Outre la boussole, on commença à utiliser deux instruments arabes, l'astrolabe et le sextant, qui permettaient de mesurer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon. En calculant exactement le temps passé à naviguer, on pouvait déterminer avec précision la distance que le navire avait parcourue vers le nord ou le sud (latitude), vers l'est ou l'ouest (longitude). Profitant de ces améliorations, les Génois furent les premiers à la fin du XIII^e siècle, à relier par voie maritime l'Italie aux Flandres et à l'Angleterre. A cette époque, le navire type était la galéasse. Cette galère se déplaçait principalement à la voile. L'apparition de la voile latine triangulaire, qui pouvait être orientée dans toutes les directions permettait au navire de naviguer par vent de travers et même contre le vent. Le gouvernail de poupe, fixé par des charnières au milieu du pont arrière du navire (gouvernail d'étambot), remplaça les rames latérales, longues et pesantes, les manœuvres en furent améliorées. La vergue (support en croix de la voile) tournante permit d'orienter au vent de côté les voiles carrées. Sur certains voiliers, un second mât à l'avant commençait à faire son apparition. A la fin du XV^e siècle, fut utilisée, en mer du Nord, la caraque, un navire marchand à trois mâts¹⁵⁶.

Comme nous l'avons déjà dit, la chute de l'Empire Romain provoqua l'effondrement des routes de communications. Le commerce par voie de mer pendant l'Empire romain germanique était considérable. Les provinces de l'Empire ne cessaient d'échanger leurs marchandises, la Méditerranée était alors balayée par les grands quinquérèmes et trirèmes. Ainsi le blé d'Égypte servait à approvisionner le port d'Ostie qui permettait la survie de Rome. Vers l'an 250, la fabrication de grandes trirèmes cessa, et la navigation n'eut plus cours. Pirates barbaresques, corsaires siciliens et maltais occupèrent alors la Méditerranée. Si bien qu'à l'apparition des Vikings sur les côtes européennes, aucune puissance ne pouvait rivaliser sur mer. Au nord, la Hanse exerçait un véritable monopole en mer du Nord et dans la Baltique.

Au sud, les villes portuaires italiennes de Gênes, Pise, Amalfi et Venise, dominaient le commerce méditerranéen. Ces villes s'enrichirent notamment grâce aux croisades qui contribuèrent puissamment à réactiver les échanges avec les ports du Levant. Les routes commerciales les plus importantes furent celles qui fédéraient l'Italie aux foires du nord de la France. Un courant reliait Alexandrie à Aigue Mortes, puis aux foires, ce qui favorisa

occidentaux. L'aiguille magnétique qui flottait simplement, au début, sur l'eau ou sur l'huile fut, par la suite, fixée sur un pivot permettant de tourner la boussole dans toutes les directions.

¹⁵⁶ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.203 – Cf. annexe 9.7.

l'établissement de liens directs entre l'Afrique et l'Europe. Dans le Nord de la France, Troyes, Lagny, Provins acquirent une renommée internationale; et dans les Flandres belges les lauréates furent Bruges, Gand et Ypres, qui attestaient des foires dès le XI^e - XII^e siècle. Le comte se portait garant de la sécurité de ces rencontres, ce qui permettait la pratique du commerce en toute sécurité et attirait beaucoup de marchands. Lorsque nous évoquons les échanges en Méditerranée, nous devons également mentionner Constantinople, qui fut un relais incontournable ; il servait en effet à faire passer les produits d'une région à une autre.

De plus, des pistes caravanières et des routes maritimes rejoignaient l'Inde, le Sud-est asiatique et la Chine. Les produits provenant de ces contrées étaient achetés par les occidentaux dans les villes du Levant ou à Byzance. En échange, ils y vendaient du bois, du fer, du blé, du vin, de l'huile, etc.

Les voies fluviales étaient l'atout majeur du Nord. « Les fleuves et rivières qui débouchent sur la mer du Nord et la Manche ouvraient des couloirs privilégiés pour les navires des vikings : l'Escaut et la Lys, l'Yser, l'Aa, La Canche, la Somme et la Bresle¹⁵⁷. Les populations de ces régions en firent les frais. »¹⁵⁸ Beaucoup de *castella*, des châteaux en bois capables de contenir une attaque, furent construits : Lille, Valenciennes, Cambrai, Douai, Arras, Maubeuge, Amiens pour notre seule aire d'étude¹⁵⁹. « Ailleurs, pour surveiller les principales voies, ce fut une levée de terre, une motte féodale, elle aussi entourée d'une palissade de planches assemblées, au sommet de la motte, une tour en bois capable de tenir face à un assaut ». Une tour en bois qui n'est pas sans rappeler le beffroi machine de guerre. Par la suite, et pour des raisons évidentes, ces *castella* furent construits en pierre, d'où la renaissance des premières villes : autour du château des comtes¹⁶⁰ (1043), la ville de Gand à la confluence de la Lys et de l'Escaut ; sur la Deûle à Lille, le château de Courtrai ; sur la Somme, la forteresse de Picquigny ; dominant la voie qui mène de la vallée de l'Ailette à l'Oise, le château de Coucy (1230-1242) ; sur l'éperon qui surveille la vallée de la Grouche, le château de Lucheux, construit par le comte de Saint-Pol dans les années 1130 ; le château de Nesles construit par Robert III de Dreux en 1226, dont il ne reste qu'un étonnant donjon aux murs épais de treize mètres, en bordure de la voie romaine d'Arras à Boulogne, le château d'Olhain

¹⁵⁷ Cf. annexe 9.7.

¹⁵⁸ CALLENS Jean, *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p., p.23.

¹⁵⁹ Citons aussi pour les Flandres et la Somme : Anvers, Gand, Courtrai, Tournai, Mons, Saint-Omer, Montreuil, Rue, Abbeville...

¹⁶⁰ Cf. annexe 9.8.

construit fin XII^e siècle, et remarquablement bien conservé...sans oublier face aux dangers de la mer, Bergues, Boulogne, Montreuil, Le Crotoy et Saint-Valéry. ¹⁶¹»

Lille fut, dès l'an 1000, une place privilégiée par son emplacement, « située à la rencontre de la Deûle navigable et des grands chemins qui conduisaient d'Arras à Gand et Bruges »¹⁶², deux villes qui disposaient d'un portus dès le XI^e siècle. Le noyau urbain se développa le long des berges, défendu par un château fort.

« Le pays respirait aussi par la mer » souligne Derville¹⁶³, c'est-à-dire par les ports de la Canche (Quentovic) et de l'Yser (Iserae portus), que visitaient Saxons et Frisons vendeurs de draps et acheteurs de grains. »

Cette réviviscence des villes et du commerce n'aurait pu s'épanouir sans une renaissance des routes terrestres. Celle-ci, impulsée à partir du X^e siècle, fut remarquable. Effectivement, un nouveau réseau routier se constitua qui épousa plus étroitement le tracé des anciennes chaussées romaines. Son lacis de plus en plus serré unit les châteaux, les abbayes et les petites agglomérations nouvelles qui les entouraient.

Il devint prioritaire d'œuvrer pour l'équipement des routes. Pour franchir les fleuves et les rivières, des ponts, d'abord en bois, plus tard en pierre, furent construits au gré des initiatives, celles des bourgeois ou des fraternités religieuses. La circulation, plus dense, n'échappa pas à l'intérêt des seigneurs locaux, qui levèrent en des lieux de passage obligés (ponts, défilés, châteaux...) des péages ou tonlieux. D'autre part, les mentions de barques circulant sur les rivières furent innombrables à cette époque. Des digues, des quais et des débarcadères furent aménagés. Des canaux relièrent entre elles les rivières, tandis que leur cours même fut régularisé par la construction de " portes d'eau ", sortes de barrages que les barques marchandes pouvaient aisément franchir.

La présence de l'eau motivait les projets urbains. Les ports fluviaux furent à l'origine de nouvelles villes : Lille et Valenciennes. L'observation des cartes¹⁶⁴ nous renseigne sur le développement géopolitique de la région.

¹⁶¹ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p., p.23.

¹⁶² Ibidem, p.18.

¹⁶³ DERVILLE A., *Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations, p.13.

¹⁶⁴ Cf. annexe 4.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

La partie au nord de la Scarpe et de l'Escaut appartenait aux comtes de Flandre tandis que le sud formait le comté du Hainaut. Le traité de Verdun en 843 fut à l'origine d'une division territoriale, lourde de conséquences pour la région ; puisque le destin du Hainaut et du Cambrésis fut différent de celui d'Artois et de Flandre pour des siècles. Dès lors, le cours de l'Escaut fut une limite entre le domaine de France et le domaine de Lotharingie.

Jusqu'au XI^e siècle, en Flandre, les villes s'étaient formées à la périphérie. Nous distinguons plusieurs groupes : celui du sud, groupe romain (Boulogne, Arras, Cambrai) ; le groupe de l'Est, le long de l'Escaut (Valenciennes, Gand, Anvers) ; le groupe de l'ouest, le long de la mer (Saint-Omer, Bruges). Ces deux derniers groupes remontaient aux Carolingiens. Les invasions normandes ont substitué à cette structure tri polarisée une structure bipolarisée, et les villes se diversifièrent en deux groupes : l'un sur l'Escaut, l'autre sur la mer. Ce qui explique qu'aux premiers temps du XI^e siècle, la Flandre risquait d'être coupée en deux : Flandre maritime d'une part, Flandre scaldienne, de l'autre (celle de l'Escaut). Au premier quart du XI^e siècle, l'empereur voulait s'emparer de la France scaldienne et la rattacher à la région mosane dont elle aurait pu être considérée comme un prolongement occidental.

Contre ce danger, un comte du milieu du XI^e siècle, Baudouin V, réagit et créa artificiellement des villes dans la Flandre médiane, qui devaient être et qui furent un trait d'union entre les deux Flandres. Lille apparut ainsi en 1054, également Messines¹⁶⁵ et Ypres. Ces villes, d'origine comtale, nées sur un domaine du comte, se doublèrent de châteaux comtaux commandés par des châtelains qui furent nommés par le comte. Le comte y fonda également des collégiales, où des chanoines assuraient non seulement le service religieux, mais un service civil en créant des « bureaux, centre d'administration comtale ». Elles devinrent de grandes villes de foires, et d'un bout à l'autre de l'année, les marchands trouvaient alternativement en ces villes des foires ouvertes pour leurs transactions. » En fait, l'ouverture était dépendante de la circulation, réglementée à l'époque. Celle-ci était possible du 1^{er} mars au 1^{er} novembre ; ainsi à Ypres, en mars, en mai ; à Lille, en août, en septembre, etc.

¹⁶⁵ Messines (en néerlandais Mesen et en picard Messène) est une ville néerlandophone, située dans la région flamande en Province de Flandre occidentale (région du Westhoek). Deux territoires géographiquement non adjacents morcellent la ville de Messines. La ville connut son apogée aux XII^e et XIII^e siècles grâce à l'industrie drapière, tout comme Lille, Ypres ou encore Bruges.

« Et cette politique comtale a réussi. Lille, notamment, est devenue une très grande ville et la Flandre médiane a bien été le trait d'union vivant que Baudouin V –dit Baudouin de Lille- souhaitait. »

Le duc Guillaume le Conquérant procéda à l'identique en Normandie et en même temps. Or, il n'était autre que le gendre de Baudouin V, ce qui accrut les chances d'influence directe. Caen fut créée de toutes pièces par le duc Guillaume, en 1059. « La vie en Normandie était également polarisée aux deux extrémités : d'une part, dans la région de la basse vallée de la Seine (Rouen, les abbayes de Jumièges, Saint-Wandrille, le port d'Harfleur) et, d'autre part, à l'autre extrémité, au Mont-Saint-Michel.

Quant à la Normandie médiale, celle de la vallée de l'Orne, c'était une région où la vie était moindre, la sécurité moins grande ; la preuve en fut que lorsque, vers 1057-1058, le duc de Normandie était en guerre avec le roi de France, celui-ci, qui n'avait pas réussi une attaque venant du côté de la Seine, remonta par la vallée de l'Orne et atteignit les confins de l'actuelle région de Caen ; et il ne fut vaincu par le duc de Normandie qu'entre Caen et Cabourg, près de l'embouchure de la Dive ». Il était donc nécessaire de développer la population dans cette région et c'est ce que fit Guillaume le Conquérant. « Il créa à Caen deux abbayes, une abbaye d'hommes, Saint-Étienne, une abbaye de femmes, la Trinité, qui flanquaient le château ducal. Grâce au château, la sécurité fut assurée et grâce à un système de tenures, la population afflua si bien et si vite que cette région devint prospère en quelques années. Ce fut de l'embouchure de l'Orne que Guillaume le Conquérant, sept ans plus tard, devait s'embarquer pour la conquête de l'Angleterre. »

Voilà deux princes qui parvinrent à créer des villes dont certaines (Lille, Caen), sont encore aujourd'hui les villes les plus importantes de leur région. La politique urbaine de ces deux princes est à rattacher à leur politique tout court qui les conduisait à créer de véritables Etats. « Ainsi, dès le milieu du XI^e siècle, des princes intelligents avaient compris le bienfait que l'existence des villes pouvait procurer à leur Etat. Tout cela, bien entendu, doit entrer en ligne de compte si l'on fait l'inventaire de tous les facteurs qui concourent au développement des villes et complète, en la nuancant, la thèse de Pirenne, sur le développement urbain. »

Le département actuel du Nord ne répondit à aucune ancienne division politique ou ecclésiastique. Ces portions de territoire furent enlevées aux principautés belges par Louis XIV : la plus grande partie appartenait à la Flandre française dont Lille était la capitale et qui fournit à elle seule près de la moitié du département actuel ; le Hainaut français contribua

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

pour plus d'un tiers ; le Cambrésis pour le sixième environ. En plus, quelques communes furent empruntées à l'Artois et au Vermandois. Ce département fut formé en 1790¹⁶⁶.

L'augmentation de la population et les aménagements du territoire opérés par l'homme firent apparaître de nouveaux villages. Beaucoup portèrent le nom du saint patron de la paroisse, signe de l'importance croissante de l'Eglise. Les outils se perfectionnèrent avec une métallurgie renaissante. Les chemins étant praticables, les fleuves et les rivières jouèrent un rôle de premier plan pour le développement du commerce.

Par la suite, Génois et Vénitiens se livrèrent une lutte acharnée pour dominer en Méditerranée. Les Portugais, de leur côté, après l'invention de la caravelle étaient plus en proie à la quête de terres nouvelles et de marchés lointains. Le commerce des épices fut longtemps un monopole portugais. Ce petit pays côtier de la péninsule ibérique était devenu le royaume le plus riche d'Europe. Ceci donne alors une idée de l'importance de la navigation commerciale. Nous étions alors à la moitié du XV^e siècle et le Moyen Age touche à son crépuscule.

Au XV^e siècle, Lille commença à jouer un rôle administratif de premier plan en devenant le siège de la Cour des comptes. Mais avec Charles le téméraire, le rêve d'un état pilote de l'Europe du Nord-Ouest s'évanouit.

En 1516, Charles Quint mit en place de nouvelles structures administratives : Flandre maritime, Flandre gallicane, châtellenie de Lille, Hainaut et Cambrésis, seigneurie indépendante avec son évêque devenu duc. Le royaume de François I^{er} ne commençait qu'aux limites actuelles du département de l'Aisne. La France, pendant deux siècles, tenta de grignoter le riche territoire voisin.

De part et d'autre de la frontière, des défenses furent aménagées : églises et cimetières fortifiés, haies vives impénétrables, petites places fortes. Les premières offensives françaises n'aboutirent pas ; en plusieurs occasions, le Cambrésis, terre « neutre », permit d'ouvrir des négociations pour régler les problèmes internationaux : « Paix des Dames », « Traité du Cateau-Cambrésis. »

¹⁶⁶ La province d'Artois (actuel Pas-de-Calais) était limitée au nord par la Flandre française, à l'est par le Hainaut français et le Cambrésis, au sud et à l'ouest par la Picardie. Elle se divisait en Artois flamingant, au nord de la Lys, et en Artois wallon, au sud. L'Artois flamingant eut d'abord Thérouanne pour capitale, puis Saint-Omer. L'Artois wallon comprenait l'Artois propre, dont Arras était la capitale en même temps que toute la province ; l'Ostrevant, capitale Bouchain (Nord) ; le Ternois, capitale Saint-Pol ; L'escrèbieu, dont les villes principales étaient Lens, Béthune, Hénin-Liétard. Ces deux sections correspondaient assez bien avec les

Après l'annexion de l'Artois en 1659, Louis XIV s'empara de Douai et de Lille en 1667, de Valenciennes et de Cambrai en 1677. La France imposa une nouvelle administration : trois intendances, à Dunkerque, à Lille, à Maubeuge. Des évêques français furent nommés parmi lesquels Fénelon à Cambrai (1695-1715).

Vauban transforma le système défensif médiéval déjà modifié par les Espagnols avec son «pré carré» : double ligne de treize places fortes chacune allant de la mer du Nord à la Meuse, complétée par la réalisation du port militaire de Dunkerque. Il développa un système bastionné associé à l'inondation environnante, renforcé par des éléments défensifs le long des canaux et des lignes de fortins reliés par des palissades. Le démantèlement opéré à la fin du XIX^e siècle conserva la citadelle de Lille et quelques enceintes que l'on s'activa à restaurer, au Quesnoy, à Condé.

10. La ville médiévale : aménagement et morphologie

Les transformations que nous avons évoquées, à savoir la stabilisation des peuples envahisseurs¹⁶⁷, les innovations techniques dans le domaine de l'agriculture¹⁶⁸, l'influence des villes maritimes¹⁶⁹, changèrent radicalement le système de l'habitat, tant dans les villes que dans les campagnes. Nous assistons autour de l'an mil à un grand élan de construction, indissociable des progrès et de l'essor que connut la société médiévale occidentale, entre le X^e et XIV^e siècle. Le Goff le regarde comme le « signe extérieur le plus éclatant de l'essor de la Chrétienté. » Il ajoute : « la production en grand de matières premières (pierre, bois, fer), la mise au point de techniques et la fabrication d'un outillage pour l'extraction, le transport, l'érection de matériaux de taille et de poids considérables, le recrutement de la main d'œuvre, le financement des travaux, tout cela a fait des chantiers de construction (et pas seulement des cathédrales mais aussi des innombrables églises de toutes dimensions, des bâtiments à usages économiques : ponts, granges, halles, et des maisons de riches de plus en plus souvent construites en pierre), le centre de la première, et presque de la seule industrie médiévale.¹⁷⁰ »

Nous n'aborderons que très succinctement les changements en milieu rural, leur mention aura seule vocation à servir notre propos sur l'étude de la ville.¹⁷¹

En dehors des grandes cités du Moyen Age (Venise, Bruges, Florence, Bologne), fondées dans l'Antiquité, les villes médiévales acquièrent leur configuration définitive au moment de leur renaissance. Elles affichèrent toutes les formes possibles. Les ouvrages spécialisés exposent une classification fondée sur une typologie : linéaire, circulaire, radioconcentrique, en échiquier, etc. Mais « aucune cause constante ne put être déterminée, qui justifiait le choix d'un type de ville plutôt que d'un autre.¹⁷² »

Pour ce qui est de leur genèse, chaque ville semble avoir été imaginée comme un cas particulier, qu'elle se fût développée comme « une chaîne de décisions successives » ou

¹⁶⁷ Les Arabes, les Vikings et les Hongrois.

¹⁶⁸ La rotation triennale des cultures, les nouveaux systèmes d'attelage des chevaux et des bœufs, la diffusion des moulins à eau.

¹⁶⁹ Venise, Gênes, Amalfi, Pise, le maintien du commerce qui avait stimulé la renaissance des autres villes des anciens Pays-Bas.

¹⁷⁰ LE GOFF J., *La civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, coll. Champs histoire, Paris, 2008, 366p, p.46

¹⁷¹ Pour plus de précisions, cf BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p.

¹⁷² Ibidem, p.250.

qu'elle fusse « le résultat d'une seule décision initiale. » Aucune règle générale n'est retenue, une infinité de circonstances peut toutefois être observée et exploitée : « la nature du terrain, la tradition locale, les influences exotiques, le symbolisme sacré et profane. Chacune de ces raisons peut être déterminante. »¹⁷³ Pour les sites que nous étudions, nous pouvons valider les caractéristiques géographiques, la présence de l'eau (Douai, Lille, Calais, Boulogne...), la tradition locale pour les propriétés d'anciennes abbayes (Armentières...) ou des bourgades de l'époque romaine ; où enceintes et château furent réhabilités (Bailleul...).

« Celui qui fonde une ville – le roi, le feudataire, l'abbé ou le gouvernement d'une cité-Etat – est également propriétaire de tout le terrain ; il peut donc tracer le plan de la ville dans les moindres détails : non seulement les rues, les places, les fortifications, mais aussi établir la division des lots qui seront assignés aux futurs habitants. L'équilibre entre espaces publics et espaces privés- qui est obtenu avec peine, par des ajustements répétés, dans les villes existantes- peut ici être planifié et calculé à l'avance. »

Ce furent en effet les prérogatives communales spécifiées dans les chartes, qui permirent aux bourgeois de s'engager dans des chantiers de construction. Ce ne fut que quand la commune tendit à se constituer en une aristocratie nouvelle, à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle, que des maisons particulières, virent le jour. Nous pouvons apprécier certaines réalisations, telles le Palais Rihour de Lille¹⁷⁴ (commencé en 1453), même si les restaurations successives le dénaturèrent quelque peu.

La ville médiévale fut d'abord la résidence de l'évêque. C'était le plus souvent une ancienne ville romaine. Mais il n'y avait plus d'ordonnement de la ville selon des principes religieux. Toute référence divine disparut et avec elle les tracés rectangulaires.

La menace des envahisseurs contraignit les anciennes villes romaines à s'enfermer dans des murailles, à se réorganiser autour d'une forteresse dans un périmètre restreint. Les vikings pour notre région d'étude furent, dès le IX^e siècle, une réelle menace¹⁷⁵ et persuadèrent les populations de se regrouper pour organiser la défense.

Les gens se rassemblaient alors autour d'un château ou d'un monastère afin de s'abriter des attaques. À cela s'ajoutèrent ceux qui ne trouvaient pas de travail dans la campagne et vinrent

¹⁷³ Ibid.

¹⁷⁴ Cf. annexe 7.3.21.4.2.

¹⁷⁵ À partir du tout début du IX^e siècle, ils convoitèrent toutes les côtes septentrionales et occidentales de l'Europe.

accroître la population. D'autres villes, nommées les « bourgs » étaient en fait d'importants villages où les fermiers locaux vendaient leurs produits. Un centre de commerce - un port, le confluent de deux rivières ou un carrefour achalandé - devenait souvent le site d'une ville en pleine expansion. Ces villes étaient souvent d'anciennes localités du Haut Moyen Age, dont le nom romain *burgus* signifiait *bourg*.

Nous avons dit que la priorité pour cette nouvelle société était la paix, la sécurité. Or, beaucoup de constructions étaient en bois. La population préférait la construction en pierre qui avait l'avantage de préserver davantage des risques d'incendie, mais elle était onéreuse et réservée de fait aux plus fortunés. Les marchands moins aisés habitaient des maisons dont la structure en bois était bourrée de boue, de fumier et de crin de cheval. En raison du coût élevé de l'habitat en ville, les constructions se faisaient en hauteur. Les lots étaient longs et étroits et, souvent, un passage sur le côté donnait accès à l'entrepôt et à l'écurie. Les terrains étaient souvent centrés autour du marché, ils s'étendaient en superficie. Ceux-ci, encore aux mains des abbayes, des seigneurs, ou déjà cédés à quelques privilégiés, furent lotis pour loger les nouveaux arrivants.

Comme celles-ci étaient trop petites pour accueillir ces nouveaux arrivants, il se forma alors aux portes de la ville d'autres établissements que l'on appela *faubourgs* et qui devinrent rapidement « plus gros que le noyau originel. » Cette population se groupa en "voisinages", situés de préférence soit autour d'églises ou de chapelles, centres de futures paroisses, soit sur un emplacement favorable à certaines activités professionnelles : le bord des rivières pour les teinturiers, les foulons, les cordonniers ; à proximité du marché pour les bouchers, les boulangers, les "fèvres", c'est-à-dire les forgerons, etc. Ainsi vit-on se multiplier ouvriers d'artisans et échoppes de marchands, elles-mêmes protégées par une enceinte fortifiée dans la première moitié du XII^e siècle.

Il devint nécessaire de construire une « nouvelle enceinte qui englobe les faubourgs et les autres établissements (églises, abbayes, châteaux), qui se trouvaient hors de la vieille enceinte. La nouvelle ville,¹⁷⁶ ainsi formée, continua à croître sur le même mode, et éleva d'autres enceintes, toujours plus vastes.¹⁷⁷ La bourgeoisie, lorsqu'elle s'affranchit et obtint le contrôle de son activité économique, « mit en place un système d'impôts proportionnel au revenu

¹⁷⁶ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p., p.171.

¹⁷⁷ Ibidem p.169.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

destiné au financement des travaux d'utilité publique, parmi lesquels, en premier lieu, ceux qui concernaient la défense : les fortifications et les armements »¹⁷⁸.

À côté de ces anciennes bourgades se créèrent également des villes neuves, provoquées par les transformations de la campagne ou des raisons militaires. Celles-ci étaient jusqu'alors fondées sur une économie suffisante, mais la réouverture des échanges commerciaux provoqua l'accroissement de la population et de la production agricole. « La ville marchande importa des vivres et des matières premières, et exporta les produits de l'industrie et du commerce. Ces exigences nécessitaient la colonisation de nouvelles terres et une exploitation plus rationnelle de celles déjà cultivées. » Arrivèrent de l'extérieur des travailleurs libres et les propriétaires fondèrent pour leur propre compte « des villes neuves »¹⁷⁹, sur des terrains libres, qui n'avaient pas encore été bonifiés ou cultivés. »¹⁸⁰

C'est ainsi que des villes commerçantes apparurent, soit que ce fût leur vocation première soit qu'il s'agît d'adjonctions à des cités héritées des cités romaines. Nous pouvons nommer les villes de foires que nous avons évoquées précédemment (Provins, Troyes, Gand, Bruges etc.), sur les parcours entre la Flandre et les ports de la Hanse et l'Italie du Nord. Voilà pour ce qui est de leur (re)naissance, que nous avons quand même pu préciser, contrairement à leur(s) forme(s) dont l'étude reste une entreprise complexe. À la lecture de plusieurs ouvrages de références sur le sujet (Georges Duby, Alain Derville, Jacques Le Goff entre autres), nous aboutissons à des conclusions similaires, dont la synthèse de Leonardo Benevolo paraît exhaustive et pertinente :

« L'orientation de la culture médiévale, qui ne tend pas à établir des modèles formels comme la culture antique, rend impossible une description générale de la forme urbaine. Les villes du Moyen Age ont toutes les formes possibles et s'adaptent librement à toutes les circonstances historiques et géographiques. »¹⁸¹

Quelques traits généraux peuvent cependant être énumérés, qui sont à mettre en relation avec les circonstances politiques et économiques.

¹⁷⁸ Ibid.

¹⁷⁹ Ce sont les *bastides* en France méridionale, les *poblaciones* en Espagne, les villes de colonisation en Allemagne orientale.

¹⁸⁰ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.173.

¹⁸¹ Ibidem, p.178.

« ¹⁸²Le réseau viaire des villes médiévales était irrégulier. Toutefois les rues étaient organisées de façon à former un espace unitaire, dans lequel il était toujours possible de s'orienter et d'avoir une idée générale du quartier ou de la ville. Les rues n'ont pas toutes la même importance, mais il existait une gradation continue d'artères principales et secondaires ; les places ne sont pas des espaces clos, indépendants des rues, mais des évasements étroitement liés aux rues qui y aboutissent. Seules les rues secondaires sont de simples passages ; toutes les autres se prêtent à divers usages : au transit, au stationnement, au commerce, aux réunions. Les maisons, presque toujours à plusieurs étages, s'ouvrent sur l'espace public de l'architecture de leurs façades contribue à créer l'ambiance des rues ou des places. »

Nous pouvons apprécier cette gradation des artères lorsque nous observons le plan de Charles Desbordes de la ville d'Amiens au XIII^e siècle¹⁸³, nous distinguons l'artère principale qui traverse la cité dans toute sa longueur et l'ensemble des rues qui y aboutissent, notamment sur la place du marché. Les mêmes observations peuvent se faire sur des communes comme Bailleul.

« Les espaces publics et privés ne forment donc pas de zones contiguës et distinctes, comme dans la cité antique ; il existe un espace public commun, complexe et unitaire, qui se ramifie à travers toute la ville, et à l'intérieur duquel se trouvent tous les édifices publics et privés, avec leurs éventuels espaces intérieurs, cours ou jardins. » Pour les communes de notre étude, les bâtiments religieux et civils ne furent jamais très éloignés, et même souvent en concurrence sur un même espace : Bailleul, Amiens par exemple. Le château était adossé à l'enceinte, dont les portes furent investies par les bourgeois dans un premier temps et, firent office de beffrois. Malheureusement, il nous en reste peu d'exemples : citons Rouen¹⁸⁴, Auxerre¹⁸⁵, Amboise¹⁸⁶. Au même titre, les premiers marchés et foires se tenaient, à l'origine, à proximité des *portus* et donc des murailles, mais prirent progressivement, avec les communes, le chemin du centre. Désormais, ces architectures se mirent en scène sur des grand'places, lieux de rencontre, d'échange, de marché : Amiens¹⁸⁷, Arras¹⁸⁸ pour ne citer qu'eux.

À ce propos, l'historien nous précise : « Ce nouvel équilibre entre les deux espaces dépend du compromis entre la législation publique et les intérêts privés. En effet, les statuts communaux réglementent minutieusement les points de contact entre l'espace public et les édifices privés,

¹⁸² Ibid.

¹⁸³ Cf. Figure 215 : La Ville d'Amiens au XIII^e siècle.

¹⁸⁴ Cf. annexe 7.5.1.

¹⁸⁵ Cf. annexe 9.1.4.

¹⁸⁶ Cf. annexe 9.1.2.

¹⁸⁷ Cf. annexe 7.6.2.

¹⁸⁸ Cf. annexe 7.4.2.

et les zones dans lesquelles les deux intérêts se superposent : les saillies des maisons qui avancent en partie sur la rue, les portiques, les escaliers extérieurs, etc.¹⁸⁹ » Nous avons l'exemple du beffroi de Béthune¹⁹⁰, tantôt isolé, tantôt accolé à la halle puis entouré d'échoppes. D'abord esseulé sur la grande place et face à la halle, il fut, en 1388, reconstruit et scellé à celle-ci, disparue en 1664 dans un incendie. Elle s'appuyait contre la face ouest de la tour, élargie par des contreforts, et l'on y accédait en passant sous le beffroi par l'arcade est, face à « l'Hôtel du Nord », aujourd'hui « Crédit du nord ». Dès 1442, les échevins proposèrent à la location, le terrain situé autour du beffroi ; pour que les marchands puissent y construire des échoppes. Mais, par une série d'usurpations, les locataires finirent par s'approprier les parcelles.

Ce qui fit de cet espace public une structure complexe, c'est qu'il fut le siège des différents pouvoirs : l'épiscopat, le gouvernement municipal, les ordres religieux, les corporations. « Ainsi, une ville relativement grande n'eut jamais un seul centre : elle a un centre religieux (avec la cathédrale et palais épiscopal), un centre civil (avec le palais communal), un ou plusieurs centres commerciaux avec les loggias et les palais des associations marchandes.¹⁹¹ » Ces zones pouvaient en partie coïncider, mais l'opposition entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux –qui n'existait pas dans l'antiquité– fut toujours plus ou moins marquée, et particulièrement dans le Nord.

Nous pouvons retrouver cette répartition dans des villes importantes comme Arras, ou Laon que nous avons abordées . Le témoignage de l'abbé-chroniqueur, Guilbert de Nogent, nous rend compte de cette organisation spatiale et de la redistribution des pouvoirs qui s'y jouaient en ces termes « Deux pouvoirs y cohabitaient¹⁹² : près de la porte d'Ardon, le palais royal et la tour du Roi avec ses fonctionnaires et dignitaires, et près de la porte Germaine, la cathédrale, le palais épiscopal et le cloître ; enfin vers l'ouest, le bourg avec ses artisans et commerçants, son quartier juif et ses étrangers ».

Chaque ville était divisée en quartiers qui se distinguaient par leur propre physionomie, leurs emblèmes et souvent aussi leur organisation politique et leurs fonctions. Au XIII^e siècle, quand les villes devinrent plus grandes, « quelques centres secondaires se formèrent dans les

¹⁸⁹ Ibid.

¹⁹⁰ Cf. annexe 7.4.3.

¹⁹¹ Ibid.

¹⁹² CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p, p25.

quartiers périphériques : ce furent les couvents des nouveaux ordres religieux –les Franciscains, les Dominicains, les Servites –avec leurs églises et leurs places.¹⁹³»

Comme le fait remarquer Alain Derville, « ces villes n'étaient pas des agrégats de tours et de barres (...). Leur plan est intelligent, du moins est-il intelligible. On peut déterminer un centre, des axes majeurs, des quartiers, des faubourgs. »¹⁹⁴

La ville médiévale était un « corps politique privilégié »¹⁹⁵, puisqu'elle concentrait en son territoire délimité trois pouvoirs en concurrence et, toutefois, dépendants les uns des autres. La bourgeoisie des villes constitua elle-même une minorité de la population totale, qui augmenta rapidement et continuellement du début du XI^e à la moitié du XIV^e siècle. Par conséquent, « la concentration fut sa loi fondamentale¹⁹⁶ » : le centre de la ville fut le lieu le plus convoité ; « les classes les plus aisées habitaient dans le centre, les plus pauvres en périphérie ; au centre se dressèrent quelques structures très hautes : la tour du palais communal, le campanile ou les flèches de la cathédrale- qui marquaient le point culminant du profil de la ville et rendaient cohérent, y compris dans la troisième dimension, le nouveau scénario urbain.¹⁹⁷ » Les vues, croquis et gravures que nous possédons illustrent ici le propos de l'auteur que nous partageons : les gravures de Gourdain¹⁹⁸ pour Amiens, les plans et profils des archives municipales d'Armentières, les croquis et plans d'Arras etc.

Chaque ville devait avoir des murs d'enceinte pour se défendre du monde extérieur, et comme elle s'agrandissait, « il fallut construire plusieurs enceintes concentriques ; ces murs qui étaient les travaux publics de loin les plus coûteux, eurent presque toujours un tracé irrégulier et arrondi, le plus court possible compte tenu de la superficie à protéger.¹⁹⁹ » Les plans des villes et de leur évolution urbanistique depuis la période médiévale témoignent de ce parti pris : Armentières²⁰⁰, Arras²⁰¹, Douai²⁰²...

La construction d'une nouvelle enceinte ne pouvait être différée, « tant que n'était pas rempli l'espace disponible à l'intérieur de la vieille enceinte ; c'est pourquoi les quartiers médiévaux

¹⁹³ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.178.

¹⁹⁴ DERVILLE A., *Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations, p.14.

¹⁹⁵ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.178.

¹⁹⁶ Ibidem, p.179.

¹⁹⁷ Ibid.

¹⁹⁸ Cf. Figure 225 : Amiens au XVIII^e siècle, gravure de Gourdain : Vue du côté du Pont de Metz. Et Figure 226 : Amiens au XVIII^e siècle, gravure de Gourdain : Vue du côté de Saint Maurice.

¹⁹⁹ Ibid.

²⁰⁰ Cf. annexe 7.3.2.

²⁰¹ Cf. annexe 7.4.2.

étaient denses, et que les maisons se développèrent en hauteur.²⁰³ » « Seules les grandes enceintes construites à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e siècle -Florence, Sienne, Bologne, Padoue et Gand- se révélèrent trop grandes lorsque la population, au XIV^e siècle cessa d'augmenter ou diminua à l'intérieur de ces enceintes. De grands espaces verts restèrent libres et ne furent occupés qu'au XIX^e siècle.²⁰⁴ »

Les villes médiévales que nous connaissons ne reçurent une forme définitive qu'au cours des siècles suivants, du XV^e au XVIII^e siècle, lorsque leur dimension et leur équipement se furent stabilisés. Les riches cités drapières, comme Arras, Douai, Béthune, alors enrichies investirent dans de beaux desseins d'embellissement. Evoquons l'histoire d'Arras dont les échevins, en 1501, entreprirent, alors que le beffroi n'était pas terminé, de construire un nouvel hôtel de ville car la vieille halle aux cuirs, servant de maison commune, était devenue trop petite. L'édifice fut achevé en 1506. L'architecte Mathias Thesson ajouta les deux ailes renaissance en 1572. Pendant ce temps, les travaux du beffroi se poursuivaient lentement. Sur la base carrée fut construite une lanterne à deux étages, le premier octogonal, le second hexagonal, chaque partie étant couronnée par un parapet ajouré. La tour ne fut terminée qu'en 1554, lorsque l'architecte Jacques Le Caron la coiffa d'une couronne impériale, symbole monarchiste, semblable à celle du beffroi d'Audenarde²⁰⁵. Des anecdotes similaires, que nous pouvons apprécier en annexe, illustrent tout aussi bien l'évolution morphologique de l'espace urbain médiéval.

Aux siècles précédents, lorsqu'elles étaient en pleine croissance, leur aspect devait être beaucoup plus désordonné. Les églises et les bâtiments les plus importants étaient des chantiers couverts d'échafaudage, chaque nouvel ouvrage constituait un ajout inattendu, ce fut l'exemple d'Arras confirme d'ailleurs, ainsi que l'histoire de Bailleul. L'unité était garantie par la cohérence du style, c'est-à-dire caractérisée par la confiance en l'avenir, et non par la mémoire d'une image passée. Le gothique est précisément le style international qui unifia les méthodes de construction et de décoration des édifices à travers toute l'Europe, à partir du milieu du XII^e siècle.

Dans son livre de 1937, *Quand les cathédrales étaient blanches*, Le Corbusier décrit la transformation des villes avec l'arrivée du gothique :

²⁰² Cf. annexe 7.3.10.

²⁰³ Ibid.

« Les cathédrales étaient blanches parce qu'elles étaient neuves. Les villes étaient neuves ; on en construisait de toutes pièces, en ordre, régulières, géométriques, d'après des plans. (...) Sur toutes les villes ou les bourgs encerclés de murailles neuves, le gratte-ciel de Dieu dominait la contrée. On l'avait fait aussi haut qu'on avait pu, extraordinairement haut. C'était une disproportion dans l'ensemble. Mais non, c'était un acte d'optimisme, un geste de courage, un signe de fierté, une preuve de maîtrise ! (...) Le monde nouveau commençait. Blanc, limpide, joyeux, propre, net et sans retours, le monde nouveau s'ouvrait comme une fleur sur les ruines. On avait tout quitté de ce qui était usages reconnus ; on avait tourné le dos. En cent années, le prodige s'accomplit et l'Europe fut changée. »

Ces mots de Le Corbusier, son évocation de la blancheur, de la nouveauté, de la fierté font forcément écho aux mots du chroniqueur bourguignon Raoul Glaber ; peut-être, qui sait, en fut-il inspiré. Le Goff relate comme étant l'un des plus célèbres textes et donc, témoignage incontournable de cette effervescence²⁰⁶ :

« Comme approchait la troisième année qui suivit l'an mil, on vit dans presque toute la terre, mais surtout en Italie et en Gaule, réédifier les bâtiments des églises ; bien que la plupart fort bien construites, n'en eussent nul besoin, une véritable émulation poussait chaque communauté chrétienne à en avoir une plus somptueuse que celle des voisins. On eût dit que le monde lui-même se secouait pour dépouiller sa vétusté et revêtait de toutes parts un *blanc manteau d'églises*. Alors presque toutes les églises des sièges épiscopaux, celles des monastères consacrées à toutes sortes de saints, et même les petites chapelles des villages, furent reconstruites plus belles par les fidèles. »

Ce monde dépoli de Glaber, revêtu d'un *blanc manteau d'églises* renvoie aux blanches et neuves cathédrales de Le Corbusier.

Pascal Sanson, durant les XIII^{es} Journées Internationales de Sémiotique de Blois, présenta et explicita « les signes visuels architecturaux dont l'analyse sémiotique, implicite ou explicite, fait qu'ils soient identifiés comme indices d'une ville européenne ou plus généralement d'un site européen.²⁰⁷ »

La nature essentielle des villes européennes se définissait alors par trois caractères fondamentaux dont la stabilité se conserva avec le temps : – la continuité, la complexité, la concentration- Une quatrième composante que Benevolo appelle « la capacité de renouvellement » ne survécut pas à la crise de la seconde moitié du XIV^e siècle. La période

²⁰⁴ Ibid.

²⁰⁵ Cf. annexe 6.1.

²⁰⁶ LE GOFF J., *La civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, coll. Champs histoire, Paris, 2008, 366p, p.46

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

créative la plus importante était alors passée ; à partir de là, on regarda en arrière, on se tourna vers le passé pour prendre toute décision nouvelle.

Pour comprendre la cité antique une description complète de quelques villes dominantes peut suffire : Athènes, Rome, Constantinople. En revanche, au Moyen Age il n'existe aucune grande métropole mais un grand nombre de villes moyennes, parmi lesquelles une douzaine, aux XIII^e et XIV^e siècles, atteignent à peu près la même dimension : de 300 à 600 hectares de superficie et de 50 000 à 150 000 habitants. Les villes médiévales étaient petites. Peu d'entre elles comptaient plus de 2000 habitants. Florence et Paris, villes florissantes, n'excédaient pas 200 000 résidents.

D'après l'historien Alain Derville, la population de Gand atteignait en 1356-1358 environ 64000 habitants. Ce qui fut extrêmement néfaste aux Flandres, outre la crise économique, ce furent les épidémies de peste. Il ne restait guère plus de 25 000 habitants à la fin du siècle. En dépit de famines et de deux épidémies de peste, Lille était en plein accroissement démographique, ce qui persuada les autorités de la ville d'investir dans une immense enceinte de 644 hectares, qui ne fut jamais remplie ; Bruges et Ypres ne comptaient pas 10 000 habitants en 1506. Toutes ces villes souffrirent de la crise économique et de la mort de leurs draperies. Ypres ne se releva jamais tout à fait. Lille, Saint-Omer et Arras devaient compter entre 14 000 et 15 000 habitants au milieu du XV^e siècle alors que leur population vers 1300 chiffrait à 40 000. Le développement de la cité-Etat et la fondation de villes neuves dans la campagne furent interrompus, vers le milieu du XIV^e siècle, par une brusque diminution de la population –due à une série d'épidémies, et surtout à la grande peste de 1348-1349- et par le déclin de l'activité économique.²⁰⁸

En ce qui concerne la distribution de l'espace, la place du marché devint un des pôles de la ville au même titre que la cathédrale. Un troisième pôle étant le château du souverain ou du seigneur, souvent implanté initialement aux limites de la ville et adossé à l'enceinte fortifiée. La ville médiévale était devenue utilitaire, complexe tant par les valeurs qu'elle traduisait que par les pouvoirs qui s'y exerçaient et qui se retrouvaient à travers une juxtaposition de quartiers. De nouvelles murailles enserraient l'ensemble de ces quartiers : enceinte de Philippe Auguste (vers 1200), puis de Charles V (après 1367) par exemple à Paris.

²⁰⁷ SANSON P., « Quelques signes visuels architecturaux, indices d'un site européen », XIII^{es} Journées Internationales de Sémiotique de Blois, Les Rendez-Vous de l'Histoire, Blois, novembre 2008.

²⁰⁸ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèse, réed. 2004, 509p., p. 173.

L'architecture des villes médiévales était simple, subtile, guidée par l'empirisme : ainsi de ses quartiers commerçants situés près des portes, au contact des routes et de la campagne, et qui évitent la congestion du centre. Les constructions, petites, étaient serrées autour de rues étroites et tortueuses, l'espace intérieur de l'enceinte étant limité. C'est de cette diversité des formes, alliée à l'homogénéité des matériaux que naquit l'harmonie de la ville médiévale qui suscita la nostalgie de bien des théoriciens du XIX^e siècle, entretenue par des historiens, tels Henri Pirenne.

M. Lavedan, dans ses travaux sur l'urbanisme médiéval, considère « le nouveau type urbain radioconcentrique, dont toutes les rues convergent vers le centre et dont le contour est généralement circulaire » ; puis la création urbaine en France, en Angleterre et en Allemagne ; enfin, les éléments de la ville, les places et les rues : fonctions, structure, aménagement, atmosphère. Lavedan revient sur la nature et les formes des villes, l'opposition entre les villes anciennes et les villes neuves²⁰⁹. Celle-ci jusqu'au milieu du XIII^e siècle n'était encore qu'un « lotissement » plutôt qu'une « composition. »

Les solutions adoptées variaient selon les conditions topographiques et politiques locales. Parfois, seule l'agglomération marchande fut ceinturée ; parfois, comme à Dijon, le rempart regroupait le point fort ancien, le quartier marchand et même les églises extérieures ; parfois encore, les deux cellules, point fort et bourg marchand restaient séparés. L'aspect de ces villes demeura quasi rustique. Peu d'artifices imposants, en dehors des grandes églises et du donjon seigneurial, quelques ponts de bois jetés sur les rivières, des chapelles minuscules et souvent peu solides, des habitations médiocres construites en bois ou en torchis, quelques tours de pierre, des remparts encore bien sommaires, en majeure partie constitués de fossés et de palissades renforcées de portes en pierre, tel était le tableau, fort infidèle, que l'on pourrait se risquer à reconstituer. L'eau était fournie par des puits ou des sources qui alimentaient tout un quartier. Il n'y avait pas d'égouts, les rues bourbeuses étaient livrées au bétail: les épidémies - " pestes " - furent fréquentes et meurtrières, tout autant que les incendies qui ravagèrent périodiquement de vastes îlots urbains, quand ils ne détruisirent pas la ville entière.

Il n'empêche qu'aux yeux des contemporains, éblouis souvent par un tel entassement d'hommes et de bâtiments, devant l'abondance des marchandises de toutes sortes, devant les

²⁰⁹ LAVEDAN, *Qu'est-ce que l'urbanisme ? introduction à l'histoire de l'urbanisme*, Paris, Laurens, in_8°, deuxième partie, Notions générales sur le plan des villes, p.21-82.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

commodités relatives et l'agrément de la vie urbaine, ces agglomérations paraissaient des réussites extraordinaires.

Nous avons évoqué les trois composantes majeures pour aborder la morphologie urbaine, nous allons maintenant traiter de leurs fonctions utilitaires qui nous amèneront à évoquer leurs symboliques mais superficiellement. Elles étaient communes à la plupart des villes médiévales. La première composante était l'enceinte fortifiée, le château du souverain ou du seigneur, souvent implanté initialement aux limites de la ville. La fonction défensive était déterminante pour la sûreté du bourg. Dominée par le beffroi, faisant alors office de tour de guet, et défendue par une garnison, elle était percée par des portes contrôlant les entrées. Il fallait s'amender d'une taxe pour accéder au bourg. Il se créa même en cette époque de déclin urbain, rappelons-le, des villes nouvelles, là où l'espace était peu urbanisé, soit à des fins commerciales, soit pour des raisons militaires.

La deuxième composante était la grand'place ou place du grand marché, sans conteste le lieu le plus animé de la ville. En fait, plusieurs marchés s'y tenaient et permettaient aux marchands d'étaler leurs produits: halle aux vins, halle des drapiers, marché au beurre, marché aux herbes, aux harengs... La place du marché, associée au beffroi, figure marchande qui s'intégra souvent dans le même espace, devint un des pôles de la ville au même titre que la cathédrale.

La troisième composante était l'église, le « gratte-ciel » de l'époque, dont le clocher jaillissait au-dessus des toits des maisons. À partir du XIII^e siècle, ce symbole religieux allait devoir rivaliser avec un autre symbole architectural, le beffroi communal.

La ville médiévale était devenue utilitaire, complexe tant par les valeurs qu'elles traduisaient que par les pouvoirs qui s'y exerçaient et qui se retrouvaient à travers une juxtaposition de quartiers. De nouvelles murailles enserraient l'ensemble de ces quartiers : enceinte de Philippe Auguste (vers 1200), puis de Charles V (après 1367).

Lorsque l'on étudie la ville, son et ses espaces publics (« urbains »), il semble que l'organisation politique et sociale soit indissociable voire inhérente à son étude car lorsque nous parlons de ville, nous parlons de cité de civilisation. Lorsque nous étudions les beffrois, les motivations de leur édification, leurs fonctions, symboliques, leur architecture, nous évoquons la ville qui les abrite, la cité, les peuples et civilisations, autant de notions qui

relient notre objet à une dimension politique qu'elle soit juridique, sociale historique ou géographique

La ville renvoie à la notion de centralité et cela est à considérer dans l'étude de l'architecture publique qui souvent s'inscrit spatialement au centre de la cité, de la ville ou commune. La ville entière s'inscrit spatialement au centre d'un territoire et ses monuments phares, en tous les cas, les figures architecturales du pouvoir public se scénarisent sur une grand'place ou tout au moins au cœur de la ville, là où la rencontre et les échanges sont privilégiés.

La civilisation féodale et la civilisation bourgeoise impulsèrent des bouleversements historiques qui se traduisirent par des mutations urbaines et sociétales. S'ensuivit un développement de la production avec des méthodes scientifiques, qui caractérise aujourd'hui notre société industrielle. Dans cette situation nouvelle, la ville (siège des pouvoirs en place) était encore opposée à la campagne. Ce dualisme fut dépassé et aboutit à ce que nous appelons la ville moderne.

11. Les périodes architecturales du beffroi

Nous nous sommes, en premier lieu, interrogés sur les motivations qui avaient présidé à la naissance de l'architecture publique et à sa répartition géographique. Nous avons établi que cette densité s'explique en partie par la rigidité de la société féodale, que connurent les anciens Pays-Bas pendant le Moyen Age. Les provinces rattachées, pendant un temps assez long au duché de Bourgogne et aux Flandres, virent s'élever ces tours, symbole de leur pugnacité pour l'obtention de libertés civiles. Il ne fut donc pas étonnant que la Flandre, principal théâtre de ces événements, abritasse, à ce titre, ce que beaucoup estiment être les fleurons de l'architecture communale de l'Occident médiéval.

Il ne fait aucun doute que l'approche géographique, politique et historique que nous venons de développer était nécessaire à l'appréhension de notre objet d'étude. Il semble tout aussi important, avant de clore ce chapitre, de rappeler les conditions de construction au Moyen Age. Nous partageons là les propos avisés de Viollet-le-Duc, qui défendit et démontra que « Dans les temps antiques, comme pendant le Moyen Age, aucune oeuvre due à l'intelligence humaine n'a mieux marqué peut-être l'état social d'un peuple et démontré ses aptitudes, que la manière de bâtir.²¹⁰ »

La précarité des voies terrestres fut abordée lorsque nous avons traité de la renaissance des villes et du commerce. L'austérité des routes, le peu de moyens de transport, étaient une contrainte majeure aux programmes urbanistiques et architecturaux. Ces inconvénients rendaient laborieux l'extraction, le chargement et le transport de lourds matériaux. L'architecture n'avait d'autres choix que de se soumettre aux moyens dont elle disposait. L'unité politique et l'émancipation des grandes villes, vers la fin du XII^e siècle, entraîna l'essor économique et donc un développement de l'extraction et du déplacement des matériaux, un perfectionnement technique, ainsi que la formation de corporations. Bien entendu, ce furent les riches cités peuplées qui en bénéficièrent et financèrent des projets d'embellissement parfois grandioses.

²¹⁰ VIOLLET-LE-DUC E.M, *Entretiens sur l'architecture* [Document électronique], par, Numérisation BNF de l'édition de Paris : INALF, 1961- (Frantext ; P556-P557). Reprod. de l'éd. de Paris : A. Morel, 1872

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

Cet enrichissement contribua fortement au rayonnement de l'art qui fut lié à un mouvement social, l'émergence du pouvoir communal que nous avons précédemment expliqué. Le foyer de cette rénovation fut l'Ile de France. Ce rayonnement de l'art partit du domaine royal et s'étendit avec les progrès de l'autorité centrale sur les provinces successivement annexées à la couronne ; à savoir les villes du Nord de la France.

Les études de Vitet ont établi et les travaux de Viollet-le-Duc ont confirmé l'existence d'un lien étroit entre l'expansion de l'art gothique et ce mouvement d'affranchissement des communes, exprimé sur une tonalité lyrique par Le Corbusier (Cf. extrait cité du livre *Quand les cathédrales étaient blanches*) .

Parmi les premières communes, on doit compter Noyon, Senlis, Sens, Laon, Bourges, Reims, Amiens : ce furent précisément les villes où s'élevèrent les premières cathédrales gothiques. Et en effet, pour les villes entrées en possession de leurs franchises, la cathédrale n'était pas seulement l'édifice du culte, mais aussi un lieu d'assemblées publiques. Réunions municipales, fêtes civiles, représentations de mystères, tout se passait dans son enceinte : la cathédrale fut le centre unique de l'existence communale et comme le cœur de la cité. Elle était alors le monument populaire par excellence.

Puis quand le pouvoir royal s'étendit au loin, on vit se former dans ses principaux centres comme des « colonies de l'art gothique » (Carcassonne par exemple). Cette concentration de la vie municipale dans l'édifice du culte fut d'ailleurs de courte durée : l'abus était inévitable.

L'élément profane devint tellement envahissant, qu'il fallut dès le milieu du XIII^e siècle y mettre un terme. Une partie de l'édifice fut réservée aux cérémonies sacrées dans un premier temps mais très rapidement, le caractère à demi civil de la cathédrale s'effaça.

Le jour où l'église devint un édifice purement religieux, la nécessité du beffroi se fit vraiment sentir; mais les fluctuations de l'indépendance communale ne permirent que fort tard d'en faire un monument.

Les villes que la réforme de l'architecture atteignit furent celles que l'organisation communale rattacha plus directement au pouvoir royal. Or, dans le Nord, le pouvoir royal, trop lointain et trop faible, laissa une infinité de seigneuries diviser la région. Cette situation devait trouver un contrepois et les marchands enrichis se profilèrent tel l'instrument idéal. Cela engendra de violentes luttes avec la féodalité et le clergé. Par ailleurs, la région passait

d'une domination à l'autre, empêchant l'affirmation de l'Eglise. Cette instabilité peut expliquer le peu de chantiers de cathédrales entrepris, chantiers qui s'étalaient sur plusieurs siècles ; que la crise de la chrétienté stoppa définitivement dès le XIV^e siècle. Arras et Cambrai possédèrent une cathédrale qui ne résista pas à l'histoire mouvementée de la région. Seule Amiens, située en Picardie, bénéficie d'une cathédrale et d'une tour municipale. À l'inverse, les beffrois fleurirent et firent l'objet de constructions soignées.

Dès l'obtention des chartes communales, le droit de disposer d'une cloche, celui de sonner la réunion, amenèrent les « nouveaux citoyens d'honneur » à trouver un lieu pour procéder aux services de la municipalité, cela se fit dans une simple tour carrée, dite « le beffroi. » La cloche est certainement l'attribut le plus important et J. Lestocquoy le justifie brillamment : « Bien plus que les beffrois, les cloches sont l'élément indispensable de la vie communale. Lorsque le prince supprime la commune, il fait parfois démolir le beffroi (Corbie, Boulogne), mais toujours il fait enlever les cloches.²¹¹ » Posséder une cloche, c'est régenter la vie de la cité car c'est la cloche qui rythme la journée, de l'aube jusqu'au couvre-feu.

11.1. Les premiers beffrois

Les premiers beffrois furent construits en bois et ne purent résister dans le temps aux incendies. Ainsi périt le beffroi de Bruges en 1280, emportant avec lui archives communales et charte. Or le comte Guy de Dampierre ne renouvela pas les privilèges des bourgeois. Dès lors, la préoccupation des communes fut d'ériger des beffrois en pierre et de protéger au maximum leurs privilèges des incendies, mais aussi des vols et des guerres. De ces constructions en bois, il nous en reste une représentation très partielle, les deux derniers *klokhuis*²¹² de Flandre : Hardifort²¹³, et Eecke²¹⁴ dans la région du Nord-Pas-de-Calais, à proximité de Dunkerque. Ils sont censés évoquer ce à quoi devaient ressembler les premiers ouvrages.

Les cloches communales étaient « accrochées à un échafaudage en bois pour amortir l'ébranlement provoqué par la sonnerie d'une ou plusieurs cloches, les chartes et privilèges enfermés dans un coffre fermé de plusieurs serrures et gardé dans une salle du beffroi. »

²¹¹ LESTOCQUOY J. *Aux origines de la bourgeoisie : les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens (XI^e- XV^e siècles)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1952, 248p.

²¹² Littéralement "maison des cloches" en néerlandais.

Premier chapitre

Contexte historique et spatial

Beaucoup de communes préférèrent investir des tours existantes. Nous avons vu que les clochers des églises n'ayant pu être utilisés que brièvement, la commune prospecta d'autres lieux, donjons ou campaniles disponibles, susceptibles d'héberger leur cloche. Elle se tourna alors vers les tours d'enceinte qui faisaient partie de la propriété communale. C'est ainsi que les premiers beffrois surmontèrent les portes des villes. C'est le cas de Bordeaux²¹⁵, Aix-en-Provence²¹⁶, Evreux²¹⁷, Rouen²¹⁸, Amboise²¹⁹, Saint-Fargeau²²⁰, Auxerre²²¹ et Avallon²²².

Ils pouvaient également se dresser sur un marché ou sur une place comme à Amiens²²³ ou Béthune²²⁴. Ce qui les caractérisait, c'était leur isolement. Celui d'Evreux, esseulé au milieu d'un marché, repose sur une arcade qui paraît un souvenir des portes de la ville. L'intérêt de celui-ci est qu'il est complet et l'un des rares de ce type.

Ces premiers édifices inspirèrent peut-être la construction de certains beffrois, élevés à dessein sous forme de porte surmontée d'une ou deux tours. Nous pouvons citer parmi les beffrois servant de porte, bâtis à cheval sur une rue, les tours de Saint-Antonin²²⁵, d'Avallon, de Rosières-aux-Salines²²⁶, de Bordeaux²²⁷.

Exceptés les beffrois d'Auxerre et de Saint-Benoît du Sault, en Indre, qui sont des tours rondes, les autres édifices présentent tous un soubassement carré. Ils peuvent supporter une tour octogonale, tels ceux d'Evreux²²⁸, Arras, Alost, Courthezin, Millau. Mais la tour carrée demeure le cas le plus fréquent.

Cette imposante base, héritage de l'architecture romane, empruntée au vocabulaire défensif des tours de l'enceinte, était le plus souvent surmontée d'un comble en charpente recouvert d'ardoises ou de plomb, dans lequel étaient suspendues une ou plusieurs cloches. Il fut à la

²¹³ Cf. annexe 7.3.15

²¹⁴ Cf. annexe 7.3.12

²¹⁵ Cf. annexe 9.1.5

²¹⁶ Cf. annexe 9.1.1

²¹⁷ Cf. annexe 7.2.1

²¹⁸ Cf. annexe 7.5.1

²¹⁹ Cf. annexe 9.1.2

²²⁰ Cf. annexe 9.1.8

²²¹ Cf. annexe 9.1.4

²²² Cf. annexe 9.1.3

²²³ Cf. annexe 7.6.2

²²⁴ Cf. annexe 7.4.3

²²⁵ Cf. annexe 9.1.7

²²⁶ Cf. annexe 9.1.6

²²⁷ Cf. annexe 9.1.5

²²⁸ Cf. annexe 7.2.1

fois un arsenal, un trésor, un dépôt d'archives, une prison équipée parfois de salle des tortures, un lieu de réunion pour les échevins et l'hôte de la cloche qui appelle aux assemblées.

Les premiers beffrois romans étaient conçus en pierre, à l'image des forteresses romanes. Titulaires de libertés communales en 1203, les Boulonnais allèrent même jusqu'à acheter l'ancien donjon comtal du XII^e siècle, en 1231, pour en faire leur beffroi²²⁹. Ils étaient peu élevés et d'allure massive. Les murs soutenus par de puissants contreforts atteignaient jusqu'à deux mètres d'épaisseur. L'épaisse muraille était percée d'ouvertures très étroites largement ébrasées vers l'extérieur ; les meurtrières étaient utilisées pour le tir. Beaucoup de ces beffrois furent édifiés soit accolés à l'enceinte (c'était souvent la tour de guet du château, réhabilitée), soit au centre des villes entourées de puissants remparts, que l'on agrandissait au fur et à mesure de l'extension des faubourgs.

Le registre guerrier et défensif les caractérisait : échauguettes, contreforts d'assise, créneaux, meurtrières ou mâchicoulis... Leur vocation était en partie d'assurer la défense de la cité, et celle-ci devait être suffisamment manifeste pour garantir un sentiment de sécurité aux citoyens ; pour qui la paix était une priorité et une préoccupation constantes.

11.2. L'époque gothique

Durant cette période, les finances et l'autonomie acquise par cette nouvelle société bourgeoise se traduisirent par le désir de s'inscrire spatialement sur un territoire désormais sien, et cet investissement devait également témoigner d'une prospérité croissante. D'autant plus qu'à l'époque médiévale, ce furent des artisans qualifiés qui réalisèrent ces édifices. « La culture médiévale ne fait pas de distinction entre art et métier, et les travailleurs du bâtiment – c'est-à-dire les maîtres de la pierre et du bois -, forment un des Arts Moyens, rattachés aux Arts Majeurs après les Ordonnances de 1293.²³⁰ » L'architecture ne se résume pas à une seule vocation fonctionnelle, elle communique. Nous ne pouvons, à ce propos, ne pas relater à nouveau un extrait de *Quand les cathédrales étaient blanches* :

« Quand les cathédrales étaient blanches, l'Europe avait organisé les métiers à la requête impérative d'une technique toute neuve, prodigieuse, follement téméraire et dont l'emploi conduisait à des systèmes de formes inattendues –en fait à des formes dont l'esprit dédaignait le legs de mille années de tradition, n'hésitant pas à projeter la civilisation vers une aventure inconnue. Une langue

²²⁹ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La Voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.8.

²³⁰ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèse, réed. 2004, 509p., p.248.

internationale régnait partout où était la race blanche, favorisant l'échange des idées et le transport de la culture. Un style international s'est répandu d'Occident en Orient et du Nord au Sud- Un style qui entraînait le torrent passionné des délectations spirituelles : amour de l'art, désintéressement, joie de vivre en créant. »

Les beffrois n'échappèrent pas à la règle, leur silhouette s'affina et prit de la hauteur. L'utilisation de l'arc ogival alléga et agrandit les fenêtres, « les croisés d'ogives s'épanouissent au plafond des salles voûtées de Doullens²³¹, Bailleul²³² et Amiens²³³ »²³⁴. Le sommet se hérissa de flèches, clochetons, fleurons qui accentuèrent la verticalité des tours et donnent de l'ampleur aux bâtiments, dont les toitures s'enjolivent de pinacles, faîtières et autres motifs. Ce style, nous le retrouvons à Douai²³⁵, Tournai²³⁶, Ypres²³⁷, Bruges²³⁸, qui rivalisaient en hauteur et en ornements avec les clochers des églises voisines. « Parfois leurs murs extérieurs reçoivent, ciselés dans la pierre, les figures des précurseurs historiques ou des héros, comme à Dunkerque et Loos.²³⁹ » Cette pratique ne semble, par ailleurs, pas spécifique à une époque. Les édifices ont toujours été « tatoués » de sculptures symbolisant leur appartenance, leur pouvoir ou commémorant les figures emblématiques de la commune, légendaires ou réelles : ce put être l'agneau pascal pour certaines riches cités drapières, la statue équestre de Louis XIV à Dunkerque, les géants légendaires du beffroi de l'hôtel de ville de Lille, un cénotaphe pour les communes désireuses d'honorer la mémoire des victimes de la guerre.

La tour pouvait être dans sa partie supérieure, cantonnée de tourelles ou échauguettes ; qui renvoyaient au vocabulaire défensif. Il en fut ainsi à Boulogne-sur-mer, Douai, Rue, Comines, Toulouse ; ces échauguettes furent, par contre, absentes des réalisations orléanaise, rouennaise, arrageoise.

Le couronnement témoignait d'une construction plus ou moins soignée, figurant l'enrichissement de la commune. En Provence, le campanile fut souvent conçu en fer forgé comme à Aix-en-Provence, à Pernes-les-Fontaines ou à Avignon avant 1475, date à laquelle ce campanile fut remplacé par une flèche de pierre. Les couronnements étaient presque

²³¹ Cf. Figure 245 : Plaque au rez-de-chaussée du beffroi, source : Wikipedia.

²³² Cf. Figure 72: Beffroi de Bailleul, la salle gothique. (source: journal municipal de juin 2008).

²³³ Cf. Figure 236 : Vue du premier étage.

²³⁴ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.14.

²³⁵ Cf. Figure 107 : Restauration du beffroi et de ses abat-sons. Source : ATELIERS PERRAULT FRERES.

²³⁶ Cf. annexe 6.5

²³⁷ Cf. annexe 6.6

²³⁸ Cf. annexe 6.2

constamment en retrait, de façon à ménager une terrasse pour les guetteurs. Ils pouvaient être construits en pierre, comme les flèches d'églises (Avignon, Audenarde , Bruxelles, Arras). Mais souvent, on se contenta d'une flèche en charpente, décorée à la base de lucarnes à frontons, comme à Saint-Fargeau²⁴⁰.

Au XIV^e siècle, lorsque les beffrois accueillirent les premières horloges publiques, ils reçurent des cadrans marquant les heures. Ceux de Flandre, pour la plupart, se dotèrent de carillons, voire de jacquemarts comme à Cambrai²⁴¹ et Valenciennes²⁴². Utilisés lors des grandes fêtes de l'année, cette coutume s'est maintenue jusqu'à nos jours dans de nombreuses villes du Nord de la France et de la Belgique. Les premiers carillons étaient composés de quatre cloches, les quadrillons, qui donnèrent leur nom à l'instrument.

Le beffroi fut longtemps la seule maison de ville, le monument municipal par excellence. Mais l'ensemble de leurs prérogatives, notamment leur responsabilité économique, avait officialisé l'activité de la halle qui tendit à s'adjoindre à la tour. Le XV^e siècle fut l'apogée de ces architectures. « Originellement, la forme la plus usuelle des hôtels de ville est celle des rectangles longs (Boulogne²⁴³, Arras²⁴⁴, Valenciennes²⁴⁵, Lille²⁴⁶, Douai²⁴⁷, Ypres²⁴⁸) admettant cependant des ailes de retour. » Le beffroi « garde la souveraineté propre à ses origines et à sa verticalité rayonnante tout en concédant aux hôtels de ville leur ambitieux développement. » Elles furent souvent intégrées ou attenantes à l'édifice municipal, à l'image des beffrois italiens : Sienne, Florence, Venise. Saint-Quentin, Arras, Bruxelles, Noyon appartiennent à ce type de construction. À Bruges et Ypres, l'échevinage décida d'élever le beffroi en même temps que les halles marchandes. Les plus anciens hôtels de ville appartiennent aux contrées où perdurent les traditions romaines, comme à Saint Antonin dans le Tarn-et-Garonne²⁴⁹.

²³⁹ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.21.

²⁴⁰ Cf. annexe 9.1.8

²⁴¹ Cf. annexe 7.3.7

²⁴² Cf. annexe 7.3.26

²⁴³ Cf. annexe 7.4.4.1

²⁴⁴ Cf. annexe 7.4.2.3

²⁴⁵ Cf. annexe 7.3.26

²⁴⁶ Cf. annexe 7.3.21.4

²⁴⁷ Cf. annexe 7.3.10.5

²⁴⁸ Cf. annexe 6.6.1

²⁴⁹ Cf. annexe 9.1.7

11.3. Renaissance et âge classique

La renaissance ne fut pas seulement un renouveau artistique, un retour aux principes de l'art de l'Antiquité, à ses motifs favoris : la volute, le fronton, le portique. Ce fut aussi, après que les cités eurent combattu pour leur indépendance, leur soumission à un prince, à un chef militaire, et les premiers signes d'apparition des Etats modernes. Ce fut le prince qui voulut embellir la ville et souhaita des ordonnancements réguliers, privilégiant la perspective et la symétrie. Durant la Renaissance, le commerce prospéra de nouveau et permit l'épanouissement architectural des villes. Il s'y construisit peu de beffrois, d'une part en raison du déclin du pouvoir magistral, d'autre part la plupart des villes en étaient pourvues.

Mais en France, le XVI^e siècle fut la véritable époque des édifices municipaux ; alors se construisirent les hôtels de ville de la vallée de la Loire : Orléans, Compiègne, Beaugency. Ce fut aussi l'époque où les parlements fondèrent ces somptueux palais, dont Rouen offre l'un des plus magnifiques exemples. L'hôtel du parlement de Normandie est l'un des derniers monuments de l'art gothique français ; avec les hôtels de ville de la Loire, nous touchons à la Renaissance.

Au contraire, l'Italie, où le régime d'autonomie des villes romaines n'avait jamais cessé, posséda, dès le XIV^e siècle, des palais municipaux importants²⁵⁰ : Orvieto, Florence, Sienne. Celui de Florence²⁵¹ est bâti de pierres énormes, à parements bruts ; celui de Sienne est de briques, sans autres accessoires décoratifs que des incrustations de terre cuite. Ces palais évoquent par leur rude structure et leur crénelage l'idée de forteresses abritant les franchises de la cité. Chacun d'eux posséda à titre de symbole plus encore que de défense, une tour carrée qui dominait la ville et s'élevait au-dessus des plus hautes tours seigneuriales. Cette tour carrée est l'équivalent du beffroi attaché à l'hôtel de ville.

Au XV^e siècle, l'édifice municipal prit en Italie l'aspect d'une basilique ouverte aux réunions populaires (Padoue, Vicence, Vérone). Le vieux palais de Venise répondit à ce programme : c'est la grande salle d'assemblée des citoyens²⁵². La prospérité commerciale avait permis aux villes italiennes de bâtir ces palais : dans le Nord de l'Europe une richesse comparable à la leur s'était développée à la faveur de l'union hanséatique. Les villes de la hanse rivalisèrent avec celles de l'Italie par le luxe de leurs édifices municipaux.

²⁵⁰ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèse, réed. 2004, 509p., p. 200-250.

Dès le XIV^e siècle s'élevèrent les magnifiques hôtels de ville de Brünswick et de Münster. Le XV^e et le commencement du XVI^e furent signalés dans les Flandres par les hôtels de Bruxelles, Gand, Louvain ; dans la région de la Baltique, par ceux de Lubeck, Hambourg, Brandebourg²⁵³.

Contrairement au style gothique, la Renaissance privilégie les lignes horizontales. Les façades, dont la décoration reprend les motifs antiques, sont coupées au moyen d'épais bandeaux et de puissantes corniches à ressauts. La verticalité des tours fut atténuée par la construction de clochers bulbeux et de clochetons en forme de poire, caractéristiques du style baroque, comme on peut le voir sur le beffroi de Mons²⁵⁴. Les beffrois anciens, quant à eux, ne furent pas épargnés par cette nouvelle mode, comme en témoigne le couronnement ajouté en 1620, sur la tour médiévale de Tielt²⁵⁵. On parle pour certains beffrois comme celui de Comines²⁵⁶ de « tulipomanie. » Cette mode pourrait être héritée des Turcs, elle déferla sur les clochers « en leur ôtant les rigidités anciennes par des grâces de fuseau ou de calebasses.²⁵⁷ »

Certains de ces édifices offrirent des distributions fort complexes, qui répondaient sans doute aux besoins multiples de la population commerçante. D'autres se présentaient sous l'aspect de salles isolées dont le soubassement était occupé par la prison municipale (Mayence, Cologne, Nuremberg). Les hôtels flamands étalaient toutes les richesses de l'architecture fleurie ; ceux de la Baltique avaient un style plus grave.

Ces monuments eurent une frappante analogie avec ces palais italiens dont Sienne offre le type ; on ne peut que constater la similitude de la destination, du choix des matériaux et des systèmes de décoration. Et l'idée d'une influence n'a rien d'in vraisemblable si l'on songe aux étroites relations commerciales qui unissaient l'Italie et la hanse.

Malgré la splendeur de la tour de Sienne, les villes d'Italie (et il en est de même pour les villes allemandes) semblent avoir été plus attentives à la construction soignée de leur hôtel de ville. Le beffroi n'était qu'une partie de l'édifice municipal²⁵⁸. L'hôtel de ville d'Audenarde²⁵⁹ de style gothique flamboyant, construit entre 1526 et 1530, illustre l'esprit de l'époque.

²⁵¹ Cf. annexe 8.1.1

²⁵² BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèse, réed. 2004, 509p., p. 200-250.

²⁵³ Ibid.

²⁵⁴ Cf. annexe 6.3.2

²⁵⁵ Cf. annexe 6.4

²⁵⁶ Cf. annexe 7.3.8

²⁵⁷ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.22.

²⁵⁸ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèse, réed. 2004, 509p., p. 200-250.

Premier chapitre
Contexte historique et spatial

Peu de beffrois furent édifiés durant les XVII^e et XVIII^e siècle et le déclin communal y contribua forcément. Les beffrois de style renaissance et baroque sont pourtant bien représentés car de nombreuses restaurations furent entreprises et témoignent comme nous venons de le montrer, de l'influence des modes, italiennes ou orientales. Nous pouvons toutefois mentionner la construction du beffroi d'Aire-sur-la-Lys²⁶⁰. Œuvre de l'architecte Héroguelle, cet hôtel de ville, « grandiose et merveilleusement proportionné », fut édifié de 1717 à 1721. « Il rappelle l'architecture du siècle de Louis XIV. Ses onze fenêtres sont disposées de chaque côté d'un balcon en cul de lampe. Entouré des statues de la justice et de la Force, le fronton représente les armes de la ville « Aigle becqué et onglé. »²⁶¹

Quelle que soit la période d'édification du beffroi, son couronnement en témoigna. Avec la Renaissance apparut un couronnement en forme de dôme, c'est ce qu'on trouve à Bergues²⁶², Calais²⁶³; et, au XVII^e et XVIII^e siècles, ce dôme prit des formes compliquées d'oignons ou de calebasses correspondant aux formes du baroque, ainsi en va-t-il à Solre-le-Château, à Bailleul, à Comines, nous venons de l'évoquer.

Autre composante importante du couronnement : le choix de la girouette. Leur fonction alla bien au-delà de l'intérêt météorologique, elle était, elle aussi, communicative, symbolique. D'une part, elles étaient l'un des attributs de la noblesse que la commune s'appropriait désormais, au même titre que la tour, la cloche, l'horloge etc. D'autre part, elles figuraient l'inscription d'un pouvoir établi : ainsi, la ville d'Amiens, au XV^e siècle, couvrit son beffroi d'un bonnet de maieur en signe de la puissance municipale ; Arras coiffa le sien d'une couronne impériale, symbole monarchiste. Plusieurs « têtes » tombèrent pendant la Révolution et furent coiffées d'un bonnet phrygien.

Le choix de la girouette pouvait également répondre à une superstition populaire, telle fut la motivation pour les cochers ornés d'une renommée ou d'animaux légendaires nés des bestiaires de l'époque : le dragon Belfy (Béthune, Ypres), la sirène Mélusine (Bailleul), le lion d'Arras, de Douai ou des Flandres (Bergues, Hesdin, Douai). Tous assuraient soit la protection, soit veillaient aux chartes, au commerce ou préservaient des incendies et autres catastrophes naturelles.

²⁵⁹ Cf. annexe 6.1

²⁶⁰ Cf. annexe 7.4.1

²⁶¹ Blog des beffrois inscrits au Patrimoine Mondial de l'Humanité, www.beffrois.fr

²⁶² Cf. annexe 7.3.6

²⁶³ Cf. annexe 7.4.5

« Le privilège s'affichait donc sur le domaine avec tout ce que cela comprenait de susceptibilité et de procès d'honneur et cela jusqu'à la nuit révolutionnaire du 4 août 1789 qui abolit aussi le droit de girouettage (impôt). »²⁶⁴

11.4. L'époque contemporaine

À partir du XVI^e siècle, l'architecture défensive ne se justifiait plus et le pouvoir communal semblait désormais bien lointain, le beffroi semblait être tombé dans une sorte de désuétude, une tour dépourvue d'utilité et des valeurs symboliques qu'elle incarnait jadis si fièrement. Ils ne cessèrent pourtant pas de faire partie du paysage, surtout dans les villes du Nord, peut-être parce qu'un pan de la mémoire collective n'avait pas complètement oublié qu'il était un aïeul notoire de leur histoire.

Le XIX^e siècle mit un terme à cette indifférence et la prise de conscience du patrimoine, la notion même de patrimoine comme celle de tradition impulsèrent de nombreuses initiatives. Le beffroi redevint « un symbole identitaire sur lequel se fixa le sentiment patriotique²⁶⁵ », le goût de la tradition et de l'architecture gothique dont le mouvement néo-régionaliste se délecta. Les tours existantes, menacées par la vétusté, furent souvent reconstruites comme à Gravelines en 1821. Le beffroi gothique de Valenciennes, qui s'effondra en 1843, ne fut par contre jamais relevé et c'est, depuis décembre 2007, un tout autre beffroi qui s'impose tel un « point d'exclamation » sur la place d'Armes.

Le Nord se peupla, devint terre d'accueil, sous l'effet de la Révolution industrielle, et de nombreuses communes se développèrent. Une loi fut votée sous la III^e République, en 1884 : elle imposa l'élection des maires et du conseil municipal, ainsi que l'obligation pour chaque commune de se doter d'un hôtel de ville. Cette loi plaça le beffroi au centre de la vie politique. Celui-ci se trouva souvent « investi idéologiquement et de manière parfois contradictoire. » Ainsi la tour néo-baroque flamande de la chambre du commerce de Lille, œuvre de Louis-Marie Cordonnier, volonté de puissants industriels désireux de raviver la symbolique marchande, à laquelle la municipalité socialiste de Lille répondit, quelques décennies plus tard, avec le « gratte-ciel » de l'hôtel de ville, même si ce ne fut pas la seule motivation.

²⁶⁴ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.12.

²⁶⁵ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.22.

Les conflits incessants, et particulièrement les deux guerres mondiales, firent de cette région une sorte de *no man's land*, où beaucoup de communes furent des champs de ruines. Les municipalités firent très souvent de la reconstruction des tours communales une priorité, et les réédifièrent systématiquement. Seuls le beffroi de Calais et le vieil hôtel de ville, détruits en 1940, firent exception à la règle. Les beffrois d'Arras et de Béthune, anéantis par les bombardements de la première Guerre Mondiale ou celui de Furnes incendié en 1940, furent remarquablement restaurés. À Armentières (1925-34), Royes (1929), de nouveaux beffrois furent élevés dans un style très différent de celui de l'édifice précédent. Beaucoup furent relevés à l'identique ou du moins avec fidélité, les finances n'étant pas toujours à la hauteur des ambitions initiales : Bailleul (1932), Bergues (1952-61), Comines (1923-27), Estaires (1928-30), Merville (1922-29), Orchies (1926-27). Enfin, des tours, évoquant plus ou moins les beffrois de jadis, furent très souvent intégrées aux nouveaux hôtels de ville, édifiés après les destructions des guerres contemporaines ou à cause de l'accroissement démographique. A Bruay-en-Artois (aujourd'hui Bruay-la-Buissière), la mairie, prévue en 1875 pour 2500 habitants, dut être reconstruite en 1928 car la population de la ville minière avait décuplé. Ce phénomène se retrouva dans d'autres grandes cités industrielles, comme Liévin et Charleroi, mais aussi dans des villes plus modestes telles Annoeulin dans le Nord. Précisons que le projet d'Annoeulin répondit à une volonté municipale de construction, indépendante des conflits. C'était, comme pour Bruay-la-Buissière, le désir de perpétuer une tradition régionale, et de « dynamiser » sa commune, en renouvelant son image. Beaucoup de localités exploitèrent le « filon » : Cappelle-la-grande (1985), Lallaing (1958-60), Lesquin (1931-33), Saint-Pol sur Mer (2003), Douchy-lès-Mines (2007).

Deux grandes tendances architecturales se sont succédées au cours du XX^e siècle. La première, liée au romantisme, est apparue au début du XIX^e siècle. Les architectes, rejetant la rigueur du classicisme, aspirèrent au retour d'une certaine sensibilité et d'un peu d'imaginaire dans l'architecture, mais ils se contentèrent de pasticher les répertoires architecturaux, et en premier lieu le style gothique.

Les références architecturales se diversifiant dans la seconde moitié du siècle, le mouvement prit le nom d'éclectisme. Les exemples de beffrois néogothiques, comme à Saint-Nicolas (1876-1878) ou comme le beffroi anglo-normand du Touquet (1931), sont rares. Par contre, le style éclectique, qui dans le Nord s'inspira de l'architecture flamande de la Renaissance, connut un certain succès au tournant du siècle, avec la construction des hôtels de ville et des

beffrois de Loos-les-Lille (1883-1884)²⁶⁶, de Dunkerque (1896-1901), et de Calais (1911-1923). Parfois qualifié de style néo-régionaliste, il fut aussi beaucoup utilisé lors des reconstructions de l'entre-deux-guerres. Les beffrois de style néo-renaissance, intégrés à de vastes hôtels de ville, sont nombreux dans les zones ravagées par les combats de la première guerre mondiale. Albert, Montdidier, Moreuil et Roye dans la Somme, mais aussi l'hôtel de ville de Dixmuide en Flandre-Occidentale. Dans le Nord, la reconstruction fut marquée par l'architecte Louis-Marie Cordonnier. L'hôtel de ville de Loos-les-Lille fut sa première réalisation, cette commande décida probablement de son style, pareil « à une vieille sève flamande qui coule dans un esprit français »²⁶⁷, et l'imposa comme le chef de file du mouvement. Nous lui devons l'hôtel de ville de Dunkerque (1896-1901), ainsi que la nouvelle Bourse de Lille (1910). Il dirigea la restauration des beffrois de Comines et de Bailleul, et construisit une nouvelle tour communale à Armentières. Il fut aussi l'architecte du beffroi de Merville, de nombreuses églises ; Armentières, Béthune, Laventie, Notre-dame de Pellevoisin de Lille. Il brilla hors de la région avec la Bourse d'Amsterdam et le Palais de la Paix de La Haye.

Aujourd'hui, les beffrois sont toujours d'actualité et continuent à se construire (Douchy-lès-Mines, Valenciennes), mais ils rompent avec la tradition architecturale néo-régionaliste, l'image du beffroi médiéval et patrimonial. Leur destination et signification sont symboliques, politiques et géopolitiques, ils prennent place dans le projet d'euro région, que nous aurons l'occasion de développer.

²⁶⁶ Cette réalisation de Louis-Marie Cordonnier en fit le chef de file du mouvement néo-régionaliste dans le Nord.

²⁶⁷ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.24.

12. Conclusion

Entre le XI^e et le XIV^e siècle se construisit un type de société, un système de valeurs qui caractérisèrent la "civilisation médiévale." Celle-ci se traduit par la naissance d'une architecture publique : beffrois, halles, échevinages, bourses... ; dont la floraison s'étendit en Europe, particulièrement dans les Anciens Pays-Bas. Nous avons appréhendé tout un ensemble de facteurs inhérents à ce nouveau modèle d'organisation urbaine : historiques, géographiques, politiques, sociaux..., dont l'interrelation tend à compliquer l'approche. Ce qui est indéniable, c'est ce réveil et cette ouverture sur l'extérieur, l'affirmation d'un commerce qui cesse de vivre en autarcie. Croissance démographique, réouverture des échanges commerciaux, réviviscence des voies, surtout maritimes dans un premier temps, un climat plus pacifique : tout un ensemble de facteurs, à la fois cause et conséquence, qui amènent bon nombre de médiévistes à parler de révolution « agricole », « technique », « commerciale », « économique » et « sociale. »

Il est certain que les bouleversements vécus par ces populations furent admirables à tel point qu'un chroniqueur du XII^e évoqua « un monde qui se secouait pour dépouiller sa vétusté. » Ce fut l'éclosion d'une société, qui se construisit, ponctuée par des événements phares comme le concile de Latran, en 1215 qui bouleversa la vie quotidienne et spirituelle des laïcs, la crise économique du XIV^e siècle... Ces marchands itinérants qui créèrent des *portus*, négocièrent sur des foires, s'unirent en guildes, corporations et finalement la hanse. Nous pouvons évoquer, pour reprendre les termes de Jacques Le Goff, une forme de « capitalisme » et de « mondialisation économique » qui instaura un nouvel équilibre des pouvoirs. Elle indiqua la naissance d'une économie monétaire et d'une nouvelle mentalité, de profit. Mais comme celui-ci le précise également, il ne faut pas minimiser le rôle des hommes de science, qui furent « également les intellectuels de la croissance urbaine, un des principaux groupes sociaux-professionnels auxquels la ville médiévale doit sa puissance et sa physionomie.²⁶⁸

L'histoire se fait, se déroule et se donne à entendre au son des matériaux qui la figurent et l'inscrivent. Dans l'Occident médiéval, les enceintes, remparts et châteaux forts délimitaient des territoires urbains et protégeaient la population des envahisseurs. Ces villes se peuplèrent,

se développèrent, échangèrent avec l'extérieur, et elles accueillirent le long de leurs murailles des *portus*, des tours communales, puis, en leur centre, des places, des halles, des bourses, et des maisons échevinales. « C'est d'abord dans l'architecture que l'empreinte bourgeoise s'est marquée. » Le développement de cette architecture civile répondit à une nouvelle répartition des pouvoirs (politique, économique, judiciaire), et se dégagait progressivement du caractère militaire du Haut Moyen Age ; le beffroi délaissa la périphérie urbaine pour s'imposer dans cette nouvelle scénographie architecturale de l'institution urbaine. Il fut l'un des visages de cette société bourgeoise et de ce droit municipal qui devait s'adapter à ces citoyens, à leurs nouvelles pratiques.

²⁶⁸ LE GOFF J, *Les Intellectuels au Moyen Age*, Paris, Seuil, coll. Points Histoire, 226p, p.VI.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

*« Le savant n'est pas l'homme qui
fournit les vraies réponses; c'est
celui qui pose les vraies questions »*

Claude Lévi-Strauss

1. Introduction

Si l'on considère le nombre de manifestations scientifiques dédiées à la ville, celle-ci est assurément un sujet inépuisable et fédérateur puisqu'elle peut rassembler la majorité des disciplines. Un rapide regard sur ces vingt dernières années et une liste impressionnante de colloques défile sous nos yeux. Notre intérêt ici n'est pas d'en rendre la profusion mais de pointer leur régularité et de donner un aperçu des multiples problématiques qu'elle stimule, par l'énumération de quelques intitulés. Se sont déroulés en 1988, à Marseille, « Les langages de la ville » ; en 1997, à Blois, « Les représentations urbaines et le paysage » ; en 2002, à Lyon, « Les temps et les rythmes de la ville » ; en 2002 à Metz, « Les Arts de la ville et leur médiation » ; en 2005, à Moncton (Canada), « Signalétiques langagières et linguistiques des espaces de ville (Configuration et enjeux sociolinguistiques) », dans le cadre de la Journée Internationale de Sociolinguistique Urbaine ; en 2007 à Cerisy, Ville mal aimée, ville à aimer.

Parmi ces rencontres, le colloque de Blois, tenu au printemps 1997, nous intéresse pour plusieurs raisons. Premièrement, il traite de la thématique du paysage urbain, deuxièmement, il fut organisé dans le cadre des III^{es} Journées Internationales de Sémiotique de Blois, troisièmement, il revendiquait son caractère transdisciplinaire. Il fut prolongé l'été suivant par une rencontre au Mexique, « Le paysage urbain », dans le cadre du VI^e congrès de l'Association Internationale de Sémiotique.

En 2007 fut publié un ouvrage qui rassemblait les réflexions mûries au-delà de cette rencontre. L'ouvrage était introduit en ces termes : La ville est « devenue un objet de pensée, qui fait appel à des méthodes, des modes de rationalité, des types de représentation, qui s'inscrivent dans des histoires et des philosophies différentes. » C'est pourquoi, en 1997, le colloque se devait d'être transdisciplinaire. En 2009, lors de journées dédiées à la recherche et à l'avenir des SIC²⁶⁹, d'aucuns clament que « l'interdisciplinarité n'est plus à prouver ». Que nous considérons notre objet ou le champ d'étude dans lequel nous l'inscrivons, il apparaît fondamental de le penser dans sa pluralité.

²⁶⁹ Nous emploierons l'abréviation SIC pour parler des Sciences de l'Information et de la Communication.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Sa dimension communicationnelle l'exige. L'observation de son inscription spatiale et temporelle sous-entend une polysémie riche et complexe. Nous nous efforçons de la penser dans sa transdisciplinarité, et convoquons pour cela les outils d'investigation philosophique, phénoménologique, sociohistorique.

En guise de prologue, nous nous intéressons à l'historique de la tour, connaître ses différentes destinations fonctionnelles et symboliques s'avère essentiel à toute notre analyse, notamment à l'étude de la perception. Elle servira l'étude des concepts que nous désirons aborder, celui de l'*habiter* et du *lieu*. A la lecture des travaux de Norberg-Schulz, nous reviendrons sur les relations fondamentales entre l'homme et son milieu, la notion d'usage du lieu, les relations entre architecture et quotidien, le besoin de symboles, d'œuvres d'art. Autant de composantes essentielles à ce que l'auteur qualifie de *genius loci*, et qui permettent d'appréhender les processus de construction des identités urbaines, et d'appropriation du lieu. Nous traiterons alors du problème de la perception et des ambiances urbaines, de la relation qui s'établit à partir de la rencontre et qui se construit par l'expérience que nous faisons du lieu. Une expérience à la fois personnelle et collective et qui, portée par les médiations de ce patrimoine bâti, constitue la mémoire de l'édifice, et lui confère une charge émotionnelle qui se traduit par notre attachement affectif à certains lieux identitaires comme les beffrois du Nord-Pas-de-Calais pour leurs habitants, devenus des emblèmes. La dimension anthropologique de l'édification explique la nature signifiante et communicationnelle de l'architecture, notamment publique et les principes albertiens nous aideront à la formaliser et à montrer son intérêt pour l'étude des beffrois. Nous l'enrichirons d'une étude de la morphologie sociale des communes du Nord, et du débat qui place l'urbain sous les projecteurs, et nous conclurons ce chapitre par une présentation des résultats de notre enquête de perception.

2. Histoire et symbolique de la tour

²⁷⁰Quelles références nous viennent à l'esprit lorsque nous évoquons le mot tour ? Babel doit être parmi les premières avec Pise, la Tour Eiffel et les Twin Towers, de triste souvenir.

Commençons par le mythe de Babel, celui d'hommes désireux de construire une tour assez haute pour atteindre les cieux, et que Dieu fit échouer. Ce mythe, qui est aussi celui de l'origine des langues, a d'autres variantes, vraisemblablement dans la mythologie sumérienne (Enmerkar et le seigneur d'Aratta est le plus connu). Ce récit est souvent associé aux ziggourats, sorte de pyramides en terrasse faites de gradins rectangulaires, présentes en Mésopotamie. Parfois orthographiée « ziggurat », cette construction signifie « tour divine ». Ces tours furent élevées dans le dessein de figurer un trait d'union entre la terre et le ciel et de rappeler l'unité de l'univers.

Ce dessein se retrouve dans l'architecture de l'Inde ancienne où les temples indiens étaient conçus selon un plan bien défini : « les subtiles et parfaites proportions de l'édifice assuraient l'harmonie avec l'Univers et apporteraient l'ordre au sein de la communauté ». Quête d'harmonie et d'unité que nous rencontrons dans les structures des pagodes, édifices bouddhistes mais parfois édifiés dans un lieu isolé pour répondre aux préceptes du feng shui²⁷¹. L'organisation spatiale de la mosquée semble, elle aussi, répondre à une même volonté. C'est là l'impression ressentie lorsque nous observons certaines réalisations comme la mosquée du sultan Ahmed à Istanbul (1609-1617). C'est ce que souligne Emily Cole, en ajoutant : « Depuis l'entrée principale, on est saisi par la parfaite symétrie des petites coupoles des fontaines ». Nous reviendrons sur ce concept d'unité dans l'approche philosophique et phénoménologique.

Au-delà de cette quête, nous constatons également le désir de dominer et de s'appropriier une terre qui serait leur :

²⁷⁰ Plusieurs ouvrages ont documenté la rédaction de cette sous partie : PEROUSE de MONTCLOS J-M, *Architecture, méthode et vocabulaire*, éditions du patrimoine, Tours, 2000, 622p., sous la direction de COLE E *Grammaire de l'architecture*, Dessain et Tolra/Larousse, Paris, 2004, 35p; CHOISY A. *Histoire de l'Architecture*, Bibliothèque de l'Image, Poitiers, 2001.

²⁷¹ Sous la direction de COLE E., *Grammaire de l'architecture*, Dessain et Tolra/Larousse, Paris, 2004, 352p, p.60.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

« Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel »²⁷²

Dans les exemples cités, l'acte de bâtir, d'édifier dépasse le besoin fonctionnel, il est symbolique et ses significations sont multiples : lieu de prière, de recueillement, qui est également le représentant d'une appartenance religieuse, de préceptes ; corrélation entre les formes architecturales, la situation spatiale et une aspiration à un idéal religieux, social ; processus d'appropriation d'un espace et de domination de cet espace...l'énoncé de ces déductions, toutes vraisemblables, induit la nécessité d'organiser ces éléments de signification, ce que nous ferons avec les outils sémiotiques.

Si nous traversons l'histoire de l'architecture, une conclusion semble s'imposer à nous. L'homme « social » a besoin de symboles, toute ville en abrite les traces, et la tour en est un élément phare. La tour apparaît dans un éventail très large de pays et d'époques et ses formes sont diverses : campaniles, minarets, sikharas, ziggurats...C'est toutefois dans l'architecture romane occidentale que nous constatons une importance majeure de cet élément architectural, importance qui perdurera. Les périodes postérieures l'adopteront en raison « des significations existentielles fondamentales qu'elle concrétise²⁷³ ».

Leur destination était souvent religieuse, mais elles n'étaient pas nécessairement attenantes aux édifices religieux. Si leur niveau supérieur accueillait des cloches, il était d'usage de le nommer beffroi, comme nous l'avons évoqué dans l'introduction. « D'élégants beffrois carrés dominaient souvent les églises lombardes de l'époque romane »²⁷⁴. On peut apprécier celui de l'église Santa Maria à Cosmedin, au sud de Rome. Les pagodes des temples bouddhiques du Japon ancien abritaient les objets sacrés, un beffroi, une salle de lecture et des bâtiments pour le monastère. Sa fonction était d'appeler les fidèles à la prière, ainsi en était-il des minarets-tours – la tour elle-même indiquant un lieu sacré.

Les tours à caractère sacré étaient souvent circulaires, et ce sont les Incas qui perpétrèrent cette association entre cette forme architecturale et son statut²⁷⁵. Par extension, la forme circulaire put symboliser un événement majeur au rayonnement exceptionnel. Le campanile de Saint-Apollinaire-in-Classe est l'un des plus anciens campaniles de forme circulaire. Or, à

²⁷² *La Bible de Jérusalem*, Genèse, Chapitre 11, verset 5 et 6.

²⁷³ NORBERG-SCHULZ C., *La signification dans l'architecture occidentale*, Mardaga, Liège, 1997, 447p., p.150.

²⁷⁴ Sous la direction de COLE E., *Grammaire de l'architecture*, Dessain et Tolra/Larousse, Paris, 2004, 352p., p.197.

²⁷⁵ Nous pouvons prendre l'exemple des Chullpas, sur le site du lac Titicaca, datant de la période pré inca.

la fin du V^e siècle, Ravenne était d'un point de vue politique et géographique le lien entre l'Orient et l'Occident et les nombreux édifices, construits par ses dirigeants, témoignent de l'influence du style byzantin naissant²⁷⁶. Ce campanile renforçait, par sa forme, la position privilégiée du lieu.

Toutefois, il faut considérer le fort intérêt défensif de la forme arrondie, celui de mieux protéger la cité ; et cet atout, à lui seul, pouvait motiver une construction.

La tour circulaire se retrouve un peu partout dans le monde : les pylônes des temples égyptiens, les ziggourats de l'architecture babylonienne, les vimanas, tours dravidiennes des temples rupestres et les sikharas des temples Nagara en Inde ancienne et classique, les pagodes en Chine. Les vocabulaires architecturaux grec et latin se retrouvent dans l'architecture indienne (piliers, colonnes, pilastres...), la présence de petites tourelles sur les sikharas tardifs de style Nagara ou du Nord peuvent présenter des similitudes avec certains de nos clochers communaux.

Aux fonctions religieuse, symbolique s'ajoute évidemment la fonction informative des clochers, qui en faisait un point de rencontre dans la vie collective, civile, et religieuse. Les cathédrales conservèrent longtemps un caractère mi-laïc, elles étaient le centre religieux, politique et social. La mosquée, dans son espace, associait également la vie sociale, politique et religieuse.

L'édification d'une tour, c'est également une prouesse architecturale qui tient compte des qualités esthétiques. Là se jouent et se mettent en œuvre les correspondances entre fonctions, matériaux, ornements qui ne sont pas sans rappeler les trois principes auxquels doit obéir l'architecture et que les travaux de Vitruve et d'Alberti²⁷⁷ présentent. Vitruve emploie les termes de *firmitas, utilitas, venustas* (solidité, utilité et beauté) et Alberti se les réapproprie en les désignant *necessitas, commoditas, voluptas* (nécessité, commodité, volupté).

Religieuses ou laïques, les tours d'époque gothique s'épanouissent, leur physionomie s'élance et s'enorgueillit d'atours. Elles se distinguent de celles des ouvrages défensifs des châteaux forts²⁷⁸, qui demeurent et renforcent le mur-rideau. Le donjon était la tour la plus grande et la

²⁷⁶ Le roi ostrogoth Théodoric (495-526) installa sa cour à Ravenne afin d'entretenir des liens étroits avec Constantinople. Les vices-rois de Byzance résidèrent à Ravenne après la reconquête de l'Italie par Justinien.

²⁷⁷ VITRUVÉ, *Architecture, ou Art de bien bâtir*, site de la BNF ; ALBERTI, *L'art d'édifier*, texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Source du savoir, Seuil, Paris, 2004, 599p.

²⁷⁸ PEROUSE de MONTCLOS J-M, *Architecture, méthode et vocabulaire*, éditions du patrimoine, Tours, 2000, 622p, chap.VII « Architecture militaire ».

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

moins accessible, elle était souvent séparée des ouvrages défensifs extérieurs, et servait de dernier refuge. En Ecosse, en Irlande et dans le nord de l'Angleterre furent bâties des maisons-tours, sorte de résidences trapues pour la défense.

Il arrivait que des donjons soient réhabilités en beffrois communaux. D'une part, la commune avait des prérogatives militaires, des hommes de guet aux remparts et les beffrois médiévaux, tours de guet efficaces, avaient donc une fonction défensive. D'autre part, le donjon avait une autre signification, celle de représenter le pouvoir seigneurial, tout comme le beffroi représentait celui de la commune²⁷⁹.

Les fortifications affirmaient également la puissance et le pouvoir des rois et pas seulement en Europe. À partir du XIV^e siècle, en Chine, les murs d'enceinte outrepassèrent leur fonction pratique pour devenir les symboles du gouvernement et de l'ordre social. Si nous regardons un peu plus tôt dans l'histoire, du côté des édifices islamiques, nous apprécions les portes monumentales du Caire, les tours carrées de la porte de Bab an-Nasr (1087-1092) construite par le vizir fatimide autour de son palais, ou les tours arrondies de la porte nord de Bab al-Futuh. Dans l'architecture romaine, les murs d'enceinte étaient renforcés par des tours rondes, carrées ou octogonales. Les portes de la cité vont alors être flanquées de deux tours. Ces portes formaient « un ensemble tripartite caractéristique qui, par sa fonction d'accès à une zone de qualité différente, assumait une signification symbolique. »²⁸⁰

L'espace urbain a toujours été l'expression de la société et des différents pouvoirs qui y cohabitaient. Dans l'Égypte ancienne, le temple témoignait du pouvoir du pharaon et il était aussi le centre de la vie sociale et politique, les ornements racontaient les scènes de victoire, les pylônes, hautes tours en pierre, encadraient la porte d'entrée et des messages à portée politique y figuraient. Son palais symbolisait l'alliance des pouvoirs temporel et spirituel.

La verticalité, peut-être parce qu'elle figure une sorte d'ascension vers le ciel, confère souvent à l'édifice un caractère sacré, et dominateur. On chercha à accentuer la hauteur en surmontant les niveaux de fines colonnes pour les pagodes par exemple. Cette « course à la hauteur » paraît indissociable du désir d'ascension, quel qu'en soit son objet, religieux ou politique. Elle semble concerner toutes les cultures et toutes les périodes de l'histoire des sociétés. Escaliers

²⁷⁹ Ibidem.

²⁸⁰ NORBERG-SCHULZ C., *La signification dans l'architecture occidentale*, Mardaga, Liège, 1997, 447p., p.150

vertigineux de l'architecture religieuse maya, colonnes toujours plus majestueuses des architectures occidentale et orientale, tours monumentales, surprenantes ; de Pise au Twin Towers en passant par le beffroi « gratte-ciel » de Lille. Les performances sont nombreuses, guidées par des aspirations divines, techniques, économiques ou politiques.

Les pouvoirs dirigeants exhibent au travers de multiples réalisations architecturales leur suprématie. Ce fut le cas des princes et sultans sous les Mamelouks, sorte d'âge d'or de la construction du Caire islamique. La richesse architecturale et la verticalité se mettent en scène et en esthétique dans des ensembles qui associent mosquée, mausolée, madrasa et Khanqah (monastère). Dans l'actuel Nord de la France, trois pouvoirs rivalisaient sur un même espace et les trois tours figuraient spatialement cette rivalité. La richesse des édifices indiquait le pouvoir dominant de la cité.

La tour, c'est l'expression du pouvoir religieux, féodal ou communal. L'architecture participe à la glorification de celui ou ceux qui détiennent le pouvoir. Elle est alors un instrument, un moyen pour les rois. En Inde, les temples étaient construits grâce au mécénat de rois puissants et leur style particulier portait la marque de cette dynastie²⁸¹. La décoration était une exigence, les tours par leur distinction et leur ornementation en témoignaient. Les portes pouvaient atteindre 50 m de hauteur, les splendides tours d'entrée exposaient la richesse et le pouvoir du temple. Tours monumentales, les gopuras « comptent parmi les édifices indiens les plus magnifiques. Elles guidaient les adeptes vers le temple sacré »²⁸².

En Chine, les empereurs mongols se firent construire une pagode en 1271 sur le site de Pékin²⁸³. Au Japon²⁸⁴, le portail du temple de Nikko donne une idée de la richesse des Shoguns qui l'ont fait construire.

Les minarets, tout comme les beffrois, ont dépassé leur fonction informative et défensive, ils ont contribué à l'expression du pouvoir et de la richesse. Certaines mosquées-madrasa sont de beaux exemples : la mosquée de Qa'itbay au Caire (XV^e) ou encore la madrasa du shah sultan Hussein à Ispahan (XVIII^e)²⁸⁵.

²⁸¹ Le temple de Pattadakal était l'un des édifices les plus riches du milieu du VIII^e siècle.

²⁸² Sous la direction de COLE Emily, Grammaire de l'architecture, Dessain et Tolra/Larousse, Paris, 2004, 352p., p. 52.

²⁸³ Ibid, la pagode du monastère de Miaoying, p. 61.

²⁸⁴ Ibid, p.71.

²⁸⁵ Ibidem, p.172.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Exprimer le pouvoir, c'est aussi exprimer ses victoires. Des minarets furent édifîés pour commémorer de tels triomphes. Le minaret de Ghazni qui date du début du XI^e siècle, est « l'une des nombreuses colonnes érigées sur un champ de bataille pour marquer une victoire des conquérants et afficher la suprématie de l'islam, nouvelle religion. » Nous pouvons établir un parallèle avec les tours communales obtenues souvent au terme de luttes pour l'indépendance d'une commune. Cet acte symbolique n'est pas sans rappeler le geste conquérant qui plante le drapeau vainqueur.

En Perse furent même construites des tours de chasse²⁸⁶, qui célébraient les succès de cette activité très appréciée lors de fêtes et de banquets. Les cornes des bêtes sacrifiées étaient des trophées que l'on exhibait sur ces tours. Telle était la destination de la tour aux cornes d'Ispahan (XVIII^e).

Dans l'Italie de la Renaissance, souverains et mécènes comprirent le rôle de l'architecture et de la planification urbaine dans l'accession à un nouvel ordre social, ce que nous verrons plus en détail dans l'analyse comparative. Le principe dialogique du traité d'Alberti prend ici tout son sens.

Cette conception de l'architecture est attentive aux usages des édifices, et participa à leur appropriation, comme nous pouvons le constater dans notre étude des beffrois communaux. En revenant sur l'histoire de ces tours, leurs origines, leur raison d'être, nous constatons que l'individu établit une relation particulière avec l'espace. Qu'un mythe fondateur relate en ces termes : « Bâtissons-nous une ville... » souligne un acte fédérateur et impliquant. « Bâtissons-nous est différent de « nous bâtissons ». Ce rapport est, d'une certaine manière, déterminé par la société, l'aspiration et le besoin de l'homme à se regrouper, et il va se traduire de multiples façons. La tour est l'une des manifestations architecturales de cet investissement du lieu, et l'architecture est l'un des moyens utilisés par l'homme. La quête d'harmonie, d'unité, recherchée au travers de l'acte d'édification, et les correspondances qu'elle tend à établir entre les éléments, la nature, les hommes et leurs ouvrages, méritent d'être approfondies pour une meilleure compréhension du lieu et de son usage.

²⁸⁶ Ibid, p.173.

2.1. De l'unité à l'usage du lieu

Les lieux, qu'ils soient naturels ou bâtis, sont les « composants du monde de la vie ». Nous ne devons pas fractionner notre univers spatial mais l'embrasser, comprendre l'interaction des choses. Martin Heidegger disait :

« Les bâtiments transforment la terre en une contrée habitée, désormais à proximité de l'homme, et en même temps, ils installent sous la voûte du ciel la proximité qu'est le voisinage. »

Il va de soi que nous percevons subjectivement les lieux et que chaque lieu est différent. Il ne faut pas occulter le caractère concret du milieu ; Norberg-Schulz attire notre attention sur « cette qualité qui est l'objet de l'identification de l'homme et qui est capable de transmettre le sens de la prise existentielle²⁸⁷ » Il existe une forme d'unité, de dénominateur commun posé par la philosophie et justifiant « la nécessité de la méthode phénoménologique en tant qu'instrument d'investigation de la compréhension du lieu²⁸⁸ ». Elle nous permet de revenir aux relations fondamentales existant entre l'homme et le milieu.

Heidegger rend compte de cette unité en expliquant le lien indéfectible qui unit l'homme à son environnement. L'homme ne peut être indépendant d'un monde qui est son monde, celui avec lequel il compose, formant en quelque sorte une unité. C'est cet *être au monde*, cette présence qui confère au lieu une forte identité, une âme. Nous habitons les lieux dans la mesure où nous en faisons usage.

Le philosophe traite du concept de monde qualitatif, qu'il présente en tant que *quadriparti* (terre, ciel, mortels et divins). Si nous entendons cette pensée d'un point de vue phénoménologique, comme nous y invite Norberg-Schulz, nous comprenons ce qu'est le mode d'être d'un lieu, cette harmonie ou dimension qui confère une âme aux lieux.

« Ainsi comprendre, c'est reconnaître que chaque chose rassemble un monde, et que rassembler ce monde est le mode d'être et le sens même des choses.²⁸⁹ »

En se fondant et en approfondissant cette interprétation phénoménologique du concept d'*habiter*, Norberg-Schulz va proposer toute une réflexion sur *l'art du lieu*, le *genius loci*, qui procède également d'une méthodologie d'étude de l'objet architectural. En ne considérant pas

²⁸⁷ NORBERG-SCHULZ C., *Genius Loci, Paysage, Ambiance, Architecture*, Liège, Mardaga, 1997, 213p, p.5.

²⁸⁸ Ibidem, p.5.

²⁸⁹ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, p.72.

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

celui-ci de façon isolée, mais comme élément d'un tout, nous mettons en lumière que toute réalisation est significative et signifiante.

L'auteur²⁹⁰ explique le concept de « coparticipation humaine » qui implique que le paysage habité est un paysage compris. *Habiter* n'est donc pas à entendre dans sa seule signification fonctionnelle, celle de pouvoir résider en un lieu où quatre murs et un toit nous abriteraient. Lorsque nous habitons un lieu, nous faisons en quelque sorte son apprentissage, nous nous familiarisons avec lui, en faisons usage. De ce processus va alors se construire et se consolider un sentiment d'appartenance. Cette expérience, nous la faisons dans notre microcosme familial et nous la faisons aussi dans notre sphère collective, communautaire. Cette sphère va s'investir de ce « nous collectif » qui l'habite, au même titre que notre maison s'investit d'un « nous plus individuel », nous pouvons en cela nous référer à Gaston Bachelard et sa *Poétique de l'espace*.

Les bâtiments municipaux d'une commune sont l'expression d'une identité collective car leur destination est de la représenter, de répondre à ses besoins. Nous en faisons usage et c'est cet usage du lieu qui permet d'ériger certaines figures de notre environnement spatial en symboles identitaires. Pour comprendre les beffrois, il faut donc connaître leur contexte interprétatif et explorer l'usage que nous en faisons.

2.2. Investissement du lieu

Les lieux font partie de notre quotidien, nous les pratiquons en permanence. Ils constituent comme l'explique Husserl un « monde de la vie », qui est « qualitatif et, comme tel, perceptible et signifiant ». L'architecture fait partie intégrante du monde de la vie, et elle ne peut donc être compréhensible qu'à partir de ce monde.²⁹¹

Nous faisons usage des lieux, c'est-à-dire que nous utilisons les bâtiments et les espaces dans lesquels on doit opérer, mais également « celle du lieu en tant que totalité.²⁹² » Les institutions sociales - édifices, écoles, églises- ne peuvent être dissociées du lieu dans lequel elles s'inscrivent et que nous pratiquons au-delà de leur utilité. Nous n'empruntons pas forcément une rue pour nous rendre à un endroit précis, lorsque nous nous promenons, nous utilisons cette rue en tant que rue et sommes dans *l'avoir lieu* de la rue. Notre usage du lieu est donc

²⁹⁰ Ibidem, p.60.

²⁹¹ Ibid, p.28.

tributaire d'obligations diverses, d'horaires, et ces interférences nous placent dans des temporalités différentes.

Vu sous cet angle, le lien entre architecture et quotidien est évident. L'architecture est en quelque sorte le théâtre de nos journées, l'espace du vécu « où chaque chose a sa place et où toutes ces places concourent à créer un contexte global permettant à la vie d'avoir lieu.²⁹³ » En faisant usage du lieu, nous l'habitons, nous sommes présents. Cet usage est donc dirigé vers la totalité au sens où nous en tirons « un appui existentiel » ; la vie et le lieu sont inséparables. L'architecture est au service du quotidien, elle est omniprésente et les établissements ne sont pas uniquement destinés aux échanges et rencontres. Ce qui veut dire que leur signification se situe aussi au-delà de leur fonctionnalité. C'est ce qu'on appelle le *genius loci*. Autrement dit, « le lieu est la manifestation concrète du monde de la vie et en tant qu'art instrumental, l'architecture est l'art du lieu ». Pour illustrer son propos et en souligner le caractère essentiel, Norberg-Schulz évoque le ressenti des populations après la seconde guerre mondiale :

« On a parlé de perte du lieu et éprouvé la nécessité impérieuse d'une nouvelle compréhension du monde de la vie ».

Cette perte du lieu est à considérer dans notre thèse, car le Nord-Pas-de-Calais fut une région dévastée au lendemain des conflits, et cette nécessité impérieuse transparaît dans les discours et les volontés politiques. Lorsqu'une commune était bombardée, les beffrois étaient parmi les premiers bâtiments touchés. S'attaquer au patrimoine, à ce qui figure l'identité d'un pays, d'une région, d'une ville est une pratique courante en temps de guerre. Pour vaincre un pays, on commence par détruire ses symboles. Fiodor Dostoïevski disait : « Je ne comprends décidément pas pourquoi il est plus glorieux de bombarder de projectiles une ville assiégée que d'assassiner quelqu'un à coups de hache. »

Les populations doivent ensuite « faire leur deuil », un deuil personnel et un deuil collectif. C'est pourquoi les priorités municipales au lendemain de la paix, étaient de reconstruire. Mais cette volonté allait bien au-delà de bâtiments que l'on redressait. Il fallait retrouver son lieu et s'y retrouver, être à nouveau dans l'avoir lieu de son environnement, perdre son lieu, c'est perdre en un sens son identité.

²⁹² Ibid, p.40.

²⁹³ Ibid, p.36.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Ce qui veut dire aussi que l'investissement sémantique d'un lieu est toujours à repenser, il ne peut être figé puisque l'histoire, les hommes ne le sont pas :

« Tout lieu neuf porte les différentes empreintes de l'histoire et exprime l'existence d'une interaction irréductible entre des phénomènes qualitatifs qui tantôt se manifestent, tantôt se dissimulent, s'enracinent et bifurquent sans cesse. Tout cela confère une dynamique, un tout et non des fragments isolés. Les choses ne peuvent être comprises isolément mais en tant qu'être au monde. »

Norberg-Schulz observe l'architecture comme une manifestation de phénoménologie appliquée²⁹⁴. Les méthodologies sémiotiques d'Eco et de Peirce mettent en lumière cette dynamique de la signification. Eco la modélise en distinguant les différentes fonctions d'un édifice, premières et secondes, utilitaires et symboliques, fonctions qui peuvent être sujettes à des pertes, des récupérations au cours de l'histoire. Ce qui rejoint l'investigation de Norberg-Schulz, qui parle des qualités d'un lieu révélées à certains moments, mises dans l'ombre à d'autres et inversement. Ce que nous en retenons, c'est que c'est à travers l'art du lieu que le bâtiment acquiert un sens.

C'est à cette conclusion que nous conduisent également les théories de Peirce. L'organisation du matériel signifiant des objets spatiaux nous permet de construire des procédures interprétatives et de parvenir à une « médiation sémiotique ».

²⁹⁴ Ibid, p.23.

3. Les beffrois communaux comme regards

Nous devons alors traiter du problème de la perception, actrice de la dimension signifiante des lieux et de l'usage tout aussi signifiant que nous en faisons. Eco et Norberg-Schulz insistent sur la contribution majeure des théories platonicienne et aristotélicienne à une phénoménologie de la perception. Or, notre approche communicationnelle des beffrois communaux nécessite une compréhension approfondie de nos rapports aux lieux. C'est l'étude de ces rapports qui mettra en lumière les significations de cette architecture, leur histoire et leurs oscillations dans le temps.

L'intérêt de la théorie platonicienne des idées dans le *Théète* est la relation entre le monde idéal de l'être et la connaissance sensible. Accepter que sensation et connaissance ne soient pas dissociables, bien au contraire, nous convainc que toute perception contient quelque chose de supérieur à l'impression sensible, et c'est ce plus qui « structure le savoir premier venant reconfirmer la sensation » ; ce que Norberg-Schulz appelle « pré connaissance », et qui est « fondement général de l'art du lieu ». Revenir aux origines, c'est aussi prendre conscience d'une part, de l'unité que nous formons avec notre environnement, notamment spatial ; et d'autre part, de la relation qui s'établit entre notre regard et ce que nous voyons, percevons et donc, ressentons.

L'autre point important et démontré par Aristote, lequel se démarque ici de Platon, est de définir ce concept de présence par l'identité des êtres, c'est-à-dire dans leur dynamique. Le couple réceptivité/causalité est essentiel dans la pensée d'Aristote et il faut entendre ces concepts dans leur dimension phénoménologique. En s'attardant sur les théories de Platon et d'Aristote, Norberg-Schulz nous prouve leur influence sur la pensée moderne et son incidence sur la compréhension du lieu, ce qui est toujours d'actualité. Eco fait une remarque intéressante qui entérine la modernité de l'œuvre d'Aristote : la philosophie d'Aristote ne peut être saisie, nous dit-il, que si nous partons du postulat que « l'être se dit de façon multiple ». Il va même plus loin, en affirmant qu'il n'y a pas de meilleure définition de l'être sinon que « l'être est ce que le langage dit de façon multiple ».

Cette donnée est d'autant plus importante lorsque nous traitons du Moyen Age, époque de l'histoire où la dimension temporelle de la vie humaine est à nouveau une préoccupation

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages majeure, régentée par la religion. Le *quoi* et le *où* s'associent au *quand*. Ce qui nous renvoie, dans le prolongement de nos deux philosophes, à la pensée de Saint Thomas d'Aquin. Ces pensées nous éclairent parce qu'elles se manifestent au travers de l'architecture. « L'architecture médiévale sera entendue à partir d'en haut, fondée sur le postulat de la foi ».

Or, les beffrois, clochers laïcs, viennent perturber cette conception du temps imposée par la religion. Dans la première partie, nous avons expliqué comment la vie citadine allait progressivement être rythmée par le temps marchand. La religion ne sera plus seule détentrice du temps et les yeux se lèvent désormais sur des clochers agrémentés d'horloges publiques qui indiquent que le temps *c'est aussi de l'argent*, et qui figurent spatialement ce changement de mentalité.

Nous voyons bien comment l'histoire sociale s'articule autour de notre réception et de notre perception, et participe en ce sens à ce réinvestissement des lieux et à leur perception.

Merleau Ponty, dans le prolongement de la pensée heideggerienne, part de l'idée que voir, c'est « entrer dans un univers d'êtres qui se montrent » et « le problème du monde consiste en ceci que tout y demeure. » La perception est ainsi chaque fois une recreation du monde, et la forme des objets n'en est pas le contour géométrique : elle a un certain rapport avec la nature propre et parle à tous nos sens en même temps qu'à la vue. » Il faut donc observer les beffrois différemment, au-delà de leur forme et de leur fonctionnalité. C'est-à-dire qu'il ne doit pas être isolé en tant qu'objet d'étude, mais observé en tant que réalisation architecturale, indépendamment, et aussi en tant que composante d'un tout sans lequel il ne prend pas sens.

Lynch, dans *L'image de la cité*, invite le lecteur à apprécier la lisibilité du paysage urbain selon trois concepts spatiaux qui structurent l'image : l'identité, la structure et la temporalité. L'identité relève de l'objet et le délimite par rapport à un autre ; c'est la structure interne comme le quartier. La structure renvoie à la façon dont on met en relation un objet avec d'autres. Le concept temporel, c'est la relation que le citoyen entretient avec les objets urbains. Cette relation évolue dans le temps et change de signification en fonction de l'évolution du sujet. Mais chez Lynch, le monument n'est pas considéré comme constitutif de la ville.

Avec Raymon Ledrut, la relation à la ville s'effectue sous la forme d'une personnification de la cité, nous retrouvons cette forme de rapport chez Julien Gracq, dans *La forme d'une ville*.

Cette relation affective que nous vivons avec la ville se fonde sur une appropriation de cet espace dans une durée qui nous précède et se prolonge avec nous. La fonction mémorielle de la ville et de ses monuments est importante, particulièrement en Europe, où nous sommes attachés au patrimoine ancien, à ce qui nous renvoie à nos racines. La ville est un objet historique, elle est fondamentalement un lieu de mémoire. Les monuments anciens donnent du cachet à la ville et cette ancienneté est sécurisante, elle offre une perception éternelle de la ville. Les centres historiques, comme les centres urbains sont les cadres privilégiés de l'expression urbaine.

Les monuments permettent la transmission de l'histoire, du passé, ils sont constitutifs de la mémoire collective. Cette mémoire est avant tout vivante, humaine, elle ne repose pas sur une connaissance savante. Pour Halbwachs, « l'espace urbain est le support privilégié de la mémoire collective (...) la mémoire alimente l'imaginaire de la nostalgie. » Nous trouvons des traces de cette mémoire dans les noms des rues qui se réfère au passé local de la vie et qui désignent des activités économiques, des métiers : rue des Bouchers, rue de la monnaie, rue du change, rue des halles, rue du commerce. Grâce à cette mémoire, à ces traces, ces monuments, l'habitant ou le voyageur peuvent reconstituer le passé d'une cité.

4. Les ambiances urbaines

Dans ce tout, Otto Friedrich Bollnow, met l'accent sur les atmosphères qui constituent « l'arrière-plan essentiel qui imprègne la vie et le monde ». Ces atmosphères ou ambiances que Leonardo Benevolo évoque en décrivant les maisons médiévales, « presque toujours à plusieurs étages », qui s'ouvrent « sur l'espace public de l'architecture de leurs façades », ouverture qui « contribue à créer l'ambiance des rues ou des places. »²⁹⁵

Cette atmosphère, spécifique à la structure des villes médiévales décrites par Benevolo, correspond à « une cohérence spatiale et à une forme unitaire qui font que les éléments du lieu sont déterminés par l'ensemble. »²⁹⁶

Ces ambiances sont d'autres moments d'usage, eux aussi implicitement contenus dans la compréhension phénoménologique. Norberg-Schultz explique en quoi les diverses qualités ambiantes sont constitutives de la relation à établir avec le lieu. Deux temps sont à distinguer : l'arrivée et l'expérience de la rencontre. La réunion et l'accord de ces qualités s'expriment dans « la conscience du respect et du soin que l'on doit au lieu. »

Mais la compréhension de ce dernier implique encore que « son unité soit mise en lumière ». La mémoire, l'orientation et l'identification des aspects de l'usage du lieu sont donc fondamentales dans la compréhension de ce dernier. Et ces aspects sont fondateurs de la reconnaissance des qualités de forme des unités ambiantes, reconnaissance qui constitue « le présupposé de l'enracinement d'une communauté. » L'édification des premiers beffrois communaux au centre de la cité a modifié le paysage urbain en y installant une nouvelle institution. L'identification du bâtiment comme édifice public, dont la population faisait usage, s'y reconnaissait dans sa citoyenneté, s'y rassemblait pour les rencontres quotidiennes (marché, etc.) et fédératrices (cérémonies, folklores), implique une orientation dans cet espace et une mémoire collective en devenir. Ainsi se créent de multiples ambiances en toile de fond qui vont renforcer les sentiments communautaires.

²⁹⁵ BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.178.

²⁹⁶ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, p.43.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Les exemples peuvent référer à des époques différentes. Pourtant, en dépit des différences de lieu et de temps, ils interprètent les moments d'usage à la lumière des mêmes aspects.

« Ainsi, l'universel se manifeste à travers le temps, et la temporalité du monde de la vie est qualitative ». Cela n'empêche que le présent se nourrit du passé et s'ouvre au futur. « Par conséquent, l'histoire est un tissu polyphonique complexe dans lequel des courants et des époques sont reconnaissables et où, sous des formes différentes, perdure « le même »²⁹⁷ ». Cette continuité indique que le lieu garde son identité, son *genius loci*, à travers tous les changements, et que le temps et le lieu de la vie sont mutuellement dépendants ; « une ville où personne n'habite est un endroit où il fait froid », écrivait Sutherland, car c'est notre usage des lieux qui leur donne une histoire, une âme, ce que l'on nomme atmosphère ou ambiance. Par ailleurs, comme le remarque Norberg-Schulz, chaque lieu a sa signification et nous vivons des situations différentes qui induisent des usages, des pratiques quotidiennes différentes, par conséquent « la ville et les habitations constituent une multiplicité de lieux particuliers.²⁹⁸ » On apprécie un quartier pour « sa vie », « ses odeurs », « ses bruits ». Dans *Les Gamins de Bogota*, Jacques Meunier écrit « La ville, pour quelqu'un qui ne sait pas lire, c'est d'abord des pistes d'odeurs, un bruit de fond, des éclairs et des chatolements ». Bien plus qu'une localisation géographique, le lieu rassemble tout un ensemble de choses, d'émotions qui sont l'essence du lieu. Le lieu est un phénomène qualitatif. Sa compréhension est donc à la fois atemporelle et déterminée par le temps puisque, quels que soient les changements, elle émane du lieu même.

²⁹⁷ Ibidem, p.84.

²⁹⁸ NORBERG-SCHULZ C., *Genius Loci*, paysage, ambiance, architecture, Liège, Mardaga, 1997, 213p.,p.8.

5. Son inscription dans la mémoire collective

L'architecture doit être entendue comme une forme d'expression artistique, au même titre que la sculpture, la peinture ou l'écriture. Norberg-Schulz insiste sur le fait que l'homme a besoin d'avoir « une prise existentielle » sur son milieu, sans laquelle il ne peut habiter. L'architecture est l'un des instruments que l'homme a à disposition pour y parvenir. Or, l'intérêt de l'architecture est sa faculté à produire des « symboles », des « œuvres d'art ». Le concept d'œuvre d'art est à entendre comme la « concrétisation d'une situation existentielle », situations qui donneront lieu à des « expériences riches de sens²⁹⁹ », dont nous avons besoin. L'objet architectural est à percevoir et à recevoir comme un objet communicationnel, qui entretient une relation, un dialogue avec les individus. Sa seule construction constitue déjà un usage du lieu.

Le beffroi était un moyen de communication pour la commune. Il informait les habitants des libertés civiles acquises. En construisant un beffroi, la commune communiquait son indépendance à l'ensemble de la population, et également à ceux qui arrivaient de l'extérieur. Son architecture en donnait tous les signes. Leur faite se coiffait souvent d'une girouette, parfois d'un bonnet de maieur comme à Amiens. Ce couronnement indiquait que ce n'était ni un donjon, ni une tour religieuse, mais un clocher laïc.

Certaines caractéristiques de l'édifice, échauguettes, meurtrières, signalaient la fonction militaire. D'autres comme l'ornementation, la hauteur, l'horloge, témoignaient de l'enrichissement de la cité (voir l'analyse sémiotique). Les beffrois inscrivaient spatialement un nouveau pouvoir institutionnel dont les fonctions et les origines renforçaient la valeur identitaire. Lorsqu'une commune se rebellait, le seigneur ordonnait la confiscation de certains attributs du beffroi (cloches, jacquemarts) et dans certaines situations conflictuelles, il sommait sa destruction. Ces sanctions attestent de l'importance symbolique du bâtiment.

Pour indiquer le commerce florissant du textile, des agneaux pouvaient figurer sur des parties de l'édifice, ils sont à différencier de l'agneau pascal indiquant l'appartenance catholique. Ainsi, la clef de voûte du beffroi de Béthune est ornée d'un agneau passant, probablement

²⁹⁹ Ibidem, p5.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

symbole des drapiers, qui, en pleine prospérité à l'époque, ont pu construire de leurs deniers la halle aux draps. Pendant la Révolution, un bonnet phrygien coiffa certains beffrois, tels Amiens et Béthune³⁰⁰. De nombreux exemples peuvent être évoqués et attestent chacun de la valeur communicationnelle et identitaire de cette architecture. Cette valeur était d'autant plus forte qu'au Moyen Age, la lecture, et donc l'accès à la connaissance de l'histoire du lieu, était réservée à l'élite.

Les habitants des communes se reconnaissent depuis toujours dans certains de leurs monuments. La construction des beffrois marqua le début d'une nouvelle organisation sociale et dans le Nord de la France, ils prirent place dans une architecture publique régionale et, même s'ils furent à certaines périodes plus dans l'obscurité, ils demeurèrent une partie constituante du paysage urbain et d'une mémoire collective. Ils sont parvenus à conserver et à transmettre leurs significations. Nous pouvons nous appuyer sur les travaux de Giedion³⁰¹ qui démontrent que l'architecture est « un art se donnant pour but de réduire la « fracture entre pensée et sentiment ». Comme le fait remarquer Norberg-Schulz, le cogito de Descartes n'est pas étranger à cette pensée, à la nuance près que dans le contexte présent, l'auteur nous invite à découvrir et être ce que nous découvrons³⁰².

« Quand on visite aujourd'hui le Maroc en vue d'étudier l'architecture primitive, ce n'est pas pour mettre en lumière, dévoiler des choses neuves, mais afin de s'y reconnaître ».

Giedion parle d'éléments constitutifs dont la résurgence permanente dans l'histoire de l'architecture européenne forme une sorte de langage fondamental.

³⁰⁰ Pour ces exemples se référer aux annexes 7.4.3, 7.6.2.

³⁰¹ GIEDION S., *Espace, Temps, Architecture*, trad.fr., Paris, Denoël, 1990.

³⁰² NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, p.16-17.

6. Le processus d'appropriation

Chez Giedion, le sens du passé pourrait avoir pour définition « continuité et changement ». Cela implique que quelque chose demeure en dépit des modifications. Dans les années 1940 et 1950, Giedion définissait cette continuité en termes de « monumentalité et régionalisme », il remarquait que le Mouvement moderne, dans sa première phase, avait oublié l'une et l'autre. Par monumentalité, il n'entendait pas quelque chose de pompeux ou d'immense mais la mémoire et les symboles qui enracinent les hommes dans le temps. Quant au régionalisme, il ne recouvrait bien évidemment ni provincialisme, ni nationalisme, mais la nécessité de s'enraciner dans l'espace, lequel est alors perçu comme lieu.

L'appropriation fait partie de l'usage du lieu. Pratiquer un lieu, c'est entretenir une relation avec lui qui va se nourrir d'images, de souvenirs, d'émotions. Cette relation relève autant de notre ressenti individuel que collectif. L'histoire des beffrois est celle de communautés qui l'ont vécue et construite et, cette histoire, sorte de patrimoine vécu, constitue la mémoire collective, une mémoire partagée. Un ensemble d'usages, qu'ils soient quotidiens, institutionnels, festifs, rassemblent les populations aux pieds de ces édifices. C'est ce tout – mémoire, symboles, pratiques- qui participe à l'enracinement des hommes dans cet espace ; tous ces facteurs créent, entretiennent et pérennisent ce sentiment d'appropriation et d'appartenance.

Monumentalité et régionalisme concourent à cette « humanisation » qui, pour Giedion, était l'objectif de la seconde phase de l'architecture moderne. Norberg-Schulz se réfère à cette relation qui perdure, toujours réinterprétée, entre l'homme et son milieu, si bien que continuité et changement ne sont pas deux termes contradictoires.³⁰³ Giedion voit dans l'architecture moderne une architecture « nouvelle et chargée de sens », Norberg-Schulz utilise le concept de « milieu symbolique » et centre le *Genius Loci* sur la problématique du lieu.

Il est intéressant de constater la modernité de ces réflexions, d'Heidegger à Schulz en passant par Giedion. Nous pouvons également en apprécier le prolongement actuel, qui s'inscrit dans

³⁰³ Ibidem, p.18.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

la dynamique de ces problématiques. Aujourd'hui il ne s'agirait plus de continuité ni de changement mais bel et bien de trouver des stimulants. Tschumi Bernard, l'architecte, le précise en ces termes :

« Les espaces sont qualifiés par l'action autant que l'action est qualifiée par l'espace. L'un ne déclenche pas l'autre : il n'y a pas de relation de cause à effet, mais seulement une confrontation. Mon principal souci est d'imaginer une scénographie où l'image prendra sa place sans cannibaliser les lieux. Reste à réconcilier le virtuel et le réel, pour donner une âme à ce que nous construisons ».

Les préoccupations de l'architecte font écho aux espoirs de Norberg-Schulz. Dans l'art du lieu, l'auteur manifestait le souhait que ses recherches participent à une compréhension du lieu. Pour lui, comprendre un lieu peut en garantir le respect, respect que nous témoignons à nos lieux mais aussi à ceux des autres.

7. S'affirmer comme emblème d'une commune

La définition que nous pouvons donner de la perception du lieu, notre façon de l'appréhender, de l'observer est déterminante dans notre compréhension de l'art du lieu. Cette perception a pu être souvent interprétée comme une relation entre le sujet et l'objet ou la pensée et le sentiment. Norberg-Schulz revient sur les apports et la complémentarité de ces différentes approches. Les travaux de Husserl démontraient que la perception est une fonction propre à la corporéité, à laquelle participent tous les sens. Avec Merleau Ponty, son disciple, la perception est « la résolution de la fracture entre pensée et sentiment ». Nous allons donc au-delà de la participation de nos cinq sens, en réconciliant ce qui est de l'ordre du raisonnable, du scientifique et ce qui est de l'ordre de l'émotionnel de l'affectif.

Pour l'étude d'un symbole identitaire, cette donnée est importante dans la compréhension de ce qui « justifie » historiquement et scientifiquement qu'un patrimoine soit un patrimoine protégé, estimé et qu'il soit emblématique pour une région, des populations. Or, ces raisons ne sont pas uniquement d'ordre esthétique, ou technique, ou symbolique, ou affectif. C'est ensemble qu'elles représentent un tout, une unité qui fait que les populations vont se reconnaître en ce monument, s'attacher, et le considérer comme une composante essentielle de leur lieu. Heidegger exprime justement cette relation lorsqu'il parle du concept de présence pour définir l'homme, mettant ainsi un terme à la relation *sujet-objet*, ou *pensée-sentiment* de Descartes.

Norberg-Schulz parle de présence qualitative, opération qui s'accomplit dans l'œuvre d'art et plus précisément dans la formation de l'image, préoccupation que nous retrouvons dans les travaux de sémiotique architecturale, ceux de Peirce notamment.

« Une image n'est ni un signe ni un symbole bien qu'elle puisse les contenir, la fonction du signe étant d'indiquer et celle du symbole de substituer » ; l'image ne représente rien d'autre qu'elle-même mais, comme l'écrit fort justement Gadamer, « elle rassemble un monde et donc dépasse les éléments qui la constituent. » Cela est particulièrement vrai de l'image architecturale, qui est expression concrète d'une présence, *imago mundi*.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

L'architecture est en effet typiquement intersubjective, et c'est cette qualité qui constitue pour l'homme un enracinement dans l'espace et dans le temps. Comme le disait Norberg-schulz, l'architecture est « l'instrument qui donne à l'homme une prise existentielle ». Néanmoins, ajoute l'auteur, « la vie étant mouvement et escamotant les racines, il s'agira d'un lieu structure qui ouvre un monde. »

Une fois de plus, nous rejoignons la pensée de nombreux philosophes, phénoménologues et sémioticiens qui insistent sur la dynamique des lieux, des sémantisations et resémantisations des espaces, et notre objet d'étude ne peut effectivement être abordé, étudié et compris, sans la prise en compte de ce contexte interprétatif. Les représentations, significations et perceptions des beffrois ont toujours contribué et entretenu leurs dimensions symbolique et identitaire. Mais ces valeurs, ces sens, ne pouvaient se dire que de façon multiple parce que l'être se dit de façon multiple et que « l'être est ce que le langage dit de façon multiple. »

Les monuments, par leurs langages architectoniques, en sont la trace. Tout en conservant un lien avec le passé, ils s'inscrivent dans un présent, celui de la société qui en fait usage, qui « habite ces lieux », voire qui les conserve. En ce sens, ils ouvrent effectivement sur un monde. Nous renvoyons à l'analyse sémiotique pour illustrer cette « ouverture au monde », ce « lieu structure », notamment l'analyse des deux beffrois lillois, celui de la Nouvelle Bourse et celui de l'hôtel de ville. Ces deux réalisations montrent la transition entre le beffroi qui renvoie à l'idéal marchand de l'époque médiévale, au beffroi de l'hôtel de ville, qui inaugure une nouvelle vague de constructions contemporaines, le nouveau départ d'une région, et un nouveau sens en tant que symbole identitaire. Toutefois, l'interprétation libre de l'architecture flamande du beffroi municipal du quartier Saint-Sauveur témoigne d'un lien encore présent avec les beffrois d'une autre époque même s'il s'en distingue. Ces sortes de réminiscences se perdront dans les projets ultérieurs, comme si la transition devait se faire en douceur.

Une œuvre naturelle ou humaine est « située in loco en tant qu'étendue, élévation et figure ». En d'autres termes elle se manifestera à travers les formes en ce que Norberg-Schulz appelle « plan », « élévation » et « contour » lorsqu'il étudie l'usage du lieu.

Le lieu se rapporte à une réalité concrète, tant du point de vue social que local. Le social renvoie à la dimension anthropologique de la ville et de ses espaces, le social se déroule donc dans des lieux concrets au sein desquels des personnes en font usage. Donc, définir l'image

architecturale comme « art du lieu » a un sens. Il importe que l'architecture soit comprise comme « art du lieu ».

Cette posture nécessite de différencier l'architecture de style de l'architecture populaire. La première, explique Norberg-Schulz, possède une mobilité qui lui permet d'être « présente partout sans perdre pour autant sa signification profonde, même si l'on tient compte des adaptations locales. » Il en est ainsi pour les beffrois communaux du Nord de la France. Ce patrimoine, parce qu'il dépassait sa vocation utilitaire et s'inscrivait dans une architecture publique de style, a conservé sa signification symbolique et identitaire même si la mobilité de l'histoire l'assujettissait à des « resémantisations ». Cette signification profonde dont parle Norberg-Schulz et le concept de présence sont particulièrement vérifiables si nous revenons au XVII^e et XVIII^es siècles, époque où les beffrois étaient sujets à une perte de sens. Le XIX^e siècle réveilla la signification, endormie mais non éteinte, du beffroi. La resémantisation du beffroi ne pouvait se faire sans cette charge symbolique.

Mais l'autre aspect fondamental de la dimension communicationnelle des beffrois, c'est le lieu où ils vont prendre sens : la place. Le passage de l'enceinte au centre de la ville, sur la grand'place, va modifier leurs significations. La dimension sociale, identitaire va s'affirmer. La place est un lieu important dans l'espace d'une ville, la multiplicité s'y rassemble et « s'offre en tant que proximité et perspective, tandis que le choix devient participation.³⁰⁴ » La place semble mettre en scène et en action la dimension anthropologique de l'espace urbain et de ses institutions. Norberg-Schulz nous fait remarquer que les citoyens ont des choses en commun, ce qui signifie que « le choix est devenu accord ».

« Les lieux qui expriment ces communs accords sont appelés institutions. Depuis des siècles, l'institution la plus importante est l'hôtel de ville ou le palais communal. Exprimant la raison d'être de la réunion, les institutions sont situées traditionnellement près de la place. Institutions et place forment le cœur de l'habitat. Car c'est à partir de ce cœur, dont la fonction est d'ordonner et de réglementer la multiplicité, que la vie qui prend lieu acquiert son sens³⁰⁵ ».

Le lieu et sa vie participent à ce que Norberg-Schulz appelle la « clarification du lieu », inhérente à l'architecture religieuse, par exemple. Cette clarification contribue à la profondeur du sens qui imprègne le lieu. Les modalités de l'usage du lieu sont pour Norberg-Schulz : « l'arrivée, la rencontre, la réunion, la clarification, le retrait et l'isolement. »

³⁰⁴ Ibid, p.43.

³⁰⁵ Ibid, p.44.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Ces deux dernières modalités sont de l'ordre du chez soi, à la maison. L'usage du lieu est un processus complexe puisque sa structure comprend une dimension plurielle et humaine, c'est-à-dire physique, sensorielle, émotionnelle. Nous devons donc tenter de découvrir et expliciter la dimension commune de cette structure et considérer trois aspects existentiels : « mémoire, orientation et identification ».

Les places, les monuments, sont des points de repère dans une ville, auxquels nous accordons une attention particulière. Peut-être n'est-ce pas anodin d'avoir utilisé l'image de « l'église au milieu du village » lorsque nous exprimons la nécessité d'une clarification, de « remettre les points sur les i ». Un lieu dénué de figures servant de points de repères a « une identité pauvre », et l'orientation comme l'identification y sont difficiles, voire impossibles. « Ces points de repère ont donc une fonction de conclusion. » Les paysages du plat pays ne se conçoivent pas sans ces clochers laïcs qui hérissent l'horizon, ils sont « le marquant » de notre identité, défendait la région, lors de la création du logo en 1982.

Dans *L'esprit et le style de M. Villemain*, Charles Baudelaire écrit : « Toute phrase doit être en soi un monument bien coordonné, l'ensemble de tous ces monuments formant la ville qui est le Livre. », pensée qui rejoint celle de Victor Hugo dans *Choses vues*, « il faut des monuments aux cités de l'homme, autrement où serait la différence entre la ville et la fourmilière ? »

Sous l'angle philosophique et phénoménologique, nous pouvons constater que l'homme est lié à son milieu par essence, en tant que « parties d'une unité originelle » ; il l'est également de façon symbolique et sémiotique.

Dans notre contexte, nous l'envisageons au travers d'une certaine figure architecturale. Cette forme, dans son exécution, et en cohabitation avec les autres, va conférer l'atmosphère et le caractère de l'organisation spatiale. Nous l'identifions par ce que Peirce appelle des qualisignes, lesquels vont nous permettre d'en interpréter le sens. Norberg-Schulz nous parle des matériaux, des couleurs, de la structure.

« La distinction entre forme et figure tient au fait que des indices caractéristiques, telles les tours ou les coupes, assument des aspects très différents selon la manière dont ils sont construits. La forme correspond le plus souvent à l'organisation de sa verticalité, laquelle exprime l'avoir lieu de la vie sous le ciel et se concrétise dans la tension de ce qui se dresse ».

L'architecture comprend tout un ensemble de figures qui sont « le patrimoine de notre pré connaissance ». La relation que nous établissons avec l'objet architectural relève donc des sentiments d'appropriation et d'appartenance ; autrement dit, nous nous reconnaissons en ces lieux. Certains, comme les beffrois, font office « d'emblème du lieu, d'autres de points de repère majeurs » ; ces derniers concernent surtout les institutions représentant la société locale. Mais pour certaines communes, comme celles de notre corpus, les beffrois ont dépassé leur statut de repère majeur pour accéder à une représentation beaucoup plus emblématique.

Dans un lieu fait par l'homme, le principal point de repère sera généralement l'édifice le plus élevé. L'emplacement de la construction dépend en général de la structure locale naturelle, qui trouve son unité centrale dans le paysage. L'usage du lieu devient alors signifiant.

Le *genius loci* c'est l'harmonie, la cohabitation entre espace, forme, et figure, décryptable dans l'architecture et qui est constitutif de l'identité d'un lieu. « Il y a une permanence du lieu mais ce lieu doit être reconquis en permanence au cours de l'histoire car on ne le possède jamais une fois pour toutes.³⁰⁶ » Cette permanence du lieu, c'est ce que l'histoire a inscrit en lui et ce qui forge son identité, en tout cas ce qui en fait les fondations, ce qui faisait dire à Marguerite Yourcenar que « les villes portent les stigmates des passages du temps », mais elle ajoutait « et occasionnellement les promesses d'époques futures ». Car l'identité urbaine se construit aussi au présent avec la perspective d'un futur. La ville répond à nos besoins, notre quotidien et s'inscrit obligatoirement dans cette dynamique sociale, économique, politique.

C'est pourquoi le lieu est à la fois continuité et changement. « La continuité réside dans le *genius* même du lieu », autrement dit dans sa relation particulière avec l'espace, la forme et la figure, tandis que « le changement dérive de la nécessité de l'interpréter et réinterpréter, d'une autre manière ».

Ce besoin de repère de permanence est conforté par l'importance de la tradition constructive, constitutive de l'identité du lieu. « Certains langages sont atemporels parce qu'ils sont ceux de structures faisant partie de notre pré connaissance comme les églises³⁰⁷ ». Dans le Nord, les Flandres belges, ce sont les beffrois qui font partie de notre pré connaissance. Le beffroi reste immuable en tant que structure, matrice, mais sa physionomie change en fonction des époques et des nouveaux modes d'expressions.

³⁰⁶ Ibid, p.55.

³⁰⁷ Ibid, p.56.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

La tradition constructive, la permanence du style, nous la retrouvons avec les beffrois de l'architecte régionaliste Louis-Marie Cordonnier. Ensuite, le beffroi de Lille marque un virage. La verticalité reste une constante ainsi que l'attenance au bâtiment communal ou sa proximité. Le beffroi de Douchy-lès-Mines indiquait déjà une rupture avec les codes architecturaux « traditionnels » des beffrois, mais celle-ci fut entérinée avec la réalisation valenciennoise.

Reste à s'interroger, ce que nous ferons plus amplement dans le quatrième volet, sur l'inscription de ces rénovations urbaines dont les beffrois sont représentatifs, leur implication dans des projets géopolitiques, et leur présence dans un espace urbain à (re)définir. Que ce soit l'approche de Norberg-Schulz dans le prolongement des principes philosophiques rappelés, la démarche peircienne dont les problématiques sont similaires, ces modes de pensées peuvent se révéler une aide précieuse dans de tels projets. La phénoménologie de l'espace, tout comme l'approche sémiotique, doit tenir compte du milieu naturel et bâti, de sa polysémie, de l'usage du lieu pour parvenir à une compréhension concrète du milieu. « Le lieu habité est le champ d'action de l'architecture ». Et ce travail se fait indépendamment des conditions socio-économiques qui ne déterminent pas la « prise existentielle ». Norberg-Schulz les compare à l'encadrement d'un tableau qui, selon le contexte, peut être un frein ou au contraire faciliter la réalisation de situations existentielles.

Ces différents concepts, l'appropriation, l'appartenance, faire usage d'un lieu, habiter ce lieu,... nous renvoient fatalement à l'investissement sémantique de ces lieux, comme le disait Roland Barthes, un terrain d'investigation au sein duquel de nombreux spécialistes se rencontrent, beaucoup de philosophes et phénoménologues. Cette proximité interdisciplinaire est validée par les travaux de Peirce, Eco, et Barthes, pour ne citer qu'eux. Eco s'est intéressé aux cinq concepts ayant dominé tous les débats médiatiques : signe, signifié, métaphore, symbole et code. Or, son voyage au sein de l'histoire de ces concepts a révélé la prédominance des philosophes, de tous les philosophes. « On s'aperçoit », nous dit-il, « que chaque grand philosophe du passé (et du présent) a d'une certaine manière élaboré une sémiotique ». Nous l'avons ici constaté au travers des références à Aristote, Platon, Heidegger et Norberg-Schulz, et l'analyse sémiotique en sera l'application.

Pour conclure sur ce point, nous pouvons emprunter les propos de Baillie Scott cité par Norberg-Schulz : « Peu de choses sont aussi singulières que l'art merveilleux du constructeur qui organise les pierres d'une manière bien précise et les taille – celles-ci commençant alors

de parler, comme par miracle, un langage qui leur est propre, et dont la signification est plus profonde que celle des mots ».

8. La dimension anthropologique de l'édification selon les principes albertiens

L'intérêt porté au concept d'habiter et à ce qui est constitutif de l'art du lieu nous amène naturellement à traiter d'une autre problématique, l'édification. Nous nous appuyons sur le traité d'architecture *L'Art d'édifier (De re aedificatoria)* de Leone Battista Alberti³⁰⁸, constructeur ingénieur, théoricien et écrivain de la Renaissance italienne. La pensée d'Alberti se révèle d'une pertinence et d'une actualité remarquable, brillamment introduite par Françoise Choay en ces termes :

« Le *De re aedificatoria*, publié en 1485, treize ans après la mort d'Alberti, est le premier traité d'architecture occidentale, sûrement le plus magistral. Unique en son genre, il est l'œuvre d'un génie universel qui occupe dans la culture européenne une position également unique par son rôle fondateur et par sa complexité. »

La question de notre attachement au lieu, élément fondateur de notre identité, met en lumière la dimension anthropologique de notre objet d'étude. Cette importance anthropologique de l'architecture est au cœur de la pensée d'Alberti et, comme l'a démontré Françoise Choay dans la préface de l'ouvrage, il a contribué, à l'institution de l'architecture. Son regard neuf sur celle-ci, valorise les arts mécaniques et, érige leurs auteurs au rang d'artistes ; « les bâtiments qu'il a conçus sont autant de manifestes d'une architecture nouvelle qui se donne pour règle le respect absolu du bâti existant. »³⁰⁹

Cette originalité fait du traité d'Alberti un écrit « instaurateur », où l'édification de notre environnement bâti est assumée en tant que « discipline autonome, fondée sur la seule raison ». L'auteur s'interroge sur la nature et la signification de l'architecture ou plutôt de l'édification, « englobant sous ce concept tous les types d'interventions constructives qui contribuent à façonner le milieu humain ». Son œuvre figure l'articulation du monde médiéval et du monde moderne dont il fut l'un des créateurs.

³⁰⁸ L'œuvre d'Alberti est méconnue en France par l'absence de traduction (la première date de 1993 contre le XVII^e siècle en Angleterre). Il a écrit plusieurs traités sur la peinture, la famille, le droit. C'est à lui que l'on doit la première théorie de la perspective de 1430.

³⁰⁹ ALBERTI L.B., *L'Art d'édifier*, texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Sources du savoir, seuil, Paris, 2004, 599p, p16.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Bien qu'Alberti ait pu être lu comme un « nouveau Vitruve », son traité se différencie du *De architectura* et le titre seul en témoigne. La traduction la plus fidèle serait « sur la question de l'édifier », car ce que nous livre Alberti, c'est une « méditation sur le sens qui fonde le déploiement transformateur des humains dans le monde naturel.³¹⁰ »

Cette méditation est toujours d'actualité et elle porte notre analyse. C'est en comprenant le processus communicationnel mis en œuvre par l'édification, que nous pourrions prétendre à une élucidation des significations des beffrois communaux. La construction de ces tours signalait la revendication et l'obtention de l'indépendance civile. Ces architectures ont « façonné le milieu humain », elles étaient la représentation, l'expression concrète, solide, d'un bouleversement sociétal.

Leur foisonnement en ces contrées septentrionales, leur longévité et aujourd'hui leur « jeunesse » retrouvée, attestent d'une conception qui, dès l'origine, reposait sur des motivations autres que fonctionnelles. Le contexte historique, ainsi que l'approche philosophique et phénoménologique, l'ont déjà démontrée. Sur ce point, la méthodologie albertienne sert notre propos, car elle met en relation et en perspective des principes que l'auteur présente, définit et auxquels, selon lui, doit obéir l'architecture.

Cette méthodologie se fonde sur une réappropriation des travaux de Vitruve, notamment de ses trois principes : *necessitas*, *commoditas*, *voluptas* (chez Vitruve : *firmitas*, *utilitas*, *venustas* ou solidité, utilité et beauté). Ces critères sont récurrents en architecture et notre objet d'étude est évidemment concerné. Les valeurs fonctionnelles, esthétiques et symboliques que nous développerons dans l'analyse sémiotique, témoignent des principes de *commodité*, *d'utilité* et de *beauté*.

Ces éléments introduisent la présentation de la méthodologie et des principes albertiens. L'exploitation que nous en ferons démontrera la modernité de son approche, et l'intérêt qu'elle revêt toujours aujourd'hui.

La réflexion d'Alberti anticipe ce que sera la perception philosophique, phénoménologique et sémiotique en architecture, dans la mesure où son traité met en exergue les valeurs signifiantes de toute édification. Ainsi, le toit ne se résume pas à sa seule valeur fonctionnelle

³¹⁰ Ibidem, p20.

de couverture, de protection ; et c'est pourquoi il est sujet à tant d'honneurs³¹¹. Il en est de même pour les ouvertures. Prenons par exemple les toits des hôtels de ville et les clochers des beffrois. Ne reflétèrent-ils pas la richesse de la commune ? Les matériaux utilisés, la beauté et la finesse de l'ornementation en témoignaient, et certains signes indiquaient la domination locale. Les ouvertures dépassèrent également leur usage fonctionnel : les balcons, portes et escaliers furent, à ce titre, les signes du prestige et du rayonnement de certaines communes.

Cette considération de l'architecture implique un autre regard sur l'architecte. Pour Alberti, l'architecte est doté des compétences du bâtisseur et de l'ingénieur, et nous le constatons dès le prologue du traité. L'exposé de sa triade, les arguments avancés prouvent que l'architecture permit à l'homme d'appriivoiser la nature, de pourvoir aux besoins quotidiens, à la santé, à la sécurité et la liberté ; par la construction de citadelles et de machines de guerre. Cette pensée n'est pas sans rappeler celle, phénoménologique, de Norberg-Schulz pour qui, l'architecture serait « l'instrument capable de donner à l'homme une prise existentielle. »

La première partie traite de la *nécessité* qui fait de l'architecture un besoin fondamental, et appartenant à l'ordre de la nature. Alberti y expose les problèmes de santé et de salubrité, se montre attentif au principe d'économie et aborde les voies de circulation et les égouts dans le cas de la ville. Il recommande une dépense minimale de matériaux et d'argent, l'entretien et la réparation des ouvrages. Ces préoccupations, nous les avons évoquées dans notre premier chapitre, lorsque le regard sociologique, les villes et leur aménagement furent évoqués; le développement des communes et de l'architecture publique qui les figurait fut confronté à toutes ces contraintes. Les municipalités en avaient la responsabilité, et les plaintes affluaient. Les éboueurs et le ramassage des ordures ne suffisaient pas. À partir du XII^e siècle, on revint à la méthode antique, et l'on construisit des égouts souterrains en maçonnerie sous les voies principales des villes. Ceux des châteaux et des établissements religieux pouvaient être de belles constructions en pierre de taille, mais l'habitat privé n'était pas équipé.

Il fallut attendre le XIX^e siècle, la détermination de Napoléon III et les travaux du baron Hausmann pour parvenir à un véritable assainissement des voiries. Jusqu'à cette période, l'hygiène aura été un problème majeur pour les villes, dont les conséquences furent humainement désastreuses.

³¹¹ Ibid, p.86.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

La deuxième partie est consacrée à la *commodité* et traite de la « diversité des hommes qui, par la médiation de leurs désirs, investissent, spécifient et différencient l'espace terrestre dans un processus imprévisible et sans fin. »

D'une part, le terme médiation, cher à notre étude, est ici employé ; confirmant la valeur communicationnelle que les hommes attribuent aux réalisations architecturales. D'autre part, le concept d'investissement du lieu est lui aussi mentionné et sera, nous l'avons abordé, au cœur des débats philosophiques phénoménologiques et sémiotiques. Alberti, en sa qualité d'architecte, recommande une attention particulière à la dimension communicationnelle et médiationnelle des édifices. L'usage que nous faisons des bâtiments doit avoir une influence certaine sur les projets urbains, dans le sens où cet usage est déterminant dans le processus d'appartenance et d'identité.

La troisième partie, la plus longue, « est dédiée au plaisir qu'engendre la beauté, fin suprême de l'édification, et dont le respect de la nécessité et de la commodité constitue une condition nécessaire mais non suffisante. » L'éclairage retient ici notre attention, car l'auteur défend l'idée que la beauté résulte « de la double application de l'axiome de *l'édifice-corps* et du principe d'économie ; beauté qui tient à l'heureuse adaptation de l'édifice à ses destinations, et ressortit à la même *concinnitas* que les œuvres de la nature. ³¹²

En se penchant sur le concept de beauté, Alberti, précise Françoise Choay, anticipe sur l'une des préoccupations philosophiques du XVIII^e siècle, le beau comme « l'objet d'une perception universelle, liée à une compétence innée. » Cela explique certaines « anomalies » de l'ouvrage. L'auteur se retrouve confronté à deux genres de « beauté », et à l'ambivalence du terme *ornamentum*, désignant, soit un maquillage, donc une beauté superflue de second ordre ; soit la sublimation d'une architecture *organiquement* belle. Nous comprenons dès lors qu'elle soit, comme l'explique le Professeur Choay, « exigée par l'axiome de la triade », et induise une ouverture sur la *beauté absolue*.

La question de la beauté, sans cesse suscitée par les principes de la triade, se pose de façon multiple, tout au long du traité. Ainsi dès le prologue, l'auteur nous interpelle sur le regard critique que nous portons sur l'élégance des édifices et la contribution de l'architecte :

³¹² Ibid, p.27.

« Et devant l'édifice des autres, nous examinons et mesurons aussitôt chacune de ses dimensions, puis nous consacrons toutes les ressources de notre intelligence à chercher ce qui pourrait être supprimé, ajouté ou déplacé pour rendre l'ouvrage plus élégant avant de donner spontanément notre avis. »

Interrogations que nous retrouvons chez Norberg-Schulz, lorsqu'il traite de l'*art du lieu*, et qui apparaîtront également avec l'analyse peircienne.

Il instaure d'ailleurs une véritable conversation avec son lecteur, qui relève du *principe dialogique* de son oeuvre. Notre capacité à regarder et apprécier la beauté, dont la beauté architecturale, est, selon Alberti, innée, et il nous prend régulièrement à partie, nous questionnant dès le début du livre II :

« On peut s'en étonner et se demander pourquoi la nature nous fait immédiatement sentir à tous, ignorants comme savants, ce qu'il y a de juste ou de vicieux dans la conception des choses et dans leur exécution (...) de sorte que, si quelque chose offre à nos yeux un aspect inachevé, boiteux, superflu, vain ou confus, nous en sommes immédiatement troublés et regrettons de ne pas y trouver plus d'élégance³¹³ ».

Le propos d'Alberti semble rejoindre le concept de *pré connaissance* que nous retrouvons dans la philosophie aristotélicienne et qui nous éclaire également sur notre *être au lieu*, notre perception.

Lorsqu'il est question de la *commodité*, Alberti nous entretient du choix d'un site, pour lequel la beauté est un critère fondamental. L'esthétisme du paysage est alors valorisé. On ne peut choisir un site privé d'« une vue agréable », sans laquelle il serait « dépourvu de toute grâce »³¹⁴. Son raisonnement est similaire lorsqu'il disserte sur l'utilité du toit au chapitre 11³¹⁵ ; élément majeur en architecture, et dont la nécessité justifie les embellissements dont il bénéficia et qu'il se plaît à détailler : « des toits couverts de bronze, de tuiles vernissées et d'or, et élégamment rehaussés de plafonds à caissons dorés et de feuilles d'or fin ainsi que de corniches, de fleurs sculptées et même de statues ». Toits comme clochers, nous le verrons dans l'analyse sémiotique, firent l'objet d'attention particulières (flèches, héraldiques...).

Pour Alberti, l'édification heureuse est indissociable de certaines qualités, rappelées maintes fois dans le traité : élégance, honneur et fierté. Cette conception de l'architecture s'explique, d'une part, par le statut social de l'auteur et d'autre part par le contexte historique de

³¹³ Ibid, p.97

³¹⁴ Ibid, p.64

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages l'époque. Par ailleurs, elle s'avère pour notre sujet un témoignage intéressant. Alberti est issu d'une très ancienne famille féodale de Toscane, établie à Florence à partir du XIII^e siècle. D'abord juges, les Alberti se sont ensuite orientés dans le grand commerce et la banque. Banquiers de la papauté jusqu'en 1420, date à laquelle ils furent remplacés par les Médicis. Ils ouvrent alors des comptoirs dans les principales places commerciales européennes – Venise, Valence, Londres, Bruges, Cologne, Bâle...- en même temps que dans le bassin méditerranéen. Ils acquièrent ainsi à la fois, une des plus grandes fortunes européennes, et une position politique prestigieuse à Florence. Ils furent touchés par les crises économiques du XIV^e siècle. ils furent concernés par cette tendance à devenir des rentiers, à posséder des biens fonciers. Cette ruralisation que l'on peut particulièrement bien suivre dans la famille des Alberti nous dit Le Goff(p53) , a certainement influencé Battista dans la formalisation de ses règles économiques et éthiques. La situation personnelle de l'auteur lui attribua une place de spectateur appréciable quant à l'état d'esprit du pouvoir marchand dans le Nord de l'Europe. Il exposa les rapports existant entre cette classe dominante et les représentations architecturales de celle-ci. C'est ce que nous nous efforçons ici de mener à bien, sur une architecture publique contemporaine de celle de son étude, et présentant des similitudes appréciables comme nous le démontrera l'analyse comparative de bâtiment édilitaires en Europe. Ainsi dit-il :

« Dois-je rappeler non seulement combien l'architecture a contribué à l'utilité et au plaisir des citoyens, dans leur cité et au-dehors, mais combien surtout elle a leur a valu d'honneur ? »³¹⁶

Cette remarque renvoie notamment à cette volonté des communes enrichies de refléter ce prestige au travers de bâtiments publics majestueux (Arras pour notre corpus, Bruges, Ypres...).

Il met en garde contre le maquillage d'une édification malheureuse en évoquant l'architecte ambitieux qui, « pour se faire admirer, s'efforce de charmer et d'occuper l'œil du spectateur, en détournant son esprit de l'examen correct des parties soumises à son jugement. Cet avertissement semble toujours d'actualité si nous considérons attentivement certains pastiches, nous pourrions citer Bailleul. La beauté tient avant tout au « talent de

³¹⁵ Ibid, p.85

³¹⁶ Ibid, p.50

l'inventeur³¹⁷ », à la beauté des matériaux³¹⁸, la construction est garante de beauté, car, comme il est précisé :

« Tout le principe de la construction tient et se résume en une seule chose : réunir avec ordre et assembler avec art de nombreux matériaux – pierre de taille, moellons, bois ou ce que tu voudras d'autre-, afin d'en tirer une construction solide et, autant que possible, entière et bien liée³¹⁹ »

Plusieurs axiomes sont à distinguer : « *l'édifice-corps* », l'édifice est assimilé à un corps et, comme lui, « ces parties sont solidaires et subordonnées à une totalité organique ». Les poutres, poteaux et linteaux sont identiquement assimilés aux os des édifices ; l'axiome de la « *conception* » qui définit tout édifice en termes de région, aire, mur, toit, ouvertures et partition (plan), l'axiome de « *la diversité des humains* » qui pose « la nécessité d'une taxinomie des hommes pour organiser au mieux la diversité de leur milieu de vie ». Et, enfin, l'axiome de la *beauté* qui se veut l'homologue du précédent et définit les trois opérations génératrices de la beauté des édifices par le nombre, la délimitation et la position ».

Dans notre étude, se dégage effectivement une typologie des beffrois, abordée dans le cadre des périodes architecturales (1^{ère} partie). Cette typologie nous renseigne sur leur datation, leurs fonctions mais également sur l'organisation de la société, de l'époque médiévale à nos jours. Les axiomes d'Alberti sont en cela une méthodologie d'approche intéressante de notre objet, ils démontrent la relation entre les aspects techniques et la dimension humaine, anthropologique et symbolique de ces édifices.

Nous ne traitons pas vraiment de l'axiome *édifice-corps* qui renvoie à une étude très technique des procédés de construction. Mais le respect de celui-ci atteste de la solidité, de la qualité de l'édification. Les autres axiomes sont pris en compte dans l'analyse sémiotique par l'étude de l'ordonnance architecturale, la partition de l'espace, les parements et décors. La méthodologie de Norberg-Schulz en est certainement inspirée, puisqu'elle aborde les paysages et implantations, l'édifice, l'articulation, la conception de l'espace, l'évolution historique, pour parvenir à mettre en lumière les significations de l'architecture en question.

³¹⁷ Ibid, p.99

³¹⁸ Ibid, p.126.

³¹⁹ Ibid, p.139.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Ce « principe dialogique » formalise la dimension anthropologique de l'édification, essentielle chez Alberti. L'édification est, entre autres, une activité sociale, qui établit une relation entre individus. Ce dialogue nous le retrouvons à plusieurs niveaux.

Il existe sous la forme pédagogique lorsque que chercheurs, historiens, architectes, communiquent sur l'édification. Il prend la forme consultative lorsque l'édificateur est amené à consulter les experts au cours des différentes phases de son travail et cette forme consultative doit aboutir à une forme approbative, « puisque aussi bien un édifice ne pourra être jugé satisfaisant que s'il a reçu l'approbation et la louange non seulement des experts mais aussi des membres de la société. C'est cette louange qui avalise la fonction mémoriale des édifices, leur vocation à solidariser les générations successives dans une oeuvre poursuivie en commun dans la durée³²⁰ ». Ces dialogues, nous les retrouvons systématiquement en architecture publique, quelle que soit la période historique. La construction de beffrois fut toujours tributaire d'un ensemble de personnes (maître d'œuvres et maîtres d'ouvrages, commanditaires). Christain Hutain, le créateur du beffroi de Sain-Pol-sur-Mer qualifie le projet comme étant « à la fois très simple et très compliqué parce que, après études et concertations », l'ensemble des experts s'était donné des objectifs nombreux et ambitieux ». Peu après l'inauguration, le maire rapporte sur le site internet de la ville que les habitants disent « s'être approprié le beffroi ». Bernard et Dominique Paschal, les créateurs du carillon, affirment que le beffroi, « ça se transmet de génération en génération ». Voilà qui « avalise la fonction mémoriale » de l'édifice, pour reprendre les propos de l'auteur.

Lorsque la discussion lie le bâtisseur à son commanditaire, elle prend la *forme co-créatrice*.

Pour Alberti, l'édification est « le propre de l'homme », c'est elle qui est à l'origine de la vie en société, et non une conséquence. L'axiome de la conception est, pour lui, une action originelle, inhérente au rapport de l'homme avec l'espace naturel, et cette diversité d'édifices constitue pour l'homme le support en devenir des sociétés. La beauté est à considérer comme le résultat du processus d'édification et des différents axiomes. Il a en cela rédigé le premier traité instaurateur du monde édifié. Françoise Choay présente ces opérateurs en tant que *schémas métamythiques*.³²¹

³²⁰ Ibid, p.23.

³²¹ Françoise Choay nous explique que le mode d'énonciation de ces opérateurs, qui prend ses distances avec les traditionnels récits d'origine tout en s'en inspirant, justifie leur qualification de métamythiques. », p. 25

Ces schémas tentent de fournir des réponses, des explications sur l'histoire, le sens de l'édification. Certaines réflexions proposent un éclairage intéressant sur les fonctions des réalisations architecturales. « Il est clair que les édifices ont été établis pour servir aux hommes », affirme Alberti, et il justifie son postulat en revenant aux origines de la construction ; ce que Françoise Choay qualifie de troisième schéma métamythique du traité. Pour répondre à ces questions concernant la destination des édifices, Alberti revient sur l'origine des villes et leur construction, traitées selon l'axiome de la conception et les six opérations constitutives de l'art d'édifier : « région, aire, mur, toit, ouvertures et partition (plan) ».

La notion de service est très importante surtout en architecture publique. Dès l'origine de cette architecture, le corps qu'elle représentait avait des responsabilités envers les citoyens, et devait veiller à leur sécurité et leur bien-être.

Il est précisé dans le traité que certains genres d'édifices sont « destinés à la communauté tout entière, d'autres aux citoyens de premier rang, d'autres à la multitude. Parmi les édifices réservés aux citoyens de premier rang, certains sont destinés à ceux qui dirigent par leur conseil les affaires intérieures de la république, d'autres à ceux qui par leur action en assurent l'exécution, et d'autres encore à ceux qui amassent les richesses.³²² » Par exemple, les beffrois et hôtels de ville renvoyaient au pouvoir municipal, alors que les halles et l'hôtel du patriarcat représentaient l'activité commerciale.

« La ville et l'ensemble des édifices publics qui en font partie sont au service de tous. Et, puisque nous soutenons que, selon l'avis des philosophes, le principe et la fin de la ville sont d'assurer à ses habitants une vie paisible, autant que possible exempte d'inconvénients et de désagrément, il faut donc réfléchir attentivement, encore et encore, au lieu et au site où on l'établira, puis un tracé de son périmètre³²³ ».

Pour ce qui est des communes, le développement urbain favorisa l'épanouissement de l'architecture publique, l'apparition de la grand'place et le tracé des rues fut déterminé par la disposition plus ou moins anarchique des anciens quartiers artisanaux entre l'enceinte fortifiée et la grand'place.

³²² ALBERTI L.B., *L'Art d'édifier*, texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Sources du savoir, Seuil, Paris, 2004, 599p, p.188.

³²³ Ibidem, p.189.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Alberti souligne l'importance de l'emplacement géographique, d'une ville, sa structure ; décisions tributaires de ses priorités. Les communes de notre étude se sont développées à proximité d'une source d'eau, ou d'une abbaye, parfois les deux. On réhabilita également les bourgades de l'époque romaine, les enceintes et château. Les villes se devaient d'être défensives, la platitude était favorable à l'édification de tours de guet, et la position de carrefour, les voies de communication, étaient intéressantes pour le commerce.

Mais la morphologie des villes allait bien au-delà de sa forme défensive, elle exhibait la puissance de la ville. Les exemples cités dans notre partie sur la symbolique de la tour en sont une bonne illustration. Marcel Roncayolo arrive également à cette conclusion dans un entretien avec Pascal Sanson :

« Mais, si nous regardons dans le rétroviseur, les enceintes et les murs n'étaient pas seulement des instruments de défense mais l'expression matérielle d'un statut privilégié et d'une charge historique.³²⁴ »

Alberti évoque les portes, enceintes, ponts et égouts qui « participent au lustre de la ville.³²⁵ » Les égouts assurent la « propreté des édifices publics et privés, la salubrité ». Les places sont un élément important : lieux de marchés, elles rassemblent en temps de paix, et retrouvent leur fonction militaire en temps de guerre³²⁶.

Le livre V est consacré aux édifices destinés aux catégories particulières de citoyens³²⁷. Il sollicite un texte de Sénèque, pour souligner l'importance de contrôler la population de façon individuelle et collective, les audiences etc. Il conseille donc « qu'une tour de guet domine les bâtiments, d'où l'on puisse contrôler d'un seul coup les mouvements de chacun ». La tour, symbole de richesse et de pouvoir fut effectivement un élément signifiant des demeures royales. Certaines constructions privées en France septentrionale et dans les Flandres belges firent élever des tours qui rappellent fortement le beffroi.

Ces destinations utiles, que nous aborderons sous l'angle des fonctions premières chez Eco, se combinent à d'autres fonctions, qu'Alberti nomme « avantages », et qui sont liées au plaisir. Elles sont d'ordre esthétique et symbolique et s'inscrivent dans notre quête d'harmonie,

³²⁴ RONCAYOLO M., *Le paysage urbain : représentations, significations, communication*, Paris, L'Harmattan, 2007, 367p, p.15.

³²⁵ ALBERTI L.B., *L'Art d'édifier*, texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Sources du savoir, seuil, Paris, 2004, 599p, chap.2, livre IV, p192-196.

³²⁶ Ibidem, p.216.

³²⁷ Ibid, chap.3, p.228.

d'investissement des lieux. L'utilité du beffroi, et de l'ensemble civil dans lequel il va s'intégrer, la notion de service à laquelle ces bâtiments renvoient, sont fondateurs de toute la dimension identitaire qui pourra leur être attribuée. Les pratiques quotidiennes des citoyens mises en place, vont entretenir et donc pérenniser ce statut de référent auprès des habitants.

Le respect de la nécessité et de la commodité constitue une condition nécessaire mais non suffisante au plaisir qu'engendre la beauté, fin suprême de l'édification. Il faut entendre la triade d'Alberti dans la dynamique du processus d'édification, ce que mettront en lumière les théories peirciennes.

« Nous pratiquons certains arts par nécessité, nous en estimons d'autres pour leur utilité, les derniers enfin nous sont précieux pour le seul plaisir que procure leur étude(...), l'architecture est d'une parfaite commodité pour les usages publics et privés, d'un très grand agrément pour le genre humain, et n'occupe pas le dernier rang de dignité parmi les principaux arts.³²⁸ »

Ce qui est également très moderne dans le traité d'Alberti, c'est la volonté de préservation des édifices. Au chapitre premier, il insiste sur la nécessité de conserver les édifices primitifs. Il est sensible à l'idée de durée dans la construction de bâtiments. Pour les ouvrages institutionnels, il implore à la « fidélité mémoriale » et au respect :

« Je t'en conjure, ne te hâte pas, pressé par le désir d'édifier, de commencer le chantier en démolissant les édifices anciens ou en jetant des fondations démesurées pour l'ensemble de l'ouvrage...³²⁹ »

Le traité d'Alberti est essentiellement pratique et la relation entre bâtiment et corps humain qu'il défend est une idée de la Renaissance. La perception de l'architecture, de l'acte d'édifier est proche des pensées philosophique et phénoménologique, la nécessité d'habiter les lieux. Le courant rationaliste, initié par le philosophe Descartes, a affranchi l'architecture du monde de la vie. Au XVIII^e siècle, des personnes comme l'architecte Boullée vont impulser une redécouverte de l'architecture. Boullée, dont l'intention est de développer une architecture parlante, va présenter la totalité du monde comme une sphère dans le cénotaphe de Newton.

En dépit de son « grand âge », ce traité demeure moderne, actuel, et la conceptualisation albertienne de l'art d'édifier, la formalisation qu'il nous propose servent notre éclairage lorsque nous traitons de l'architecture et de l'aménagement de l'espace, notamment dans le contexte géopolitique actuel des beffrois, nous pensons à ces dernières constructions telles les

³²⁸ Ibid, p.47.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

rénovations urbaines de Douchy-lès-Mines, le beffroi de Valenciennes qui s'inscrivent dans une dynamique politique régionale, et celle de l'euro région.

³²⁹ Ibid, p.100.

9. Morphologie sociale des communes du Nord

Nous avons démontré l'intérêt d'une appréhension plurielle, et des limites que représenterait notre analyse, si nous ne considérions pas l'objet architectural dans sa dimension humaine et communicationnelle. Nous ne pouvons, en effet, le comprendre et comprendre la relation que nous entretenons avec cet objet, sans avoir connaissance de ce qui est au fondement de sa construction. Les concepts précédemment développés aident, comme nous allons le voir, à la compréhension de la morphologie sociale des communes du Nord, et du choix délibéré de ce type d'architecture publique.

À ce titre, nous convoquons l'histoire, la géographie, l'architecture, l'urbanisme, les sciences sociales et nous nous référons essentiellement aux recherches de l'historien géographe et homme de lettres, Marcel Roncayolo. Louis Bergeron précisait, dans la préface de *lectures de villes* la volonté de Marcel Roncayolo d'opter pour une approche géographique, historique, sociale afin d'appréhender dans sa globalité et sa diversité les « formes et temps³³⁰ » des villes. D'ailleurs, l'auteur affirme, en parlant de l'étude de la ville, qu'il est impossible de « s'enfermer dans cet objet quand l'explication le déborde. ³³¹ »

Le même constat s'impose à nous avec l'étude des tours municipales, figure spatiale du paysage urbain. Bien au-delà des pierres, elles sont les œuvres d'hommes, d'architectes, de politiques et de peuples ; des « œuvres d'art » au sens où elles symbolisent des situations existentielles. Édifiées pour donner corps spatialement à une nouvelle entité sociétale, *la commune*, elles unissaient, solidarisaient. Par contre, elles marquaient également une prise de pouvoir, de contrôle qui s'opposait au clergé et aux seigneurs. Leur présence modifiait le paysage urbain, symbolisant une nouvelle orientation, une nouvelle identification, une nouvelle interprétation.

La morphologie des villes, nous rappelle l'auteur, est aussi sociale. En effet, lorsque nous l'étudions, nous considérons ceux qui l'habitent dans leur mobilité (répartition du peuplement, groupes sociaux, des mouvements). Mais, ce qui nous importe encore plus, c'est

³³⁰ Cette formulation est empruntée au Professeur Marcel Roncayolo, qui désignait par cette expression la ville en ses mutations.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

que ces populations investissent les « structures matérielles », elles sont pour les habitants des lieux de vie, de services, de pratiques, de rencontre...

La ville, depuis son origine, présente une constante qui est la centralité. Cette distinction est en, en fait, le caractère propre de la ville. Elle est née d'une volonté de rassemblement, d'un désir de vie communautaire. « La ville assure avec la meilleure efficacité, par son existence et sa localisation, la rencontre et l'échange entre les hommes.³³² » Rencontre et échange ont lieu à de multiples niveaux : économique, politique, humain. Toutes ces formes, ces fonctions demeurent mais en se renouvelant, s'adaptant aux exigences et aux attentes de la société.

Nous avons vu que les premiers beffrois se situaient sur les portes des enceintes pour assurer au mieux leur fonction défensive. Lorsque cette destination n'eut pu lieu d'être, ses autres significations se sont affirmées et se sont manifestées de façon concrète, par son déplacement spatial, le beffroi rejoignit le centre ville, lieu de rassemblement, de marché, à proximité des halles, bourses, qui faisaient partie de l'ensemble municipal, avec une destination précise pour chaque bâtiment. Ce déplacement spatial s'explique par une évolution des fonctions : le pouvoir communal s'affirme en pratique et donc spatialement et symboliquement ; ce que mettra en lumière notre analyse sémiotique.

La commune évolue dans ses missions, afin de répondre aux besoins de la société et elle se représente dans son architecture. Le déclin communal des XVII^e et XVIII^es siècles plaça le beffroi en arrière-plan de la scène sociale et politique. Il ne se justifiait plus « fonctionnellement parlant » et ne pouvait retrouver pleinement sa place qu'en reprenant sens dans le lieu. Sur sa terre d'élection, il fit toujours partie du paysage urbain, et n'eût pas trop à souffrir des frasques révolutionnaires. Il fut juste coiffé d'un bonnet phrygien ou d'un coq gaulois, mais son caractère laïc semble l'avoir préservé. Le fait que, même « endormie », sa valeur identitaire ne disparut pas complètement, confère à ces édifices, une stabilité dans le temps. Le XIX^e siècle, le goût pour l'idéal marchand, la sauvegarde du patrimoine, les remit à l'honneur. Mais nous pouvons nous interroger sur la réussite de ces projets. Auraient-ils abouti, si les valeurs que la commune leur avait attribuées dès le départ, n'avaient été aussi signifiantes ?

³³¹ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p., p9.

³³² Ibid, p.21.

Leurs dimensions informationnelle et communicationnelle semblent indissociables de la valeur sûre qu'ils représentent pour la région et ses habitants.

Prenons pour exemple le beffroi de Douchy-lès-Mines, qui abrite les acteurs sociaux. Cette rénovation importante fut motivée par un projet ambitieux, qui voulait modifier le visage de la commune, l'associer au dynamisme régional, à la présence du métro. La volonté de créer une communauté urbaine élargie impulsa la réhabilitation du boulevard de la liberté. Le passé douloureux de Douchy-lès-Mines, commune sinistrée des mines, était toujours présent et il s'agissait de rompre avec cette perception négative qui en faisait une ville triste et tournée vers le passé. Il ne s'agissait pas juste de redonner une identité à une ville, mais de redonner confiance et espoir à des habitants ; telle était la difficulté de l'entreprise. Les architectes, en charge du projet, parlent de la « fierté d'habiter », d'un endroit jusque là « mal vu », et présentent le beffroi comme « une offrande urbaine ». Le terme est fort et identifie explicitement cette initiative comme un don, un geste pleinement généreux, désintéressé.

Le geste fut physique, concret : il s'agissait d'une métamorphose du paysage urbain. On redéfinissait le centre ville en remodelant les bâtiments du boulevard de la liberté, en entreprenant des travaux de voiries, en repensant les espaces publics. Mais ce fut avant tout un geste symbolique, porté par le choix du beffroi municipal. La création - ou du moins la volonté de créer ce lieu unique qu'est un nouveau beffroi, concentrant en son sein certaines fonctions sociales, est probablement motivée par les plans de développement de la communauté urbaine de Valenciennes, et à plus grande échelle les projets liés à l'eurorégion. On renforça le caractère identitaire, civil par la destination sociale, en faire un lieu de services, d'usages quotidiens.

La ville se construit, se compose, se décompose, se renouvelle dans le temps. Les espaces et monuments qui la structurent vivent aussi ces bouleversements. Il faut se méfier de la « périodisation qui établit une parenté entre formes et formations sociales³³³ », même si cela est en partie vrai. Il ne faut donc pas constater linéairement l'histoire, si l'on se réfère aux travaux de Roncayolo qui rejoint sur ce point les mises en garde de Léonce Raynaud. La ville ne se réduit pas à une longue suite de siècles. « Elle résulte de travaux accumulés d'un grand

³³³ Ibidem, p.9.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages
nombres d'intelligences, elle est le produit de volontés fort diverses, mais qui concourent harmonieusement.³³⁴ »

En deçà de la grande histoire urbaine, nous le constatons dans les épisodes de la vie d'une cité. C'est ce qui ressort des propos prononcés par les acteurs du projet de rénovation urbaine de Saint-Pol-sur-Mer. C'est le résultat du maire et de ses adjoints, d'architectes, de compagnons...et de toute une population impliquée dans le projet. Il y a eu le temps des discussions, de la conception, de la fabrique, des usages.

On se situe entre tradition et modernité, on veille à ce que le projet prenne sens dans le paysage urbain. Il doit être « judicieusement placé », « beau », honorer l'histoire de la ville. Premier beffroi du troisième millénaire, il doit être l'héritier de ses prédécesseurs, Lille, Bergues. Le maire l'a surnommé un temps le « beffroi à roulettes », car le choix de l'emplacement n'était pas arrêté, il en faisait donc le tour ! Cette anecdote illustre bien que tout ne se fait pas immédiatement et à la même vitesse. Il faut savoir s'adapter, composer.

« La ville et sa morphologie se transforment, en même temps que les acteurs sociaux se façonnent. Et Tout ne va pas au même pas.³³⁵ »

³³⁴ Ibid, p.18.

³³⁵ Ibid, p.10.

10. L'urbain au cœur du débat

³³⁶Il est nécessaire de revenir sur différents facteurs qui apportent un éclairage sociologique et anthropologique sur notre sujet : la naissance et l'affirmation de l'urbanisme, la conception romantique de l'histoire, notamment de la période médiévale, le souci du patrimoine bâti et de sa conservation. L'ensemble de ces facteurs explique en partie les projets régionalistes de Cordonnier, la prise de conscience d'une architecture identitaire, à préserver ; et l'implication de toute une région, experts et amateurs, dans la construction de son identité.

On ne peut parler d'histoire et d'architecture sans parler des principaux protagonistes, c'est-à-dire en occultant la dimension humaine, sociale, et nous décelons toujours sa présence même implicite, dans le filigrane. Certains précurseurs, comme Alberti, l'ont formalisée, mais ce regard sur l'architecture semble s'affirmer au XIX^e siècle. Se théorise tout d'abord une nouvelle notion, l'urbanisme. Nous l'entendons comme un champ d'action, pluridisciplinaire par essence, qui vise à créer dans le temps une disposition ordonnée de l'espace en recherchant harmonie, bien-être et économie. Il traite, pour Jean-François Tribillon³³⁷, de « l'urbanisation d'un site concret, d'une ville singulière ».

Pour reprendre les termes du Larousse³³⁸, « la définition de l'urbanisme comme théorie et pratique de l'aménagement urbain serait toutefois incomplète si elle n'intégrait la dimension esthétique. Il n'est pas d'ordonnement de l'urbanisation qui n'obéisse à des canons esthétiques, quelle que soit la valeur de ceux-ci, leur filiation culturelle, leur degré d'académisme ou d'audace innovante ». Tribillon en parle comme d'un « système d'effets plastiques et émotionnels », dont le souci confère à l'urbaniste, « outre le statut de planificateur du développement de la ville et de programmeur de son équipement, celui de metteur en scène de son paysage ». C'est ce que nous constatons lorsque nous observons les œuvres architecturales de Cordonnier et la métamorphose du paysage urbain qu'elles impliquaient : les beffrois des hôtels de ville de Dunkerque, Comines, Armentières, la chambre de commerce de Lille, les mairies de Loos, La Madeleine.

³³⁶ Cette partie se fonde essentiellement sur les travaux de Françoise Choay, Marcel Roncayolo, Le Corbusier.

³³⁷ TRIBILLON J-F., *L'urbanisme*, coll.Repères, La Découverte, Paris, 2002, 122p, p.8.

³³⁸ http://www.larousse.fr/encyclopedie/nom-commun-nom/urbanisme_

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

On commence vraiment à parler d'urbanisme au XX^e siècle. Cette nouvelle façon de penser la ville et le paysage urbain va impulser de nombreux projets urbanistiques et architecturaux dans les communes du Nord de la France. Les projets régionalistes de l'architecte Louis-Marie Cordonnier s'étendront de la fin du XIX^e à la première moitié du XX^e, et les projets ultérieurs de rénovation urbaine ponctueront le XX^e et ce début de XXI^e siècle.

Françoise Choay souligne l'articulation essentielle de l'urbanisme avec l'industrialisation, ainsi que « sa prétention à s'ériger en science autonome ». L'historienne en conclut que « dans son acception originelle, l'urbanisme est la pratique sociale spécifique qui, après la révolution industrielle, cherche à fonder sur un discours (théorie) scientifique la construction d'un ordre spatial urbain adapté à la nouvelle société économique et technologique ». L'urbanisme commencerait officiellement à l'époque d'Hausmann et de Cerdá. Françoise Choay a clarifié, regroupé, les différentes tendances et expliqué en quoi les projets vont devoir se conformer aux mouvements de l'économie et de la société, accueillir cette nouvelle civilisation qui se met en place.

L'architecture publique et privée est repensée. La ville va alors se définir dans ses projets par une volonté d'articuler aspects économiques, géopolitiques et sociaux. Ces tendances se profilent au XIX^e siècle, avec les projets de quelques utopistes, nommés « préurbanistes progressistes ». Ils élaborent des représentations de cité idéale, tournées vers l'avenir, qui prônent la vie communautaire ou le logement individuel. Ils ont foi en le progrès, en les capacités de l'homme à adopter un comportement rationnel. Ainsi, Charles Fourier, en quête d'harmonie universelle, préconise l'organisation de phalanstères, que tente de réaliser au Texas son plus fervent disciple, Victor Considérant.

Des villages de coopération de Robert Owen à la ville communiste d'Étienne Cabet, régentée par de strictes conditions d'hygiène, les projets utopistes caractériseront ce siècle. Ils privilégieront ce qui, à leurs yeux, est responsable du mal être de la ville : manque d'hygiène, d'espaces verts, de sentiment communautaire... Cette tradition utopiste se prolonge dans les univers fictifs de Jules Verne. Chez tous les auteurs pré-urbanistes progressistes, ce sont des positions philosophiques, politiques, économiques et sociales, voire éthiques, qui les conduisent à s'interroger sur le rôle de l'organisation de l'espace habité, et en particulier sur l'organisation de la ville.

Dans la pratique, il était, de toute façon, urgent de réaménager l'espace urbain et telle fut la priorité de Napoléon III. Les villes au XIX^e siècle avaient peu évolué depuis le Moyen Age et la population ne cessait d'augmenter, les besoins changeaient. Le développement du commerce et l'industrie avaient entraîné une augmentation de la main d'œuvre, la répartition de différentes classes sociales dans la ville. Il fallait parer incessamment aux problèmes d'éclairages, de salubrité.

Cette situation inspira de nombreux utopistes, mais leurs théorisations demeurèrent, pour l'essentiel, à l'état de projet. Les nombreuses tentatives d'application furent généralement un échec. Elles ont toutefois influencé ou stimulé certaines initiatives, notamment la communauté de Longo Mai en Provence, dans les années 1960-1970. Paradoxalement, les cités ouvrières furent réalisées sur des modèles progressistes utopiques, les intentions du patronat étant autres.

Cités ouvrières, corons et courées représentent aux côtés des beffrois le patrimoine bâti identitaire de la région du Nord-Pas-de-Calais. Lors de premières enquêtes de perception menées dans le cadre de la création du logo de la région en 1982, les terrils concurrençaient les beffrois. Le visage de la commune reflète son activité, celle du textile ou celle du charbon. Lorsque les projets architecturaux commencèrent à être considérés dans leur dimension géopolitique et sociale, certaines municipalités désirèrent se tourner vers l'avenir, ne pas laisser trop de place à un passé industriel douloureux.

Cette démarche s'accompagne de transformations du paysage urbain. Une commune heureuse, positive, est une commune qui a bonne mine. Lorsqu'en 1885, le quartier ouvrier de Saint-Pierre et la ville historique de Calais décident de fusionner, ils prennent un nouveau départ et le symbolisent par l'inauguration d'un hôtel de ville à beffroi, qui ne pourra, en raison des finances et des conflits, être construit que quarante années après la fusion effective.

Dans le prolongement des Lumières et de la « ville-peuple » de la commune, d'écrits philosophiques du début du XX^e siècle, se crée l'association de l'idée de ville à l'idée de civilisation, que ce soit dans des perspectives positives ou négatives. Parmi les réflexions philosophiques dominantes, celle du sociologue Simmel³³⁹ qui s'intéresse à la notion du « vivre ensemble » et qui verra un intérêt à appréhender la notion d'habiter sous un angle sociologique, dans la mesure où elle ne se résume pas au besoin fondamental, physique de se

³³⁹ SIMMEL G. *Sociologie, étude des formes de la socialisation*, P.U.F., Paris, 1999.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

loger. Cette action touche l'être social, et représente une forme de socialisation et en cela, « habiter » dépasse l'individu. Le lieu, l'espace urbain, l'aménagement de ces espaces se pensent en fonction de ceux qui les habitent.

Cette prise en compte du résident peut se penser, se dire et se manifester de multiples manières, mais quelle que soit la posture adoptée, les mêmes interrogations peuvent se poser. Lorsque la ville et ses formes sont au cœur du débat, les acteurs, privés et publics, experts et amateurs, s'expriment, débattent de la question de l'acceptation d'un projet, de l'appropriation de l'espace urbain par les habitants. La plupart du temps, ils recourent à des sondages, des études de perception ou de marketing urbain pour s'assurer de la viabilité et de la pérennité du projet.

Au XIX^e siècle, le constat d'une société individuelle, d'individus repliés sur eux-mêmes, suscita un désir de rassemblement, et des projets, des écrits allant dans ce sens. Il semblait important de consolider le lien social, de réveiller le sentiment d'appartenance, de citoyenneté. Cet état d'esprit ne fut pas sans conséquence sur les projets de construction de l'époque régionaliste. Louis-Marie Cordonnier pensait ces projets comme un trait d'union entre tradition et modernité. La mise à l'honneur des hôtels de ville à beffrois est un hommage à la renaissance flamande et l'architecture défensive des tours une réminiscence de l'époque médiévale marchande. Ce goût de l'idéal marchand est vraisemblablement suscité par le romantisme du XIX^e siècle. Les campagnes de prospection en vue d'une sauvegarde du patrimoine bâti ont certainement inspiré le goût pour la tradition et la volonté de souligner la fonction mémorielle de l'architecture publique.

Les conflits ont renforcé ce souhait, souhait qui s'affirmait plus comme un besoin, une priorité que devaient assumer les municipalités. La consultation des archives communales rend compte de ces volontés. Ces réflexions et préoccupations s'inscrivent dans une forme de continuité, d'atemporalité, comme si au-delà du temps réel, ponctué par les faits historiques, il y avait une durée de la ville.

Ce qui ressort des Lumières et du XIX^e siècle, c'est l'idée d'une communauté sociale proposant tous les équipements nécessaires au bien être des habitants, mais aussi la mobilité et la circulation des hommes, des biens et des idées. Toute cette réflexion nourrie d'utopies, de projets et contre-projets, aboutit, comme l'a démontré Marcel Roncayolo, à l'idée de centralité induite par ce système de circulation :

« C'est dire que la centralité doit fixer dans un même lieu le centre historique, topographique, fonctionnel et le centre symbolique, que la grande ville doit être refondue en un système unique, que l'utopie des ingénieurs, comme l'action des hygiénistes, pousse à la régénération des vieux quartiers.³⁴⁰ »

Ces convictions sont contemporaines des premières institutions de sauvegarde des monuments, de la révolution de 1830. Ce climat était propice à un nouveau regard sur la ville, plus sensible au sens des lieux. La guerre de 1870 a certainement renforcé cet attachement naissant, dans la mesure où nous pouvons envisager une « perte du lieu³⁴¹ ». Les projets régionalistes de Cordonnier dans le nord de la France exprimaient ces convictions, ils affichaient l'identité d'une région, ses traditions architecturales vernaculaires avec l'emploi de la brique rouge. Il remettait à l'honneur le centre historique et symbolique, lieu de rencontre, d'échange mais aussi de mémoire. Il ne s'agissait pas seulement de reconstruire ou réhabiliter, mais bien de répondre à des ambitions esthétiques et symboliques. Ce projet était d'autant plus prometteur dans le Nord de la France, région des *Grand'Places*, lieu de rassemblement, institutionnel et populaire ; le Nord, terre des beffrois.

L'ensemble de ces facteurs a pu contribuer à la mise en œuvre de tels projets même –voire surtout- après la deuxième guerre mondiale. De nombreuses communes eurent à relever plusieurs défis, à commencer par la reconstruction. L'état des finances imposa certains choix, comme le béton armé. L'objectif principal était de redresser les sites. Il fallut ensuite œuvrer pour la résorption des habitats insalubres et l'accueil de nouvelles populations liées à l'expansion économique et à l'exode rural.

Deux tendances vont alors se distinguer : l'une sera perçue comme moderne et ce modernisme pourra être ressenti comme extrême, l'autre sera perçue comme trop nostalgique. Il s'agit, pour la première, de l'urbanisme progressiste dont les représentants vont se rencontrer à partir de 1928, lors des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM), sorte de catalyseur des pratiques urbanistiques dans le monde entier. Ces réunions d'architectes indiquent une nouvelle façon de penser l'espace urbain, et sont l'occasion de débattre des recherches, des techniques. Elles articulent préoccupations architecturales et urbanistiques. Citons pour la France, Le Corbusier, qui anime à Paris la revue *l'Esprit nouveau*. Mentionnons également *La Charte d'Athènes*, ouvrage théorique et collectif majeur, dans lequel prédominent les thèses de Le Corbusier, et qui désirait proposer des solutions heureuses aux problèmes posés par

³⁴⁰ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p., p.33.

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

l'expansion des grandes villes. Dans ce dessein d'urbanisation des grandes villes contemporaines, plusieurs principes sont énoncés en vue d'un partage de l'espace urbain. Quatre fonctions fondamentales, présentées comme les clés de la réussite en matière d'urbanisme, sont à distinguer : habiter, travailler, se récréer, circuler. La circulation et l'habitation privée sont privilégiées, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'en cette période, le principal souci est de pouvoir loger la population croissante. La solution semble être la construction en hauteur. On conçoit de gigantesques immeubles entourés d'espaces verts, afin de mettre un peu de campagne dans la ville. Le Corbusier réalisa ainsi quelques cités radieuses. Dans l'application, les normes ne furent malheureusement pas respectées dans les constructions des grands ensembles d'après-guerres, et ces dérives ne servirent pas l'image des CIAM.

L'autre tendance s'affirme dans un courant qualifié de culturaliste, et œuvre pour le respect de l'héritage urbain, notamment l'héritage médiéval. Il lui fut parfois reproché d'être trop tourné vers le passé et de proposer des modèles urbains trop éloignés du temps présent. Parmi ses précurseurs, John Ruskin et William Morris, qui s'insurgent contre la logique urbaine de la société industrielle, et défendent un retour à l'esthétique médiévale. Aux rues droites de Le Corbusier, ils préfèrent les rues serpentes des anciennes cités, les villes de petites dimensions. Il faut attendre l'ouvrage de référence, dont la modernité lui confère une place de choix dans la discussion sur l'urbain, celui de Camillo Sitte, dont le titre a été justement retraduit : *L'art de bâtir les villes, l'urbanisme selon ses fondements artistiques*.

La pensée de Camillo Sitte devait accompagner tous les architectes et urbanistes en quête d'esthétisme et de convivialité. Il peut être important de rappeler que l'auteur vécut douloureusement les transformations de Vienne imposées par l'empereur François-Joseph. Il fit aménager le *Ring*, selon les principes haussmanniens, un vaste boulevard périphérique qui impliqua la démolition des remparts. Ce spectacle alerta Sitte, dès lors soucieux de l'avenir des villes européennes. Craintes fondées si l'on observe l'état des villes à l'heure industrielle et les réaménagements subis par de nombreuses communes aux lendemains des guerres. L'étude des villes anciennes le conduisit à considérer le plan urbain comme une œuvre d'art et à préférer la centralité, les places et les rues qui y mènent. Cette conception de l'espace urbain est propice à l'échange, au lien social. Cette particularité est encore fortement présente dans le Nord. Les places ont conservé toute leur fonctionnalité et leur valeur symbolique, elles

³⁴¹ NORBERG-SCHULZ C., *Genius Loci, Paysage, Ambiance, Architecture*, Liège, Mardaga, 1997, 213p.
200

accueillent les marchés et diverses manifestations, de nombreuses rues principales menant à ces places sont le théâtre de carnivals, processions et autres rituels. Quant aux beffrois, ils sont souvent les acteurs principaux de toutes ces traditions, comme nous aurons l'occasion de le constater dans la partie sur le folklore.

Dans le prolongement des travaux de Camillo Sitte se précise la dimension anthropologique de l'urbanisme. L'espace urbain doit être pensé comme le garant d'un lien social, il abrite une communauté héritière d'une histoire, d'une culture³⁴². Conjointement à ce culturalisme prend corps un urbanisme « anthropologique », soucieux de penser l'espace de la ville comme lieu d'accueil d'une communauté humaine toujours singularisée par son histoire et sa culture.

Dans les projets d'aménagement et de rénovation urbaine, nous constatons que l'ensemble de ces principes est considéré, les acteurs essayant de concilier toutes ces recommandations. Toutefois, la réhabilitation d'un quartier, au-delà de nécessités motivées, telles que la résorption de l'insalubrité, l'expansion de la ville, les mutations économiques et démographiques, implique des conséquences douloureuses comme le relogement des populations désormais incapables d'assumer le loyer. Ce fut l'arrière plan de la réhabilitation du quartier Saint-Sauveur de Lille, ou la rénovation du boulevard de la Liberté à Douchy-lès-Mines. Voici quelques propos d'un article de *La Voix du Nord* du dimanche 3 août 2008³⁴³, qui nous donne à lire deux regards sur l'événement.

Pour les maires de l'époque, Roger Salengro et Gustave Delory, réhabiliter ce quartier était une priorité et y construire l'hôtel de ville était un acte symbolique de surcroît :

« Le quartier Saint-Sauveur existe pourtant toujours, mais les années 1960 et 1970 ont marqué la fin du Saint-Sauveur des rues étroites, des masures basses et de la ferme si proche du centre-ville. Saint-Sauveur a également longtemps été le symbole du logement insalubre à combattre. »

Pour l'une des anciennes habitantes, la description du lieu est différente

« Quels souvenirs pour les anciens de Saint-Sauveur ? « Pour moi, celle de l'enfance insouciant, sourit Monique. On était une bande de gosses. Le terrain de jeu et d'aventures, c'étaient les remparts, tout au bout de la rue Delory. Ils ont ensuite été remplacés par la Foire de Lille. Rue des Augustins, il y avait un cinéma de quartier. J'ai fait mes premières photos d'identité chez un photographe nommé Francis Delbarre, le futur Raoul de Godewarsvelde. »

³⁴² POETE M, *Introduction à l'urbanisme*, Sens & Tonka, 2000, 573p.

³⁴³ Cf. annexe 1

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages

Après la rénovation, des habitants ont été relogés à Fives ou aux Bois-Blancs. D'autres sont restés dans le quartier. Notamment dans l'immeuble des Dentellères, baptisé ainsi en souvenir de l'une des activités phares de Saint-Sauveur. »

N'oublions pas que demeure toujours une part d'incertitude, de non analysable. Comme le rappelle Marcel Roncayolo, nous pouvons considérer tout ce qui est de l'ordre du matériel, l'ensemble des agencements, de l'organisation interne, comment elle se représente, se pratique. Mais elle faite d'habitants, et il est évident que ni le dispositif écologique, ni la géographie, ne rendent compte, à eux seuls, de la composition et des conduites. Les villes sont le creuset des valeurs collectives et de la vie politique.

11. Enquête de perception

Lorsque nous essayons de comprendre ce qu'un monument représente pour une population, le meilleur moyen de savoir est certainement de le lui demander. L'analyse théorique est fondamentale, cela ne fait aucun doute, surtout que beaucoup d'auteurs ont une connaissance pratique de ces problèmes. Mais il manque le témoignage de ceux qui sont concernés et qui doivent prendre part au débat.

Nous avons donc décidé de mener une enquête de perception, auprès des institutionnels et du grand public. Pour des raisons matérielles et budgétaires, nous avons dû nous contenter de mettre en ligne sur un site Internet dédié les deux questionnaires de notre étude. Une enquête de terrain aurait exigé de libérer beaucoup de temps, surtout s'il l'on est seul, et nous sommes très éloignés géographiquement de notre aire d'étude. Et cette démarche exigeait de surcroît un investissement financier non négligeable.

Ainsi, le taux de participation à notre étude s'est avéré relativement faible, bien qu'encourageant. Il ne peut pas nous permettre une analyse poussée, mais quelques pistes de réflexion peuvent être proposées.

D'autre part, il n'est pas question ici de fonder nos conclusions sur un échantillon représentatif de la population française : aucune méthode de quota n'a été appliquée, les questionnaires étant totalement ouverts.

Notre analyse sera donc plus qualitative que quantitative, mais pourra fournir des conclusions utiles à notre raisonnement sur les dispositifs médiationnels mis en œuvre autour des beffrois. Ce sondage restera en ligne, et pourra dans un avenir proche faire l'objet d'une étude plus approfondie.

La première conclusion à laquelle nous sommes arrivés est qu'il existe un réel décalage de perception du sujet de notre étude entre les institutionnels et le grand public, manifestement plus impliqué dans ses jugements à l'égard du monument.

Fierté locale ou lien de mémoire sont de loin les deux qualificatifs ayant eu le plus de suffrages concernant notre édifice. A l'inverse, vecteur de citoyenneté et consolidation du lien

Deuxième chapitre

Le beffroi communal dans son espace public : analyse approfondie du lieu et de ses usages
social ont récolté peu d'adhésion. Preuve s'il en est que le bâtiment semble avoir perdu ses
fonctions premières au profit d'une certaine forme de patrimonialisation.

Si nous nous intéressons aux dispositifs médiationnels mis en œuvre et à leur perception, nous voyons que les vecteurs classiques (radio, télévision, cinéma) semblent totalement inefficaces : la découverte du monument procède plus de la démarche individuelle (personnellement volontaire) que de l'incitation provoquée par les dispositifs mis en place. Cette impression est confirmée par les réponses à l'enquête auprès des institutionnels qui jugent ces dispositifs peu satisfaisants.

12. Conclusion

Comme le disait fort justement Roland Barthes dans son essai *Sémiologie et Urbanisme*, si notre dessein était de vouloir proposer une approche sémiotique de la cité, il nous faudrait être à la fois sémiologue, géographe, historien, urbaniste, architecte et probablement psychanalyste. C'est effectivement l'impasse dans laquelle nous pouvions nous trouver face à l'objet spatial de notre étude. C'est pourquoi nous avons tenté de regarder, d'observer l'architecture publique, spécifiquement les beffrois communaux, à travers un prisme multidisciplinaire. Nous ne pouvons effectivement prétendre qu'à un montage scientifique, mais celui-ci nous éclaire cependant. L'ensemble des regards que nous avons conviés, privilégie la dimension humaine et émotionnelle de l'architecture, les relations qui s'établissent et qui unissent l'homme à son milieu qu'il soit naturel ou bâti. Nous avons démontré la valeur informationnelle, communicationnelle, et médiationnelle de l'architecture et particulièrement des beffrois communaux et de la nécessité d'inscrire cette réflexion dans le champ des Sciences de l'Information et de la Communication.

Troisième chapitre : Analyse sémiotique de beffrois communaux

1. Introduction

Les différents éclairages que nous venons de développer ont révélé l'importance des valeurs signifiantes de notre objet architectural. Dans notre investigation sémantique des beffrois, nous allons nous intéresser à différentes approches méthodologiques sémiotiques qui serviront notre entreprise. Notre objectif et notre démarche sont proches de l'outil phénoménologique que nous avons abordé. L'homme symbolise ses acquis existentiels par le biais de l'architecture, la finalité du symbolisme étant de « libérer la signification de la situation immédiate, afin qu'elle devienne un objet culturel qui peut participer à une situation plus complexe ou bien être déplacé ailleurs. » « L'homme a ensuite besoin de rassembler les significations qu'il a expérimentées, afin de se créer un *imago mundi* ou microcosme qui concrétise son monde.³⁴⁴ » Nous allons nous intéresser au beffroi en tant qu'objet culturel, qui est l'expression symbolique d'une situation existentielle, et qui s'inscrit dans un *imago mundi*, procédant à une organisation du matériel signifiant, dont l'intérêt sera d'en élucider le sens grâce aux procédures interprétatives.

Le but est de pouvoir dégager de notre analyse sémiotique une médiation qui serve la compréhension de l'objet architectural, et l'appropriation d'un phénomène de culture par un public. C'est l'ensemble des dispositifs médiationnels des beffrois communaux de la région Nord-Pas-de-Calais, qui font de ce patrimoine un symbole identitaire, ancré dans la mémoire collective.

Le monument conserve une certaine « stabilité », compatible avec « la dynamique de la transformation³⁴⁵ », mais cela présuppose que le lieu ait gardé son identité pendant un certain laps de temps.

³⁴⁴ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévis, Italie, 1997, 312p, p.20.

³⁴⁵ Ibidem.

1.1. Références méthodologiques

Avant de procéder à l'analyse sémiotique, nous présentons quelques contributions théoriques fondatrices à l'élaboration d'une méthodologie de compréhension des systèmes de signification³⁴⁶.

Nous pouvons citer l'apport théorique du linguiste danois Hjelmslev³⁴⁷, dont les travaux servirent la lisibilité d'un grand nombre des concepts saussuriens, par exemple l'articulation du plan de l'expression (signifiant) et du plan du contenu (signifié) :

Selon la théorie traditionnelle, le signe est l'expression d'un contenu extérieur au signe lui-même; au contraire, la théorie moderne (formulée en particulier par Ferdinand de Saussure et, ensuite par Leo Weisberger) conçoit le signe comme un tout formé par une expression et un contenu.

Nous ne pouvons dissocier expression et contenu, si ce n'est artificiellement, l'un implique systématiquement l'autre dans une interrelation sémantique.

Quelques chercheurs, Umberto Eco et le Groupe μ ont cherché à intégrer dans leurs travaux la problématique de l'investissement sémantique des lieux. Eco rédigea un important chapitre « Vers une sémiotique des codes visuels », qui fit l'objet d'une publication dans le numéro 15 de *Communications* consacré à l'analyse des images sous le titre « Sémiologie des messages visuels. » Son traité didactique, *Le signe*, comportent des développements de la théorie peircienne. Intéressé par le problème de la nature des figures de contenu, soulevé par Hjelmslev, il tente de prolonger la réflexion dans *Sémiotique et philosophie du langage*, en développant la notion centrale du principe d'*interprétance*.

Mais c'est Peirce qui donnera, dans ses *Collected Papers*, la définition la plus exacte sur laquelle va reposer notre méthodologie³⁴⁸ :

« Tout signe (ou representamen) exprime immédiatement un Objet Immédiat (que l'on pourrait définir comme son contenu) mais pour rendre compte d'un Objet Dynamique. L'Objet Immédiat est le mode de donation de l'Objet Dynamique par le signe. »

³⁴⁶ Toute cette sous-partie sur les références méthodologique est une référence constante aux travaux de Pascal SANSON, issue de *Système d'Information Iconique des espaces habités*, Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Paris, E.H.E.S.S., 1994.

³⁴⁷ HJELMSLEV, L., *Prolegomènes à une théorie du langage*, (Copenhague, 1943); tr. fr., Paris, Minuit.

³⁴⁸ SANSON P., issue de *Système d'Information Iconique des espaces habités*, Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Paris, E.H.E.S.S., 1994.

L'Objet Dynamique, que stimule la production du signe, est la Chose-en-soi: naturellement, on retrouve chez Peirce le même problème que chez Hjelmslev à propos du continuum. L'Objet Dynamique détermine-t-il les modes d'organisation de l'Objet Immédiat ? Puisque Peirce croyait à la constance des lois générales dans la nature, il est évident que l'Objet Immédiat rend compte d'un sens déjà implicite dans l'Objet Dynamique. Le signifié sémiotique est lié au signifié cognitif.

1.1.1. La relation entre l'Objet Immédiat et le signifié.

Si l'on veut établir le signifié d'un signe, c'est-à-dire s'en représenter en quelque sorte l'Objet Immédiat, il est nécessaire de le traduire au moyen d'un Interprétant, car l'Interprétant « tel qu'il est révélé dans la compréhension correcte du Signe lui-même... est ordinairement appelé le signifié signe » et « il semble naturel d'employer le terme signifié pour dénoter l'interprétant compris d'un symbole », tandis qu'ailleurs l'Objet Immédiat complet est identifié au signifié. Si signifié et interprétant coïncident, « le signifié d'un signe est le signe où il doit être traduit », et il est « dans son acception première la traduction d'un signe dans un autre système de signes ».

Cette traduction d'un signe (expression) dans une autre expression est précisément le processus d'interprétation. »

L'intérêt d'Eco pour notre étude est l'éclairage qu'il apporte sur la mobilité des processus sémiotiques et leurs réinvestissements sémantiques. Il distingue dans un objet sa fonction première et sa fonction seconde et démontre qu'au fil de l'histoire, cet objet sera sujet à des pertes de fonctions, de récupérations, que la fonction seconde deviendra première et inversement, ou que l'objet peut être sujet à une substitution de fonction. C'est ce que nous avons d'ailleurs déjà pu constater, en établissant, la perte de la fonction communale ou des libertés civiles, la récupération de notre objet spatial au XIX^e siècle, la substitution du symbole démocratique au symbole de libertés civiles, et les nouvelles valeurs symboliques qu'il porte aujourd'hui.

1.1.2. Roland Barthes

C'est en sa qualité d'amateur de villes et de signes, que R. Barthes nous a livré, au fil de son aventure sémiologique, quelques pages sur la sémiotique urbaine. Son postulat est

particulièrement important pour notre étude. Barthes part de la certitude que l'espace humain, et par conséquent, l'espace urbain « a toujours été signifiant.³⁴⁹ »

Il suffit, nous dit-il, de réviser notre histoire culturelle de l'Occident pour constater qu'à une époque assez reculée, la conception de la ville était exclusivement signifiante. Partant de ce constat, l'architecture et l'urbanisme se découvrent comme une écriture, ce qui pourrait sembler évident.

Il s'intéresse au recours à l'architecture et l'urbanisme pour symboliser les faits, comme le fait également Norberg-Schulz, et au rythme de la ville ou devrait-on dire aux rythmes, puisque tout ne va pas au même pas. Le fait est que nous sommes dans un espace de médiation animé, vivant (dans le sens où des hommes y vivent et en font usage) et pris dans une interminable dynamique ou rythmique. Et, effectivement, toutes les variations et mutations que vit cet espace vont charger sémantiquement certains lieux, sites ou monuments, d'autres pas.

Cette charge subit des variations d'intensité, voire des pertes. Cette réflexion sur ce que Pascal Sanson nomme « l'investissement sémantique des lieux » rejoint les différentes approches, que nous avons pu présenter, et qui mettent en lumière la dimension humaine, qu'on la qualifie d'émotionnelle, d'affective, sémantique, signifiante... Cela nuance ou oriente le propos, mais la conviction demeure la même : les pierres expriment au-delà du fonctionnalisme. Umberto Eco procède de la même théorie lorsqu'il distingue les différentes fonctions que nous avons évoquées précédemment.

Barthes envisage la ville comme un discours, auquel nous participons. Cet échange peut revêtir une forme multiple, et cela peut être déterminé par nos différents usages, notre posture. Ces facteurs orienteront notre dialogue avec la cité et les monuments qui la composent.

C'est ce dialogue que nous allons tenter d'explorer, afin de pouvoir parvenir à une médiation sémiotique du beffroi. Barthes évoque la probable nécessité de procéder à une dissociation du texte urbain en unités puis à distribuer ces unités en classes formelles, et finalement à trouver les règles de combinaison et de transformation de ces unités et de ces modèles. Cette méthode qui nous aiderait à analyser le texte urbain pour en élucider le sens pourrait sembler une sorte d'écho à la méthodologie peircienne, où nous allons dissocier notre objet en *representamens* composés eux-mêmes de *qualisignes* ; *qualisignes* dont nous allons dégager l'interprétant

³⁴⁹ BARTHES R., *L'aventure sémiologique*, Seuil, Points Essais, Paris, 1985, 359p., p. 261.

dynamique et final. C'est cette organisation du matériel signifiant qui nous permettra d'opérer une médiation sémiotique de l'édifice.

Le deuxième apport théorique de Barthes à notre étude est sa définition de la *fonction signe* qui rejoint la démarche méthodologique, que nous allons esquisser avec les principes peirciens et l'application méthodologique à l'objet architectural, selon le modèle de Pascal Sanson. Dans ses *Eléments de sémiologie*, Barthes développe le statut de la *fonction-signe*, qui sont en fait des signes sémiologiques d'origine utilitaire. Le beffroi communal est un objet utilitaire, un lieu bâti qui abrite la commune, accueille une horloge. Cette tour a une fonction informative et de surveillance, mais elle est également détournée de ses fonctions utilitaires par la société bourgeoise, marchande pour signifier tout autre chose, la reconnaissance de leur nouveau statut, leur enrichissement etc.

Cette architecture est donc exploitée par la société à des fins de signification. C'est ce double mouvement qu'il importe d'explicitier, d'analyser. Barthes ajoute, nous l'avons dit dans notre introduction et nous allons maintenant creuser plus avant ce propos : « Dans un premier temps (cette décomposition est purement opératoire et n'implique pas une temporalité réelle), la fonction se pénètre de sens; cette sémantisation est fatale : dès qu'il y a société, tout usage est converti en signe de cet usage...³⁵⁰ »

Le signe, et le processus de signification, sont ici présentés dans leur dynamique, ce qui nous fait passer de la sémiologie à la sémiotique, et c'est ce mouvement qui nous concerne et que la médiation sémiotique présente dans son déploiement. Car la société dans ses évolutions, ses mutations, va moduler, varier, modifier les fonctions de l'objet, les « resémantiser », les « réinvestir sémantiquement ». Voilà le (ré)investissement sémantique que nous nous efforçons de clarifier et de comprendre dans notre étude des beffrois communaux.

³⁵⁰ Ibidem, p.41.

1.1.3. Interprétation structurée des éléments de signification d'après les concepts peirciens

Le dessein de Charles S. Peirce était de parvenir à formaliser « une théorie d'explicitation des multiples signes nécessaires à la communication des hommes et des sociétés humaines, en tant que partie d'un système logique global, le plus rigoureux possible. ³⁵¹»

C'est après son décès, que ses travaux sur une théorie des signes furent rassemblés et publiés en 1931 par l'Université de Harvard, à laquelle son épouse avait cédé ses multiples manuscrits inédits.

Nous rappelons que toute la présentation des principes méthodologiques est une réappropriation des travaux de Pascal Sanson, en vue d'une application de la démarche sémiotique. Après avoir rappelé les grands fondements de la théorie peircienne, nous procéderons à la présentation des « procédures interprétatives ».

La théorie peircienne est centrée sur l'articulation triadique des concepts de representamen, objet et interprétant :

"Un signe, ou representamen, est quelque chose qui tient lieu pour quelqu'un de quelque chose sous quelque rapport ou à quelque titre. Il s'adresse à quelqu'un, c'est-à-dire crée dans l'esprit de cette personne un signe équivalent ou peut-être un signe plus développé. Ce signe qu'il crée, je l'appelle l'interprétant du premier signe. Ce signe tient lieu de quelque chose: de son objet "

Le beffroi est constitué en signe et devint le matériel signifiant d'une situation de communication, explicite ou implicite; il relève du plan de l'expression ou de la matérialité du signe. « Un processus analytique transforme ce signe initial ou brut en signifié, il relève du plan du contenu et permet d'aboutir à une signification, état de conscience avant tout; elle peut se traduire par un nouvel énoncé, un discours d'interprétation, ou un code de lecture ou de déchiffrement. Alors qu'il est dyadique dans les sémiotiques d'inspiration saussurienne, une étape intermédiaire transforme ce processus interprétatif en opération triadique dans les théories peirciennes. »

³⁵¹ SANSON P., issue de *Système d'Information Iconique des espaces habités*, Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Paris, E.H.E.S.S., 1994.

2. Application de la méthodologie sur le corpus

2.1. La médiation sémiotique du beffroi d'Amiens

2.1.1. Contexte historique interprétatif

En 1185, les bourgeois, soutenus par l'évêque, reçurent de Philippe Auguste leur charte ainsi que les attributs de la commune : les clés des portes de la ville, le sceau, et le droit d'ériger leur beffroi. La date de sa première construction ne peut être déterminée mais, nous savons que sa reconstruction date du tout début du XV^e siècle, probablement 1406, et qu'il est à l'origine du quartier dans lequel il se dresse. Il fut la proie de deux incendies qui détruisirent sa partie supérieure, mais nous pouvons nous faire une idée de sa physionomie grâce à deux tableaux, l'un conservé dans la cathédrale d'Amiens, et l'autre au musée de la Picardie. Les restrictions budgétaires imposèrent un projet moins ambitieux, ce qui explique l'austérité du bâtiment et sa petite taille de 52 mètres. Sa physionomie est celle que nous lui connaissons aujourd'hui, même s'il bénéficia d'importantes restaurations au XX^e siècle. Inscrit en 1926 à l'Inventaire des Monuments historiques, il fait aujourd'hui partie des vingt-trois beffrois classés au patrimoine mondial.

Situé sur la place au Fil, vieille place centrale de la ville avant l'arrivée du train et l'essor de la rue des Trois-Cailloux, le beffroi jouxte les Halles et l'arrière de l'Hôtel de ville.

L'organisation du matériel signifiant va nous permettre d'établir des procédures interprétatives, inspirées de la méthodologie peircienne, et nous procéderons ensuite à une médiation sémiotique de l'édifice.

Considérons les photographies du beffroi d'Amiens³⁵².

Les *representamens* sont des groupements d'éléments architectoniques ou qualisignes. Ce sont trois *representamens* que l'on va pouvoir identifier de façon récurrente et qui vont induire les procédures interprétatives ; ce sont respectivement :

³⁵² Cf. annexe 7.6.2.5

- La partition de l'espace : tour de base carrée, situé à l'angle de la place, et surmonté d'un clocher.
- L'ordonnance architecturale : base carrée défensive surmonté d'une balustrade et d'un clocher dont l'interprétant immédiat est tour carrée défensive ayant subi des reconstructions.
- Le traitement des parements : physionomie d'ensemble austère, indiquant un caractère laïc.

Après la présentation détaillée des graphes, nous proposons les graphes synthétiques.

1 Graphe 1 : La partition de l'espace

- Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « tour de base carrée, situé à l'angle de la place, et surmonté d'un clocher. »

L'interprétant immédiat est que la partition de l'espace est gouvernée par une architecture médiévale laïque.

Première ramification : l'interprétant dynamique est la vieille place publique dont l'interprétant final est la position centrale dans l'espace de la ville historique.

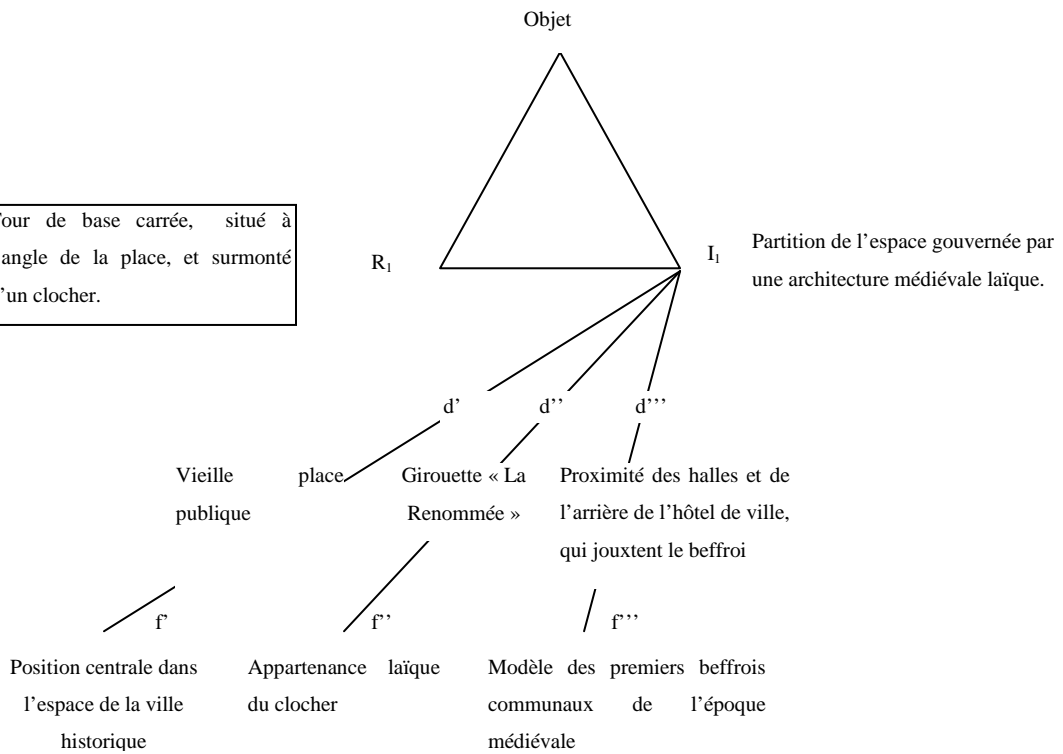
Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est la girouette de la Renommée dont l'interprétant dynamique est l'appartenance laïque du clocher.

Troisième ramification : l'interprétant final est la proximité des halles et de l'arrière de l'hôtel de ville, qui jouxtent le beffroi, dont l'interprétant final est le modèle des beffrois communaux de l'époque médiévale.



Beffroi communal dont le modèle est le beffroi défensif de l'époque médiévale, situé à l'angle de la place, et surmonté d'un clocher, occupant une position centrale dans l'espace de la cité historique

Tour de base carrée, situé à l'angle de la place, et surmonté d'un clocher.



2 Graphe 2 : l'ordonnance architecturale

Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « base carrée défensive surmonté d'une balustrade et d'un clocher dont l'interprétant immédiat est tour carrée défensive ayant subi des reconstructions. »

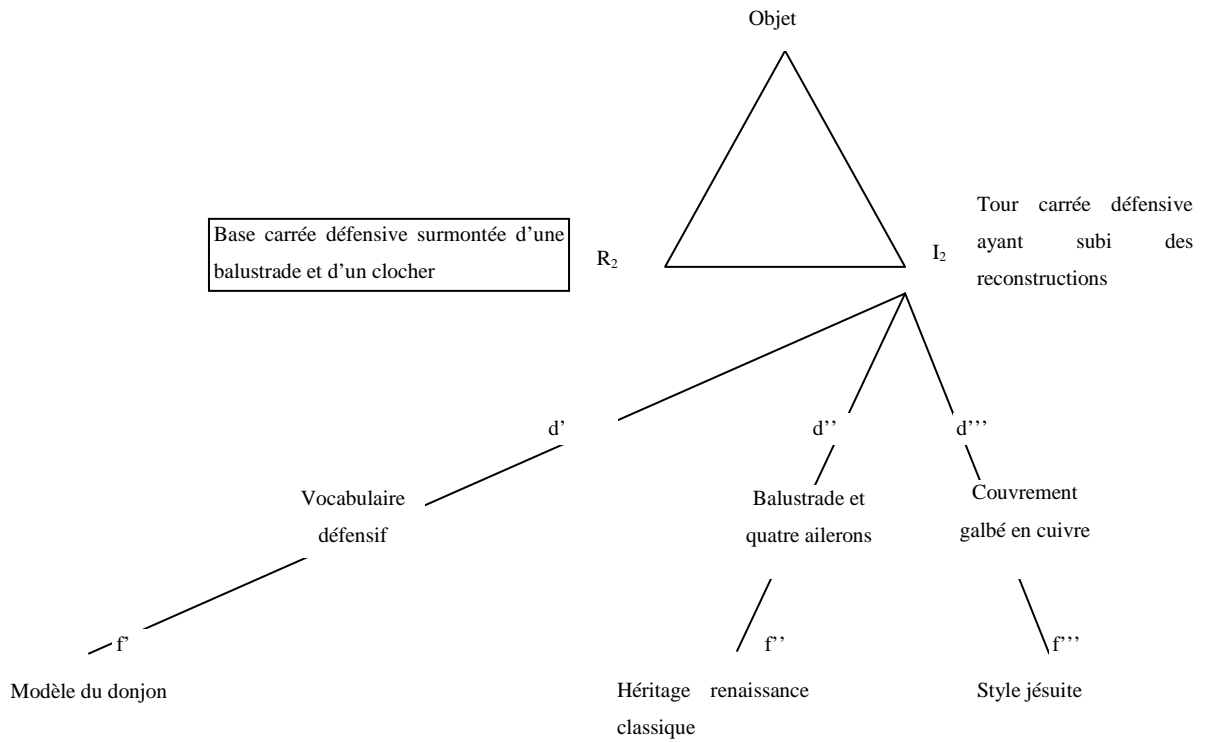
Première ramification : l'interprétant dynamique est le vocabulaire défensif, sur le modèle du donjon.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est la balustrade et les quatre ailerons dont l'interprétant final est l'héritage renaissance classique.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est un couvrement galbé en cuivre dont l'interprétant final est le style jésuite.

L'ordonnance architecturale, sa base carrée, la balustrade, les quatre ailerons et le dôme nous indiquent une variation architecturale sur les thèmes défensif, classique et jésuite, résultat de reconstructions et restaurations à plusieurs époques.

L'ordonnance architecturale, sa base carrée, la balustrade, les quatre ailerons et le dôme nous indiquent une variation architecturale sur les thèmes défensif, classique et jésuite. résultat de reconstructions et restaurations à plusieurs époques



3 Graphe 3 : traitement des parements et décors

- L'interprétant immédiat est une physionomie d'ensemble austère, indiquant un caractère laïc.

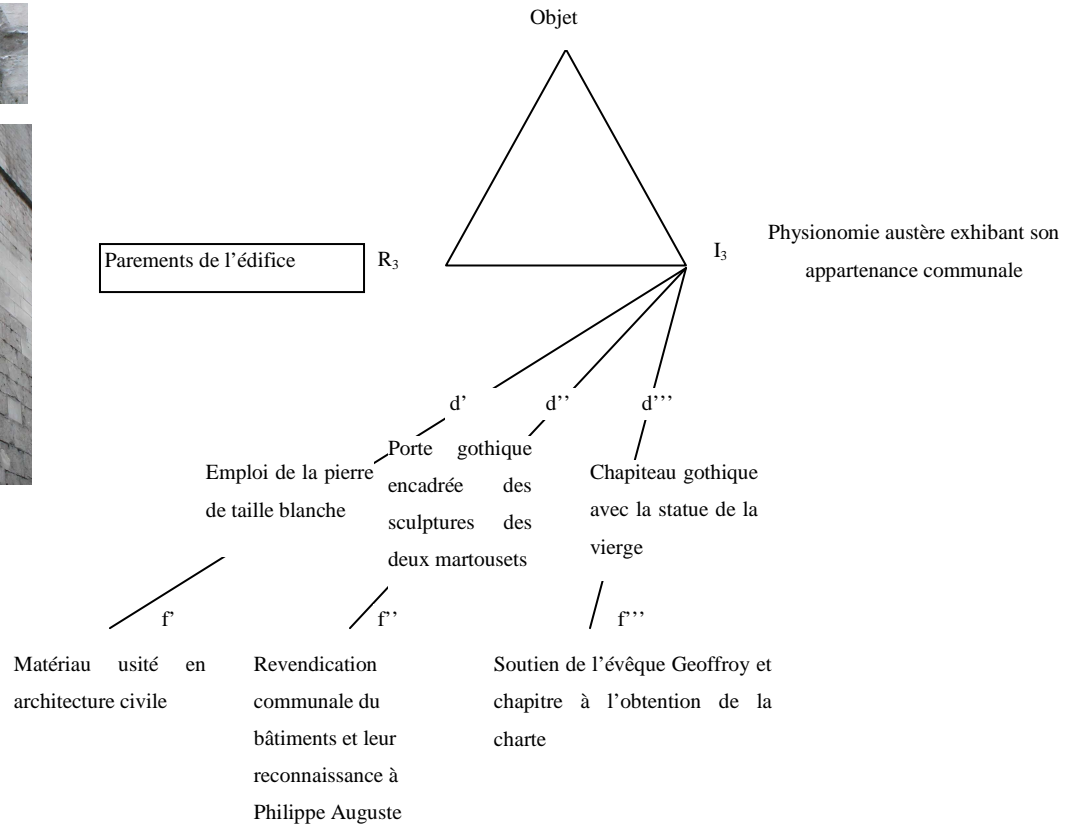
Première ramification : l'interprétant dynamique l'emploi de la pierre de taille blanche qui renvoie au matériau usité en architecture civile (interprétant final).

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est la porte gothique encadrée des sculptures des deux martousets dont l'interprétant final est la revendication communale du bâtiment et la reconnaissance des bourgeois à Philippe Auguste.

Troisième ramification : chapiteau gothique avec la statue de la vierge dans l'angle nord-est dont l'interprétant final est le soutien de l'évêque Geoffroy et le chapitre à l'obtention de la charte.



La pluralité des langages architectoniques témoigne des reconstructions du monument et de son ancrage identitaire, que l'ornement souligne par ses sculptures



2.1.2. Synthèse des trois procédures interprétatives

La synthèse des trois procédures interprétatives fournit la base d'une médiation sémiotique.

Le beffroi communal d'Amiens surplombe de sa structure massive l'ancienne place publique de la ville. La place permet une mise en scène de l'édifice, et une valorisation de son effet architectonique. La girouette de la Renommée qui orne son clocher indique son caractère laïc. Elle est une réminiscence des pratiques médiévales qui utilisaient ces symboles superstitieux pour prévenir des incendies et assurer la prospérité de la cité.

La base quadrilatère en pierre de taille nous oriente vers l'architecture civile médiévale. La présence de meurtrières, de contreforts et de la balustrade, indiquent la fonction défensive de

la tour et permettent de confirmer notre première hypothèse. Le caractère gothique de la porte et de la statue de la vierge nous permet d'établir une première construction datant XV^e siècle, certainement du début du siècle.

Le vocabulaire classique de la balustrade et des contreforts indique une deuxième construction, probablement au XVII^e siècle. Le dôme galbé en cuivre plombé de style jésuite est le signe d'une troisième construction au XVIII^e siècle

Pour finir, les deux martousets qui encadrent la porte d'entrée sont la revendication de l'indépendance communale et de leur loyauté envers le roi Philippe Auguste. La vierge est le témoignage de leur reconnaissance envers l'évêque Geoffroy et le chapitre pour leur soutien dans l'obtention de la charte, face au seigneur des lieux récalcitrant.

2.2. Le beffroi d'Armentières

2.2.1. Contexte historique

L'hôtel de ville à beffroi d'Armentières fut entièrement détruit pendant la première Guerre Mondiale. La Municipalité confia à l'architecte Louis-Marie Cordonnier, chef de file du régionalisme flamand, le soin de dresser les plans du nouvel hôtel de ville qui s'insérait dans un vaste projet de réaménagement et d'extension de la Grand'Place d'Armentières. La nouvelle place devait comporter un monument aux morts, l'église Saint-Vaast et la mairie. Le bâtiment fut inauguré le 10 juin 1934.

Considérons les photographies du beffroi d'Armentières³⁵³.

Les *representamens* sont respectivement :

- La partition de l'espace : une tour accolée à un bâtiment rectangulaire dominant la Grand'Place.
- L'ordonnance architecturale : bâtiment rectangulaire avec une tour surmontée d'un clocher
- Le traitement des parements : harmonie matériaux et éléments de décors.

Après la présentation détaillée des graphes, nous proposons les graphes synthétiques.

2.2.2. Graphe 1 : la partition de l'espace

Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « une tour accolée à un bâtiment rectangulaire dominant la Grand'Place. »

L'interprétant immédiat est que la partition de l'espace est gouvernée par une architecture régionaliste dominant la place.

³⁵³ Cf. annexe 7.3.3.3

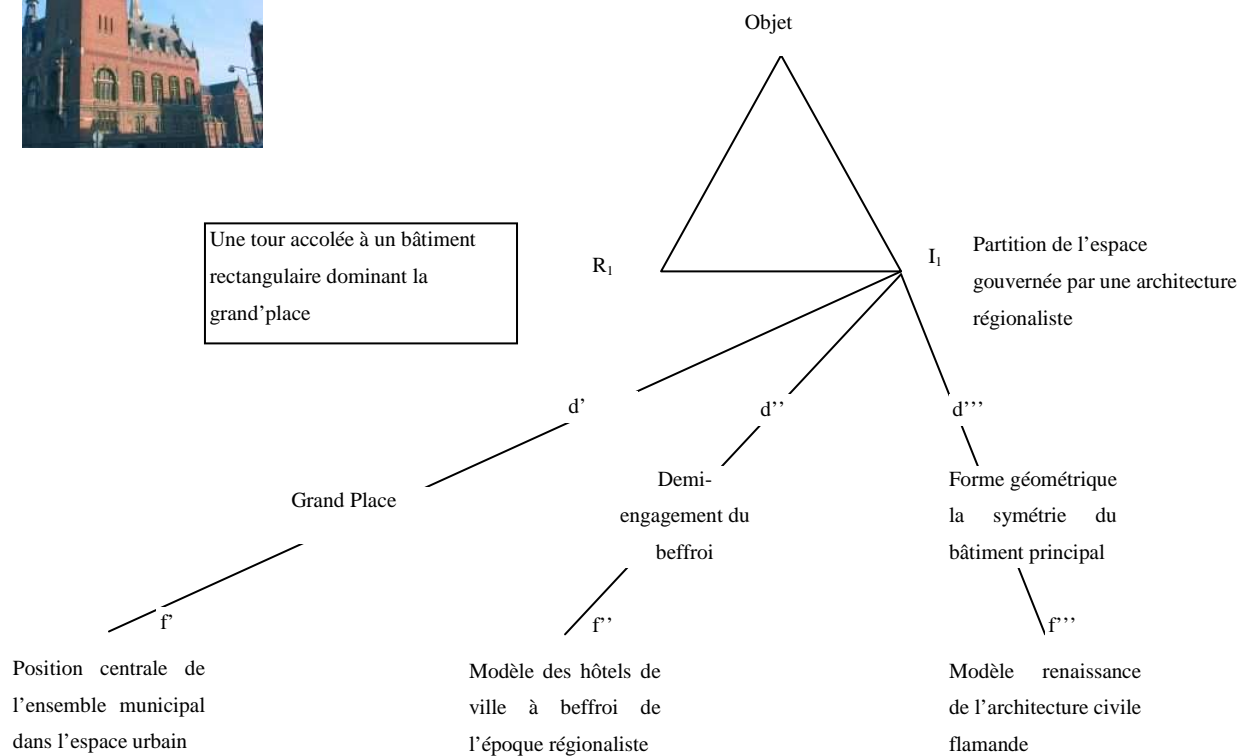
Première ramification : l'interprétant dynamique est la Grand'Place dont l'interprétant final est la position centrale de l'ensemble municipal dans l'espace urbain.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est l'engagement du beffroi dans l'hôtel de ville dont l'interprétant final est le modèle des hôtels de ville à beffroi de l'époque régionaliste.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est la forme géométrique et la symétrie du bâtiment principal dont l'interprétant final est le modèle renaissance de l'architecture civile flamande.



Tour à demi engagée dans un bâtiment rectangulaire sur une grand place dont le modèle est l'hôtel de ville à beffroi de la renaissance flamande et qui occupe l'espace central de la ville



Graphe 2 : l'ordonnance architecturale

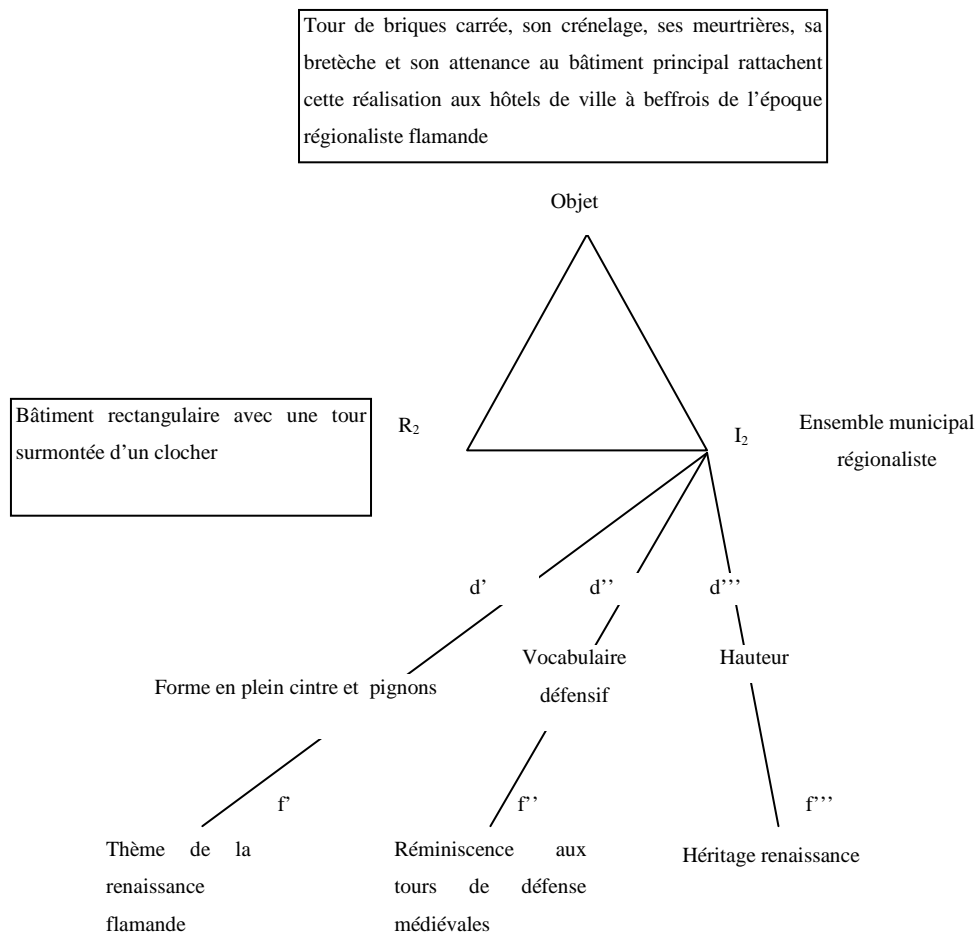
Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « un bâtiment rectangulaire avec une tour surmontée d'un clocher. »

Première ramification : l'interprétant dynamique est la forme en plein cintre et les pignons, dont l'interprétant dynamique est le thème de la renaissance flamande.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est le vocabulaire défensif dont l'interprétant dynamique est la réminiscence aux tours de défense médiévales.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est la hauteur de 67 m du beffroi dont l'interprétant final est l'héritage renaissance.

L'ordonnance architecturale, l'utilisation du plein cintre, des frontons, la hauteur du beffroi et son vocabulaire guerrier rattachent cette œuvre aux hôtels de ville à beffrois flamands de l'époque régionaliste.



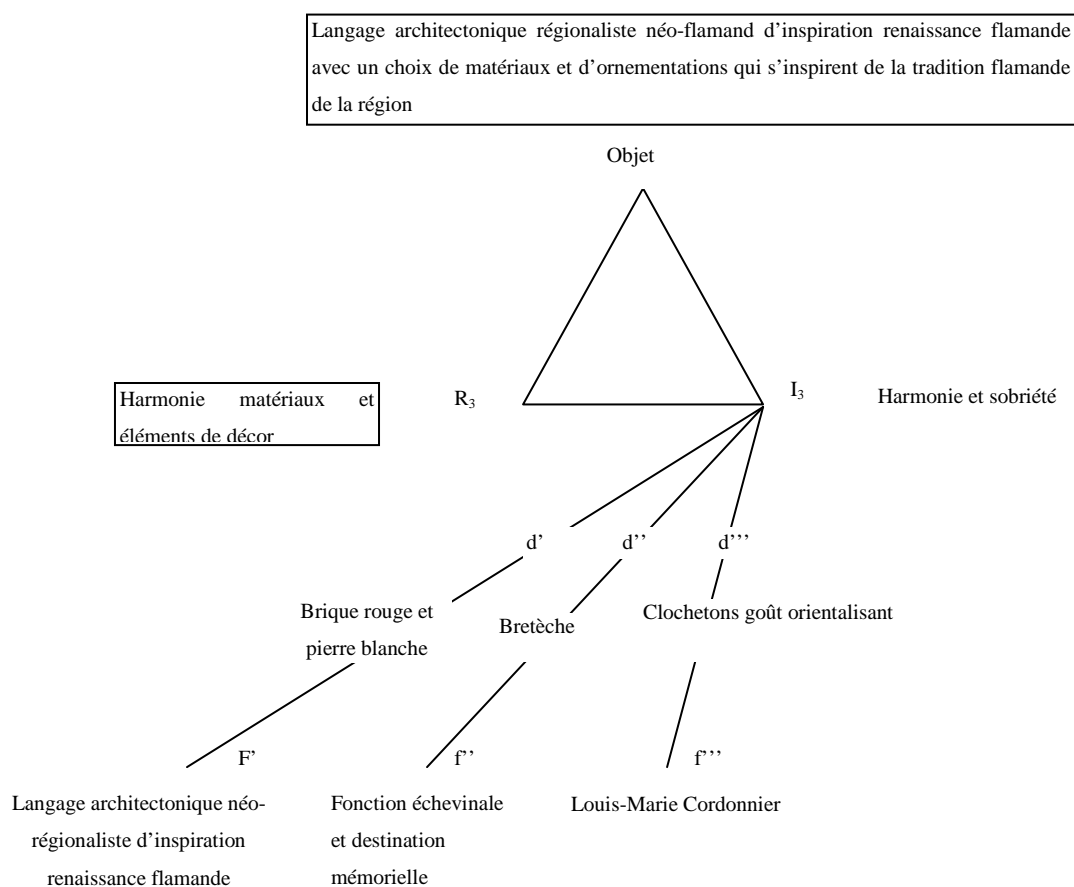
2.2.4. Graphe 3 : Traitement des parements

Le *representamen* est harmonie matériaux et éléments de décors.

Première ramification : l'interprétant dynamique l'emploi de la brique rouge et de la pierre de taille blanche qui renvoie au langage architectonique de la renaissance flamande.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est la bretèche qui symbolise la fonction échevinale et la destination mémorielle de l'édifice

Troisième ramification : l'interprétant dynamique les clochetons dont le goût orientalisant inscrit cette construction dans les œuvres du régionaliste Louis-Marie Cordonnier.



2.2.5. Synthèse des trois procédures interprétatives.

La synthèse des trois procédures interprétatives fournit la base d'une médiation sémiotique

Le beffroi d'Armentières s'intègre dans l'hôtel de ville et se met en scène majestueusement sur la Grand'place. La structure ordonnée de l'hôtel de ville, la forme en plein cintre, les frontons et pignons ainsi que la hauteur de la tour expriment le vocabulaire de la renaissance, alors que le beffroi, par l'abondance de ses éléments guerriers rappelle la fonction défensive qu'il assumait jadis. Le choix des matériaux, des couleurs et des ornements sont autant d'éléments qui rattachent cette édification aux œuvres de l'architecte Cordonnier, qui remet à l'honneur les hôtels de ville à beffrois, témoins des libertés communales. Il rappelle donc les édifices du XVI^e siècle, époque de transition entre le style gothique et le style renaissance. Sur la façade encadrée par les bretèches où jadis les échevins lisaient leurs publications, de vastes ouvertures mettent en valeur le grand salon.

Pour finir, le grand salon, héritier de la salle échevinale, l'escalier et le beffroi sont les trois éléments de prestige souhaités par Louis Cordonnier pour marquer la pérennité de l'institution communale. À Armentières, ils expriment de surcroît la volonté de rendre hommage à la ville et à ses édiles, en mémoire de leur courage durant les conflits.

2.3. Les beffrois de Lille

2.3.1. Le beffroi de la Chambre de Commerce

1 Contexte historique

À la demande des riches industriels de l'époque, Cordonnier dressa les plans de la Chambre de commerce. Construite en 1910, elle était destinée à remplacer la Vieille Bourse devenue obsolète. Le palais de la bourse fut inauguré officiellement le 16 mai 1921 par le Président de la république Alexandre Millerand.

L'édifice répond exactement aux besoins de l'époque : il permet d'abriter les transactions boursières du mercredi, d'où l'importance de la halle centrale. Les locaux situés sur le boulevard Carnot sont loués aux négociants qui travaillent à la Bourse de Commerce.

Considérons les photographies du beffroi de la Chambre du Commerce³⁵⁴.

Les *representamens* sont respectivement :

- La partition de l'espace : une tour qui s'élève à la jonction de deux façades.
- L'ordonnance architecturale : la verticalité de la tour, en accord avec les lignes des façades.
- Le traitement des parements : richesse de l'ornementation.

Après la présentation détaillée des graphes, nous proposons les graphes synthétiques.

2 Graphe 1 : la partition de l'espace

Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « une tour qui s'élève à la jonction de deux façades. »

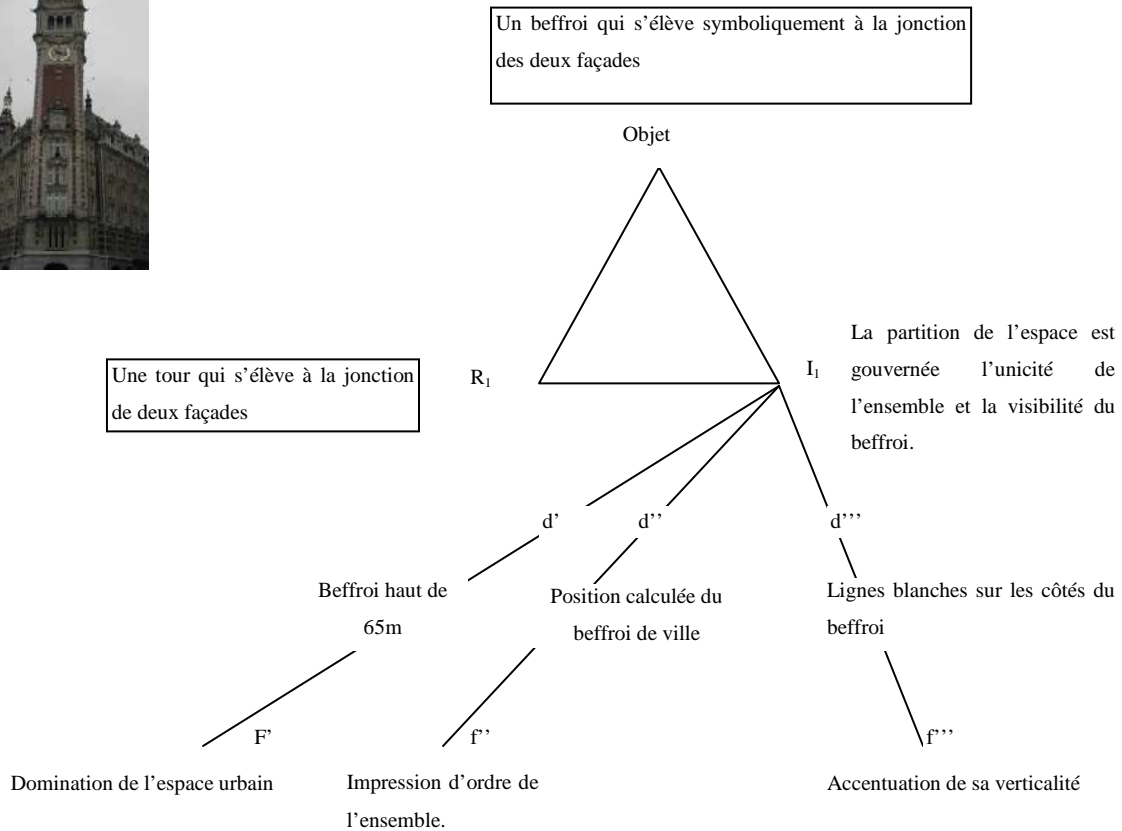
L'interprétant immédiat est que la partition de l'espace est gouvernée par l'unicité de l'ensemble et la visibilité du beffroi.

³⁵⁴ Cf. annexe 7.3.21.4.3

Première ramification : l'interprétant dynamique est la hauteur de 65m du beffroi dont l'interprétant final est la domination de l'espace urbain.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est la position calculée du beffroi dont l'interprétant final est l'impression d'ordre de l'ensemble.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est les lignes blanches sur les côtés du beffroi dont l'interprétant final est l'accentuation de sa verticalité.



3 Graphe 2 : l'ordonnance architecturale

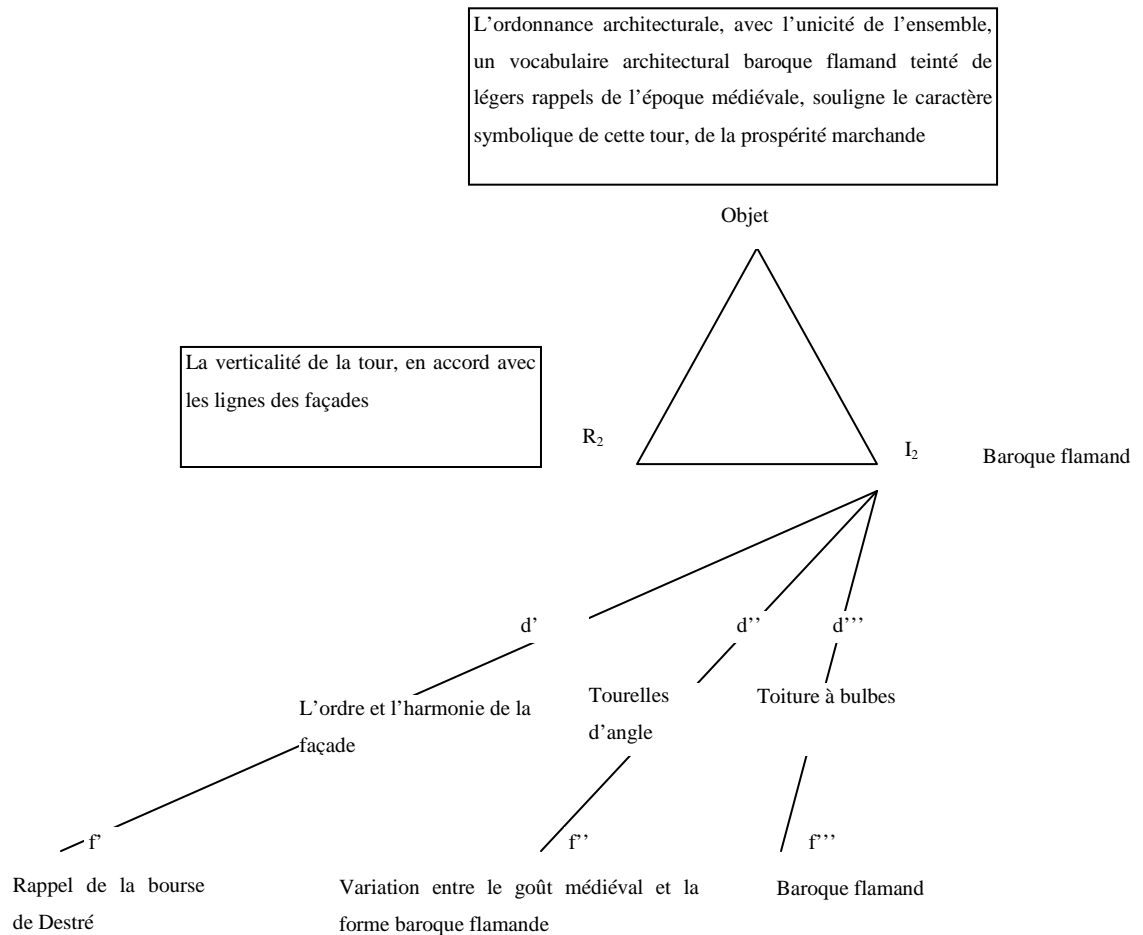
Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « la verticalité de la tour, en accord avec les lignes des façades. »

Première ramification : l'interprétant immédiat est l'ordre et l'harmonie de la façade, qui est le rappel de la Bourse de Destré.

Seconde ramification : l'interprétant immédiat les tourelles d'angle dont l'interprétant final est une variation entre le goût médiéval et la forme baroque flamande.

Troisième ramification : l'interprétant immédiat est la toiture à bulbes dont l'interprétant dynamique est le baroque flamand.

L'ordonnance architecturale, avec l'unicité de l'ensemble, un vocabulaire architectural baroque flamand teinté de légers rappels de l'époque médiévale, souligne le caractère symbolique de cette tour, de la prospérité marchande.



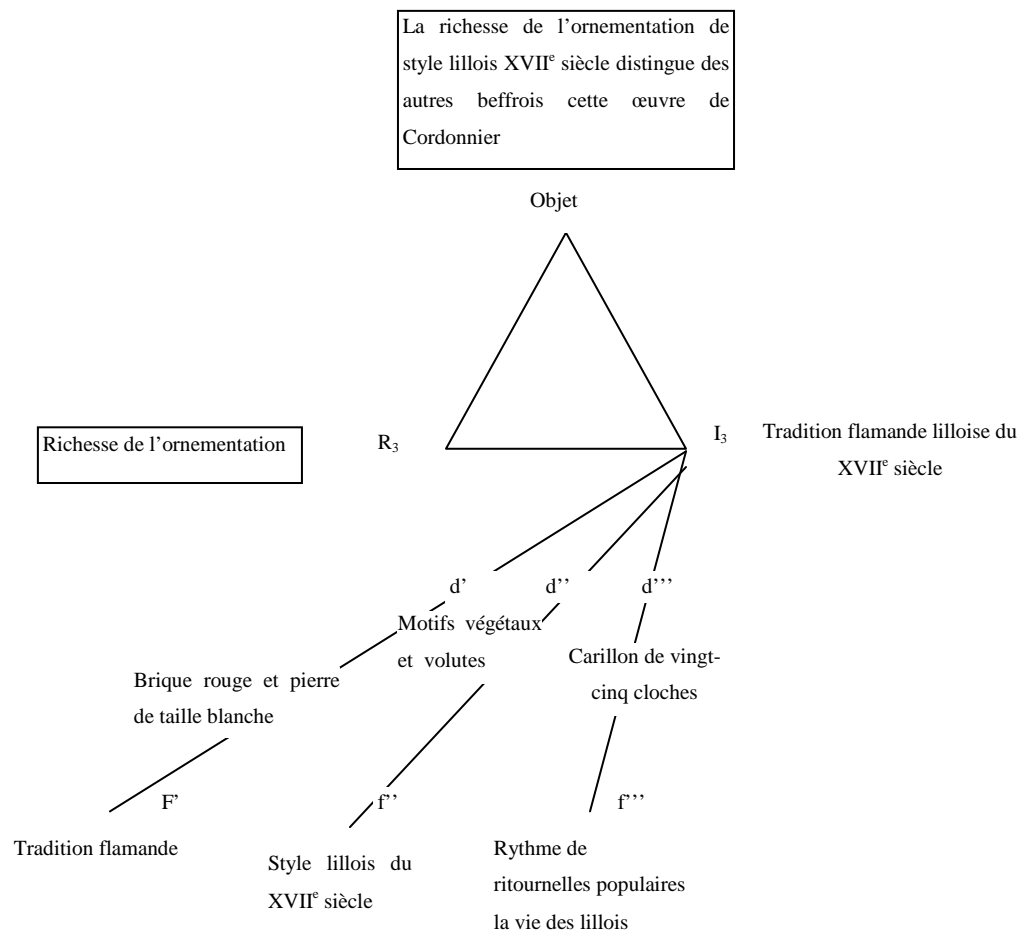
4 Graphe 3 : Traitement des parements

Le *representamen* est richesse de l'ornementation.

Première ramification : l'interprétant dynamique est l'emploi de la brique rouge et de la pierre blanche, qui sont le rappel de la tradition flamande.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est les motifs végétaux et les volutes qui sont une variation sur le style lillois du XVII^e siècle.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est le carillon de vingt-cinq cloches qui rythme de ritournelles populaires la vie des lillois.



5 Synthèse des trois procédures interprétatives.

Le beffroi de la Nouvelle Bourse est une mise en scène de la société marchande lilloise, par l'unicité de son ensemble qui reprend celle de la Bourse de Destré, et la verticalité de sa tour que la richesse de l'ornementation associe au goût médiéval, époque où richesse et abondance de motifs étaient critères de beauté. Loin des hôtels de ville à beffroi et de leur architecture guerrière, Cordonnier nous livre ici une oeuvre originale, qui délaisse les poivrières, contreforts et mâchicoulis pour une variation sur le style lillois du XVII^e et le baroque flamand. Il symbolise le monde économique, par opposition au beffroi de la municipalité, qui symbolise le monde de la commune, du peuple.

2.3.2. Le beffroi de l'hôtel de ville

1 Contexte historique

Après l'anéantissement du Palais Rihour durant la première Guerre Mondiale, les maires chargent Emile Dubuisson de dresser les plans du nouvel hôtel de ville et du beffroi. C'est au cœur du quartier Saint-Sauveur, le site le plus peuplé et le moins salubre de Lille, que le projet verra le jour, symbolisant la ville industrielle et s'inscrivant dans le projet politique de rénovation urbaine.

Considérons les photographies du beffroi Saint-Sauveur³⁵⁵.

Les *representamens* sont respectivement :

- La partition de l'espace : massivité du bâtiment et élancement de la tour.
- L'ordonnance architecturale : un bâtiment massif avec une tour très haute.
- Le traitement des parements : harmonie entre nature et matériaux.

Après la présentation détaillée des graphes, nous proposons les graphes synthétiques.

2 Graphe 1 : la partition de l'espace

Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « massivité du bâtiment et élancement de la tour. »

L'interprétant immédiat est que la partition de l'espace est gouvernée par la verticalité du beffroi.

Première ramification : l'interprétant dynamique est la hauteur de 105m du beffroi dont l'interprétant final est l'élancement vertigineux dans l'espace urbain.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est la structure massive de l'hôtel de ville dont l'interprétant final est le contraste avec la finesse du gratte-ciel.

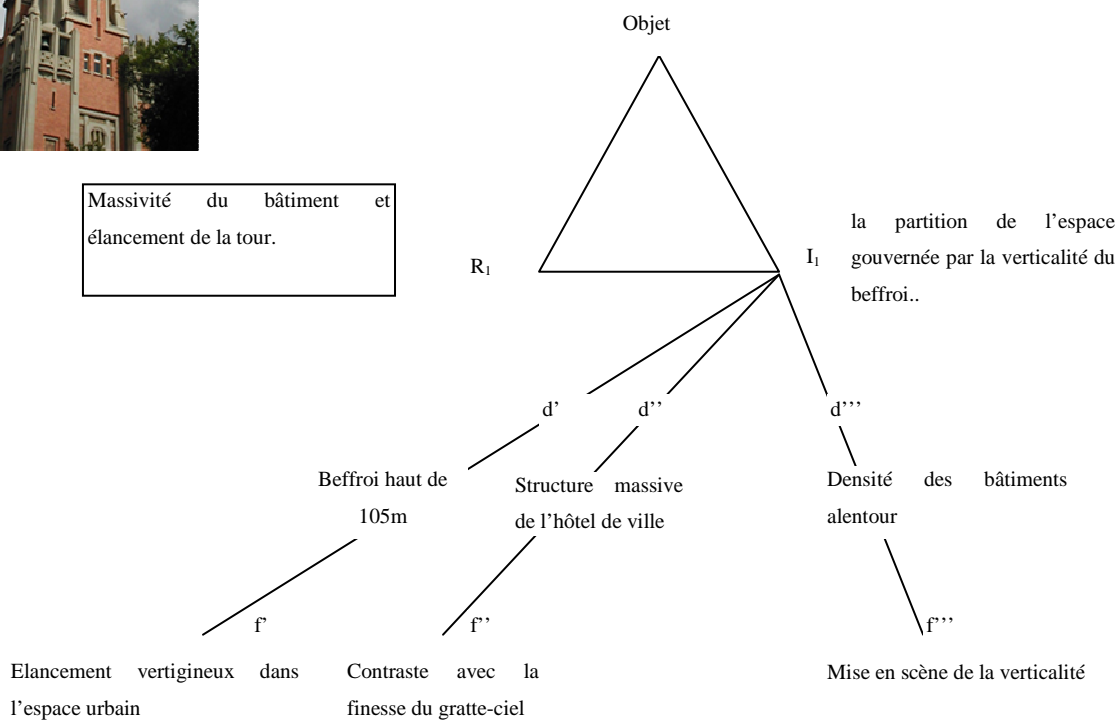
³⁵⁵ Cf. annexe 7.3.21.4.4

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est la densité des bâtiments alentour dont l'interprétant final est la mise en scène de la verticalité.



Massivité du bâtiment et élancement de la tour.

Impressionnant beffroi de 105m qui s'élance d'un bâtiment municipal massif, dans le quartier Saint-Sauveur de Lille



3 Graphe 2 : l'ordonnance architecturale

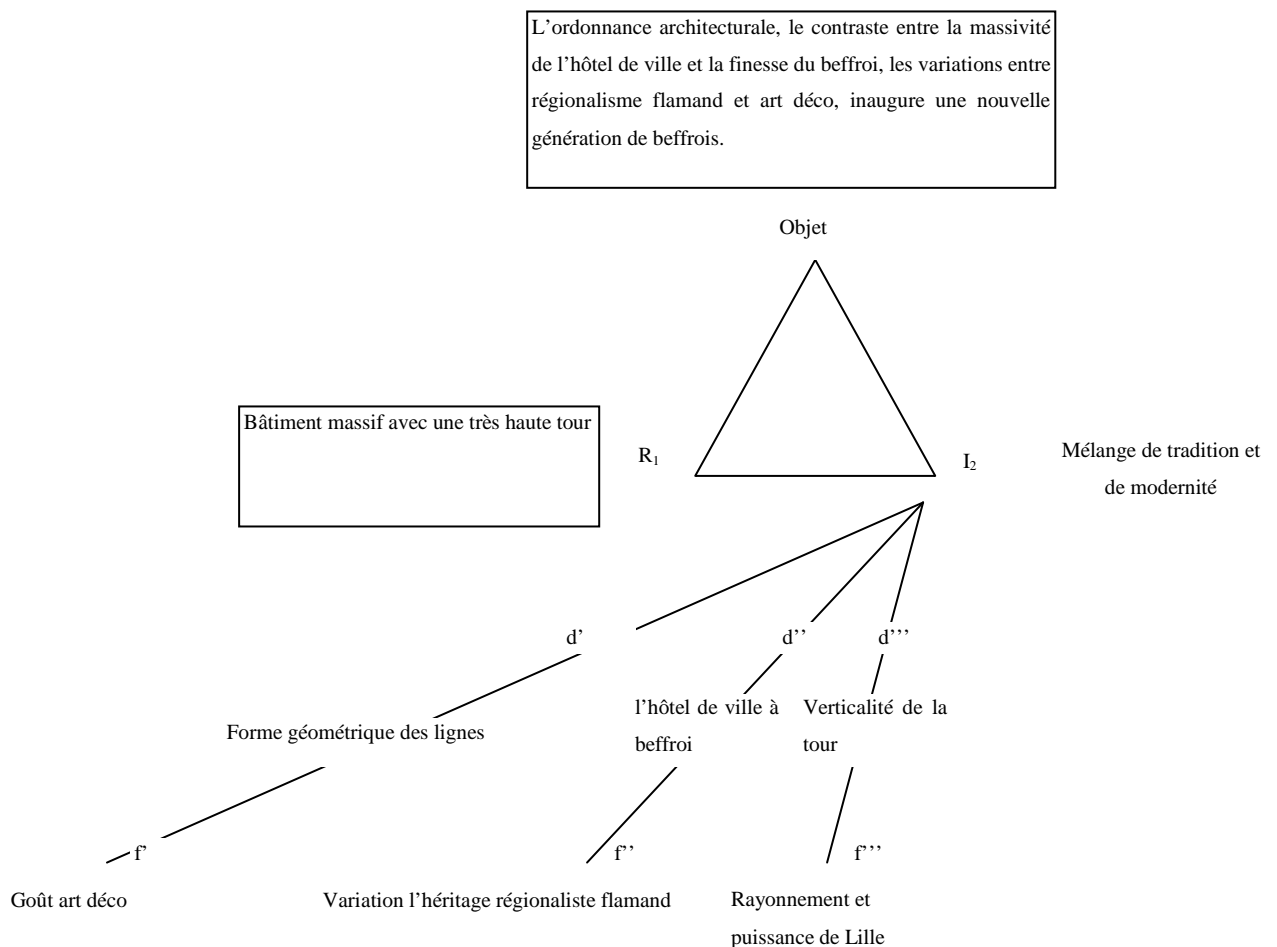
Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « un bâtiment massif avec une très haute tour. »

Première ramification : l'interprétant immédiat est la forme géométrique des lignes du beffroi, dont l'interprétant dynamique est le goût art déco.

Seconde ramification : l'interprétant immédiat est l'hôtel de ville à beffroi dont l'interprétant final est l'héritage régionaliste flamand

Troisième ramification : l'interprétant immédiat est la verticalité de la tour dont l'interprétant dynamique est le rayonnement et la puissance de Lille.

L'ordonnance architecturale, le contraste entre la massivité de l'hôtel de ville et la finesse du beffroi, les variations entre régionalisme flamand et art déco, inaugure une nouvelle génération de beffrois.



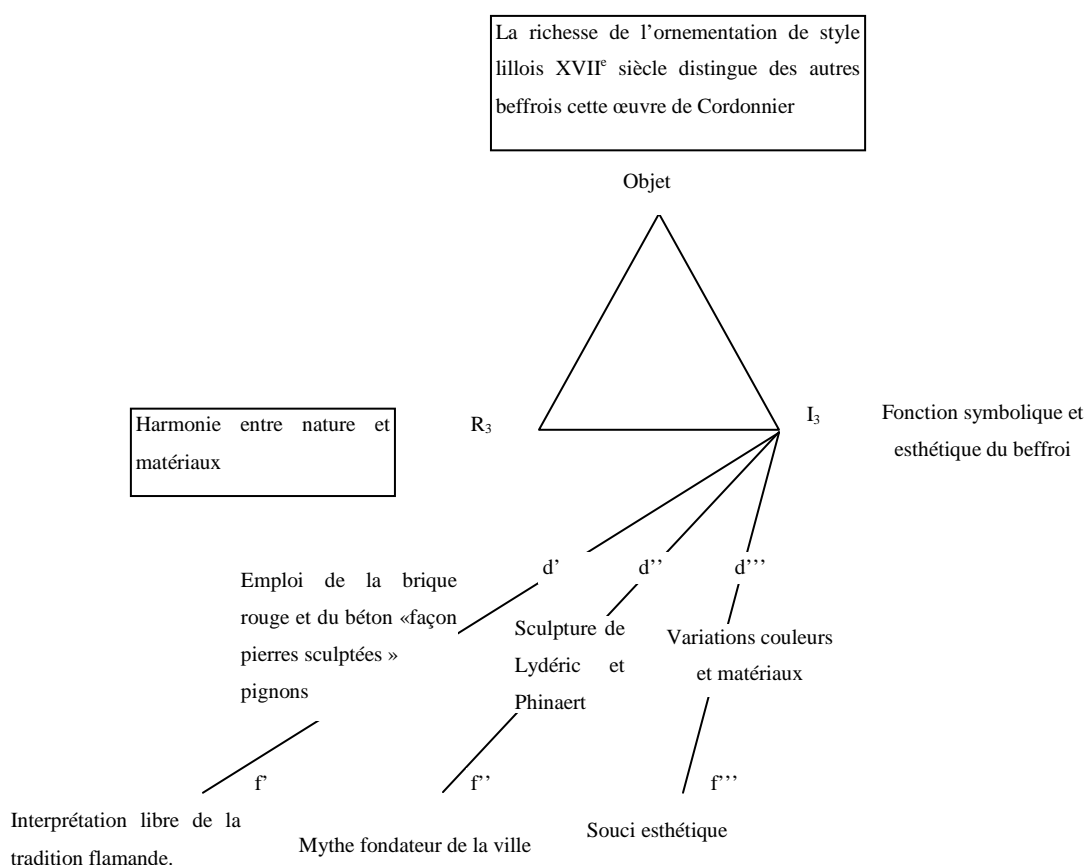
4 Graphe 3 : Traitement des parements

Le representamen est harmonie entre nature et matériaux

Première ramification : l'interprétant dynamique l'emploi de la brique rouge et du béton « façon pierres sculptées », ainsi que les pignons qui traduit une interprétation libre de la tradition flamande.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est la sculpture de Lydéric et Phinaert sont un rappel du mythe fondateur de la ville.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est les variations entre couleurs et matériaux, les briques rouges, le béton gris blanc et le vert des platanes, qui traduisent le souci esthétique de l'architecte.



5 Synthèse des trois procédures interprétatives

La synthèse des trois procédures interprétatives fournit la base d'une médiation sémiotique.

Inspiration libre de la renaissance flamande, entre tradition et modernité, massivité et élancement, cette architecture figure l'aspiration d'une municipalité vers sa gloire et sa prospérité, ainsi que son enracinement dans son histoire et ses traditions, confirmée par la signification symbolique de la sculpture. Ce bâtiment s'affirme à l'image de la personnalité d'une cité, fière de ses origines et de son identité culturelle, et tournée vers l'avenir. Il est aussi une réponse au beffroi de la chambre de commerce, le monde communal contre le monde économique, rendant compte de toute la complexité des origines historiques et sémantiques des beffrois, entre monde marchand et libertés civiles. Cette mise en scène de la verticalité, ou l'édifice s'affirme surtout dans sa symbolique, identifie ce beffroi comme le premier d'une nouvelle génération qui fera des beffrois du Nord-Pas-de-Calais le symbole iconique de leur identité urbaine.

2.4. Analyse complète des éléments de signification : aboutir à un cadre de comparaison

À travers des exemples de constructions qui ponctuent l'histoire depuis l'époque médiévale jusqu'à aujourd'hui, nous avons pu mettre en lumière, d'une part le processus de signification, et d'autre la médiation patrimoniale ludique qui pouvait s'effectuer grâce à ce type de démarche structurée. Les graphes sémiotiques révèlent l'investissement sémantique dont notre patrimoine bâti fait l'objet, la dynamique du processus de signification et d'interprétation.

L'organisation du matériel signifiant et sa médiation grâce aux procédures interprétatives permettent à l'observateur d'avoir une appréhension cohérente et partir de celui-ci, et surtout de prendre conscience que cet édifice communique, qu'il est bien plus qu'un joli et spécifique objet spatial. Ses éléments architecturaux ou *qualisignes* nous renseignent sur le type d'édifice que nous apprécions, son histoire, ses reconstructions, ce qu'il signifie, symbolise.

Nous pouvons observer les différences entre le beffroi d'Amiens dont la base massive nous donne une idée des premières tours médiévales, l'hôtel de ville à beffroi régionaliste néo-

renaissance flamande d'Armentières, le style lillois XVII^e du beffroi de la Chambre de commerce et finalement le vertigineux gratte-ciel de Saint-Sauveur. Mais nous pouvons aussi voir ce qui les rassemble, la permanence de cette forte charge symbolique, identitaire, qui est au fondement de l'attachement des populations nordistes pour ces monuments.

2.5. Analyse comparative avec des bâtiments similaires en Europe

Le paysage architectural européen présente une certaine unité culturelle. Malgré l'agitation et les divisions politiques, les guerres, nous pouvons apprécier un patrimoine considérable qui nous renvoie à toutes les périodes de l'histoire urbaine. Lorsque nous observons l'architecture civile européenne depuis la période romane, nous avons l'impression de significations communes entre certaines réalisations de pays différents, une diffusion qui est loin d'être étonnante, bien au contraire.

On distingue trois grands pôles d'activité commerciale en Occident au Moyen Age : la Méditerranée avec l'Italie, la Provence et l'Espagne à un degré moindre, l'Europe du Nord Est, notamment l'Allemagne du Nord, et l'Europe du Nord Ouest ; composée de l'Angleterre du Sud-Est, la Normandie, la Champagne, les pays mosans et bas-rhénans.

La diffusion se fit sur tous les domaines, y compris architecturaux. Le nomadisme des marchands les mena en bien des villes et leur sédentarisation les amena à travailler sur différents sites européens. Il est naturel qu'ils aient développé une architecture identifiable, leur profession se fondait sur l'échange, comme le prouvent les lettres de change et les familles qui dirigèrent ces maisons. Ainsi les représentants des maisons de Florence, Gênes, Lucques, Pise se sont installés en Flandre.³⁵⁶

Pendant la période romane, la France n'était pas unifiée, mais constituée de plusieurs territoires indépendants. Il n'existait donc pas une école française mais des styles régionaux qui déclinaient les éléments architecturaux de l'art roman – l'arc en plein cintre, la voûte, les décors exubérants et les tours- de différentes manières. Les nomades et pèlerins qui voyageaient sur tout le continent contribuèrent à propager les nouveaux styles architecturaux. L'Italie à cette époque était le théâtre d'une lutte féroce entre les Etats du pape et le Saint

³⁵⁶ LE GOFF J., *Marchands et banquiers au Moyen-Age*, PUF, Que Sais-je ?, Paris, 2006, 127p., p.35.

Empire romain pour conquérir le pouvoir temporel. Comme la France, ce pays était composé de régions distinctes aux styles architecturaux différents, influencés toutefois par ceux qui émergeaient en Europe occidentale.

Ce processus d'urbanisation que nous avons expliqué en première partie débuta en Italie, particulièrement en Lombardie et en Toscane ; de là, il s'étendit à la Provence, la France septentrionale et aux Flandres, où nous trouvons une concentration particulièrement dense de villes médiévales et où naîtra aussi le style gothique. Les routes ne facilitaient pas les échanges initialement et elles se développaient individuellement.

Au XIII^e siècle, de nombreuses villes italiennes se constituèrent en véritables démocraties, ce que nous constatons également en Flandre et France septentrionale avec l'instauration de communes, d'échevinages, de baillages. Si donc une volonté consciente d'ordre a fait reporter les principes romains d'organisation quadripartite sur la ville médiévale, c'est en conjonction au concept chrétien d'intériorité qu'ils y prirent corps, produisant cet environnement urbain qu'on ressent comme à la fois structuré et intime.

« Beaucoup de pays du nord et du centre de l'Europe vivaient sous la coupe du Saint Empire romain germanique ou sous le contrôle de l'archidiocèse germanique de Cologne. Dans ces pays, il y eut tout d'abord une sorte de réticence à laisser l'art gothique supplanter la tradition romane, et les premiers exemples authentiques d'art gothique n'apparurent qu'au milieu du XIII^e siècle, bien après son adoption sans réserve en France, en Angleterre et en Espagne. Par la suite toutefois, cet art prit un rapide essor et se développa d'une manière originale, produisant certains des plus beaux exemples de gothique tardif en Europe. »³⁵⁷

La halle aux draps d'Ypres était l'un des nombreux bâtiments civils associés à la prospérité des marchands de l'époque. Des tourelles d'angle et un grand beffroi central en sont les principaux éléments.

Au Moyen Age, les palais italiens offraient des façades austères, mais avec le climat politique et culturel qui se développa au XV^e siècle, Florence se dota d'autres formes d'architecture qui exprimaient toute l'élégance de la Renaissance. Quelques exemples comme le palais construit pour la puissante famille Médicis par Michelozzo di Bartolommeo à Florence, firent école.

³⁵⁷ Sous la direction de COLE E., *Grammaire de l'architecture*, Dessain et Tolra/Larousse, Paris, 2004, 352p., p. 224

« Généralement bâtis sur trois niveaux bien distincts autour d'une cour intérieure, ces édifices devinrent les fiefs d'importantes dynasties, symbolisant la richesse et le pouvoir des grandes familles. »³⁵⁸

Au XVI^e siècle, les architectes utilisèrent le langage classique avec une assurance et une rigueur grandissantes. Certains auteurs avaient codifié l'usage des ordres et élaboré des théories architecturales. On apportait alors davantage d'attention à la planification urbaine et les villes s'embellissaient de majestueux édifices publics et privés, symboles de pouvoir ; le langage classique portait dans ses formes mêmes des connotations de civilisation, d'ordre et d'autorité.

Les princes et les riches marchands faisaient construire leurs palais dans des lieux bien choisis pour asseoir leur puissance. Ce fut le cas du palais Médicis à Florence.

2.5.1. Exemple d'analyse sémiotique comparative : La place Piazza del Campo de Sienne

« De nombreuses villes d'Europe permettent encore de prendre un contact vivant avec un environnement médiéval. Sienne en est un exemple particulièrement intéressant, parce qu'elle donne une idée de la façon dont le style gothique fut interprété en Italie, pays où naquit l'urbanisation médiévale.³⁵⁹ »

Sienne est une ville gothique, que l'histoire a su préserver, et dont on peut aujourd'hui encore apprécier le caractère original qu'elle a conservé. Pendant les XIII^e et XIV^e siècles, Sienne acquit une importance politique considérable, et il est fort probable que cette puissance renforça la fierté de ses habitants. « Ils étaient convaincus qu'aucune autre ville italienne n'avait d'édifices, de rues et de places aussi beaux qu'à Sienne.³⁶⁰ »

En 1339, fut commencée la réalisation du plus ambitieux projet de cathédrale qu'ait connu l'Italie ; mais en 1348, l'époque glorieuse prit fin en raison de l'épidémie de peste qui emporta les trois quarts de la population.

Sienne est une ville de collines, et Norberg Schulz pense que le choix de l'implantation fut plus planifié qu'il n'y paraît. Cette conviction s'appuie sur le fait que Sienne possédait « le

³⁵⁸ Ibidem, p.232.

³⁵⁹ NORBERG-SCHULZ C., *La signification dans l'architecture occidentale*, Mardaga, Liège, 1997, 447p.,p.214.

³⁶⁰ Ibidem.

plus parfait code de construction du Moyen Age », et donc la création « d'un paysage aussi admirablement harmonisé » ne pouvait émaner que d'une planification importante³⁶¹.

Sienna, par exemple, disposait d'un bureau spécialisé pour l'embellissement de la ville. Chaque rue, chaque maison étaient contrôlées, l'ordre et la sécurité faisaient l'objet d'une attention particulière. En 1297, par exemple, il fut édicté que toutes les maisons donnant sur la place principale auraient les mêmes fenêtres. L'urbanisation de Sienna est donc indubitablement basée sur un concept d'ordre, même si elle ne présente pas un plan organisé géométriquement.³⁶²

Considérons les photographies du beffroi de Sienna³⁶³.

Les representamens sont respectivement :

- La partition de l'espace : tour accolée à un bâtiment rectangulaire, sur la place.
- L'ordonnance architecturale : bâtiment rectangulaire à deux étages intégrant une très haute tour.
- Le traitement des parements : unité des formes et des couleurs.

Après la présentation détaillée des graphes, nous proposons les graphes synthétiques.

³⁶¹ Ibid.

³⁶² Ibid.

³⁶³ Cf. annexe 8.1.2.1

2.5.2. Graphe 1 : la partition de l'espace

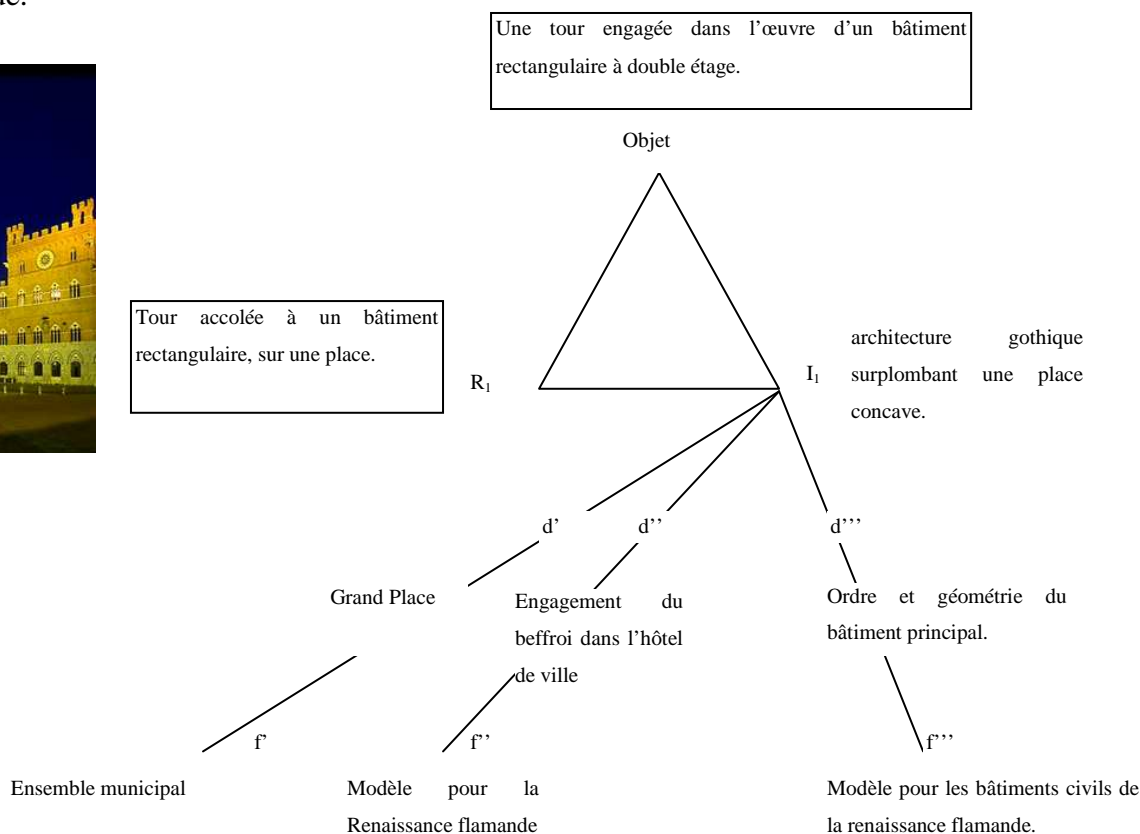
Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : tour accolée à un bâtiment rectangulaire, sur la place. »

L'interprétant immédiat est que la partition de l'espace est gouvernée par une architecture gothique surplombant une place concave.

Première ramification : l'interprétant dynamique est la Grand'Place dont l'interprétant final est la mise en scène architecturale de l'ensemble municipal dans l'espace urbain.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est l'engagement du beffroi dans l'hôtel de ville dont l'interprétant final est le modèle des futurs hôtels de ville à beffroi de la renaissance flamande.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est la forme géométrique et ordonnée du bâtiment principal dont l'interprétant final est le modèle renaissance de l'architecture civile flamande.



2.5.3. Graphe 2 : l'ordonnance architecturale

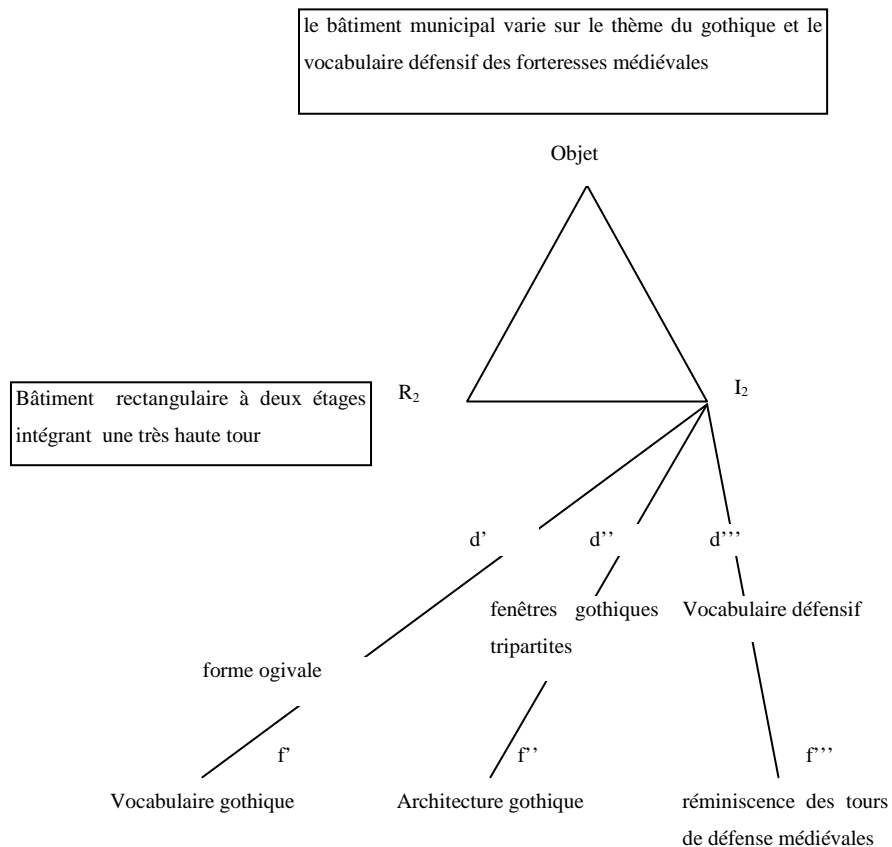
Le *representamen* est constitué des *qualisignes* suivants : « bâtiment rectangulaire à deux étages intégrant une très haute tour. »

Première ramification : l'interprétant dynamique est l'emploi de la forme ogivale, dont l'interprétant dynamique est le vocabulaire gothique.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est ses fenêtres gothiques tripartites dont l'interprétant final est l'architecture gothique.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique est le vocabulaire défensif dont l'interprétant dynamique est la réminiscence aux tours de défense médiévales.

L'ordonnance architecturale, l'utilisation la forme ogivale, la hauteur du beffroi et son vocabulaire guerrier marquent une transition entre les forteresses médiévales et les édifices publics de l'époque gothique et renaissance.



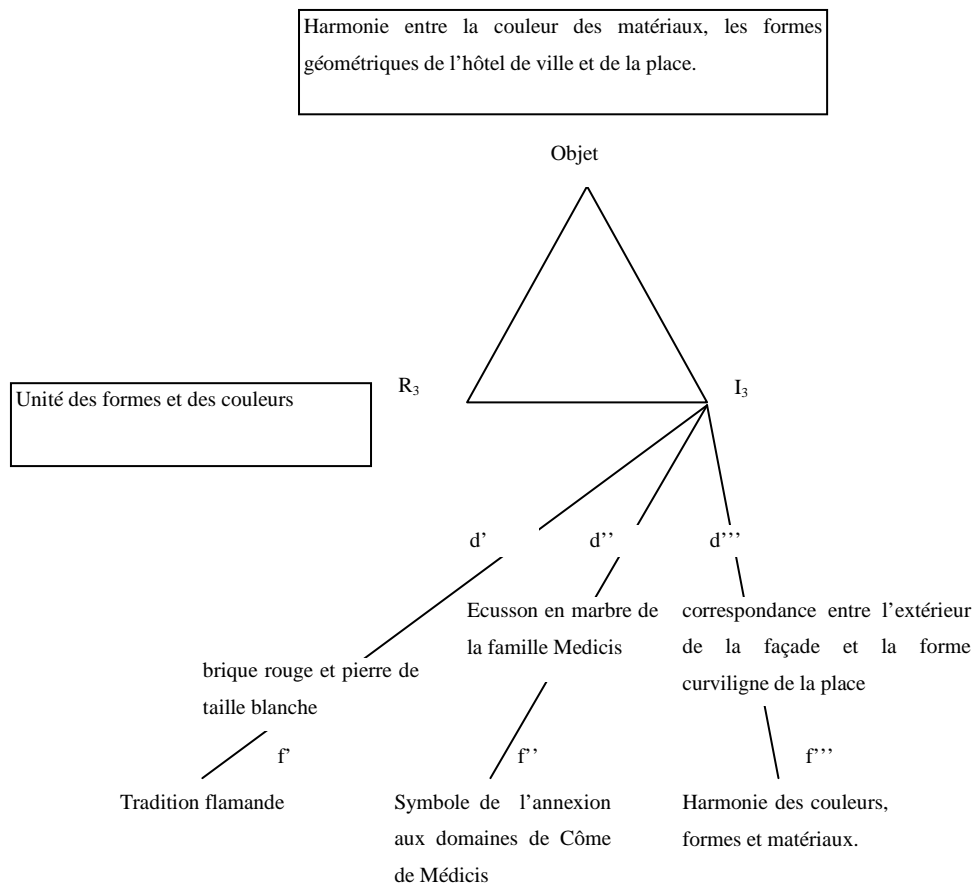
2.5.4. Graphe 3 : Traitement des parements

Le representamen est unité des formes et des couleurs.

Première ramification : l'interprétant dynamique l'emploi de la brique rouge et de la pierre de taille blanche qui inspira la tradition flamande.

Deuxième ramification : l'interprétant dynamique est l'écusson en marbre de la famille Médicis qui symbolise l'annexion aux domaines de Côme de Médicis.

Troisième ramification : l'interprétant dynamique la correspondance entre l'extérieur de la façade et la forme curviligne de la place, qui produit une harmonie des couleurs, formes et matériaux.



2.5.5. Synthèse des trois procédures interprétatives

Le Palais à l'intérieur constitue un admirable exemple de structure publique médiévale où est glorifiée la puissance de la République Siennoise. La forme curviligne avec son système de lignes en forme d'éventail révèle les langages architectoniques du palais public ou l'hôtel de ville (1298). Les fenêtres gothiques tripartites contribuent au sentiment d'unicité du paysage urbain, renforcé par l'harmonie des couleurs et des formes. La tour extrêmement haute, visible de loin, exprime le caractère de commune démocratique de la ville. Cet art italien sera la référence pour l'art flamand de la période gothique et surtout de la Renaissance. Ces bâtiments servirent de modèle aux bâtiments civils flamands, et nous en retrouvons la physionomie et les langages architectoniques dans les hôtels de ville à beffrois régionalistes.

2.6. Éléments de comparaison

Nous pourrions arriver à des conclusions similaires avec le Palazzo Vecchio de Florence, édifice médiéval édifié entre 1299 et 1314³⁶⁴.

Les événements politiques qui modifièrent les rôles du souverain et de l'aristocratie, trouvèrent leur expression dans l'apparition d'un nouveau type d'édifices : le palais urbain. Le palais de la Renaissance symbolisait, au-delà de la puissance des familles, une identité culturelle sur laquelle cette autorité aristocratique, mécènes de renommée internationale, est fondée.

« Le palais urbain était essentiellement le siège d'une famille. Par sa dimension et son articulation, il définissait la position de la famille dans un contexte civique plus large ; au moyen de la géométrisation, il était, à la fois, fermé et relié à son environnement.³⁶⁵ »

Deux palais cohabiteront sur le territoire de Florence : le vieux palais et le palais Pitti du XV^e siècle. Norberg-Schulz a comparé les deux édifices pour mettre en lumière les objectifs de chacun : « le palais massif et rustique du quattrocento » est l'expression d'une culture, fondée sur le concept « d'harmonie cosmique » qui se combine à l'aspect solide et puissant³⁶⁶.

Les maisons de ville reprenaient les codes architecturaux des bâtiments civils pour exhiber leur fortune. À Bourges, la maison de Jacques Cœur, construite au XV^e siècle en est une belle

³⁶⁴ Ibid, p.233.

³⁶⁵ Ibid, p.233-234.

³⁶⁶ Ibid.

illustration. L'importance est donnée à l'escalier, situé dans une tour octogonale ornementée à chaque niveau. À la même époque fut édifié le manoir de Coulaire, près de Chinon. Celui-ci présente aussi une tour monumentale qui abrite l'escalier. Les tourelles des angles font penser à une architecture militaire, ce qui ne correspondait plus aux besoins de l'époque.³⁶⁷

En Angleterre, on retrouve l'architecture défensive, et notamment des tours. Certains manoirs médiévaux comprenaient une tour défensive, des douves et un mur d'enceinte autour de la cour, comme le Stokesay Castle dans le Stropshire, datant de la fin du XIII^e siècle. Au milieu du XIV^e siècle, on assiste à une éclosion d'édifices civils qui utilisent les mêmes éléments architecturaux : collèges, demeures privées, châteaux. Le collège d'Eton, commencé au XV^e siècle, est un fleuron de l'architecture séculaire tardive, avec son hall d'entrée encadré de tours. Il rappelle les grandes maisons, où remparts, tours et tourelles répondent désormais plus à une destination esthétique, décorative.

En Europe du Nord au XVI^e siècle, on constate la récurrence d'un élément décoratif dans l'architecture civile : le pignon décoratif, largement utilisé sur les monuments civils et maisons particulières. La fierté nationale des différents pays s'illustre dans les réalisations architecturales des grandes villes. Plusieurs des mairies ou hôtels de ville construits au XVI^e siècle combinent des traits de l'architecture locales avec l'utilisation de motifs classiques, constituant d'impressionnants monuments publics.

La connaissance de l'architecture italienne se répandit en Europe du Nord grâce aux traités – dont certains furent traduits en hollandais et dans d'autres langues- et aux architectes qui voyageaient en Italie. Cornelis Floris, qui avait passé de longues années en Italie, construisit la mairie d'Anvers, dans laquelle transparaissent les influences de Bramante et de Serlio. Le classicisme monumental de l'édifice est accentué par le frontispice à pignon, ajouté pour la décoration, plus que dans un but pratique. Figurant parmi les tous premiers bâtiments italianisants de la région, il influença largement toutes les mairies construites aux Pays-Bas.

Dans les périodes prospères, beaucoup de villes cherchèrent à moderniser leurs bâtiments publics en les rénovant ou en les agrandissant. Le commerce donna lieu à la construction de nombreux édifices impressionnants qui trônaient sur les grandes places des villes du Nord de l'Europe. Ainsi Brunswick put s'enorgueillir d'une imposante halle aux draps qui superpose

³⁶⁷ Sous la direction de COLE Emily, *Grammaire de l'architecture*, Dessain et Tolra/Larousse, Paris, 2004, 352p., p 205.

les ordres architecturaux sur ses quatre premiers niveaux, dans une séquence classique. Des motifs nordiques, comme les tresses et les pignons en volutes, apparaissent aussi sur cette haute façade.

2.7. L'importance de la place en Europe

Les écrits de Camillo Sitte, Norberg-Schulz, et Marcel Roncayolo insistent sur l'importance de la centralité dans les villes européennes, qui est au fondement de la structure du parcours, et donc de notre orientation et de notre appropriation de l'espace. C'est ainsi que se construit la dimension signifiante de nos lieux, ce sentiment de bien-être, cette impression de cohérence, que tout est en ordre. Dans un certain sens, « les parcours illustrent la manière avec laquelle les significations sont amenées à l'intérieur de la ville, en passant bien entendu par le « seuil » de la porte de la ville.³⁶⁸ »

La place a toujours occupé une place capitale et significative dans l'espace urbain. L'agora grecque était, nous l'avons dit, un lieu de tous les pouvoirs et toutes les expressions. Au Moyen Age, la place est aussi le siège des pouvoirs, le lieu de rassemblement et d'échanges, et surtout un lieu de spectacles.

Les parcours et les places urbaines sont définis par des édifices qui contiennent les significations rassemblées par la ville. Norberg-Schulz a démontré que cette fonction dépendait de la façon dont les édifices « s'appuient, s'élèvent et s'ouvrent », et il a également mentionné que leur « comportement³⁶⁹ » se concentre généralement dans des motifs qui caractérisent le milieu urbain général : de tels motifs ne sont pas des décorations apportées là en plus, mais des solutions caractéristiques aux côtés « critiques » de la structure. Si l'on analyse les fonctions du fait de *s'appuyer*, de *s'élever* et de *s'ouvrir*, on peut déduire que les côtés critiques sont la *base*, le *toit*, l'*angle* et l'*ouverture (la fenêtre, la porte)* ; ou plutôt les « éléments » qui relie l'édifice avec le milieu environnant et qui définissent sa manière d'être sur la terre.

« Généralement l'édifice s'appuie dans le terrain, sur le terrain et au-dessus du terrain. *Dans le terrain* renvoie à l'intime, romantique, sur c'est la chose individuelle classique entre la terre et le ciel. Au-dessus implique que la continuité du sol est préservée et existe³⁷⁰. » Nous

³⁶⁸ NORBERG-SCHULZ C., *Genius Loci, Paysage, Ambiance, Architecture*, Liège, Mardaga, 1997, 213p.p.176.

³⁶⁹ Ibidem

³⁷⁰ Ibid, p.178.

retrouvons cette impression lorsque nous étudions les beffrois, et la médiation sémiotique du beffroi de Saint-Sauveur en est l'illustration. Elle a révélé ce contraste d'un bâtiment massif, enraciné dans le sol, et d'un gratte-ciel qui semblait le quitter dans son élancement vers le ciel. Nous en avons conclu le symbole d'une population forte de son enracinement, de ses origines et en même temps tournée vers l'avenir.

Un « lieu fort », au sens où Norberg-Schulz le définit, présuppose l'existence d'une correspondance significative entre « le site, l'implantation dans ce site et le détail architectural. Le lieu artificiel doit savoir ce qu'il veut être par rapport au milieu naturel. ³⁷¹ »

La correspondance significative du lieu peut s'obtenir de différentes manières. Les possibilités d'interprétation sont déterminées par le site lui-même, et par les circonstances historiques qui peuvent favoriser des approches romantiques, mythologiques et classiques. Le contexte historique de l'édification des beffrois et de l'épanouissement de leur architecture dans les anciens Pays-Bas, a charmé les historiens et écrivains du XIX^e siècle.

De plus, l'interprétation est toujours sujette aux variations individuelles, et trouve une de ses plus belles expressions en littérature, dans les tableaux impressionnistes flaubertiens, chez Proust, Gracq, pour ne citer qu'eux. Les implantations dans un site sont donc généralement caractérisées par des motifs de base qui changent d'après les circonstances. Le thème avec variations est donc un instrument de base de la caractéristique artistique. Le thème représente un ensemble général de significations et les variations sont les réalisations spécifiques. On peut appeler *thèmes* des types particuliers d'édifices ainsi que des motifs qui ont une importance critique comme, par exemple, le *palazzo* italien. Le thème avec variations permet également l'expression d'identités individuelles à l'intérieur d'un système qui manifeste des significations communes : « l'esprit du lieu est ainsi préservé sans se transformer en une camisole de force sans âme. ³⁷² »

En Italie comme dans le Nord de la France et la Belgique, il existe une relation privilégiée entre les édifices, les monuments et les places, qui est génératrice de notre attachement aux lieux et de notre enracinement³⁷³. La même organisation se retrouve, avec deux ou trois places et chacune a sa signification, places religieuses avec pouvoir spirituel et places profanes et

³⁷¹ Ibid. P. 180

³⁷² Ibid.

³⁷³ SITTE C., L'art de bâtir les villes, L'urbanisme selon ses fondements artistiques, Seuil, Points Essais, Paris, 1996, 186p., chapitre « relations entre les édifices les monuments et les places ».

publiques avec pouvoir temporel et marchand, bourgeois. En Italie, on a la place principale profane appelée *signoria* et la place du marché à distinguer de la place de la cathédrale. La *signoria* est la place des princes et la place du marché celle qui accueille l'hôtel de ville. Nous retrouvons cette organisation dans les propos de Norberg-Schulz :

« A la rencontre des rues, au centre même de la ville, se trouve la grande place publique, la grande conque naturelle de la Piazza del Campo. Tout près, au point le plus élevé, est située la cathédrale. Ces deux localisations comportent des significations immédiates : la place, au point stratégique de la plus grande concentration de mouvement, mais séparée de la rue comme un lieu clos et, dans son voisinage la cathédrale surplombant le tout. Les rues principales ont une continuité fortement accentuée qui exprime leur caractère public ; les rues secondaires leur sont subordonnées et forment un système irrégulier. L'unification de l'environnement bâti est assurée par l'emploi généralisé de la brique comme matériau de construction et par un seul type d'articulation (et des variations de ce type). »

Cette place flattait l'orgueil de Siennois, qui la considéraient comme l'une des plus splendides places existantes. Nous retrouvons cette impression d'unité dans le Nord de la France où la brique se décline aussi bien dans l'architecture publique, religieuse et privée, la distribution scénique des pouvoirs et fonctions des bâtiments est elle aussi similaire. Et dans ces deux contrées, la mise en scène architecturale joue sur tous les tableaux pour interpréter les rivalités entre les pouvoirs en place, l'expression « pouvoirs en place » étant par elle-même explicite.

Quatrième chapitre : les beffrois communaux: objet spatial communicationnel et médiationnel

« Le lieu représente cette part de vérité qui appartient à l'architecture : il est la manifestation concrète du fait d'habiter propre à l'homme, et l'identité de l'homme dépend de l'appartenance aux lieux. »

Christian Norberg Schulz

1. Introduction

Le premier chapitre nous a permis d'établir les facteurs historiques et spatiaux qui ont présidé à l'édification des beffrois communaux. Cette écriture de pierre, pour reprendre la métaphore de Barthes, a inscrit matériellement la reconnaissance officielle du pouvoir marchand et de la commune. Et, toute son architecture, comme l'a démontré l'analyse sémiotique, indique ses fonctions et significations à l'ensemble des individus, pas uniquement aux habitants.

Le beffroi fut tour à tour symbole des libertés civiles, du pouvoir marchand, d'une nouvelle classe sociale, puis, connut une forme d'hibernation prolongée à laquelle le déclin communal ne fut pas étranger. L'état d'esprit du XIX^e siècle, dans le prolongement de la philosophie des Lumières, contribua à la renaissance de cette architecture publique, dont la charge symbolique détermina le statut patrimonial et identitaire, et impulsa la construction de beffrois contemporains, qui s'inscrivent aujourd'hui dans une dynamique urbaine et régionale aux multiples enjeux.

Nous allons donc revenir sur chacune de ses significations, débattre de sa pertinence, observer les différentes mises en scène dont le beffroi fut l'objet, et tenter de comprendre et d'explicitier la contribution du beffroi, dans le temps, à la construction de l'identité régionale et urbaine du Nord-Pas-de-Calais. Nous considérerons pour cela les traces laissées dans la mémoire collective, et le travail de mémoire effectué par les historiens, les artistes et les institutions, ainsi que le folklore et les traditions auxquels le beffroi s'associe, parfois depuis l'époque médiévale. Et, nous nous intéresserons à la place qu'il occupe dans les projets d'euro région du Nord-Pas-de-Calais.

Le caractère sémantique de notre étude et notre posture scientifique induisent notre beffroi comme un objet spatial communicationnel et médiationnel. Il nous importe donc de parcourir les diverses médiations artistiques de celui-ci, qu'elles soient littéraire, picturale, cinématographique. Évoquer sa diversité médiationnelle ne pourra se faire, évidemment, sans évoquer celle de la ville. Nous parlerons également des médiations patrimoniale, culturelle, touristique, « internétique » ; la médiation internétique faisant désormais partie du quotidien. Il nous faudra alors faire le point sur le travail de médiation effectué jusqu'à aujourd'hui, s'interroger sur ce patrimoine plein de ressources, que nous pourrions parfois qualifier de

consommable ; au point de nous demander s'il ne serait pas préférable de penser différemment la médiation.

1.1. Symbole de l'épopée marchande

Dans les pages qu'il consacre aux cathédrales, Prosper Mérimée évoque le sentiment de puissance que devait ressentir le clergé devant ces tours religieuses, cette verticalité vertigineuse et belle. Il est fort probable que les marchands aient voulu éprouver cette puissance en construisant leur tour. Cet acte concret et mémorable, au sens où il prend place de façon remarquable et durable dans l'espace urbain, confère une autorité, une assise à ce pouvoir naissant. Les marchands arrivent sur un territoire déjà dirigé, et donc investi sémantiquement. Ils doivent s'imposer au sein de celui-ci, et l'architecture s'avère un media particulièrement efficace.

L'emplacement du beffroi changea, de l'enceinte à la place centrale de la cité. Cette inscription dans le cadre urbain traduit une adaptation spatiale à la croissance du marchand médiéval, marquée par le passage du nomadisme à la sédentarisation. Les marchands nomades, nous l'avons expliqué, se rassemblent lors des foires annuelles organisées à proximité immédiate de l'enceinte, leurs entrepôts s'y trouvent et font office de ghildes halles. Initialement leurs baraquements de fortune sont aménagés sur des places ou en périphérie du bourg. Les seigneurs, qui profitent des avantages économiques de la situation, assurent leur protection, celle de leurs biens. Mais il leur est plus profitable de déléguer certaines responsabilités, et donc de leur accorder une autonomie et des prérogatives grâce à la rédaction de chartes. Les bourgeois obtiennent ainsi la responsabilité de la milice, le droit de construire un beffroi qui, par sa fonction défensive, doit naturellement se trouver à proximité de qu'il est censé protéger.

De prérogative en prérogative, les bourgeois de la commune jouissent d'un pouvoir de plus en plus important, qui les incite à s'établir en ville. Dans un premier temps, ils louent des pièces ou des maisons aux habitants, car les villes demeurent des escales sur leurs routes commerciales. Mais déjà, le beffroi, par son usage, centralise ces obligations, et s'affirme comme le symbole d'un nouveau pouvoir et d'un nouveau temps puisqu'il régent la vie de la cité.

Une nouvelle société prend forme, dans tous les sens du terme, et bénéficie d'une culture marchande, qui conduit à la laïcisation, dont nous observons les traces dans l'expression urbaine et architecturale. Parmi elles, les inscriptions sur les horloges publiques comme sur le Gros Horloge de Caen³⁷⁴:

« Puis qu'ainsi la ville me loge/Sur ce pont pour servir d'auloge/je feray les heures ouïr/ pour le commun peuple esjouir. »

C'est la suprématie du temps marchand dont nous parle Le Goff, l'heure des hommes d'affaires qui succède à l'heure des clercs.

La sédentarisation des marchands modifie, dans le temps, ces rendez-vous commerciaux. Les grandes foires de Champagne et de Flandre du XIII^e siècle se déroulent toute l'année, si bien qu'elles tendent à devenir des marchés permanents. Des quartiers commerçants se créent, des marchés se tiennent aux centres des villes, devenu un centre vital. Le déclin des foires s'amorce au XIV^e siècle et beaucoup de facteurs, politiques et économiques peuvent l'expliquer. Mais la cause est aussi sociale, le marchand sédentaire se substitue au marchand itinérant, et le beffroi accompagne ce réaménagement de l'espace exigé par le changement de statut des marchands embourgeoisés.

Le marchand nomade du XII^e siècle n'est pas le marchand embourgeoisé, parvenu du XIII^e siècle, et une autre catégorie apparaît dans un XIV^e siècle marqué par les crises urbaines. Nous passons du cadre communal au cadre monarchique. Plusieurs catégories se distinguent, du petit marchand, colporteur, de détail ou usurier aux marchands banquiers, aux personnalités du monde chrétien occidental. Ils sont appelés *mercatores* ou *negaciatores*, sont de puissants hommes d'affaires, et des acteurs importants de la vie politique. Ils contribuent également à une diffusion des arts et de la culture, s'y intéressent, même s'ils les considèrent comme des marchandises de luxe dont ils s'enrichissent et, dont la possession leur semble un sésame pour le monde de la noblesse.

La société féodale est une société en renouvellement, qui va devoir s'adapter à une nouvelle organisation, provoquée par l'instauration des communes. Cette société n'est plus exclusivement rurale et impose une évolution de la seigneurie vers une seigneurie banale, fondée sur l'exercice poussé du ban. Ces seigneurs et marchands embourgeoisés vont former un groupe de personnes qu'on nommera les notables.

³⁷⁴ LE GOFF J., *Marchands et banquiers eu Moyen Age*, PUF, Que sais-je ?, Paris, 2006, 127p., p.103.

Ils s'affirment dans le mimétisme de la noblesse, en adoptant le même genre de vie. Une fois sédentarisés et enrichis, ils se font construire des maisons luxueuses, en pierre, pour se protéger des incendies, avec des grandes caves voûtées qui servent d'entrepôts à leurs marchandises, parfois munies de tours ou de tourelles³⁷⁵. En Italie, nombreux sont les notables qui se font construire des résidences et élèvent des tours qui, si elles servent à la défense et au stockage des vivres, sont aussi et avant tout signe de prestige³⁷⁶.

Bien sûr, le marchand italien diffère du marchand flamand, et du marchand hanséate. Nous pouvons établir certains parallèles, constater certaines similitudes, tout en gardant à l'esprit qu'ils évoluent dans des sociétés différentes. Chacun a son aire géographique, sa spécificité. Le flamand s'inscrit dans le monde marchand du Nord-Ouest qui est un carrefour, un point de contact entre la Hanse et l'Italie. La Flandre est réputée pour la draperie. L'Europe du Nord-Ouest, ainsi que l'Italie du Nord et du centre, développent une véritable industrie du textile. Certains historiens, comme Jean Gimpel ou Jacques Le Goff, parlent de « révolution industrielle. »

Les constructions des beffrois peuvent être considérés comme un acte de mimétisme, et c'est pourquoi nous retrouvons les vocabulaires architecturaux des donjons et clochers religieux. Dès son origine, sa fonction « se pénètre de sens », il est l'apanage des marchands, l'objet d'une mise en scène architecturale qui lui confère une place de choix au cœur de la cité. L'architecture municipale s'affirme ainsi en tant que manifestation urbaine de l'émergence d'un nouvel ordre; autrement dit, le beffroi légitime le pouvoir communal. La ville est à la fois le siège des trois pouvoirs en place - à savoir la féodalité, le clergé et le patriciat marchand - et un lieu de rencontre. Elle est de fait hautement signifiante par ses dimensions informationnelle, communicationnelle et médiationnelle.

La richesse de sa physionomie et de l'ensemble architectural dans lequel il s'intègre –hôtels de ville, halles-, est à l'image de l'enrichissement de la cité ; Douai et Arras, puissantes cités drapières, en sont deux beaux exemples³⁷⁷. Au XIV^e siècle, leurs clochers se parent d'ornementations : jusqu'alors privilège des nobles et des églises, carillons, horloges et jacquemarts viennent rythmer la vie communale et leurs ritournelles inscrivent définitivement

³⁷⁵ LE GOFF J., *Marchands et banquiers du Moyen Age*, PUF, Que sais-je, Paris, 2006, 126 p, p 17.

³⁷⁶ LE GOFF, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Flammarion, coll. Champs histoire, Paris, 2008, 366p.,58.

³⁷⁷ Cf. annexes 7.3.10 et 7.4.2.

la suprématie du temps marchand sur le temps religieux. La puissance communale se renforce donc par de tels attributs.

Ce recours à l'architecture pour figurer sa puissance est une pratique universelle, inhérente au processus d'édification. Nous pouvons nous appuyer sur l'illustration d'Alberti, dans son traité. Il évoque l'historien athénien Thucydide, qui retrace les origines et le déroulement de la Guerre du Péloponnèse. Celui-ci approuve « excellemment la sagesse des Anciens qui dotaient leurs villes de tous les genres d'édifices pour paraître bien plus puissants qu'ils ne l'étaient en réalité.³⁷⁸ » Il ne fait aucun doute que de semblables desseins animaient les bourgeois, qui s'affirmaient par la hauteur, donnée importante au Moyen Age. La hauteur était l'indicateur de l'importance de la cité. Conscients de la dimension symbolique de ces tours, les seigneurs n'hésitèrent pas à les malmener pour rester maîtres d'une population souvent rebelle. Ainsi furent détruits les beffrois de Rouen et de Laon, ou confisqué le jacquemart de Courtrai.

Dans cette figuration du pouvoir marchand, le XV^e siècle inaugure une période florissante sur le plan culturel et économique, l'architecture publique exprime cette prospérité, des hôtels de villes s'adjoignent aux beffrois, et forment avec les bourses et les halles des ensembles prestigieux. Le beffroi symbolise alors pleinement le pouvoir marchand au détriment des libertés civiles quelque peu lointaines. Les marchands n'ont alors plus besoin du peuple, puisqu'ils sont aux commandes. Les bâtiments municipaux, voire les ensembles sont l'expression de cette nouvelle organisation municipale.

Leur statut évolue, laissant place à une profession représentée par de fortes personnalités, de véritables hommes d'affaires. Les lettres de change évoquent les relations entre hanséates, italiens et marchands de l'Europe du Nord-Ouest. Jacques Le Goff en cite plusieurs exemples dans son livre *Marchands et banquiers au Moyen Age*, qui renseignent sur les relations entre la Flandre et l'Italie qui nous intéressent particulièrement.

Leur monopole sur la scène commerciale se traduira sur tous les plans, y compris l'architecture qui sera leur empreinte. Leurs lieux de travail se doivent d'être identifiables, repérables, ils attestent de leur importance sur la place du négoce. La diffusion des styles architecturaux dans les zones concernées renforce et conforte la charge sémantique et

³⁷⁸ ALBERTI L-B., *L'art d'édifier*, texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre CAYE et Françoise CHOAY, Sources du savoir, Seuil, Paris, 2004, 599p., p.50.

symbolique du beffroi. À une époque où la signalétique urbaine semble inexistante, les seuls repères sont fournis par les bâtiments, qui imposent la circulation dans l'espace urbain. Les langages architectoniques de ces bâtiments civils et de leurs tours indiquent explicitement leurs usages et importance.

Pour toutes ces villes, l'édification de telles tours est l'expression de leur gloire et de leur prospérité économique. Au Moyen Age et à la Renaissance, la représentation du beffroi est omniprésente sur les attributs liés à la commune. Tous les documents officiels, les bâtiments et les armes le représentent, il se place au centre des armoiries communales, blasons, drapeaux et fanions, orne souvent les sceaux des villes. Cette imposante intrusion dans l'héraldique lui confère reconnaissance et authentification.

Au-delà d'un symbole du monde marchand, il peut être le symbole identitaire d'une ville commerçante très prospère. Il figure, exprime la richesse, la puissance commerciale et politique de celle-ci. Il s'avère le moyen de communication le plus efficace. La lecture étant réservée à l'élite, et l'écrit ne pouvant donc encore se développer, la qualité et la valeur marchandes des produits doivent donc être attestées par des signes visuels, des codes identifiables par tous. Le beffroi tient alors la place d'honneur : à Ypres, par exemple, il est gravé sur des plombs attachés aux tissus des draps flamands. Tel un label, il certifie l'origine et la qualité de ces draps et leur réputation est ainsi appréciée de tous³⁷⁹.

Nous avons évoqué les résidences particulières de certaines grandes familles, qui reprennent certains éléments architecturaux civils et prestigieux, comme l'escalier et la tour. Dans certaines communes, la réussite de familles fait revêtir au beffroi une double valeur symbolique, le pouvoir marchand et la puissance financière d'une famille. En Flandre, aux XIV^e et XV^e siècle, la grande bourgeoisie de la « poorterie » comprend, à côté des parvenus, les descendants de l'ancien patriciat. D'ailleurs, l'effacement de certaines familles peut être lié à des événements politiques. Mais les ressources documentaires sur ce sujet citent essentiellement des exemples italiens.

Comme le précise Le Goff, : « Ainsi, tout au long du Moyen Age, que ce soit le patriciat des villes, dans le cadre urbain et communal, que ce soient les grands capitalistes dans le cadre

³⁷⁹ BATTARD M., *Halles et hôtels de ville*, Arras, Brunet, 1948, p.55.
258

étatique, les marchands banquiers ont épaulé et couronné leur puissance économique d'un pouvoir politique où se mêlaient la recherche de l'intérêt et la quête du prestige.³⁸⁰ »

1.2. Symbole des libertés civiles

Le beffroi est le symbole des libertés civiles parce qu'il est le témoin matériel de l'affranchissement communal obtenu par les chartes. Ce bâtiment civil réunit les fonctions essentielles de l'organisation de la commune : « à la cave, une prison communale ; au rez-de-chaussée, la garde communale ; au premier étage, une grande pièce où se réunissait le conseil communal, c'est là que se trouvait le coffre contenant les privilèges et documents les plus importants ; au-dessus, la salle des cloches, chacune ayant sa fonction : annoncer le feu, appeler la population à se réunir si un danger menaçait, en cas de danger extrême, le tocsin ; enfin, tout en haut de la tour, une pièce où se tenaient les guetteurs qui se relayaient sur le chemin de ronde qui couronnait le beffroi. » L'obtention de ces chartes est le résultat de luttes auxquelles le peuple participe car elles représentent la fin d'un asservissement personnel³⁸¹.

Mais ce document officiel atteste aussi d'une alliance subtile entre marchands et seigneurs, une relation d'interdépendance. Nous avons vu, en première partie que la ville représente le passeport pour la liberté, que le mot féodalité exprime, dans son double sens, l'importance du changement sociétal qui s'est opéré durant ces siècles, à commencer par la propriété, et que la mémoire collective en a gardé la trace³⁸². Marc Bloch dessine une histoire totale des rapports entre la terre et les hommes (formation de la propriété, formes et évolution de l'occupation des sols, modes de vie, les groupes sociaux ...). Il livre une synthèse d'histoire rurale, qui fait toujours référence.

Cela confirme l'hypothèse d'une révolution sociale, dont le beffroi, hôte de la commune, est un symbole. Par l'ensemble de ses fonctions, il représente la nouvelle organisation juridique, l'administration communale, la fin de l'asservissement. Au-delà des aspects administratifs se dessine un monde de possibles : la richesse, la culture, l'échange, la liberté personnelle. La ville lieu d'animation, de relations, d'échanges visibles et invisible. Même si dans la réalité, cette liberté était toute relative, elle était rêvée, fantasmée.

³⁸⁰ LE GOFF J., *Marchands et Banquiers au Moyen Age*, PUF, Que Sais-je ?, Paris, 2006, 126p., p.62.

³⁸¹ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais*, Bruxelles, éd. Luc Pire, 2007, 211p.

³⁸² BLOCH M., *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Pocket, coll. Agora Paris, 2006, 411p.

Il convient de nuancer le caractère démocratique de la commune. Le peuple fut instrumentalisé par les marchands pour servir leur quête de pouvoir. C'est une organisation oligarchique qui se met en place, et les grands marchands dirigent la cité politiquement et socialement, dès le XIII^e siècle.

Cette nouvelle classe ne se confond pas avec celle de l'essor de la commune même si elle en est la principale bénéficiaire. Elle est un mélange de noblesse, d'artisans, d'ouvriers, de paysans et d'autorités politiques supérieures. Sur ce point, Le Goff signale quelques cas, notamment en Italie, où une association d'hommes d'affaires est devenue la commune en 1099 et qu'en Allemagne le *Rat* (conseil) s'identifie avec les grands marchands³⁸³.

Cette nouvelle caste se compose des familles, des groupes qui dominaient certains secteurs commerciaux. Le Goff explique comment ces compagnies établissent de véritables maisons commerciales très centralisées avec, à leur direction, une personnalité du monde marchand ou plusieurs marchands importants. Ceux-ci possèdent de nombreuses succursales et sont représentés par l'équivalent de nos gérants, d'où cette propension à parler de révolution industrielle et de capitalisme. Terme sur lequel Le Goff émet des réserves et préfère celui de « précapitalisme », étant donné que son système économique et social, c'est la féodalité ; dont les marchands ont effectivement ruiné les structures. D'étroites relations unissent les marchands aux princes, aux gouvernements et même à l'église. Celle-ci, même si elle condamne au départ le marchand, et spécifiquement l'usurier, a besoin de lui, en tire même un certain bénéfice financier, et va composer avec cette nouvelle société, et la juger avec plus de souplesse³⁸⁴.

Ces faits nous éloignent d'une conception idéologique de la commune du XII^e et de l'idéal d'une population affranchie. C'est en ce sens que le beffroi est plus porteur d'une mythologie de la commune que le symbole des libertés civiles.

Les marchands du peuple existent, mais ils ne dirigent pas la commune, et le beffroi ne les représente donc pas, surtout que l'indépendance communale laisse se créer des corporations qui entérinent une rupture avec le peuple ; les artisans ne peuvent à ce moment-là jouir d'une coexistence même modeste, comme ils l'avaient espéré lors des combats pour cet affranchissement. Ils se retrouvent, au contraire, sous le joug de ces nouveaux dirigeants.

³⁸³ LE GOFF J., *Marchands et banquiers du Moyen Age*, Que sais-je ?, Presses Universitaires Françaises, Paris, 2006, 127p. 41.

³⁸⁴ LE GOFF, *La Bourse et la Vie : économie et religion au Moyen Age*, Hachette, Pluriel, Paris, 1997, 150p.

Cette subordination économique est particulièrement forte dans l'industrie du textile. C'est évidemment dans ce domaine que les marchands deviennent de redoutables hommes d'affaires. Les travaux de Georges Espinas, cités par Le Goff, prouvent que beaucoup de ces bourgeois contrôlent ces petites gens, ouvriers et artisans, par leur puissance économique et sociale. Ils détiennent l'argent, le travail et le logement. Leur ascendance sociale et politique rendent leur pouvoir encore plus écrasant et oppressant. L'exemple d'un marchand drapier de Douai, Sire Jehan Boinebroke à la fin du XIII^e siècle confirme cette nouvelle forme de sujétion³⁸⁵.

Nous pouvons parler de libertés civiles dont le beffroi serait le symbole, puisque cette nouvelle aristocratie est constituée, en partie, d'une population roturière. Toutefois, celle-ci n'aspire qu'à conquérir son rang social et son pouvoir politique en vue de se fondre dans la noblesse et reniera pour cela ses origines et la population qui les lui rappelle. Elle y parviendra si bien qu'à partir du XIV^e et au XV^e siècle, l'opposition s'est considérablement atténuée.

Cette riche bourgeoisie marchande, désormais divorcée de ce peuple, dont elle s'était servie dans sa quête de pouvoir, reste toutefois sur ces gardes, redoutant une rébellion. Et ces craintes sont légitimes, car effectivement, ces populations ne sont pas dupes et entendent freiner, voire empêcher cette domination économique, sociale et politique qu'elles pressentaient. Les bourgeois se font donc des seigneurs des alliés car ils redoutent les révolutions prolétariennes. Par ailleurs, ces nouveaux riches veulent intégrer la noblesse, par le mariage, son genre de vie, la propriété de terres. Le Goff nous rapporte les propos de Villani :

« Ils n'étaient pas bien anciens, mais leurs richesses aidant, ils devinrent tous chevaliers, hommes de valeur et gens de bien.³⁸⁶ »

Cette nouvelle bourgeoisie se retrouve donc aux prises avec plusieurs luttes, celle avec l'ancienne noblesse, qui perd ses privilèges à contrecœur ; et celle avec le peuple dont elle s'est jouée. Mais la plus effective sera celle avec la noblesse qui aboutit à la fusion des deux catégories commerçantes, celle d'origine noble et celle d'origine bourgeoise³⁸⁷.

³⁸⁵ Ibidem, p.48.

³⁸⁶ Ibid., p.44.

³⁸⁷ Ibid., p.45.

D'ailleurs au XIV^e siècle, de nombreuses crises éclateront. Artisans et ouvriers se révoltent contre ces marchands et, d'une certaine manière, ils ne peuvent plus se reconnaître en leur beffroi. Celui-ci appartient à ce patriciat, il est leur faire-valoir. J. Scheider dit des paysans des domaines bourgeois dans la campagne messine - mais son propos s'applique tout autant à ceux des Flandres - « ils ont gagné la liberté personnelle avec la sujétion économique. »

Notons quand même que ces mouvements révolutionnaires urbains sont ponctuels, sans grande incidence, et que les grands marchands partagèrent toutefois le pouvoir politique avec quelques artisans de la classe moyenne.

Et puis, certains bourgeois sont démocrates, et ces positions divergentes aboutissent à des conflits dont la littérature médiévale rend compte. C'est ainsi que certaines luttes, au départ politiques, deviennent sociales. Si nous considérons le beffroi en tant que scène de vie de ces marchands, il fut le théâtre de ces rivalités et il fut en cela le symbole de toute une épopée, et pas seulement celui de libertés civiles ou d'un idéal marchand. Il est avant tout l'expression d'une réalité historique beaucoup plus complexe et sa charge symbolique oscille entre mythe et histoire.

Lorsque nous considérons l'ampleur des mutations vécues par la société médiévale, il semble légitime de parler de révolution commerciale, industrielle et sociale. Il est tout aussi légitime de souligner le rôle majeur des marchands dans cette épopée urbaine et de regarder, de percevoir le beffroi comme un témoin et un symbole de cette période, des luttes menées et des libertés obtenues. Mais ce regard ne doit pas occulter que le beffroi est aussi porteur d'une mythologie de la commune et que cette marche vers la liberté personnelle et la laïcisation, s'est faite aux côtés des intellectuels. Ils sont des artisans tout aussi valeureux et contributeurs, et leur existence ainsi que leur affirmation dans l'espace urbain s'est traduite, entre autres, par les universités laïques, qui sont, elles aussi, une figure spatiale de cette liberté et de cette culture urbaines.

1.3. Resémantisation des beffrois

La société détermine les usages et significations des beffrois depuis leur genèse. Ces édifices civils, au service de la société, se sont adaptés à elle et non l'inverse ; ils en sont une représentation. Leurs emplois se définissent et se redéfinissent en fonction des besoins et

attentes de la commune, et ces monuments symbolisent le caractère, la spécificité d'une époque et de personnes.

Les événements politiques et économiques impliquent des modifications de l'espace citadin qui les concernent. Ils évoluent au sein de ces paysages urbains, se resémantisent et permettent une réappropriation des espaces par les usagers. Cela s'est traduit par le passage des premières tours isolées, massives et défensives aux beffrois majestueux intégrés dans des ensembles civils, sur les places des centres ville. Ces métamorphoses peuvent être interprétées comme la fin d'une société marchande et le début d'un « capitalisme commercial » avant l'heure, comme le qualifie Derville. L'idée est, que bien au-delà de ce précapitalisme, c'est toute une mentalité, une conception nouvelle du monde qui naît. La révolution sociale est, en fait, perceptible sur la durée, et le beffroi la figure dans ces épisodes. Ses langages architectoniques nous indiquent les épisodes majeurs qui ponctuent cette nouvelle société.

Ils deviennent très vite, dès le XIII^e siècle, le symbole du patriciat marchand au sens où Lestocquoy le décrit, c'est-à-dire « une classe sociale dont les contours n'ont pas reçu une confirmation juridique, car on ne peut confondre ces groupes d'hommes assez fermés avec la bourgeoisie. C'est une fraction de la bourgeoisie, souvent la plus riche mais surtout la plus puissante, par la mainmise sur le gouvernement de la ville. Cette classe sociale n'acquiert toute son ampleur que dans les villes où l'industrie et le grand commerce offrent des possibilités d'enrichissement presque sans limites. »³⁸⁸

Nous avons vu qu'en tant que figure marchande, le beffroi est l'une des figures symboliques de la laïcisation et de ses vicissitudes. Les marchands sont effectivement, comme l'ont démontré les travaux d'Henri Pirenne, Armando Sapori, Amintore Fanfani et Jacques Le Goff, des acteurs majeurs de la laïcisation de la culture. La motivation évidente est le besoin d'acquérir des connaissances techniques pour progresser dans le monde des affaires. Être marchand nécessite une instruction, et c'est ainsi qu'ils parviennent à obtenir le droit d'inaugurer les premières écoles laïques.

L'existence d'une école communale à Gand est établie en 1179, la liberté de l'enseignement est accordée grâce à la Comtesse Mathilde et au Comte Baudoin IX en 1191, une autre école ouvre ses portes à Ypres en 1253, où les enfants de la bourgeoisie commerçante reçoivent les

³⁸⁸ J. LESTOCQUOY, *Aux origines de la bourgeoisie : les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens (XI^e-XV^es.)*, 1952.

notions indispensables à leur futur métier³⁸⁹ : écriture, calcul, géographie et langues vivantes. Ce privilège est avant tout celui de riches marchands et ils ont à combattre les réticences de L'Eglise, détentrice du savoir. Ce sont souvent des précepteurs qui forment ces jeunes élèves. Toutefois, des fils de paysans accèdent à l'enseignement, aux universités publiques, et c'est un grand pas en avant.

Les marchands sont aussi des mécènes qui contribuent à l'épanouissement littéraire et artistique. Ils s'affirment dans le mimétisme, et leurs goûts sont parfois discutables. La ville est au centre de leur vie et de leurs préoccupations. Même si « leur patriotisme urbain³⁹⁰ » est intéressé, ils manifestent du goût pour l'histoire, désirent comprendre le sens des événements. Le Goff nous dit : « la ville leur doit tout » et ils « lui doivent tout », « elle est leur assise et leur force ». « À l'étranger, ils recomposent aussitôt une unité à son image ». Ainsi, certains retrouvent à Bruges une petite Florence, une petite Venise aussi.

Pour nous, cela traduit, qu'au-delà d'une volonté d'inscrire son pouvoir, de glorifier sa cité, les bourgeois, comme tout individu, habitent les lieux, éprouvent le besoin fondamental de se l'approprier. Le beffroi, qui représente l'indépendance gagnée, le début de leur ascension, leur existence matérielle, reconnue, et pérenne dans l'histoire, est un repère phare, qu'ils ont envie et besoin d'expatrier à l'étranger. Cela démontre la charge sémantique et symbolique de ces tours, et leur faculté à se résémantiser, à être investi par les populations.

C'est dans cette dynamique temporelle que le beffroi communal va contribuer à l'identité régionale et urbaine du Nord-Pas-de-Calais dont il est devenu un symbole iconique.

Barthes³⁹¹, rappelle que le symbole désigne « une organisation signifiante syntagmatique et/ou paradigmatique », qui a « une portée sémantique » ; sa nature syntagmatique et/ou paradigmatique est à distinguer de sa portée. Autrement dit, le beffroi est un syntagme nominal dont la fonction informative et défensive se pénètre de sens, dès son édification, parce qu'il y a société, et que cette entité publique lui attribue ces fonctions et significations. Figurant un pouvoir qui doit s'imposer dans cette nouvelle communauté, et étant donc associé à cette nouvelle mentalité naissante, il est doté d'une forte portée sémantique qui fait de ce lieu, le lieu hautement signifiant qu'il est toujours aujourd'hui.

³⁸⁹ LE GOFF J., *Marchands et banquiers du Moyen Age*, Que sais-je ?, Presses Universitaires Françaises, Paris, 2006, 127p., p.98.

³⁹⁰ Ibidem, 119.

³⁹¹ BARTHES R., *L'aventure sémiologique*, Seuil, coll. Points Essais, Paris, 2007, 359p. p.266.

La signification symbolique des beffrois fut nourrie par les historiens locaux depuis le XIX^e siècle. Lorsque la municipalité lilloise opta pour une reconstruction, sa priorité fut de « construire un beffroi plus haut qu'il n'en fût jamais, à l'image de la confiance, de l'espoir que la population meurtrie conservait néanmoins dans son cœur... ».

Ce passage illustre la volonté commune des politiques et historiens locaux, la contribution de ces derniers à une reconnaissance pérenne de ce symbole. Il est un prolongement de ce que poètes et peintres du Nord exprimaient alors, notamment dans la revue « Le Beffroi, Art et littérature moderne.³⁹² » Ces écrits, ainsi que les restaurations architecturales, furent nourris par la médiatisation et médiation de l'édifice et se traduisirent finalement par une des formes les plus modernes d'expression symbolique : la création d'un logo³⁹³ On constate que tous, experts et amateurs, sont réceptifs à l'existence de « fonctions et de symboles dans l'espace urbain ». Barthes l'avait d'ailleurs souligné³⁹⁴.

C'est en cela qu'il est un symbole. Et un symbole iconique, au sens où Peirce l'entend ; c'est-à-dire qu'« une icône est un signe qui posséderait le caractère qui le rend signifiant, même si son objet n'existait pas ».

La vague de reconstruction, qui remet le beffroi à l'honneur à partir de la fin du XIX^e siècle, n'est portée par aucune motivation fonctionnelle. D'où le statut iconique du beffroi : il fut associé à l'identité d'une région, il désignait sa municipalité. Lorsqu'en 1904, Gustave Delory n'est pas réélu face aux radicaux, qui refusent toute coalition, on dit qu'il « perd le beffroi » de Lille, autrement dit, il perd la municipalité.

Cette expression fut reprise dans le cadre d'un projet culturel, qui s'inscrit dans le programme régional de « Lille, capitale européenne de la culture », où les municipalités accueillirent des expositions temporaires. Cette manifestation se nomma « les beffrois de la culture », le beffroi désignait l'hôtel de ville. Les communes concernées n'abritent pas forcément de beffroi ! Cela démontre qu'il figure aujourd'hui exclusivement cette identité et qu'il en devient le signe indépendamment de l'objet. Ainsi en est-il du beffroi de Valenciennes. Nous pouvons comprendre l'étonnement de certaines personnes face à ce

³⁹² Créée au début du XX^e siècle. S'y exprimaient essentiellement des poètes et peintres du Nord : Jean Pattou architecte peintre de Lille ou Jean-Pierre Couprie, Jean Bellegambe.

³⁹³ Richard Rapaich fut chargé du projet et procéda par une méthodologie objective: le sondage. le thème central de ce sondage visait à déterminer ce qui , pour les gens du Nord, était le plus emblématique de leur région. Trois symboles significatifs en ressortirent : le cœur, le beffroi et le terri. Les deux premiers furent retenus et formèrent le logo de la région. » www.nordpasdecals.fr

³⁹⁴ Ibidem, p.263.

beffroi, qu'elles ne reconnaissent pas forcément, qu'elles rejettent parfois ou peinent à s'approprier.

2. La mise en scène architecturale

Lorsque nous observons attentivement les beffrois communaux du Nord-Pas-de-Calais et de la Picardie (nous pouvons nous faire la même réflexion pour la Belgique), et que nous tentons de comprendre leur histoire, leurs significations, nous prenons conscience de l'espace dans lequel ils s'inscrivent, de leur emplacement au sein de cet espace, des autres éléments spatiaux qui cohabitent avec eux dans ce même contexte urbain, de la luminosité du lieu. Cette prise de conscience est d'autant plus forte pour l'amoureux des pierres et de sa ville, ou le touriste. Car, si le site leur plaît, ils désireront le voir sous plusieurs angles. Ils se déplaceront donc dans l'espace, et expérimenteront la mise en scène dont il est l'objet. Si ces personnes s'interrogent sur son histoire, ils prendront conscience de ses mises en scène dans le temps. Et même pour celui qui semble indifférent à ce lieu qu'il pratique trop souvent, si un changement s'opère dans cet espace, il en sera certainement alerté, voire affecté.

Ces mises en situation démontrent que cette structuration de l'espace n'est pas le fruit du hasard, qu'elle se met en œuvre dans le temps, et qu'il est intéressant de l'explicitier, car elle est au fondement de la valeur esthétique du lieu, de l'appropriation des lieux, de l'identité, de *l'habiter*.

Si nous observons les premières cités, nous pouvons supposer une prédestination naturelle du site à l'emplacement d'une ville, et nous retrouvons cette hypothèse, chez Sitte, Norberg-Schulz, Viollet le Duc, Le Corbusier. Sont évoqués la présence de l'eau, de voies de communication, la beauté d'un site..., Norberg-Schulz³⁹⁵ parle d'une prédestination à l'implantation urbaine pour la ville de Prague et pas seulement à cause de sa beauté, mais parce qu'elle possède « les trois qualités fonctionnelles du premier Moyen Age : une plaine plate pour les marchés, une colline pour le château et un estuaire praticable pour la communication et le commerce. » C'est effectivement l'une des conclusions que nous pouvions avancer pour notre premier chapitre. La platitude de la région justifiait la présence et l'utilité des tours, et se prêtait également aux foires et marchés, la présence de l'eau était fort appréciable. Seules les collines purent faire défaut, et se révéler un cadeau empoisonné, idéal

³⁹⁵NORBERG-SCHULZ C., *La signification dans l'architecture occidentale*, Mardaga, Liège, 1997, 447p, p.85.

pour la visibilité qu'offraient les tours, mais aussi pour l'envahisseur ; nous précisons que cette remarque ne peut concerner le territoire vallonné de l'Avesnois.

Si nous tenons compte de l'aspect fractal de la ville, nous pouvons apprécier plusieurs mises en scène. Un peu comme un travelling, qui se ferait dans un sens puis dans l'autre : de la ville entière valorisée dans son site naturel, des ensembles urbains de la cité qui se structurent et se scénarisent savamment, et des monuments qui se distinguent par leur présence scénique ; puis inversement du monument dans son intérieur urbain, puis dans le quartier, puis dans la ville entière, et finalement vu d'en haut, si cela est possible.

Dans la mise en scène architecturale des beffrois, surtout de l'époque médiévale, l'apparition d'un nouveau lieu, la Grand'place inscrit spatialement la mise en scène de bâtiments majestueux, témoins d'une culture urbaine florissante : halles, beffrois, hôtels de ville, bourses. Leur vocation économique les associa aux halles dont ils devinrent inséparables. L'architecture civile et militaire du beffroi marquait le pouvoir politique, défensif et judiciaire de la commune, alors que les halles marquaient le pouvoir financier et commercial. Leurs fonctions et symboliques les rapprochaient systématiquement au point qu'ils formaient souvent un bâtiment unique et que le beffroi s'associait fréquemment à la corporation la plus puissante. Les villes du Nord étant célèbres pour leurs draps, beaucoup de ces halles spécialisées servirent de maisons communales. Elles sont signe d'espace, de lumière, et s'avèrent propices à une mise en scène architecturale qui va permettre de valoriser l'effet architectonique d'un édifice, ce que nous constatons avec les hôtels de villes à beffrois et les beffrois isolés comme celui de Béthune ou d'Amiens.

La place est explicitement le lieu de la rencontre et du marché. Elle n'est pas sans rappeler l'agora, marché ouvert à l'intérieur de la cité grecque, qui constituait le centre de la vie sociale et commerciale, et mettait en scène les bâtiments de cette vie sociale, économique, commerciale et politique : les stoa (abris formés de colonnades), les bouleutérions (chambre des assemblées du conseil), les prytanées (bureaux de l'administration) et les balaneia (bains).³⁹⁶ »

L'analyse morphologique des plans et places anciennes, notamment celle de Sitte, révèle cette mise en scène architecturale. Sitte a dégagé les règles communes, les similitudes pouvant être

³⁹⁶ Sous la direction de COLE E., *Grammaire de l'architecture*, DESSAIN et TOLRA, Larousse, Paris, 2004, 352p., p.120.
268

relevées depuis l'Antiquité, et explique comment cet aménagement de l'espace urbain, cette façon de penser l'articulation entre tracés d'une ville et projets d'édification, sert une scénarisation de l'urbain. Ainsi se créent des espaces, où l'architecture va être valorisée, mise en scène, et, selon le lieu où elle s'implante, elle participera et profitera d'ambiances particulières.

Ainsi les places, la centralité, sont propices à l'échange, à la convivialité et aux symboles. La représentation des figures de l'identité urbaine permet une réception pérenne par les habitants, facilitent leurs usages, surtout symboliques. On dit des marchands banquiers qu'ils « tiennent leur banc ou table (*bancho, tavola*), en plein air dans une boutique ouverte sur la rue comme celle de tous les artisans. Ils sont groupés pour faciliter les opérations de leurs clients qui sont souvent communs à plusieurs d'entre eux. A Bruges, ils tiennent leur table près de la Grande place et de la Grande Halle aux Draps, à Florence, leur *banchi in mercato* sur le Vieux-Marché et le Marché-Neuf, à Venise leur *banchi di scritta* sur le pont du Rialto, à Gênes près de la Casa di San Giorgio.

Les places ont une signification multiple, à la fois fonctionnelle et symbolique. C'est pourquoi elles sont au centre des villes. Elles furent un lieu de rassemblement incontournable pour les fêtes publiques, les marchés. Leur fonctionnalité s'est estompée au fil des siècles mais elles conservent leur charge symbolique, même si les rassemblements sont plus éloignés. Pour ces villes, il faut également tenir compte de la hauteur, de la verticalité qui participe à cette mise en scène architecturale. Rappelons que les architectes de l'époque étaient aussi des ingénieurs, et que certains architectes, communément appelés *ingeniator*, étaient spécialisés dans l'architecture civile³⁹⁷.

« Les monuments de pierre édifiés par les architectes flattaient la vanité des bourgeois. Les cités rivalisaient d'ambition, voulant chacune posséder une voûte ou une flèche plus élancée que celle de la cité voisine. » Cette architecture « animée par la poussée verticale, bâtiment à la fois enracinée dans le sol et se dressant vers le ciel. »

La mise en scène architecturale repose sur une capacité à modeler et remodeler un paysage urbain dans le temps, à intégrer de nouvelles réalités spatiales qui ne vont pas détruire l'unité cohérente et esthétique, mais qui vont, au contraire, permettre de resémantiser cet espace. Cela n'est possible que si les habitants se reconnaissent dans ce lieu, que celui-ci réponde à

³⁹⁷ GIMPEL J, *La révolution industrielle du Moyen Age*, Seuil, coll. Points Histoire, Paris, 2002, 244p., p.115.

leurs attentes. Et, parfois, un décalage s'opère entre le réaménagement d'un espace et l'appropriation de cet espace par les résidents. Ce qui place toujours la ville et ses objets spatiaux dans des mouvements, et des temporalités pas nécessairement synchrones. Norberg-Schulz parle de cette capacité humaine à « construire le temps, en traduisant les structures fondamentales du temps en propriétés spatiales.³⁹⁸ »

Les notions de mouvement et de rythme participent à notre appropriation des lieux, qui se fait à travers un parcours, qui peut prendre sens dans cette mise en scène spatiale et architecturale de la ville. Norberg-Schulz qualifie le parcours de symbole existentiel et analyse les différentes temporalités qui peuvent se juxtaposer dans l'espace urbain, et de l'importance symbolique du centre et du monument dans ce parcours, parce que le centre « concrétise la dimension du temps. »

Le centre symbolise le rassemblement, exerce une force attractive sur les populations. Si nous désirons nous rendre dans un lieu animé, nous aurons généralement tendance à rejoindre le centre d'une ville, un quartier particulier. Lorsque nous sommes dans une ville que nous ne connaissons pas, nous avons des points de repère : le centre, la place, la gare, les églises, les beffrois pour certains départements. Et, dans une ville dite historique, nous pouvons être tentés de choisir son cœur historique, pour ses atouts esthétiques et pittoresques.

Ces caractéristiques communes de la ville impliquent que la cité et ses intérieurs ont été pensés de façon symbolique et anthropologique. La ville est un espace de sociabilité, d'échanges, elle doit être construite comme un ensemble de structures signifiantes pour tous. Au-delà de cette lisibilité et intelligibilité de l'espace urbain, s'exprime aussi la volonté de vouloir valoriser certains lieux, monuments emblématiques de la commune ; d'où une mise en scène architecturale.

Les constructions et restaurations de beffrois communaux procèdent de cette perspective. Leur caractère patrimonial et esthétique a souvent initié une volonté de valorisation au sein de l'espace urbain. Cette mise en scène diffère selon le type de beffroi : médiéval, régionaliste, contemporain. Pour les beffrois contemporains, c'est plus complexe, car nous ne pouvons mettre ensemble, le beffroi du Quartier Saint-Sauveur de Lille, celui de Saint-Omer, celui de Douchy-lès-Mines et celui de Valenciennes.

³⁹⁸ NORBERG-SCHULZ C., *Genius Loci*, Paysage, Ambiance, Architecture, Liège, Mardaga, 1997, 213p, p.56.
270

Pourtant leur mise en scène architecturale, le choix d'un emplacement symbolique, les rassemble. Ils peuvent s'élever au centre de la commune, comme à Saint-Omer et Valenciennes, ou dans un quartier qui nécessite un réaménagement ou une réhabilitation, comme à Lille et Douchy-lès-Mines. Le caractère municipal du beffroi le place à proximité de la mairie ou intégré dans celle-ci.

Il suffit de penser au beffroi de Saint-Omer, anecdote déjà évoquée, et d'imaginer ce beffroi sur roulettes faisant le tour de la place afin de trouver son territoire, cet endroit qui serait le sien. Voilà un bel exemple de mise en scène.

Mais que signifie cette mise en scène, si ce n'est le besoin de créer des lieux signifiants. Et, c'est par la construction que l'homme réussit³⁹⁹ « à créer des lieux artificiels dotés d'un *genius loci* individuel ». Cette mise en scène doit générer un ensemble de significations, d'interprétations, qui participeront à *l'avoir être* du lieu. C'est par l'usage fonctionnel et symbolique que l'habitant fait du lieu, que celui-ci peut être doté d'un *genius loci*. Or, pour les gens du Nord, ou plus précisément pour ceux qui habitent à proximité d'un beffroi, le beffroi a une histoire à raconter, il est leur histoire, leurs origines, leur fierté locale aussi, par sa valeur patrimoniale. Ce monument est mis en scène et en représentation, ce que nous détaillerons plus loin dans notre étude.

³⁹⁹ Ibidem, p.58

3. L'identité

La réflexion sur l'identité pose elle aussi le problème du temps et du changement⁴⁰⁰. Comment l'identité d'un lieu se construit-elle ? Et comment ce lieu conserve et préserve son identité dans une société soumise à toutes sortes de bouleversements, plus ou moins violents ? Notre deuxième chapitre a tenté de démontrer que cette identité urbaine se fondait sur un processus d'appropriation du lieu, qui éveillait en nous un sentiment d'appartenance, et l'aspiration à habiter ce lieu.

Nous pouvons être incités à croire qu'une certaine stabilité morphologique, physiologique du lieu contribue à la pérennité et à la force de l'identité urbaine. Elle présuppose un enracinement, un attachement qui s'est développé dans le temps. La préservation de paysages urbains, des témoins spatiaux de l'histoire urbaine participe à la construction et la stabilité de l'identité.

Les communes du Nord de la France semblent, à première vue, avoir conservé un patrimoine architectural appréciable. En réalité, une part non négligeable a aussi disparu et les deux guerres mondiales y ont grandement contribué. Toutefois, la morphologie des villes avec ces grandes places fut préservée, et les beffrois médiévaux furent restaurés ou reconstruits. Par ailleurs, les œuvres des XIX^e et XX^e siècles, en particulier celles de Cordonnier, ont contribué à l'identité urbaine de la région.

L'autre composante majeure de cette identité est l'abondance de pratiques, de coutumes, de rituels, de folklore. Le beffroi, lorsqu'il intègre l'édifice communal, participe à la vie administrative et sociale des habitants, par son statut de repère spatial visuel, et parfois comme lieu abritant des acteurs sociaux, comme à Douchy-lès-Mines. Il peut être associé voire acteur du folklore, être un lieu culturel, comme à Bergues, Bailleul, Béthune, ou symboliser encore sa fonction marchande, comme le beffroi d'Amiens, qui accueille toujours sa place le marché hebdomadaire, à l'emplacement des anciennes halles. Comme le disait Robert Park, figure marquante de la sociologie urbaine et de la fameuse école de Chicago, « la ville n'est pas une simple agglomération d'hommes et d'équipements, c'est un état d'esprit. »

⁴⁰⁰ Ibidem, p.180.

Le beffroi possède donc une identité particulière qui semble avoir été respectée et préservée malgré les fluctuations politiques et sa perte de sens, provoquée notamment par le déclin communal. Toutefois, ce lieu s'est retrouvé au cours de l'histoire, s'est resémantisé, abandonnant certaines fonctions, en revêtant d'autres, dans une dynamique toujours en cours. Nous retrouvons l'analyse d'Eco sur les fonctions premières et secondes d'un édifice.

Ce sont ces usages du lieu qui permettent l'orientation et l'identification de l'individu dans son milieu⁴⁰¹. L'existence de ces usages suppose un travail, que des acteurs politiques, sociaux culturels, ont effectué pour préserver et pérenniser le sens et l'identité du lieu. Pour les beffrois plus récents, il fallut créer ou raviver une identité urbaine, et la récupération de ce symbole identitaire régionale fut alors exploitée.

La réussite d'une telle entreprise repose tout d'abord sur une compréhension de l'histoire de l'architecture, des monuments qui ont laissé des traces profondes dans la mémoire. Les objets urbains constituent un ensemble de témoignages qui nous renseigne sur notre histoire sociale, d'où notre disposition à la recevoir et à se l'approprier comme une histoire familiale⁴⁰², et qu'il importe de garder. Ces objets n'ont pas forcément de valeur esthétique, artistique mais elles représentent un album d'expériences personnelles, dans lesquelles les personnes se reconnaissent, ce qui peut faire partie du patrimoine vécu.

Il est certain que certains édifices peuvent être dotés d'une forte charge sémantique, et s'affirmer comme symbole identitaire, ainsi en est-il des beffrois communaux dans le Nord de la France. Toutefois, l'identité de la commune ne peut uniquement se reposer sur la seule existence de cet édifice. Il nous faut considérer tout ce qui le constitue, le met en scène, lui donne sens dans cette commune, et qui fait l'identité de la cité.

C'est ainsi que l'identité d'un lieu est préservée malgré les mutations sociales, économiques, politiques, les conflits. Parce que ces événements qui impliquent un renouvellement constant de la ville, de son aménagement, et donc un réinvestissement sémantique des lieux, induisent des actions qui ne profanent pas le *genius loci* du lieu, car autrement le lieu perd son identité. Les projets de redéfinition d'une ville doivent révéler l'identité urbaine et permettre une sémantisation nouvelle, de nouvelles interprétations. Les bâtiments publics occupent en

⁴⁰¹ Ibid, p.182.

⁴⁰² Nous renvoyons aux travaux de Maurice Bloch et Maurice Halbwachs cités en bibliographie.

cela un rôle majeur, car ils sont par leur nature, des lieux qui rassemblent, fédèrent, et entretiennent le sentiment de citoyenneté.

Le désir d'identité et d'appartenance est une aspiration immuable. Bien sûr, il s'est exprimé différemment depuis le Moyen Age. Nous pouvons à travers les époques parler de sentiment communautaire, mais celui du XIII^e, guidé par le besoin de sécurité et favorisé par la structure médiévale, diffère de celui des Lumières, prolongé dans la ville –peuple du XIX^e siècle et le patriotisme urbain, et diffère tout autant du désir actuel de retrouver un territoire de citoyenneté, de convivialité.

Nous avons parfois l'impression d'une indifférence des habitants par rapport à leur lieu car ils ne le regardent même plus. Norberg-Schulz explique, lorsqu'il traite de l'usage du lieu, que le fait de ne pas s'occuper de nos lieux au quotidien ne dénonce pas une indifférence, et que nous réagissons si un changement nous trouble parce qu'il nous paraît normal que « le lieu soit en « ordre.⁴⁰³ » Le lieu est « la manifestation apparente du monde de la vie », puisqu'il en garantit la stabilité spatiale et temporelle ; « cette manifestation doit posséder une identité qui à la fois la délimite et la caractérise. »

⁴⁰³ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu*, Architecture et paysage, permanence et mutations, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, P.37.

4. Le travail de mémoire

Nous nous sommes intéressés, au premier chapitre, au changement du regard sur l'histoire, impulsé par l'esprit de Lumières. Cet état d'esprit initia une histoire sociale, humaine, qui observa différemment la féodalité. La redécouverte de cette période historique a révélé la dimension sociale de la commune, l'idée de liberté associée à la ville. Tous ces bouleversements, en particulièrement cette aspiration à la liberté, aux échanges et au savoir, devaient marquer l'individu en profondeur.

Le XVIII^e siècle, c'est aussi la volonté d'entretenir une conscience universelle de l'histoire et des événements majeurs. On tente d'établir une chronologie qui ne se soit pas linéaire, mais qui observe les événements comme des faits signifiants. Les événements entretiennent, entre eux, un rapport fondé sur le sens, et cette relation permet une reconstitution plus sociale de l'histoire et une périodisation.

La civilisation, la société urbaine, existent, se définissent par une mémoire sémantique, historique et continue, qui tisse des liens indéfectibles de génération en génération, introduisant les notions de patrimoine culturel et de tradition.

Cette mémoire, nous la retrouvons dans les traces, les empreintes qu'elle laisse, par lesquelles elle va s'exprimer. Elle apparaît sous la forme d'une mémoire collective lorsque nous donnons aux rues des noms propres, des noms de famille propriétaire, des types de population, une activité économique, des enseignes : par exemple, la rue des Juifs, la rue des halles, de la monnaie, du change. Ces rues nous restituent le passé local de la ville in situ, ses activités. Nous effectuons un voyage dans le temps rien que par l'observation attentive de ses rues et de l'architecture si elle est tant soit peu préservée.

Par ailleurs, des monuments sont construits pour symboliser la ferveur républicaine, comme le Panthéon. Ces pratiques vont s'affirmer durant la période révolutionnaire, et c'est à partir de ce moment que se met en place la mémoire historique. Nous pouvons la considérer comme la conscience universelle d'événements importants prenant sens dans le temps, dont l'une des premières expressions sera l'apparition de « nécronymes », comme la rue Ronsard, nous explique Anne Raulin, Professeur en anthropologie urbaine :

« Cette personnification de l'histoire donne un sens au monde, dans le contexte d'un état laïc. Il y a rupture avec la mémoire collective, le culte des ancêtres. La mémoire historique transforme les ancêtres en morts individuellement significatifs. Ils font sens pour l'ensemble des membres de la nation.⁴⁰⁴ »

La transmission des représentations du passé peut être orale, écrite, ou encore se faire par des objets culturels, des rituels. L'individu mémorise des événements qu'il n'a pas connus personnellement, cette mémoire est donc construite. Elle est appelée mémoire sémantique, car elle se rapporte aux faits que le sujet a appris par l'intermédiaire de référents, les noms de pays, de capitales, de monuments et d'événements célèbres.

La mémoire sémantique⁴⁰⁵ est un ensemble de souvenirs appartenant au passé ; ainsi un sous-ensemble de la mémoire sémantique pourra s'appeler mémoire historico-sémantique, ou plus simplement mémoire historique. Deux aspects nous intéressent dans cette mémoire car ils semblent expliquer le caractère fortement identitaire des beffrois, et l'attachement parfois affectif des populations pour leur monument. Le premier aspect est que leur histoire sémantique s'est transmise d'une génération à l'autre, et le deuxième est le caractère unique des souvenirs collectifs liés au beffroi, comme le jet de louches à Comines, qui va connoter affectivement l'attachement au lieu.

La pensée d'Halbwachs⁴⁰⁶ rejoint notre propos, d'une part par l'explication de la présence subtile du passé dans notre présent, et d'autre part par le caractère social de la mémoire ; ce que constate aussi Lynch⁴⁰⁷, en parlant des souvenirs collectifs qui rassemblent les individus. La mémoire collective implique une communication avec les autres, et cet échange va participer à une construction du souvenir et de la mémoire collective⁴⁰⁸. Les objets matériels, les monuments, la topographie participent à cette transmission, puisqu'ils sont une trace, un témoignage du passé.

Nous pouvons parfois être étonnés de l'appropriation des objets, des événements par les populations. Le travail de mémoire se construit sur le lien qui va s'établir entre le lieu et le récit, dont la force attestera de la réussite. Lorsque nous lisons les récits et articles, brochures

⁴⁰⁴ RAULIN A., *Anthropologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2001 (nouvelle édition 2007), 2007 « La relation du citoyen à l'ensemble urbain. »

⁴⁰⁵ BLOCH M., « Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné », *Enquête*, Usages de la tradition, 1995, [En ligne], mis en ligne le 28 février 2007. URL : <http://enquete.revues.org/document309.html>. Consulté le 29 octobre 2009.

⁴⁰⁶ HALBWACHS M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Presses universitaires de France, 1925.

⁴⁰⁷ LYNCH Kévin, *L'image de la cité*, Liège, Dunod, 2005, 221p, p.5.

⁴⁰⁸ Précisons que Halbwachs ne différencie pas mémoire collective et mémoire autobiographique, contrairement à Durkheim et Maurice Bloch.

et autres supports médiationnels sur les beffrois, nous retrouvons toujours les mêmes formulations : « le beffroi, symbole des libertés civiles, le beffroi, symbole de l'indépendance communale, des marchands, symbole identitaire fort de la région » ; l'omniprésence du message, sa diffusion, a porté ses fruits.

Cette médiation autour des beffrois s'est fortement accentuée lorsque la région s'est investie pour leur classement au patrimoine mondial. Elle existait auparavant, elle fut amorcée par l'état d'esprit du XIX^e, les œuvres de Cordonnier et la création du logo, mais elle ne s'invitait pas autant dans le quotidien des habitants de la région. Pour pouvoir évaluer l'impact de cette communication sur le travail de mémoire, il faudrait procéder à une enquête de terrain auprès des habitants, spécifiquement ceux pour qui les symboles identitaires appartiendraient plus au patrimoine minier. Il serait intéressant d'entendre leur récit sur l'histoire du beffroi et d'évaluer leur appropriation historique et sémantique de ces édifices, notamment les habitants de Douchy-lès-Mines.

Cette discussion sur le rôle des paysages chargés d'histoire rassemble des historiens, sociologues et anthropologues, et chercheurs en SIC. Nous la retrouvons dans les travaux de Bernard Lamizet, d'Halbwachs, de Lynch, de Maurice Bloch, mais aussi de Marc Bloch et Lucien Febvre⁴⁰⁹. L'approche sociale de ces deux historiens, et surtout les travaux de Marc Bloch⁴¹⁰ sur la mémoire collective et son analyse critique de la transmission par les chansons de geste, est essentielle à la compréhension de la mentalité féodale et des empreintes qu'elle a laissées, au même titre que l'historiographie.

Nous sommes conscients du pouvoir opéré par les objets et les lieux, sur la génération des images, et cela grâce aux travaux en psychologie sur les modes de fonctionnement de la mémoire. Notre compréhension du pouvoir qu'ont les objets a été mise en lumière par les psychologues qui s'intéressent aux modes de fonctionnement de la mémoire⁴¹¹. Ce qui nous intéresse et ce qu'ont souligné Maurice Bloch et Kevin Lynch, c'est la faculté de la mémoire sociale à produire des images.

Ce phénomène, que nous observons sur le long terme, n'est pas un hasard, et cette mémoire sociale se fonde et s'appuie autant sur des expériences réelles que sur des récits dont on peut

⁴⁰⁹ Bien entendu, cette liste n'est pas exhaustive.

⁴¹⁰ BLOCH M., *La Société féodale*, Paris, éd. Albin Michel, 1994, 702 p., Livre deuxième, chapitre III « la mémoire collective »

remettre en question la crédibilité, mais qui se seraient déroulés. C'est la grande question que soulève Marc Bloch dans son chapitre sur la mémoire collective. Comment exploiter les récits d'historiographes médiévaux, comme Guilbert de Nogent, ou des chansons de geste connues, telle la fameuse chanson de Roland ? Car effectivement elles peuvent nous renseigner sur l'histoire, peuvent être des témoignages, mais comment distinguer le vrai du faux, si ce n'est par la consultation des chartes et registres et par le croisement de ces données, comme nous le verrons lorsque nous traiterons de la médiation littéraire.

La mémoire collective du Nord-Pas-de-Calais repose certainement sur une connaissance spatiale et historique, touristique des lieux. Mais nous pouvons nous interroger sur la part légendaire, fictive des récits qui ont construit cette mémoire, que nous aurons l'occasion d'expliquer.

Nous revenons donc à cet argument d'Halbwachs, pour qui le souvenir est aussi un phénomène social, et c'est d'ailleurs ainsi qu'il est transmis. Les traces que notre mémoire conserve de l'histoire, et d'une forme de tradition historique, implique la construction de modèles mentaux du passé, construits d'après des sources plus ou moins fiables, et que s'approprient les individus.

La tradition historique et les modèles mentaux que nous pouvons construire, à partir de cette mémoire, interfèrent avec notre perception personnelle du lieu. Les lieux du patrimoine, les monuments anciens particulièrement, revêtent une fonction mémorielle qui les sacralise. La ville et ses monuments sont souvent évoqués par l'intermédiaire de métaphores, nous parlons de « livres d'histoire », « d'écriture de pierre », nous les estimons comme les garants de la transmission de notre histoire collective, de nos origines, et cela leur confère un caractère précieux voire sacré. Cette histoire devient un peu la nôtre, nous nous l'approprions, nous y reconnaissons, et pouvons parfois en parler, comme d'un épisode familial que nous aurions personnellement vécu.

C'est en cela qu'Halbwachs définit cette mémoire comme distinctive d'un groupe social ; c'est une mémoire que le groupe ne partage avec aucun autre groupe. Elle se caractérise par sa continuité, l'absence de rupture. Le passé est transmis par une mémoire vivante et non savante. La mémoire collective, « c'est l'album de photos de famille ; c'est une collection

⁴¹¹ BADDELEY, A. *La mémoire humaine: théorie et pratique*, Traduction française, 1993, Grenoble: PUG. ; DUBY G., *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991 ; TODOROV T., « *La mémoire devant l'histoire* », Terrain, 25, 1995.

d'images non légendées qui n'a de signification que pour le groupe qui a entretenu des relations et qui en est le possesseur. »

La mémoire collective se repère dans l'espace : « L'espace est une réalité qui dure (...) qui se conserve par le milieu matériel qui nous entoure. » C'est l'appartement familial. L'espace urbain est le support privilégié de la mémoire collective. Les chemins de la mémoire partent de l'espace concret pour y retourner. Le groupe reste identique et la mémoire fixe l'attention sur le groupe. La mémoire alimente l'imaginaire de la nostalgie.

La relation que nous créons avec le lieu est alors d'ordre « amicale », nous allons apprécier son climat, ses paysages, sa lumière, nous ressentons ou non une impression de bien-être dans une ville, nous nous attachons à ses monuments. Les personnes qui reviennent dans leur village, ou ville natale après une longue absence, constatent les changements mais repèrent aussi ce qui a demeuré, cela peut sembler un détail : les pavés, une boutique, mais il a toute son importance, car il va réveiller en nous cet attachement, nous émouvoir et nous donner la sensation d'être rentré chez soi. Cette perception du lieu est impressionniste : ce n'est pas l'objet qui importe, mais le sens qui l'imprègne, et ce sentiment est individuel, il relève de l'intime.

Ces schémas que nous développons et qui déterminent notre identité et notre attachement aux lieux sont semblables dans leur déroulement aux schémas de perceptions que nous développons et qui nous attachent au patrimoine architectural qui nous entoure, au patrimoine identitaire. Heidegger et Norberg-Schulz notent dans leurs travaux l'importance que nous accordons à nos origines et spécifiant notre nationalité par exemple. Beaucoup de personnes sont fières d'être bretonnes, corses, normandes, « chti ».

Le beffroi possède cette qualité, il opère une médiation et a cette fonction mémorielle, elle le sacralise. Cette fonction est d'autant plus forte qu'en Europe, la ville est un objet historique, elle est fondamentalement un lieu de mémoire. Et il semble que l'homme ait toujours eu conscience de ce potentiel communicationnel dont est dotée l'architecture. Alberti l'affirme en ces termes :

« Et parmi les princes les plus grands et les plus sages, en fut-il seulement un qui refusa de considérer l'art d'édifier comme l'un des principaux moyens de transmettre son nom et sa mémoire ? ⁴¹² »

Pour Norberg-Schulz⁴¹³, cette dimension signifiante de l'architecture est incontestable, il l'estime même comme un moyen de satisfaire un besoin vital de l'homme, celui d'avoir « une prise existentielle », et la mémoire joue un rôle essentiel dans l'utilisation pleine et entière du lieu. Nous devons en effet être capables de connaître et de reconnaître les éléments premiers qui en sont les points de repère figurés et les pierres « milliaires », car ce sont eux qui nous racontent ce qu'est le lieu.

Les souvenirs se chargent d'une importance cruciale pour l'individu, ils lui permettent de s'approprier un lieu, de se sentir chez lui dans sa ville, comme il se sent chez lui dans sa famille, avec sa propre histoire. Si les composantes architecturales du lieu n'avaient pas d'histoire hautement signifiante, le sentiment d'appartenance serait impossible.

Pour Marcel Roncayolo⁴¹⁴, « les pierres sont aussi indissociables des formes de mémorisation, même si l'origine et le contenu s'obscurcissent ou dérapent dans le pur imaginaire. » Il se rapproche d'Halbwachs, et explique comment la mémoire collective s'attache à des lieux, à des symboles physiques, à des édifices, ce qui assure une durée certaine à la valorisation, aux fréquentations, aux clivages sociaux marqués dans le tissu urbain, la représentation et le paysage visible se renforçant mutuellement. « C'est ce qui contribue à articuler les tissus social et matériel de la ville »

Les beffrois sont une inscription physique du temps dans l'espace urbain, nourrie par la mémoire et l'histoire.

« Les plus beaux beffrois et les plus anciens sont de véritables reliques échappées aux destructions. Ils participent aujourd'hui à la vie quotidienne de nos cités en sonnant les heures du jour et de la nuit, en mettant en branle leur carillon les jours de fête et en sonnant le glas les jours de deuil, accompagnant les traditions les plus inattendues comme à Comines où l'on jette les louches, à Dunkerque où l'on jette des kippers...

⁴¹² ALBERTI L.B., *L'Art d'édifier*, texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Sources du savoir, seuil, Paris, 2004, 599p, P51

⁴¹³ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, p.47

⁴¹⁴ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p., p11

Rue, Douai, Béthune, Boulogne, Amiens, Abbeville, Saint-Riquier, Le Quesnoy, Saint-Amand, Pont-sur-Sambre, Hazebrouck, Dunkerque, Condé, Le Cateau, Calais, Bergues, Bailleul, Avesnes...peut-on imaginer ces cités chargées d'histoire sans beffroi ? Lorsque la guerre s'en mêle, on reconstruit plus beau qu'avant, comme à Comines, Arras et Lille... »⁴¹⁵

Entretenir la mémoire locale sert la glorification de la cité. Il s'agit d'honorer une richesse passée, le courage des populations lors des conflits. En 1895, le Monument des Bourgeois de Calais, réalisé par Rodin⁴¹⁶, fut placé devant la façade de l'hôtel de ville, conférant à l'ensemble une fonction commémorative. Telle fut également la destination des beffrois des hôtels de ville d'Armentières⁴¹⁷ et de Dunkerque⁴¹⁸. Ils remirent à l'honneur la fonction communicative de l'ensemble architectural. Un monument aux morts fut édifié sur la place d'Armentières, et sur la façade encadrée par les bretèches, où jadis les échevins lisaient leurs publications, de vastes ouvertures mirent en valeur le grand salon. Un clocher fut installé dans les deux beffrois et l'hôtel de ville de Dunkerque fut paré d'un balcon qui n'est pas sans rappeler la bretèche.

Ce n'est pas pour rien que la région Nord-Pas-de-Calais s'est donné comme logo la silhouette d'un beffroi, le beffroi de Béthune, plantée au cœur de la Région.

Cette démarche entretient une mémoire collective fondée sur un attachement au monument et non sur une connaissance savante. Le caractère ancien d'un monument donne du « cachet » à la ville en la faisant accéder au statut de ville historique, soucieuse de la valorisation de son patrimoine. La ville française est souvent personnifiée dans ses descriptions : elle est vivante, animée, dotée d'un cœur et d'artères. Il en est de même pour ses monuments, ses « curiosités » architecturales que la population affectionne plus particulièrement. Ainsi, le beffroi d'Amiens s'est vu attribuer un petit nom, « éch'bédouf ».

Pascal Sanson⁴¹⁹ explicite le fait que « le patrimoine bâti n'existe dans la mémoire collective qu'aux moyens de dispositifs de médiation qui suivent et ce de plus en plus, le développement des SIC, tant d'un point de vue théorique que techno-scientifique.

⁴¹⁵ CALLENS J., *Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais et en Picardie*, Eupen, Luc Pire, 2007, 212p., p.38.

⁴¹⁶ Hommage au sacrifice de six hommes qui se livrèrent au roi d'Angleterre Edouard III pour sauver la population assiégée.

⁴¹⁷ Cf. annexe 7.3.2

⁴¹⁸ Cf. annexe 7.3.11

⁴¹⁹ Pascal Sanson, « *Approches des questions culturelles en sciences de l'information et de la communication* », textes réunis par Michèle Gellereau, Travaux et recherches, éditions du conseil scientifique de l'université Charles-de-Gaulle – Lille 3

5. Le beffroi : un symbole identitaire

5.1. Etre porteur d'une identité régionale

Dans le prolongement d'un développement progressif de la décentralisation, des lois seront votées pour l'organisation juridique du département et de la commune. La loi municipale de 1884 est l'aboutissement de réflexions mûries durant le XIX^e siècle, sous le Second Empire, et visant à une autonomie locale, à l'uniformisation du régime juridique des communes. Elle pose les principes de l'organisation et des attributions des communes, ainsi que ceux de la tutelle préfectorale⁴²⁰. Cela signifie que les communes ont la possibilité de s'affirmer face au pouvoir central

Suite à cette loi, les communes doivent se doter d'un hôtel de ville et beaucoup choisirent de flanquer leur municipalité d'un beffroi.

« Tandis que la III^e République impose un style architectural de mairies, écoles, gares, etc., dans tout le pays, le beffroi reste le vecteur d'une affirmation identitaire. Par lui sont mises en avant les traditions régionales, à commencer par le gothique sous l'influence du romantisme. Cette tendance connaîtra son plein épanouissement au début du siècle suivant avec Louis-Marie Cordonnier. »⁴²¹

Le beffroi se trouve propulsé au centre de la vie politique. Cet investissement symbolique, voire parfois idéologique, se manifeste de façon contradictoire comme à Lille. D'un côté, nous avons le beffroi de la chambre du Commerce de style néo-baroque flamand, qui était une volonté des puissants industriels de l'époque pour rappeler l'idéal marchand, la prospérité médiévale et de l'autre côté le projet socialiste de Gustave Delory et Roger Salengro avec le beffroi de la nouvelle municipalité, dans le quartier Saint-Sauveur, vaste projet de réhabilitation d'un quartier réputé depuis trop longtemps pour son insalubrité.

Forts de ces symboles identitaires implantés depuis le Moyen Age, la région décida qu'ils la représenteraient à travers un logo.

⁴²⁰ Pour plus de précision sur cette loi, consulter le site officiel du sénat <http://senat.fr>

⁴²¹ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.23.

5.1.1. Les logos du Nord-Pas-de-Calais

1 Analyse du texte accompagnant le logo de 1982

En 1982, le Nord-Pas-de-Calais crée son premier logo, qu'elle présente comme son emblème. Le texte est très affirmatif et mérite d'être analysé :

« Un coeur, un beffroi : voici la région Nord-Pas-de-Calais. »

La structure grammaticale de la phrase nous renseigne sur la portée sémiotique du message. Nous avons une phrase nominale qui permet de mettre en valeur certains effets stylistiques. Hormis les articles et la préposition voici, seuls les mots incontournables apparaissent : « cœur », « beffroi », « région Nord-Pas-de-Calais ». Cette phrase est conçue comme un message publicitaire, un « packshot », dont la formulation percutante permet de renforcer l'idée. La phrase débute par « Un cœur », ce qui place le message sur la tonalité émotive, le cœur étant une qualité que les gens du Nord revendiquent. Les deux points produisent un effet de balancement avec d'un côté le cœur et le beffroi, de l'autre la région, autrement dit, d'un côté le signifié, de l'autre le signifiant. La préposition « voici » produit l'effet d'une présentation démonstrative et donne cette impression de synthèse, comme si la région se définissait exclusivement par ces deux emblèmes.

Une deuxième phrase nominale qui entérine la première affirmation :

« Voici notre région ».

« Une région solidaire, ouverte, entreprenante, qui affirme sa liberté »

Reprise du dernier mot de la phrase précédente, le texte joue sur l'effet de la répétition et va énumérer les adjectifs qui définissent les deux emblèmes. « Solidaire, ouverte » : les adjectifs renvoient au cœur, à la chaleur des gens du Nord, à la terre d'accueil. « Entrepreneuse, qui affirme sa liberté », évoque l'histoire de la région, les luttes pour les libertés civiles, l'esprit d'entreprise des marchands.

« **Et sa volonté d'agir.** » souligne le lien indéfectible avec le présent, l'héritage de cet esprit d'initiative.

« **Un coeur, un beffroi : voici notre emblème** ». On ferme le texte comme on l'a commencé en substituant l'emblème à la région Nord-Pas-de-Calais, tel est le but du logo. La boucle est bouclée.

Un texte plus long accompagne le premier texte

« **Cet emblème est un symbole et ce symbole est un symbole vrai.** » Le message est construit comme un syllogisme, dont le but est de rendre ce logo naturel alors qu'il est neuf.

« **Il fonde graphiquement et visuellement l'identité de notre région** » énonce de façon explicite la fonctionnalité symbolique du logo. Le verbe fonder traduit une volonté de pérennité et de stabilité, au même titre que l'inscription spatiale. On force l'ancrage en s'appuyant sur des valeurs reconnues de la région alors que ce logo vient juste d'être créé.

« **Et la définit désormais aux yeux de tous.** » Cette recherche de légitimité à tout prix traduit l'état d'esprit de la région, sortant de crises économiques et sociales sans précédent. Elle essaie de faire oublier ces épisodes difficiles et de regarder vers l'avenir en s'appuyant sur des valeurs simples, et de les mettre en scène, pour faire renaître un sentiment de fierté. D'où un texte volontairement harangueur qui revêt tous les atours de la propagande.

On met en contradiction des mots qui ne vont pas ensemble « **un symbole vrai** » pour être le plus fédérateur possible.

« **Il est son visage.** » renforce son caractère social, il s'affirme comme un vecteur de citoyenneté. Cette impression est confirmée par ce qui suit « **Cet emblème soude et rassemble, il fédère et il unit.** » Ces verbes sont, à la nuance près, des synonymes et confirment la tonalité militante du message.

« **Il est l'emblème de tous les habitants de la région, il est l'emblème de chacun d'entre nous.** » met l'accent sur une prise en compte, à la fois individuelle, et collective des habitants, et signifie l'identité collective et le sentiment d'appartenance des habitants de la région. La phrase est ici rythmée par la virgule, qui joue sur l'effet de balancement entre l'individu et le collectif, l'équilibre entre ces deux aspects de l'habitant. La répétition met avant en avant l'individu personnellement. Ce message est adressé à chaque habitant de la région. Et c'est parce qu'il concerne individuellement chaque résident qu' « **Il est la région Nord-Pas-de-Calais** ». Le message se termine par « **Et il est notre emblème.** », un nous commun qui désigne l'entité collective.

2 Analyse du texte accompagnant le logo de 1993

On reprend une partie du message, certaines structures de phrases, mais le texte est plus explicatif, pédagogique. Le logo n'est plus une création, il est admis de tous, il peut donc être porteur d'un message plus impliquant.

Le texte débute de la même façon « **Un cœur et un beffroi :** », mais il est désormais admis que le cœur et le beffroi sont « **les deux composantes de l'emblème régional.** »

On revient sur le choix du cœur et du beffroi, de la couleur qualifiée de jaune par le site mais qui se rapproche de l'orange, couleur utilisée en publicité pour signifier le dynamisme, la jeunesse, l'esprit d'initiative.

« Le cœur : symbole universel de l'amour et de l'amitié, le cœur exprime les qualités les plus fondamentales des habitants de la région Nord-Pas-de-Calais : la générosité, l'accueil, la chaleur humaine. Il est signe de vie. Sa couleur jaune symbolise la jeunesse, la lumière, le soleil. »

Le beffroi affirme sa valeur identitaire et s'inscrit dans les projets de l'euro région :

« Le beffroi : témoin durable d'indépendance et d'esprit d'entreprise, le beffroi est le signe particulier de notre région. Il est son relief, son histoire et sa propriété exclusive. Sa couleur bleue l'associe à l'Europe. »

Le logo revendique sa valeur sociale, citoyenne :

« Cet emblème soude et rassemble, il fédère et il unit. Il est l'emblème de tous les habitants de la région Nord-Pas de Calais. Il est la région Nord-Pas de Calais, sa signature, sa marque. »

Mais il affirme aussi son caractère publicitaire qui l'inscrit dans une optique de marketing urbain, par l'emploi des mots « signature », marque », qui appartiennent au vocabulaire du marketing.

Le discours publicitaire et militant se confirme avec la tonalité engageante et impérative :

« Sachez l'utiliser et en faire un moyen d'action. Pour défendre notre région. Pour son image, ses produits, son savoir-faire, son art de vivre, son patrimoine, ses hommes. »

Contrairement au premier texte, les verbes sont présents et servent le dynamisme et la pugnacité du message : « **sachez l'utiliser, défendre, promouvoir, faites-les vivre** ». le discours est combatif : emploi de l'impératif, force et impact des mots « moyen d'action » et

des structures grammaticales avec la répétition de propositions commençant par sûr, les énumérations de verbes utiliser, défendre, promouvoir..., de lieux « **à l'étranger, en Europe, en France. Dans nos écoles, nos mairies, nos associations, nos stades, nos entreprises** ».

On est tourné vers l'avenir, combatif et fiers « **Faites de cet emblème votre signature.** »

3 Analyse des logos

Logo de 1982

Sa forme fait penser à celle d'un blason, renvoie à l'héraldique, ce qui est conforté par le graphisme primaire. Le beffroi sort du cœur, ce qui signifie qu'il est dans le cœur des gens, fait partie de leur mémoire collective, une mémoire affective. Il est plus qu'un patrimoine architectural, il est un patrimoine vécu.

Le beffroi de Béthune a servi de modèle, il figure les premiers beffrois de l'époque médiévale, l'un des rares encore isolé. On peut le reconnaître sur le logo, par les rappels de son architecture défensive, la présence des tourelles et échauguettes, la balustrade. C'est plus la fonction mémorielle, patrimoniale qui définit le beffroi. Il est une identité régionale car il est un lieu de mémoire, une fierté locale.

On peut s'interroger sur la couleur noire, sa signification. Est-ce pour rappeler le charbon, les mines, autre identité forte de la région mais dont les épisodes douloureux n'en font pas forcément un représentant optimiste ? Où est-ce juste par souci de visibilité : le noir définissant le contour et le jaune donnant une teinte chaude. Le cœur et la couleur jaune renvoient à la nature chaleureuse et ensoleillée des gens du Nord, à l'image d'une population très festive. Mais le jaune est aussi la couleur du Lion des Flandres.

Le logo de 1993

Le beffroi plus élancé comme une flèche rappelle le gratte-ciel de Lille, il symbolise plus le beffroi contemporain et sa resémantisation en tant que vecteur d'une citoyenneté, garant d'un lien social. Il conserve toutefois une silhouette qui rappelle l'architecture civile. La flèche a aussi une connotation guerrière et semble représenter le tempérament pugnace des gens du Nord. Malgré une physionomie très épurée, on devine les tourelles.

Il sort toujours du cœur, mais le déborde, comme si son territoire était encore à définir.

La couleur bleue et l'élanement du logo sont une référence à l'Europe et à la volonté régionale de s'inscrire dans cette dynamique européenne, et d'afficher son appartenance à l'euro région créée avec le Kent, la Flandre, la Wallonie et Bruxelles-Capitale depuis 1991. La couleur jaune orangée du cœur renforce la tonalité dynamique du logo, ce cœur symbolise la nature chaleureuse des nordistes. L'association du cœur à cette couleur implique que cette qualité est celle des habitants, et que la volonté affichée par le logo est partagée par toute la région, acteurs et habitants.

Le nouveau logo de 2007

Le 19 octobre 2007, le nouveau logo de la Région Nord-Pas de Calais a été adopté en séance plénière. Comme le précise le site de la région, « son utilisation est réservée aux supports de l'institution régionale ou aux opérations dont elle est partenaire. »

Son graphisme est plus épuré que celui du précédent, plus rond. La forme est moins agressive : on est moins dans les aigus, avec la pointe de la flèche, sa verticalité. La région se définit plus dans le dialogue et une forme de sérénité que dans le combat et la persuasion. L'Euro région est devenue une réalité concrète et beaucoup de projets ont abouti, la région souhaite donc communiquer sur les relations amicales qui unissent les régions partenaires depuis 1991. Le logo figure une renaissance, le beffroi identité du Nord, enveloppé, blotti à l'intérieur du cœur des gens.

5.2. Etre porteur d'une identité urbaine

« L'identité urbaine (à supposer que l'on admette le terme sans réserve) vient d'un cumul d'expériences (dont l'enchaînement n'est pas forcément illogique ou aléatoire), plutôt que d'un caractère inné, telles qu'en elles-mêmes les villes existeraient. La caverne platonicienne ne les abrite pas.⁴²² »

L'espace urbain est un lieu de rencontre et de possibles, mais il existe au-delà de toute cette multiplicité offerte par la ville un « point de rencontre », la ville « doit être découverte d'une totalité unifiée », « l'identité est toujours unifiée⁴²³ ». Lorsqu'on rencontre un lieu, son unité a pour premier visage une atmosphère. Chacun sait qu'un lieu exceptionnel se caractérise par une atmosphère ineffable qui émane de chacun de ses éléments et lui confère une personnalité

⁴²² RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p., p10.

propre, une âme. Or, une atmosphère spécifique correspond à une cohérence spatiale et à une forme unitaire qui font que les éléments du lieu sont déterminés par l'ensemble.

C'est probablement ce qu'éprouvent les Lillois pour le beffroi de la Nouvelle Bourse et sa Grand'Place. La préservation du site et son harmonie participe à cette forme unitaire, et en font un point de rencontre et d'échanges privilégiés. Le caractère commercial et boursier de la Nouvelle Bourse, a lui aussi été préservé, par sa forte activité commerciale. À sa conception, il permit d'abriter les transactions boursières du mercredi, d'où l'importance de la halle centrale.

Le beffroi d'Amiens a aussi conservé cette unité, son ambiance. Ce respect du lieu explique l'attachement des amiénois pour leur édifice au point de l'avoir surnommé « éch'bédouf ».

Les figures architecturales sont des points de repère et permettent de s'identifier, de s'orienter et de se reconnaître. La mémoire en tant que connaissance ou reconnaissance est le présupposé de l'orientation⁴²⁴. La mémoire joue également un rôle fondamental dans l'identification de n'importe quel milieu. Nous avons évoqué à plusieurs reprises l'importance de l'atmosphère, de l'ambiance. Ce sont tous ces facteurs qui permettent une appropriation du lieu et le dote d'une valeur identitaire. Quant au caractère, il est évidemment lié aux monuments qui concrétisent la présence du lieu, et dont celui-ci tire sa qualité singulière. Autrement dit, il faut connaître le comment d'un lieu si l'on veut en saisir l'identité.

Le beffroi est assurément un symbole identitaire pour le Nord, mais il a aujourd'hui tendance à faire de l'ombre aux autres symboles identitaires de la région du Nord-Pas-de-Calais. Il ne faut pas oublier que pour de nombreux habitants, les mines sont autant, si ce n'est plus, le « visage » de leur région, ou du moins de leur commune. Les composantes de leur paysage urbain étaient les corons, les courées, les cités ouvrières, les terrils, les chevalets, les hauts fourneaux, et par la suite les bâtiments Usinor pour certaines villes comme Denain. Mais le beffroi était inexistant de leur paysage. Nous pouvons alors nous demander si ces populations, et surtout les populations immigrées, percevaient le beffroi comme une identité. En avaient-ils seulement connaissance ?

⁴²³ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, p.43.

⁴²⁴ Ibidem, p.48.

Par contre, il est une identité urbaine pour de nombreuses communes abritant un beffroi. Il est certain que les tours de l'époque médiévale revêtent une valeur identitaire urbaine pour les habitants. Leur valeur patrimoniale s'associe à leur caractère laïc, et ces deux spécificités en font un lieu fortement investi sémantiquement : Douai, Arras, Béthune.

Les beffrois régionalistes sont aussi une identité urbaine. Ils furent portés par des projets régionaux symboliques, dont les conflits, et sentiment de perte du lieu, ont renforcé la portée signifiante. Leur caractère municipal est constitutif de cette identité urbaine, exception faite du beffroi de la Nouvelle Bourse, qui est une œuvre particulière de Cordonnier.

Ces édifices ne se résument pas à des objets-musées, ils participent à la vie citadine, soit parce qu'ils font partie du bâtiment municipal (Douai, Armentières, Arras), soit parce qu'ils sont un repère et une fierté locale comme à Amiens où le marché se tient toujours sur la place du beffroi. Lorsqu'ils sont associés au folklore et coutumes locales, ce sentiment est exacerbé, comme à Dunkerque.

Pour les beffrois contemporains de Douchy-lès-Mines et Valenciennes, une enquête de terrain avec une étude de perception nous permettraient d'émettre de premières hypothèses. Ces beffrois sont récents et nécessitent du temps pour que l'appropriation du lieu se fasse. Ils se sont intégrés dans des projets importants et leur exploitation est différente. Douchy-lès-Mines n'avait jamais abrité de beffroi, et celui-ci fait non seulement partie de la municipalité mais abrite en plus les acteurs sociaux. L'appropriation se fait donc par les usages quotidiens du lieu. Par contre, cette redéfinition du quartier a exigé le relogement des habitants et il faudrait connaître leur ressenti.

5.3. Vecteur d'une citoyenneté ?

Lorsque l'on réaménage un centre urbain, un quartier, nous devons tenir compte de la relation entre l'habitant et sa place dans l'espace, car cette relation est au fondement de son sentiment d'appartenance⁴²⁵. Pour Roncayolo :

« les villes sont des espaces à l'intérieur desquels s'opèrent entre fonctions et groupes sociaux, à une échelle nouvelle, la division et l'appropriation du sol. La ville y perd sans doute, une part de son unicité et l'habitant à la limite, le sentiment de son appartenance. »

⁴²⁵ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p. p.23.

Lorsque l'on envisage de réhabiliter un centre ville, un quartier, se pose la question du logement. Que deviennent les résidents, peuvent-ils continuer à vivre au même endroit ou doivent-ils être relogés ? Dans le cas de la réhabilitation du quartier Saint-Sauveur de Lille et celle du boulevard de la Liberté à Douchy-lès-Mines, les populations durent être relogées.

À titre d'exemple, la ville de Douchy-les-Mines, florissante à l'époque de l'essor de la sidérurgie, fut sinistrée par les fermetures successives de pôles industriels. Relancer la région économique du valenciennois devint alors une priorité politique. Cela se traduisit par la construction d'un tramway à Valenciennes mais aussi par de nombreux travaux dans les municipalités de Douchy-les-mines et de Denain. Douchy-les-Mines fut transfigurée⁴²⁶ par la rénovation du quartier du boulevard de la Liberté, la construction de plusieurs nouveaux quartiers qui permirent de reloger les habitants dans des constructions récentes et enfin l'édification d'un beffroi, qui regroupe diverses infrastructures publiques.

Même si cette démarche peut bénéficier d'un accompagnement, surtout aujourd'hui, le traumatisme peut exister⁴²⁷. Le ressenti diffère selon les habitants, leur âge, leur statut, leur attachement au lieu, mais il implique souvent une perte de repères, une forme de déracinement, même si les résidents restent dans la même localité. Nous pouvons nous interroger sur ces ressentis, se demander si ces projets ne furent pas perçus comme des greffes. Cette démarche nous invite aussi à réfléchir à la gestion humaine de tels événements, à leurs répercussions sur le sentiment d'appartenance, d'identité et de citoyenneté.

Forcément ces projets relèvent d'autres motivations, au-delà des rapports sociaux ou conséquences sociales, humaines, et les tenants et aboutissants qui justifient l'évolution de la construction physique d'une ville sont extrêmement complexes. Les développements et aménagement d'un territoire à plus ou moins grande échelle sont contemporains des bouleversements sociétaux et sociaux, la ville n'étant pas une « image passive » mais « un lieu de déroulement, elle rapproche ou sépare, sert de mémoire ou de référence ». C'est la complexité de ces interrelations entre acteurs et actions politiques, économiques, juridiques, qui servent au décryptage de notre objet architectural

⁴²⁶ La ville de Douchy-les-Mines lança, en 2001, une étude de définition visant à requalifier son centre ville. Rempportée par l'atelier Castro Denissof Casi, le projet, labellisé ANRU, touche à son terme. Il comprend le remodelage de l'ensemble des bâtiments du boulevard de la Liberté ainsi que la création d'un équipement, le Beffroi.

⁴²⁷ Cf. annexe 1

La ville est devenue une entité complexe et en perpétuelle expansion, au point qu'on en cerne parfois difficilement les limites. Nous ignorons où commence et où s'achève le lieu. Sa diversité, sa physionomie fragmentée, voire éclatée, nuisent à une impression d'unité. La ville semble composée de petites villes. Parfois même, nous pouvons avoir l'impression de villages dans une ville, mais nous pouvons aussi percevoir des lieux comme des zones, des endroits froids, ou sans âme. Dans une interview du monde de décembre 2008, David Mangin expliquait à propos des villes anciennes qui représentent que 5% des zones urbaines en France, que « même dans le tissu ancien, les nouveaux plans de déplacement repoussent la circulation sur les boulevards et transforment les rues en impasses par des jeux de sens uniques, ce qui revient à recréer une logique distributive et un système d'enclaves néovillageois », une donnée qui peut influencer notre perception des lieux.

Selon Norberg-Schulz, quand la limite disparaît, l'aire, l'habitat ou le lieu perdent en identité ; dans le même temps « l'arrière plan que constitue le paysage, propriété très importante se délite à son tour ». La proximité est une qualité fondamentale du lieu car c'est grâce à elle que l'espace se concrétise. L'auteur rejoint la pensée de Jan Soucek suggérée par sa gravure « le pont »⁴²⁸, Cette gravure souligne l'importance du lien historique qui est à la fois « contact entre passé et présent et ouverture sur un futur signifiant ». Lorsque nous disons notre origine notre nationalité, nous nous identifions par rapport à notre lieu en tant que citoyen, l'identité de l'homme est étroitement liée à celle du lieu. Norberg-Schulz parle du concept « d'aliénation » qui implique une perte d'appartenance. Il n'est pas facile d'appartenir à un lieu en train de s'évanouir. On comprend dès lors que l'appartenance, implicite dans le terme d'identité, dépasse le simple fait de se sentir bien. L'identité suppose le fait d'*habiter* un monde qui comprenne aussi bien le lieu que la communauté à laquelle on appartient. Ainsi notre identité se reconnaît dans *l'avoir lieu* de la vie même si son contenu varie en fonction des lieux. Nous faisons usage des lieux, individuellement et dans la totalité.

Et il importe de veiller à ce que nos lieux ne « se désagrègent pas⁴²⁹ », d'autant plus s'ils semblent aller de soi. Lorsqu'il y a perte du lieu, il y a perte d'identité et donc perte de citoyenneté. C'est pourquoi, il fut primordial de réagir aux lendemains des guerres mondiales. Les municipalités devaient restituer aux habitants leurs lieux, les aider à faire leur deuil. La volonté de reconstruire les beffrois était importante et symbolique, on rendait aux gens leur

⁴²⁸ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, p.39.

⁴²⁹ Ibidem, p.37.

identité, leur passé, et par cet acte, on réhabilitait leur citoyenneté. Les projets de redéfinition de communes sinistrées comme Douchy-lès-Mines procèdent de la même démarche, il faut en quelque sorte tourner la page de ce drame familial collectif, et se prendre un nouveau départ. Celui-ci commence par des repères stables, une identité.

Tour à tour symbole des libertés civiles, du temps marchand, d'une identité urbaine et régionale, le beffroi consolida certainement le lien social et semble s'affirmer maintenant comme le vecteur d'une citoyenneté .

Quelles que soient leurs campagnes de construction, car plusieurs se sont succédé depuis le XII^e siècle, nous constatons que les chartes à l'origine de la mobilisation des fonds municipaux impliqua un débat public souvent intense.

Enfin, certaines constructions de la fin des XIX^e et du XX^e siècles relevèrent même d'une seule motivation esthétique ou répondirent à une finalité symbolique. Ce fut le cas pour la ville de Calais⁴³⁰, dont le projet fut envisagé en 1885. Le bâtiment symbolisait l'union de deux communes : Calais et Saint-Pierre, et il fut construit à la jonction des deux quartiers, sur la «plaine du Sahara », grand espace sablonneux face au parc Saint-Pierre. L'état des finances communales et la Première Guerre Mondiale retardèrent les travaux qui débutèrent en 1912 et l'inauguration de l'hôtel de ville⁴³¹ ne se fit que le premier avril 1925, soit quarante années après la fusion effective des deux communes !

Instruments d'une légitimation, les beffrois contemporains, dernièrement Douchy-les-Mines et Valenciennes, inscrivent matériellement la volonté d'une commune, valorisant leur image en vue d'un renouvellement urbain. Le monument, au service du pouvoir, perd sa valeur symbolique.

Ces tours communales deviennent aujourd'hui l'objet d'un débat public nourri par le monde médiatique. La Voix du Nord publiait le 30 janvier 2009 les résultats d'une enquête, « Le Nord - Pas-de-Calais à coeur ouvert »⁴³². En interrogeant leurs lecteurs sur ce qui symbolise le mieux leur région aujourd'hui, les beffrois arrivèrent en tête. Cela prouve qu'au-delà d'un objet architectural, le beffroi est devenu un objet communicationnel.

⁴³⁰ Cf. annexe 7.4.5

⁴³¹ Aujourd'hui monument historique, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis avril 2005.

⁴³² La Voix du Nord - TNS Sofres, réalisée avec le soutien du Crédit Mutuel Nord Europe et de Leroux.

Par ailleurs, instruments d'enjeux politiques, les beffrois contemporains dépassent leur ustensilité et prétextent la réhabilitation de centres urbains, voire inscrivent matériellement la mise en place d'une nouvelle administration communale. Nous pouvons à titre illustratif évoquer le cas du quartier Saint-Sauveur lillois. L'œuvre d'Emile Dubuisson⁴³³, inspirée librement de la tradition flamande⁴³⁴, répondit aux ambitions de la municipalité qui, suite à l'incendie du Palais Rihour en 1916, voulait un beffroi digne de la cité. Les deux maires, Roger Salengro et Gustave Delory, ambitionnaient une politique de rénovation urbaine qu'impulsait le « gratte-ciel » de l'hôtel de ville⁴³⁵. Les statues des géants légendaires, Lydéric et Phinaert, sculptées par Carlo Sarrabezolles, constituent les seuls éléments décoratifs de l'édifice. Cette absence d'ornementation est typique des réalisations contemporaines qui n'ont pas de vocation touristique. Leur raison d'être relève plus d'un dynamisme urbain et régional, désireux de contribuer au rayonnement de leur commune et de susciter un sentiment de citoyenneté auprès des populations.

Le beffroi se veut aujourd'hui, quelles que soient la taille et l'histoire de la ville, le symbole de l'égalité des citoyens dans le Nord-Pas-de-Calais. De nombreux facteurs géopolitiques, environnementaux, économiques, sociaux, contribuent au renouvellement du paysage urbain, dans la mesure où les pouvoirs publics se donnent aujourd'hui pour mission de potentialiser ces dynamiques. Ceux de Lille, d'Annœulin⁴³⁶, d'Orchies⁴³⁷, cités modestes, Saint-Pol-sur-mer, Douchy-les-Mines en sont de flagrantes illustrations.

5.4. Garant d'un lien social ?

Nous éprouvons en permanence notre monde, nous le pratiquons au quotidien, c'est ce qu'Husserl nomme « le monde de la vie » ; il le définit en tant que « monde spatio-temporel des choses, telles que nous les éprouvons dans notre vie pré-et extra-scientifique », et, au-delà de cette expérience, telles que nous savons qu'elles peuvent y être éprouvées⁴³⁸ ». Les citadins forment une communauté urbaine et l'espace urbain est la scène de leur vie quotidienne ; c'est en cela qu'il doit être appréhendé comme un lieu, un territoire de vie et d'identité.

⁴³³ Cf. annexe 7.3.21.1.2.5

⁴³⁴ La présence des pignons qui surmontent les façades extérieures et l'emploi de la brique rouge en témoignent.

⁴³⁵ Les travaux débutèrent en avril 1929 et l'inauguration eut lieu à la Pentecôte 1932.

⁴³⁶ Cf. annexe 7.3.1

⁴³⁷ Cf. annexe 7.3.24

⁴³⁸ NORBERG-SCHULZ C, *L'Art du lieu*, Architecture et paysage, permanence et mutations, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, p.269.

Heiddeger avait approfondi l'histoire sémantique du verbe *habiter* dans de nombreuses langues⁴³⁹. Quelle que soit la langue, on retrouve dans les traductions l'idée de rester, de demeurer, d'être en paix, en sécurité. Heidegger en avait conclu qu'habiter signifiait être en paix dans un lieu protégé. Il est intéressant de réfléchir au fait que le symbole identitaire du Nord soit un beffroi, si l'on considère attentivement son histoire sémantique.

« Bel » veut dire « la cloche » et « fred » la paix. Or, cette cloche de la paix sonne et symbolise une commune, qui est elle-même l'indice de la liberté civile, une indépendance qui se met en œuvre. La ville rend libre, en toute sécurité, emmurillée avec sa tour de guet sonnante la paix. Dans une région située à un carrefour stratégique et donc exposée aux invasions, tout n'est certainement pas dû au hasard.

Notre sentiment d'appartenance au lieu se fonde aussi sur l'imaginaire, sur les souvenirs que nous allons créer avec ce lieu, ce qu'il va évoquer pour nous sur un plan plus intime. Il est notre patrimoine vécu, et traduit bien le concept d'usage du lieu que nous avons présenté en première partie.

Nous devons aussi tenir compte du mouvement que nous avons abordé dans les ambiances du lieu. Il n'y a pas que la seule mobilité de l'histoire, il y a également la nôtre au quotidien, lorsque nous faisons nos trajets, à pied, à vélo, en voiture, en tramway. Quel est notre regard à ces différents moments, et que construit-il quand la vitesse ou la distance le modifie, qu'en construit notre imaginaire ? Notre mémoire ? Car au final, chaque paysage, chaque monument, « n'est pas une donnée enfermée dans un périmètre, mais un rapport entre ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas, pas seulement un continu et des objets mais une situation relative »

Il est le garant d'un lien social dans le sens où il figure l'identité d'une commune, et que la ville est fondamentalement un lieu de rencontres, un lieu social et de médiation. C'était d'ailleurs pour Barthes une thématique à approfondir, à débattre et par une approche sémiologique. Il défend dans *sémiologie et urbanisme* l'intérêt et la nécessité de considérer la dimension érotique -au sens large du terme- ou sociale de la ville, puisque la ville est le lieu de rencontre avec l'autre.

⁴³⁹ NORBERG-SCHULZ C. *Genius Loci, Paysage, Ambiance, Architecture*, Liège, Mardaga, 1997, 213p., p22

Les habitants peuvent avoir certaines coutumes qui les attachent à leur lieu. Le beffroi les renvoie à leurs racines, lorsque son histoire remonte au Moyen Age, ou qu'il est associé à des projets qui les concernent, les impliquent, parfois les deux. Il a donc cette faculté de rassembler, de fédérer et il est en quelque sorte l'esprit, l'âme du lieu, le témoin de toujours, comme l'habitant centenaire d'une ville, il impose le respect.

5.5. Traditions et folklore

Le contexte urbain engendre une culture avec des expressions spécifiques. Le folklore urbain fait passer un espace abstrait à un lieu habité, significatif et signifiant pour ses habitants ; il désigne une formation locale, autochtone, vernaculaire d'une culture.

La culture vernaculaire urbaine traduit un mode d'expression des habitants ; elle repose sur la manière dont l'environnement est personnalisé, humanisé. Cette culture vernaculaire est engendrée à des niveaux divers : personnel, familial, etc.

Cette culture urbaine possède un caractère artisanal unique. Elle est faite par des acteurs impliqués, ils veulent montrer que cette culture est authentique, personnalisée, qu'elle crée du sens dans l'espace urbain et devient en définitive un objet de consommation pour les autres, les touristes. Le folklore n'est pas artificiel, mais constitue une récréation culturelle. Ces cultures possèdent généralement un fort pouvoir d'attraction touristique, comme le carnaval de Dunkerque, la braderie de Lille.

Cette démarche est populaire, elle rassemble la population lors d'événements traditionnels, folkloriques donc propices à raviver notre sentiment d'appartenance, communautaire : carnivals, ducasses.

5.5.1. Les géants aux pieds des beffrois

On compte plus d'une trentaine de beffrois dans le Nord-Pas-de-Calais. La région est réputée pour être le pays de la fête et des géants. Ils sont l'un des symboles identitaires de la cité et sont mobilisés pour participer aux fêtes, cortèges, farandoles et défilés qui occuperont villes et villages les jours de carnaval. La plupart du temps, ils représentent des héros imaginaires, des personnages historiques ou même des animaux, dont l'histoire, souvent légendaire, est liée à celle de la ville. Leur jour de sortie a un sens, il renvoie à une coutume qui peut remonter au Moyen Age. Selon la nature de l'événement, ils défilent seuls, en couple ou en famille, et sont

escortés. La sortie en famille est souvent celle de leur jour de fête. Car les géants sont souvent une représentation de notre modèle familial traditionnel : ils naissent, grandissent, se marient, fondent une famille et meurent comme les hommes. Leurs porteurs leur donnent vie durant les festivités : les géants ne font pas que se déplacer, ils dansent, saluent la foule, participent à la fête.

Nous ne sommes pas sûrs des origines de cette tradition, mais elles sont très lointaines. Leur première trace remonte au XVI^e siècle, avec les Gayants de Douai. GAYANT vient du patois picard et signifie géant. Il a vu le jour à l'occasion d'une procession en l'honneur de saint Maurand, patron de Douai, en 1530. Chaque année, le dimanche suivant le 5 juillet, à l'occasion de la Fête communale, Gayant, sa femme Marie Cagenon et leurs enfants, parcourent pendant trois jours les rues de Douai.

Cette pratique se propage jusqu'à la fin du XVII^e siècle, mais les réticences de l'église puis la Révolution freineront cet engouement populaire. Les Gayants tombent dans la désuétude, à peu près à la même période que les beffrois, et leur tradition renaît également au XIX^e siècle, en perdant complètement sa signification religieuse. Le goût pour le Moyen Age et l'idéal marchand a probablement contribué à leurs significations symboliques: Les géants figurent alors les fondateurs et les protecteurs des cités. Le phénomène s'amplifie au XX^e siècle, et les géants apparaissent dans les cités de taille modeste.

Nos ancêtres ont choisi de promener un géant en osier, recouvert de ses manteaux et attributs. L'osier et le textile ne sont pas sans rappeler le commerce florissant des communes du Nord célèbres pour la vannerie et le textile. Parmi tous ces héros, citons les plus anciens : Gayant et son épouse à Douai, Jan den Houtkapper à Steenvoorde, Phinaert le brigand et Lydéric le grand forestier des Flandres à Lille, sculptés au pied du beffroi de l'hôtel de ville, Come l'Atrébate, héros de la résistance face aux légions romaines à Arras, Bimberlot à Le Quesnoy, Reuze Papa et Reuze Maman à Cassel, Reuze Dame Gentille et ses enfants à Dunkerque, Gargantua à Bailleul, Martin et Martine à Cambrai, Binbin à Valenciennes, le pêcheur de Grand-Fort-Philippe et tous les autres... Dans le Nord-Pas-de-Calais, on en compte plus d'une centaine, une tradition qui perdure !

Notons que de nombreux géants de France et de Belgique font partie du patrimoine oral et immatériel de l'humanité. Cette reconnaissance atteste de l'importance de préserver ce patrimoine.

5.5.2. Les autres traditions

Les beffrois sont souvent associés au folklore local, tradition héritée de l'époque médiévale. La flèche, par exemple, est le reflet de coutumes mythologiques locales. Alors qu'Arras, Bergues et Douai optèrent pour le lion héraldique, Armentières et Bailleul surmontèrent leurs clochers d'une sirène, Béthune du dragon Beffy, pour d'autres ce fut la fée Mélusine, à Douai, les Fêtes de Gayant.

Parmi les fêtes notoires du Nord, celles de Comines, au mois d'octobre, héritière de la ducasse du Château fondée en 1884, qui s'achève le dimanche soir avec le jet de louches.⁴⁴⁰, pratiqué depuis le haut du beffroi. Lors du carnaval de Dunkerque, le dimanche précédant Mardi gras, ce sont des harengs qui sont lancés du haut du balcon de l'hôtel de ville, à Ypres des chats (en peluche aujourd'hui !).

Ces fêtes, au même titre que les cérémonies publiques, renvoient à une mise en représentation de la ville et à la notion de ville idéale. Ces rassemblements populaires au pied des emblèmes de l'architecture communale ne sont pas sans rappeler que celle-ci reflète le fondement de l'institution urbaine.

Les carillons occupent une place très importante dans le quotidien des habitants, ils sont une tradition locale, jouent les airs populaires régionaux, et rythment de leurs ritournelles les journées des habitants. Dans l'article du Journal du dimanche du 1er juin 2008, Adalbert Carrière, l'oncle de Dany Boon, à l'occasion de la sortie du film «Bienvenue chez les ch'tis», évoquait ses souvenirs en tant que carillonneur :

"Mon père, chantre de Bergues, se posait au petit matin aux quatre faces du beffroi et, à l'aide d'un porte-voix, chantait en flamand".

Ce type de rituel associe le beffroi à une appartenance identitaire et ethnique. L'ancien carillonneur situe le beffroi dans son cœur, et revendique un attachement affectif. Le patrimoine devient vécu, émotionnel. La profession d'Aldabert Carrière exacerbe probablement son sentiment d'appartenance, mais celui-ci doit être partagé par une partie importante de la population, particulièrement celle originaire de la région.

⁴⁴⁰ Deux légendes sont à l'origine de cette tradition. L'une raconte qu'à l'issue d'une foire, un exposant excédé de ses déboires aurait jeté ses louches aux badauds, l'autre veut qu'un seigneur de Comines emprisonné par un imposteur dans le donjon du château, ait jeté trois louches gravées à ses armoiries pour informer les habitants de sa présence et être ainsi libéré.

L'espace urbain ou théâtre urbain est signifiant parce qu'il est le lieu de l'expression urbaine, il est médiation. Certaines pratiques, comme le folklore, ritualisent l'espace et participent à cette appropriation des lieux. La valeur de ce patrimoine repose sur les formes d'expression populaires et traditionnelles qu'il met en scène, telles que les expressions et traditions orales, artistiques, artisanales, mais aussi les rituels et la mythologie, ainsi que des espaces culturels. Ce patrimoine se distingue par sa diversité culturelle, et est une composante essentielle du sentiment communautaire et identitaire.

Il faut toutefois distinguer la portée de fêtes traditionnelles, chargées d'histoire et aux animations plus récentes, qui relèvent plus d'attractions touristiques, dont la magie et l'émotion ressenties reposent plus sur le caractère spectaculaire du moment.

Douai, par exemple, présente désormais, à l'occasion de la fête communale de juillet un magnifique spectacle son et lumière avec embrasement du Beffroi, durant laquelle les célèbres Gayant sont mis en scène. La fête existe depuis longtemps, mais les artifices sont assez récents. Ainsi en est-il des nouvelles traditions, comme la descente du Saint-Nicolas ou du Père Noël, que nous pouvons apprécier à Arras, par exemple. Elles se sont développées parallèlement aux marchés de Noël, tradition de l'Est qui semble s'être répandue sur toute la France. Ces nouveaux rituels participeraient plutôt à ce que Gérard Regimbaud et Patrick Fraysse qualifient de « disneylandisation du patrimoine.⁴⁴¹ »

⁴⁴¹ Communication lors du colloque « Le Beau dans la Ville », organisé par le CEHVI, novembre 2007, Université François Rabelais, Tours. Actes à paraître.

6. La mise en scène socio-politique

Le beffroi a toujours fait l'objet d'une mise en scène sociopolitique. Sa raison d'être le prouve, il fut édifié en tant qu'attribut du pouvoir communal, et légitima donc l'existence et la reconnaissance de ce pouvoir, qu'il figura spatialement dans l'espace de la cité. La prospérité de la commune s'exprimait par les soins apportés aux édifices, la construction d'autres bâtiments, avec chacun sa destination pratique et symbolique.

Nous avons dit que les architectes ingénieurs flattaient la vanité des bourgeois par ces édifications. Elles étaient réalisées sur commande, et pensées comme un discours, un discours d'autant plus crucial que l'architecture était l'un des rares moyens de communication du pouvoir. La pierre était media visible, accessible à tous.

Ce contexte explique aussi les mises en scène plurielles dont le beffroi fait l'objet : architecturale, esthétique, sociopolitique. Lorsque nous étudions ces mises en scène, nous le faisons au travers des mêmes éléments architecturaux, spatiaux. Ces éléments avaient et ont toujours plusieurs fonctions, comme l'analyse sémiotique l'a démontré, et s'organisent donc en un système d'interprétations multiples.

Les monuments sont des manifestations urbaines et la ville est un espace de médiation, de communication. En tant que lieu d'échange et de pouvoirs, elle se doit d'être attrayante, et recherche un certain prestige, un certain rayonnement. D'où une mise en scène représentant, exprimant ce que Marcel Roncayolo appelle les « invisibles » : informations, échange, monnaie, spectacle, biens culturels.

Le paysage est une création artificielle et symbolique, il est un espace médiationnel par nature, qui lui-même est le théâtre de situations communicationnelles, médiationnelles. « Le paysage urbain est donc créé volontairement, comme support, légitimation, discours. »

Les bâtiments publics sont une manifestation nécessaire des usages quotidiens de la vie sociale, politique. Le beffroi peut être porteur de ce discours, en exprimer les valeurs, et s'affirmer comme une légitimation de celui-ci.

Les projets de redéfinition d'une ville, le recours à des techniques comme le marketing ne satisfont pas seulement une ambition politique, sociale, la représentation d'un pouvoir. Ils sont l'une des armes utilisées dans la compétition économique.

Le marketing va considérer la ville comme un produit et son objectif sera de la vendre. Il va donc valoriser ses avantages, maquiller ses défauts, proposer un habillage séduisant, le tout avec un discours médiatique convaincant.

La fonction esthétique est toujours essentielle car elle est une valeur ajoutée de la ville. Mais au-delà de cette qualité, elle met en scène le statut de la commune, sa personnalité et son rayonnement.

La mise en scène sociopolitique des beffrois conforte leur valeur identitaire, leur confère une assise. L'une des caractéristiques des communes du territoire régional est que celles abritant des beffrois de l'époque médiévale ont conservé en partie leur disposition initiale. Nous le constatons à l'observation des plans, et lorsque nous nous retrouvons dans le cœur historique de la cité, dont l'appellation est ici justifiée.

Par ailleurs, les places sont restées un lieu important car les us et coutumes populaires ne se sont pas dilués, nous venons de parcourir les nombreuses traditions de l'époque médiévale et leur pérennité protégée par leur récent classement. Mais elles sont aussi le lieu privilégié des marchés. L'existence de ces lieux, places, hôtels de villes et beffrois, et la permanence des usages ont préservé leurs significations. Camillo Sitte évoquait en cela les villes d'Italie⁴⁴², dont nous avons présenté les similitudes avec certaines places du Nord de la France et de la Belgique dans l'analyse comparative. Les fêtes populaires s'y déroulent toujours et elles sont toujours un rendez-vous quotidien, ce qui les prédispose à cette mise en scène.

Le schéma traditionnel des places publiques des communes du Nord de la France y contribue aussi fortement, puis qu'il participe à l'orientation de l'individu et donc à son identité. Même si le centre ne semble plus un impératif vital, il est toujours un lieu de vie intense, et il est chargé également d'une fonction mémorielle, mise également en scène lors de festivités, comme la présence du maire de Dunkerque et de son épouse durant le carnaval de Dunkerque, pour le jet de harengs.

⁴⁴² SITTE C., *L'art de bâtir les villes, L'urbanisme selon ses fondements artistiques*, Seuil, Points Essais, Paris, 1996, 186p., p4.

7. La dimension géopolitique du beffroi communal

7.1. Contexte introductif

Elle se justifie tout d'abord par la spécificité et la personnalité de la ville qui est à la fois le lieu des pouvoirs religieux et politique, et le lieu de rencontre. La prise en compte de ce contexte est impérative et décisive dans tout projet de réaménagement, réhabilitation ou redéfinition d'une ville et de ses quartiers.

Les acteurs décident de projets pour des raisons qui leur sont propres et souvent motivées, mais leur mise en application doit être soucieuse de la relation qui existe entre l'habitant et sa place dans l'espace, car cette relation est au fondement de son sentiment d'appartenance, de citoyenneté. Et la ville, avant d'être un ensemble d'objets, est un ensemble d'individus qui modèlent sa personnalité.

La réhabilitation adapte le domaine bâti aux exigences du confort moderne en préservant la structure. Toutefois, lorsque la pression foncière est forte, ce qui est le cas notamment dans les centres-villes, cette solution conduit également les ménages modestes à quitter les lieux. Parfois, les pouvoirs publics ont pris conscience de la nécessité de mener une politique active de réhabilitation des habitats anciens qui, par une modération de l'évolution des prix fonciers et immobiliers, assure le maintien sur place de ses occupants. L'urbanisme peut être parfois impuissant à régler le problème de l'accroissement considérable de certaines mégapoles. C'est à la condition que la ville devienne l'affaire des citoyens eux-mêmes, qui sont aussi citoyens, que chaque habitant pourra se voir reconnaître un véritable droit de cité.

C'est tout le problème qui s'est posé pour la réhabilitation du quartier Saint-Sauveur à Lille. La rénovation, radicale sinon brutale, a consisté en une démolition du quartier, pour cause d'insalubrité, et en constructions nouvelles. Très coûteuse, impliquant un usage important de la procédure d'expropriation, objet d'opérations spéculatives, cette méthode provoqua également le départ, pour des raisons financières, de l'ancienne population, et entraîna par définition une modification de la typologie des bâtiments et de la morphologie des quartiers.

Un autre exemple de réhabilitation mais toutefois fort différent est celui de Douchy-lès-Mines. Il faut noter plusieurs différences : la taille de la commune et donc l'ampleur du projet ; le contexte, l'état du quartier de la liberté n'était pas aussi désastreux, et l'époque. Ce dernier aspect a certainement joué en faveur des douchinois. Le projet lillois fut initié en 1921 et vit son aboutissement dans les années 1960-70 , et l'étude de Douchy lancée en 2001. Suite aux projets qui marquèrent les années 1970, les municipalités semblent devenir plus attentives aux problèmes de relogement des populations. Nous allons plus particulièrement nous intéresser à ce projet récent et voir comment il s'inscrit dans une dynamique géopolitique

7.2. La dimension géopolitique à travers un exemple : Douchy-lès-Mines

Les ambitions municipales de Douchy-lès-Mines s'inscrivent dans les projets géopolitiques de la région. L'objectif était de pourvoir la ville d'infrastructures modernes. Equiper Douchy du tramway a sûrement été motivé par des raisons pragmatiques. Valenciennes, commune voisine référente concentre bien des avantages, elle fédère par son poids institutionnel, et en tant que bassin d'emploi. L'inconvénient est qu'habiter valenciennes devient cher, voire inaccessible pour certaines couches de population et, qu'à défaut d'initiatives pour gérer positivement et efficacement cette situation, une ghettoïsation risquait de se développer dans la banlieue très proche. Il est fort probable que la volonté première ait été de réhabiliter certaines communes alentour, disposant d'infrastructures stables (réseau routier, administrations délocalisées), pour attirer de nouveaux résidents ; le point fort étant l'attrait immobilier.

La commune a tout à y gagner, car accueillir de nouveaux habitants implique un pouvoir d'achat plus fort, des foyers susceptibles de payer plus d'impôts, et donc de générer plus de recettes fiscales. Cet apport ne peut que redynamiser un contexte local sinistré. La commune peut donc envisager de développer des projets sur un très long terme, et s'inscrire dans une "spirale vertueuse", surfant sur de nouveaux revenus, et donc investir dans l'avenir.

Le simple fait de disposer d'une nouvelle infrastructure rapide pour faciliter ses déplacements quotidiens, d'annoncer de nouveaux services aux personnes : garderie, bibliothèque, etc., ne peut que rendre cette commune attractive. C'est s'engager dans un processus de rénovation individuel et municipal : les nouveaux arrivants payant un loyer raisonnable ont un pouvoir

d'achat supérieur, envisagent d'investir, et la municipalité veille à la satisfaction et au bien-être de ses habitants.

7.3. L'euro région

De nombreux projets qui voient le jour sur cette partie de territoire depuis maintenant une vingtaine d'années, sont pensés dans une optique européenne, puisque le Nord-Pas-de-Calais forme avec le Kent, la Flandre, la Wallonie et Bruxelles-Capitale l'« EUROREGION » depuis Le 21 juin 1991. L'objectif commun étant une fluidification des échanges pour une meilleure construction européenne.

Ces régions jouent sur la complémentarité de leurs relations pour optimiser toutes les ressources dont elles disposent. Tout d'abord, leur position géographique privilégiée, à savoir le tunnel sous la Manche et les grandes infrastructures Nord européennes ferroviaires, routières et fluviales, ne peuvent que leur servir. Les retombées de tels avantages sont extrêmement positives car elles concernent tous les domaines : économiques, scientifiques, sociaux, culturels et humains. Une telle volonté impulse forcément d'importants aménagements du territoire, des projets d'urbanisation, création de nouvelles infrastructures, projets culturels, initiatives concernant l'environnement et le tourisme.

Concrètement, nous avons pu le constater dans les infrastructures routières mises en place, l'autoroute littorale gommant la frontière belge, les TGV Eurostar et Thalys. La distance kilométrique n'est plus un problème et c'est l'un des grands projets de l'euro région, créer comme le disait Michel Delbarre « un espace de proximité, dense, que nos concitoyens respectifs auront à pratiquer et à partager de plus en plus. »

Dans cette Europe en devenir, les régions ont leur carte à jouer, et Le Nord-Pas-de-Calais l'a compris. Les communes plus modestes réagissent, sont solidaires et cela se traduit par des projets d'urbanisme, un aménagement du territoire : le tramway à Valenciennes qui embarque à son bord les localités voisines (Anzin, Hérin, Douchy...), les redéfinitions de communes (Saint-Pol-sur-Mer, Douchy).

Pour la ville de Douai, l'agence Seura a dessiné un écoquartier pour 12 000 habitants, qui mêle intimement logements, activités traditionnelles, équipements de proximité et agriculture. Le quartier est divisé en quatre "parcs" à dominante sportive, urbaine, maraîchère et forestière, reliés à la ville par un tramway. Le directeur associé de l'agence est David Mangin,

architecte, Grand prix national d'urbanisme 2008, qui a remporté le concours très controversé pour le réaménagement des Halles à Paris.

Au cœur de ces projets, le beffroi, symbole identitaire de la région, occupe une place symbolique et stratégique importante. Deux ans après la création de l'Euro région, le logo change, affiche sa couleur européenne et son dynamisme, il vient d'être redessiné en 2007. Sur les traces de la Belgique, les beffrois du Nord et du Pas-de-Calais sont entrés au patrimoine mondial en 2005, et ils recommencent à fleurir en des points stratégiques : Saint-Pol-sur-Mer, Douchy-lès-Mines, Valenciennes. Comparables à des balises, ils sont un repère, mais un repère chargé d'histoire, et qui semble affirmer haut et fort son dynamisme et son implication dans cette épopée européenne.

8. Une mise en esthétique

8.1. Les valeurs architecturales et esthétiques

Fleurons de l'architecture communale des anciens Pays-Bas depuis le Moyen Age, les beffrois ont assurément contribué à la beauté des villes qui les ont érigés. L'harmonie et la beauté du site reposait sur une relation triangulaire unissant les valeurs fonctionnelles, esthétiques et symboliques de ces tours et de l'ensemble architectural dans lequel elles s'intégraient ou étaient étroitement associées : hôtel de ville, maison échevinale, halles.

L'apparition d'un nouveau lieu, la Grand'place inscrivit spatialement la mise en scène de bâtiments majestueux, témoins d'une culture urbaine florissante : halles, beffrois, hôtels de ville, bourses :

« La morphologie des centres des villes anciennes s'apparente à celle des villes des Pays-Bas et de la Hanse : villes marchandes autour d'un marché, devenu Grand-Place, qu'entouraient les symboles de la puissance municipale (beffroi, hôtel de ville, église collégiale) et de l'activité commerçante (halles, hôtel du patriarcat) ; anciens quartiers artisanaux développés plus ou moins anarchiquement entre l'enceinte fortifiée et la Grand-Place qui ont déterminé l'actuel tracé des rues. »⁴⁴³

A l'époque gothique, leurs clochers se parèrent d'ornementations : carillons, horloges et jacquemarts vinrent rythmer la vie communale et leurs ritournelles inscrivent définitivement la suprématie du temps marchand sur le temps religieux. En effet, horloges et automates étaient l'apanage des nobles et des églises. La puissance communale se renforça donc par de tels attributs.

Arras, par exemple, abritait vingt-trois corps de métiers différents au XIV^e siècle et fut réputée pour ces célèbres tapisseries « Les Arrazi ». Le somptueux beffroi de style gothique flamboyant ainsi que les cent cinquante-cinq façades de style baroque flamand qui enjolivent toujours les deux places sont l'inscription architecturale d'une mise en esthétique de la prestigieuse cité drapière ; une mise en esthétique que l'hôtel de ville confirma dès le XIV^e et

⁴⁴³ *Les Pays du Nord, Nord-Pas-De-Calais*, écrit par DHERENT C. DUBOIS JJ FROMONT J R GROSHENS MC MARCHAND P PLATELLE H ROUSSEL H THUMERELLE PJ , édité par Christine Bonneton, Paris, 1994.

au XV^e siècle. L'architecture massive et défensive céda la place à l'élancement gothique. Les silhouettes s'affinèrent et prirent de la hauteur. L'utilisation de l'arc ogival alléga et agrandit les fenêtres et le sommet se para de flèches, clochetons, fleurons et autres motifs sculptés qui accentuèrent la verticalité des tours, s'intégrant dans de beaux ensembles qui scellèrent l'union des beffrois, halles et hôtels de villes dans leurs fonctions et dans leurs symboliques.

Le Nord-Pas-de-Calais en abrite de beaux exemples (Arras, Douai) mais les plus majestueux et les plus anciens demeurent en Belgique (Alost, Ypres, Tournai, Bruges). Les couronnements indiquaient une construction plus ou moins soignée, l'enrichissement de la cité. Leurs valeurs informative et communicationnelle étaient d'ailleurs importantes. Les seigneurs s'en prenaient souvent aux couronnements lorsqu'ils voulaient indiquer leur mécontentement en cas d'émeute et rester maîtres de la situation. Ces couronnements indiquaient aussi l'appartenance de la cité, ses croyances ou superstitions. Amiens coiffa son beffroi d'un bonnet de mayeur, d'autres beffrois choisirent la fée Mélusine, le dragon Beffy, le Lion des Flandres. Arras fut coiffé d'une couronne impériale, ce qui peut paraître incompatible avec le caractère municipal, mais le beffroi, en cette période de déclin communal, porta le signe de la Monarchie. Pendant la révolution, ce furent les bonnets phrygiens et coqs gaulois qui dominèrent en haut des clochers, que le caractère laïc préserva.

La volonté communale était de réunir en un point principal de la cité, la place, les édifices représentant ses fonctions et son pouvoir (beffroi, halles, bourse). La beauté des édifices témoignait de l'importance de la commune. Mais comment se définissait la beauté architecturale? Ou plutôt comment se donnait-elle à voir ?

Il semble que dans l'architecture médiévale publique, la beauté renvoie à une articulation entre la fonctionnalité du bâtiment, la qualité de sa construction et le soin apporté à son ornementation ; principes que nous retrouvons chez Vitruve et Alberti, exception faite qu'Alberti mena plus loin l'étude en considérant la dimension significative et anthropologique de l'édification. Ses trois principes semblent avoir été respectés dans la construction des beffrois. Au-delà de leur valeur fonctionnelle, la qualité des matériaux utilisés dépendaient finalement plus du budget de la commune que de la volonté des marchands. De plus, les constructeurs de l'époque étaient à la fois architectes et ingénieurs, spécialisés dans l'édification de ces bâtiments. Si la qualité de leur travail était reconnue, leur notoriété était assurée et ils étaient sous la protection des seigneurs et marchands.

Les communes enrichies étaient soucieuses d'embellir leurs beffrois, l'ornementation étant un signe de prestige, et pouvant également servir à glorifier, commémorer des événements importants.

Les raisons d'être de ces édifices ne furent jamais exclusivement fonctionnelles ; leurs valeurs esthétiques et symboliques s'affirmèrent dès leurs origines et motivèrent l'édification de beffrois contemporains (Douchy-les-Mines, Valenciennes...). Les beffrois rivalisaient alors de leurs atours pour refléter le rayonnement économique de leurs puissantes cités.

Les récupérations politique, sociale et symbolique dont il fait l'objet sous-entendent ce lien étroit entre la beauté, l'identité urbaine et la mémoire, et participent à sa « mise en esthétique.» Monuments historiques et pour vingt-trois d'entre eux, aujourd'hui, patrimoine mondial de l'humanité, ils affichent fièrement cette marque de reconnaissance, ce « label de beauté », qui peut désormais difficilement être contesté.

Essentielles dès le début, les valeurs esthétiques et symboliques des beffrois le sont restées, et les constructions contemporaines le confirment. Il fut incontournable pour Lille de posséder le plus haut beffroi : les villes voulant rompre avec leur triste passé industriel se tournèrent vers un meilleur avenir en construisant le leur, tel Saint-Pol sur mer⁴⁴⁴. Valenciennes⁴⁴⁵, jadis l'hôte d'un beau beffroi, suivit le mouvement et érigea le sien.

Les avis sur les deux dernières constructions sont partagés. Sont-ils sensés être de beaux beffrois, quels critères en font de beaux objets ? L'acceptation de ces édifices semble poser problème ou peut-être est-ce simplement l'acceptation ? Leur physionomie diffère tant des anciens que l'on peut s'interroger sur ce qui motive cette désignation. Pour Douchy-lès-Mines, la fonctionnalité du modèle de l'hôtel de ville à beffroi le justifie, et pour Valenciennes, l'œuvre est un symbole iconique. C'est l'appropriation du lieu, sa compréhension qui en fait alors un lieu identitaire, et d'une certaine manière beau.

8.2. Beau beffroi ou pastiche ?

La beauté d'un lieu identitaire repose essentiellement sur le rapport non savant que nous entretenons avec lui. Pour le touriste, l'expérience est différente, il se fiera à son ressenti, et ensuite aux brochures, documents et visites qui l'aideront à mieux connaître l'édifice, et donc

⁴⁴⁴ Cf. annexe 7.3.25

à mieux l'apprécier, ou tout au moins différemment. Le label Unesco est souvent un indicateur, et seul l'oeil averti verra dans l'arrière-plan d'un beau paysage urbain, le pastiche, comme à Arras ou Bailleul. Mais le plaisir des yeux, éprouvé ou non, est essentiel.

Le beffroi médiéval, en tant que lieu chargé d'histoire, revêt une certaine beauté, surtout pour les habitants. Il est un monument ancien, qui invoque l'enracinement, et cette sensation est rassurante. Notre rapport affectif aux lieux et à la ville historique nous place dans la durée du lieu, nous effectuons une sorte de pèlerinage.

Les beffrois régionalistes sont également chargés d'histoire, mais ils se distinguent surtout par leur connotation mémorielle. Ils sont un hommage et d'une certaine manière, inscrivent le passé dans le présent. La technique de construction, les matériaux utilisés, le choix de leur implantation dans le paysage, sont autant de critères qui confèrent à ces réalisations une beauté particulière, un *genius loci*.

Ce qui est commun à tous les beffrois du Nord-Pas-Calais, et qui serait en quelque sorte leur critère de beauté, pourrait être le lien social qu'il tente de consolider par leurs significations symboliques.

Sitte s'est interrogé sur la création d'une nouvelle beauté urbaine, qu'il n'a jamais définie, contrairement à ce que l'on a pu penser, comme une préservation de la ville du passé. Cette mauvaise interprétation tient du fait de son attachement à la ville historique, parce qu'elle nous renseigne sur notre histoire et peut revêtir un intérêt esthétique. Mais, ce respect du lieu n'exclut pas de se situer dans le présent et de se projeter dans l'avenir.

Sitte mettait en garde contre le désir de conservation à tout prix, le risque d'aboutir à des villes-musées, où l'on ne veuille rien détruire, ou alors où l'on veuille tout recréer à l'identique du passé, et donner ainsi naissance à des pastiches, point sur lequel Viollet-le-Duc exprimait les mêmes craintes. Ce fut d'ailleurs le travers de l'éclectisme et du régionalisme, un travers exacerbé par la perte de lieux au lendemain des conflits. Au-delà de « pierres », Les communes voulurent souvent restituer à leurs habitants leurs « racines » et recréèrent des paysages urbains étiquetés de symboles de l'architecture régionale ou locale. Ce dérapage donna lieu à des pastiches, où les anachronismes ne furent pas épargnés. Ainsi, la recréation

⁴⁴⁵ Cf. annexe 7.3.26

de Bailleul, cité flamande trop parfaite pour être honnête, qui fait grincer les dents de quelques amateurs de pierres!

Toute la difficulté, en architecture et urbanisme, est de préserver la beauté d'un site en la pensant au présent, afin de répondre aux besoins et attentes de la société.

Respecter le *genius loci* ne signifie pas copier les modèles anciens mais signifie révéler l'identité d'un lieu, sa beauté, et l'interpréter de façon nouvelle. Ce sont les édifices publics qui mettent à jour l'entente, ils concrétisent le sentiment partagé par tous, grâce auquel la vie de la communauté devient possible et significative. « Les édifices publics devraient apparaître comme des variations complètes et articulées des thèmes entonnés par les simples maisons ».

8.3. Au-delà des règles du beau

La ville s'affirme par sa fonction esthétique, mais aussi par sa dimension symbolique et imaginaire, ce qui la situe au-delà des règles du beau. La relation à la ville et à ses monuments est intersubjective. D'une part, notre perception est en constante évolution, parce que rien n'est figé. D'autre part, cette relation est affective, et donc variable selon notre humeur et notre disposition.

Le beffroi, tout comme le paysage naturel ou bâti, est affaire de relation entre un regard et un objet. Nous nous sommes intéressés au problème de la perception, à sa complexité et ce qu'elle pouvait signifier dans le filigrane. Instinctivement, nous ressentons le besoin de comprendre le sens de nos lieux, car celui-ci est fondateur de notre identité, de l'*habiter*.

Notre attachement peut se traduire par une personnification ou une conception anthropomorphique de notre ville et de ses monuments.

Aujourd'hui, nous nous interrogeons sur le concept de ville durable, sous réserve qu'on reconnaisse son bien-fondé. Lors d'une interview menée par le quotidien Le Monde le 15 décembre 2008, David Mangin exprimait son opinion :

« La ville durable, c'est celle qui peut changer pour s'adapter à de nouvelles conditions économiques, sociales et écologiques. C'est une ville passante, à l'inverse des environnements sécurisés qui se généralisent dans le monde entier. Une ville qui permet, au quotidien, d'accéder à des services élémentaires comme l'école ou les commerces sans avoir besoin d'emprunter sa voiture. Or la notion d'espace public libre d'accès et gratuit est de plus en plus menacée. »

Dans cet article, il défend l'idée de penser ludiquement la ville car, dit-il, « il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une métropole qu'on ne peut pas parcourir », comme Dubaï ou Shanghai, qui « créent des univers finis, binaires »

9. Médiation artistique des beffrois communaux

« On pourrait dire que le Moyen Age a eu une conception compartimentaire de l'espace, que la renaissance en a eu une conception scénographique et que l'art moderne en a une conception appréhensive.⁴⁴⁶ »

9.1. Introduction

Les différentes mises en scène du beffroi étudiées renvoient à la notion de représentation, de spectacle. Elles sont une médiation entre l'objet spatial et son destinataire ; à qui l'on adresse un message, plus ou moins explicite.

Les valeurs symbolique et identitaire du beffroi sont renforcées par ses différentes mises en scène. Elles participent à la relation que nous établissons avec le lieu, stimulent des images mentales, la construction de souvenirs. Les regards que nous posons sur ces monuments sont multiples, et sujet à interprétations. Ce qui est fondamental dans la symbolique du lieu, c'est ce qui relève de l'émotionnel, de l'imaginaire, ce que nous construisons individuellement et collectivement avec nos lieux et nos monuments, et la lecture de Julien Gracq ou de Proust en est une belle démonstration. Les attaches que l'individu noue avec son milieu sont autant motivées par le cadre esthétique de son environnement que par les aspects pratiques et la perception d'ensemble de son lieu. Ce qui révèle deux composantes indispensables au lieu : bien être et beauté.

9.2. Médiation littéraire

La médiation littéraire de la ville et de l'architecture publique sont des axes d'investigation des SIC. A titre d'exemple, le groupe « Culture et médiation » privilégie comme axe de recherche les qualités médiationnelles du patrimoine bâti. Les monuments, leurs significations n'existent que parce qu'ils sont des objets communicationnels sur lesquels nous déployons des médiations; que celles-ci soient littéraire, figurative, *internétique*, sémiotique. Le domaine des arts dans sa diversité est un ensemble de résonances aux tonalités variables, qui établissent

⁴⁴⁶ FRANCASTEL P., *Etudes de sociologie de l'art*, Paris, Gallimard, 1970, p.213.

une rencontre, un mélange ou une juxtaposition de notre imaginaire et de celui de l'auteur, pour finalement aboutir à de nouvelles perspectives de représentations et d'interprétations. « Il manque malheureusement le témoignage de ceux qui n'écrivent pas et dont les écrivains ne représentent pas nécessairement la pensée. Ils sont toutefois une mine appréciable de renseignements.⁴⁴⁷ »

9.3. Manifestations littéraires

La compréhension du caractère identitaire des beffrois nous conduit évidemment à l'exploration des documents d'époque, ou du moins des archives, retranscriptions de documents, documents littéraires, historiographiques, que nous pouvons consulter et dont la validité est attestée. Cette entreprise nous conduit aux remarquables travaux menés par Marc Bloch, qui sont une référence en la matière. L'auteur nous donne cet avertissement qui doit précéder toute réflexion sur le sujet, et qu'il convient de citer en raison de l'éclairage qu'il apporte sur l'état d'esprit d'alors :

« Legs fâcheux de l'historiographie classique, un parti pris oratoire et héroïque pesait sur les écrivains. Si certaines chroniques de monastères sont bourrées de documents d'archives, c'est que, modestement, elles se proposaient pour dessein presque unique de justifier les droits de la communauté sur son patrimoine. Un Gilles d'Orval, par contre, dans une œuvre de ton plus soutenu, se voue-t-il à retracer les hauts faits des évêques de Liège ? On le voit, rencontrant sur son chemin une des premières chartes de libertés urbaines, celle d'Huy, se refuser à en donner l'analyse, de peur « d'ennuyer » son lecteur⁴⁴⁸. »

Ce fait nous encourage à considérer l'historiographie comme une interprétation bien cavalière de l'histoire, d'autant que l'auteur précise plus loin :

« Par un curieux paradoxe, à force de respecter le passé, en en arrivait à le reconstruire tel qu'il eût dû être.⁴⁴⁹ »

Il ne faut pourtant pas négliger la lecture des chansons de gestes, textes héroïques en langue vulgaire. Leur caractère fictif voire mythologique est indéniable, mais elles n'en restent pas moins le témoignage d'une époque. Elles nous renseignent sur les mentalités, les goûts des gens. Aussi bien, quand on sait l'intérêt que les hommes de l'époque féodale accordaient au

⁴⁴⁷ SANSON P., « Approches des questions culturelles en sciences de l'information et de la communication », textes réunis par Michèle Gellereau, Travaux et recherches, éditions du conseil scientifique de l'université Charles-de-Gaulle - Lille 3

⁴⁴⁸ BLOCH M. « *Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné* », Enquête, Usages de la tradition, 1995, [En ligne], mis en ligne le 28 février 2007. p.96.

⁴⁴⁹ Ibidem p.97.

passé et l'agrément qu'ils prenaient à l'entendre conter, comment s'étonner si une tradition narrative descendit le fil des âges ? « Pour foyers de prédilection, elle avait tous les lieux où se rencontraient les errants : ces pèlerinages et ces champs de foire, ces routes de pèlerins et de marchands ».

Marc Bloch insiste d'ailleurs sur le plaisir qu'éprouvait l'homme du Moyen Age, quel que soit son statut, à se faire conter un récit. Ces récits se construisaient sur quelques faits réels, et ensuite se brodaient autour de cette réalité, ils pouvaient servir la glorification d'un chevalier, une bataille, par exemple. Il est certain, en effet, que dès ce moment circulaient, dans la France du Nord, des « chansons » héroïques en langue vulgaire⁴⁵⁰. La littérature abondante des XII^e et XIII^e siècles se caractérise par l'affabulation toujours plus abondante. « Tout ce que les chansons, à notre connaissance, renferment de véridique se retrouvait, sous une forme différente, dans les chroniques ou les chartes : s'il en avait été autrement, comment nous serait-il possible, aujourd'hui, de faire le tri ?⁴⁵¹ »

Nous arrivons ainsi à connaître les goûts des marchands, à l'aube de l'instauration des premières communes. Leur nomadisme les conduisait sur de nombreuses routes, et sur de longues durées. Ce mode de vie fut propice aux échanges entre jongleurs et marchands, et donc à la diffusion, tant économique, commerciale, que culturelle. C'est ainsi qu'apparaissent, dans ces récits, des descriptions de paysages étrangers, les us et coutumes d'ailleurs. L'intérêt pour notre étude est la contribution de ces textes à la diffusion des styles architecturaux par exemple :

« Ce furent assurément, leurs récits, avec ceux des pèlerins, qui apprirent aux jongleurs la nomenclature géographique de l'Orient et à ces Poètes du Nord firent connaître la beauté de l'olivier méditerranéen, qu'avec un naïf goût de l'exotisme et un admirable mépris de la couleur locale, les chansons plantent bravement sur les collines de la Bourgogne ou de la Picardie.⁴⁵² »

Les voyageurs faisaient escales dans les monastères et leur regard s'arrêtait sur un vieux monument dont les moines leur contaient l'histoire, « parce que la mémoire s'y accrochait à plus d'un vieux monument ; parce qu'enfin les moines ont toujours aimé à narrer »

« A vrai dire, la conception de la vie qu'exprimaient les gestes ne faisait, à beaucoup d'égards, que refléter celle de leur public : dans toute littérature, une

⁴⁵⁰ Ibid, p.98.

⁴⁵¹ Ibid, p.100.

⁴⁵² Ibid., p.103.

société contemple toujours sa propre image. Cependant, avec le souvenir, si mutilé fût-il, des événements anciens, plus d'une tradition réellement puisée au passé avait filtré, dont, à maintes reprises, nous rencontrerons l'empreinte⁴⁵³. »

Le Moyen Age nous a essentiellement laissé une médiation sur la vie citadine, sur son animation. Jacques Le Goff⁴⁵⁴, a mené une étude approfondie des manifestations littéraires du XV^e siècle, qui témoigne d'un profond mépris de la bourgeoisie pour le monde paysan. Cette hypothèse semble valable dans la mesure où cette littérature était inspirée par la bourgeoisie marchande. Nous avons vu par ailleurs, que la bourgeoisie avait instrumentalisé le peuple dans sa quête de pouvoir, et qu'elle l'avait ensuite dénigré; ce qui conforte cette interprétation.

Nous avons également montré que les rapports n'étaient pas aussi manichéens, et c'est pourquoi Le Goff a présenté plusieurs portraits de marchands de l'époque médiévale. Les textes rendent compte de cette complexité, et nous renseignent sur la signification de la commune, nous permettent de mieux comprendre les vicissitudes qui devaient marquer le XIV^e siècle et annoncer le déclin communal.

Voici un texte qui rend compte des pratiques des patriciens, texte cité par Le Goff, extrait des coutumes du Beauvaisis :

« Beaucoup de réclamations s'élèvent dans les villes de commune au sujet de la taille, car il advient souvent que les gens riches qui gouvernent les affaires de la ville déclarent moins qu'il ne doivent, eux et leur famille, et ils font bénéficier des mêmes avantages les autres gens riches, et ainsi tout le poids retombe sur l'ensemble des pauvres gens.⁴⁵⁵ »

Ces portraits de marchands rendent compte de la complexité de cette classe, dont les postures sont déterminées par les événements politiques et leurs intérêts. Ces textes informent d'une distinction entre un patriciat marchand et un marchand démocrate. Ce dernier pouvait être décrit comme un démagogue car il provoquait la haine des patriciens. Ainsi Le Goff nous restitue un portrait d'Henri de Dinant, bourgeois démocrate tracé par F. Vercauteren.⁴⁵⁶

La littérature médiévale transmet une représentation négative du marchand et le beffroi ne peut donc être mis à l'honneur dans cette littérature. L'argent est un pêché et place le

⁴⁵³ Ibid. p.107.

⁴⁵⁴ LE GOFF J., *Marchands et banquiers du Moyen Age*, Que sais-je ?, Presses Universitaires Françaises, Paris, 2006, 127p., p.54.

⁴⁵⁵ Ibid, p.55.

⁴⁵⁶ Ibid.

marchand en profond désaccord avec la morale chrétienne. Il existe des représentations littéraires et architecturales explicites⁴⁵⁷. Mais les marchands se rendent indispensables, même pour l'Eglise, et son regard se fera plus clément, s'adaptera aux nouvelles mentalités, elle acceptera l'idée de l'utilité publique du commerce, que nous retrouvons dans les écrits philosophiques, notamment ceux d'Aristote.

Cette image alors déformée du marchand démocrate disparaîtra de la littérature pour resurgir sous une forme idéalisée par le romantisme du XIX^e siècle et son goût pour l'idéal marchand.

Leon Battista Alberti, descendant d'une célèbre lignée de banquiers et marchands florentins, dépeint, dans son traité *De la Famille*, l'épopée et la décadence de ces puissantes familles qui passent de la renommée à l'oubli.

La représentation du beffroi va changer à partir du XVIII^e siècle, qui établit une rupture dans la représentation de la ville⁴⁵⁸. La ville se pense différemment. Le premier chapitre a décrit la ville médiévale comme une sorte d'entité autonome, protégée par son enceinte, avec sa propre organisation. Celle-ci se figurait au travers du tracé de ses rues, de l'aménagement, et des bâtiments publics, religieux, qui représentaient les pouvoirs coexistants.

La philosophie des Lumières véhicule une représentation et une perception plus rationnelles de la ville. Les mutations économiques, politiques, démographiques transforment le paysage urbain et les regards sur la ville se multiplient. Elle devient un objet de réflexion pour les techniciens, les ingénieurs, les médecins. Son caractère artificiel, luxueux, et l'inégalité qui y règne sont des thématiques récurrentes en littérature. Cette perception va influencer le regard des populations, les usages et les modes de pensées des utopistes et pré urbanistes. Objet d'études, sujet de réflexion, sujet littéraire, « la ville devient mythe, héros collectif et personnifié des bouleversements du XIX^e siècle, des peurs et des espérances.⁴⁵⁹ »

Le beffroi représente la fortune bourgeoise des bonnes villes qui se sont enrichies par la filature et le commerce des draps. A partir du XVI^e siècle, le pouvoir communal décline au profit du pouvoir royal. C'est la fin de la féodalité. De 1850 à 1950 se pose la question de l'héritage de l'ancien régime.

⁴⁵⁷ Ibid., p.78

⁴⁵⁸ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p., p.25.

⁴⁵⁹ Ibid., p.25.

Dans *Les Buddenbrook*, Thomas Mann va offrir une peinture très éclairante sur cette nouvelle classe sociale qui s'est fondée à partir du XIII^e et la complexité de sa composition. La bourgeoisie patricienne de Lübeck, ville franche de la Hanse, constitue la toile de fond sociale de la décadence d'une illustre famille marchande du XIX^e siècle. Rien n'échappe à son sens du détail qu'il relate d'une plume acerbe : description de cette classe, de ses rites, ses vices et ses conflits moraux, et les moyens peu scrupuleux utilisés pour sauver une famille de la faillite et du déshonneur.

Le romantisme, et des auteurs comme Hugo notamment, prennent le beffroi comme symbole du Moyen Age marchand. Ils transmettent cette image dans la mémoire collective, populaire. Le beffroi devient un édifice ni noble ni religieux ; il devient le symbole de la démocratie des villes marchandes qui s'opposent au pouvoir seigneurial et royal. Corot peint le beffroi de Douai. Peu à peu ces édifices deviennent le symbole anticlérical qui s'oppose au clocher et au donjon. Le beffroi a aujourd'hui pris une nouvelle signification.

L'autre contribution de Victor Hugo est son expression du caractère signifiant de l'espace urbain, (Barthes), il parle de la ville comme d'une écriture : « la plus grande écriture du genre humain ». Dans *Notre Dame de Paris*, les chapitres d'art et d'histoire sont extrêmement importants. La pensée esthétique, philosophique et la démarche historique sont un autre roman à lire, autre que celui d'un drame, d'une intrigue. Nous sommes face à un roman à tiroirs.

Barthes évoqua la modernité de l'œuvre d'Hugo, pour la médiation littéraire qu'elle offre : « celui qui se déplace dans la ville, c'est-à-dire l'utilisateur de la ville (ce que nous sommes tous), est une sorte de lecteur qui, selon ses obligations et ses déplacements, prélève des fragments de l'énoncé pour les actualiser en secret. Quand nous nous déplaçons dans une ville, nous sommes tous dans la situation du lecteur des *100 000 millions de poèmes* de Queneau, où l'on peut trouver un poème différent en changeant un seul vers ; à notre insu nous sommes un peu ce lecteur d'avant-garde lorsque nous sommes dans une ville. »

Baudelaire aussi exploitera cette métaphore « Toute phrase doit être en soi un monument bien coordonné, l'ensemble de tous ces monuments formant la ville qui est le Livre. » Il traduit cette nouvelle conception de la ville qui se met en place, l'intérêt que va témoigner tout un ensemble de personnes. Initialement, ces personnes sont impliquées dans cette problématique : des architectes, des archéologues, des gens de lettre... et possèdent une

connaissance savante des édifices, appréciant la richesse du patrimoine, l'harmonie du paysage urbain.

Parmi les écrivains qui ont grandement contribué à la médiation et à la préservation de notre patrimoine : Prosper Mérimée et Victor Hugo, dont nous pouvons apprécier le *Notes de Voyage pour le premier et les Carnets de France et Belgique*, pour le deuxième.

Victor Hugo de passage à Douai en 1837⁴⁶⁰ « Il y a là le plus joli beffroi que j'aie encore vu. Figure-toi une tour gothique coiffée d'un toit d'ardoise, qui se compose d'une multitude de petites fenêtres coniques superposées ; sur chaque fenêtre une girouette, aux quatre coins, une tourelle ; sur la pointe du beffroi, un lion qui tourne avec un drapeau entre les pattes ; et de tout cet ensemble si amusant, si fou, si vivant, il sort un carillon. Dans chaque petite lucarne, on voit se démener une petite cloche qui fait rage comme une langue dans une gueule. J'ai dessiné cette tour, et quand je regarde mon dessin, il me semble encore entendre ce joyeux carillon qui s'en échappait comme la vapeur naturelle de cet amas de clochetons. »

Son regard sur Arras est du plus grand intérêt et aurait pu servir les acteurs de ses aménagements et restaurations comme ils auraient pu éclairer les auteurs de la recréation de Bailleul :

« J'attendais mieux d'Arras. Je n'en suis qu'à demi content. Il y a bien deux places curieuses à pignons en volutes dans le style flamand espagnol du temps de Louis XIII (...) Sur l'une des places, la petite, il y a un charmant hôtel de ville du quinzième siècle accolé par un délicieux logis de la Renaissance. La façade serait admirable si les architectes du cru n'avaient pas eu l'idée de l'enjoliver, ce qui la fait ressembler à un décor gothique de l'ancien Ambigu. Maintenant, ils refont la tour du beffroi. Comment ils vont coiffer ce pauvre édifice !⁴⁶¹ »

Ainsi nous apprécions en tant que lecteur cette pluralité de regards dans lesquels on souvent l'impression de se retrouver, comme le plaisir de dominer une ville d'en haut, qu'il soit conquérant, et nous pensons à ces héros littéraires qui dominent le paysage, tel le personnage balzacien Rastignac :

« Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vis Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent avidement entre la colonne de la

⁴⁶⁰ HUGO V., *En voyage France et Belgique*, Dessins de Victor Hugo, Librairie du Victor Hugo Illustré, Paris, 103p., p.36.

⁴⁶¹ Ibid., p.35.

Place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « A nous deux maintenant ! »

A des moments qu'on a, pour beaucoup d'entre nous, vécus ou qu'on nous relate, comme Roncayolo :

« De son petit lotissement de banlieue, il montait sur les collines qui entourent la cité pour voir, à la tombée du jour, les lumières de la ville, devenues visée et espoir.⁴⁶² »

A laquelle font écho ces paroles de chanson de Mickaël Furnon, chanteur du groupe Mickey 3D :

Est-ce que t'as déjà vu les lumières dans la plaine ?
Quand on descend le soir des montagnes agiles
On dirait des étoiles qui s'raient tombées du ciel

Quand j'étais ptit j'croyais qu'c'était les f'nêtres des gens
Que si j'me concentrais, si j'regardais vraiment
J'pourrais peut-être les voir déambuler chez eux
Le jour où j'ai compris, qu'c'était les réverbères
J'étais un peu déçu, mon histoire était mieux.

Tu vois, la vie, c'est comme les lumières dans la plaine
C'est chouette, ça brille, mais c'est pas c'qu'on croît »

Tous ces témoignages littéraires sont autant de perceptions de la ville, dans ses traductions spatiales, mais aussi dans sa dimension sociale, humaine. Quelle(s) représentation(s) de la ville, quelles images nous donnent les observateurs de cette ville ?

La médiation écrite, quelle que soit sa forme, son genre, est essentielle dans la construction de notre rapport au lieu et dans la mémoire collective. Le langage joue un rôle extrêmement important, qu'il reste à l'état verbal, et encore plus lorsqu'il devient pérenne par l'écrit. Il est alors l'arme d'un projet urbain. Le rôle qu'il a contribué dans la renaissance des beffrois, et la construction de la mémoire collective est certainement considérable.

⁴⁶² RONCAYOLO M., in SANSON P. (sous la dir.), *Le paysage urbain : représentations, significations, communication*, Paris, L'Harmattan, 2007, 367p.

9.4. Médiation cinématographique

La ville au cinéma est une mise en représentation, à la fois esthétique et sociale, une représentation artistique. Le réalisateur observe et perçoit la ville, dans sa dimension spatiale et émotionnelle, et il nous la restitue de façon construite par l'œuvre cinématographique. Production idéale et matérielle, le cinéma consiste en une exploration formelle du hors champ de l'écrit traditionnel en sciences sociales. Roncayolo, « Le cinéma est un véritable diffuseur et interprète de paysages », mais cette restitution s'anime d'une fiction, d'un imaginaire, « les hommes sont alors en action, le paysage est habité⁴⁶³ ». C'est une représentation de la ville en mouvement, dans ses temporalités, contrairement aux autres médiations. Nous retrouvons cette médiation du temps de la ville dans la littérature, mais il appartient au lecteur d'imaginer librement l'univers de l'action d'après les descriptions de l'écrivain. Les films, lorsqu'ils scénarisent une ville, construisent une interprétation, fabriquent une représentation, une image.

Il est intéressant d'inventorier les films qui ont pris pour décor des communes possédant un beffroi, et voir comment il est utilisé comme élément de décor ou partie prenante de l'histoire. Peu de films l'ont scénarisé ; nous pouvons citer *Bons Baisers de Bruges*, premier film de Martin McDonagh, et *Bienvenue chez les chtis* de Dany Boon .

9.4.1. Bienvenue chez les chtis

Synopsis : Philippe Abrams, directeur d'une agence de la Poste à Salon-de-Provence dans les Bouches-du-Rhône, se retrouve muté deux ans à Bergues dans le Nord, près de Dunkerque, à la suite d'une supercherie.

Le film de Dany Boon est une comédie, une reprise d'une partie de son spectacle, qui a servi de base pour l'écriture du scénario. Dans le journal du Dimanche du 10 mars 2008, il déclare porter son sujet depuis toujours. « Ses premiers spectacles étaient le brouillon de ce qu'il nous dit aujourd'hui au cinéma sur ses racines ». Il utilise l'humour, les clichés sur la région du Nord, qu'il scénarise (pluie, cités ouvrières...) dans le joli cadre de Bergues, pour offrir aux spectateurs une autre image de la région.

⁴⁶³ Sous la direction de SANSON P., *Le paysage urbain : représentations, significations, communication*, Paris, L'Harmattan, 2007, 367p. p.28.

Sa célébrité lui garantissait une certaine audience, donc l'assurance de faire passer un certain message. Dans le Journal Du Dimanche du 24 février 2008, l'humoriste déclare ne pas en revenir que La Voix du Nord, dans le sillage de la sortie du film, ait lancé, mardi, un sondage sur la "fierté d'être Ch'tis": 93 % de gens interrogés se disent fiers de leur appartenance au Nord-Pas-de-Calais. « Notre identité est aussi forte que l'identité corse, ou basque par exemple. Mais nous, j'ai l'impression qu'on est presque exclusivement tournés vers les autres et vers l'extérieur", explique notre "professeur Coron". »

Il semble évident que la perception du film ne fut pas la même pour les nordistes et les autres spectateurs. Les habitants de la région, surtout ceux de Bergues, pouvaient se reconnaître dans le film, alors que les autres spectateurs ne possèdent pas cette connaissance affective des lieux. Cette identité culturelle apparaît explicitement à travers le témoignage de l'oncle de Dany Boon, carillonneur de Bergues dans le journal du 1^{er} juin 2008 :

"Mais quand il a vu son beffroi et son carillon ainsi starisés, il a ressenti une grande fierté car le carillon se situe là, tout près du coeur".

Beaucoup d'habitants éprouvèrent le sentiment que leur région était réhabilitée aux yeux de tous, ses belles plages et ses jolies villes flamandes, l'accueil chaleureux. Bien entendu, ces propos sont à modérer. S'il est vrai que ce film fut, pour beaucoup d'habitants du nord, un moment d'émotion, l'engouement des spectateurs est surtout provoqué par les leviers humoristiques du film, qui en font un divertissement familial et consensuel. Nous pouvons nous interroger sur la polémique provoquée par le film, entre les inconditionnels de Dany Bonn et les personnes qui dénoncent la caricature faite du nordiste ouvrier, ivrogne. Mais il faut surtout resituer le film qui n'a pas d'autre prétention que d'être une comédie donc une fiction à tonalité réaliste. Les conclusions de notre enquête de perception confortent cette conclusion.

9.4.2. Bons baisers de Bruges

Synopsis : Suite à une mission ayant mal tourné à Londres, deux tueurs à gages irlandais, Ray et Ken se réfugient à Bruges, sur ordre de leur patron, Harry, pour se faire oublier. Ken découvre avec plaisir les monuments et ruelles médiévaux, contrairement à Ray, agacé par cette ville, et choqué d'avoir assassiné malencontreusement un enfant. Harry ordonne à Ken d'assassiner Ray, mais veut qu'avant sa mort, il ait la chance de découvrir Bruges, « ville de

contes de fées, avec ses canaux, et ses cygnes », comme lui l'a découverte enfant, à l'âge où le petit garçon a été tué.

Le film « *Bons baisers de Bruges* » peut sembler proposer une représentation du beffroi tout à fait différente, mais c'est surtout le genre du film et la façon dont il est filmé, traité qui changent. Il existe un point commun entre ces deux représentations du beffroi : l'aspect patrimonial et identitaire du monument est scénarisé, les procédés, et surtout les ambiances, étant toutefois différents.

Cette manière d'appréhender l'espace public ne livre pas d'emblée son objet. Pourtant, l'ouverture du film se fait sur une présentation exclusivement imagée de la ville médiévale, de ses monuments, de ces rues. Mais aucun lien ne semble exister entre ce que l'on voit et ce que la voix « off » raconte : l'imagerie de type documentaire, montrant simplement le décor des protagonistes du scénario du film, est totalement détachée du discours en voix-off introduisant les prémices de l'histoire qui va nous être racontée.

Cette appréhension situe cet espace public plutôt au bout, jamais atteint, du processus de son émergence. Processus qui lui-même emprunte plusieurs chemins. L'espace public montre désormais son importance en tant que structuration des espaces de transition : un fil invisible tendu entre deux perches... D'un côté de belles images de la ville, dignes d'un documentaire, et de l'autre une intrigue liée à cette ville par un fil, que l'on découvre progressivement. Le film se caractérise par sa capacité à exprimer dans le non-dit. Pas une seule fois il ne montre de façon descriptive l'objet étudié. Il est pourtant présent, presque tangible. Sa hauteur en devient presque écrasante par rapport aux basses vicissitudes des personnages.

Le beffroi apparaît dès le début du film et sera la toile de fond et le théâtre de plusieurs scènes. Le mot beffroi n'est jamais prononcé (il est décrit en tant que tour) et son histoire est à peine évoquée. Mais le spectateur découvre l'édifice à travers de nombreuses prises de vues. Quelques moments sont particulièrement intéressants : une image qui offre un plan fixe des trois tours de Bruges rivalisant de leur verticalité sur le territoire citadin, une scène en haut du beffroi sur la balustrade, où l'on domine à travers le regard de l'acteur l'ensemble de la vue de la Place de Bruges qui rappelle celle de Sienne. A ce moment, le personnage imite un tueur, qui aurait de cet emplacement un champ de vision fort appréciable, cette scène révèle implicitement le caractère défensif de ces tours.

Autre scène clé, la scène finale sur la place, une catharsis exacerbée par le lieu dans lequel elle se déroule, sur le point central de la ville, à une période particulièrement animée, avec pour théâtre l'impressionnante tour médiévale, l'interminable escalier en colimaçon étroit et la vue des pièces de monnaie qui pleuvent du haut du beffroi, avant la chute mortelle du protagoniste sur cette place.

Et, comme toile de fond, Bruges ville féerique, sublimée par les illuminations et la période de Noël, figuration décalée, voir inapproprié au synopsis, beaucoup plus violent et négatif.

De ces deux exemples, nous pouvons conclure que le cinéma a incontestablement une valeur médiationnelle et peut contribuer à la production de connaissance, mais il ne formule pas de nouveaux concepts, contrairement à la médiation scientifique. Cette médiation procède bien plutôt d'une exploration formelle d'un concept existant, exploration qui prend la forme d'une phénoménologie dialogique, d'où sa faculté à générer d'autres systèmes d'interprétations. Notre interrogation s'articule donc autour du concept et de son instanciation, et d'établir la relation de ces deux pôles dans une double perspective : permettre à l'audience de saisir l'un au travers de la compréhension de l'autre.

9.5. Autres représentations et médiations

Beaucoup d'autres représentations et médiations existent, nous allons les présenter brièvement.

9.5.1. La médiation graphique et visuelle

Nous pouvons l'apprécier au travers de plans, gravures, croquis et dessins et nous renvoyons pour cela à la documentation en annexe, abondante mais non exhaustive. Les plans sont une médiation nécessaire à la compréhension des lieux. Ils nous renseignent sur la forme de la ville, son évolution dans le temps et nous permettent de nous orienter dans l'espace. Or, nous avons établi l'importance de l'orientation dans la construction de notre identité. C'est l'une des premières choses qu'un syndicat d'initiative fournira : un plan et généralement, il nous entourera les points centraux de la ville, qui font partie de notre connaissance collective sémantique des lieux.

Les gravures dont nous disposons peuvent nous renseigner sur les différentes physionomies du beffroi au fil des siècles. Nous devons toutefois les considérer avec prudence. Prenons par

exemple la gravure d'Amiens en 1520, d'après un tableau de la Confrérie du Puy⁴⁶⁴. La présence du palmier n'est assurément pas crédible et illustre l'analyse de Marc Bloch sur la transmission orale entre jongleurs, marchands et artistes, et les détails « exotiques » qui apparaissent dans bien des modes d'expression.

Elles doivent toutefois être considérées comme celle des logettes d'Amiens de 1574, dont on retrouve la trace dans le traité entre l'échevinage et le charpentier. Les gravures de Gourdain du XVIII^e siècle nous donnent une représentation de la visibilité des tours de l'extérieur de la ville, et la gravure de la foire Saint-Jean au pied du beffroi, de Duthoit, atteste que le cadre urbain du beffroi et sa fonctionnalité n'ont pas changé depuis le XIX^e siècle.

Les dessins de Victor Hugo qui illustrent les descriptions de ces carnets de voyage sont une représentation précise et importante des Beffrois de France et de Belgique. Ses oeuvres sont conservées aujourd'hui dans son musée de la place des Vosges à Paris.

La peinture fut un art privilégié, apprécié des marchands, d'abord comme marchandise de luxe, puis comme pièce de collection ou moyen d'expression de leur puissance. Nous avons vu que les bourgeois ont agi par mimétisme, afin singer et se fondre dans la noblesse. Ils imitaient leurs modes de vie et leurs pratiques culturelles. Ils devinrent parfois des collectionneurs, dont le goût peut être discuté. Ils devinrent maîtres dans l'art de passer commande. L'un des plus célèbres exemples, qui inspira récemment le réalisateur Peter Greenaway (*La ronde de nuit* de Peter Greenaway) est tableau portant le nom de « la Compagnie de milice de Frans Banning-Cocq et Willem Van Ruytenburch ». Ce tableau, de 1642, est une commande des marchands d'Amsterdam auprès de Rembrandt, alors au sommet de son art et de sa gloire. Amsterdam est alors la ville la plus prospère du monde occidental. Il accepte avec réticence de peindre ce portrait de groupe de la milice civile d'Amsterdam. Il découvre une sombre conspiration de ces puissants marchands, l'assassinat d'une personne gênante, pouvant nuire à leurs intérêts. Il utilise la peinture commandée comme une toile accusatrice. Cette manœuvre lui vaudra les foudres des marchands. Les conspirateurs jurèrent alors de se venger de la toile accusatrice. Ils organisent sa ruine sociale et financière. Peter Greenaway compare ce tableau au *J'accuse* de Zola. « Une accusation contre les très riches ploutocrates, les douze familles qui régnaient alors sur Amsterdam et y faisaient la pluie et le beau temps dans les années 1640. Rembrandt a compris que les commanditaires du tableau

⁴⁶⁴ Cf. annexe 7.6.2.5

avaient assassiné un rival qui leur barrait la route et il a utilisé la toile pour les mettre en accusation. Les historiens ont déterminé qu'il y avait 51 éléments mystérieux... »

Il semble falloir attendre le XVIII^e siècle pour que le beffroi soit le thème central d'un tableau. Parmi les plus belles représentations de beffroi dont nous disposons, nous pouvons citer Watteau au XVIII^e et Corot au XIX^e⁴⁶⁵ qui représentèrent le beffroi de Douai, mettant en scène sa hauteur. La physionomie du beffroi n'ayant pas changé entre les deux dates, nous pouvons comparer ces deux peintures.

Louis Watteau réalisa en 1780 une toile « la famille du Grand Gayant de Douai » à l'occasion du retour des géants de la cité⁴⁶⁶. La tour, au centre des géants, figure le centre spatial et temporel de la fête et semble surplomber de façon exagérée la cité. Chez Corot, elle s'élève au centre exact de la toile. Les deux peintres soulignent ainsi la symbolique marchande des tours, sises au cœur de la cité, chez Corot au cœur de son tableau.

Si Watteau exprimait par sa toile l'engouement collectif provoqué par le retour des géants, Corot fut, quant à lui, certainement influencé par le goût des arts du XIX^e siècle pour l'idéal marchand.

La photographie est également une médiation, elle renouvelle le regard que nous portons sur l'édifice, saisit et fige des moments, cette particularité la distingue du cinéma où les images sont animées, en mouvement et prennent sens dans le tout qu'elles forment avec l'action. Photos d'amateurs, de journalistes, de photographes...Elles offrent une multitude de représentations, d'interprétations : esthétique, politique, engagée, pédagogique, promotionnelle..., Associées à la médiation internetique, elles occupent, avec les séquences filmiques, une place de choix parmi les medias actuels. L'accès est facile, immédiat, gratuit.

9.5.2. Médiation télévisuelle, médiation internetique

La médiation télévisuelle concerne surtout l'information autour du beffroi, leur classement, les événements spectaculaires comme l'embrasement à Douai, le carnaval de Dunkerque, leur classement au Patrimoine Mondial, les animations exceptionnelles liées aux Journées du Patrimoine.

⁴⁶⁵ Cf. Annexe 7.3.10.5

⁴⁶⁶ Cette procession commémore la victoire de la ville de Douai sur les Français et célèbre l'ordre marchand . Le Gayant fut fabriqué en 1530 par la corporation des manneliers (fabricants de paniers d'osier) et Madame

La médiation internet est, quant à elle devenue omniprésente, au sens où elle semble surpasser tous les autres médias. Grâce à l'Internet, nous pouvons accéder à une partie considérable du patrimoine écrit, revoir les émissions télévisuelles ou réentendre les émissions de radio, consulter toutes les formes de représentations de beffrois, sans contrainte d'horaire.

Depuis leur classement au patrimoine mondial, les sites mettant à l'honneur les beffrois abondent. Nous les retrouvons sur les sites de leur commune, les sites des associations, institutionnelles, d'information régionales, les blogs.

Le site de l'Unesco nous informe sur l'histoire de leur classement et présente une cartographie très lisible des monuments. Le site de l'association beffrois et patrimoine propose des fiches signalétiques des différents monuments. Les villes et le site wikipedia nous proposent une présentation plus détaillée de chaque beffroi.

Cette médiation est devenue très ludique, les sites proposent une découverte approfondie du monument et des animations : films, ritournelles des carillons.

Le site de Saint-Pol sur-Mer est remarquable pour sa lisibilité et son interactivité. Il propose une présentation thématique du beffroi : son histoire, le carillon, les jacquemarts, les témoignages. L'histoire de la ville est relatée, mais aussi l'histoire de la construction, ses motivations, les ambitions de la commune, les enjeux. La présentation du carillon et des jacquemarts est plus ludique : nous pouvons apprécier le son de chaque cloche, et toutes les heures nous entendons en ligne le beffroi carillonner, animation appelée « Vivre à l'heure de Saint-Pol-sur-Mer ». Nous découvrons également l'histoire du carillon et des jacquemarts, différentes anecdotes. Les témoignages sont intéressants car ils regroupent les différents points de vue des acteurs impliqués dans le projet.

Un autre site appréciable est celui de Douchy-lès-Mines qui établit un lien avec une page présentant le projet de redéfinition, son histoire, ses enjeux, son suivi. Il procède d'une initiative qui vise à faire des habitants les acteurs de leur ville, en affichant une grande transparence.

Citons aussi d'autres sites comme celui de l'INA et de la Voix du Nord. Nous pouvons accéder ainsi accéder aux archives de manière rapide et efficace. A titre d'exemple, nous pouvons sur le site de l'INA revivre les travaux d'aménagement pour Télé Lille Nord Actualités, un document datant du 1^{er} janvier 1956. Il retrace l'épopée du transfert des studios du beffroi Saint-Sauveur au Boulevard de la Liberté.

La Voix du Nord, quant à elle, propose de revisionner le montage du beffroi de Valenciennes sur la place d'Armes⁴⁶⁷.

Enfin, le beffroi est aussi un support de communication fort apprécié dans la région, ce qui confirme son caractère identitaire. Le beffroi figure, tel un sceau, sur les documents municipaux et régionaux. Il orne, avec d'autres monuments, une médaille de la Monnaie de Paris à l'effigie de Lille. Nous le retrouvons partout : dans les noms de rue, sur les enseignes des commerces, sur les boîtes de gâteaux et de confiserie, les emballages alimentaires (boulangerie, boucherie), il orne de nombreuses cartes postales, des timbres, autocollants, tampons... Mais, si nous nous attardons sur le passé, le beffroi était un code visuel identitaire fort au Moyen Age, et ce code est resté d'une grande force suggestive malgré la place d'autre média aujourd'hui.

En tant que support de communication, il légitime sa valeur identitaire et parfois symbolique. Ainsi, le Cateau-Cambrésis a nommé la télévision locale « Beffroi Vision », qui diffuse sur le réseau câblé du Cateau-Cambrésis des reportages au cœur de l'actualité de sa ville et de son pays. Ce point élevé fut mis à profit pour y placer des antennes, qui ont notamment permis des opérations test ou pionnières.

⁴⁶⁷ Cf. Figure 177 : L'édification du nouveau beffroi de Valenciennes - source: La Voix du Nord.

10. Représentation et construction d'un mythe

« Le paysage de notre vie n'est pas un pur flot de phénomènes, il a des structures et des significations. Structures et significations qui, à un moment donné originel, ont été ces mythologies (cosmologie et cosmogonie) qui ont constitué les bases de l'habiter. Une phénoménologie des lieux naturels devrait prendre la mythologie comme point de départ. » Norberg-Schulz

Au même titre que la ville est avant tout un ensemble d'individus, l'histoire est aussi le récit d'une épopée humaine qui se pense dans sa mobilité, ses mutations. Notre intelligence évolue, est en mouvement et participe à l'évolution de nos institutions, de nos croyances. Il existe une corrélation entre les idées de l'intelligence humaine et l'état social d'un peuple.

Il importe de savoir se replacer dans le contexte de l'époque, pour appréhender ce que pouvait être la perception de la ville, de la société. Cette recontextualisation nous aide à mieux comprendre le présent. Si nous voulons élucider l'histoire des significations du beffroi, de ses réinvestissements sémantiques, nous devons nous renseigner sur l'histoire des représentations et significations de la ville et de son patrimoine, et estimer son implication sur les destinations symboliques de notre objet spatial.

10.1. Représentations de la ville et mythe

La ville médiévale, nous l'avons décrite, est en Europe et dans les anciens Pays-Bas, fortement en Flandre, une ville structurée, organisée de façon autonome, délimitée par son enceinte et tout cela n'est pas sans portée symbolique. Nous renvoyons à la charte, aux libertés civiles et communales et aux attributs et privilèges octroyés par cette charte. Ce fut l'époque du renouveau économique, la réouverture du circuit commercial maritime, à partir de laquelle une époque florissante débuta. La renaissance, reprenant les modèles de l'Antiquité -qu'ils soient économiques, culturels, artistiques, urbanistiques ou esthétiques- renforce certaines valeurs, notamment celles liées à la notion de cité.

Cela ne fut pas sans répercussions sur les projets d'aménagement, urbanistiques. La ville, dès le XVII^e siècle, a manifesté, par son architecture, un retour à la régularité, la symétrie et cela

est motivé au-delà l'esthétique car des exigences utilitaires expliquent et déterminent ce choix.

La philosophie des lumières modifie la représentation de la ville, et en diffuse une critique négative qui influence les projets opposés à l'urbanité, que les utopistes exposeront au début du XIX^e siècle.

Dès lors va changer notre appréhension du phénomène urbain. La ville va alors se définir dans ses projets par une volonté d'articuler aspects économique, géopolitiques et sociaux (Owen, Fourier, Cabet). Les projets architecturaux vont alors être considérés dans leur dimension géopolitique et sociale. (Michel Chevalier, Victor Considérant)

« la centralité doit fixer dans un même lieu le centre historique, topographique, fonctionnel et le centre symbolique, que la grande ville doit être refondue en un système unique, que l'utopie des ingénieurs, comme l'action des hygiénistes, pousse à la régénération des vieux quartiers.⁴⁶⁸ »

D'autres pensées et regards sur la ville se développent au XVIII^e. Elle n'est plus autonome mais subordonnée dans sa structure, son organisation et ses règles : elle est un « lieu d'exercices de fonctions », et ouvre à bon nombre de critiques dénonçant sa luxure, son manque d'éthique.

« Le discours des Lumières, à travers les grands textes philosophiques ou les romans, dresse le bilan désastreux de la grande ville et surtout des capitales : perversion des mœurs, éclatement de la communauté, lieu de l'inégalité, du luxe insolent et de la domination. La critique morale s'achève en critique sociale. Ce n'est plus seulement l'incohérence de la ville ancienne qui est condamnée, c'est la société constituée dans la ville nouvelle qui abâtardit jusqu'aux formes architecturales et leur enlève leur majesté.⁴⁶⁹ »

Pourtant la ville est aussi considérée comme un lieu de services qu'il faut ouvrir aux peuples. D'où le renouvellement des utopies. Une utopie de l'aménagement, qui essaierait à travers le territoire les institutions urbaines, rompant la division entre ville et campagne (Buonarroti et les babouvistes, Boullée). La ville capitale est ainsi sauvée, chargée d'une mission didactique, dans le Paris régénéré de 2440, qu'imagine Louis-Sébastien Mercier (Paris, Mémoire des nations), comme dans le rêve de Boullée : « Je me figure ce plan ressemblant à

⁴⁶⁸ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p., p.33

⁴⁶⁹ Ibidem.

l'arbre de science. D'un centre commun partiraient toutes les ramifications bienfaites qui s'étendraient dans toutes parties de l'Empire. ⁴⁷⁰»

L'industrialisation, qui débute peu après les projets utopistes, fut une composante à posteriori de ce débat, et elle contribua à la reconstruction de tels chantiers. L'industrialisation influence certains projets utopistes, qui s'orientent en faveur de l'architecture industrielle et rurale. Nous sommes alors aux premiers balbutiements de l'industrialisation en Angleterre et des représentations découlent de cette perception émergente. Par ailleurs, la croissance des grandes villes conduit à une morphologie urbaine fondée sur l'échange, l'infrastructure routière et tente de s'adapter au contexte politique, intellectuel, culturel.

Au XVIII^e la perception de la prospérité, le renouveau des idées va modifier les mentalités. Le commerce s'étend au-delà des villes, nous assistons aux prémices de l'ère industrielle. Les lumières sont le siècle des débats, des polémiques nourries par des intellectuels, des artistes de philosophes mais aussi des ingénieurs, des techniciens, des médecins.

Résoudre le problème d'hygiène est une préoccupation majeure dès le XVIII^e siècle, car les plus grands fléaux sont les épidémies. Médecins et ingénieurs vont initier un aménagement de l'espace urbain : établissement de règles pour un sol urbain « assaini » sur le plan de l'hygiène, et cela ira plus loin puisque la circulation est aussi affaire de médecine puisqu'elle est affaire d'hygiène. Marcel Roncayolo pointe d'ailleurs l'analogie des corps sociaux et du corps humain, qui se retrouve dans la notion de fonction voir l'encyclopédie de Diderot et les travaux de Jean-Claude Perrot⁴⁷¹.

L'industrialisation impulse une meilleure diffusion des échanges. Elle se traduit par la modification des tracés, des voies de circulation, la construction de ponts, l'aménagement des ports, des aqueducs, de toute une infrastructure routière. Cela est important : la ville se définissait jusqu'à présent à partir de ses bâtiments et va désormais se définir à partir de ses voies. Cela veut dire aussi qu'on fait respirer la ville en régulant et maîtrisant mieux ses flux et afflux.

La propreté matérielle engendre la propreté humaine, puisque désencombrer les rues comme l'explique Roncayolo, c'est aussi réglementer « la police des rues » et « laisser à l'exercice

⁴⁷⁰ Ibid. p.30.

⁴⁷¹ Ibid. p.29.

des fonctions le territoire urbain. » Les murailles, les enceintes freinent l'ouverture des villes matériellement et mentalement.

Cette perception est fondatrice de la construction de mythes. Symboliquement, cela signifie qu'au-delà des pensées développées au siècle des Lumières, de cette réflexion sur la gravitation et les déplacements de population, cela va se traduire par l'œuvre d'architectes visionnaires comme Boullée, et nous renvoyons pour cela aux travaux d'Albert Lévy.

Faire respirer la ville implique de faire exploser les ceintures qui l'empêchent de respirer. Autrefois, la cité s'identifiait par ses bâtiments, et surtout ses monuments. Sa mise en scène architecturale témoignait de cette relation triangulaire entre les fonctions utilitaires, esthétiques, et symboliques. Et celle-ci reposait sur l'enceinte, les portes et la place avec ses bâtiments communaux, figures de l'architecture civile qui ne se justifient plus au XVIII^e siècle. Ce nouveau contexte motive l'initiative du désempolement, dont nous pouvons constater les conséquences sur la commune de Laon⁴⁷², qui en perdit son enceinte et ...son beffroi.

« J'ai dit dans Notre-Dame que l'imprimerie a tué les églises, j'aurais pu ajouter que l'artillerie a tué les forteresses » nous dit Victor Hugo dans ses *carnets de voyage* .⁴⁷³

La situation sera toutefois différente dans le Nord de la France et l'ensemble des anciens Pays-Bas. Les beffrois n'ont pas toujours perdu leurs fonctions utilitaires. La construction du beffroi d'Aires-sur-la-Lys⁴⁷⁴ en est la manifestation. Certains beffrois exercent toujours une partie de leurs fonctions, et leur dimension symbolique, ainsi que celle des enceintes et portes, ne semble pas tout à fait éteinte. Le désempolement sera, en ces contrées, quelque peu freiné.

Pour ce qui est des anciens Pays-Bas, s'ajoute la spécificité géographique, le voisinage de la frontière⁴⁷⁵, précise Marcel Rocayolo, en référant aux travaux d'Albert Babeau sur la ville sous l'Ancien Régime. L'auteur souligne la difficulté d'assimiler la ville à « une agglomération indéfinie ». Il revient sur le contrôle des octrois, nécessité matérielle et nous interroge sur l'idée d'un espace fini comme « condition de l'idée de projection, de plan. »

⁴⁷² Cf. annexe 7.1.1.2

⁴⁷³ HUGO V., *En voyage France et Belgique* , Dessins de Victor Hugo, Librairie du Victor Hugo Illustré, Paris, 103p, p.36.

⁴⁷⁴ Cf. annexe 7.4.1

⁴⁷⁵ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps* , Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p.

Cette conscience « latente » de la portée symbolique et signifiante de l'architecture sauvegardera ce qui au XIX^e siècle, grâce à certaines personnes (Séroux d'Agincourt, Hugo, Mérimée etc), accédera au statut de patrimoine, et les monuments, en tant qu'œuvres faisant référence, seront reconnus et protégés.

Le prolongement de la pensée des Lumières, de l'industrialisation, de celle des hygiénistes, médecins, utopistes ingénieurs, se traduit par l'articulation entre utopies sociales, pensée urbaine et projets de réseaux qui participent à l'évolution des idées. Les représentations et images de la ville ancienne négative persistent. Le souvenir des épidémies, surtout celle du choléra de 1830 a ancré dans la mémoire collective la connotation sale, dégradée et dangereuse, mortelle de la ville.

Le fait de vivre entassés comme à Paris suscite une peur sociale. On accorde à nouveau de l'importance à l'unicité de la ville, comme si tout devait être en ordre pour qu'on se sente à l'abri, en sécurité. Il s'agit de réfléchir à la localisation des activités mais aussi aux fonctions qui caractérisent la grande ville P63. Le centre n'est « alors que l'expression la plus élaborée et la plus intense de la place que tient la capitale dans la nation »

Le mal de Lille décrit par le docteur Villermé c'est aussi cette agglomération des hommes, entraînée par l'industrie. Nous retrouvons, dans le filigrane de tels propos, les effets a posteriori, de l'utopie des ingénieurs, comme de l'action des hygiénistes, l'idée d'une ville épurée. Effets qui influencèrent sûrement la régénération des vieux quartiers, comme à Calais, Lille, où les problèmes de salubrité ont persisté bien après le passage de Victor Hugo dans le quartier Saint-Sauveur.

10.2. La construction du discours médiationnel

Le romantisme du XIX^e siècle a inscrit certaines images convenues dans l'inconscient collectif, entre autres celles d'un Moyen Age chevaleresque et d'une vision simplifiée, voire édulcorée de l'indépendance communale. Les restaurations et reconstructions du début du XX^e siècle, le travail de mémoire effectué par les institutions municipales, ont entretenu cette mythologie urbaine dans la mémoire collective. Cela aboutit souvent à une perception peu pertinente de l'édifice et signifie que les citoyens ont une connaissance superficielle, affective, voire erronée de leur histoire locale.

L'œuvre des architectes régionalistes comme celle de Louis-Marie Cordonnier répondit aux attentes des municipalités désireuses de rendre hommage aux « héros » de la guerre et de recréer un lien social fragilisé par les événements politiques. Il s'inscrit dans la tradition archéologique du XIX^e siècle, défendue notamment par Séroux d'Agincourt, en soignant la valeur symbolique des édifices édilitaires et nourrit une mythologie urbaine de la commune.

Le beffroi, symbole des libertés civiles peut être perçu comme un mythe social. Ce que nous lisons sur l'histoire des beffrois n'est qu'une fenêtre sur tout un pan de l'histoire, la réalité est beaucoup plus nuancée et complexe.

Ce qui peut nous frapper, c'est la légitimité dont profite la médiation culturelle et touristique des beffrois. Leur discours ne soulève aucune remise question, comme si c'était un fait avéré. Le caractère institutionnel de la médiation se suffit à lui-même. Nous pouvons nous interroger sur le travail d'investigation mené pour rédiger ces textes médiationnels, qui clament en chœur que le beffroi est depuis toujours le symbole des libertés civiles, un symbole du peuple. Effectivement, si les recherches commencent au XIX^e siècle, cela peut se comprendre. Et une lecture aussi simple de l'histoire ne surprend personne, comme si le monument était figé, et que sa signification n'avait jamais été modifiée par la mobilité de l'histoire.

Pour qu'un écrit acquière un statut historique, il a besoin d'être lu et, la plupart du temps, d'être l'objet d'une réécriture. Il n'y a aucune raison de penser que le processus qui consiste à conserver en mémoire un récit dont on a pris connaissance par l'écrit est tant soi peu différent de ce qu'il est pour un autre dont on a pris connaissance en l'écoutant. Les mêmes processus psychologiques entrent donc en ligne de compte. C'est ainsi que G. Duby, le spécialiste du Moyen Age, écrit à propos des soldats qui ont combattu à la bataille de Bouvines au XIII^e siècle : « Je les observais comme Margaret Mead avait observé les Manus. Aussi désarmé qu'elle, mais pas plus.⁴⁷⁶ »

10.3. Le rôle de la médiation littéraire dans la construction d'un mythe

L'état d'esprit est probablement une explication possible, car cette classe bourgeoisie, dont on connaît les origines, est en représentation dans la figuration des villes au XIX^e siècle. *La*

⁴⁷⁶ BLOCH M. « *Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné* », Enquête, Usages de la tradition, 1995, [En ligne], mis en ligne le 28 février 2007.p.,28.

comédie humaine nous dépeint cette nouvelle société, constituée à la fois de cette classe dominante d'une ville spéculative, mais aussi la ville de la démocratisation. La littérature est alors porteuse de mythes de la ville, de Balzac à Zola, pour la ville ouvrière. Nous pouvons aussi citer Daly, *Coketown* de Dickens pour l'Angleterre.

Ces auteurs ont représenté les grandes villes et capitales mais ce qui est intéressant c'est que les traits nouveaux de l'urbanisation, ce vers quoi tend la morphologie urbaine y est exacerbée et nous donne des pistes de réflexion de compréhension sur la place, le statut, les représentations de notre objet architectural d'étude. Toutes ces représentations, que nous retrouvons dans *la Bête humaine*, *l'Assomoir* vont entretenir, comme le démontre Roncayolo, un mythe social de la crise urbaine, qui identifie la situation des travailleurs avec la misère physique et morale et l'associa à ce milieu⁴⁷⁷. Ce mythe peut facilement se nourrir car les populations ont souffert et souffrent encore d'épidémies qui elles aussi ont inspiré la littérature a posteriori. Le traumatisme profond occasionné par l'épidémie de choléra de 1830 se ressent dans *le Hussard sur le toit* de Giono, et *la Peste* de Camus indique que ces tragédies humaines ont marqué l'individu en profondeur.

Germinal de Zola, inscrira pour longtemps le mythe social d'une région ravagée physiquement, économiquement, et socialement par le contexte économique et urbain. L'adaptation qu'en fera Claude Berri, et la chanson populaire *les Corons* de Pierre Bachelet, entretiendront ce mythe. Un mythe d'ailleurs que désiraient briser les Gens du Nord. Cela ne signifie pas qu'ils rejettent ce pan de leur histoire, ce qu'ils rejettent c'est l'image qu'elle a générée, le regard de l'autre. Ce ressenti s'est exprimé lors des témoignages recueillis par Le Journal du Dimanche le 10 mars 2008, à la sortie du film de Dany Boon :

« Les autres ont d'abord apprécié la belle image que le film donne de leur région, "la plage de Bray-Dunes, le paysage filmé depuis le beffroi de Bergues". Enfin fiers d'être nordistes, lassés des moqueries et des préjugés, ils se sont approprié le film, au point de parcourir cette ville devenue leur bel emblème. »

Le fait qu'une personne de chez eux les représente, et que sa notoriété lui permette de parler en leur nom et d'être entendue, a peut-être contribué à l'ériger en tant que personnalité

⁴⁷⁷ RONCAYOLO M., *Lectures de villes, Formes et Temps*, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p.p.32.

symbolique de la région après le Général de Gaulle, dans le sondage de la Voix du Nord du 27 janvier 2009.⁴⁷⁸

Parmi les techniciens qui s'intéressent à la ville, devenue pour eux un objet et un laboratoire d'investigation, les médecins et hygiénistes, dont le vocabulaire a probablement encouragé une conception anthropomorphe de la ville. Cette personnification de la cité et de ses monuments contribue à la construction de mythes. Ce procédé stylistique permet de représenter, d'associer la réalité urbaine à des émotions, on parle de ville triste ou heureuse, les beffrois deviennent fous et amusants sous la plume de Hugo etc. Le matériel s'humanise, au-delà du fait d'être une conception humaine. Cette perception que nous livrent les artistes participe à l'attachement aux lieux, et renforcent notre sentiment identitaire, d'appartenance.

Dans le Nord, nous pouvons évoquer le texte d'une chanson qui, représente pour beaucoup de nordistes l'un des symboles identitaires de leur région. Pourtant, c'est surtout la Belgique qui est dépeinte dans ces paroles mais l'appropriation, il est vrai, se fait naturellement, en raison de ce qui unit ces territoires au-delà de frontières administratives, somme toute, pas si anciennes. Cette chanson est une illustration explicite de la construction d'images mentales et de mythes par la médiation artistique.

10.3.1. Le plat pays, Jacques Brel

Brel crée un univers mythique dans cette chanson très bien analysée par Stéphane Hirschi. L'analyse de l'univers brélieux par Hirschi peut servir de modèle à d'autres commentaires de texte littéraires, faisant l'objet d'une étude médiationnelle, visant à mettre en lumière le caractère identitaire du beffroi pour les habitants du plat pays.

La chanson est une invitation au voyage, dans un univers poétique. L'auditeur/spectateur –car les interprétations théâtrales, vécues de Brel sont une composante majeure du texte- se laisse guider, s'aventure et explore ces nouvelles contrées, sans même s'en apercevoir.

Cette chanson est « l'aboutissement du géo-anthropomorphisme brélieux » : au lieu de décrire un pays et ses habitants, Brel suggère la vie du pays lui-même, qui transparait à travers sa peinture, il mythifie le gris, le flou,, donne du relief et de la vie au plat pays :

⁴⁷⁸ HIRSCHI S., *Chant contre silence*, NIZET, Paris, 1995, 518p.,221-228.

« avec des cathédrales pour uniques montagnes,
et de noirs clochers comme mâts de cocagne
où des diables en pierre décrochent les nuages »

L'architecture est ici signifiante, le milieu bâti prend sens dans le milieu naturel, harmonieusement. Les mâts expriment le caractère festif du plat pays, ses kermesses, l'animation de ses rues.

Pour Hirschi, le second couplet de la chanson de Brel est « baigné entièrement par une aspiration verticale et spirituelle qui contamine tout l'espace. Le plat pays n'a pas de montagnes, mais la volonté emblématique de ses habitants, il a su se bâtir les siennes, et animer la pierre. »

L'histoire dans ce couplet sert de support au mythe géographique, et l'influence italienne, manifeste en particulier en architecture avec l'importation du baroque, en est transfigurée : « de mouvements d'idées elle devient mouvement liquide : « Avec de l'Italie qui descendrait l'Escaut. »

11. Médiation patrimoniale des beffrois communaux

« Le patrimoine a explosé dans tous les sens ... Révolution silencieuse et pourtant décisive. On est passé d'un patrimoine étatique et national à un patrimoine de type social et communautaire où se déchiffre une identité de groupe; et, donc, d'un patrimoine hérité à un patrimoine revendiqué. »
Pierre Nora

11.1. Eclairage historique

Selon M. Foucart, le patrimoine est un ensemble de monuments et de documents, une œuvre qui fait référence. Ce document est le témoignage du passé, il peut être un monument architectural ou un livre d'exception. Ce nouveau regard sur les objets qui se formalise à partir du XIX^e siècle, assure la sauvegarde de bâtiments comme le beffroi.

Le patrimoine renvoie à la notion du beau, de l'esthétique. Nous avons tendance à transférer en un objet une volonté d'idéal, qui peut influencer notre jugement. Généralement, le recul nous amène à un jugement plus objectif.

Le patrimoine culturel est l'ensemble de valeurs qui sont conservées, protégées, car elles témoignent d'une mémoire de la culture. Le lieu se révèle alors l'inscription de la mémoire pour une commune, il devient mémoire urbaine, historique et sociale, ce que nous pouvons affirmer pour les beffrois des communes du Nord de la France.

C'est vraiment au XIX^e siècle que des écrits et des actions se font en vue de la sauvegarde du patrimoine et d'une véritable reconnaissance du patrimoine architectural. Des archéologues comme Séroux d'Agincourt⁴⁷⁹, Alexandre Lenoir⁴⁸⁰ ou Camille Enlart⁴⁸¹ firent redécouvrir l'art gothique. Naquirent alors des sociétés savantes composées de notables le plus souvent, passionnées d'histoire. Elles défendaient et oeuvraient pour la préservation de leur patrimoine

⁴⁷⁹ SEROUX D'AGINCOURT, Jean-Baptiste. *L'histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au seizième*, 6 volumes, Paris, Treuttel et Würtz, 1811-1820.

⁴⁸⁰ Archéologue français, il s'est battu contre le vandalisme révolutionnaire et ouvrit au public le Musée des Monuments français en 1795.

⁴⁸¹ ENLART, Camille. *Hôtels de ville et beffrois du Nord de la France*, Paris, éd. Henri Laurens, 1920.

local. Ces sociétés ainsi que les artistes partageaient le plus souvent une conception identitaire de l'histoire⁴⁸².

Avec Sitte, la beauté est soulignée, mais l'interprétation de ses travaux tend à considérer les monuments comme des pièces de musées. C'est avec la lecture de Sitte de Gustavo Giovannoni⁴⁸³ et ses propres réflexions (l'urbanisme face aux villes anciennes) que le regard sur la ville historique s'inscrit dans une dynamique. On respecte ce patrimoine, sa valeur esthétique, mémorielle tout en l'intégrant dans notre cadre spatial contemporain, avec ses besoins, ses attentes, ses usages.

Victor Hugo remet à l'honneur l'image d'un Moyen Age « marchand » et par la même occasion son symbole architectural, le beffroi. Ses *carnets de voyage*, au-delà de la qualité littéraire de ces descriptions et du ton humoristique de l'ensemble, mettent en lumière la qualités de nombreux sites et monuments, et la nécessité d'œuvrer pour leur sauvegarde, ou d'éviter des restaurations dépourvues de goût. Nous avons citer les quelques lignes dédiées à l'hôtel de ville d'Arras, nous pouvons également relater ceux à l'encontre de Cambrai et Valenciennes.⁴⁸⁴

« Cambrai, merveille de l'ennui. » Un hôtel de ville classique et ignoble coiffé d'un gros-horloge, que les naturels du pays vous montrent avec orgueil, parce que, disent-ils, il a été fait par un berger (qu'est-ce que cela me fait que Tircis ait fabriqué cette horloge ?)... »

« Valenciennes ne vaut guère mieux que Cambrai. Il y avait là un fort noble et fort sévère beffroi du quatorzième siècle ; mais il y a cent ans, on lui a masqué le pied avec un lourd pâté dorique et on lui a mis une pierre rococo en pierre bleue la plus vilaine du monde... »

Même s'il est vrai que le beffroi symbolisa les libertés civiles et l'installation du pouvoir communal, cette fonction n'était pourtant pas une et perdit toute légitimité du XVI^e au XIX^e siècle. Pourtant elle s'inscrit comme fonction emblématique du monument dans la mémoire collective.

Les historiens locaux entretinrent cette signification symbolique. Le « drôle de petit beffroi » qu'affectionnait jadis la population lilloise, explique A. de Lauwereyns de Roosendaële,

⁴⁸² Laure DELRUE explicite ce point dans sa thèse *Les chantiers du pouvoir urbain, Beffrois et hôtels de ville de la fin du Moyen Âge en Flandre française*, soutenue en 2001.

⁴⁸³ Gustavo GIOVANNONI (1873-1947) était un architecte, ingénieur et historien de l'art.

⁴⁸⁴ HUGO V., *En voyage France et Belgique*, Dessins de Victor Hugo, Librairie du Victor Hugo Illustré, Paris, 103p.p.36.

«semblait vouloir faire fine taille », au début du XVII^e siècle. Sa démolition esseula le joli beffroi de l'ancienne Bourse. La Première Guerre Mondiale et l'incendie de l'hôtel de ville furent une tragédie et l'une des priorités de la nouvelle municipalité fut de « construire un beffroi plus haut qu'il n'en fût jamais, à l'image de la confiance, de l'espoir que la population meurtrie conservait néanmoins dans son cœur... »

Ce passage illustre la volonté commune des historiens locaux, leur contribution à une reconnaissance pérenne de ce symbole. La création de la revue « Le Beffroi, Art et littérature moderne », au tout début du XX^e siècle, prolongea cette démarche. S'y exprimaient essentiellement des poètes et peintres du Nord : Jean Pattou architecte-peintre de Lille ou Jean-Pierre Couprie, Jean Bellegambe. Ces écrits ainsi que les restaurations architecturales furent nourris par la médiatisation et médiation de l'édifice et se traduisirent finalement par une des formes les plus modernes de récupération symbolique : la création d'un logo⁴⁸⁵

Les représentations artistiques des beffrois au XIX^e siècle contribuèrent au geste de conservation de ces tours. La notion de patrimoine implique cette volonté de sauvegarde. Leur réhabilitation dans la mémoire collective peut être interprétée comme une réconciliation du citoyen avec son passé, dans la mesure où le Moyen Age était jusque là perçu comme une période obscure de l'histoire. La redécouverte de cette période entraîna un engouement pour ces vestiges du passé ; d'où les campagnes d'inventaire menées par les premières administrations en charge des monuments historiques, la célèbre mission de Prosper Mérimée à travers la France durant une trentaine d'années depuis 1834 dont nous pouvons apprécier les notes de voyage, l'appréciation minutieuse de notre patrimoine et sa consternation devant l'abandon de si belles œuvres. Pascal Sanson souligne sa contribution déterminante à cette « réinvention du patrimoine », Mérimée qui « consacre la médiation patrimoniale par le texte descriptif et savant.⁴⁸⁶ »

⁴⁸⁵ La récupération d'un symbole identitaire.

« Le beffroi a pris une nouvelle signification : il est le marquant de l'identité régionale du Nord-Pas-de-calais. Cette destination est en fait au cœur des préoccupations de la région depuis le début des années 1980. En cette époque de mutation économique profonde, la région décida de se repositionner en termes d'image. Il s'agissait de rompre avec l'image industrielle de la région pour réhabiliter l'esprit d'entreprise. Rappelons que la région fut parmi les premières à utiliser cette démarche. Elle prouva de fait son attachement à l'esprit d'entreprise. Richard Rapaich fut chargé du projet et procéda par une méthodologie objective: le sondage. le thème central de ce sondage visait à déterminer ce qui , pour les gens du Nord, était le plus emblématique de leur région. Trois symboles significatifs en ressortirent : le cœur, le beffroi et le terroir. Les deux premiers furent retenus et formèrent le logo de la région. » www.nordpasdecals.fr

⁴⁸⁶ SANSON P., « *Approches des questions culturelles en sciences de l'information et de la communication* », textes réunis par Michèle Gellereau, Travaux et recherches, éditions du conseil scientifique de l'université Charles-de-Gaulle – Lille 3.

Le patrimoine bâti fut reconnu pour sa valeur symbolique, sa rareté. Plus le beffroi est ancien, plus il nous rappelle nos origines, c'est sa valeur d'ancienneté. Le patrimoine nous renvoie à nos racines. Il est le symbole de notre enracinement dans la terre. Comme le précisait André Chastel : « Sont patrimoniaux l'édifice, le complexe d'architecture, le tracé, qui, dans le cadre de nos vies, révèlent et symbolisent la lenteur de l'histoire. »

On lui reconnaît aussi sa valeur matérielle, la qualité des matériaux utilisés, sa valeur scientifique, l'intérêt commun qui en fait un monument. Ces œuvres ont une valeur d'échange, elles sont parlantes, signifiantes, comportent un aspect esthétique important et ont également un intérêt politique car elles représentent un certain type de société, de pouvoirs, et un intérêt social. Le beffroi a de la valeur car une classe sociale s'en est emparée.

La valeur du patrimoine est donc plurielle. Les objets patrimoniaux n'ont pas de valeur d'usage mais une valeur d'échange fondée sur l'ancienneté, la rareté et sur le témoignage esthétique, politique et social que ces objets sont sensés rendre. Dans un entretien de De Gandillac avec Lévi Strauss, Lévi Strauss montre qu'un objet est beau dès qu'il est détourné de sa finalité usuelle⁴⁸⁷.

Les valeurs portées par les beffrois justifient ce geste de recherche d'identité au travers d'une mémoire, et le rassemblement de quelques mythes fondateurs. Au-delà du geste de conservation, à la base du patrimoine, se précise et s'affirme la consolidation du lien social, c'est le paradoxe entre continuité et changement abordé dans notre premier chapitre au travers de Giedion et Norberg-Schulz..

Le beffroi, par son statut patrimonial s'est sacralisé. Il donne à l'imaginaire social une nouvelle vie. Les mémoires se trouvent en effet inscrites dans des espaces : expositions, fêtes populaires, folklore. Tous ces rituels l'investissent en tant qu'objet identitaire et patrimoine vécu, ils en font un patrimoine fédérateur, qui donne vie au lien social.

Le patrimoine historique, architectural et urbain connaît aujourd'hui un succès planétaire, qui soulève de nombreuses interrogations. Elles concernent principalement l'action des acteurs politiques, pour qui sa connaissance, sa conservation et sa restauration sont devenues un enjeu. Françoise Choay⁴⁸⁸ pense qu'il faut chercher les réponses au-delà de la valeur de l'art et du savoir ; et de l'aspect attractif des loisirs dans notre société. L'investigation qu'elle a

⁴⁸⁷ *Entretiens avec Lévi-Strauss*, Paris, Plon 10/19, 1980, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac.

menée et qu'elle nous restitue, dans son ouvrage *L'Allégorie du patrimoine*, nous invite à considérer plus attentivement la nature de cet héritage dans son rapport avec l'histoire. Nous devons procéder à une « remontée aux origines, une archéologie des notions de monument et de patrimoine historiques », afin de comprendre l'incidence de la mémoire et du temps. Cet éclairage du culte actuel du patrimoine et des abus dont il peut faire l'objet met en lumière leur incidence sur la crise de l'architecture et les villes.

Comme nous le précisent Michèle Gellereau et Bernadette Dufrêne « restituer la dimension historique, c'est montrer que toute action de médiation s'inscrit dans un contexte qui n'est jamais stabilisé mais évolue en fonctions d'intérêts sociaux⁴⁸⁹ » Plus loin, les auteures rappellent que « la spécificité de la médiation culturelle française » s'explique en partie par « une tradition nationale de la démocratisation de la culture », qui se manifeste au travers de quelques événements majeurs de notre histoire culturelle, comme la Révolution Française, l'instauration des maisons de la culture, ou la création du centre Georges Pompidou et son incidence sur la vie culturelle en France et à l'étranger.

Beaucoup d'actions culturelles, de dispositifs médiationnels prétendent favoriser la communication sociale. Mais comment évaluer leurs retombées, la légitimité de leurs discours et de leurs actions ? Lorsque nous parlons de démocratisation et de décentralisation de la culture, nous devons nous interroger sur les publics concernés, et sur les acteurs impliqués dans ces projets, leur domaine de compétence.

11.2. Communication et médiation institutionnelle

Michèle Gellereau et Bernadette Dufrêne nous rappellent que « penser le rapport de la culture avec les publics que ce soit en termes de transmission ou de communication, c'est instituer une politique ». Elles reviennent sur la « dimension idéologique et politique » dans « les missions qu'assigne le législateur aux institutions culturelles ». Les acteurs se positionnent en fervents défenseurs d'une démocratisation de la culture, l'accessibilité à tous. L'implication des populations est essentielle, car l'objectif de cette démarche est aussi la création d'un lien social, la pérennité d'une identité culturelle, du sentiment d'appartenance. Mais, comme le

⁴⁸⁸ CHOAY F., *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992, 2006.

⁴⁸⁹ DUFRENE B. GELLEREAU M., *De la médiation culturelle aux médiations culturelles*, Hermès, 38, 2004, p200-206.

fait remarquer Gellereau, en se référant à Fumaroli, on se soucie guère de savoir si le public concerné était demandeur.

Il s'agit souvent dans ces projets d'amener des publics nouveaux, sensibles, à la culture, alors qu'ils semblent ne pas se sentir concernés. Il faut alors s'interroger sur les raisons de cet apparent manque d'intérêt, et tenter d'amener la culture à ces publics, s'ils ne viennent pas à elle. Nous retrouvons ces motivations lorsque nous lisons les supports médiationnels sur certains projets culturels de la région Nord-Pas-de-Calais, notamment ceux utilisant le beffroi comme support ou légitimation d'une communication médiationnelle, tels « Les beffrois de la culture » et « Les beffrois du Louvre-Lens. »

11.2.1. Les beffrois de la culture

Ce projet s'inscrit dans la manifestation « Autour de Lille 2004 », initiée par la région Nord-Pas-de-Calais. Quatre associations régionales se sont investies dans ce projet en affirmant la volonté commune de « démocratisation de la culture et d'accessibilité à tous les publics.⁴⁹⁰ » Mais ce projet sert également la valorisation de l'action régionale, le soutien apporté aux associations culturelles, et la contribution de la région à leur rayonnement.

Pour amener les populations à la découverte d'œuvres de musées, ils décidèrent d'exploiter un lieu identitaire, dans lequel chacun pourrait se reconnaître. Or quel lieu pouvait le mieux représenter et symboliser ce projet si ce n'est le beffroi ? De janvier à décembre 2004, Cet événement a investi, tour à tour, douze hôtels de ville de la région, cités modestes éloignées de l'offre culturelle.

Toutes abritèrent une exposition, des municipalités comme Denain, Orchies, Aniche, Avesnes-sur-Helpes, Hesdin...Des chefs-d'œuvre des musées nationaux furent associés aux riches collections des musées régionaux. Ces expositions regroupaient des peintures, des sculptures et des objets d'art. Les publics éloignés des musées purent ainsi découvrir de grands chefs-d'œuvre, exceptionnellement venus jusqu'à eux. L'accès à l'ensemble des expositions était gratuit.

Nous retrouvons, dans ce projet, la dimension idéologique et politique présentée par Michèle Gellereau et Bernadette Dufrêne. En préface de l'ouvrage rédigé pour présenter et garder une

⁴⁹⁰ *Les beffrois de la culture*, association des conservateurs des musées du Nord-Pas-de-Calais, Somogy éditions d'art, région Nord-Pas-de-Calais, décembre 2003, 216p., p.9

trace de ce projet, la région précise le travail accompli par une équipe de médiation, les acteurs associatifs, culturels et scolaires, pour servir au mieux l'organisation des visites guidées et permettre un « accompagnement personnalisé⁴⁹¹ ».

11.2.2. « Les beffrois du Louvre-Lens⁴⁹² »

1 Le choix du site

Il est avant tout symbolique. Le site de Lens, ancien carreau de Mines, était à lui seul un argument convaincant, puisqu'il implique une population qui n'a pas forcément accès à la culture, et pour qui cette pratique culturelle n'est pas un automatisme.

De plus, il est l'expression de « la reconnaissance de la Nation pour un territoire plusieurs fois meurtri, tant par la guerre que par l'exploitation intensive du charbon, puis par la fermeture du dernier puits lensois en 1986. Aujourd'hui, la situation économique et sociale reste marquée par un chômage élevé (15 % de la population active). »

« A l'exemple de la Tate à Liverpool ou du musée Guggenheim à Bilbao, le Louvre à Lens entend participer au renouveau du territoire et à son changement d'image. »

Le choix est donc judicieux pour des acteurs soucieux de démocratisation et d'accessibilité à tous les publics.

À cela s'ajoute la position géographique idéale. Placée entre Lille et Arras, les deux chefs-lieux des départements de la région, au carrefour des autoroutes A26 (Calais-Reims), drainant la clientèle anglaise, et A1 (Lille-Paris), passage obligé des Belges et des Néerlandais, Lens n'est qu'à 2 heures de route de Paris, 1 heure 30 de Bruxelles, 1 heure de Calais et 30 minutes de Lille. Près de 13 millions d'habitants vivent à moins de deux heures de route de Lens. La ville est de surcroît desservie par le TGV mettant Paris à 1h10 du futur musée. Des liaisons TGV sont possibles, via Lille, vers Bruxelles et vers Londres.

Ouvrir un musée sur ce site, c'est l'inscrire dans les projets de l'euro région, qui agit pour une fluidification des échanges. D'ailleurs, il fut porteur d'un projet d'aménagement urbain,

⁴⁹¹ Ibidem, p.10.

⁴⁹² Cf. le site <http://www.louvrelens.fr>

impliquant les collectivités locales, conscientes du potentiel que ce projet peut représenter en termes de développement.

« Au niveau de l'aire métropolitaine lilloise, territoire regroupant autour de la communauté urbaine de Lille vingt-trois intercommunalités et partenaires rassemblant plus de 3,5 millions d'habitants, le Louvre-Lens a été porté au rang de projet métropolitain. »

L'étude d'un schéma directeur urbain fut confiée à une agence d'urbanisme du territoire la Mission Bassin minier, implantée sur le site. « L'objectif est d'assurer une bonne accessibilité au musée et son insertion dans le tissu local. D'ores et déjà, la Ville de Lens se mobilise comme en témoigne l'engagement en 2007 de l'importante reconversion du quartier des gares, après l'aménagement déjà réalisé aujourd'hui du boulevard Basly, principale artère du centre ville. »

2 Le choix du bâtiment

L'emplacement du futur Louvre-Lens est au milieu de la ville, sur un terrain légèrement surélevé.

Le bâtiment est une structure basse composée de cinq corps de bâtiments. Les architectes de l'agence Sanaa ont veillé à ne pas « créer un bâtiment trop haut et donc trop imposant », qui aurait pu « donner l'impression de construire une forteresse culturelle dominant la ville. »

« Ce sont quatre rectangles et un grand carré aux parois légèrement ondulées dont les angles se touchent. Cette composition rappelle le palais du Louvre dont les ailes seraient étirées... Les architectes japonais évoquent aussi des barques sur un fleuve qui seraient venues s'accrocher délicatement entre elles. »

Ces propos soulignent deux préoccupations régionales :

1. L'identification du lieu : par l'appellation de beffroi, comme écho aux « Beffrois de la culture » et la signification symbolique du lieu. Il est un lieu de démocratisation, et sa composition rappelle celle du Louvre. Le monument est ainsi accessible et identifiable.
2. Une architecture esthétique et signifiante : l'interprétation poétique des architectes, « des barques sur un fleuve » ; le contenant devant être une œuvre d'art, à l'image de son contenu. A cela s'ajoute le soin apporté à une structure qui ne soit pas écrasante, dominante.

Outre la mobilisation de ses édiles, en particulier de son maire Guy Delcourt, bien relayé par le président de la Communauté pôle de Lens-Liévin, Michel Vancaille, Lens a su s'appuyer

sur sa population. Un comité de soutien a été créé et les habitants ont été invités à signer un livre d'or à l'hôtel de ville. « Plus de 8 000 Lenois l'ont paraphé ! »

« En visite sur le terrain, le ministre de la Culture et de la Communication a été impressionné par la volonté des habitants rencontrés d'accueillir le Louvre, élément pour eux de fierté et de reconnaissance. »

Nous retrouvons tous les éléments présentés par Michèle Gellereau et Bernadette Dufrêne : la démocratisation de la culture, l'accessibilité à tous les publics, l'implication de la population qui atteste de la dimension idéologique et politique du projet.

11.3. Médiation culturelle et ou touristique

« Un paysage culturel se fonde sur la culture, il doit contenir des lieux définis, des parcours et des domaines qui concrétisent la connaissance que possède l'homme de son milieu. » Christian Norberg Schulz

La médiation culturelle est une notion fondée sur deux métaphores : « le passage » et le « lien social ». Au-delà du passage a lieu la rencontre. Le médiateur est l'intermédiaire entre une personne, un public et un objet, qu'il soit un lieu, un événement... Michèle Gellereau et Bernadette Dufrêne⁴⁹³, dans « la médiation culturelle, enjeux professionnels et politiques », nous éclairent sur l'« opacité » de la notion de médiation culturelle. L'une des explications de cette « opacité » est la diversité de personnes qui s'engagent dans de tels projets, qu'il soit du milieu culturel, socio-culturel, pédagogique ; chacun œuvre avec sa conception de la médiation culturelle, et propose ses dispositifs de médiation. Ce problème se retrouve également dans le projet du Beffroi de Louvre-Lens, qui développe une politique d'intégration du musée dans le tissu local et d'appropriation par les habitants. La politique d'accueil des scolaires sera également un des axes forts du futur musée. L'ensemble de leurs projets exige de penser la médiation de façon multiple.

Ce qu'il faut considérer, c'est la pluralité des médiations quel que soit leur niveau. Les programmes, dans lesquels elles s'inscrivent, peuvent être impulsés par des actions extrêmement locales, mais elles peuvent également prendre part à des projets issus de politiques territoriales ou européennes, ce qui est aujourd'hui fréquent dans la région Nord-Pas-de-Calais.

⁴⁹³ GELLEREAU M., DUFRENE B., *La médiation culturelle, enjeux professionnels et politiques*, Paris, CNRS Editions, Hermes 2004, p.199.

Ces événements peuvent avoir des retombées intéressantes pour la commune, notamment sur le plan économique. Les commerçants profitent de ces événements, comme les carnivals, les spectacles d'illumination, qui drainent une fréquentation importante, et encline à consommer. Rien d'étonnant à ce que le beffroi soit récupéré comme support de communication pour des emballages ou autres gadgets. Les commerçants récupérant l'image pour faire leur médiation et leur publicité.

Il faut distinguer d'une part les actions de médiation en elles-mêmes, que Jean Davallon⁴⁹⁴ qualifie de « situations de médiation spécifique » et qui sont les manifestations, expositions, visites guidées ; et d'autre part, l'ensemble des actions menées, qui sont aussi une communication-médiation, qui rendent possible cette médiation culturelle, tant sur le plan des enjeux sociaux, politiques mais aussi sur le plan des finances.

Le beffroi renvoie à une conception patrimoniale de la culture et de la médiation culturelle, mais aussi à une médiation touristique, intéressante pour le rayonnement de la commune. Il existe des démarches individuelles, à l'échelle d'un groupe de personnes, d'une commune, et des démarches plus institutionnelles : Journées du Patrimoine, projets évoqués dans le cadre des initiatives de l'euro région.

Il est, par ailleurs, intéressant de noter que ces motifs soient systématiquement repris comme support communicationnel pour promouvoir des sites, des destinations : cartes postales et brochures touristiques reprennent précisément ces monuments qui nourrissent notre mémoire, [p47NS](#), parce qu'il sont emblématiques.

11.3.1. Récupération touristique

Avec le XX^e et surtout le XXI^e siècle, la vocation touristique des beffrois se généralisa, voire s'imposa avec leur classement au patrimoine mondial. Cela se vérifie avec les beffrois de l'époque médiévale qui renvoient de fait à la notion de patrimoine, de sites historiques à visiter. Ils constituent une part importante des monuments du Nord-Pas-de-Calais, qui manque cruellement de cathédrales -la plus proche étant celle d'Amiens en Picardie-. Ces édifices sont donc à l'honneur lors des Journées du Patrimoine et pendant la période estivale. Leurs plates-formes, signe d'une architecture guerrière, n'ont plus lieu d'honorer leur fonction jadis défensive, mais offrent aujourd'hui aux visiteurs une vue panoramique du «plat pays »

qui ne manque pas de charme. Cette récupération touristique tend à s'enrichir d'une récupération muséale. Bergues et Dunkerque abritent aujourd'hui l'office de tourisme. Beaucoup organisent des expositions: Bailleul, Armentières, Béthune...

Leur classement à l'Unesco fut favorable à leur médiation : ouverture au public, supports communicationnels divers, itinéraires patrimoniaux de découvertes, médiation internet prolifique, programmes culturels pédagogiques etc.

L'objectif initial des Journées du patrimoine était d'attirer des publics socialement en difficulté et qui n'étaient pas « sensibilisés » aux pratiques culturelles. La gratuité semblait la raison principale de non accès. Cela peut certainement se vérifier pour certains, mais même si le coût d'une visite pèse dans la balance, il faut au préalable avoir envie de ce type de sortie et pas dans les meilleures conditions (foules etc.). Ensuite, notre participation à l'événement est-elle suscitée exclusivement par la gratuité - on y va parce que c'est gratuit-, ou également par le désir de découverte et de partage.

Le discours qui accompagne les visites de beffroi se fonde souvent sur une mémoire construite de l'édifice. Le beffroi est généralement présenté comme le symbole des libertés civiles, symbole identitaire du peuple. Cette construction du récit contribue à la création d'une identité et à la pérennité de la force symbolique de l'édifice.

Outre les espaces destinés aux services, la salle d'apparat revêt une importance particulière car c'est en elle que se reconnaît la prospérité, en elle que se dépose l'admiration des visiteurs. Encore aujourd'hui, à Douai ou à Arras, par exemple, on accède à ce lieu par un escalier solennel, et l'on ressent tout de suite le poids du décor : plafond à caissons, poutres historiées, innombrables portes et fenêtres, vitraux, boiseries, lambris, tableaux, fresques, allégories, bannières, sculptures, sans compter la multiplication des cheminées, banquettes, salles, fauteuils, pupitres, coffres, etc.

Là aussi il serait intéressant de considérer la découverte d'un lieu dans sa dimension phénoménologique. Lorsque nous visitons une ville inconnue, nous nous laissons souvent influencer, guider par des brochures, des images, qui nous en ont donné un avant goût. Notre posture et donc notre regard est différent, ouvert. Norberg-Schulz insiste sur l'arrivée⁴⁹⁵ qui

⁴⁹⁴ DAVALLON J., *L'exposition à l'œuvre ; stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris, L'Harmattan, 200, coll. Communication, 379p.

⁴⁹⁵ NORBERG-SCHULZ C., *L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations*, Le Moniteur, Coll. Architextes, Trévise, Italie, 1997, 312p, P.41.

n'a de sens que si le lieu possède une identité propre, puisque l'individu s'est préparé à cette rencontre, et qu'il la découvre au terme d'une traversée de paysages. Et qu'il s'est construit une image de ce lieu avant de le découvrir. Il se prépare donc à reconnaître ce lieu qu'il ne connaît pourtant pas. Et, pour que cette résonance s'instaure, il faut que l'œuvre humaine soit une réponse à l'invitation de la nature,

« La véritable rencontre avec le lieu se produit quand on y entre. Alors, l'attente est satisfaite, tant du point de vue de la découverte que de la reconnaissance. Car attendre signifie s'attendre à quelque chose que, bizarrement, on connaît déjà. ⁴⁹⁶ »

Comme une réponse à cette remarque Marcel Roncayolo, ⁴⁹⁷

« La beauté, l'harmonie, la curiosité que recherche le destinataire ou plutôt celui qui contemple viennent de lui ; le point de vue commande alors. »

La topographie intervient dans la fabrication des points de vue. Les « gratte-ciel ont attribué à quelques villes par l'artifice ce que la nature leur refusait. »⁴⁹⁸ Nous pensons à ce bonheur ressenti par tant de personnes, lorsqu'elles embrassent la totalité d'un paysage, celui de la ville à l'intérieur d'un paysage naturel : par exemple, Sienna dans son berceau de collines. Ce qui nous renvoie à l'implantation du paysage traité par Norberg-Schulz.

11.3.2. Médiation patrimoniale

Les beffrois peuvent faire l'objet d'une médiation muséale, comme à Béthune. Lille accueille des expositions permanentes. Le lieu, surtout lorsqu'il s'agit de beffrois médiévaux, ne se prête pas facilement à ce type de médiation. Leur simple visite exige déjà une réglementation assez stricte, le lieu n'ayant pas été pensé pour cette destination patrimoniale. Ainsi en est-il des beffrois d'Amiens et de Cambrai. Ils sont plus l'objet de médiation événementielle.

Leur médiation patrimoniale s'articule autour de visites guidées, de récupération muséales, de festivités touristiques, qui s'inscrivent dans une valorisation du site, de sa compréhension, mais qui intègrent aussi des actions à plus large échelle, le développement de la commune, son implication dans les projets liés à l'euro région⁴⁹⁹. Il s'agit de faire vivre ces lieux au

⁴⁹⁶ Ibidem, p.43.

⁴⁹⁷ RONCAYOLO M., *Le paysage urbain : représentations, significations, communication*, Paris, L'Harmattan, 2007, 367p, p. 15

⁴⁹⁸ Ibidem, p.17

⁴⁹⁹ GELLEREAU M., *Les Mises En Scène De La Visite Guidée*, Paris, L'Harmattan, Communication Et Médiation, 2005, 279p.

travers de mises en scène qui favorisent l'implication des populations et participent à leur sentiment d'appartenance. On crée ainsi des lieux de convivialité en procédant à une médiation humaine.

Cette médiation repose donc sur un partage des connaissances, qui s'élabore à partir du récit de la visite guidée, qui rend le visiteur acteur de cette visite, et place cette rencontre dans une dimension émotionnelle, propice à la construction d'une identité culturelle commune où l'interprétation des lieux se fait à plusieurs niveaux.

La visite implique une construction du récit, dans le but de privilégier le partage, il s'agit pour le médiateur d'impliquer le visiteur est d'étudier la visite comme mode de médiation culturelle spécifique et la construction du récit comme forme privilégiée de partage⁵⁰⁰.

⁵⁰⁰ Ibidem.

12. Le détournement du beffroi : un patrimoine consommable

Ce détournement de l'objet a pris sa source à la fin du XIX^e siècle, sous l'effet de l'exode rural, très important dans le Nord de la France, et qui a entraîné la multiplication des communes. Or, sous la III^e République, notamment avec la loi municipale de 1884, chaque commune se dote d'un hôtel de ville. La municipalité –et à fortiori le beffroi- se trouve placés au centre de la vie politique.

Le beffroi est alors réinvesti idéologiquement (et de manière parfois contradictoire) par diverses couches de la société : les Républicains, au nom de l'idéal démocratique, les socialistes et les anarchistes du Nord, qui voient en lui le symbole de la résistance au pouvoir étatique, par essence centralisateur, sans oublier les industriels qui se le réapproprient comme emblème de leur puissance marchande. Au début du siècle suivant, ils dotent leur nouvelle chambre de commerce à Lille d'un majestueux beffroi, expression affirmée de leur pouvoir. Ce n'est pas non plus par hasard que, quelques décennies plus tard, la municipalité socialiste décidera d'ériger son « beffroi du peuple », plus haut encore que celui des patrons.⁵⁰¹ »

Nous nous appuyerons sur les travaux de Roncayolo qui traite de la nécessité de pratiquer, et de bien penser le « marketing urbain », c'est à dire sans prendre de raccourci en ne considérant par le contexte interprétatif et la dimension sociale, humaine, identitaire. Ne pas résumer la communication à la publicité et au marketing. « Toute une série de textes justifient dans les interventions urbaines les plus récentes (Euralille, Euroméditerranée par exemple), cette « mise en scène » comme accompagnement essentiel du projet. « Le marketing est un instrument au service de l'identité territoriale ». « Encore faut-il comprendre connaître, définir cette identité, à supposer qu'elle ne soit pas évidente. Evénements déclencheurs, effets d'annonce, images publicitaires ne sont pas en eux-mêmes gages d'authenticité. Faut-il s'attendre à des procès pour publicité mensongère ?⁵⁰² »

⁵⁰¹ *Les beffrois, Nord-Pas-de-Calais Picardie*, La voix du Nord, Lille, 2003, 50p, p.23

⁵⁰² RONCAYOLO M. in SANSON P. Entretien avec Pascal Sanson *Le paysage urbain : représentations, significations, communication*, Paris, L'Harmattan, 2007, 367p.

Nous sommes confrontés à des mises en représentation de la ville, de son urbanité, nous explique Tribillon: l'urbaniste doit prévoir et représenter. Anticiper sur ce que sera l'évolution d'une ville permet d'élaborer « un dispositif d'urbanisation convenable »

« La connaissance de la ville importait moins que le traitement à lui faire subir » jusqu'à la seconde Guerre Mondiale. Ensuite, c'est devenu un souci. Nous établissons ici le lien avec la perte du lieu, que nous avons abordé. Les urbanistes s'inquiètent de l'évolution « de l'espace qu'ils traitent », afin « de minimiser les risques de rejet de leurs greffes et implants.⁵⁰³ » Chez Tribillon, l'évaluation de la dynamique urbaine est appréhendée sous trois angles différents :

1. Démographique et sociologique : croissance de la population et mutations sociales.
2. Economique : en particulier, évolution des activités et des emplois.
3. Spatiale : lignes de force de la géographie de la ville et des modes d'occupation des sols.

Le diagnostic de cette dynamique n'est pas facile à faire. Il met à contribution des techniques variées qu'il serait difficile de détailler ici. Dans tous les cas, il est nécessaire :

- De choisir les indicateurs significatifs
- D'identifier les acteurs qui sont au centre des dynamiques
- De dresser des cartes d'occupation de l'espace et ce à plusieurs moments de l'évolution récente. Ce travail permet de construire le discours que l'on va prononcer devant les différents acteurs.

« Le travail de l'urbaniste est sans doute de fournir un système de lecture de la ville » On peut proposer une cartographie de la ville, de sa dynamique en sachant qu'elle est subjective nous dit l'auteur. Nous sélectionnons les informations qui doivent y figurer, et elle en fait représentative de ce que l'on veut donner à voir pour que le projet que nous voulons défendre soit justifié par cette carte.

Elle n'est, bien entendu, pas suffisante. « Elle devrait être complétée par une représentation sociale sous la forme d'une identification des principaux acteurs sociaux, qui font ou ont fait la ville telle qu'elle est : groupes industriels, commerçants, promoteurs, « soyeux et canuts »...

⁵⁰³ TRIBILLON J-F, L'urbanisme, Paris, La Découverte, coll. Repères, 2002, 122 p., p.8.
356

Une analyse plus fine devrait aller plus loin par exemple : identifier les investisseurs locomotives qui entraînent dans leur sillage beaucoup d'autres investisseurs, sous-traitants ou non : les nouvelles forces sociales induites par le développement de nouvelles activités ; les agriculteurs de la lointaine périphérie en situation économique difficile, et prêts à liquider leur patrimoine foncier...

Les crises sociales et urbaines deviennent des mythes sociaux qui servent un discours politique et l'instrumentalisation d'un édifice au service de ces politiques urbaines. Il peut y avoir nécessité de réhabilitation et d'aménagement, de redéfinition d'une commune mais le discours n'est pas toujours éclatant de sincérité. Si Douchy-Lès-Mines devait changer d'images et s'inscrire dans une dynamique, discours qui identifie le fort taux de chômage et de rmistes avec une détresse sociale et l'associe à l'aspect sinistre de la commune.

Le beffroi est considéré comme un « produit », une « image ». Sa vocation patrimoniale et culturelle se met au service d'un un discours politique, le légitime.

La médiation du beffroi procède d'une approche unifiée aujourd'hui, tant les contraintes de mise en valeur de ce type de patrimoine architectural sont liées à une volonté de mise en scène spectaculaire, et à des cycles de vie de médiation trop courts pour permettre de cerner une réelle dimension politico-économique.

Les exploitations du succès de *Bienvenue chez les Ch'tis* en sont une flagrante illustration. Nous pouvons citer les visites organisées par Bergues rapportées par Le Journal du Dimanche

« Surfant sur le succès incroyable du film de Dany Boon, la ville de Bergues, où a été tourné *Bienvenue chez les Ch'tis*, a organisé samedi visite guidée spéciale dans la ville. Le public est venu nombreux, non pas pour admirer le beffroi classé au patrimoine mondial de l'Unesco, mais pour marcher sur les traces de l'humoriste local et de ses acolytes.⁵⁰⁴ »

Il s'agit alors d'adapter la visite aux attentes du visiteur, qui se situe plus dans le divertissement du film, l'occasion de revivre des moments qui l'ont fait rire et qu'il s'est approprié au point de vouloir les vivre personnellement et d'y substituer les siens. L'intérêt patrimonial n'est pas sa principale préoccupation.

« Ils ont les yeux écarquillés, le sourire aux lèvres, les oreilles grandes ouvertes. Jamais peut-être les guides-conférenciers de Bergues (4 300

⁵⁰⁴ Un Ch'ti tour à Bergues Par Alexandre DUYCK, envoyé spécial à Bergues (Nord).

habitants) n'ont connu de public aussi attentif et nombreux. Certes, 25 000 personnes visitent chaque année la petite ville flamande située près de Dunkerque, son beffroi classé au patrimoine mondial de l'Unesco d'où le carillon joue de jolis airs tous les quarts d'heure, ses charmantes maisons de brique, ses canaux qu'entourent les remparts de Vauban... Mais d'ordinaire, un samedi d'hiver, le touriste se fait rare dans les ruelles de Bergues. »

Un effet qui sera extrêmement bref dans le temps car il ne repose que sur l'engouement ressenti par un film, et non l'envie mûrie de découvrir un site patrimonial. On peut presque qualifier cette démarche de capricieuse, en tous les cas enfantine.

Le pèlerinage sous entendu dans l'article peut toutefois prêter à rire :

« Ils étaient pourtant plusieurs centaines, hier, venus marcher sur les traces de Bienvenue chez les Ch'tis, la réjouissante et triomphale comédie de Dany Boon tournée ici l'été passé. Depuis la sortie du film, l'office du tourisme est pris d'assaut. Les répliques miniatures du beffroi, vendues 15 euros, s'arrachent. A force de se l'entendre réclamer, les employés ont même dû y accrocher une petite banderole avec écrit dessus, comme dans le film: "Annabelle, je t'M, épouse-moi, Biloute." De 100 connections par jour en moyenne, le site internet de l'office est passé à 2563 dimanche dernier. Et, cerise sur le gâteau, huit « Bienvenue chez les Ch'tis tour » ont été pour la première fois organisés hier après-midi. D'autres sont prévus aujourd'hui, puis tous les jours de la semaine...

Tous les curieux ont évidemment vu le film. La plupart sont originaires du Nord-Pas-de-Calais, certains viennent de Picardie, d'autres de la région parisienne. Les uns disent s'être "reconnus, en les entendant parler ch'timi, dire quoi ? "Hein !" à la fin des phrases, comme nous sans qu'on s'en rende compte". Les autres ont d'abord apprécié la belle image que le film donne de leur région, "la plage de Bray-Dunes, le paysage filmé depuis le beffroi de Bergues". Enfin fiers d'être nordistes, lassés des moqueries et des préjugés, ils se sont approprié le film, au point de parcourir cette ville devenue leur bel emblème.

Comment doit-on considérer cette marchandisation du patrimoine, ces marchands du peuple ? Nous pouvons avoir l'impression d'un certain abandon du patrimoine, puisque l'on semble peut se soucier de ce que cela modifie dans nos usages des lieux. On ne peut réduire un projet à un rendement immédiat, en termes de fréquentation et de retombées financières, à des modes.

Cette culture de l'image facilement consommée résulte de facteurs inhérents à nos pratiques culturelles. On consomme plus aujourd'hui du patrimoine qu'on ne s'informe sur l'histoire.

Le message doit en effet se conformer à un mode de consommation orienté sur le temps plutôt que sur l'objet.

Les enjeux de cette forme actuelle de médiation sont principalement économiques et politiques ; dans la mesure où ils servent à valoriser l'image d'une ville ou d'un tissu socio-économique.

La médiation est un élément essentiel de l'accès au lieu, monument, paysage. Elle est formatrice, constitutive de notre perception. Les médiations nous sensibilisent aux monuments, nous font regarder différemment l'objet de notre regard.

13. Penser différemment la médiation

Il ne faut jamais perdre de vue le caractère du lieu. Nous avons vu que chaque lieu impliquait un usage et des significations différentes. La place est un lieu central de rencontre, de rassemblement, elle a un caractère fédérateur ainsi que les beffrois qui peuvent s'y dresser, surtout dans les communes ayant abrité un beffroi dès l'époque médiévale.

La mise en scène induit une forme de spectacle et d'événements spectaculaires. La beauté architecturale est ressentie par l'effet que produit l'ensemble des édifices entourant la place et le spectacle qui s'y donne.

Ce patrimoine est à la fois culturel et touristique, et s'associe souvent à un certain folklore, à des fêtes. Pour les habitants, les autochtones, il se charge d'un caractère affectif, mais, pour le voyageur, il est avant tout une curiosité locale.

« Figure-toi une immense cafetière flanquée au-dessous de quatre théières moins grosses. Ce serait laid si ce n'était grand. La grandeur sauve.⁵⁰⁵ » p.34

Lorsque nous sommes visiteurs, touristes, une ville nous surprend par ce qui la rend singulière et notre expérience en sera enrichie. Notre posture est différente. Suivant les moments de la journée, le temps, les saisons, tout change.

« Les deux places d'Arras que j'ai revues au clair de lune plus admirable encore que le jour. La nuit, la couleur s'en va, il ne reste plus que les lignes ».

A une époque où l'on parle beaucoup de villes dortoirs, résidentielles, sans âme, qui se ressemblent toutes par leur monotonie, on se rattache à un idéal, on évoque les cœurs de ville, les centres, les places, avec une certaine nostalgie, entre mythe et réalité, il nous faut un peu de cachet, et une illusion de solidarité (fêtes des voisins etc). On redécouvrira donc avec intérêt les écrits de Norberg-Schulz sur l'art du lieu et le *genius loci*, ceux de *sitte* et de la beauté des villes historiques fédératrices dès leur conception. La lecture d'Halbwachs et de Lynch, leurs pages sur les liens qui nous unissent à la ville, la mémoire de nos lieux, seront

⁵⁰⁵ HUGO V., *En voyage France et Belgique*, Dessins de Victor Hugo, Librairie du Victor Hugo Illustré, Paris, 103p, p.35.

des invitations aux voyages, souvent imaginaires, comme celles vécues et partagées d'Hugo, Proust et Gracq, pour ne citer qu'eux.

Il faut la penser comme un dialogue entre la connaissance savante du patrimoine et une connaissance affective qui repose sur l'émotion. Il faut éviter de tomber dans l'élitisme, mais il s'agit aussi de procéder à une médiation plus urbanistique des lieux pour renforcer les attachements aux lieux, d'où l'intérêt de procéder à des enquêtes de perception et de s'en servir pour arriver à une objectivation des médiations des cultures.

14. Conclusion

Il est loisible de s'interroger et de réfléchir sur cette pluralité de regards portés sur les beffrois depuis cette volonté de préserver les trésors architecturaux de l'histoire. La population offre des regards multiples, entre les autochtones, ceux arrivés récemment et ceux en villégiature, en fonction de l'âge, de l'histoire personnelle, de la sensibilité.

Les volontés politiques et artistiques de redonner aux beffrois un statut de repère patrimonial et social expliquent l'engouement des populations à leur égard. Cette effervescence somme toute récente, cette avalanche de dispositifs médiationnels ne risquent-elles pas de mettre en péril l'objectif initial d'établir la valeur monumentale du beffroi en la dénaturant en patrimoine consommable? Que penser de la perception qui en résulte? Qu'est ce qui en fait une marque, un symbole voire l'emblème d'une identité urbaine et régionale? Le sens et l'interprétation de ces édifices sont-ils portés par une mémoire naturelle ou construite? et dans quelle mesure celle-ci est-elle induite par leurs valeurs symboliques et leurs rituels?

Les renouveaux politiques, sociaux et symboliques dont il fait l'objet sous-entendent un lien étroit entre la beauté, l'identité urbaine et la mémoire, et participent à sa médiation qui a souvent recours à une mise en scène, tant architecturale qu'esthétique et sociopolitique.

La médiation culturelle est tributaire d'enjeux sociopolitiques et mercantiles. Ce n'est pas que du divertissement et des artifices, la culture n'est pas spectaculaire ni assistanat. On peut amener les gens à la culture sans leur offrir de « friandises » et sans les enfermer et assister dans un programme scolaire où l'on fait du gavage à court terme. Il faut se préserver des risques d'acculturation, de fermeture à de nouveaux dispositifs.

Il ne faut pas se tromper de combat. Ce n'est pas parce que le projet de médiation culturelle se fonde sur des motivations humanistes et qu'au nom d'une culture pour tous, il va faire offrir à son programme un « emballage » étincelant que ce programme sera pertinent, et aura un sens.

Gellereau et Dufrêne mettent également en garde contre la tendance à mettre en avant la médiation culturelle comme moyen de régulation sociale, c'est souvent, nous disent-elles, « mettre dans l'ombre les questions liées à la pertinence d'une programmation »

Au même titre que l'espace est medium, l'espace est regards ; ce qui implique que le regard scénarise l'espace, il le rend signifiant par le regard qu'il porte sur lui. L'analyse sémiotique nous a permis de structurer ce qui prend sens dans l'espace. Ce qui nous est communiqué par les medias sur les beffrois, leur histoire, ce n'est pas la réalité mais des représentations de ces réalités. Jean Davallon écrit « Non seulement l'espace est un des matériaux du travail de figurabilité : mais surtout il apparaît que le processus même de signification est fondé sur la figurabilité ».

Son statut d'objet communicationnel et médiationnel implique sa représentation ; il se donne à voir, et dans le but de produire du sens pour celui qui le regarde. Décrypter l'objet implique le décodage de son vocabulaire esthétique et politique (ce qui sous-entend politique et institutionnel). Davallon parle de « situation de médiation » pour évoquer l'identification des codes esthétiques de l'image. Penser l'objet dans sa dimension triadique, c'est-à-dire sémiotique et communicationnelle-médiationnelle.

Nous ne faisons pas que regarder nos lieux en nous y repérant spatialement. Ces lieux nous renseignent sur notre sentiment d'appartenance, notre identité sociale, notre citoyenneté et sont en cela signifiants. Nous devons regarder au-delà des objets, considérer ses représentations et voir le dessous des choses, le sens qui les imprègne, sens qui est en partie construit par des politiques culturelles, sociales, institutionnelles..

Conclusion générale

Le contexte historique et spatial des beffrois communaux nous a plongés dans la grande épopée des marchands nomades. Ces voyageurs conquérants balisèrent les sièges de leur pouvoir octroyé, d'empreintes architecturales, tours plantées au cœur de leur territoire, à l'instar de ce que sera huit siècles plus tard le logo d'une région, expression moderne du blason ; le beffroi enraciné dans le cœur de ses habitants.

La réouverture du commerce en Méditerranée fut la renaissance, la libération d'une société repliée jusqu'alors sur elle-même, mais une société sclérosée dans son sentiment d'insécurité, que les enceintes, tours et portes, peinaient à rassurer, car cette insécurité était aussi morale, et l'Eglise faisait autorité. Ce qui caractérise aussi cette société, c'est la pensée symbolique, son besoin de symboles⁵⁰⁶, qui s'exprime dans ses paroles, ses pratiques, ses traditions et son architecture, à commencer par l'architecture religieuse.

Le beffroi fut le visage d'une société bourgeoise enrichie et sédentarisée, qui devient aux côtés des intellectuels, l'artisan d'une révolution qui devait concerner tous les domaines, agricole, économique, politique, culturel, artistique, social. Il devait symboliser sa richesse, sa puissance, par sa physionomie ornementée, l'emploi de beaux matériaux. Beauté et richesse étaient alors synonymes, et ce pouvoir s'attestait par des chartes, un écrit qui commençait à s'affirmer, et faisait office de preuve, au même titre que les traités de droit, mais restait toutefois réservé à l'élite. Il leur fallait déchiffrer ces chartes, dont le texte pouvait prendre quelques libertés avec les négociations orales, et donc maîtriser la lecture. Cette volonté de s'affirmer, de s'imposer en tant que pouvoir communal, impliquait l'acquisition de connaissances, et fit également des marchands les acteurs de la laïcisation qui se mettait doucement en place avec les ouvertures des premières écoles publiques.

La société bourgeoise qui se construisit sur les pierres de la commune évolua et sa composition, ses activités l'éloignèrent de ses origines. Au début, elle émergeait du peuple qu'elle utilisa d'ailleurs dans sa quête de pouvoir. Mais elle eut aussi d'autres soutiens, des religieux et du roi comme à Amiens, ou de seigneurs qui y voyaient leur intérêt. Cette relation complexe d'interdépendance, source de conflits et d'alliances, se prolongea au-delà de l'obtention des chartes. Une fois établis, les bourgeois eurent envie de se fondre dans la noblesse et laissèrent se créer un gouffre avec le peuple.

⁵⁰⁶ LE GOFF J., *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, Champs Histoire, Paris, 366p., p.304.

L'architecture fut l'expression spatiale, matérielle et symbolique de tous ces changements. Le mur de l'enceinte et le beffroi symbolisaient la cité, *civitas*, à l'intérieur de laquelle on se sentait protégé et affranchi, libéré du servage. Une nouvelle société investissait ces lieux de son identité, et y développait une véritable vie communautaire.

La centralité, à commencer par la place et le marché, était le lieu de vie de la ville, lieu de spectacle. Au centre de ces villes gothiques, qui reprennent le schéma de division en quatre parties, se trouvent le marché, l'église et l'hôtel de ville. « Dans de nombreuses cités, l'hôtel de ville fit bientôt pendant à l'église en tant qu'expression de la liberté des citoyens.⁵⁰⁷ »

Pour comprendre notre objet spatial, il s'agissait donc de le situer dans son espace public, de considérer sa dimension humaine et cela ne pouvait se faire, sans une analyse interdisciplinaire, et ce kaléidoscope idéal a souligné plusieurs aspects :

D'une part, le concept d'identité urbaine rassemble de nombreux champs d'investigations, qu'ils appartiennent au monde de la recherche en sciences sociales ou à celui du terrain. Tous s'interrogent sur notre sentiment de citoyenneté, notre appartenance aux lieux, et tous sont conscients qu'ils sont la sève de notre qualité de vie. Or avant d'agir, il faut revenir aux questions fondamentales, ce que nous avons tenté de faire dans ce deuxième volet, en nous interrogeant sur le concept d'habiter, les notions d'usage et de lieu, la perception et les ambiances, la mémoire et l'appropriation.

D'autre part, toutes ces interrogations se rejoignent sur les notions d'harmonie, d'équilibre, d'unité, autant que sur l'articulation du fonctionnel et de l'esthétique, laissant en suspens la recherche du *genius loci*, pour que nos lieux aient une âme. Nous pouvons établir la permanence de monuments identitaires comme le beffroi, mais nous observons aussi, qu'il est une reconquête permanente au cours de l'histoire car « on ne le possède jamais une fois pour toutes⁵⁰⁸. » Le beffroi reste immuable en tant que structure matrice, mais sa physionomie change en fonction des époques et des nouveaux modes d'expression. Il est évident que la resémantisation des beffrois ne pouvait se faire sans cette charge symbolique.

Cet investissement sémantique, toujours renouvelé, atteste de la valeur anthropologique, communicationnelle, et médiationnelle, que les hommes attribuent aux réalisations architecturales, et qui sont le miroir de propriétés inhérentes du procès d'édification, comme

⁵⁰⁷ NORBERG-SCHULZ C., *La signification dans l'architecture occidentale*, Mardaga, Liège, 1997, 447p.,p.186.

le démontre brillamment le traité avant-gardiste d'Alberti. Le principe dialogique présenté par cet architecte-ingénieur fait de l'architecture une action sociale, qui ne peut accéder au statut mémorial sans l'approbation de tous.

C'est ainsi que les populations s'approprient un lieu et que celui-ci solidarise les générations futures. Nous devons donc penser socialement la ville et son urbanité, et l'ensemble des regards que nous avons conviés privilégie cette dimension humaine et émotionnelle de l'architecture, qui font de ce patrimoine bâti un objet d'investigation qui s'inscrit dans le champ des Sciences de l'Information et de la Communication.

La société, dans ses évolutions, ses mutations, va moduler, varier, modifier les fonctions de l'objet, les réinvestir sémantiquement. Il s'agissait donc d'analyser le signe et le processus de signification dans leur dynamique, et la méthodologie peircienne correspondait parfaitement à notre démarche.

Nous avons pu mettre en lumière, d'une part le processus de signification, et d'autre part la médiation patrimoniale ludique qui pouvait s'effectuer grâce à ce type de démarche structurée. Les graphes sémiotiques ont révélé l'investissement sémantique dont notre patrimoine bâti fait l'objet, la dynamique du processus de signification et d'interprétation.

L'organisation du matériel signifiant et sa médiation grâce aux procédures interprétatives a permis une élucidation du sens des monuments. L'observateur accède ainsi à une connaissance approfondie de l'objet spatial, et l'apprécie en tant qu'œuvre signifiante, parlante. L'édifice ne lui apparaît plus comme un objet figé qui serait sorti d'un bloc du sol, mais comme une œuvre mémorielle, celle de plusieurs architectes, qui porte les stigmates de ses vicissitudes. Les langages architectoniques nous renseignent sur le type d'édifice que nous apprécions, son histoire, ses reconstructions, ce qu'il signifie, symbolise.

Nous voyons aussi ce qui les rassemble, la permanence de cette forte charge symbolique, identitaire, qui est au fondement de l'attachement des populations nordistes pour ces beffrois.

Notre observation de l'architecture civile européenne depuis la période romane a révélé des significations communes entre des bâtiments édilitaires de pays différents, qui indiquaient une diffusion des langages architectoniques, que le contexte historique, économique et social impulsa. Ce processus d'urbanisation que nous avons expliqué en première partie débuta en

⁵⁰⁸ NORBERG-SCHULZ C., *Genius Loci, Paysage, Ambiance, Architecture*, Liège, Mardaga, 1997, 213p.

Italie, particulièrement en Lombardie et en Toscane ; de là, il s'étendit à la Provence, la France septentrionale et aux Flandres, où nous trouvons une concentration particulièrement dense de villes médiévales et où naîtra aussi le style gothique. Les routes ne facilitaient pas les échanges initialement et c'est pourquoi elle se sont développées individuellement.

Au XIII^e siècle, de nombreuses villes italiennes se constituèrent en véritables démocraties, ce que nous avons constaté également en Flandre et France septentrionale avec l'instauration de communes, d'échevinages, de baillages. Nous avons donc procédé à une première analyse sémiotique qui permet d'identifier ces signes visuels comme les indices d'un type d'architecture civile européen, qui se scénarise sur le site de grandes places publiques. Cette analyse, enrichie par le contexte interprétatif des édifices, nous permet d'apprécier ces espaces signifiants dans leurs temporalités urbaines et de procéder à une médiation sémiotique qui se révèle alors un itinéraire patrimonial à la fois heuristique et pédagogique.

L'expérience et l'usage signifiants que l'individu fait de son environnement sont la preuve qu'il se reconnaît en lui, que l'espace public partage des propriétés existentielles communes avec l'espace privé, induit par la participation à la société.

Nous avons donc établi des passerelles entre les multiples interprétations du beffroi et la prise en compte de tous les acteurs politiques socio-économiques, culturels, esthétiques, ainsi que les stratégies de rénovation de développement urbain. Les mises en scène architecturale, socio-politique, esthétique et patrimoniale dont le beffroi fait l'objet contribuent dans le temps, à la construction de l'identité régionale et urbaine du Nord-Pas-de-Calais, dont il est devenu un symbole iconique. Nous avons précisé les traces laissées dans la mémoire collective, et le travail de mémoire effectué par les historiens, les artistes.

Source d'inspiration de nombreux artistes, le beffroi fut croqué, mis en vers ou en prose et ces représentations, qu'elles soient graphiques ou littéraires, sont autant de regards différents portés au fil des siècles sur ces tours.

La littérature utilisa en effet le beffroi et sa symbolique comme un vecteur romanesque. L'objectivité céda au ressenti, restituant au lecteur des regards, des perceptions et des émotions qui imprègnent les objets et les lieux. Les artistes participèrent en ce sens à la codification d'une mémoire collective.

Ce travail de mémoire aussi effectué par et les institutions, ainsi que le folklore et les traditions auxquels le beffroi s'associe, parfois depuis l'époque médiévale, et nous avons considéré la place qu'il occupe dans les projets d'euro région du Nord-Pas-de-Calais.

Nous avons constaté que les enjeux sont tellement multiples et créent une telle tension qu'il faut veiller à ne pas opter pour un marketing urbain fait dans l'urgence. Parce que les lieux sont des lieux de vie, il est important de considérer le paysage, L'imbrication du paysage et des usages est fondamentale. C'est par elle que le projet prend son sens.

Le mot urbanité est au cœur de tous les débats, de tous les projets. Il est intéressant de revenir au sens de ce mot comme l'a fait Marcel Roncayolo dans de nombreux travaux. Le mot s'« attache aux relations courtoises entre habitants d'une ville » et, par évolution sémantique l'urbanité s'est tournée vers les formes de la ville.

De façon explicite ou en filigrane, nous étions, tout au long de cette réflexion préoccupés, par ce qui est au fondement de notre attachement aux lieux, au patrimoine. Cette discussion s'ouvre au-delà du périmètre architectural et géographique de notre étude car, il est évident que ces préoccupations ne s'y enferment pas.

Les diverses médiations artistiques de la ville et du beffroi que nous avons parcourues, qu'elles soient littéraire, picturale, cinématographique, en témoignent. Nous avons tenté de faire le point sur les dispositifs médiationnels existant aujourd'hui, qu'ils soient patrimoniaux, culturels, touristiques, « internétiques » ; la médiation internétique faisant désormais partie du quotidien. Ce patrimoine plein de ressources, semble parfois exploité à tort et à travers, et en fait un patrimoine consommable ; au point qu'il semble nécessaire de penser différemment la médiation.

La société permet d'accéder à une qualité de vie par son organisation, sa capacité à établir des règles et des codes qui permettent la vie communautaire. La ville, en tant qu'objet urbanistique et architectural, est la représentation matérielle et symbolique de cette société, elle s'inscrit dans ses codes. Ses acteurs doivent répondre à une réalité économique, politique et géopolitique, tout en étant très attentifs au ressenti des habitants, ce qui inscrit la ville dans une perspective d'interprétation.

La ville doit être signifiante pour que les habitants puissent en faire usage, qu'ils s'approprient les espaces de la ville, se reconnaissent dans la dimension humaine de cette ville, qu'ils

l'habitent au sens où Heidegger et Norberg-Schulz l'entendent. Le beffroi communal fait sens dans la plupart des communes du Nord parce qu'il a une valeur symbolique, mémorielle, identitaire, très forte, et parce que les habitants en font usage, le vivent au quotidien, l'affectionnent aussi. Les constructions contemporaines sont signifiantes, en tant que figures spatiales symboliques qui révèlent le potentiel dynamique urbain et régional.

Ces beffrois marquent le carrefour culturel et économique revendiqué par l'euro région. Le beffroi est à la fois le révélateur d'une réminiscence, et le marquant d'un dynamisme régional, ouvert vers l'extérieur et vers l'avenir.

Il est intéressant de constater que sa genèse figurait l'émergence d'un nouveau pouvoir, l'apparition de la commune, de l'affranchissement des villes qui annonçaient une nouvelle société urbaine, fondée sur l'ouverture des échanges, et la culture, et qu'aujourd'hui, de nouvelles constructions ont vu le jour, symbolisant l'éclosion d'une nouvelle société. Cette société s'ouvre aussi sur l'Europe, les échanges et la diffusion et utilise la position géographique privilégié du Nord-Pas-de-Calais, carrefour stratégique de l'Europe.

Toutefois, il ne faudrait pas vouloir unir autour de pratiques culturelles communes toute une population, l'impliquer dans des projets au nom d'utopies, en occultant les différences et les conflits, qui loin d'être un manque, font la richesse d'une communauté.

Les problèmes de banlieue réels et mythiques, les traumatismes vécus comme le 11 septembre ne font que réveiller le besoin que nous éprouvons de se sentir en sécurité et cette quête commence par se sentir bien dans sa maison, dans sa commune, dans son pays. Des initiatives naissent alors comme la célébration des villes capitales européennes de la culture. Les communes demandent des études de perception, organisent des moments festifs et familiaux comme l'embrasement d'un beffroi ou la descente du Saint-Nicolas, les habitants créent la fête des voisins.

Mais la citoyenneté, la civilisation, c'est d'abord le lien indissoluble entre les générations au-delà des siècles, le signe de la continuité au-delà du changement, celle de la mémoire collective. C'est elle qui introduit les notions de patrimoine culturel et de tradition, le besoin de se souvenir et de ne pas oublier, et donc de laisser des traces, des monuments pour établir un dialogue au-delà du temps, et pour transmettre le respect des lieux.

Conclusion

L'aboutissement du présent travail peut permettre le développement de dispositifs médiationnels, visant à réconcilier l'humain avec la pierre, ou plus simplement, permettre à tout un chacun de disposer d'outils accessibles pour comprendre en quoi l'édification de certains monuments peut prendre sens dans leurs vies. Leur permettre de ne plus « subir » leur environnement, mais plutôt de le comprendre, l'accepter pour mieux le vivre, ou s'y intégrer.

Bibliographie

Ouvrages au format papier

ALBERTI L.B.,

L'Art d'édifier, texte traduit du latin, présenté et annoté par Pierre Caye et Françoise Choay, Sources du savoir, seuil, Paris, 2004, 599p.

ARGAN G. C.

Histoire de l'art et la ville, Editore Riuniti, 1983; tr. fr., Paris, Éditions de la Passion.

AUTRAND F.

Pouvoir et société en France, PUF, Paris, 1974, in-8, 96 p.

BACHELARD, G.

La poétique de l'espace, Paris, P.U.F, 1957.

BADDELEY A.

La mémoire humaine: théorie et pratique, Traduction française, 1993, Grenoble: PUG
Human Memory : Theory and Practice, Hove, Lawrence Erlbaum Associates, 1990.

BALZAC H.

Le Père Goriot (1835), in *La Comédie humaine. III*, Paris, Pléiade, Gallimard, 1996

BARTHES R.

L'aventure sémiologique, Seuil, coll. Points Essais, Paris, 2007, 359p.

Mythologies, Paris, 1957, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, 1965 ;

« *éléments de sémiologie* » ; *systèmes de la mode*, Paris, 1967

Sémiologie et urbanisme, in *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil. 1985

BATTARD M.

Beffrois, halles et hôtels de ville dans le nord de la France et la Belgique, Arras, 1948.

Beffrois et carillons. Région Nord-Pas-de-Calais, Lille, 1988.

Halles et hôtels de ville, Arras, Brunet, 1948.

BAUDELAIRE C.

Œuvres complètes, édition de Claude Pichois, 2 tomes, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1975-1976.

BENEVOLO L.,

Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p.

BENVENISTE E.

Saussure après un demi-siècle.

BERGERON L., RONCAYOLO M. & al., 1989.

Paris : genèse d'un paysage, Paris, Picard.

BOIS G.

Crise du féodalisme, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1981.,
in-8, 410 p.

BLOCH M.

La Société féodale. I. La formation des liens de dépendance, 1939, I vol – II. Les classes et le gouvernement des hommes, Paris, Albin Michel, Coll. « Evolution de l'Humanité », 1989.

« *Mémoire autobiographique et mémoire historique du passé éloigné* », Enquête, Usages de la tradition, 1995, [En ligne], mis en ligne le 28 février 2007

BLOCH M.

« *The Resurrection of the House* », in J. Carsten & S. Hugh-Jones, eds, *About the House*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 (l'article a été écrit en 1989).

« *People into Places : Zafimaniry Concepts of Clarity* », in E. Hirsch & M. O'Hanlon, *The Anthropology of Landscape*, Oxford, Oxford University Press, 1995.

BOUILLET M-N.,

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie. Ouvrage revu et continué par A. Chassang. Paris, Hachette, 1878.

BOULET M.,

Histoire du commerce, dirigée par J. Lacour-Gayet, t.I, 2^e partie, 1950.

BOURIN-DERRUAU M.

Temps d'équilibre, temps de rupture, XII^e siècle, Paris 1990.

BRION M.

Le Moyen Age, IMPRIMERIE DES ARTS ET MANUFACTURES, 1974.reliure cartonnée, in-4, 421 p.

De La BROISE P., GELLEREAU M.,

« *Patrimoine minier et interprétation, les territoires de la médiation* », Le sens de l'usine : arts, publics, médiations (sous la direction de Cousin, Da Lage, Debruyne, Vandiedonck), Creaphis 2008, p25-32.

BRUNET R.

Analyse des paysages et sémiologie, in *L'espace géographique*, Paris, Doin. (T.III N°2) 1974

BUYSENS E.

Les langages et le discours, Bruxelles, 1943.

CALLENS, J.

- Mille ans d'histoire dans le Nord-Pas-de-Calais et en Picardie*, Eupen (Belgique), Luc Pire, 2007.
- CASSIRER E.
« *le langage et la construction du monde des objets* », in *Essais sur le langage*, Paris, 1969.
- CASTELLANI, M.
Arras au Moyen Age, Arras, Artois Presse Université, 1994.
- CERNE A.,
Les Anciens Hôtels de ville de Rouen, leurs beffrois et la grosse horloge, Rouen, 1934.
- CHARPENTIER C. M.
Le Beffroi de Sancerre dans l'histoire des beffrois, Sancerre, 1956.
- CHENET F.
L'invention du paysage urbain, in *Romantisme, la ville et son paysage*, Paris, CDU-SEDES (N°83) 1994.
- CHEVALIER B. et CONTAMINE P.
La France à la fin du XVème siècle ; Renouveau et apogée. Economie, pouvoir, arts, culture et conscience nationale, Paris, 1985.
- CHOAY F.
Urbanisme, Utopies et réalité, Paris, Le Seuil, 1965
E spacements : essai sur l'évolution de l'espace urbain en France, avec des photographies de Jean-Louis Bloch-Lainé, Paris, Le Seuil, 1969
La Règle et le modèle, Paris, Le Seuil, 1980
L'Allégorie du patrimoine, Paris, Le Seuil, 1992, 1996, 2006
Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, Paris, PUF, multiples éditions, en collaboration avec Pierre Merlin
L'Art d'édifier, traduction en collaboration avec Pierre Caye du *De re aedificatoria* de Leon Battista Alberti, Paris, Le Seuil, 2004
L'Urbanisme, Utopies Et Realites, Points, Paris, 1979
Pour une anthropologie de l'espace, Paris, Le Seuil, 2006
- CHOISY A.
Histoire de l'Architecture, Bibliothèque de l'Image, Poitiers, 2001.
- COLLECTIF.
Le Pas-de-Calais, Paris, éd. Bordessoules, 1989.
Le Nord, de la préhistoire à nos jours, Paris, éd. Bordessoules , 1999.

- Picardie*, Paris, éd. Christine Bonneton, 1992.
- Les Pays du Nord, Nord-Pas-De-Calais*, Paris, éd. Christine Bonneton, 1994.
- COLLOT M.
- Points de vue sur la perception des paysages*, in *L'espace géographique*, Paris, Doin. (N°3) 1986
- COSTANTINI M.
- François d'Assise à Rome : crise de la cité*, in EIDOS, Numéro 9-10, Université François Rabelais, TOURS. 1995
- COURTOIS S.
- « *Archives du communisme : mort d'une mémoire, naissance d'une histoire* », Le Débat, 77, 1993.
- DAMISCH H.
- L'origine de la perspective*, Paris, Flammarion. 1987
- DAVALLON J.
- L'exposition à l'œuvre ; stratégies de communication et médiation symbolique*, Paris, L'Harmattan, 2000, Coll. « Communication », 379 pages
- DEHAISNES C.
- Le Nord monumental et artistique*, Lille, 1993, réimpression de l'ouvrage paru en 1897, Loris - Le Livre d'Histoire 278p.
- DEGRES
- Revue de synthèse à orientation sémiologique*, numéro spécial « repenser les tic », Bruxelles, septembre 2006.
- DEMURGER A.
- Temps de crise, temps d'espoir (XIe-XVe siècles)*, Paris, 1990.
- DELATTRE D.,
- Le Nord, les 653 communes*, 1998
- DELEDALLE G.
- Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot. 1979-1997
- L'homme et ses signes*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- DELRUE, L.
- Les chantiers du pouvoir urbain: beffrois et hôtels de ville à la fin du Moyen Âge en Flandre française*, thèse de L'Ecole des Chartes, 2001.
- DERVILLE A.
- Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Presses Universitaires du Septentrion, coll. Histoire et civilisations

- « *Le nombre d'habitants des villes de l'Artois et de la Flandre Wallonne (1300-1450)* », *Revue du Nord* 65, 1983 ? p.277-299
- La population du Nord au Moyen Age. II De 1384 à 1549* », *Revue du Nord* 1981, 1999, P.65-82
- DERVILLE A. , VION A.
Histoire de Calais, éd. Les Beffrois, 1985.
- DESSAIN et TOLRA
 Sous la direction de COLE Emily, *Grammaire de l'architecture*, /Larousse, Paris, 2004, 352p.
- DHONDT J.
Développement urbain et initiative comtale en Flandre au XIème siècle
- DOYON G. , HUBRESCHT R.
Architecture rurale et bourgeoise en France, Paris, Vincent & Cie.1941, 1979
- DUBY G.
L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'occident médiéval, AUBIER, 1975.
L'histoire continue, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 156.
- DUBY G. et R. MANDROU R.
Histoire de la civilisation française, Paris, A.Colin, 1984.
- DUBY G. , RONCAYOLO M. (dir.)
Histoire de la France urbaine, 5 tomes, Paris, Seuil.1980-1985
- DUCROT O. / TODOROV T.
Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage
- DUFRENE B. (sous la direction de), GELLEREAU M.
Centre Pompidou, 30 ans d'histoire, Éditions du Centre Pompidou,
- DUFRENE B. GELLEREAU M.
La médiation culturelle : enjeux professionnels et politiques, Paris, CNRS Editions, Hermes 2004.
- DUSEVEL H. et GOZE A.
Eglises, châteaux, beffrois et hôtels de ville, les plus remarquables de la Picardie et de l'Artois, Amiens, 1846-1849.
- ECO U.
La structure absente, Trad. par U. ESPOSITO-TORIGNANI, Paris, Mercure de France. 1972
Sémiotique et philosophie du langage. Paris: PUF, 1988.

Histoire de la beauté (2004) (Storia della bellezza, 2004)

Le signe. Bruxelles: Labor, 1988; Paris: Livre de Poche, 1992.

ENLART C.

Hôtels de ville et beffrois du Nord de la France, Paris, éd. Henri Laurens, 1920.

Manuel d'archéologie française, 2è partie : architecture civile et militaire, 2è éd., Paris, 1932.

CHENET-FAUGERAS, F.

Le Paysage urbain : représentations, significations, communication, Paris : L'Harmattan, 2007.- 367 p.,

FLACH J.

Les Origines de l'ancienne France Xè et XIè siècles, 4 vol., Paris, 1886-1917.

FOSSIER R.

La Terre et les hommes en Picardie, 1968

FOURQUIN G.

Histoire économique de l'occident médiéval, Armand Colin, collection U, 1979., in-8, 341 p,

Les soulèvements populaires au moyen-âge, PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 1972, broché, in-8, 216 p

FRANCASTEL P.

Art et technique, Paris, Gallimard-Tel.1988

La figure et le lieu, Paris, Gallimard.1967

GADAMER H-G.

Vérité et méthode, Paris, Seuil.1976

GANSHOF F-L.

Qu'est-ce que la féodalité ?; 4ème édition, Bruxelles, 1982.

GELLEREAU M..

Les mises en scène de la visite guidée, L'harmattan, Communication et médiation, 279p.

GEORGE P.

Dictionnaire de la Géographie, Paris, P.U.F.1984

GIBLIN-DELVALLET, B.

La Région, territoires politiques, Paris, éd. Fayard, 1990.

GIEDION S.

Espace, Temps, Architecture, trad.fr., Paris, Denoël, 1990

GILLINGHAM G., BOWERG. H. Bower

« *Cognitive Consequences of Emotional Arousal* », in C. Izard et al., eds, *Emotions, Cognition and Behaviour*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

GIMPEL J,

La révolution industrielle du Moyen Age, Seuil, coll. Points Histoire, Paris, 2002, 244p.

GIONO J.

Le Hussard sur Le toit, Gallimard

GIOVANNONI G.

L'urbanisme face aux villes anciennes, Points, Paris, 1998

GIRARDIN R-L.

De la composition des paysages, Genève, Delaguette, 1777. Réed., Paris, Champ vallon.1992

GODEL R.

Les sources manuscrites du « Cours de linguistique générale »

GRACQ J.

La forme d'une ville, Paris, José-Corti.1990

GREGOTTI V.

Le territoire de l'architecture, Trad. franç., Paris, L'Equerre.1982

GREIMAS J.

Pratiques et langages gestuels, Paris, 1968 ; *Du sens*, Paris, 1969.

GREIMAS A.J. , COURTES J.

Sémiotique - Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, 1979, Hachette, 2 tomes.

GROUPE μ

Traité du signe visuel, Paris, Seuil.1992

GUENEE B.

L'Occident au XIVe et XVe siècle, Paris, 1971.

Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval, Paris, 1991.

Politique et histoire au Moyen-Age. Recueil d'articles sur l'histoire et l'historiographie médiévales (1956-1981), Paris, 1981.

GUEUSQUIN, M.

Fêtes et géants de Douai, éd. Musée de Béthune, 1994.

GUJOTH J.L.,

- Histoire numismatique de la Belgique*, 1851, Hasselt, 406p.
- HALBWACHS M.
Les cadres sociaux de la mémoire, Paris, Presses universitaires de France, 1925
La Mémoire collective, Paris, Presses universitaires de France, 1950.
- HAMEZ, S.
Petites histoires de beffrois, Ed. La Voix du Nord, 2000.
- HANSCOTTE F.,
La route des Villes Fortes du Nord, avec la collaboration de Nicolas Faucherre,
Editions du Huitième jour, 2003, Paris, 196 p.
- HEERS J.,
Jacques Cœur, Perrin, 2008, 281p.
- HEIDEGGER, M.
« *Bâtir, habiter, penser* », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.
Sein und Zeit, 1927; *Être et temps*, Paris, Gallimard. 1964
- HELBO A. (dir.)
Le champ sémiologique, Bruxelles, Complexe.1979
- HIRSCHI S.
Jacques Brel. Chant contre silence, NIZET, Paris, 1995, 518p.
- HJELMSLEV L.
Prolégomènes à une théorie du langage, (Copenhague, 1943); tr. fr., Paris, Minuit.
- HOLLAND D., QUINN N.
Cultural Models in Language and Thought, Cambridge, Cambridge University Press,
1987
- HUGO V.,
En voyage France et Belgique, Dessins de Victor Hugo, Librairie du Victor Hugo
Illustré, Paris, 103p.
- JACQUES F.
Forme de vie, forme de ville, in *Les langages de la ville*, Marseille, Parenthèses, 1997.
- JOLY M.
Introduction à l'analyse de l'image, Paris, Nathan - 128.1994
L'image et les signes, Paris, Nathan - Fac.1995
- JORRAND J.-P.
Revue archéologique de Picardie, Année 1999, Volume 16, Numéro 1
- KILANI M.

- La Construction de la Mémoire*, Genève, Labor & Fides, 1992.
- KLINKENBERG J-M.
Précis de sémiotique générale, Paris, Le Seuil, 2000, Duculot, 1997.
- KOENIG G. K.
Architettura e comunicazione, Florence, Fiorentina.1974
- KRIER R.
L'espace de la ville, Bruxelles, A.A.M.1980
- KRISTEVA J.
Semeiotike, paris, 1969.
- KURT, G.
Les origines de la commune de Liège dans Bul. Inst. arch. Liégeois XXXV, 1905.
- LAIDEBEUR M-L.
Des Beffrois et des Hommes, éd. Le Geai Bleu, 2005.
- LAMIZET B. & SANSON P. (dir.).
Les langages de la ville, Marseille, Parenthèses, 1997.
- LAVEDAN,
Qu'est-ce que l'urbanisme ? Introduction à l'histoire de l'urbanisme, Paris, Laurens,
in_8°.
- LE CORBUSIER
La charte d'Athènes, Paris, éditions de minuit, 1957
- LE GOFF J.
A la recherche du Moyen Age, Ed. Louis Audibert, Paris, 2003, 176 p.
Héros et merveilles du Moyen-âge, Seuil, 2005
Héros du Moyen Âge, Le roi, le saint, au Moyen Âge, Gallimard Quarto, 2004
L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?, Seuil, 2003 ;
De la pertinence de mettre une œuvre contemporaine dans un lieu chargé d'histoire,
Le Pérégrinateur, 2003 ;
*Cinq personnages d'hier pour aujourd'hui : Bouddha, Abélard, saint François,
Michelet, Bloch*, La Fabrique, 2001
Marchands et banquiers du Moyen Âge, PUF, 2001
Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval (en collaboration avec Jean-Claude
Schmidt), Fayard, 1999
La Civilisation de l'Occident médiéval, Paris, Arthaud, Coll. « Les grandes
civilisations », 1984

- Marchands et banquiers du Moyen Age*, Que sais-je ?, Presses Universitaires Françaises, Paris, 2006, 127p.
- Les Intellectuels au Moyen Age*, éd. Seuil, coll. Points Histoire, 2000, 226p.
- LEMARIGNIER J.F.,
- La France médiévale*, Armand Colin, Paris, 2002.
- JEHEL G.
- La Méditerranée médiévale*, A Colin, 1992.
- LESPAGNOL C.
- Tilou à Lille*, édition Tilou France
- LESTOCQUOY J.
- A l'origine de la bourgeoisie : les villes de Flandre et d'Italie sous le gouvernement des patriciens (XIè-XVè siècle)*, 1952.
- LOWENTHAL D.
- The Past is a Foreign Country*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985
- LYNCH Kévin,
- L'image de la cité*, Liège, Dunod, 2005, 221p
- MALBRANKE C.,
- Guide le Flandre et Artois mystérieux - Les guides noirs - Tchou*, 1969
- MARCQ M.
- Floraison gothique en Picardie*, éd. Du Quesne, 1992.
- MERIMEE P.
- Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, Paris, éd Adam Biro, 1989.
- Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*, Paris, éd Adam Biro, 1989.
- Notes d'un voyage en Auvergne*, Paris, éd Adam Biro, 1989.
- Notes d'un voyage en Corse*, Paris, éd Adam Biro, 1989.
- MICHEL E.
- Hôtels de ville et beffrois de Belgique*, Paris-Bruxelles, 1920.
- MORRIS C. W.
- Foundations of the theory of signs*, Chicago, 1939 ; *Signs, language and bahavior*, New York, 1946
- « *Esthetic and the theory of Signs* », *The journal of unified science*, 1939, 1-3
- S. Langer, *Feeling and form*, Londres, 1953
- MOUNIN G.
- Saussure ou le structuralisme sans le savoir*

MUKAROVSKY J.

« *sémiologie et littérature* », *Poétique*, 1970, 3.

MUMFORD L.

La cité à travers l'histoire, tr. fr., Paris, Seuil.1964

MURET J-P.

La ville comme paysage, Paris, C.R.R.U.1980

NEISSER U.

« *Memory : What are the Important Questions ?* », in M. M. Gruneberg et al., *Practical Aspects of Memory*, Londres, Académie Press, 1978.

NORA P.

Les lieux de mémoire, Paris, Gallimard, 1984-1992, 7 vol. ;

NORBERG-SCHULZ C.

Genius Loci, Paysage, Ambiance, Architecture, Liège, Mardaga, 1997, 213p.

L'Art du lieu, Architecture et paysage, permanence et mutations, Le Moniteur, Coll. Architectes, Trévis, Italie, 1997, 312p

La signification dans l'architecture occidentale, Mardaga, Liège, 1997, 447p.

Système logique de l'architecture, Trad. franç., Bruxelles, Mardaga.1979

PAGES,

Manuscrit de Pagès, marchand d'Amiens, écrit fin XVII^e siècle, mis en ordre et publié en 1856 par Louis Douchet, 5 tomes.

PARE R.

Photographie et architecture, Bruxelles, Mardaga.1984

PARENT P.

Architecture des Pays-Bas méridionaux au XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, Paris, 1926.

PASCAL B.

"*Pensées* ", Garnier, Paris, France.1964. (1670. Guillaume Després, Paris)

PEIRCE C. S.

Collected Papers, 6 premiers tomes, Harvard University Press.1931-1935

Collected Papers, tomes 7 et 8, Harvard University Press.1958

« *deux lettres à Lady Welby sur la phanéroscopie et la sémiologie* », *Revue de métaphysique et de morale*, 1961, 4,p.398-423.

Ecrits sur le signe, Trad. et com. par G. Deledalle, Paris, Seuil, 1978.

Textes fondamentaux de sémiotique, Tr. fr. B. FOUCHIER-AXELSEN, C. FOZ, Paris, Méridiens Klincksieck.1987

- A la recherche d'une méthode*, Trad. et ed. dir. par G. DELEDALLE, 1993, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan.
- PEROUSE de MONTCLOS J-M,
Architecture, méthode et vocabulaire, éditions du patrimoine, Tours, 2000, 622p.
- PETIT-DUTAILLIS Ch.,
Les communes françaises, Evolution de l'humanité n°44, 1947
- PIERRARD P.
Flandre, Artois, Picardie, Bellegarde, Arthaud, 1970.
Histoire du Nord, Paris, Hachette, 1978.
- PIRENNE H.
Les Villes du Moyen-Age, Bruxelles, 1927, rééd. P.U.F, 1971.
Essai d'histoire économique et sociale, Bruxelles, M. Lamertin, 1927, in-8°, 203 p.
- PIRENNE H., COHEN G., FOCILLON H.
Histoire du Moyen Age, tome VIII : La civilisation occidentale au Moyen Age, du XIème au milieu du XVème siècle (Histoire générale publiée sous la direction de Gustave GLOTZ), Paris, Les Presses Universitaires, 1933, In-8°, 706 p.
- POETE M,
Introduction à l'urbanisme, Sens & Tonka, 2000, 573p.
- PREVENIER W.
« *La démographie des villes du Comté de Flandre au XIIIème et XIVème siècle. Etat de la question. Essai d'interprétation.* », Revue du Nord 65, 1983, p.255-275
- PRIETO L.
Messages et signaux, Paris, 1966.
- PROUST M.
À la recherche du temps perdu, Gallimard, « Quarto » (texte de la « Pléiade »), 1999, 1 vol.
- QUINTON P.
Design, Signalétique, Logotype, Packaging, Dictionnaire mondial des images, Dir. Laurent GERVEREAU, Paris, Ed ;Nouveau Monde, 2006.
- RACINE P.,
L'Occident chrétien au XIII^e siècle, 1994.
- RAULIN A.,
Anthropologie urbaine, Paris, Armand Colin, 2001 (nouvelle édition 2007), 2007
- RIEGL A.

Le Culte Moderne Des Monuments. Son Essence Et Sa Genese, Seuil, coll. Espacements, Paris 1984

ROGER A.

Court traité du paysage, Paris, Gallimard.1997

RONCAYOLO M.

Le paysage urbain : représentations, significations, communication, Paris, L'Harmattan, 2007, 367p.

Lectures de villes, Formes et Temps, Parenthèse, coll. Eupalinos, Marseille, 2002, 383p.

Marseille - Les territoires du temps, 1996. Paris, Éd. locales de France.

ROOVER R.,

L'évolution de la lettre de change XIV^e XVIII^e, éditions Armand Colin, Paris, 1953, 240p.

ROUSSET J.

Forme Et Signification - Essai Sur Les Structures De Corneille À Claudel, José Corti Editions, 1995

ROUX de ROCHELLE J-B G.,

Villes hanséatiques, Paris, F. Didot frères, 1844, 398 p.

RUBIN D.

Memory in Oral Traditions, Oxford, Oxford University Press, 1995.

SALAMAGNE A.

A La Découverte Des Anciennes Fortifications D'arras, éd. Nord Patrimoine, 1999.

Construire Au Moyen Age - Les Chantiers De Fortification De Douai, Presses Universitaires Du Septentrion, 2001.

Les Villes Fortes Au Moyen Age, éd. Gisserot, 2002.

SANSON P.,

Approches des questions culturelles en sciences de l'information et de la communication, textes réunis par Michèle Gellereau, Travaux et recherches, éditions du conseil scientifique de l'université Charles-de-Gaulle – Lille 3

« La médiation sémiotique du paysage architectural et urbain », in *Le Paysage urbain, Représentations, Significations, Communication*, L'Harmattan, coll. EIDOS, Paris, 2007.

« Quelques signes visuels architecturaux, indices d'un site européen », XIII^{es} Journées Internationales de Sémiotique de Blois, Les Rendez-vous de l'Histoire, Blois, novembre 2008.

Système d'Information Iconique des espaces habités, Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Paris, E.H.E.S.S., 1994

Prospective de systèmes d'information iconique structurés, in Actes du colloque Image et Histoire, Paris, Publisud-Sources, 1987.

Lecture et structuration des représentations de l'espace, in L'homme et ses signes, Berlin, Mouton, 1992.

Systèmes d'information iconique des espaces habités, thèse H.D.R., Paris, E.H.E.S.S., 1994.

Fonction esthétique et polysémie urbaine, in EIDOS, Numéro 9-10, Université François Rabelais, TOURS, 1995.

Approches sémio-informatiques des données iconiques, in Villes en projet(s), Bordeaux,

CESURB-MSHA, 1996.

Représentation et lecture de l'espace, in VISIO : Représentation et cognition, Revue de l'A.I.S.V, QUEBEC, CELAT-Université LAVAL, 1996.

La structuration multidimensionnelle de l'information iconique, in INFORCOM 96, Grenoble-Echirolles, CREDO-SFSIC, 1996.

El rol de la información y la comunicación en la creación de la identidad urbana, in Cotidianeidad de la imagen. Imagen de la cotidiano, Universidad de Palermo, Buenos-Aires, Argentina, 1997

Les données iconiques relatives à l'espace habité, in SOLARIS N° 4 (Internet), 1998. (www.info.unicaen.fr/bnum/jelec/Solaris)

La représentation de l'espace dans les univers multimedia, in numéro spécial de la revue Degrés (Penser le multimedia), Bruxelles, 1998.

Redécouverte du sens et resémantisation de l'espace habité, in Actes du IIIe Congrès de l'AIISV/IAVS, Presse Universitaire de Timisoara, Roumanie, 1998.

La prospective en matière de systèmes d'informations à référence spatiale in INFORCOM 98, Université de Metz, 1998.

Observatoires sémantiques des espaces habités, in Actes du IVe Congrès de l'AIISV/IAVS, HACKER, Sao Paulo, Brésil, 1998.

Information et communication : médiateurs privilégiés de l'identité urbaine, in Actes du coll. VILLE ET INFORMATION (dir. Ch. DELPORTE), CEHVI (Centre d'histoire de la ville moderne et contemporaine), TOURS, Univ. François Rabelais, 1999.

Le paysage architectural et urbain comme media permanent, in Actes du VIe Congrès de l'AIS, (dir. Et éditeur : A. GIMATE-WELSH), MEXICO, 1999.

Le paysage architectural et urbain comme redécouverte du sens des espaces de la ville in Le paysage des villes, ANNALES DE LA RECHERCHE URBAINE, 4e trim. 1999, Plan Urbain, Paris.

SANSOT P.

Poétique de la ville, Paris, Klincksieck.1984

SAUSSURE

Cours de linguistique générale

SCHMITT J.-C.

Le Saint lévrier : Guinefort, guérisseur d'enfants depuis le XIII^e siècle, Paris, Flammarion, 1979.

SCHOONBRODT R.

Essai sur la destruction des villes et des campagnes, Bruxelles, Mardaga.1987

SEROUX D'AGINCOURT J-B.

L'histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au quatrième siècle jusqu'à son renouvellement au seizième, 6 volumes, Paris, Treuttel et Würtz, 1811-1820.

SIMMEL G.,

Sociologie, étude des formes de la socialisation, P.U.F., Paris, 1999

SITTE C.

L'art de bâtir les villes, L'urbanisme selon ses fondements artistiques, Seuil, Points Essais, Paris, 1996, 186p

SPERBER D. , WILSON D.

La pertinence. Communication et cognition, Paris, Éd. de Minuit, 1989 (éd. originale : Oxford, Blackwell, 1986) ; D. Sperber et al., « Relevance Theory Explains the Selection Task », Cognition, 1996.

THOMAS III de SALUCES,

Le Chevalier errant, France (Paris), vers 1400-1405 - Paris, BnF, département des Manuscrits, Français 12559, fol. 167

TIERCELIN C.

La pensée-signe - Etudes sur C.S. PEIRCE, Nîmes, J. Chambon. 1993

TODOROV T.

« *La mémoire devant l'histoire* », Terrain, 25, 1995.

TRENARD L.

Histoire des Pays-Bas, éd.Français Privat, 1974.

TRIBILLON J-F.,

L'urbanisme, coll.Repères, La Découverte, Paris, 2002, 122p.

VASSELLE F., ESTIENNE J.,

« Le Bel Amiens »

VERMEESCH A.,

Essai sur les origines et la signification de la commune, dans le Nord de la France (XI^e et XII^e siècle), Paris, 1966, 196p.

VIOLLET-le-DUC E.

Dictionnaire raisonné de l'architecture française, Paris, 1879.

Entretiens sur l'architecture [Document électronique], par, Numérisation BNF de l'édition de Paris : INALF, 1961- (Frantext ; P556-P557). Reprod. de l'éd. de Paris : A. Morel, 1872

VITRUVÉ,

Architecture, ou Art de bien bâtir, site de la BNF

WHITEHOUSE H.

« *Memorable Religions : Transmissions, Codifications and Change in Divergent Melanesian Contextes* », Man, 27, 1992 ;

YOUNES C. (Dir.)

Art et philosophie, ville et architecture, la découverte, Paris, 2003.

Rapports imprimés

DE ROSE I.,

DEA Sciences de l'Information et de la Communication, intitulé *Le beffroi, mythe d'une révolution sociale*. Mémoire soutenu sous la direction du Professeur Pascal Sanson à l'Université Nancy-Metz.

Travaux universitaires

DELRUE L.

Les chantiers du pouvoir urbain, Beffrois et hôtels de ville de la fin du Moyen Âge en Flandre française, soutenue en 2001.

Sites web consultés

Blog des beffrois inscrits au Patrimoine Mondial de l'Humanité, //www.beffrois.fr

La Voix du Nord, <http://www.lavoixdunord.fr/dossiers/region/beffrois/diaporama/pop7.shtml>

Larousse en ligne, http://www.larousse.fr/encyclopedie/nom-commun-nom/urbanisme_

Ministère des Affaires Etrangères des Pays-bas, http://www.minbuza.nl/fr/Les_Pays_Bas/%C3%80_propos_des_Pays_Bas/Histoire

Notre Dame de Dijon, <http://www.notre-dame-dijon.net>

Région Nord-Pas de Calais, www.nordpasdecalais.fr

Site officiel de la ville de Condé sur l'Escaut, <http://www.mairie-conde-s-escaut.fr/>

Wikipedia, wikipedia.fr.

Annexes

1. Coupures de presse

Le Journal du Dimanche 1^{er} juin 2008 Société / 9

Modèle. Pour *Bienvenue chez les Ch'tis*, Dany Boon s'est inspiré de son grand-oncle, Adalbert Carrière

Le vrai carillonneur de Bergues

Hoyville (Nord)
Envoiyé spéciale

Lorsque Adalbert se met au piano, le silence règne dans la maisonnette de Hoyville (Nord). Des années qu'il n'avait plus joué en public. Avec cette arthrose... soupire-t-il. Alors, quand le vieil homme de 87 ans se lance dans une *Réverie* de Schumann, Francine, son épouse, en a les couilles coupées. Au-dessus du clavier, une photo, celle d'Adalbert, poings serrés prêts à frapper les touches du carillon du beffroi de Bergues. Le même instrument que celui de *Bienvenue chez les Ch'tis*. Normal: c'est la vie d'Adalbert Carrière, son grand-oncle, qui a en partie inspiré Dany Boon. S'il n'a jamais été facteur, l'homme fit de 1934 à 1999 le carillonneur en titre de la désormais fameuse commune de Flandre.

Cet aïeul, le comédien ne le connaît pas beaucoup; mais quand l'enfant d'Armentières venait rendre visite à sa famille à Bergues, il était fasciné par le petit homme à lunettes qui faisait vibrer toute la ville avec sa « guitare du ciel ». Pour Dany Boon, Adalbert Carrière fait partie de ses « djinns », ses bons génies: « Adalbert, confie-t-il, je l'ai connu sillonnant la région pour jouer sur les carillons encore en état. Il est devenu sourd parce qu'il ne portait pas son casque... » « Malentendant », rectifie l'intéressé, appareillé en Sonotone. « Il n'aimait pas porter son casque, par coquetterie, quand des filles venaient dans le beffroi », s'amuse Francine.

« Le carillon se situe là, tout près du cœur »

Le vieil oncle ouvre l'album photos et en sort un cliché souvenir. Lui et Francine attablés avec Dany Boon et Kad Merad pendant le tournage des *Ch'tis*. « Je dois bien être pour quelque chose dans cet incroyable triomphe. » Le film, il n'y a pas compris grand-chose: « J'entendais mal », même s'il s'était posté au premier rang du cinéma de Dun-

kerque. Mais quand il a vu son beffroi et son carillon ainsi harpés, il a ressenti une grande fierté. Car « le carillon se situe là, tout près du cœur », dit-il en plaquant la main contre sa poitrine.

A 14 ans, Adalbert est le plus jeune carillonneur de France

Adalbert, fils d'Arsène Carrière, tailleur à Bergues, et d'Alice, mère au foyer, a 7 ans lorsqu'il débute le solfège et le violon le jeudi après-midi. Puis ce mélomane précoce se met au piano, à l'orgue et au carillon. « M. Nicolas, mon professeur de musique, qui était carillonneur et organiste à l'abbaye de Lille et à Bergues, est à l'origine de ma vocation », précise-t-il. Quand Paul Nicolas décide de passer la main, son successeur est tout trouvé. A 14 ans, Adalbert devient le plus jeune carillonneur de France. En fait fol ce document daté du 1^{er} novembre 1934, signé de la main du maître de Bergues: « Considérant que le jeune Carrière Adalbert fait preuve de dispositions naturelles pour jouer au clavier, qu'il est du devoir de la municipalité et de son intérêt d'aider ce jeune Bergois » se confesse-t-on. « Adalbert est nommé carillonneur officiel de Bergues et jouira d'une traite annuelle de 600 francs. » Une traite qui ne lui permet pas de vivre. Le musicien doit donc travailler dans une quincaillerie. « Le carillon, cela ne nourrit pas son homme », se souvient-il.

Mais cela offrait de belles émotions, comme cette tradition du nouvel an. « Mon père, chaire de Bergues, se postait au petit matin aux quatre faces du beffroi et, à l'aide d'un porte-voix, chantait en flamand. « Bonnes gens de la cité, je vous souhaite une bonne et heureuse année! » Adalbert, au carillon, l'accompagnait. Une scène de complicité père-fils immortalisée par un dessin au fusain accroché dans le salon des Carrière. Avant-guerre, Adalbert, inconditionnel de Ray Ventura, forme avec des amis L'Adalbert Jazz. Puis il est mobilisé pour le

STO. Dans son camp, près d'Aix-la-Chapelle, il y avait un piano et un ami trompettiste. De quoi l'aider à tenir.

Il profite d'une permission, accordée parce que son père était malade, pour prendre la fuite et partir se cacher à Verlinghem, près de Lille, où il rencontre Francine. A la Libération, le couple s'installe à Bergues mais, effroi, le beffroi a été dynamité, et le carillon avec. Quinze ans de reconstruction, quinze ans passés à carillonner de l'autre côté de la frontière, à Malines. L'année 1961 somme les retrouvailles d'Adalbert et de son beffroi. « Avec un carillon lambant neuf qui ne m'a pas quitté jusqu'à la fin de ma carrière. » Si Adalbert a cessé de compter les *Marche nuptiale* et les *Ave Maria* joués à Bergues pour les mariages et les enterrements, et les ritournelles carillonnées les lundis matin de marché, il sait parfaitement le nombre de cloches que contient son instrument: « 50! » s'exclame-t-il. Un temps, pour ménager son effet, et il ajoute: « Non, si. La 51^e c'était moi. »

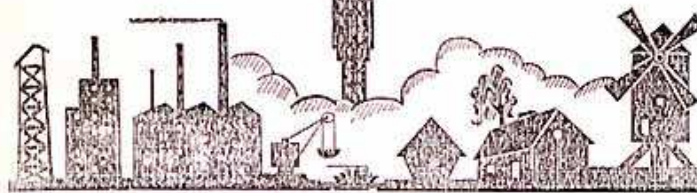


Adeline Fleury Adalbert Carrière (87 ans) pose devant une maquette du beffroi de Bergues, vendredi chez lui.

La VOIX du NORD et du PAS-de-CALAIS

LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ
N° 26

Organe de la résistance de la Flandre Française



UN DOCUMENT HISTORIQUE.

14 JUILLET 1942

En double accord avec les groupes de résistance organisés tant en France dite "libre", que dans les deux zones occupées par l'ennemi, le GÉNÉRAL DE GAULLE a, dans un message, défini les buts de guerre des Français qui ne se sont inclinés ni devant l'ennemi, ni devant ses collaborateurs de VICHY, et qui, fidèles à nos ALLIÉS, poursuivront la guerre jusqu'à la VICTOIRE.

Voici ce message, qui est le ralliement de la FRANCE COMBATTANTE et sera la CHARTRE de la FRANCE VICTORIEUSE.

Saint-Sauveur, le quartier volatilisé qui inspira Victor Hugo - Dimanche 03.08.2008 - La Voix du Nord

Il était une fois un immense territoire, au coeur même de la ville, que les Lillois de moins de quarante ans ne peuvent pas connaître.

Le quartier Saint-Sauveur existe pourtant toujours, mais les années 1960 et 1970 ont marqué la fin du Saint-Sauveur des rues étroites, des masures basses et de la ferme si proche du centre-ville. Saint-Sauveur a également longtemps été le symbole du logement insalubre à combattre.

Comment décrire des rues, des lieux de rencontres ayant été rasés de la carte ? La rue du Poids avec ses immeubles serrés les uns contre les autres, la place Wicar, connue pour ses cafés ? « Saint-Sauveur a longtemps été posée sur une double épine dorsale : les rues Saint-Sauveur et Gustave-Delory, explique Monique, 70 ans, qui a vécu dix-sept ans rue des Brigittines. Mais les immeubles ne sont plus les mêmes. En 1965, pour nous, un grand bâtiment, c'était trois ou quatre étages. » Rien à voir avec les immenses centres administratifs ou d'affaires du Saint-Sauveur de 2008. Peu d'immeubles anciens subsistent.

« Saint-Sauveur, c'est depuis le XVI^e siècle le quartier ouvrier du textile, souligne l'historien Alain Lottin. Sur les courées, il y a des textes datant de Charles Quint. » Le lieu traînera longtemps la réputation d'un périmètre aux conditions de logement effrayantes. « Sous Louis XIV, on a déjà des indications selon lesquelles des gens vivent dans des caves ou dans des greniers, complète Alain Lottin. Cet entassement de population et les problèmes d'hygiène n'ont fait que s'aggraver avec le développement de la Révolution industrielle au XIX^e siècle. » De passage à Lille, Victor Hugo écrira, effrayé : « Caves de Lille ! On meurt sous vos plafonds de pierre. » À Saint-Sauveur, le taux de mortalité des nourrissons et des enfants est plus important qu'ailleurs.

Aventures sur les remparts

En 1921, le maire Gustave Delory entame un plan de rénovation et de salubrité. À la tête de la ville à partir de 1925, Roger Salengro le poursuivra. « Cette rénovation sera partielle, note Alain Lottin. Il s'agissait également de construire l'hôtel de ville. » La part la plus importante sera lancée par Augustin Laurent après le lancement d'un plan gouvernemental de réhabilitation des quartiers insalubres. En 1959, le pari paraît titanesque. Il faut travailler sur 19 hectares. Près de 747 maisons et immeubles doivent être rasés et 5 400 personnes seront à reloger. On en profite pour refondre le cadastre. Les rues seront larges et les immeubles pousseront haut.

Quels souvenirs pour les anciens de Saint-Sauveur ? « Pour moi, celle de l'enfance insouciant, sourit Monique. On était une bande de gosses. Le terrain de jeu et d'aventures, c'était les remparts, tout au bout de la rue Delory. Ils ont

ensuite été remplacés par la Foire de Lille. Rue des Augustins, il y avait un cinéma de quartier. J'ai fait mes premières photos d'identité chez un photographe nommé Francis Delbarre, le futur Raoul de Godewarsvelde. » Après la rénovation, des habitants ont été relogés à Fives ou aux Bois-Blancs. D'autres sont restés dans le quartier. Notamment dans l'immeuble des Dentellières, baptisé ainsi en souvenir de l'une des activités phare de Saint-Sauveur.

2. Etude de perception sur les beffrois

2.1. Le site Internet

2.1.1. Introduction

Nous avons choisi de lancer notre étude de perception sur les beffrois à partir d'un site internet pour plusieurs raisons :

- Une raison économique : nous ne disposons pas de budget propre pour mener à bien cette étude, et en particulier pour financer un envoi en nombre par courrier classique, voire procéder en « face à face », c'est à dire en entretien individuel.
- Pratique : les questionnaires étant en ligne, cela nous permet d'avoir la maîtrise de leur saisie (la saisie est pilotée par l'outil de déroulement des questionnaires), et de bénéficier directement des données encodées dans une base de données, sans délai de saisie entre la réception du format papier et la mise à disposition au format numérique.

Nous devons aussi préciser que bien que pilotée par un serveur internet, les réponses obtenues n'ont aucunement été filtrées : nous n'avons pas appliqué de méthode de quotas sur le sondage grand public. Ce genre de méthode s'applique sur des ensembles importants (au moins 500 répondants) pour être statistiquement pertinente. Il n'est pas question ici de parler d'échantillon représentatif de la population française au regard des réponses. Tout au plus pourrions nous déduire quelques hypothèses pour fonder le raisonnement de notre thèse au regard des pratiques de médiations des beffrois.

Date de mise en ligne officielle : 7 janvier 2009.

2.1.2. Architecture du site

Nous avons retenu une architecture LAMP (Linux, serveur Apache, base de données MySQL, programmation en PHP) réputée pour sa stabilité et sa sécurité (sujet sensible puisque nous manipulons de données à caractère confidentiel).

Nous avons utilisé l'outil Limesurvey pour procéder à la gestion des questionnaires. Celui-ci permet d'obtenir une présentation très professionnelle des questionnaires, et permet notamment l'interruption/reprise de saisie.

Enfin, à titre anecdotique, l'outil utilisé pour le support du blog sur le site

2.1.3. Arborescence de navigation

2.1.3.1. Arborescence générale

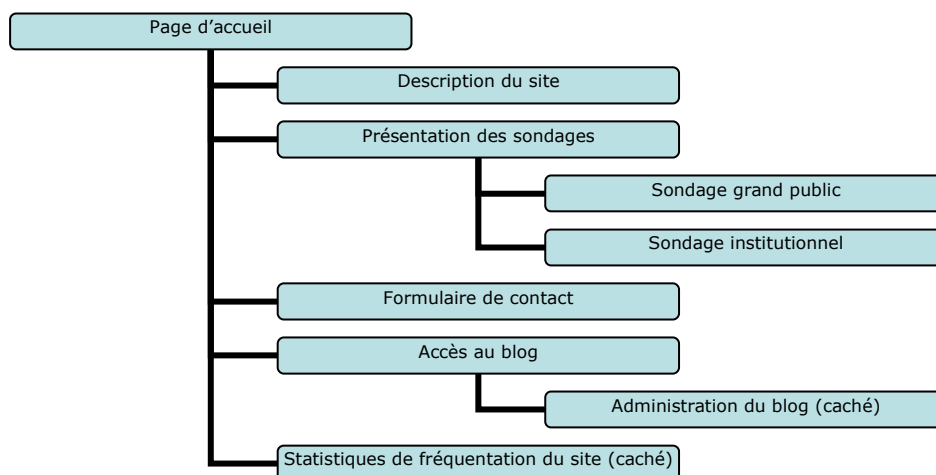


Figure 1: structure du site beffroi.org

2.1.3.2. Statistiques de fréquentation depuis la mise en ligne du site

<i>Page</i>	<i>Nombre</i>
Accueil	1459
Description du site	291
Formulaire de contact	120
Présentation des sondages	600
Blog	545

Tableau 1 : statistiques de fréquentation du site beffroi.org

2.1.4. Méthode de prospection

2.1.4.1. Sondage grand public

La méthode de recrutement utilisée est principalement virale. Nous avons utilisé plusieurs carnets d'adresse personnels auxquels nous avons envoyé un message d'invitation à participer au sondage d'une part, et dans lequel d'autre part figurait une mention d'invitation à faire suivre à un maximum de connaissances ladite invitation.

2.1.4.2. Sondage institutionnel

Nous avons construit une base de données de prospection à partir de données récupérées sur l'Internet, essentiellement à partir de sites officiels concernant les institutions territoriales françaises. Au final, notre base de données totalisait 10.518 enregistrements dont environ deux tiers ont pu être exploités (adresses courriel aboutissant au destinataire).

2.2. Les résultats

2.2.1. Statistiques de fréquentation de l'enquête

2.2.1.1. Introduction

Dans les lignes qui suivent, nous distinguons deux types de réponses :

- Les réponses complètes à un questionnaire : elles focaliseront notre réflexion.
- Les réponses incomplètes (questionnaires non terminés) : elles pourront éventuellement servir d'éclairage complémentaire si leur analyse statistique présente un intérêt.

2.2.1.2. Enquête grand public

Le questionnaire a été mis en ligne lors de la publication du site, et une première campagne de recrutement a eu lieu le même jour, suivie d'une seconde vague le 25 septembre 2009. Les statistiques présentées ici ne concernent que la période 26 septembre – 12 octobre 2009, date de clôture officielle de l'enquête pour analyse.

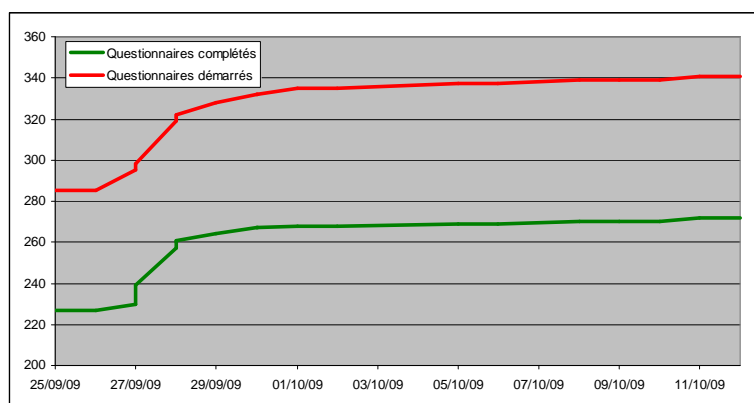


Figure 2 : évolution dans le temps des réponses à l'enquête grand public.

2.2.1.3. Enquête institutionnelle

Le questionnaire a été mis en ligne lors de la publication du site, et a fait l'objet d'une campagne massive de recrutement à partir du 25 septembre 2009. Toutes les réponses valides obtenues ont été effectuées à partir de cette campagne jusqu'à la date de clôture de l'enquête, soit le 12 octobre 2009 à 11h00.

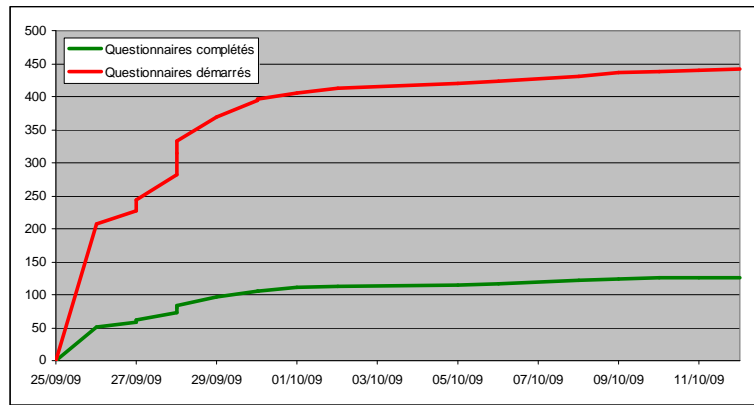


Figure 3 : évolution dans le temps des réponses à l'enquête institutionnelle.

2.3. Résultats de l'étude

2.3.1. Questionnaire institutionnel

2.3.1.1. Validité des résultats

Avec un total de 126 questionnaires complétés pour 441 réponses au total, nous ne pourrions pas mener d'étude statistique poussée sur la population des répondants. Nous pouvons toutefois aboutir à quelques conclusions au regard des chiffres obtenus.

2.3.1.2. Analyse

Population totale des répondants	Questionnaire complet	Total des réponses
France	126	359
Europe hors France	0	6
Asie	0	1
Amérique	0	1
Océanie	0	1
Pas de réponse	0	73
Total	126	441

Tableau 2 : sondage institutionnel: population des répondants par zone géographique.

Nous voyons sur ce premier tableau de résultats que seuls les répondants implantés en France ont fait l'effort de compléter le questionnaire.

Cet effet était prévisible en partie au regard de la constitution de notre base de données, dont les informations concernaient presque exclusivement des organismes implantés sur le sol national.

Le résultat obtenu est somme toute décevant au regard de la volumétrie de la base de prospection que nous avons construite, avec un taux de réponse brut avoisinant les 6%, et un taux utile de réponses de l'ordre de 2%.

Néanmoins, les quelques réponses hors France proviennent sûrement de quelques personnes intéressées par la problématique des beffrois, et ayant trouvé notre site internet par l'intermédiaire d'un moteur de recherche.

Une première conclusion à laquelle nous aboutissons est que la méthode utilisée pour ce volet de l'étude n'est pas la bonne. Nous aurions plutôt du procéder par questionnaire en face à face. C'est indéniablement une voie d'amélioration pour de futures études, mais au prix d'un investissement humain et matériel que la rédaction d'une thèse ne permet pas.

France seule	Questionnaire complet	Total des réponses
Association et assimilés	2	2
Ministère	0	1
Mairie	120	237
Communauté d'agglomération	0	1
Conseil Général	1	1
Non précisé	3	117
Total	126	359

Tableau 4 : sondage institutionnel, répartition des répondants par statut.

Si nous nous intéressons aux réponses utiles (les 126 questionnaires complétés), nous voyons qu'en grande majorité les mairies ont répondu, au détriment d'autres formes d'institutions. Nous pourrions avancer une explication simple, selon laquelle le découpage territorial des institutions nationales est très largement représenté par des mairies.

Cette conclusion semble logique, mais ne peut être validée statistiquement parlant au regard du faible nombre de réponses.

Pour les répondants autres que les mairies, aucun ne dispose de beffroi dans sa zone de compétence ou de responsabilité.

Beffrois dans zone de responsabilité - France seule	Questionnaire complet	Total des réponses
Aucun	112	190
Un seul	7	16
Deux	0	4
Trois	1	2
Total	120	212

Tableau 5 : Sondage institutionnel, beffrois en zone de responsabilité.

Un résultat intéressant de l'étude est que, en prenant la totalité des réponses (questionnaire complété ou non), seulement 22 répondants déclarent avoir un ou plusieurs beffrois dans leur zone de responsabilité. Nous avons extrait ces répondants pour vérifier si le terme de beffroi est bien compris comme nous le

définissons dans notre thèse.

Id	Complété	Veillez indiquer le code postal et le nom de la commune:	Type répondant	Nombre de beffrois
101	Questionnaire incomplet	48340	Mairie	Un seul
212		17290	Mairie	Un seul
302		68510 uffheim	Mairie	Un seul
318		16370 SAINT SULPICE DE COGNAC	Mairie	Un seul
362		19230 BEYSSENAC	Mairie	Un seul
374		82220	Mairie	Un seul
408		30200 BAGNOLS SUR CEZE	Mairie	Un seul
422		83 300 DRAGUIGNAN	Mairie	Un seul
429		16490	Mairie	Un seul
205		77 moret sur loing	Mairie	Deux
379		32120 SOLOMIAC	Mairie	Deux
414		26140	Mairie	Deux
421		71240GIGNY SUR SAONE	Mairie	Deux
439		22940 Plaintel	Mairie	Trois
55	Questionnaire complet	44117	Mairie	Un seul
207		77390 Chaumes en Brie	Mairie	Un seul
262		steinbrunn-le-bas 68440	Mairie	Un seul
357		31620	Mairie	Un seul
376		26540 MOURS SAINT EUSEBE	Mairie	Un seul
387		54890 bayonville sur mad	Mairie	Un seul
438		68480 LEVONCOURT	Mairie	Un seul
434		22940	Mairie	Trois

Tableau 6 : Sondage institutionnel, répondants déclarant un beffroi

Ce que nous remarquons, c'est qu'aucune commune à beffroi du Nord, Pas de Calais ou de la Somme n'a répondu à notre questionnaire. C'est un nouveau constat que la démarche utilisée pour procéder à l'étude institutionnelle n'est pas la bonne.

Dans la suite de notre analyse, nous allons nous concentrer sur les réponses exploitables, à savoir les 126 réponses complètes obtenues sur une partie du questionnaire. La population des répondants étant faible, nous ne pourrions que formuler des hypothèses, la validité statistique des résultats présentant un indice de fiabilité limité.

Il est utile de rappeler à ce stade de l'analyse que la population des répondants sont des professionnels, dont les fonctions les amènent à être avertis des politiques médiationnelles mises en place à un niveau institutionnel, donc être au cœur des dossiers.

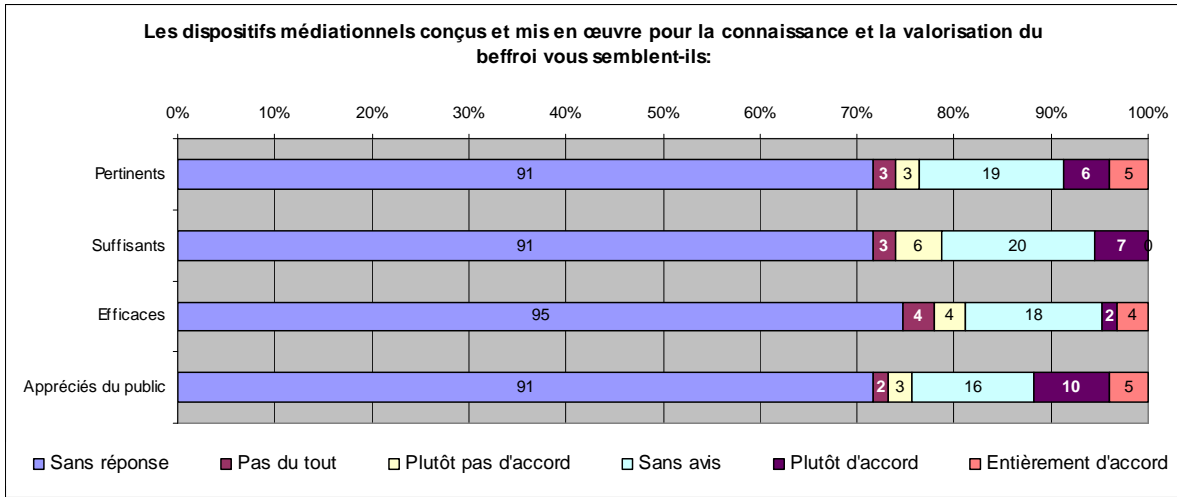


Figure 4 : sondage institutionnel, perception des dispositifs médiationnels.

Dans ce premier graphique, nous ne nous intéressons qu'au deux modalités de réponse « Plutôt d'accord » et « Entièrement d'accord ».

La réponse qui arrive en tête est « Apprécie du public », suivie de « Pertinent ».

Nous notons que l'efficacité des dispositifs médiationnels mis en place semble sujet à critique de la part des professionnels, quant à leur suffisance, elle ne semble pas convaincre.

La répartition des modalités des réponses est relativement contrastée, mais l'indice de confiance statistique ne permet pas d'en tirer de conclusion fiable. Nous en restons donc à des conjectures, malgré tout éclairantes.

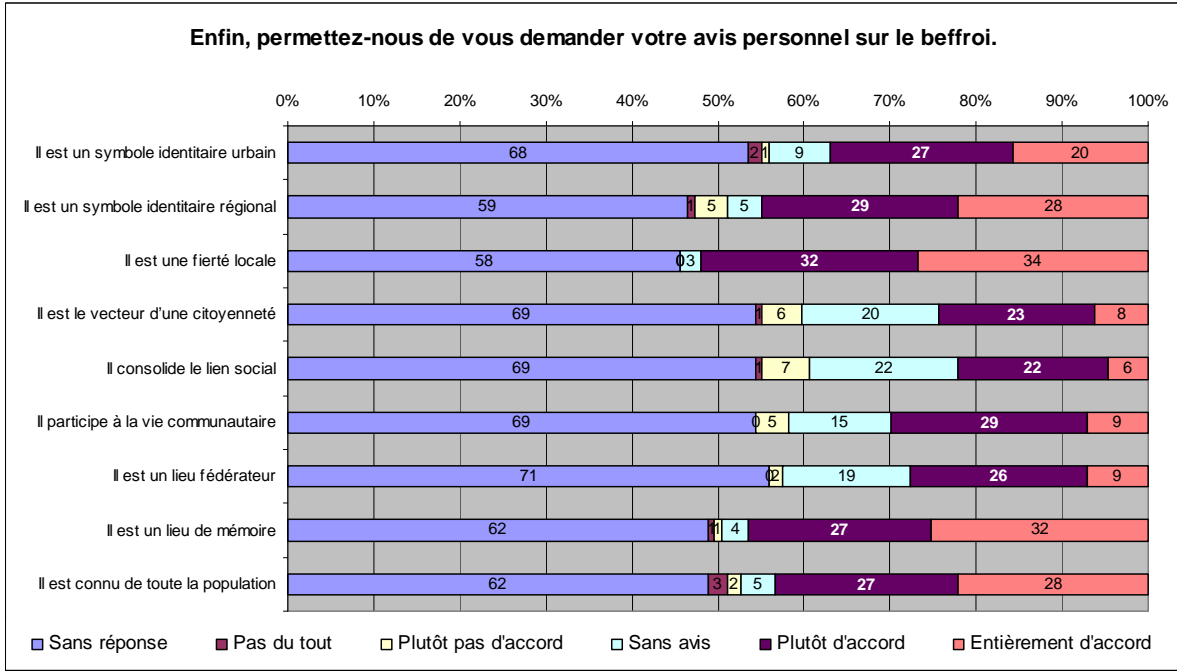


Figure 5 : sondage institutionnel, perception personnelle.

Dans ce second graphique, nous nous concentrons sur le jugement personnel de professionnels sur la perception du monument. Tout comme dans le graphique précédent, nous ne considérons que les deux modalités « Plutôt d'accord » et « Entièrement d'accord ».

Il sera intéressant de comparer ce graphique avec celui obtenu pour le sondage grand public. Nous le ferons dans le chapitre suivant.

Par rapport au graphique précédent, nous constatons que les réponses sont plus « franches », le taux d'indécis étant plus faible sur la totalité des réponses. Le premier phénomène notable par rapport au graphique précédent est le peu de réponses négatives en proportion (modalités « Pas du tout » et « Plutôt pas d'accord »).

Si nous regardons les modalités positives (« Plutôt d'accord » et « Entièrement d'accord »), nous voyons une nette préférence pour la proposition « Il est une fierté locale », suivie par « Il est un lieu de mémoire » et « il est un symbole identitaire régional ». A l'inverse, « Il consolide le lien social » et « Il est le vecteur d'une citoyenneté » récoltent le moins de suffrages.

Nous pouvons avancer l'hypothèse que ce genre de monument a perdu son utilité primitive au profit d'une image de monument « musée », toujours repère certes, mais n'assumant plus les fonctions communales pour lesquelles il a été érigé ou repris.

2.3.2. Sondage grand public

2.3.2.1. Validité des résultats

Avec un total de 271 questionnaires complétés pour 338 réponses au total, nous avons obtenu un meilleur retour que pour le sondage institutionnel. Nous ne pouvons pas parler ici de taux brut de réponse, puisque ce sondage n'a pas fait l'objet d'une campagne de recrutement structurée.

D'autre part, il n'est pas question ici de fonder nos conclusions sur un échantillon représentatif de la population française : aucune méthode de quota n'a été appliquée, et la volumétrie des réponses est trop faible. Néanmoins, nous nous attacherons à comparer les profils sociodémographiques des répondants aux statistiques de l'INSEE ou d'autres sources plus spécialisées pour tempérer certaines conclusions, par exemple si certains types de populations sont surreprésentés dans notre population d'analyse.

Notre analyse sera donc plus qualitative que quantitative, mais pourra fournir des conclusions utiles à notre raisonnement sur les dispositifs médiationnels mis en œuvre autour des beffrois.

Ce sondage restera en ligne, et pourra dans un avenir proche faire l'objet d'une étude plus approfondie.

2.3.2.2. Analyse

Dans un premier temps, nous allons nous intéresser à la répartition géographique des répondants sur le territoire français :

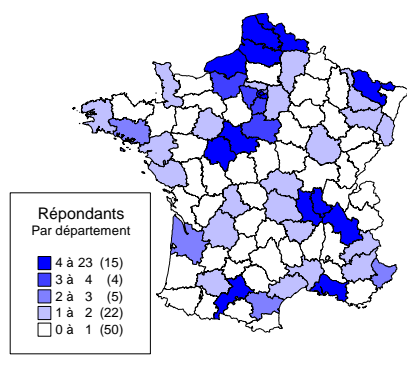


Figure 6 : sondage grand public, répartition des répondants par département.

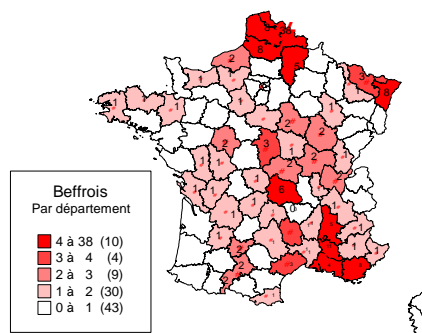


Figure 7 : répartition du nombre de beffrois (ou dénommés comme tel) par département.

Nous pouvons tout de suite constater le biais introduit par les bases de prospection utilisées : personnelles, et donc historiquement réparties sur le Nord Pas de Calais, la Lorraine, le Centre et la Normandie. La zone Lyonnaise est induite par un bon suivi de message par carnet d'adresse interposé.

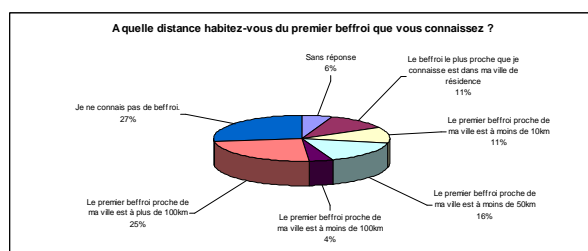


Figure 8 : sondage grand public, distance de résidence à un beffroi.

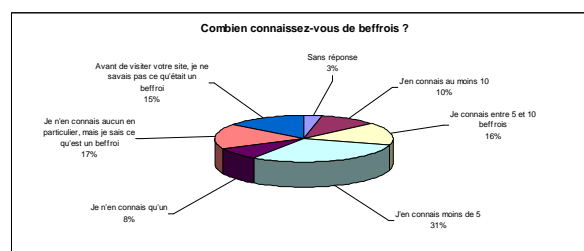


Figure 9 : sondage grand public, nombre de beffrois connus.

Avant de pouvoir nous livrer à un commentaire sur les deux graphes ci-dessus, nous devons procéder à une étape de vérification :

		Combien connaissez-vous de beffrois ?							Total	Part du total
		Sans réponse	Avant de visiter votre site, je ne savais pas ce qu'était un beffroi	Je n'en connais aucun en particulier, mais je sais ce qu'est un beffroi	Je n'en connais qu'un	J'en connais moins de 5	Je connais entre 5 et 10 beffrois	J'en connais au moins 10		
A quelle distance habitez-vous du premier beffroi que vous connaissez ?	Sans réponse	3	3	3	0	3	0	3	15	6%
	Je ne connais pas de beffroi.	5	34	28	2	3	0	1	73	27%
	Le premier beffroi proche de ma ville est à plus de 100km	0	1	6	9	30	15	6	67	25%
	Le premier beffroi proche de ma ville est à moins de 100km	0	0	3	0	8	0	1	12	4%
	Le premier beffroi proche de ma ville est à moins de 50km	1	1	3	6	19	9	4	43	16%
	Le premier beffroi proche de ma ville est à moins de 10km	0	1	2	0	10	15	3	31	11%
	Le beffroi le plus proche que je connais est dans ma ville de résidence	0	0	2	6	9	4	10	31	11%
Total:	9	40	47	23	82	43	28	272		
Part du total:	3%	15%	17%	8%	30%	16%	10%			

Tableau 7: sondage grand public, vérification de la cohérence des réponses.

Nous voyons dans le tableau ci-dessus que certaines réponses sont incohérentes (elles sont signalées par les cases sur fond jaune). Au total, seulement 3% des réponses sont douteuses.

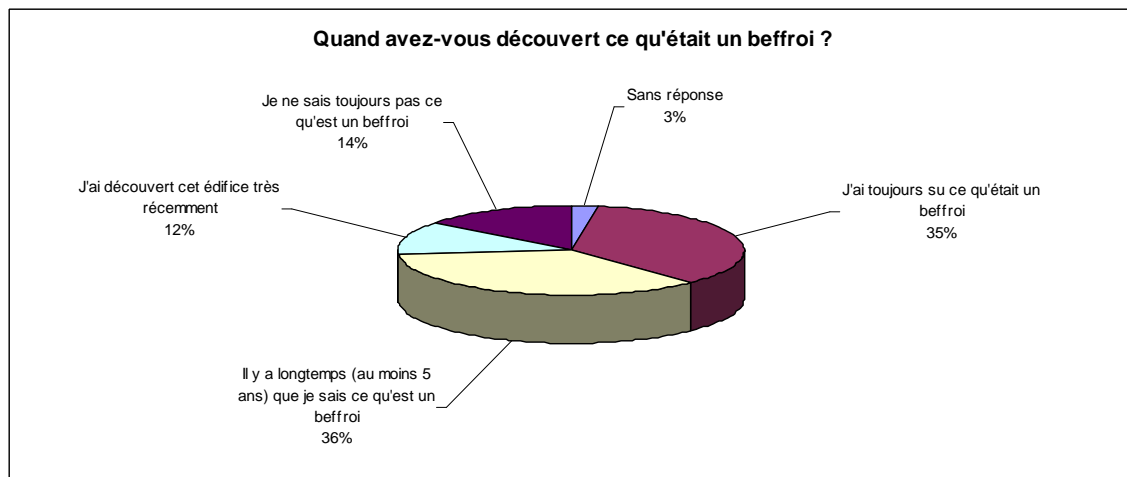


Figure 10 : sondage grand public, date de découverte des beffrois.

Il est intéressant de constater dans ce graphe le nombre de répondants avertis sur la nature du monument ; 83% prétendent savoir ce qu'est un beffroi, et 71% en ont une connaissance confirmée. Ces résultats sont cohérents avec le tableau de vérification ci-dessus (81% prétendant connaître ou savoir ce qu'est un beffroi). La réponse la plus étonnante concerne la modalité « j'ai découvert cet édifice très récemment » : par rapport aux 71% de répondants

prétendant savoir ce qu'est un beffroi depuis au moins cinq ans, 12% prétendent avoir découvert récemment cet édifice, ce qui montrerait un net regain d'intérêt pour ce type de monument dans une période très récente. La classification au Patrimoine Mondial de l'Humanité ou le récent film de Dany Boon peuvent expliquer ce phénomène, d'autant que sur les quelques 34 répondants ayant choisi cette modalité, très peu résident en France ou dans des départements possédant des beffrois (de l'ordre de 10%). Toutefois, le faible nombre des réponses ne permet pas d'établir de validité statistique à cette observation.

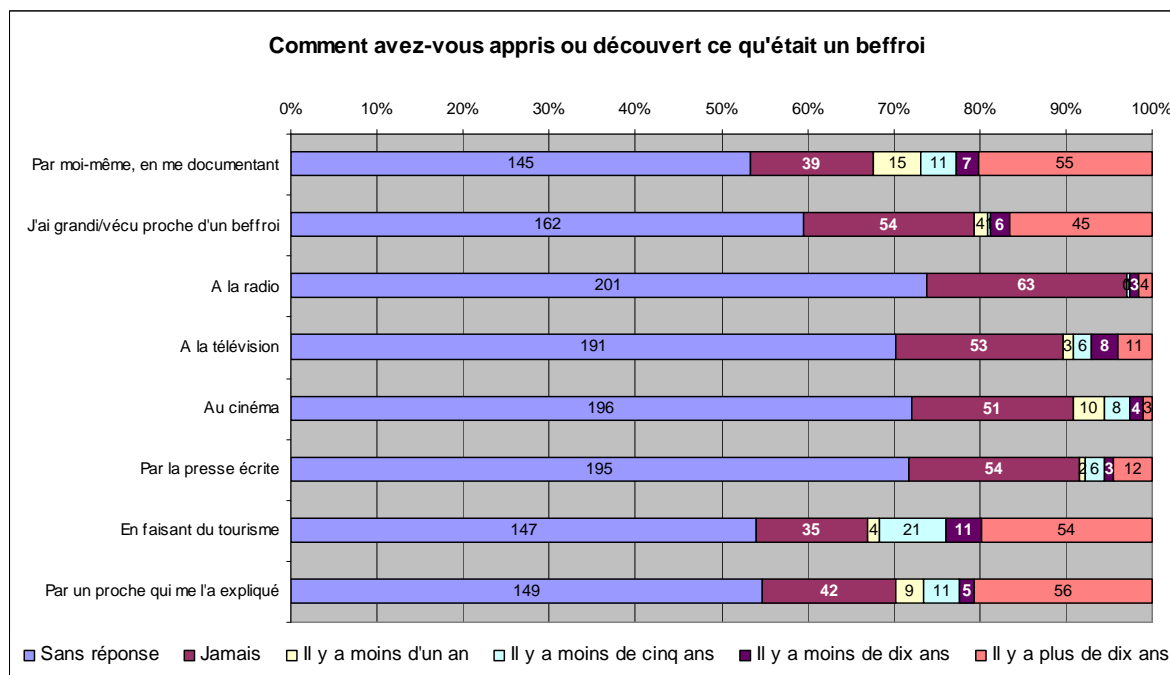


Figure 11 : enquête grand public, découverte du beffroi.

Le graphe ci-contre montre que les médias classiques ne sont manifestement pas de bons vecteurs de médiation pour les beffrois, ou du moins peu utilisés à cet effet.

A l'inverse, il est intéressant de constater que le tourisme est la première source de découverte du monument, faisant presque jeu égal avec la curiosité personnelle.

Quant à la modalité « Au cinéma », sa très faible représentation tend à prouver que le film de Dany Boon a somme toute eu très peu d'influence sur la connaissance de ce monument. Il ne reste plus qu'à vérifier grâce au graphe suivant si le classement au Patrimoine Mondial de l'Humanité a eu quelque influence, en gardant en tête la faible représentation dans notre graphe des modalités « A la télévision » ou « Par la presse écrite ».

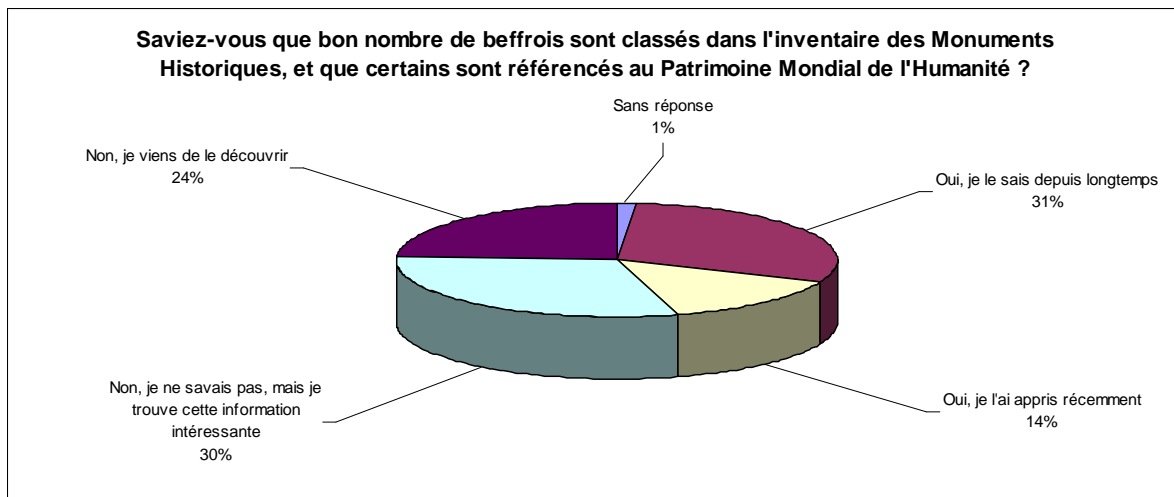


Figure 12 : enquête grand public, connaissance du classement au Patrimoine mondial de l'Humanité

Un peu moins d'un répondant sur deux prétendent savoir que ce type de monument fait l'objet d'un classement, ce qui est relativement important. La modalité « Non, je ne savais pas, mais je trouve cette information intéressante » avec 30% des réponses nous porte à croire que le classement pourrait être une piste de communication efficace. Il est aussi intéressant de constater que très peu de participants n'ont pas répondu à cette question, ce qui renforce le contraste entre les différentes modalités.

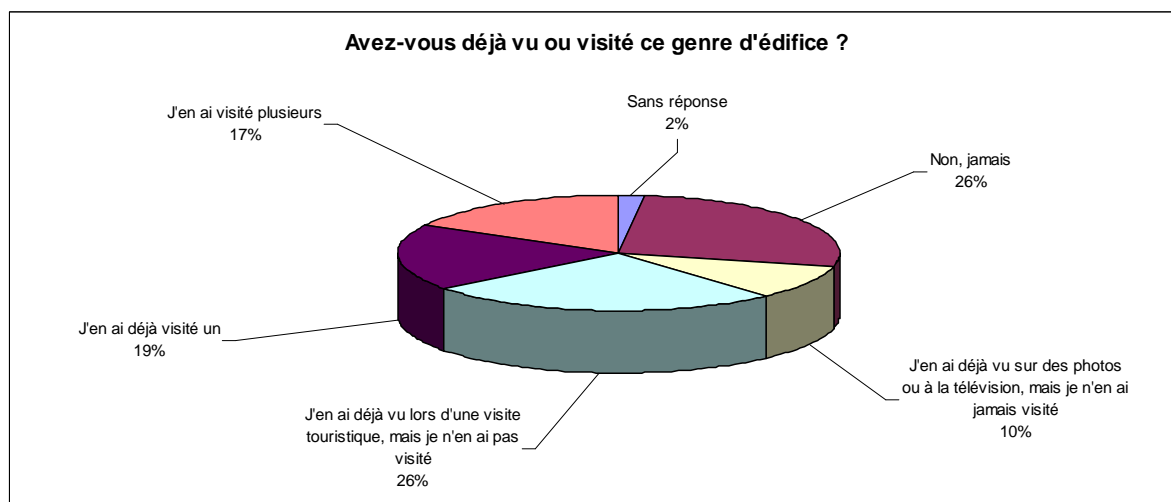


Figure 13 : questionnaire grand public, visite de beffrois

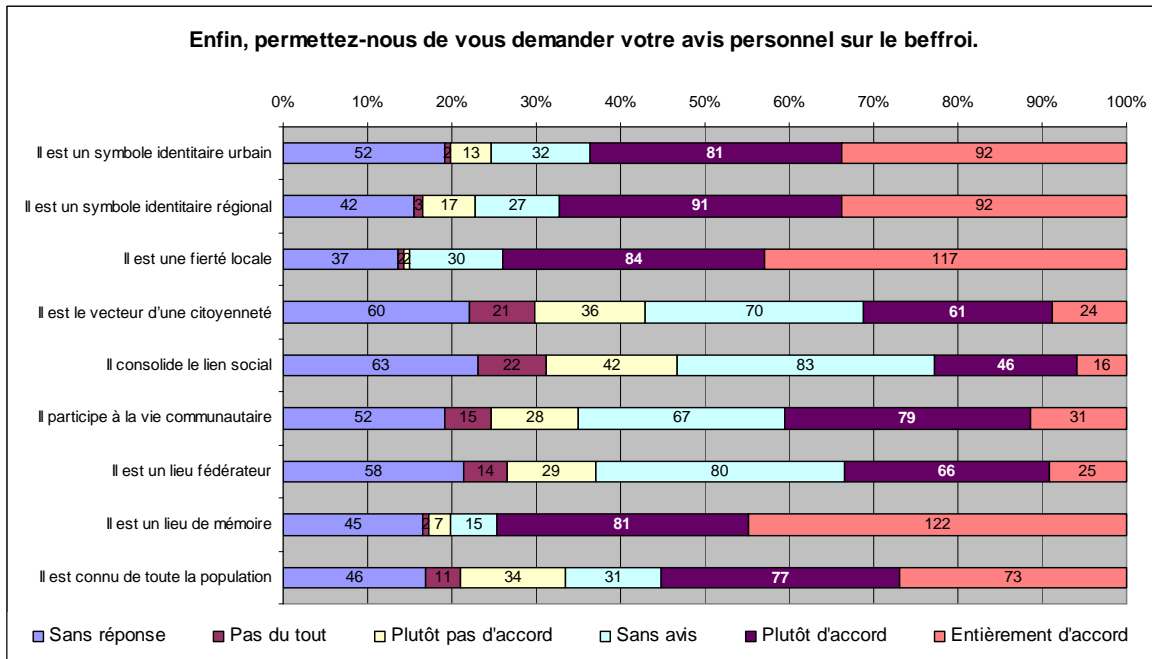


Figure 14 : Questionnaire grand public: avis personnel sur les beffrois

2.4. Le questionnaire institutionnel

Beffrois: étude à destination des institutionnels	
Qui êtes vous	
Ces premières questions vont permettre de vous situer géographiquement. Merci d'y répondre le plus précisément possible.	
* 0001: Veuillez nous indiquer votre localisation géographique générale:	
	<u>Veuillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u>
	<input type="checkbox"/> France
	<input type="checkbox"/> Europe hors France
	<input type="checkbox"/> Afrique
	<input type="checkbox"/> Amérique
	<input type="checkbox"/> Asie
	<input type="checkbox"/> Océanie
[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Europe hors France' à la question '0001 ']	
* 0002: Dans quel pays exactement ?	
	<u>Veuillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u>
	<input type="checkbox"/> Allemagne
	<input type="checkbox"/> Belgique
	<input type="checkbox"/> Espagne
	<input type="checkbox"/> Italie
	<input type="checkbox"/> Pays-Bas
	<input type="checkbox"/> Suisse
	<input type="checkbox"/> Autre
[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Afrique' ou 'Amérique' ou 'Océanie' ou 'Asie' à la question '0001 ']	
0003: Veuillez préciser le pays:	
	<u>Écrivez votre réponse ici :</u>
[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'France' ou 'Europe hors France' à la question '0001 ']	
0004: Veuillez indiquer le code postal et le nom de la commune:	
	<u>Écrivez votre réponse ici :</u>
0005: Veuillez-nous indiquer une adresse courriel à laquelle nous pouvons vous joindre. Elle nous permettra par exemple de vous transmettre les résultats de notre étude.	
	<u>Écrivez votre réponse ici :</u>
0006: Merci de préciser la nature de l'organisme au nom duquel vous répondez à cette étude:	
	<u>Veuillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u>
	<input type="checkbox"/> Association et assimilés
	<input type="checkbox"/> Mairie
	<input type="checkbox"/> Communauté de communes
	<input type="checkbox"/> Communauté d'agglomération
	<input type="checkbox"/> Communauté urbaine
	<input type="checkbox"/> Conseil Général
	<input type="checkbox"/> Conseil Régional
	<input type="checkbox"/> Délégation interministérielle
	<input type="checkbox"/> Ministère
* 0000: Merci de préciser le nombre de beffrois implantés sur votre zone de responsabilité:	

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Aucun
- Un seul
- Deux
- Trois
- De quatre à cinq
- De six à dix
- Plus de dix

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ']

*** 0007: Un ou plusieurs beffrois sont situés sur votre zone de responsabilité.**

Pour des raisons de simplicité, merci de reprendre autant de fois ce questionnaire que de beffrois concernés par notre étude.

Dans les questions qui suivent, nous allons nous attacher à un beffroi en particulier.

Désirez-vous :

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier
- Seulement répondre aux questions générales relatives aux beffrois

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

*** 0008: Vous venez de choisir de répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier.**

Merci de préciser de quel beffroi il s'agit :

Merci de préciser son nom et son implantation.

Écrivez votre réponse ici :

Description de votre beffroi

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0001: Le beffroi a-t-il été:

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Construit de toutes pièces
- Repris d'une tour de guet
- Repris d'une partie des fortifications de la ville
- Repris à partir d'un édifice religieux

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0002: Les événements de l'histoire du beffroi

Merci de préciser pour chaque option les différentes dates ou périodes connues.

Choisissez toutes les réponses qui conviennent et laissez un commentaire :

- Construction
- Destruction(s)
- reconstruction(s)
- Extension(s)
- Embellissement(s)
- Rénovation(s)

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ' et si vous avez répondu 'Rénovation(s)' ou 'reconstruction(s)' à la question '0002 ']

0003: La base originelle du beffroi a-t-elle été conservée ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui
- Non

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en

particulier' à la question '0007 ']

0004: La physionomie actuelle du beffroi est-elle fidèle à sa physionomie originelle ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

Oui

Non

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Non' à la question '0004 ']

0005: Vous avez répondu non à la question précédente. Pouvez-vous nous citer les critères ayant motivé les choix de reconstruction et/ou restauration du beffroi

Écrivez votre réponse ici :

Documentation sur votre beffroi

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0001: Disposez-vous d'archives relatant l'histoire de la commune et de son beffroi ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

Oui, très complètes

Il nous reste quelques documents, mais une grande partie a été détruite ou perdue

Non, nous ne disposons pas d'archives.

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ' et si vous N'avez PAS répondu 'Non, nous ne disposons pas d'archives.' à la question '0001 ']

0002: Concernant vos archives, pouvez-vous nous préciser leur(s) lieu(x) de conservation :

Écrivez votre réponse ici :

Beffroi et patrimoine

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0001: Date d'inscription du beffroi aux Monuments Historiques :

Entrez une date :

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0002: Date du classement du beffroi aux Monuments Historiques

Entrez une date :

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0003: Avez-vous proposé l'inscription du beffroi au patrimoine mondial de l'humanité ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

Oui

Non

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Oui' à la question '0003 ']

0004: Merci de nous indiquer quand votre demande a été effectuée:

Entrez une date :

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Oui' à la question '0003 ']

0005: Qui a été à l'origine de cette requête ?

Écrivez votre réponse ici :

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Oui' à la question '0003 ']

0006: Cette requête a-t-elle été:

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Acceptée
 Refusée

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Oui' à la question '0003']

0007: Pouvez-vous préciser les raisons ayant motivé l'acceptation ou le refus du classement ?

Écrivez votre réponse ici :

Beffroi et situation

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007']

0001: Le beffroi est-il :

Choisissez TOUTES les réponses qui conviennent :

- Isolé
 Attenant à la mairie
 Attenant à des halles commerçantes
 Attenant à d'autres bâtiments communaux
 Attenant à des bâtiments privés
 Situé sur une place centrale de la commune
 Situé sur une artère principale de la commune
 Situé à l'écart du centre-ville

Beffroi et médiation

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007']

0001: Peut-on visiter le beffroi ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui
 Non

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007' et si vous N'avez PAS répondu 'Non' à la question '0001']

0002: Quelles sont les périodes d'ouverture:

Choisissez toutes les réponses qui conviennent et laissez un commentaire :

- | |
|------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> Janvier |
| <input type="checkbox"/> Février |
| <input type="checkbox"/> Mars |
| <input type="checkbox"/> Avril |
| <input type="checkbox"/> Mai |
| <input type="checkbox"/> Juin |
| <input type="checkbox"/> Juillet |
| <input type="checkbox"/> Août |
| <input type="checkbox"/> Septembre |
| <input type="checkbox"/> Octobre |
| <input type="checkbox"/> Novembre |
| <input type="checkbox"/> Décembre |

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007']

0003: En dehors des périodes d'ouverture "classiques", procédez-vous à des ouvertures exceptionnelles ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui
 Rarement
 Jamais

Faites le commentaire de votre choix ici :

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0004: Les visites du beffroi sont-elles commentées ?

Merci de préciser qui prend en charge les visites guidées du beffroi (Personnel du syndicat d'initiative, bénévoles, visites assistées par des dispositifs électroniques ou numériques, etc.)

Choisissez toutes les réponses qui conviennent et laissez un commentaire :

- Jamais
 Seulement lors d'occasions spéciales
 Seulement en fonction des périodes d'affluence
 Presque toujours, à de rares exceptions près
 Toujours

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0005: Pouvez-vous nous préciser les tarifs pratiqués pour les visites

Choisissez toutes les réponses qui conviennent et laissez un commentaire :

- Adultes
 Enfants
 Ecoles
 Groupes
 Autres tarifications

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0006: Quel nombre de visiteurs accueillez-vous par an ?

Écrivez votre réponse ici :

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0007: Depuis son classement au patrimoine français ou mondial, avez-vous mesuré une nette différence de la fréquentation en nombre de visiteurs annuels:

Écrivez votre ou vos réponses ici :

Avant le classement:
Après le classement:

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ' et si vous avez répondu 'Non' à la question '0001 ']

0008: Si le beffroi ne peut pas être visité, quelles en sont les raisons :

Choisissez toutes les réponses qui conviennent et laissez un commentaire :

- Normes de sécurité non respectées
 Infrastructure inadaptée
 En cours de travaux de rénovation
 Manque de moyens humains pour assurer des permanences
 Autres raisons, précisez:

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

particulier' à la question '0007 ']

0009: Le beffroi fait-il l'objet de communications spécifiques:

Choisissez toutes les réponses qui conviennent et laissez un commentaire :

- | | |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Site internet de la ville | |
| <input type="checkbox"/> Actions spéciales lors des fêtes communales | |
| <input type="checkbox"/> Actions spéciales lors des journées du patrimoine | |
| <input type="checkbox"/> Initiatives associatives | |
| <input type="checkbox"/> Initiatives institutionnelles | |
| <input type="checkbox"/> Supports publicitaires (dépliants, affiches, etc.) | |
| <input type="checkbox"/> Récupération muséale (permanente) | |
| <input type="checkbox"/> Récupération muséale (temporaire) | |
| <input type="checkbox"/> Autres, précisez: | |

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0010: Le beffroi dispose-t-il d'un budget de fonctionnement ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui
 Non

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ' et si vous N'avez PAS répondu 'Non' à la question '0010 ']

0011: Pouvez-vous nous en indiquer le montant annuel:

Écrivez votre réponse ici :

[Répondez seulement à cette question si vous N'avez PAS répondu 'Aucun' à la question '0000 ' et si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ' et si vous N'avez PAS répondu 'Non' à la question '0010 ']

0012: Ce budget vous paraît-il suffisant au regard des projets mis en oeuvre ou futurs ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui
 Non

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ' et si vous N'avez PAS répondu 'Non' à la question '0010 ']

0013: Ce budget vous semble-t-il pertinemment exploité ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui
 Non

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

0014: Depuis son classement, pouvez-vous nous décrire en quelques mots en quoi la perception du monument a changé :

Écrivez votre réponse ici :

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

*** 0015: Existe-t-il une association concernée par la conservation et la valorisation du beffroi**

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui
 Non

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ' et si vous N'avez PAS répondu 'Non' à la question '0015 ']

0016: Pouvez-vous nous préciser son nom:

Écrivez votre réponse ici :

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Répondre aux questions de détail concernant un beffroi en particulier' à la question '0007 ']

* 0017: **Le beffroi rassemble-t-il la population autour de fêtes, rituels, folklore... ?**

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

Oui

Non

[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'Oui' à la question '0017 ']

0018: **Pouvez-vous nous préciser en quelles occasions:**

Écrivez votre réponse ici :

0019: **Les dispositifs médiationnels conçus et mis en œuvre pour la connaissance et la valorisation du beffroi vous semblent-ils**

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	Pas du tout	Plutôt pas d'accord	Sans avis	Plutôt d'accord	Entièrement d'accord
Pertinents	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Suffisants	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Efficaces	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Appréciés du public	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

0020: **Enfin, permettez-nous de vous demander votre avis personnel sur le beffroi.**

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	Pas du tout	Plutôt pas d'accord	Sans avis	Plutôt d'accord	Entièrement d'accord
Il est un symbole identitaire urbain	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est un symbole identitaire régional	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est une fierté locale	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est le vecteur d'une citoyenneté	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il consolide le lien social	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il participe à la vie communautaire	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est un lieu fédérateur	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est un lieu de mémoire	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est connu de toute la population	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

Envoyer votre questionnaire.

Merci d'avoir complété ce questionnaire..

2.5. Le questionnaire grand public

Beffrois: étude grand public	
Bienvenue sur notre étude grand public sur les beffrois.	
Etat civil	
Ces quelques questions vont nous permettre de mieux vous connaître.	
0001: Quel est votre sexe:	<u>Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u> <input type="checkbox"/> Femme <input type="checkbox"/> Homme
0003: Quel est votre âge:	<u>Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u> <input type="checkbox"/> de 15 à 24 ans <input type="checkbox"/> de 26 à 34 ans <input type="checkbox"/> de 35 à 49 ans <input type="checkbox"/> de 50 à 64 ans <input type="checkbox"/> plus de 65 ans
0004: Merci de nous indiquer votre pays de résidence:	<u>Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u> <input type="checkbox"/> France <input type="checkbox"/> Europe hors France <input type="checkbox"/> Afrique <input type="checkbox"/> Amérique <input type="checkbox"/> Asie <input type="checkbox"/> Océanie
[Répondez seulement à cette question si vous avez répondu 'France' à la question '0004']	
0002: Merci de nous indiquer le code postal de votre lieu de résidence:	<u>Écrivez votre réponse ici :</u>
Environnement	
Votre position géographique par rapport aux beffrois	
0001: A quelle distance habitez-vous du premier beffroi que vous connaissez ?	<u>Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u> <input type="checkbox"/> Le beffroi le plus proche que je connaisse est dans ma ville de résidence <input type="checkbox"/> Le premier beffroi proche de ma ville est à moins de 10km <input type="checkbox"/> Le premier beffroi proche de ma ville est à moins de 50km <input type="checkbox"/> Le premier beffroi proche de ma ville est à moins de 100km <input type="checkbox"/> Le premier beffroi proche de ma ville est à plus de 100km <input type="checkbox"/> Je ne connais pas de beffroi.
0002: Combien connaissez-vous de beffrois ?	<u>Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse</u> <input type="checkbox"/> J'en connais au moins 10 <input type="checkbox"/> Je connais entre 5 et 10 beffrois <input type="checkbox"/> J'en connais moins de 5 <input type="checkbox"/> Je n'en connais qu'un <input type="checkbox"/> Je n'en connais aucun en particulier, mais je sais ce qu'est un beffroi <input type="checkbox"/> Avant de visiter votre site, je ne savais pas ce qu'était un beffroi
Perception des beffrois	

0001: Quand avez-vous découvert ce qu'était un beffroi ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- J'ai toujours su ce qu'était un beffroi
- Il y a longtemps (au moins 5 ans) que je sais ce qu'est un beffroi
- J'ai découvert cet édifice très récemment
- Je ne sais toujours pas ce qu'est un beffroi

0002: Comment avez-vous appris ou découvert ce qu'était un beffroi

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	Il y a moins d'un an	Il y a moins de cinq ans	Il y a moins de dix ans	Il y a plus de dix ans	Jamais
Par moi-même, en me documentant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
J'ai grandi/vécu proche d'un beffroi	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
A la radio	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
A la télévision	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Au cinéma	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Par la presse écrite	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
En faisant du tourisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Par un proche qui me l'a expliqué	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

0003: Saviez-vous que bon nombre de beffrois sont classés dans l'inventaire des Monuments Historiques, et que certains sont référencés au Patrimoine Mondial de l'Humanité ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Oui, je le sais depuis longtemps
- Oui, je l'ai appris récemment
- Non, je ne savais pas, mais je trouve cette information intéressante
- Non, je viens de le découvrir

0004: Avez-vous déjà vu ou visité ce genre d'édifice ?

Veillez sélectionner SEULEMENT UNE réponse

- Non, jamais
- J'en ai déjà vu sur des photos ou à la télévision, mais je n'en ai jamais visité
- J'en ai déjà vu lors d'une visite touristique, mais je n'en ai pas visité
- J'en ai déjà visité un
- J'en ai visité plusieurs

0020: Enfin, permettez-nous de vous demander votre avis personnel sur ce que représente le beffroi.

Choisissez la réponse appropriée pour chaque élément :

	Pas du tout	Plutôt pas d'accord	Sans avis	Plutôt d'accord	Entièrement d'accord
Il est un symbole identitaire urbain	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est un symbole identitaire régional	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est une fierté locale	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est le vecteur d'une citoyenneté	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il consolide le lien social	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il participe à la vie communautaire	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est un lieu fédérateur	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est un lieu de mémoire	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il est connu de toute la population	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

3. Description de la banque de données

3.1. Intérêt de construire une banque de données

Une banque de données est une entité dans laquelle il est possible de stocker des données de façon structurée et avec le moins de redondance possible.

Sa vocation est de permettre la gestion et donc l'utilisation rationnelle d'un nombre sans cesse croissant d'informations, quelles que soient leurs formes (textes, images, liens hypertextes, etc.)

3.2. Banque de données informelle.

3.2.1. Méthodologie

Cette première démarche, la plus simple, a consisté en la recherche d'informations sur les beffrois, et de stocker les résultats sous une forme plus ou moins structurée. Nous ne parlerons pas encore de base de donnée, mais plutôt de banque de données. En effet, la notion de requête dans ce stockage structuré n'est pas possible, car il s'agit ici de classement par thème de documents numériques.

La première étape a consisté en un inventaire de beffrois par le monde. Sa traduction est un tableau excel, de forme plutôt rudimentaire, répertoriant les beffrois par localisation géographique.

Pays	Ville	Ville_trad	Région	Type	Dép	Class	Date class	Proprié	TYP	MH	Source001	Source002
Belgique	Tournai	Doornijk	Wallonie	Beffroi			1936				http://whc	http://www
Belgique	Veurne	Furnes	Flandre	Landhuis met Belfort							http://whc	http://www
Belgique	Zoutleeuw	Léau									http://www	http://www
Canada	Halifax										http://www.parcscanad	
Canada	Ottawa										http://parliamenthill.gc.c	
Croatie	La Fente										http://www.croatia-yac	
Espagne	Oliva										http://www.tourist-oliv	
Etats-Ur	Cape-Code										http://www.capecodoni	
Etats-Ur	Dartmouth										http://raven.dartmouth	
Etats-Ur	East Haddam										http://www.easthaddam	
Etats-Ur	Portland										http://www.involved.co	
Etats-Ur	Washington										http://www.nas.com/~k	
France	Abbeville					80					http://www	http://www
France	Aigueperse					63	MHP,M	1956,1975	Commur	Classé	http://perso.wanadoo.fr	
France	Aire-sur-la-lyse					62	MHP	1947	Commur	Classé	http://netia62.ac-lille.fr	

Figure 15 : répertoire simplifié des beffrois

Pour chaque beffroi, les champs suivants ont été retenus :

Pays	Pays de localisation
Ville	Nom de la ville détenant un beffroi
Traduction	Autre orthographe de la ville

Région	Région de localisation
Type	Type de monument
Département	valable uniquement en France
Classement	type de classement du monument
Date classement	Date de classement
Propriété	Appartenance/responsabilité d'entretien
Type de monument	classement (inscrit, classé)
Sources (01 à 20)	Ressources documentaires Internet

Pour chaque beffroi répertorié, un lien hypertexte permet d'accéder à un document word qui contient les éléments suivants :

- Fiche d'identité du beffroi
- Histoire locale
- Caractéristiques de la commune
- Liens hypertextes pointant vers des ressources documentaires de natures diverses

Cette première approche a permis de dresser un inventaire de 356 beffrois sur l'ensemble de la planète, dont 34 sur le seul département du Nord.

Face au nombre extrêmement important de ressources documentaires, un choix de structure arborescente s'est très vite imposé pour classer l'ensemble de ces documents :

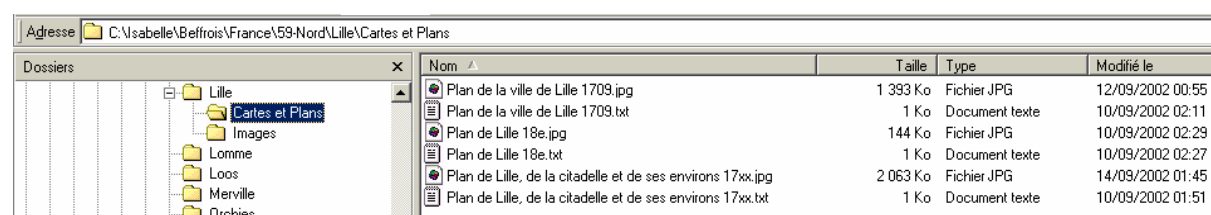


Figure 16 : Aperçu de la banque de données documentaire

Dans cette capture d'écran, nous voyons comment sont structurées les ressources documentaires :

- Un répertoire principal portant le nom 'beffrois',
- Un ensemble de sous répertoires par pays de localisation géographique,

- Dans chaque pays, plusieurs sous répertoires (exemple : pour la France, le découpage est départemental, car la structure administrative est pertinente)
- Un niveau supplémentaire de découpage par commune,
- Pour chaque commune, plusieurs sous répertoires par type de document.

Bien entendu, chaque document est accompagné d'une notice descriptive précisant la source, l'auteur et les caractéristiques du document, lorsqu'il s'agit d'une ressource exploitable ou provenant d'une source digne de foi.

3.2.2. Statistiques d'inventaire

A la date de rédaction du présent mémoire, nous pouvons dresser l'état suivant des documents stockés, par nature :

Nature de document	Nombre
Audio/Vidéo	55
Images diverses	1971
Texte	300
Digitalisations d'ouvrages anciens	20
Notices	465
Total	2811

Tableau 8 : Statistiques d'inventaire de la banque de données.

La très grande majorité est bien entendu consacrée à l'étude de notre corpus.

La structure arborescente de stockage comprend un ensemble de 1830 sous répertoires, répartis sur quatre niveaux (pays/région/commune/nature de document).

3.2.3. Limites

Cette approche montre vite ses limites. Sa seule vocation est le stockage de documents, mais en aucun cas elle ne peut satisfaire une approche plus statistique, et son exploitation se révèle assez lourde à l'usage. Le critère de classement étant strictement géographique, elle ne permet pas de comparer rapidement plusieurs beffrois, ou d'effectuer facilement des recherches selon un critère donné.

3.2.4. Base de données formelle

Afin de permettre une exploitation rapide de l'ensemble de ces ressources, une base de données a été construite. Elle suit la même logique arborescente, et stocke sous forme structurée les informations recueillies. Le lien central de toutes ces données est le beffroi.

Pour chaque beffroi, nous disposons de plusieurs segments fils :

Description

- Style architectural actuel

- Ouverture

 - Jour semaine

 - Heure début

 - Heure fin

- Fonctions du monument

 - Type de fonction

Localisation géographique

- Continent

- Pays

- Région

- Département

- Commune

- Adresse exacte dans la commune

 - Démographie

 - Année

 - Population

 - Source de l'information

 - Histoire locale

 - Siècle

 - Millésime

 - Intitulé simplifié de l'événement

 - Description large de l'événement

 - Ressources documentaires de l'événement

 - Auteur

 - Date

 - Source

 - Contenu sommaire

 - Lien hypertexte

Architecture

- Siècle

- Millésime

- Nature du document (Plan, devis, analyse, rénovation, etc.)

- Auteur

- Partie concernée du monument,

- Lien hypertexte vers ressource documentaire

- Notice document

Urbanisme

Siècle

Millésime

Description du document (plans et cartes)

Lien hypertexte vers ressource documentaire

Lien hypertexte vers Notice document

Médiation

Siècle

Millésime

Type d'événement (journée patrimoine, exposition, animation, etc.)

Lien hypertexte vers ressource documentaire

Commentaire

Ressources images

Auteur du document

Année

Type de document (photographie, croquis, illustration, gravure, etc.)

Lien hypertexte vers ressource image

Lien hypertexte vers notice

3.2.5. Modèle de données de la base

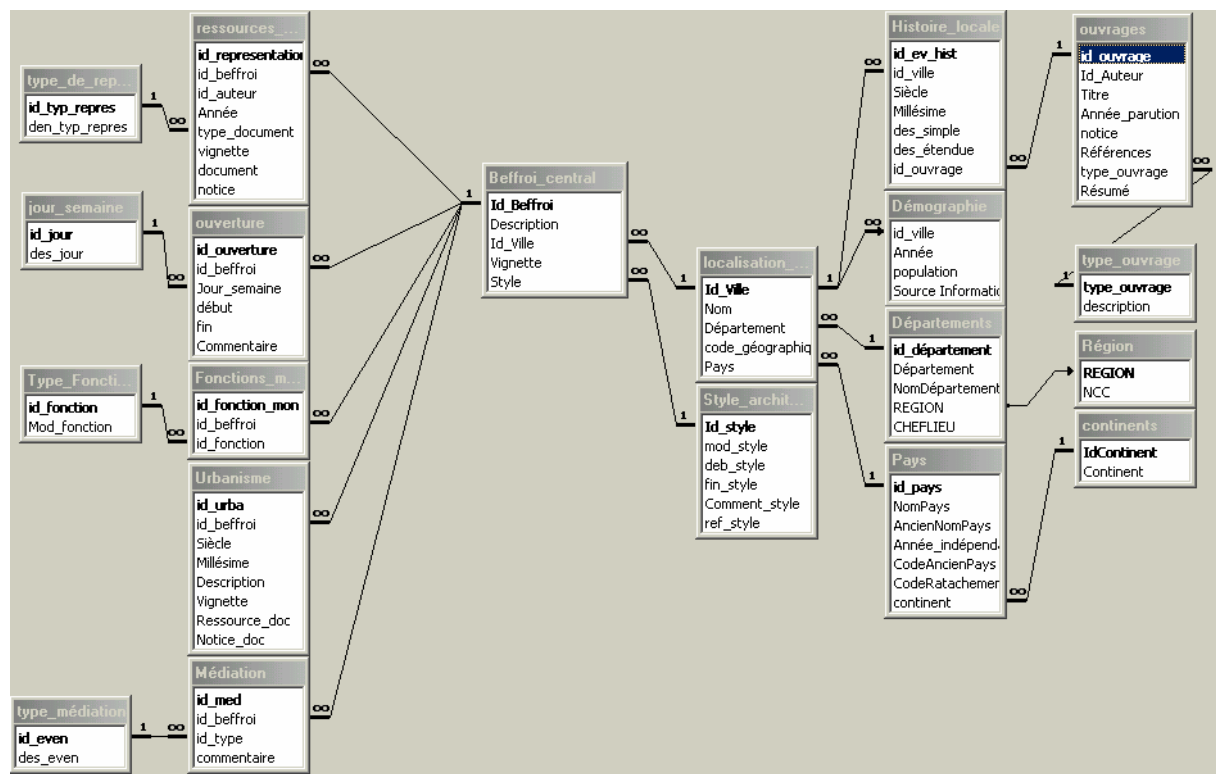


Figure 17 : Modèle de la base de données consacrée à l'étude des beffrois

4. Cartographie historique de la zone géographique de l'Etude



Figure 18 : vers 800.



Figure 19 : Vers 900



Figure 20 : Vers l'an 1.000



Figure 21 : Vers 1.100



Figure 22 : Vers 1.200



Figure 23 : Vers 1.300



Figure 24 : Vers 1.400



Figure 25 : Vers 1.500



Figure 26 : Vers 1.600



Figure 27 : Vers 1.700



Figure 28 : Vers 1.800



Figure 29 : Vers 1.900

Source : www.euratlas.com

5. Les beffrois classés au Patrimoine Mondial de l'Unesco



Figure 30: World Heritage belfries map, source: wikipedia

6. Beffrois de Belgique

6.1. Audenarde

6.1.1. Présentation⁵⁰⁹

6.1.1.1. Histoire

La ville connaît au XIV^e siècle un véritable essor de son industrie drapière. C'est de cette époque que datent la halle, le premier beffroi et la chambre scabinale. Deux siècles plus tard, cette industrie décline et doit se reconvertir dans les tapisseries. Le succès est immédiat, les "verdures de Oudenaarde" sont de renommée nationale et internationale. La population croît de nouveau, la ville s'enrichit et pense dès lors à construire un hôtel de ville avec beffroi.

Le projet est présenté en 1525, la première pierre est posée un an plus tard. Prévu selon un plan en U, l'hôtel de ville est démuné de son aile est lors de l'inauguration de 1536. Construit en briques, l'ensemble est revêtu de grès calcaire Bruxellien. Peu résistante, cette pierre entraîne une campagne de restauration au XIX^e siècle, elle est remplacée par de la pierre d'Euville.

Malheureusement, le temps, la pollution et la corrosion ont aussi eu raison de celle-ci et l'on recherche un matériau de substitution dès 1956. Chaque élément abîmé est remplacé par de la pierre de Massangis, plus résistante.

Hormis ces deux campagnes de restauration, l'ensemble hôtel de ville et beffroi n'a pas connu de modifications importantes depuis son inauguration.

6.1.1.2. Description

L'ensemble architectural a beaucoup d'allure sur la Grand'Place d'Audenarde. Son architecture gothique flamboyant rayonne littéralement. Enchâssé dans l'aile principale de l'hôtel de ville, le beffroi se présente sous la forme d'une tour en saillie, haute de 45 mètres.

Carrée à la base et jusqu'au quatrième niveau, la tour prend ensuite un plan octogonal pour abriter les deux chambres des cloches voûtées. L'ensemble est coiffé d'une couronne impériale au sommet de laquelle trône "Hanske de Krijger", le petit guerrier qui sert de girouette.

Cette couronne impériale serait un hommage à Charles Quint car l'Empereur venait de battre François 1^{er}, écartant de ce fait la menace d'une annexion de la Flandre par la France.

Terminé en 1554, le beffroi d'Arras se voit lui aussi coiffé d'une couronne impériale. Il est probable que le même architecte soit intervenu sur les deux beffrois.

Le beffroi d'Audenarde possède plusieurs des attributs traditionnels d'une tour communale (bretèche, horloge, cloches) mais ce qui marque, c'est surtout la richesse de la décoration, à base de tourelles à crochets, motifs végétaux et autres parapets ajourés. L'ensemble se termine en une véritable dentelle de pierre avec sa couronne finement ciselée et sa girouette dorée.

Ce beffroi a été classé au Patrimoine Mondial de l'UNESCO en décembre 1999.

6.1.2. Photographies et croquis



Figure 31 : Beffroi d'Audenarde

6.1.3. Médiations diverses

⁵⁰⁹ Source : www.beffrois.com

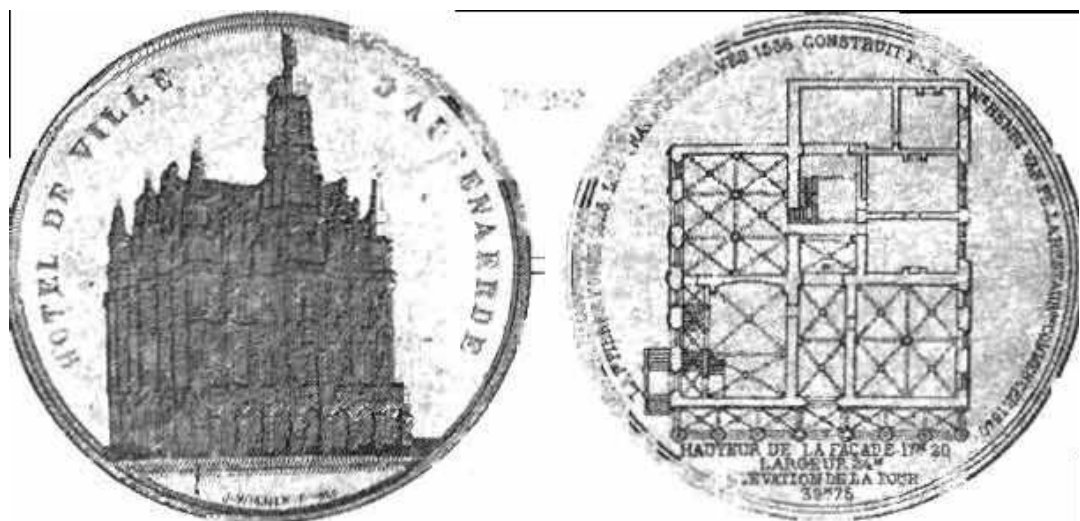


Figure 32 : Hôtel de ville d'Audenarde - 1849 - Médaille⁵¹⁰

⁵¹⁰ GUJOTH, J.L., *Histoire numismatique de la Belgique*, Hasselt, 1851, 406p.

6.2. Bruges

6.2.1. Présentation

6.2.1.1. Histoire

Au début du XII^e siècle, Bruges devient, au centre de l'Europe, la plaque tournante du commerce Nord-Sud, il s'y opère des transactions et échanges internationaux tant au niveau commercial, culturel et artistique. Dès le XIII^e siècle, les bourgeois obtiennent du comte de Flandre une importance grandissante scellée dans les chartes et privilèges.

Une première construction en bois regroupant la halle et le beffroi périt dans un incendie en 1280. Les marchands reconstruisent au centre de la halle une imposante construction de brique et pierre qui prend graduellement de la hauteur. En 1482, la base, qui atteint alors 56 mètres, se voit surmontée d'un couronnement octogonal de 27 mètres qui ramène la hauteur totale, encore actuelle, à 83 mètres.

Au début du XVI^e siècle, un parapet gothique tardif et une flèche en bois complètent l'édifice. Cet assemblage curieux atteint alors 107 mètres mais sera anéanti par les flammes en 1741.

6.2.1.2. Description

Le complexe impressionnant de la halle avec beffroi central domine la face sud de la Grand'Place et occupe en fait une grande parcelle rectangulaire bordée de toutes parts de rues d'origine médiévale.

L'utilisation de la pierre en provenance de la région bruxelloise et la conception générale se rattachent au gothique brabançon répandu dans les Pays-Bas de l'époque.

Plusieurs interventions ont apporté des éléments supplémentaires au fil des siècles : en 1524-27, la niche renaissance avec statue de la vierge de L.Blondeel au-dessus de la bretèche dite des "Hallegeboden" ; l'horloge reportée dans le couronnement octogonal de 1562-67.

Le premier carillon de 1528 est remplacé en 1744 par Gregorius Dumery. Le carillon actuel compte 26 cloches provenant du carillon précédent et 21 autres placées par Eisbouts en 1969.

L'intérieur du beffroi présente à ses différents niveaux des espaces voûtés. A partir du second niveau l'escalier en colimaçon mène au sommet, en passant par la "Trésorerie" pourvue de niches destinées à abriter des archives et clôturées par de lourdes grilles de 1292.

La chambre des cloches porte des référents aux aménagements du XIX^e siècle. Le niveau suivant contient le mécanisme de l'horloge signé et daté de 1748. L'espace voûté du sommet contient le carillon.

Ce beffroi a été classé au Patrimoine Mondial de l'UNESCO en décembre 1999.

6.2.2. Photographies et croquis



Figure 33 : Le beffroi de Brugge - Source: http://www.flickr.com/photos/ellis_sjca/182773877/, Auteur: L. Ellis



Figure 34 : Incendie du beffroi de Bruges (1280). Exécution des otages de Bruges - BNF Richelieu Manuscrits occidentaux Français - Cote : Français 138, Fol. 204 - Guillaume Fillastre, Toison d'Or, France, Paris, XVe-XVIe

6.2.3. Médiations diverses

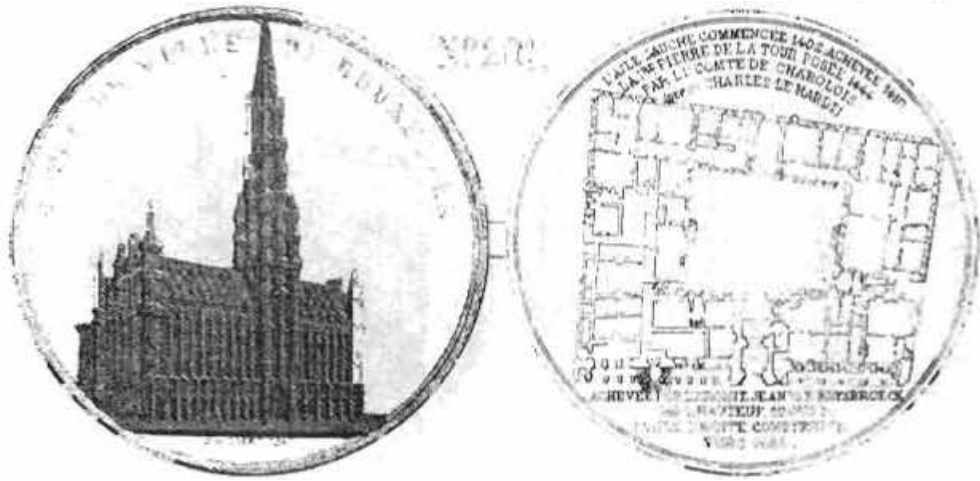


Figure 35 : Hôtel de ville de Bruges - 1849 - Médaille⁵¹¹

⁵¹¹ GUJOTH, J.L., *Histoire numismatique de la Belgique*, Hasselt, 1851, 406p.
432

6.3. Mons

6.3.1. Présentation

6.3.1.1. Histoire

Un premier beffroi, sans doute du XIII^e siècle, se situait entre l'église Saint-Germain, aujourd'hui disparue, et la collégiale Sainte-Waudru. Il sera rehaussé au XVI^e siècle avant d'être démoli en 1799.

A l'emplacement du beffroi actuel se dressait une tour ronde assez élevée, couverte d'un toit en poivrière, appelée dans une requête des bourgeois de Mons datée du 4 mai 1661, " tour de l'horloge " ou beffroi. Elle s'écroula le 21 avril 1661.

Les Montois qui n'avaient jamais joui d'un beffroi, si ce n'est en partage avec les chapitres de Saint-Germain et de Sainte-Waudru, profitèrent de l'occasion pour élever une tour suffisamment haute pour dominer la ville et ses environs. Après avoir pris connaissance de l'avis des ingénieurs, le magistrat communal choisit le terrain où implanter l'édifice; le beffroi sera élevé à l'emplacement de la tour écroulée.

L'architecte Louis Le Doux, aussi sculpteur et entrepreneur (1616-1667), fut chargé d'établir les plans et une maquette puis de réaliser cette oeuvre (20 octobre 1661). Entre 1662 et 1669, il dote la ville d'une tour carrée en grès et pierre bleue, terminée par une charpente compliquée, en bulbes très baroques et d'un effet pittoresque et original.

Le beffroi, appelé la Tour blanche par les Français du XVII^e siècle, servit pour la première fois de guet le 15 mars 1691 lors du siège de la ville par les troupes de Louis XIV.

6.3.1.2. Description

De plan carré, le beffroi de Mons présente des parements en moellons de grès équarris, animés d'éléments architectoniques en pierre bleue. Si l'extérieur est de pierre, l'intérieur est en brique.

Le caractère baroque de l'édifice se marque par la superposition des ordres : au deuxième niveau, les pilastres d'angles engagés, bagués simulent l'ordre toscan le plus simple, au troisième niveau, les colonnes engagées ont un chapiteau ionique, au quatrième niveau devrait trôner l'ordre corinthien. A cet étage, moins élevé que les précédents et qui fait figure

d'attique, une volute aplatie souligne les côtés de chaque face. De massives corniches-balcons doublées de galeries à balustres épais marquent les horizontales tandis que les baies sont ornées de pierres en bossage, de frontons brisés, de volutes. La dernière corniche, dotée d'énormes lucarnes de pierre, est surmontée d'une charpente compliquée : un bulbe central à lanterneau et quatre petits bulbes d'angles. Le tout est agrémenté de girouettes en " drapeaux " et d'épis métalliques.

Le style baroque se révèle également à travers la richesse du décor : volutes, frontons courbes et brisés, ressauts, balustrades ponctuées de sphères.

Au premier étage, les écussons aux armes de la Belgique, du Hainaut , de la Ville et du duc d'Havré ponctuent le dessus des fenêtres. Depuis le 19e siècle, ils remplacent les armoiries martelées en 1793.

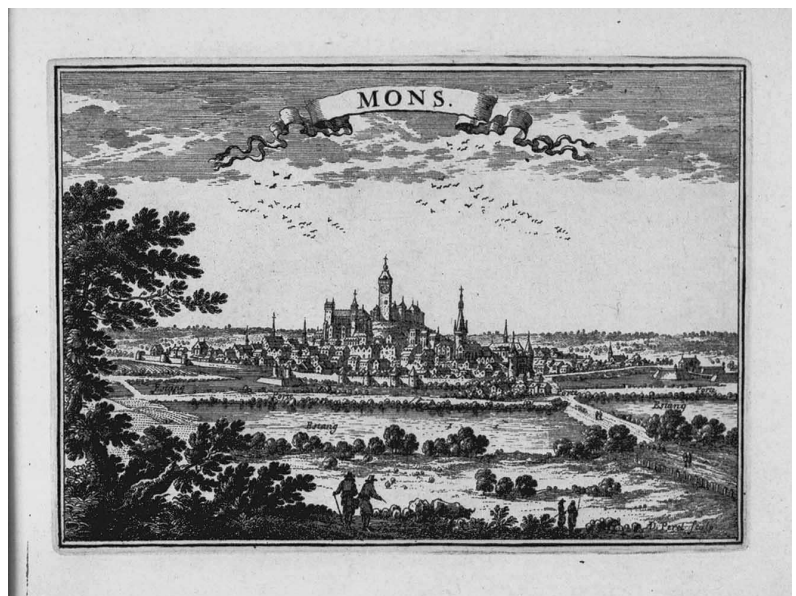
Au second étage, se trouve l'horloge en fer forgé de 1693 mais dont l'échappement a été transformé en 1793.

Ce beffroi a été classé au Patrimoine Mondial de l'UNESCO en décembre 1999.

6.3.2. Photographies et croquis



Figure 36 : Le beffroi de Mons



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 37 : Situation du beffroi dans l'enceinte de la ville de Mons
- Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du comte de Haynaut

6.4. Tielt

6.4.1. Histoire

Tielt s'est rapidement dotée d'une halle aux draps et d'un beffroi puisque leurs existences sont attestées depuis 1275. La ville se développe fortement au cours des XIII^e et XIV^e siècle et devient un centre de production drapière reconnu. Sa spécialité est le commerce du lin dont elle détient le monopole.

Cette activité enrichit la ville et lui permet de palier les nombreuses détériorations de l'ensemble halle-beffroi. La souche du beffroi semble dater du XIV^e ou du XV^e siècle, son rez-de-chaussée a été voûté en 1442.

En 1466, la tour est coiffée de son premier campanile qui accueille une horloge au début du XVI^e siècle. Un incendie fait disparaître le campanile en 1545 et endommage fortement la chambre scabinale où se réunissent les échevins. Les travaux de réfection vont suivre rapidement mais il faut attendre 1620 pour retrouver un nouveau campanile.

L'ensemble halle-beffroi est à nouveau menacé en 1874 lorsqu'un nouvel hôtel de ville est construit. Les autorités communales voulaient le faire disparaître mais heureusement, les protestations de la population entraînent l'intervention de la Commission Royale des Monuments, ce qui sauve l'ensemble.

Endommagé par la Seconde Guerre mondiale, le complexe historique est restauré jusqu'en 1959. La campagne de restauration des années 80 n'a pas modifié l'aspect extérieur de la tour. La souche est simplement percée de quelques baies cintrées avec abat-sons et reçoit quatre cadrans d'horloge.

6.4.2. Description

Le beffroi de Tielt est une tour carrée en briques surmonté d'un campanile d'une hauteur de 13,50 mètres.

La tour est d'une simplicité extrême avec ses briques rouges heureusement margées par de la pierre blanche. Les abat-sons et cadrans d'horloge signalent la présence au dernier niveau de la tour de l'imposant carillon de 36 cloches et du mécanisme d'horloge.

Le sommet de la tour est plus excentrique avec ses boiseries rouges qui ressortent sur le noir des ardoises. Le lanternon surmonté d'un bulbe à lucarnes et à épis, d'inspiration baroque, lui apporte une touche d'excentricité très appréciée de la population.

A l'intérieur, la salle du tribunal échevinal jouxte une cellule surnommée "la geôle du diable".

6.4.3. Photographies et croquis



Figure 38 : Le beffroi de Tiel - source : Wikipédia.



Figure 39 : détail du haut de la tour.

6.4.4. Médiations



Figure 40 : timbre datant de 1984.

6.5. Tournai

6.5.1.1. Photographies et croquis



Figure 41 : Le grand marché de Tournai (1613) - R. Cantagallina - Musées Royaux des Beaux Arts de Belgique.

6.5.1.2. Compléments

6.5.1.2.1 La charte de Philippe Auguste de 1188.



Extrait :

“En la commune de Tournai doivent être XXX jurés, parmi lesquels deux seront prévôts, et quand l’un des deux ou plusieurs d’eux trente mourront dans la même paroisse où celui-ci sera mort, un autre capable (de remplir cette charge) sera choisi par les électeurs. Et chaque année, à la fête de Sainte-Luce seront élus de nouveaux eswardeurs, de nouveaux prévôts, de nouveaux jurés et de nouveaux échevins ... Et toutes les fois que nous enverrons en notre service (militaire) des hommes armés de nos communes, les hommes de Tournai enverront à notre service trois cents hommes de pied bien armés, s’ils en sont requis de notre commandement ou de celui de nos successeurs rois de France. Et en outre nous avons octroyé aux habitants de Tournai qu’ils aient une cloche en un endroit adéquat dans la cité, pour la faire sonner selon leur décision ...”

6.6. Ypres

6.6.1. Description

L'industrie drapière atteint son essor principal à Ypres vers 1260, ce qui explique la mise en chantier, vers 1250, du complexe de la halle aux draps avec beffroi. Les campagnes de construction successives qui suivent vraisemblablement un plan d'ensemble établi à l'origine s'étalent du milieu du XIII^e siècle au XVII^e siècle.

Les différentes phases de restauration du beffroi, commencées dès 1843, étaient pratiquement terminées à la veille de la Grande Guerre. Ypres ne sera jamais prise par les allemands mais les bombardements systématiques à partir de novembre 1914 réduiront ce monument à un amas de ruines au milieu de la halle et des autres édifices complètement détruits.

Le beffroi et les halles catalyseront, comme monuments emblématiques, les discussions concernant leur reconstruction et opposeront les régionalistes aux modernistes. Au delà des polémiques, la halle et le beffroi seront finalement reconstruits à l'identique à partir de 1928. Le beffroi sera inauguré en 1934 et les halles seront achevées en 1967.

Un évènement original répondant aux croyances et superstitions du Moyen Age a encore lieu de nos jours à Ypres : la Fête des chats.

Jusqu'en 1817, on lança tous les ans des chats vivants de la tour du beffroi afin de chasser les mauvais esprits de la ville. Le "jet de chats" est réinstauré en 1938, mais cette fois avec des animaux en peluche !

Cette fête se déroule aujourd'hui tous les trois ans le deuxième dimanche de mai, c'est un bouffon qui lance les chats du sommet du beffroi.

6.6.2. Histoire

Le complexe halle aux draps, beffroi et hôtel de ville est implanté au nord-ouest de l'imposante Grand'Place.

Le beffroi, de 70 mètres de haut, s'intègre à sa base dans l'élévation de la façade principale de la halle longue de 120 mètres.

Au centre, le grand portail du beffroi s'ouvre sur le passage voûté qui traverse le complexe. A l'étage, la statue de la Vierge est entourée de part et d'autres de niches dont certaines abritent

les statues des comtes de Flandre. Les trois niveaux suivants se détachent des toitures des halles et sont percés de fenêtres ogivales de dimensions variables selon les niveaux.

L'étage supérieur qui porte l'horloge depuis 1378 est cantonné de tourelles d'angle et est amorti par les créneaux qui bordent le chemin de ronde ; il abrite un carillon à partir de 1607, carillon composé aujourd'hui de 49 cloches. La toiture polygonale d'ardoise est sommée d'un lanternon, d'une corniche garnie de huit aigles et d'un petit pavillon couronné d'un dragon doré.

6.6.3. Photographies et croquis



Figure 42 : Les ruines des Halles aux draps (Lakenhalle) et la Cathédrale St Martin, Ypres, octobre 1917



Figure 43 : Vue d'ensemble du beffroi d'Ypres.

6.6.4. Médiations diverses

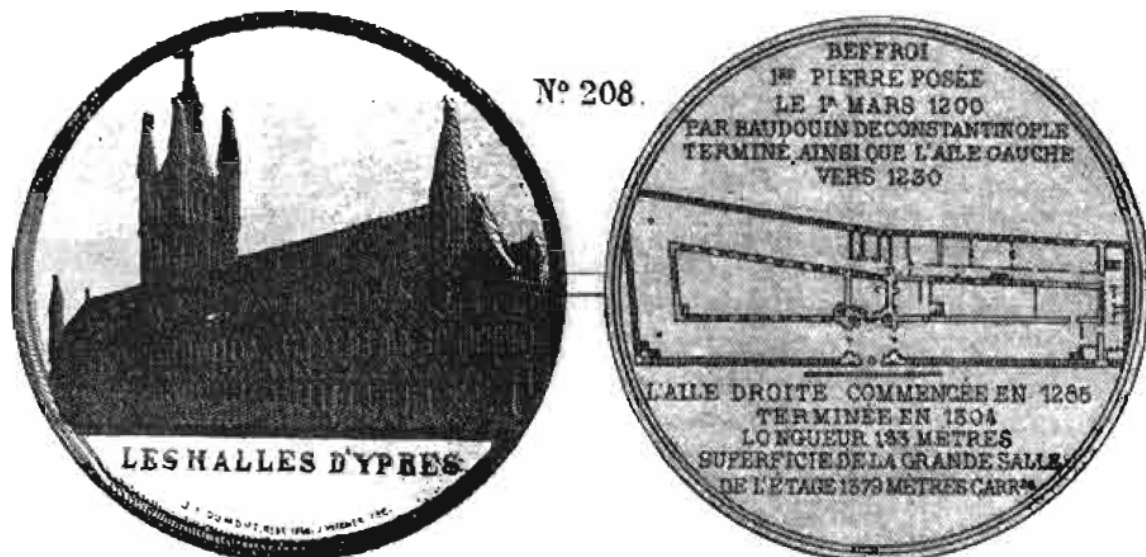


Figure 44 : Hôtel de ville d'Ypres- 1849 - Médaille⁵¹²

⁵¹² GUJOTH, J.L., *Histoire numismatique de la Belgique*, Hasselt, 1851, 406p.
440

7. Beffrois de France

7.1. Département de l'Aisne

7.1.1. Laon

7.1.1.1. Histoire de la commune

L'occupation de la ville haute ne débute qu'avec l'époque gallo-romaine, vers les années 40 à 30 avant Jésus-Christ. Laon n'était pas un chef-lieu de cité à l'époque romaine mais saint Remi de Reims en fit un évêché au tout début du VI^e siècle.

Site défensif reconnu, la ville devient un enjeu stratégique important dès le haut Moyen Age. Résidence privilégiée des derniers rois carolingiens, ceux-ci y trouvent un refuge dans leur lutte contre les précurseurs des Capétiens.

Bien que moins fréquentée par les souverains de la nouvelle dynastie, ces derniers n'en continuent pas moins à surveiller de près la cité. Ainsi, Louis VI vient châtier les acteurs de l'insurrection communale de 1112, révolte au cours de laquelle l'évêque est tué par les bourgeois de la ville.

Endommagée par un incendie, la Cathédrale carolingienne est remplacée par une construction gothique à partir de 1150. La ville atteint alors son apogée.

Ceinte de puissants remparts, Laon abrite, outre la cathédrale et son quartier canonial, trois grandes abbayes, seize églises paroissiales, deux commanderies, mais aussi le Palais Royal

implanté au centre de l'isthme formé par le plateau. Les faubourgs implantés en ville basse ont surtout une activité agricole, fortement tournée vers la production du vin.

Au XII^e siècle, la ville connaît une intense activité d'édification et reconstruction. Le chantier le plus important est celui de la cathédrale et du quartier canonial et épiscopal. Le Bourg et de rares espaces libres dans la Cité font l'objet de lotissements. La Cité est densément peuplée, mais les

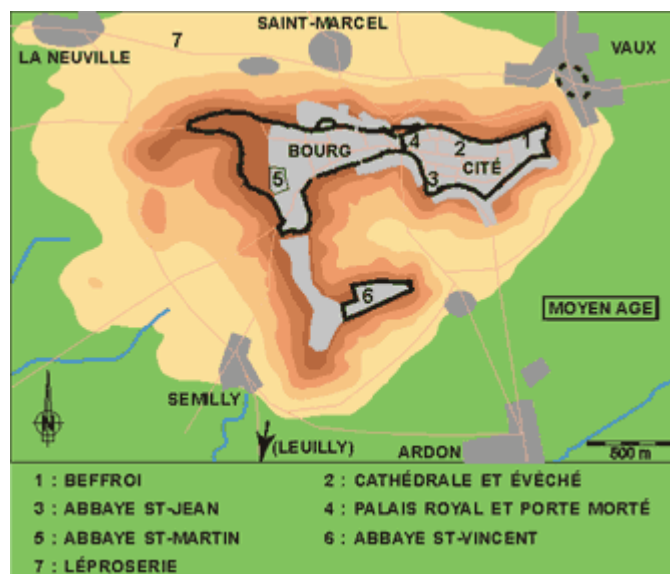


Figure 45 : Plan de Laon au Moyen âge.

établissements religieux occupent un espace important, surtout dans la partie centrale. Le

château royal a été reconstruit dans la partie ouest de la Cité. Au nord, la zone comprise entre la cathédrale et le château est principalement habitée par l'aristocratie locale et par la haute bourgeoisie. Au sud et à l'est du cloître du chapitre cathédral, commerçants et artisans partagent l'espace restant avec de nombreux établissements conventuels et des refuges d'abbayes. L'extrémité est de la Cité est le cœur économique de la ville. À proximité du beffroi, au nord, se trouvent la halle et le grand marché, au sud, une zone occupée par des entrepôts. La Cité abrite neuf églises paroissiales.

Le pays subit les ravages de la Guerre de Cent Ans, pendant laquelle les Anglais incendient l'Abbaye Saint-Vincent (1359). La Renaissance y apporte son souffle, dont témoignent quelques édifices.

Les Temps Modernes voient cependant se confirmer un certain déclin amorcé dès la fin du Moyen Age. À la fin du XVI^e siècle, la ville paie son attachement à la Ligue, opposée à l'avènement de Henri IV au trône. Le roi, vainqueur, n'hésitant pas à faire raser tout un quartier, ordonne en effet l'édification d'une citadelle pour punir et mieux surveiller les habitants.

De nombreux monuments sont construits ou remaniés aux XVII^e et XVIII^e siècles, comme le cloître et les bâtiments conventuels de l'abbaye Saint-Martin. Plusieurs établissements religieux changent d'affectation lors de la Révolution. L'ancienne Abbaye Saint-Jean accueille ainsi la préfecture du nouveau département de l'Aisne.

La ville se modernise au XIX^e siècle. Le chemin de fer s'y implante en 1857, et ses vocations scolaire et militaire sont renforcées par la construction de nouveaux bâtiments. Très touchée par les occupations de 1870 et de la première guerre mondiale, les bombardements de 1944 causent aussi d'importants dégâts. Néanmoins, le cœur historique reste relativement préservé des destructions.

C'est surtout dans l'après-guerre que les faubourgs se développent et que de nouveaux quartiers sont créés. Ces faubourgs concentrent aujourd'hui la majorité des presque trente mille habitants de la ville et des activités économiques.⁵¹³

7.1.1.2. Destruction du beffroi en 1878

⁵¹³ Tiré de Jean-Pierre Jorrand, *Revue archéologique de Picardie*, Année 1999, Volume 16, Numéro 1
444

Ce beffroi était tout ce qui restait du quartier de Chevresson détruit en 1596 sur l'ordre d'Henri IV pour la construction de la citadelle de Laon.

Il avait été concédé par l'évêque aux habitants en 1177, sous réserve de la justice (Archives de l'Aisne G50), appelé prison du prévôt depuis 1331, lors de la suppression de la commune de Laon, puis la Tournelle.

Il avait une base carrée et devait dater des XI^e-XII^e siècles. Par cette base, il est à rapprocher des donjons rectangulaires de Loches (Indre-et-Loire) Beaugency (Loiret) et Langeais (Indre-et-Loire).

Il avait été vendu par la ville à un particulier après le déclassement de la citadelle au XVIII^e siècle, puis racheté par l'Etat en 1836 lors de la reconstruction de la citadelle sous Louis Philippe.

Il avait été transformé en 1850 "pour être approprié aux accessoires du casernement", mais il n'avait pas été détruit.

On en a une description assez précise dans l' "*Histoire de la Ville de Laon*" par Melleville (Laon, 1846), tome 1, pages 74, 75.

Celui-ci l'avait observé avant qu'il fût détruit. Cette description a été reprise par Mgr Baton, dans le tome 32 (1905-1909) du "*Bulletin de la société académique de Laon*" p. 248 et par Jean Marquiset dans "*A travers le vieux Laon*" (Laon, 1909) p. 9.

Le beffroi n'était plus au XIX^e couronné par une flèche où étaient placées les cloches qui appelaient les bourgeois aux assemblées et aux armes. Le roi Philippe de Valois avait décrété la confiscation de ces cloches lors de la suppression de la commune en 1331.

La tour de base carrée était construite en pierres de taille et garnie de contreforts à trois de ses angles. Le quatrième était occupé par une cage en saillie et aussi de base carrée renfermant un escalier à vis. Deux fenêtres très étroites étaient placées à 3 mètres de haut sur chaque face du monument. L'intérieur était composé d'un seul rez-de-chaussée, surmonté d'une voûte dont la clef était à 10 mètres au-dessus du sol. Cette pièce servait de prison. On voyait au-dessous un grand caveau carré surmonté d'une voûte à nervures très épaisses. C'était l'ancien cachot de la ville.

On y descendait les malfaiteurs par une ouverture circulaire réservée au centre de la voûte. Nous verrons plus loin que ce fut la seule partie de la tour qui fut conservée lors de la démolition de 1878.

Contre le côté extérieur sud de ce beffroi était placé un second corps de logis également tout en pierres.

Il existait également, au-dessous de ce côté sud, un caveau voûté, dans lequel on descendait les criminels par une ouverture carrée.

On a réuni les deux caveaux au XIX^e siècle.

Les arguments pour la démolition du beffroi en 1878 :

1) La décision ministérielle du 15 janvier 1876 a prescrit que la masse principale des feux du plateau de Laon devait être dirigée vers le nord, dans la direction des envahisseurs allemands. Or, le beffroi peut servir de point de mire à l'attaque.

2) Il gêne les feux de la citadelle dans les directions principales : chemins de fer d'Hirson et de Reims.

3) Il tient la place de deux pièces.

4) Il projetterait, sous les feux de l'ennemi, des éclats de pierres, qui rendraient les batteries voisines intenable.

5) En 1870, la moitié de la garnison a déserté, en profitant de ce que la forme extérieure de la tour diminuait la hauteur du mur d'escarpe, c'est-à-dire du mur d'enceinte de la citadelle.

6) Cette particularité pourrait également favoriser une surprise.

Dans le cadre d'exécution du plan de Séré de Rivières, pour le renforcement de la frontière du Nord, on reconstruisit les emplacements des batteries de la citadelle de Laon en 1878. Au cours de cette reconstruction, on commença à démolir le beffroi au début de mars 1878, en invoquant les raisons énumérées plus haut.

Les travaux de démolition furent interrompus à la mi-mars, à la suite d'une inspection du directeur du génie d'Amiens. Le chef du génie de Laon a alors fait un rapport à celui-ci le 16 mars 1878.

A ce moment, on avait démoli le bâtiment annexe de gauche, sans doute le corps de logis placé au sud du beffroi indiqué par Melleville, ainsi que la terrasse de la tour, les planchers, l'escalier et autres menuiseries. On ne parle pas de la voûte décrite par Melleville. Peut-être avait-elle déjà été détruite en 1850 lorsque le Génie avait aménagé la tour. La cave avait été réunie à l'abri voûté sous traverse qui venait d'être construit dans l'intérieur du bastion. Le directeur a répondu le 18 mars que le travail était trop engagé pour remettre en question la conservation du vieux beffroi.

La démolition a donc recommencé et continué jusqu'à la réception d'une dépêche ministérielle, le 6 avril 1878. Les démolisseurs étaient arrivés à l'appui des fenêtres du premier étage.

Le chef du génie dans son rapport du 9 avril 1878, que nous avons seul conservé, concluait que la portion de la tour, qui restait encore, paraissait difficilement utilisable tant au point de vue archéologique qu'au point de vue de la défense de la place. Il proposait tout de même d'en faire une casemate légère pour une mitrailleuse, en recouvrant le rez-de-chaussée d'une voûte épaisse.

Mais le Ministère, malheureusement, ne se rallia pas à cette proposition.

Une autre lettre du 18 septembre 1878 du chef du génie de Laon nous apprend en effet que la démolition de la tour carrée de la citadelle de Laon a été terminée jusqu'au niveau du sol en exécution de la décision ministérielle du 30 avril 1878.

Toutefois l'étage des caves a été conservé et relié à l'abri sous traverse du bastion nord-ouest de la citadelle. Il doit donc toujours exister à l'est de ce bastion. En principe, on devrait donc pouvoir encore actuellement retrouver les deux caveaux décrits par Melleville et où l'on descendait les prisonniers. Extérieurement on ne voit plus rien du beffroi.

Ainsi disparut, en 1878, la dernière grande tour des fortifications du Moyen Age de la ville de Laon, 47 ans après la tour dite de "Louis d'Outre Mer" qui était, en fait, de Philippe Auguste. Mais le beffroi devait être antérieur d'un siècle à cette dernière tour.

Il fut détruit pour renforcer d'une façon aléatoire la citadelle de Laon, puisque sept ans plus tard toutes les fortifications de Séré de Rivières devinrent périmées par suite de l'intervention des obus à la mélinite.

7.1.1.3. Photographies et croquis

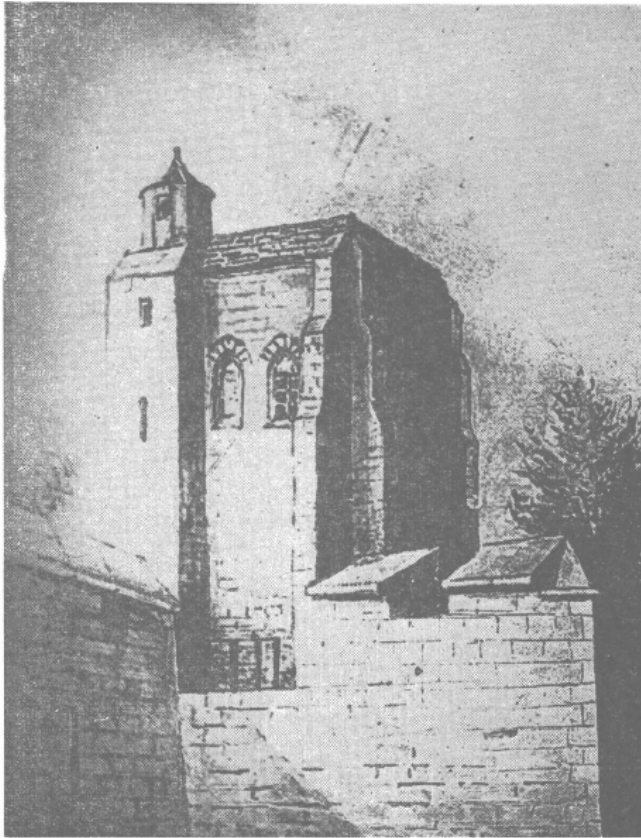


Figure 46 : Dessin anonyme de l'ancien beffroi de Laon.



Figure 47 : Le beffroi de Laon par Monthelier dans les "Voyages..." du baron Taylor et de Nodier vers 1820

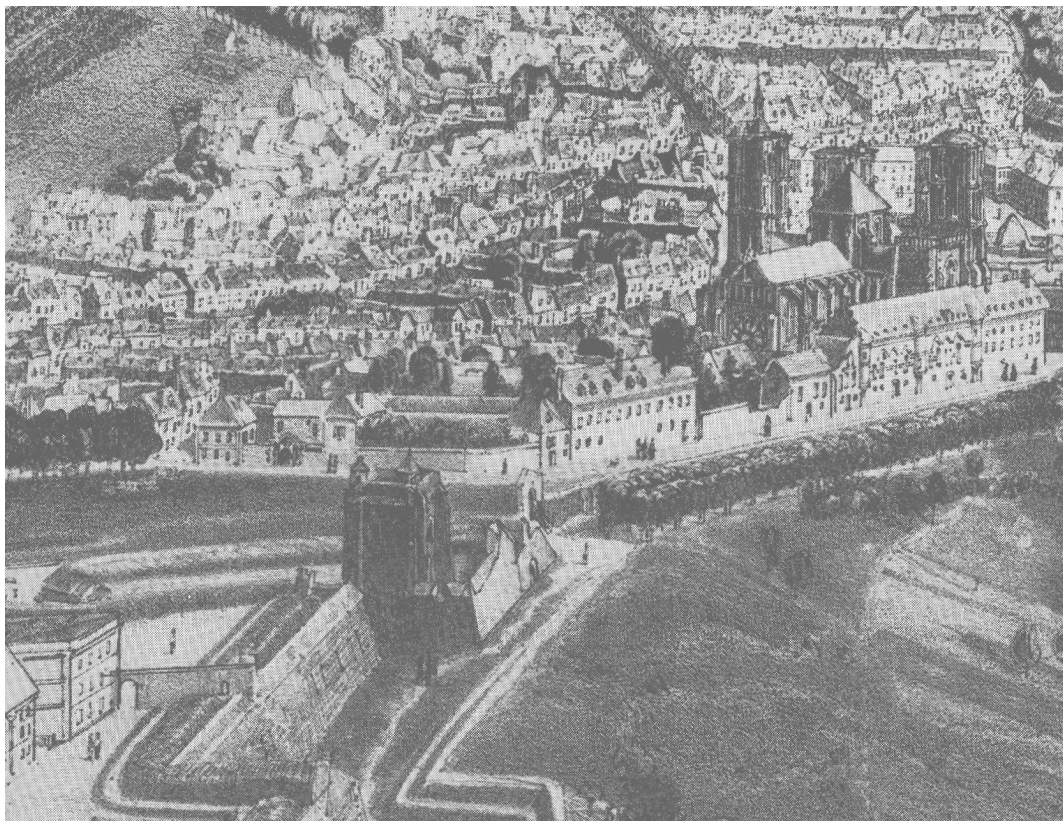


Figure 48 : Le beffroi de Laon par Noury dans le "Voyage aérien en France" vers 1840-1850

7.1.1.4. Compléments

7.1.1.4.1 Charte communale de 1128⁵¹⁴

Au nom de la sainte et indivisible Trinité, amen. Louis, par la grâce de Dieu, roi des Français, voulons faire connaître à tous nos fidèles, tant futurs que présents, le suivant établissement de paix, que, de l'avis e du consentement de nos grands et des citoyens de Laon, nous avons institué à Laon, lequel s'étend depuis l'Ardon jusqu'à la futaie, de telle sorte que le village de Luilly et toute l'étendue des vignes et de la montagne soient compris dans ces limites :

1° Nul ne pourra, sans l'intervention du juge, arrêter quelqu'un pour quelque méfait, soit libre, soit serf. S'il n'y a point de juge présent, on pourra, sans forfaiture, retenir (le prévenu) jusqu'à ce qu'un juge vienne, ou le conduire à la maison du justicier, et recevoir satisfaction du méfait, selon qu'il sera jugé.

2° Si quelqu'un a fait, de quelque façon que ce soit, quelque injure à quelque clerc, chevalier ou marchand, et si celui qui a fait l'injure est de la cité même, qu'il soit cité dans l'intervalle de quatre jours, vienne en justice devant le maire et les jurés, et se justifie du tort qui lui est imputé, ou le répare selon qu'il sera jugé. S'il ne veut pas le réparer, qu'il soit chassé de la cité, avec tous ceux qui sont de sa famille propre (sauf les mercenaires qui ne seront pas forcés de s'en aller avec lui, s'ils ne veulent pas), et qu'on ne lui permette pas de revenir avant d'avoir réparé le méfait par une satisfaction convenable.

S'il a des possessions, en maisons ou en vignes, dans le territoire de la cité, que le maire et les jurés demandent justice de ce malfaiteur au ou aux seigneurs (s'il y en a plusieurs) dans le district desquels sont situées ses possessions, ou bien à l'évêque, s'il possède en alleu; et si, assigné par les seigneurs ou l'évêque, il ne veut pas réparer sa faute dans la quinzaine, et qu'on ne puisse pas avoir justice de lui soit par l'évêque, soit par le seigneur dans le district duquel sont ses possessions, qu'il soit permis aux jurés de dévaster et détruire tous les biens de ce malfaiteur.

Si le malfaiteur n'est pas de la cité, que l'affaire soit rapportée à l'évêque ; et si, sommé par l'évêque, il n'a pas réparé son méfait dans la quinzaine, qu'il soit permis au maire et aux jurés de poursuivre vengeance de lui, comme ils le pourront.

3° Si quelqu'un amène, sans le savoir, dans le territoire de l'établissement de paix, un malfaiteur chassé de la cité, et s'il prouve par serment son ignorance, qu'il remmène librement ledit malfaiteur, pour cette seule fois. S'il ne prouve pas son ignorance, que le malfaiteur soit retenu jusqu'à pleine satisfaction.

4° Si, par hasard, comme il arrive souvent, au milieu d'une rixe entre quelques hommes, l'un frappe l'autre du poing ou de la paume de la main , ou lui dit quelque honteuse injure; qu'après avoir été convaincu par de légitimes témoignages, il répare son tort envers celui qu'il a offensé, selon la loi sous

⁵¹⁴ Recueil des ordonnances, t. XI, P. 185-187.

laquelle il vit, et qu'il fasse satisfaction au maire et aux jurés pour avoir violé la paix.

Si l'offensé refuse de recevoir la réparation, qu'il ne lui soit plus permis de poursuivre aucune vengeance contre le prévenu, soit dans le territoire de l'établissement de paix, soit en dehors; et s'il vient à le blesser, qu'il paie au blessé les frais de médecins pour guérir la blessure.

5° Si quelqu'un a, contre un autre, une haine mortelle, qu'il ne lui soit pas permis de le poursuivre quand il sortira de la cité, ni de lui tendre des embûches quand il y rentrera. Que si, à la sortie ou à la rentrée, il le tue ou lui coupe quelque membre, et qu'il soit assigné pour cause de poursuite ou d'embûches, qu'il se justifie par le jugement de Dieu. S'il l'a battu ou blessé hors du territoire de l'établissement de paix, de telle sorte que la poursuite ou les embûches ne puissent être prouvées par le légitime témoignage d'hommes dudit territoire, il lui sera permis de se justifier par serment. S'il est trouvé coupable, qu'il donne tête pour tête et membre pour membre, ou qu'il paie, pour sa tête, ou selon la qualité du membre, un rachat convenable, à l'arbitrage du maire et des jurés.

6° Si quelqu'un a à intenter contre quelque autre une plainte capitale, qu'il porte d'abord sa plainte devant le juge dans le district duquel sera trouvé le prévenu. S'il ne peut en avoir justice par le juge, qu'il porte au seigneur dudit prévenu, s'il habite dans la cité, ou à l'officier (ministerialis) dudit seigneur, si celui-ci habite hors de la cité, plainte contre son homme. S'il ne peut en avoir justice ni par le seigneur ni par son officier, qu'il aille trouver les jurés de la paix, et leur montre qu'il n'a pu avoir justice de cet homme, ni par son seigneur, ni par l'officier de celui-ci; que les jurés aillent trouver le seigneur, s'il est dans la cité, et sinon, son officier, et qu'ils lui demandent instamment de faire justice à celui qui se plaint de son homme; et si le seigneur, ou son officier, ne peuvent en faire justice ou le négligent, que les jurés cherchent un moyen pour que le plaignant ne perde pas son droit.

7° Si quelque voleur est arrêté, qu'il soit conduit à celui dans la terre de qui il a été pris; et si le seigneur de la terre n'en fait pas justice, que les jurés la fassent.

8° Les anciens méfaits qui ont eu lieu avant la destruction de la ville, ou l'institution de cette paix, sont absolument pardonnés, sauf treize personnes dont voici les noms : Foulques, fils de Bernard; Raoul de Capricion; Hamon, homme de Lebert ; Payen Seille; Robert; Rémi Bunt; Maynard Dray ; Raimbauld de Soissons; Payen Hosteloup ; Anselle Quatre-Mains ; Raoul Gastines ; Jean de Molreim ; Anselle, gendre de Lebert. Excepté ceux-ci, si quelqu'un de la cité, chassé pour d'anciens méfaits, veut revenir, qu'il soit remis en possession de tout ce qui lui appartient, et qu'il prouvera avoir possédé et n'avoir ni vendu ni mis en gage.

9° Nous ordonnons aussi que les hommes de condition tributaire paient le cens, sans plus, à leurs seigneurs; et s'ils ne le paient pas au temps convenu, qu'ils soient soumis à l'amende suivant la loi sous laquelle ils vivent. Qu'ils

n'accordent que volontairement quelque autre chose à la demande de leurs seigneurs; mais qu'il appartienne à leurs seigneurs de les mettre en cause pour leurs forfaitures et de tirer d'eux ce qui sera jugé.

10° Que les hommes de la paix, sauf les serviteurs des églises et des grands qui sont de la paix, prennent des femmes dans toute condition où ils pourront. Quant aux serviteurs des églises qui sont hors les limites de cette paix, ou des grands qui sont de la paix, il ne leur est pas permis de prendre des épouses sans le consentement de leurs seigneurs.

11° Si quelque personne vile et déshonnête insulte, par des injures grossières, un homme ou une femme honnête, qu'il soit permis à tout prud'homme de la paix, qui surviendrait, de la tancer et de réprimer, sans méfait, son importunité par un, deux ou trois soufflets. S'il est accusé de l'avoir frappé par vieille haine, qu'il lui soit accordé de se purger en prêtant serment qu'il ne l'a point fait par haine, mais au contraire pour l'observation de la paix et de la concorde.

12° Nous abolissons complètement la main morte.

13° Si quelqu'un de la paix, en mariant sa fille, ou sa petite-fille, ou sa parente, lui a donné de la terre ou de l'argent, et si elle meurt sans héritier, que tout ce qui restera de la terre ou de l'argent à elle donné retourne à ceux qui l'ont donné ou à leurs héritiers. De même si un mari meurt sans héritier, que tout son bien retourne à ses parens, sauf la dot qu'il avait donnée à sa femme; celle-ci gardera cette dot pendant sa vie, et après sa mort la dot même retournera aux parens de son mari. Si le mari ni la femme ne possèdent de biens immeubles, et si, gagnant par le négoce, ils ont fait fortune et n'ont point d'héritiers, à la mort de l'un toute la fortune restera à l'autre. Et si ensuite ils n'ont point de parens, ils donneront deux tiers de leur fortune en aumône pour le salut de leurs âmes, et l'autre tiers sera dépensé pour la construction des murs de la cité.

14° En outre, que nul étranger, parmi les tributaires des églises ou des chevaliers de la cité, ne soit reçu dans la présente paix sans le consentement de son seigneur. Que si, par ignorance, quelqu'un est reçu sans le consentement de son seigneur, que dans l'espace de quinze jours il lui soit permis d'aller sain et sauf sans forfaiture, où il lui plaira, avec tout son avoir.

15° Quiconque sera reçu dans cette paix devra, dans l'espace d'un an, se bâtir une maison, ou acheter des vignes, ou apporter dans la cité une quantité suffisante de son avoir mobilier, pour pouvoir satisfaire à la justice, s'il y avait par hasard quelque sujet de plainte contre lui.

16° Si quelqu'un nie avoir entendu le ban de la cité, qu'il le prouve par le témoignage des échevins, ou se purge, en élevant la main en serment.

17° Quant aux droits et coutumes que le châtelain prétend avoir dans la cité, s'il peut prouver légitimement, devant la cour de l'évêque, que ses prédécesseurs les ont eues anciennement, qu'il les obtienne de bon gré : s'il ne le peut, non.

18° Nous avons réformé ainsi qu'il suit les coutumes par rapport aux tailles : Que chaque homme qui doit les tailles paie, aux époques où il les doit, quatre deniers; mais qu'il ne paie en outre aucune autre taille; à moins cependant qu'il n'ait, hors des limites de cette paix, quelque autre terre devant taille, à laquelle il tienne assez pour payer la taille à raison de ladite possession.

19° Les hommes de la paix ne seront point contraints à aller au plaid hors de la cité. Que si nous avons quelque sujet de plainte contre quelques-uns d'eux, justice nous serait rendue par le jugement des jurés. Que si nous avons sujet de plainte contre tous, justice nous serait rendue par le jugement de la cour de l'évêque.

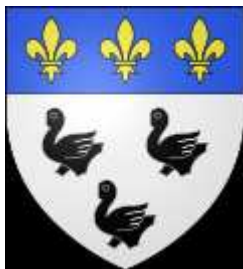
20° Que si quelque clerc commet un méfait dans les limites de la paix, s'il est chanoine, que la plainte soit portée au doyen, et qu'il rende justice. S'il n'est pas chanoine, justice doit être rendue par l'évêque, l'archidiacre, ou leurs officiers.

21° Si quelque grand du pays fait tort aux hommes de la paix, et, sommé, ne veut pas leur rendre justice, si ses hommes sont trouvés dans les limites de la paix, qu'eux et leurs biens soient saisis en réparation de cette injure, par le juge dans le territoire de qui ils auront été pris; afin qu'ainsi les hommes de la paix conservent leurs droits, et que le juge lui-même ne soit pas privé des siens.

22° Pour ces bienfaits donc, et d'autres encore que, par une bénignité royale, nous avons accordés à ces citoyens, les hommes de cette paix ont fait avec nous cette convention, savoir : Que sans compter notre cour royale, les expéditions et le service à cheval qu'ils nous doivent, ils nous fourniront trois fois dans l'année un gîte, si nous venons dans la cité, et que si nous n'y venons pas, ils nous paieront en place vingt livres,

23° Nous avons donc établi toute cette constitution, sauf notre droit, le droit épiscopal et ecclésiastique, et celui des grands qui ont leurs droits légitimes et distincts dans les confins de cette paix ; et si les hommes de cette paix enfreignaient en quelque chose notre droit, celui de l'évêque, des églises et des grands de la cité, ils pourraient racheter sans forfaiture, par une amende, dans l'espace de quinze jours, leur infraction.

7.1.1.4.2 Blason



fleurs de lys d'or

d'argent aux trois merlettes de sable, au chef d'azur chargé de trois

7.1.2. Saint Quentin

7.1.2.1. Photographies



Figure 49 : Beffroi de Saint Quentin, photographie personnelle.

7.1.2.2. Compléments

7.1.2.2.1 Blason



De gueules, à un buste de Saint-Quentin d'argent, accompagné de trois fleurs de lis d'or, deux en chef et une en pointe.

7.1.2.2.2 Représentations



Figure 50 : 500^e anniversaire de l'hôtel de ville. Source : site officiel de la commune.

7.2. Département de l'Eure

7.2.1. Evreux

7.2.1.1. Description

⁵¹⁵Ce monument surprend les visiteurs car il est plutôt typique des régions Nord Picardie et de l'Artois. Il est le symbole d'une cité riche et puissante. Sa fonction première est défensive, il sert de tour de guet. Jusqu'en 1396, les bourgeois se relayaient dans une des tours de la cathédrale à défaut de Beffroi. Fin XV^e, les bourgeois décident la construction d'un beffroi digne de leur cité avec l'approbation de Louis XI qui pensait couvrir la dépense par le produit d'une taille que les bourgeois consentirent à payer. Ce nouveau Beffroi tout en pierre haut de 43,90 mètres fut édifié en 1497 à l'endroit de l'une des deux tours qui flanquait la porte principale de la cité. Il peut recevoir la Louyse, une cloche offerte par le dauphin Louis, fils de Charles VI. Cette cloche coulée en 1406 rythme la vie des Ebroïciens depuis cinq siècles. En 1620 deux timbres lui furent ajoutés de façon à ce qu'elle sonne les demi-heures.

Evreux n'était pas en retard sur la capitale car dans un texte il est fait mention d'une horloge en 1396. La première horloge dont on a connaissance à Paris daterait de 1389. Cette horloge qui a traversé les siècles a été restaurée au XIX^e par un célèbre horloger ébroïcien nommé Rosse qui refit tout le mécanisme.

Pierre Smoteau maître maçon, dirigea la construction de l'édifice et exécuta la plupart des sculptures excepté le tympan que l'on doit à Jean Cossart.

Cet édifice de base carrée est surmonté d'une tour octogonale d'un décor très sobre. Seule la présence de quelques éléments gothique rompt la sobriété de l'édifice. Une balustrade ornée de soufflets et de mouchettes, la présence de gargouilles. Il a miraculeusement échappé au bombardement de 1940, c'est le seul monument civil médiéval qu'il nous reste et c'est l'un des deux seuls beffrois normands encore conservés. Classé Monument historique en 1862.

Construit au XV^e siècle, il est complet. L'encyclopédie de Viollet le Duc donne les plans, avec la vue perspective, aux trois étages.

Il est classé aux Monuments historiques depuis 1962.

7.2.1.2. Photographies et croquis

⁵¹⁵ Source : OT d'Evreux.



Figure 51 : Le beffroi d'Evreux - Source : Giverny News



Figure 52 : Timbre à l'effigie du beffroi d'Evreux - 2008.



Figure 53 : Le beffroi d'Evreux, eau forte - CHARVOT Eugène –1908.

7.3. Département du Nord

7.3.1. Annoeulin

7.3.1.1. Photographies et croquis



Figure 54 : L'hôtel de ville vu de la rue Nationale.



Figure 55 : Hôtel de ville actuel - Photographie personnelle.

7.3.1.2. Compléments

7.3.1.2.1 Blason



D'or à la croix ancrée et alaisée de gueules.

7.3.2. Armentières

7.3.2.1. Présentation

7.3.2.1.1 Histoire de la ville

Possédée par l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras dès le IX^e siècle, Armentières appartient en théorie au royaume de France jusqu'à la fin du XV^e siècle. Elle devient sans doute au XIII^e siècle un bourg doté de privilèges. Les capétiens affrontant tour à tour les Comtes de Flandre, les Van Artevelde, les puissants ducs de Bourgogne, cela vaut à la ville d'être maintes fois occupée, pillée, incendiée, comme lorsque Louis XI s'en empare en 1477 ; mais en dépit de la guerre et de la peste, elle devient un centre important d'estamettes.

La ville est prise et démantelée par Louis XIV en 1567.

A partir du XVI^e siècle elle passe sous la domination des Habsbourg. Déchirée par la réforme calviniste, elle souffre aussi des guerres entre Capétiens et Habsbourg. Armentières fut agrandie et fortifiée par Charles Quint

Elle est prise par les Français en 1645 et 1667 puis est rattachée au royaume de Louis XIV en 1668, suite au traité d'Aix-la-Chapelle, excepté le fief de la Motte (le bizet) annexé seulement en 1779 après de longues négociations. La réorganisation de l'église en 1790, puis la guerre avec l'Autriche et la mort de Louis XVI divisent la ville et les familles. Avant 1850, Armentières a déjà une activité textile importante mais c'est avec l'arrivée des trains, la généralisation des « mécaniques » et des machines à vapeur qu'elle entre vraiment dans l'ère industrielle. En 1880, elle est la première place française pour le tissage du lin. La population passe de 7959 habitants en 1846 à 28 638 en 1891, dont environ 8 000 étrangers, surtout des belges. Des quartiers nouveaux sortent de terre, notamment le quartier ouvrier Saint-Roch, au sud de la ville. La proximité du front pendant la première guerre mondiale vaut à la ville, où stationnent des soldats venus de tout l'empire britannique, d'être évacuée après l'envoi des gaz en juillet 1917 et d'être détruite à plus des deux tiers. Les ravages de la seconde guerre mondiale sont moindres, mais les bombardements de mai 1940 et 1944 font de nombreuses victimes civiles. A partir de 1960, de gros efforts sont faits pour donner à Armentières, ville touchée par les problèmes de l'industrie textile, de nouvelles activités et un visage neuf. Les transformations font disparaître deux œuvres originales : le carmel de 1935 et l'usine des eaux

de 1868, destinée à ravitailler les fabriques et à assainir la ville qui craint encore le choléra. En revanche, l'aménagement des Prés du Hem valorise le patrimoine « eau » de la commune.

Le sceau le plus ancien d'Armentières remonterait à 1424 mais celui dont nous avons une copie date de 1536.. Ce sceau porte la fleur de lis accompagnée d'une étoile et d'un croissant de lune ; deux blasons aux lions les encadrent. A cette date, Armentières n'appartient pas au royaume de France, mais aux Pays-Bas, possession de Charles Quint. Elle dépend de la famille de Luxembourg, puis à partir de 1557 de celle d'Egmont. Sur le blason du plan de Vaast du Plouich de 1630, les lions ont disparu et le soleil a remplacé l'étoile⁵¹⁶.

7.3.2.1.2 Evolution urbanistique

Elle est difficile à retracer car l'incendie de l'hôtel de ville a fait disparaître presque toutes les archives. Il nous reste néanmoins (et mes recherches continuent) la copie d'un plan de 1630.

Ce plan montre, je cite :

« Le contraste entre le vieux centre historique ceinturé par le fossé du premier rempart et les extensions plus récentes aux rue rayonnantes. Les fortifications du XVI^e siècle, dont les fossés sont alimentés par la lys, la rivière des Layes et la Becque du crachet, englobent le quartier de rive gauche avec son hôpital sainte Catherine et son marché « à toiles et au lin ».

La Lys, qui coule en plein cœur de la ville, anime les quais du Vieux-rivage et du Nouveau-rivage et dans ses eaux l'on foule les estamettes. Intra-muros, de vastes espaces sont occupés par des jardins des près où sèchent les estamettes teintes, des terrains d'entraînement pour les arbalétriers, les archers et les canonniers. Des faubourgs existent déjà au-delà des portes : on y voit les fours à briques, la construction de bateaux au faubourg de Flandre, les maisons et le cimetière des pestiférés, la peste restant en effet et pour longtemps un terrible fléau.

Côté nord d'Armentières d'après une vue de 1783, conservée aux archives municipales. Sur cette vue, les remparts ont disparu, détruits sur l'ordre de Louis XIV, après le rattachement de la ville à la France. En revanche, comme en 1630, sont mis en valeur les trois grands édifices : l'hôtel de ville, l'église Saint-Vaast, la Maison des jésuites, construite au début du XVII^e siècle et transformée en hospice en 1764, après la suppression de la Compagnie de Jésus. La multitude des clochers correspond aux chapelles et aux couvents construits pendant le

⁵¹⁶ Cf Archives municipales, cote FF96

triomphe de la contre-réforme catholique. A partir de 1791, de riches jacobins achètent ces édifices puis les détruisent.

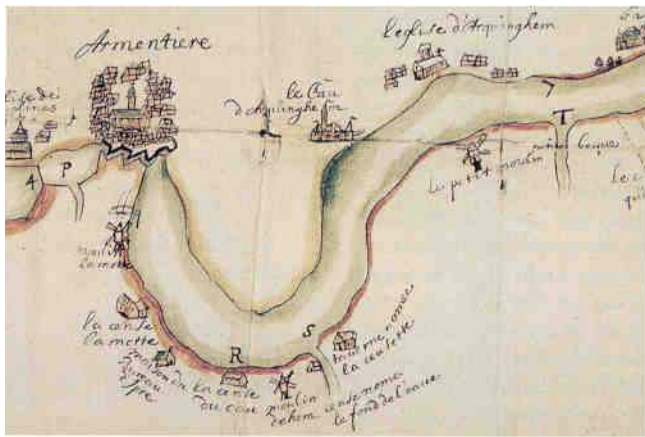


Figure 56 : Plan de la ville en 1783.

L'orientation de cette carte diffère de nos conventions actuelles. Sur la rive gauche de la Lys se trouve le fief de la Motte (aujourd'hui le Bizet) avec ses censes, dont celle du Fond de l'eau, ses moulins, dont le moulin Dehem – ce nom s'est sans doute métamorphosé en Duhem- et son auberge de la Toulotte. En 1668, la Lys servant de frontière, ces terres appartiennent toujours aux Pays-Bas

espagnols. Elles ne deviennent françaises qu'en 1779. a partir de 1952, les travaux du percement du canal de dérivation coupent le méandre, son tracé rectiligne s'opposant au cours paresseux de la vieille Lys.

7.3.2.2. Histoire et description du beffroi

Armentières s'est dotée très tôt d'un hôtel de ville et d'un beffroi mais les bâtiments primitifs ont été démolis en 1477, sur ordre du roi de France Louis XI, au cours des batailles pour la possession de l'héritage de Charles le Téméraire⁵¹⁷.

7.3.2.2.1 Histoire du beffroi

Le beffroi, une tour de briques carrée surmontée d'une flèche octogonale à double lanterne, fut reconstruit en 1510, et l'hôtel de ville au début du XVII^e siècle. Les deux édifices étaient alors distincts l'un de l'autre, mais en 1724, les échevins entreprirent d'importants travaux de transformation et le beffroi fut à demi engagé dans la toiture de l'hôtel de ville.

En 1918, la mairie, résultat d'apports successifs depuis le XVI^e siècle, ne résiste pas au passage des Allemands qui minent le beffroi. L'ensemble a été entièrement détruit avec une grande partie de la ville qui se situait au cœur des zones de combats les plus violents de la région.

⁵¹⁷ Sébastien Hamez, petite histoire des beffrois
464

C'est à Cordonnier que la municipalité confia la tâche de dresser les plans du nouvel hôtel de ville qui s'insérait dans un vaste projet de réaménagement et d'extension de la Grand'Place d'Armentières. La nouvelle place devait comporter un monument aux morts, l'église Saint-Vaast et la mairie. La première pierre fut posée le 11 novembre 1925 et le bâtiment fut inauguré le 10 juin 1934. Le beffroi construit de briques rouges rehaussées aux angles et aux encadrements de fenêtres par de la pierre de taille blanche, se dresse à l'angle nord-ouest de l'hôtel de ville.

Dès la fin du XIX^e siècle, l'architecte avait remis à l'honneur les hôtels de ville à beffrois, témoins des libertés communales. Il rappelle donc les édifices du XVI^e siècle, époque de transition entre le style gothique et le style renaissance. La tour crénelée à mâchicoulis, percée de meurtrières et cantonnée de quatre échauguettes à poivrières est en effet typique du goût médiéval. Par contre la décoration et le couronnement, qui culmine à 67 mètres, rappellent le style renaissance. Sur la façade encadrée par les bretèches où jadis les échevins lisaient leurs publications, de vastes ouvertures mettent en valeur le grand salon.

Le grand salon, héritier de la salle échevinale, l'escalier et le beffroi sont les trois éléments de prestige souhaités par Louis Cordonnier pour marquer la pérennité de l'institution communale. A Armentières, ils expriment de surcroît la volonté de rendre hommage à la ville et à ses édiles qui ont supporté le conflit avec courage. Dans le grand salon, le vitrail de la salle des mariages qui porte le blason d'Armentières et le Lion des Flandres fait face, côté salon d'honneur, au tableau de François Baude qui évoque la remise des clefs de la ville à Louis XIV.

Nul doute que l'architecte nordiste s'est directement inspiré des hôtels de ville et des beffrois de Loos et de Dunkerque qu'il acheva respectivement en 1884 et en 1901, comme il le fit, à la même époque, pour dresser les plans de reconstruction de l'hôtel de ville de Merville. Le carillon de neuf cloches (926 kg), fondu en 1932, interprète l'air de la Modulon.

7.3.2.3. Cartes

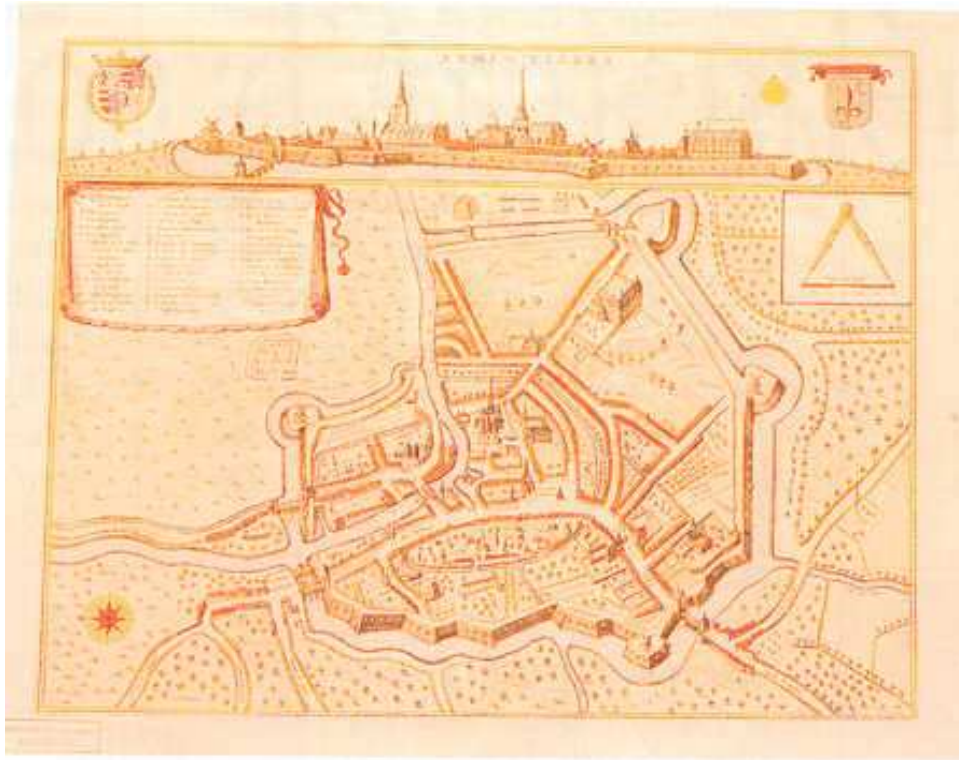


Figure 57 : Plan d'Armentières, 1630, Vaast du Plouich, Archives municipales.

7.3.2.4. Photographies et croquis

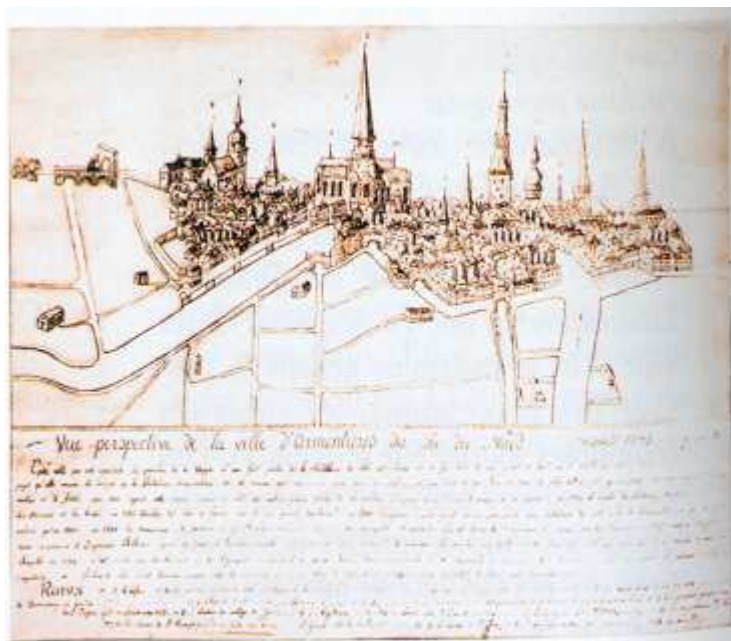


Figure 58 : Armentières, côté nord, 1783, archives municipales.



Figure 59 : le beffroi d'Armentières

7.3.2.5. Compléments

7.3.2.5.1 Blasons



D'argent à la fleur de lis et de gueules, accompagné en chef, à dextre d'un soleil d'or, et à senestre d'une lune en décours du même.



le blason de 1424 .

7.3.2.5.2 Sceau



7.3.3. Avesnes sur Helpe

7.3.3.1. Présentation

C'est en 1104 que l'on trouve une première mention d'Avesnes-sur-Helpe. Celle-ci s'appelle alors "Avenatis Castellum". Quelques années plus tard, en 1111, elle se nomme "Avesnis". Si de nombreuses explications quant à son nom ont été avancées, deux seulement paraissent crédibles. La première avance que ce nom serait tiré du mot "Avena" qui signifie "champ d'avoine" ou "terre maigre ne produisant que de l'avoine". La seconde, elle, fait remonter son origine à "Avisna", un mot de sens inconnu que l'on rencontre en de nombreux endroits de la région et ce, dès le VIII^e siècle.

C'est à un château datant du XI^e siècle que la ville doit son existence. Ce château avait été construit par Guerri le Barbu, le seigneur de Leuze qui tenait en fief du comte de Hainaut tout le pays situé entre les deux Helpes. Au XII^e siècle, la ville elle-même est entourée de remparts par Gossuin le Borgne, en vertu d'une charte qui lui a été concédée en 1201 par Gautier II d'Avesnes : charte confirmée et étendue en 1247 par la comtesse de Hainaut, Marguerite. Puis, la terre d'Avesnes-sur-Helpe passe par mariage dans la maison des Chatillon, les comtes de Blois, dont un membre, Olivier de Bretagne, avait fait restaurer les remparts et embellir la ville. Après ce seigneur, la seigneurie passera aux d'Albret, de Croy, de Ligne et de Hennin, avant d'être achetée en 1706 par le duc d'Orléans. C'est d'ailleurs ce dernier qui possède la seigneurie lorsque la Révolution éclate.

En 1461, Louis XI passe par Avesnes-sur-Helpe en se rendant à la succession de son père. Il y reviendra en 1477, après la mort de Charles le Téméraire, pour assiéger et détruire la ville. Mais Avesnes-sur-Helpe sera encore durement éprouvée : en 1514 par un incendie, aux XVI^e et XVII^e siècles par les passages répétés des armées ainsi que par la peste. Cédée par le seigneur de Croy au roi d'Espagne, en 1556, la ville ne deviendra définitivement française qu'avec le Traité des Pyrénées, c'est-à-dire en 1659.

Ni en 1814 ni en 1815, les remparts élevés par Vauban ne permirent à Avesnes-sur-Helpe de résister à l'invasion des Russes et des Prussiens. Et l'explosion d'une poudrière, en 1815, causa de surcroît la destruction d'une partie de la ville et l'empêcha de résister au siège. Les deux guerres mondiales n'ont pas non plus épargné la ville. Occupée de la fin août 1914 à novembre 1918. Avesnes-sur-Helpe accueillera quelque temps le siège du grand quartier

général des armées allemandes. En septembre 1944, ce sont les bombardements de l'armée allemande sur le départ qui causent l'incendie de l'église de la ville.

7.3.3.2. Description

Construite au XII^e siècle, l'église Saint-Nicolas - par la suite élevée en collégiale - est construite au nord est de la grand place rectangulaire, disposition caractéristique des grand places des Pays-Bas. Facilement reconnaissable à son beffroi massif flanqué de quatre tourelles, surmonté d'une tour de guet octogonale offrant une vue totalement dégagée à 20 km à la ronde, elle projette sur Avesnes la silhouette bleue de ses flancs de pierre et ses toits d'ardoise.

7.3.3.3. Photographies et croquis



Figure 60 : Le beffroi d'Avesnes, photographie personnelle.

7.3.3.4. Compléments

7.3.3.4.1 Blason



bandé d'or et de gueules de six pièces

7.3.4. Bailleul

7.3.4.1. Présentation

7.3.4.1.1 Histoire de la ville

Le territoire de la commune semble avoir été habité dès le néolithique comme en témoignent une hache polie et du silex retrouvés sur place. A l'époque gallo-romaine, des fondations d'une villa au lieu-dit le Mont-de-lille attestèrent l'existence d'une population romanisée.

Ignace de Coussimaker attribue l'origine de Bailleul à un château détruit par les Normands en 882. La ville fut fortifiée par Baudouin en 948. Les comtes de Flandre reconstruisirent sans doute ce château en 955 et Robert le Frison renforça les fortifications en 1072.

La ville, alors connue sous le nom de Baliol, se composait uniquement de la grand'place, des rues de Lille, d'Ypres, d'Occident et Saint-Jacques. Les fossés encadraient les rues d'Ypres, de Lille et d'occident, terminées peu avant le bureau des douanes, à hauteur de la salle des fêtes et à celle du mémorial britannique. Un fossé partait de l'extrémité de la rue Saint-Jacques, vers la rue de Lille ; un autre de la rue de Cassel à la rue des Viviers, en contournant l'église. Les actuelles rues Benoît Cortyl, des Viviers, des Jardins, Saint-Vaast, l'impasse rue Foch, la rue de Coussemaker sont d'anciens fossés. Des portes donnaient accès à la campagne. La rue Saint-Jacques aboutissait aux fortifications et n'était qu'une impasse.

Bailleul était le chef-lieu d'une châellenie, qui releva des lois des ducs de Bourgogne puis de la maison d'Autriche, des rois d'Espagne et enfin de la France.

Le bourg connu au XIII^e siècle un grand essor économique et un développement de son commerce. L'industrie de la laine y acquit une telle importance que la ville prit place parmi les métropoles admises à la hanse flamande de Londres, apparue au XII^e siècle. L'importance industrielle appella l'autorité et le crédit politique qui firent reconnaître les privilèges de la ville en 1249, confirmés par Charles Quint en 1517. La construction de l'hôtel de ville commença au XIII^e siècle et se prolongea jusqu'au XVII^e siècle.

La terre de Bailleul demeura propriété de la famille de Namur jusqu'en 1421. Jean de Flandre, comte de Namur, âgé et privé de famille vendit la châellenie à Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Terre convoitée, Bailleul subit au cours des siècles de nombreux incendies et pillages, notamment au moment des guerres de religion. Avant 1559, la paroisse faisait partie du diocèse de Therouanne ; elle fut ensuite rattachée à celui d'Ypres.

La ville fut démantelée par les Français en 1653. En 1678, le traité de Nimègue, qui consacra les conquêtes de Louis XIV, attribua Bailleul à la France. En avril 1789, la ville accueillit les trois ordres de son bailliage pour rédiger leurs cahiers de doléances. Au XIX^e siècle, la ville constitua un centre agricole, horticole et surtout textile. La première guerre mondiale se révéla être fatale pour la ville. Elle subit les destructions de la dernière offensive allemande et fut entièrement anéantie. Elle fut reconstruite par la suite dans un style néo-flamand. L'hôtel de ville fut reconstruit de 1924 à 1932, également dans le style néo-flamand, rappelant ainsi l'édifice précédent. L'architecte Louis-Marie Cordonnier fut chargé des travaux.

7.3.4.1.2 Histoire du beffroi

Vers 1117 après la troisième croisade, Baudouin, châtelain de Bailleul au nom du comte de Flandre Philippe d'Alsace, octroie à la ville le droit de posséder beffroi et cloche. Les échevins ne tardèrent pas à profiter de ce privilège puisqu'il est attesté que les cloches sonnèrent en 1198 lorsque le comte de Flandre Baudouin IX rencontra à Bailleul le roi de France Philippe Auguste. Les pierres de l'ancien château-fort auraient servi à la construction du beffroi dont l'actuel soubassement, classé monument historique, date de l'origine même de cette tour, c'est à dire du XIII^e siècle.

La tour, victime d'une histoire mouvementée, fut ravagée à plusieurs reprises par des incendies, en 1436, 1502, 1582 et 1681. le 23 mai 1918, enfin, un bombardement anéantit le beffroi et l'hôtel de ville construit en 1635 et 1640 par Vedastus du Plouich.

La salle gothique proprement dite se situe dans la partie basse de la tour. Cette construction est restaurée et remaniée une première fois après le grand incendie de 1681 et une seconde fois après les bombardements de la première guerre mondiale. Ce rez-de-chaussée s'abrite sous quatre voûtes gothiques encadrant un pilier de grès. Elles sont ornées d'arcs moulurés. Les clefs des quatre voûtes méritent une attention particulière car trois d'entre elles sont restées parfaitement lisibles. Elles représentent le Lion de Flandre, les armoiries de la ville de Bailleul, un agneau pascal portant une bannière et un autre sans étendard.

Les murs ont 1,20m d'épaisseur. Ce soubassement supportait cinq étages servant de salles d'archives. Le dernier contenait l'horloge.

Les cadrans étaient placés à la base de la flèche, au-dessus du chemin de ronde et les trente-deux cloches du carillon s'alignaient autour de la première lanterne au-dessus du mécanisme automatique et du clavier du carillonneur.

Dès sa construction primitive, le beffroi possédait des cloches qui sonnaient à toute volée lors des grands événements.

En 1412, il fut décidé que l'une d'elles, la plus grosse, se mettrait en branle pour annoncer les heures de travail.

Le carillon fut inauguré le 8 septembre 1717. il fut fondu par Antoine Bernard à Neufchâteau (Vosges) avec le bronze d'un canon acheté à Westoutre. Pour arriver à installer 31 cloches, la municipalité acheta encore 2 067 livres de bronze. Une des cloches sonnait la retraite et annonçait l'ouverture du marché aux poissons.

Le beffroi mesurait 52 mètres et au sommet girouettait une sirène.

La tour du beffroi, la bretèche, la tourelle d'angle et son imposante toiture percée de lucarnes ont été reconstruites de 1924 à 1932

L'hôtel de ville actuel, restauré par Cordonnier, a été inauguré le 26 juin 1932. les premiers plans, établis en 1924, ont été simplifiés en 1929 à cause des difficultés financières de la commune. Le beffroi, légèrement transformé par l'architecte nordiste, rappelle assez fortement l'édifice précédent. La base de grès de style gothique, classée monument historique en 1922, constitue le seul vestige de la première construction. L'intérieur est occupé par une salle bâtie autour d'un puissant pilier carré. Les clés des quatre voûtes représentent le lion des Flandres, les armoiries de Bailleul et un agneau portant une bannière, symbole de l'Eglise catholique. La quatrième, fortement endommagée, n'est plus visible aujourd'hui.

Le reste de la tour, haute de 62 mètres, a été reconstruit en briques jaunes. Elle est cantonnée de quatre échauguettes dépourvues de couronnement et coiffées d'une haute flèche à double lanterne, réplique du couronnement ajouté sur la tour à la fin du XVII^e siècle. La lanterne supérieure renferme un phare tournant. L'autre lanterne abrite les 5 194 kg des 36 cloches du

carillon fondu en 1932 par Michiels et qui remplaça le vieil instrument de 31 cloches fondu en 1717.

Un tambour automatique actionne les cloches quatre fois par heure, entonnant de vieux airs flamands :

- à l'heure : *Drink, drink zuystockte* (Buvez, buvez de la tisane de réglisse),
- au quart : *Een kalemanden rock een niet mantelyntjen d'rop* (Un jupon de Calemande par-dessus un mantelet blanc),
- à la demie : air flamand,
- aux trois-quarts : *Als de grotte klolle luydt, de Reuze komt uit* (Quand la grosse cloche sonne, le Reuze sort).

Quelle girouette allait-on donc placer au sommet du beffroi ?

C'est la question qui fut âprement débattue lorsque, en avril 1931, on décida de reconstruire le beffroi de Bailleul. Simple controverse esthétique ? Mgr Détrez ne le pense pas⁵¹⁸.

Alors qu'Arras, Bergues et Douai choisissaient le lion héraldique, Armentières et Bailleul adoptèrent la sirène.

La femme-oiseau, la femme-poisson sont communs dans les bestiaires des XII^e et XIII^e siècles. Entre autres recueils connus, on peut rappeler leur présence dans le traité *De monstis* du VI^e siècle, dans le *Trésor* de Brunetto Latini du XIII^e, ou dans ce bestiaire du XV^e siècle où l'on voit Polipo, au buste de femme, qui fait mine de dévorer un homme de taille plus petite, ou la Mercatelle, de proportions gigantesques.

On connaît la légende de Mélusine, recueillie à Lusignan par le trouvère Jehan d'Arras. Un seigneur, Rémondin de Poitiers, épouse une femme nommée Mélusine, ou plus exactement Merlusine, « mère des Lusignan » ; il s'oblige à ne pas la voir le samedi, mais emporté par la curiosité, il regarde par le trou de la serrure, il la voit dans son bain, se peignant les cheveux, un miroir à la main et le corps terminé en queue de poisson. Le cri qu'il pousse la fait disparaître, mais chaque fois qu'un Lusignan se trouve en danger elle revient au château, elle apparaît comme messagère du malheur, au sommet de la tour, et pousse des cris avertisseurs.

⁵¹⁸ Mgr Détrez in *Bulletin de la commission historique du Nord*, t. XXXIV.
474

Très vite, ce thème légendaire se répand, jusque dans les Flandres, où, par exemple, au fameux banquet du vœu du faisan, sont servis des entremets « à la Mélusine ».

Des villes comme Bailleul ou Armentières, exposées aux incursions de l'ennemi, souvent incendiées ou ruinées, devaient être tentées de s'assurer la protection de Mélusine.

A Bailleul, son existence en haut du beffroi est attestée par une dentelle datée de 1588 et par une gravure de 1630. Refondue en 1690, elle a alors 1m80 de haut, 1m de large et pèse 22kg.

La sirène actuelle, en cuivre, mesure 1m35 sur 1m10 et pèse 32kg ; elle représente un buste de femme sur un corps de poisson revêtu d'écailles et doté d'une queue à nervures accentuées, tenant de la main droite un peigne qu'elle passe dans la chevelure et de la gauche un miroir.

7.3.4.2. Evolution urbanistique

La partie à gauche du beffroi, vers la rue des Royaerts, servait de salle des fêtes et fut utilisée par les sociétés de rhétorique. Elle devint ensuite l'estaminet de Saint-Arnould. Devant l'hôtel de ville existaient un abreuvoir et un pilori.

7.3.4.3. Les armoiries

Elles datent des croisades. Les seigneurs de Bailleul portaient sur leur bouclier deux bandes de vair en croix. Le vair était une fourrure ancienne en forme de clochettes bleues sur fond blanc. Par la suite, lorsque l'industrie des draps fut florissante chez nous, on ajouta dans les angles des cantons rouges rappelant la couleur du drap fabriqué à Bailleul, de sorte que, par une curieuse coïncidence, les armoiries tricolores de Bailleul ont les mêmes teintes que notre drapeau national. Elles furent adoptées par les échevins qui, de leur sceau, fermaient à la cire les lettres et les actes importants. Une de ces empreintes a été retrouvée dans les archives nationales de Paris. Cette cire de sept centimètres de diamètres porte l'inscription suivante en langue latine « Sigillum seabinorum de Bella » » (= sceau des échevins de Bailleul). Les armoiries de la châtellenie de Bailleul possèdent en plus un lion héraldique noir sur fond rouge.

Le blason, c'est en partie les armes de la famille des seigneurs de Bailleul. La couleur rouge rappelle celle du drap de laine fabriqué au XIII^e siècle

7.3.4.4. Médiation:

Le chemin de ronde du beffroi de Bailleul, située au cœur du pays flamand, offre, sans doute de la métropole lilloise au littoral et des terrils du pays minier à la Belgique, les plus beaux panoramas de la région l'office de tourisme propose aux mois de juillet et d'août des visites du beffroi et de l'hôtel de ville le samedi à 15h et le dimanche à 11h.

Dans le cadre des journées du patrimoine 2002, Visite guidée - Découverte du carillon, vue panoramique, exposition dans le beffroi. Départ de la visite à l'Office du Tourisme.

Renseignements : 03 28 43 81 00

Horaires le samedi : Intérieurs : 15h 16h15

Horaires le dimanche : Intérieurs : 10h30 15h

Tarifs : Gratuit

Animations diverses - Spectacle de 20mn, le patrimoine mis en valeur par le théâtre «Mélusine ou la séduction faite sirène», une création de l'atelier théâtre de la ville de Bailleul, mise en scène par Bruno Liagre.

7.3.4.5. Cartes

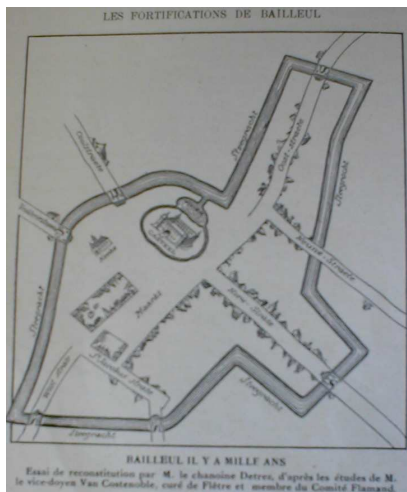


Figure 61 : Bailleul il y a 1.000 ans - Source : OT Bailleul.



Figure 62 : Bailleul au XVI^e - Source : OT Bailleul

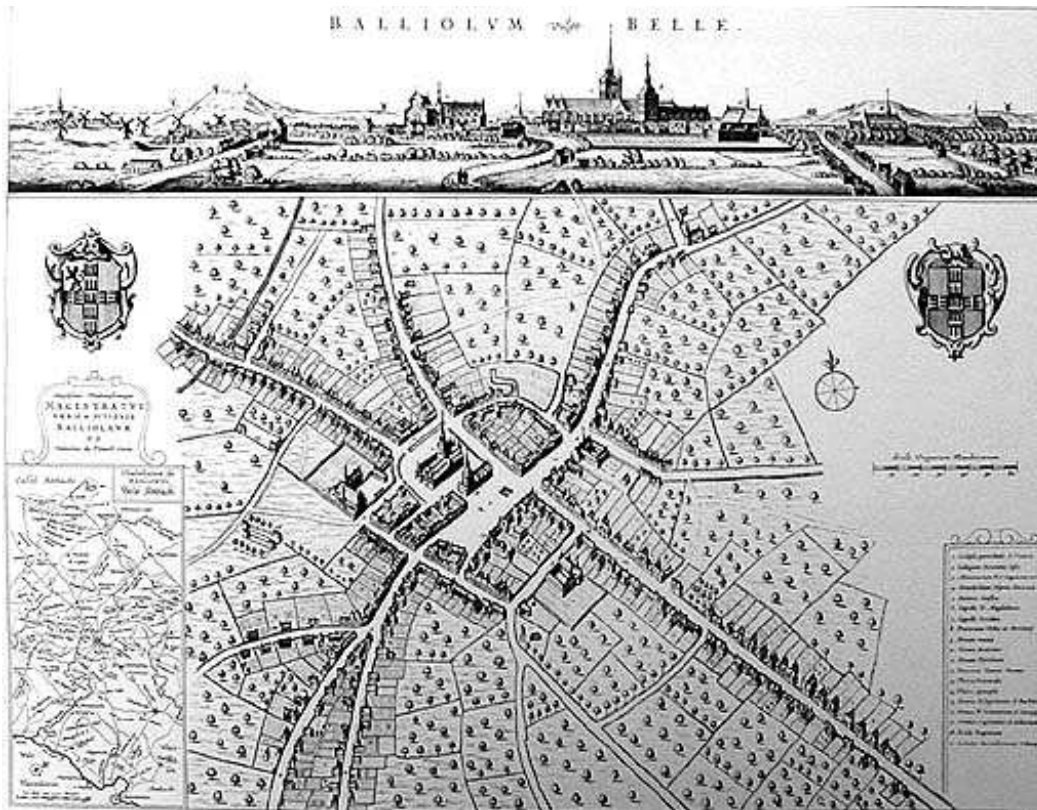


Figure 63 - Source : FLANDRIA ILLUSTRATA, Sanderus, 1644.

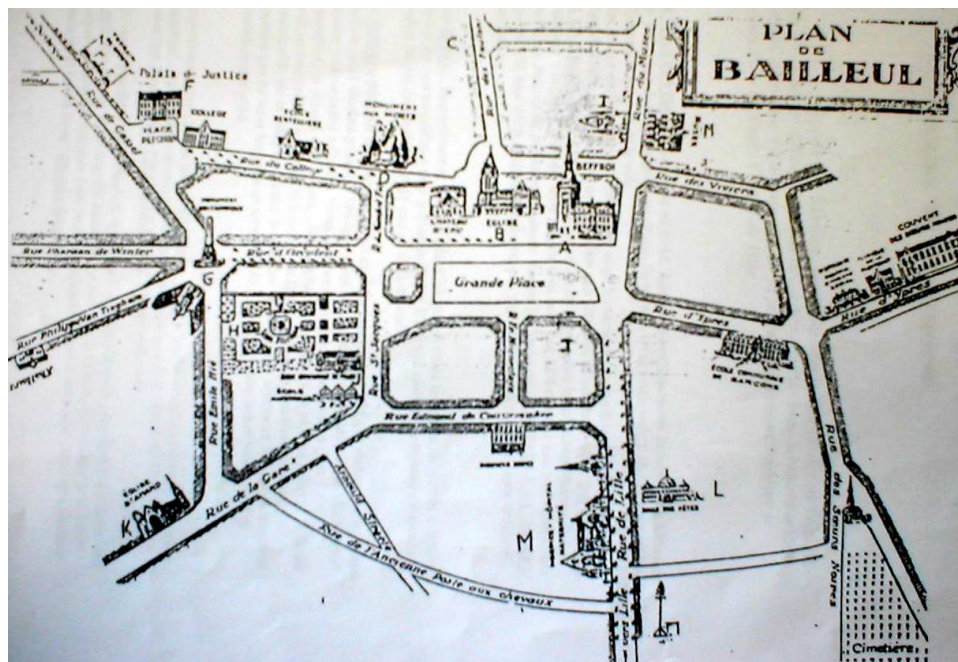


Figure 64 : Source : Notice historique relatant les faits principaux qui ont eu pour théâtre la ville de Bailleul. J. Ficherouille, 1899.

7.3.4.6. Photographies et croquis



Figure 65 : Bailleul au XVII^e - Source : OT Bailleul.



Figure 66 : Bailleul en 1914, Dessin de Julien Deturck.



Figure 67 : Le beffroi détruit le 28 mars 1918.



Figure 68 : Ruines du beffroi - 1921 - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques)



Figure 69 : Mélusine, dont le beffroi fut dépouillé en 1917.

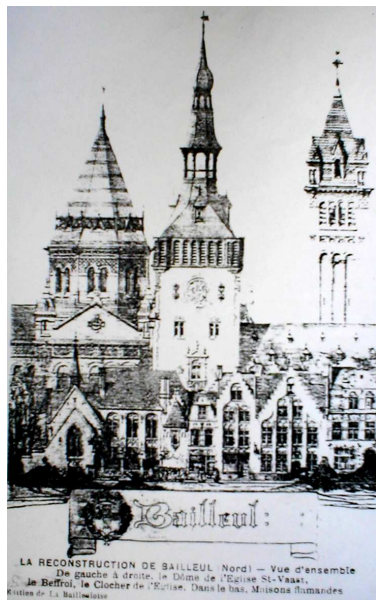


Figure 70 : Projet de reconstruction, non réalisé entièrement (OT Bailleul)



Figure 71 : Le beffroi actuel (photographie personnelle).



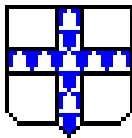
Figure 72: Belfroi de Bailleul, la salle gothique. (source: journal municipal de juin 2008)

7.3.4.7. Compléments

7.3.4.7.1 Blasons



De gueules à la croix de vair.



Le blason de 1238

7.3.4.7.2 Logo de la ville⁵¹⁹



Figure 73 : le logo actuel de Bailleul.

Dans le cadre d'un travail sur la communication, le logo a entièrement été retravaillé début 2007.

Les créateurs ont retenu un symbole fort de la commune :

- Le beffroi
- Le cadre environnemental de la ville (les Monts de Flandre représentés par la colline)

Les couleurs dominantes reprennent également l'idée d'une ville à la campagne : bleu pour les ardoises des couvertures, vert pour la

⁵¹⁹ source : site officiel de la ville.

campagne, ocre pour les briques habituellement employées dans l'architecture et le rouge pour la couleur du drap tissé à Bailleul à partir du XIIe siècle.



Figure 74 : l'ancien logo de la ville.

7.3.4.7.3 Sceaux

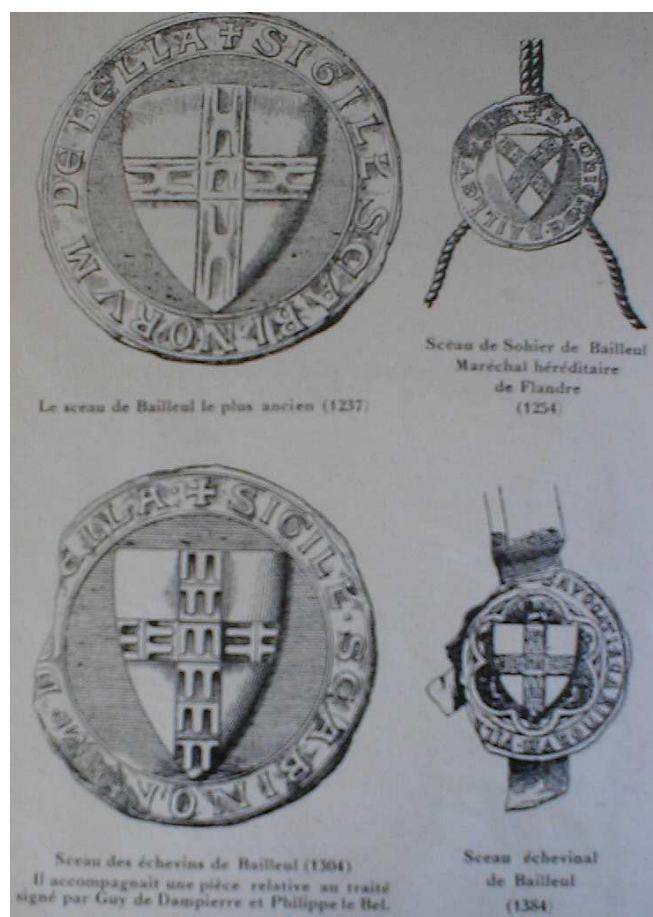


Figure 75 : Sceaux de Bailleul - Source : OT Bailleul.

7.3.4.7.4 Représentations



7.3.5. Bavay

7.3.5.1. Présentation

A l'époque gallo-romaine, ce village s'appelle "Bagacum". A l'époque gauloise, on estime que le village constituait la capitale du grand peuple belge des Nerviens. Lieu d'entrepôt et de marchés, centre industriel de bronziers et de potiers, la ville s'étendait bien au-delà de ses limites actuelles, comme en attestent des vestiges découverts. C'est la grande invasion de 406 qui, la détruisant, lui a fait perdre, et pour toujours, son titre de capitale au profit de Cambrai.

7.3.5.2. Photographies



Figure 76 : Hôtel de ville et beffroi - photographie personnelle.

7.3.5.3. Compléments

7.3.5.3.1 Blason



D'argent au lion de gueules chargé sur l'épaule d'un écu d'or au lion de sable.

7.3.6. Bergues

7.3.6.1. Présentation

7.3.6.1.1 Histoire de la ville

Bergues doit son origine à un ermitage établi par Saint-Winoc (mort en 717), sur un petit tertre de 22 mètres, appelé *le Groenberg*, alors isolé des marais côtiers. La ville apparut sous le nom de *Gruononberg* en 877, et se dit en flamand *Sint-Winoksbergen*.

La citée fut fortifiée en 882 contre les Normands par Baudouin II le Chauve, comte de Flandre. Celui-ci déposa à Bergues en 900 les reliques de Saint Winoc, venu évangéliser la région à la fin du VIIe siècle.

En 1022, Baudouin la Belle Barbe fonda une abbaye. En 1028, l'ermitage devint la puissante abbaye de Saint-Winoc qui fut supprimée en 1790.

Les marécages furent alors asséchés et les habitants s'employèrent à établir dans la cité un centre de draperies, à la façon des villes flamandes.

La ville, mentionnée en 1067 sous le nom de Bergis, possédait au XI^e siècle un atelier monétaire et faisait partie au XIII^e siècle de la Hanse de Londres.

Chef-lieu d'une châellenie importante, elle obtint en 1240 une charte, ou « keure », de la comtesse Jeanne, puis érigea son premier beffroi, symbole des libertés acquises. Elle posséda alors son échevinage, sa halle, son sceau et ses armoiries frappées du Lion des Flandres et devint l'une des cités les plus importantes de l'ouest de la Flandre. Elle apparut en 1297 sous le nom de Berghes Saint-Winock.

La ville fut victime de sept incendies au cours de son histoire, notamment en 1383 et 1558 au cours desquels elle fut entièrement détruite.

La ville fut prise, en 1297, par Robert II, comte d'Artois, puis rendue à la Flandre, elle est occupée par les Anglais, assiégée puis reprise et brûlée par les Français en 1383.

Brûlée à nouveau en 1558, Bergues fut rebâtie magnifiquement par les Espagnols.

La ville devint française en 1668, au profit de Louis XIV, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Vauban compléta les fortifications.

Après la Révolution, la puissante abbaye de Saint-Winoc ainsi que l'ensemble des couvents furent détruits. La ville fut alors appelée Bergues-sur-Colme.

Lamartine devint député de la circonscription en 1833.

Touchée par de grosses torpilles en 1915, la ville soutint en 1940 le dernier des nombreux sièges de son histoire, dans le cadre de l'opération *Dynamo*.

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, la commune était sinistrée à 80%.

Aujourd'hui reconstruit, Bergues, surnommé « l'autre Bruges des Flandres » conserve son caractère de petite ville flamande.

7.3.6.1.2 Histoire du beffroi

Les Berguois ont obtenu leur première charte de franchises en 1240, mais le beffroi n'a vraisemblablement été construit qu'après la prise et l'incendie de la ville par les troupes du roi de France Charles VI, le 8 septembre 1383. Le beffroi remonterait donc à la fin du XIV^e siècle.

Construit sans contreforts, il est l'objet d'une légende qui veut que l'architecte ait quitté la ville sans se retourner après avoir touché son dû, de peur de voir s'écrouler son œuvre.

Il ne prit en outre son aspect définitif qu'en 1627, lorsqu'une lanterne octogonale couverte d'ardoises fut ajoutée au sommet de la tour. Elle fut surmontée d'un bulbe en haut duquel tournait une girouette dorée en forme de lion. A l'origine, une seule cloche était suspendue dans le beffroi, celle de Ben. Par la suite, une horloge fut installée, et, par la même occasion onze clochettes dont les mesures furent consacrées à l'annonce de l'heure. Leur nombre fut porté à vingt lors des travaux de construction du bulbe. En 1643, un bourdon, baptisé *den Storm*, la Tempête, fut installé à côté de la cloche du Ben. Les 4 589 kg de fonte du monstre sonnaient avec tellement d'entrain que le beffroi se lézarda. Al tour, réparée en 1782, resta isolée au centre de la Grand'Place jusqu'à la construction, en 1787, d'une loggia et d'une halle, abritant le corps de garde et la prison communale ainsi qu'une boucherie, au pied de la tour.

Détruit par les bombes, il a été relevé selon les plans de l'ancien. Le beffroi a remplacé celui du XIV^e siècle, détruit pendant la seconde guerre mondiale. Il abrite l'office du tourisme et le carillon.

La beauté de l'ancien beffroi de Bergues, reflet d'un subtil équilibre des volumes et des formes acquis au fil des siècles, n'eut sans doute pas d'équivalent dans l'histoire des beffrois.

Les ravages de la guerre n'ont pas épargné ce joyau de l'architecture civile. Incendié le 27 mai 1940 par les bombardements allemands, il fut dynamité par l'occupant quatre ans plus tard, le 16 septembre. Le beffroi actuel, beaucoup plus simple que l'original, reprend néanmoins dans ses grandes lignes la silhouette de l'ancien édifice qui passait pour être le plus beau beffroi de France.

Les cloches du beffroi de Bergues, descendues en 1938 pour être restaurées, restèrent à l'abri des hostilités mais se trouvèrent sans refuge à la fin de la guerre, la tour ayant été dévastée. Le carillon fut refondu en 1961 par la fonderie Pacard, à l'exception de deux cloches de 1628 et 3 cloches de 1880 qui furent conservées. Il reçut douze petites cloches supplémentaires en 1973. aménagé dans un campanile, l'instrument, aujourd'hui composé de 50 cloches pour un poids de 6 174 kg, égrène chaque quart d'heure ses ritournelles flamandes connues de tous les Berguois :

à l'heure : Reuze lied (la chanson du Reuze),

au quart et aux trois quarts : Moeder porret (la Mère poireau),

à la demie : Een fraeye man (un mari complaisant).

Le carillon du beffroi est l'un des trois carillons dont disposait la ville avant la Révolution.

7.3.6.2. Description du beffroi

Le beffroi et la halle ont été reconstruits entre juin 1952 et mars 1961, sous la direction de Paul Gélis. La tour actuelle, haute de 54 mètres, reprend avec un ornement simplifié les grands traits de l'édifice précédent, notamment l'emploi caractéristique de la brique de sable jaune. Les petites arcades gothiques aveugles qui ornaient les côtés de la tour et faisaient le charme de l'édifice ont malheureusement disparu.

L'intérieur du beffroi comporte six étages accessibles par un escalier en colimaçon. Le rez-de-chaussée est affecté à l'office de tourisme. Le deuxième étage présente une exposition sur la fortification tandis que le troisième niveau abrite une exposition sur les cloches et le carillon. Au quatrième niveau, aperçu sur le géant de Bergues, « L'électeur de Lamartine ». Aux deux

derniers étages on trouve la salle de l'horloge puis la chambre des cloches, le clavier du carillon et le chemin de ronde⁵²⁰.

Nicolas, Klaus ou Niklas en flamand, est le nom du lion qui figure sur les armoiries de la ville et qui fait office de girouette sur le beffroi, armé d'une lance qu'il brandit face aux vents. Il semble que le beffroi ait toujours été surmonté d'une girouette semblable, hormis pendant la Révolution où elle a été remplacée par un bonnet phrygien rouge, en tôle.

7.3.6.3. Médiation

Le beffroi peut se visiter librement tous les jours de la semaine de 9h30 à 12h et de 14h à 18h et le week-end de 9h30 à 12h30 et de 14h à 18h30

Dans le cadre des journées du patrimoine 2002 :

Place de la République

Le Beffroi, symbole des libertés communales et symbole de la ville elle-même, est le troisième à être implanté à cet endroit. Le second, reconstruit à la fin du XIV^e fut détruit pendant la dernière guerre. Reconstruit une nouvelle fois en 1961, il reprend les grandes lignes de l'édifice précédent.

Visite guidée - Salle d'art campanaire, chemin de ronde, chambre des cloches.

Renseignements : 03 28 68 71 06

Horaires le dimanche : Intérieurs : 10h-13h/15h-18h

Tarifs : Gratuit

Animations diverses - Animation par le carillonneur - Démonstration et historique du Beffroi et du carillon.

Renseignements : 03 28 68 71 06

Horaires le dimanche : 10h-13h/15h-18h

Tarifs : Gratuit

⁵²⁰ <http://www.lavoixdunord.fr/dossiers/region/beffrois/diaporama/pop7.shtml>
488

7.3.6.4. Cartes

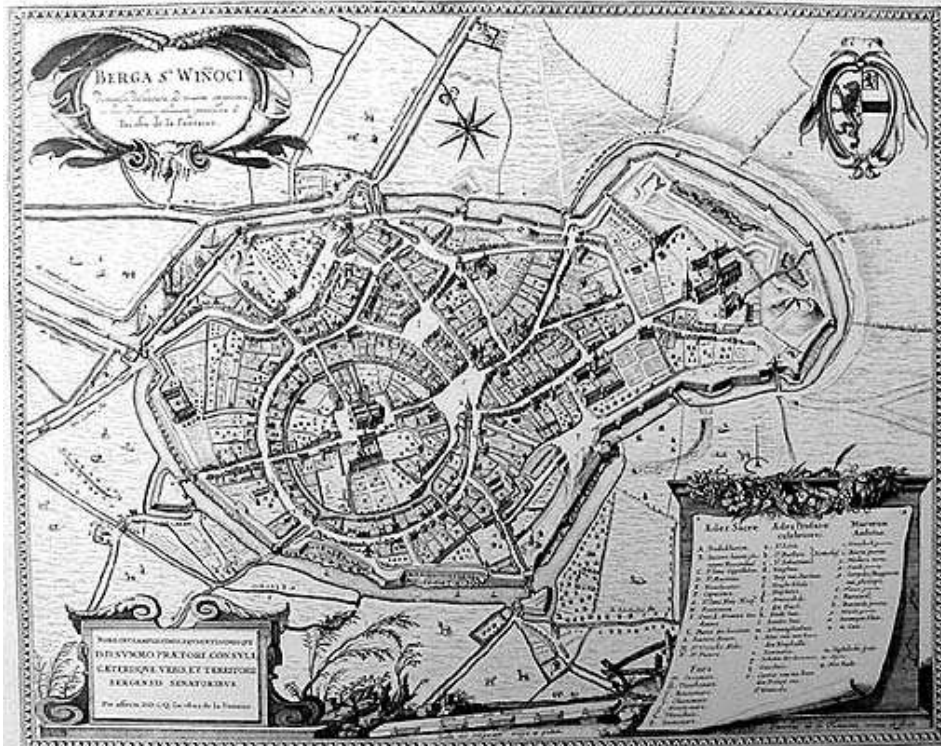


Figure 77 : Source : FLANDRIA ILLUSTRATA, Sanderus, 1644.

7.3.6.5. Photographies et croquis



Figure 78 : Croquis non daté - Source : Flandrianostra.com



Figure 79 : Croquis non daté - Source : BNF, Belfroi de Bergues, Adrien Dauzats

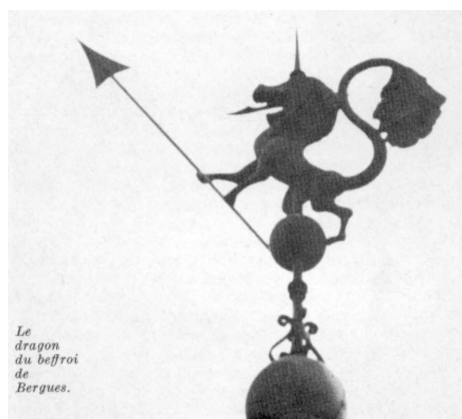


Figure 80 : Source:Guide le Flandre et Artois mystérieux - Claude Malbranke - Les guides noirs - Tchou,1969 - Photo: Patrice Guichard



Figure 81 : Carte postale donnant une vue de Bergues, début du siècle.



Figure 82 : Le beffroi actuel, photographie personnelle.



Figure 83 : Beffroi en cours de restauration - remis par M. Robert le 24 février 1893 - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques)



Figure 84 : Le beffroi, avant 1944.



Figure 85 : Le beffroi, après sa reconstruction (1961)

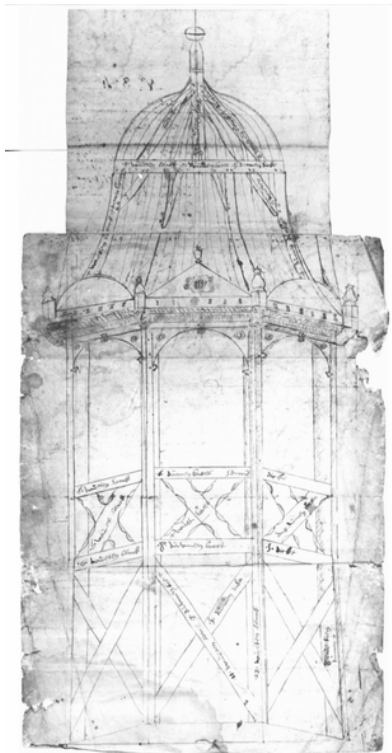


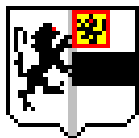
Figure 86 : Chambre des cloches, projet d'élévation, 1559. Archives communales de Bergues. Source : Mérimée IA00067393



Figure 87 : Le logo de la ville.

7.3.6.6. Compléments

7.3.6.6.1 Blason



Parti, au 1 d'argent au lion contourné de sable, lampassé de gueules, au 2 d'argent à la fasce de sable, au franc-quartier d'or au lion de sable ; à la bordure de gueules.



Le blason de 1316.

7.3.7. Cambrai

7.3.7.1. Présentation

7.3.7.1.1 Histoire de la ville

Cambrai fut mentionné pour la première fois sur une carte des voies et agglomérations romaines. Il ne s'agissait alors que d'une modeste bourgade. Lors des invasions franques au IV^e siècle (vers 385), elle devint chef-lieu des Nerviens à la place de Bavay et commença alors à se développer. Elle fut prise par Clodion, roi des Francs, en 445,

Reprise par Aétius en 447. Elle était, en 481, le domaine de Ragnachaire, parent de Clovis, qui le tua et s'empara de la ville en 508. la ville prit son véritable essor quand elle devint évêché à la fin du VI^e siècle, grâce à Saint-Géry. Pillée par les Normands en 870 et 881, cédée à l'empereur Henri 1^{er} en 922, elle fut assiégée vainement par les Hongrois en 954.

A la fin de la période mérovingienne, l'ancien castrum gallo-romain et l'abbaye du Mont-des-Bœufs, où furent apportées les reliques de Saint-Géry, constituèrent les deux centres d'urbanisation de la ville. A la suite du traité de Verdun qui partagea l'empire de Charlemagne ; Cambrai échut au Saint -Empire romain germanique.

La ville fut dirigée par de puissants comtes évêques qui détenirent le pouvoir spirituel et temporel dès 1007. En 1077, la ville se révolta toutefois contre l'évêché.

La cité connut une période de prospérité au cours de la période médiévale. La ville s'enrichit alors de nombreux édifices religieux. Les bourgeois obtinrent des prélats, Comtes de Cambrai et du Cambrésis, en 1227, une charte communale et la création d'un collège communal.

Occupant la délicate position de ville frontière, Cambrai, convoitée par ses voisins, fut le théâtre de nombreux affrontements, notamment lors de la guerre de Cents Ans et sous le règne de Charles Quint.

Cédée à la France par le comte de Flandre , Cambrai fut attaquée inutilement par les Anglais en 1339 et passa ensuite 1435 à la maison de Bourgogne.

A la mort de Charles le Téméraire en 1447, Louis XI s'en empara ; mais Maximilien d'Autriche la lui reprit en 1479 et l'érigea en duché et principauté de l'empire en faveur des évêques en 1510.

Son statut de ville neutre lui valut d'accueillir de nombreuses rencontres diplomatiques dont celle de la Paix des Dames en 1529

Charles Quint en fit une place très forte qui résista à Henri II en 1552, mais fut prise par le duc d'Anjou en 1581.

Jean de Montluc la défendit en 1582 contre le duc de Parme. Livrée aux Espagnols en 1595, assiégée en vain par Turenne en 1649, elle fut incorporée à la France en 1677.

Cambrai devint alors définitivement une ville française, notamment à travers son architecture.

Fénelon devint archevêque de Cambrai de 1695 à 1715. La Révolution mit fin à la toute puissance du clergé sur la ville.

Au XIX^e siècle, Cambrai resta en marge de la Révolution industrielle et demeura une capitale agricole.

Pendant la Grande Guerre, Cambrai, prise par les Allemands le 26 août 1914, devint un des réduits de la « ligne Hindenburg » ; les Anglais du général Byng essayèrent en vain de reprendre la ville en juillet, octobre et novembre 1917.

C'est pendant cette période, du 20 au 22 novembre 1917, qu'eut lieu le premier grand engagement de chars de la première Guerre Mondiale. L'effet de surprise permit momentanément d'enfoncer le front allemand.

La ville fut délivrée par les Canadiens le 9 octobre 1918, alors que les Allemands la brûlaient. Cambrai fut détruit. La ville a été décorée de la Légion d'Honneur en 1919.

Pendant la seconde Guerre Mondiale, Cambrai fut bombardée en 1940 et 1944 et libérée le 2 septembre 1944.

7.3.7.1.2 Histoire du beffroi

L'histoire tumultueuse de la commune, sans cesse rebellée contre son puissant seigneur l'évêque de Cambrai, fut marquée par de longues périodes d'agitation. En 1226, une nouvelle révolte provoqua la colère d'Henri, roi des Romains, qui ordonna la destruction du beffroi qui ne fut plus reconstruit.

L'actuelle tour communale, haute de 62 mètres, n'est autre que l'ancien clocher de l'église Saint-Martin. Les Cambrésiens l'adoptèrent dès la fin de sa construction, pour en faire le symbole de leurs libertés.

La partie la plus ancienne, allant jusqu'à la hauteur de la corniche, est édifiée entre 1447 et 1474, dans un style gothique.

Les deux automates, Martin et Martine furent moulés en 1512 par Anselot Bridel d'après une sculpture en bois de Pierre Van Pulacre. Ils furent façonnés à l'image d'un couple de Maures, sans doute en raison du goût orientalisant de l'époque.

Leur renommée franchit rapidement les limites du Cambrésis, puisque Rabelais fit allusion aux deux jacquemarts dans la préface de *Pantagruel*, écrite en 1545. Martin, haut de 2m50, porte un cimenterre à la ceinture, tandis que Martine qui mesure deux mètres, est parée de boucles d'oreilles. Leurs tuniques, parsemées de fleurs de lys avant la Révolution puis d'abeilles sous Napoléon Bonaparte, portent aujourd'hui l'aigle des armoiries de la ville.

La tour était primitivement surmontée d'une curieuse flèche torsadée qui fut détruite par la foudre en 1698.

Le beffroi est surélevé sur la base gothique en 1736 par Gittard et couvert d'un dôme coiffé d'un lanternon réalisé dans un style classique marqué par l'arc en plein cintre. Il est encadré par des pilastres et de puissantes corniches à ressauts.

Ce dôme situé au sommet du beffroi de Cambrai, auquel on accède par un escalier de 215 marches, abrita jusqu'en 1936 la loge des guetteurs qui furent les derniers en activité dans le nord de la France. Quatre hommes, les Gallus, se relayaient deux par deux pour sonner les heures sur la grosse cloche baptisée Joyeuse, et donner l'alerte en cas d'incendie et d'approche de troupes ennemies. Ils disposaient d'une lanterne qu'ils plaçaient à l'angle du beffroi correspondant à la direction du danger signalé.

Les quatre sculptures ornant les angles de la corniche du dernier étage furent réalisées par Marcel Gaumont après la Première Guerre mondiale et symbolisent les grandes époques de la vie locale :

- un chef franc du V^e siècle
- un archer communal du XII^e siècle

- Louise de Savoie, mère de François 1^{er}, qui négocia en 1529, le traité de Cambrai, mieux connu sous le nom de Paix des Dames.
- Marguerite d'Autriche, mère de Charles Quint.

Le marquis de Cezen, premier gouverneur de la ville après son rattachement à la France par Louis XIV en 1677.

L'église, vendue en 1791 comme bien national, fut en grande partie démolie et exploitée comme carrière de pierre.

De l'église Saint-Martin démolie à la Révolution ne reste que le clocher, sauvé grâce à son statut communal, et la trace du portail marqué par un soubassement en grès sur lequel reposent les pilastres. Ces vestiges ont été gardés pour encadrer la porte d'entrée de la nouvelle construction. En 1796, les jacquemarts furent replacés au sommet du nouvel hôtel de ville de style classique.

Au-dessus du portail orné des armes de la ville, un bas-relief représentant Saint-Martin partageant son manteau avec un pauvre, sculpté en 1835 par le douaisien Fache, rappelle cette ancienne affectation.

Le beffroi de Cambrai est dépourvu de carillon. Celui-ci se trouve dans la lanterne de l'hôtel de ville situé sur la place Aristide Briand.

L'instrument, composé de 31 cloches (6 369 kg), fondues en 1928 par les frères Pacard, interprète la célèbre ritournelle *Nous sommes tous des enfants de Martin et Martine*, composée en l'honneur des deux jacquemarts trônant de part et d'autre de la lanterne de l'hôtel de ville.

Les jacquemarts furent de nouveau descendus de leur poste de garde le 16 septembre 1918 par l'occupant allemand qui convoitait leur fonte. Les pillards, pressés dans leur retraite, préférèrent heureusement abandonner leur butin à Bruxelles et le couple reprit sa place en 1927.

7.3.7.2. Médiation

Le beffroi de Cambrai ne se visite pas : il est fermé au public à cause de son mauvais état.

7.3.7.3. Photographies et croquis



Figure 88 : Le beffroi actuel - Photographie personnelle.

7.3.7.4. Compléments

7.3.7.4.1 Blason



D'or à l'aigle éployée de sable, auréolée, béquée, languée et membrée de gueules, portant sur la poitrine un lambel de gueules, soutenant de ses serres un écu d'or à trois lions d'azur accostés de la croix de la légion d'honneur à droite et de la croix de guerre 1939-1945 à senestre.



Blason de 1227 :



Blason de 1340, l'écu est en fait sur le panache de la queue :

7.3.7.4.2 Martin et Martine

Martin et Martine commémorent l'exploit de deux géants, qui, en 1360 du temps du Comte Evêque Robert de Genève, se trouvaient au nombre des bourgeois sortis la nuit pour combattre le Seigneur de Thun l'Evêque qui terrorisait la contrée. Au petit jour, la troupe surprenait la garnison de la forteresse; Martin simple forgeron, n'était armé que d'un lourd maillet de fer ainsi que sa femme Martine. Face à face avec le chef des assiégés, il lui asséna un coup de massue, le casque du Seigneur ne se brisa pas mais s'enfonça jusque sous les yeux; étourdi, aveuglé, le Comte devint presque fou et les défenseurs du castel se rendirent. Martin et Martine devinrent les champions de la liberté et les défenseurs du droit contre la force brutale."

(in "Heurts et Malheurs de Martin et Martine" fourni par l'Office de Tourisme de Cambrai)

7.3.8. Comines

7.3.8.1. Présentation

7.3.8.1.1 Histoire de la ville

L'origine de Comines vient soit de *Cominus*, nom du général romain Atrebate, soit du flamand *komen*, « lieu d'arrivée », soit du saxon *cuma*, « hôtellerie » ou « hospices ».

Les nombreuses découvertes préhistoriques et celtiques témoignent de l'ancienneté de l'occupation de la vallée de la Lys. A l'époque romaine, la voie reliant Tournai à Cassel par Wervicq passait à proximité de la commune sur Comines-Belgique. Un habitat rural existait sans qu'il fut possible d'affirmer l'existence d'un vicus.

L'émergence du comté de Flandre bouleversa le paysage durant le haut Moyen Age, le pont de Comines prenant alors toute son importance dans les relations Nord-Sud.

L'église Saint-Pierre apparut dans une donation de 840 à l'évêque de Tournai par l'empereur Louis le Débonnaire.

En 880, la ville fut, semble-t-il, saccagée par les Normands, présents sur la Lys entre 879 et 887.

Au XI^e siècle apparut une famille seigneuriale de Comines, proche du comte de Flandre et participant à la bataille d'Hastings puis aux croisades. Burchard, seigneur du lieu, participa à deux croisades dont celle de 1099 avec Godefroi de Bouillon.

Un hôpital pour voyageurs et une chapelle dédiée à Saint Jacques furent mentionnés au XII^e siècle contre l'église qui devint une collégiale agrandie au XIII^e siècle.

En 1197, les Français s'emparèrent de Comines durant le siège de Lille.

Les tisserands furent dotés d'une charte urbaine en 1276.

Par sa situation stratégique, Comines subit les contrecoups des guerres entre le roi de France et le comte de Flandre. La ville fut saccagée et détruite en 1297 et 1382, puis incendiée en 1427 et en 1454. La reconstruction fut à chaque fois entreprise et en 1455, le béguinage fut remplacé par un couvent de sœurs grises.

Au Moyen Age, la draperie et le commerce constituaient les principales activités économiques de la cité. Capitale du Ferrain, elle abrita en 1437, 490 feux et disposa d'une franche foire, foire commerciale avec levée de droits, accordée en 1456 d'abord à la Saint-Rémi, puis à la Saint-Denis.

A la fin du XIII^e siècle, la seigneurie passa à la famille de Wasiers puis à celle de la Clyte, dont est issu le chroniqueur Philippe de Commines. Leur héritière épousa à la fin du XV^e siècle Jean, seigneur d'Halluin.

La seigneurie fut transmise ensuite à la famille de Croÿ puis plusieurs autres familles, avant d'être achetée au XVII^e siècle par le duc d'Orléans, dernier seigneur de Comines.

Les guerres de religion réduisirent pendant un temps la prospérité de la cité.

Un château bâti en 1385 par Jean de la Clyte, fortifié par Vauban fut détruit en 1674 par le maréchal d'Humières. Il contenait, dit-on, une des plus riches bibliothèques des Pays-Bas. Ancienne baronnie qui avait sa coutume particulière. Le seigneur du lieu était un des quatre hauts justiciers de la châtellenie de Lille.

L'église fut pillée par les gueux en 1566, puis détruite par La Noue en 1579. La reconstruction fut entreprise. Les guerres d'annexion de Louis XIV entraînèrent par la suite de nombreux dommages entre 1645 et 1675 dans la destruction du château.

La ville fut divisée en deux : une partie en France dès 1667, l'autre partie en Belgique.

Au siècle suivant, la ville se modernisa surtout à partir de 1719, date où Philippe Hovyn de Ypres implanta la rubanerie qui assure le redémarrage industriel de Comines jusqu'en 1914.

Les usines se multiplient et la population augmente sous le coup d'une immigration importante. La Révolution fait de Comines une ville frontière et supprime l'administration comme séculaire des deux parties de la ville, Comines-Belgique restant dans les Pays-Bas, autrichiens, puis néerlandais et belges. Situés juste à l'arrière du front, Comines fut entièrement détruite pendant la Première Guerre mondiale.

L'hôtel de ville fut reconstruit en 1927, dans le même style que l'ancien de 1623. Il est surmonté d'un curieux beffroi à bulbe.

7.3.8.1.2 Histoire du beffroi

Le premier beffroi, élevé grâce à l'argent des privilèges fiscaux accordés par Baudouin de Comines en 1276, eut une existence courte. Il fut en effet incendié dès juillet 1297 lors du pillage de la ville par les troupes du roi de France Philippe le Bel, mais il fut immédiatement reconstruit, à côté de la halle aux blés. En 1359, il fut coiffé d'une flèche, afin de recevoir la cloche qui venait d'être accordée aux tisserands de la ville, mais les troupes françaises, en lutte contre les rebelles flamands, pillèrent et incendièrent de nouveau la ville en 1382. Les échevins de Comines obtinrent, heureusement en 1386, l'aide du seigneur Colard qui finança la reconstruction du beffroi et octroya de nouvelles exemptions fiscales. Mais, bien que l'on ait cette fois troqué le bois et le chaume contre la pierre, le grès et la brique, la tour fut encore une fois ravagée dans le brasier qui réduisit toute la ville en cendres en 1427.

Le beffroi restauré, fut une nouvelle fois incendié en 1579 par les calvinistes lors des guerres de religion. Il fallut attendre 1594 pour pouvoir entreprendre la reconstruction de la tour qui prit son aspect actuel. Elle fut achevée en 1623.

En 1733, onze cloches furent ajoutées aux trois vieilles cloches du beffroi, fondues en 1590 pour les deux premières et en 1595 pour la troisième. Le carillon égrena ses ritournelles pendant près de deux siècles puis se tut définitivement en octobre 1918, lorsque l'occupant allemand fit exploser le beffroi.

Après la guerre, Comines presque entièrement détruite offrait un espace nu, propice aux projets les plus grandioses. La Grand'Place fut élargie et l'on décida de reconstruire le beffroi, jadis situé à côté de l'église dans le coin sud-est, sur les terrains dégagés dans la partie occidentale. Cette décision obligea la municipalité à renoncer au classement du beffroi qu'avait accordé la caisse nationale de Monuments Historiques en 1887.

7.3.8.2. Description du beffroi

Le beffroi accolé à l'édifice, constitue la fierté des Cominois. Sur une base en grès, c'est une solide tour de briques à trois niveaux avec chaînage d'angle de pierre. A la base de la corniche courent deux rangs d'arcatures.

Aussi fameux que les louches (cf médiation), il se distingue par l'exubérance de son bulbe (7,4 mètres de diamètre et 11 mètres de haut), qui contraste fortement avec la sobriété de la base gothique, ornée d'une large frise d'arcades ogivales qui court au sommet de la maçonnerie et sur les quatre échaugettes.

L'orientation du beffroi fut modifiée lors de sa reconstruction. Il présente dorénavant le petit côté en façade, ce qui lui confère un aspect plus élancé lorsqu'on le regarde depuis la place. Haut de 58 mètres, il jouxte un hôtel de ville agrandi et métamorphosé par le goût néo-régionaliste de Cordonnier, choisi par la municipalité pour dresser les plans du nouvel édifice.

L'aspect général d'avant 1914 a quant à lui été scrupuleusement reconstitué, à partir d'une ossature en béton armé, qui remplace celle du bois. Il porte d'ailleurs à la fois le millésime 1623 sur la face sud, et le millésime 1927, année d'achèvement des travaux commencés en 1923, sur la face nord. Seul le carillon, trop coûteux, n'a pas pu être refondu.

Le campanile de l'église Saint-Chrysole fut édifié de 1925 à 1929 par l'architecte Maurice Storez. Le nouveau plan d'urbanisme permettait de construire le nouveau clocher à l'emplacement de l'ancien beffroi dans l'axe de deux rues anciennes, la rue d'Hurlupin et la rue de la République. Ce campanile hors œuvre devait à l'origine s'intégrer dans un cloître qui ne fut pas réalisé.

Sa structure est en béton avec des briques en remplissage. Il abrite trois cloches, dont une dite « cloche des Morts », rappelle par son inscription le souvenir des « Enfants de Comines tués pendant la guerre franco-allemande de 1914-1918 ». Les deux autres cloches plus anciennes, enlevées par les Allemands en 1917, ont été remplacées. Il fut inscrit Monument historique en 2000.

7.3.8.3. Médiation et folklore

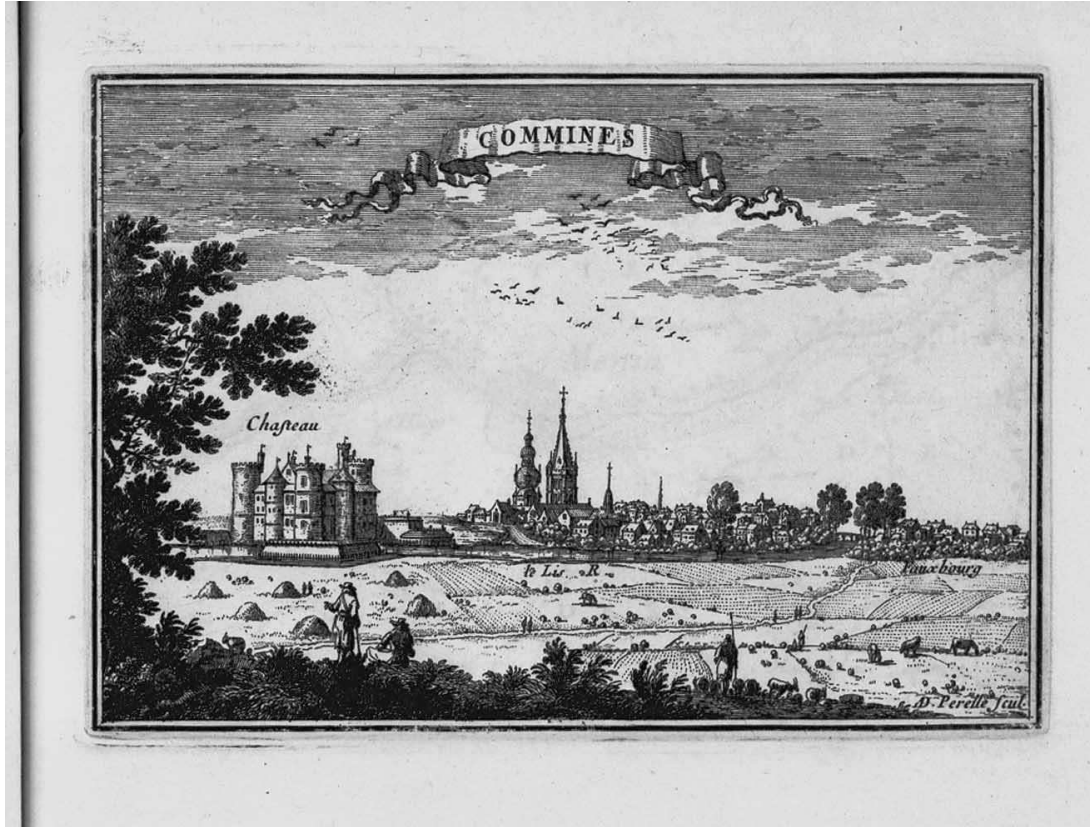
Le beffroi ne se visite pas.

La fête historique des louches, héritière de la ducasse du Château fondée en 1884, atteint son point culminant le dimanche soir avec le fameux jet de louches. Cette pratique serait issue d'une légende qui voudrait qu'une fois la foire terminée, un exposant, furieux de sa mévente et ne voulant pas s'encombrer pour le retour, aurait dilapidé son fond d'étal en jetant ses louches aux badauds. Le jet de louches, qui attire chaque année, lors de la grande fête de la ville au mois d'octobre, une foule nombreuse, est pratiqué depuis le haut du beffroi.

Une autre légende veut qu'un seigneur de Comines, emprisonné dans le donjon du château par un usurpateur, ait été libéré après avoir fait connaître sa présence aux habitants en jetant trois louches gravées à ses armoiries. Cette légende reprend peut-être un fait historique, celui de l'emprisonnement en Angleterre du seigneur Jean de la Clyte après la bataille d'Azincourt.

Libéré suite à une énorme rançon versée par les Cominois, ce dernier établit en remerciements une franche foire en 1456.

7.3.8.4. Cartes et plans



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 89 : Comines en 1646 d'après un dessin du chevalier Sébastien de Beaulieu.

7.3.8.5. Photographies et croquis

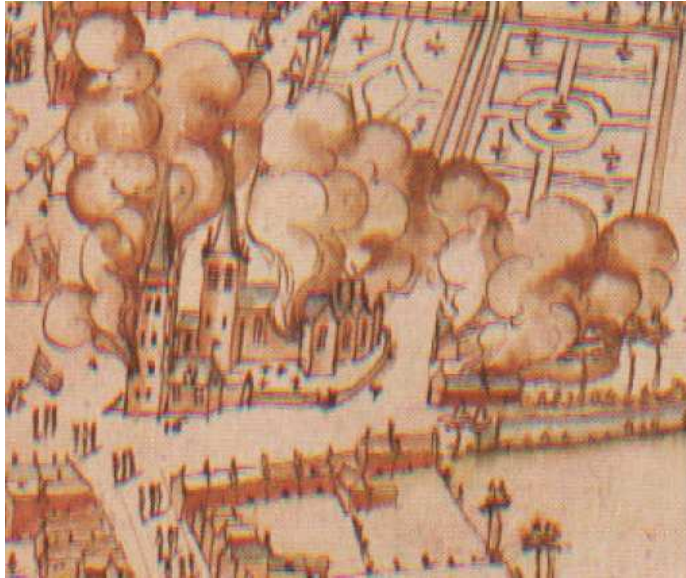


Figure 90 : La ville de Comines à la fin de l'année 1579 par Pierre Lepoivre (détail montrant l'église et le beffroi en feu)



Figure 91 : Source : BNF, Dauzats, Adrien (1808-1868), Beffroi de Comines, 19e siècle.



Figure 92 : Bibliothèque municipale de Lille, portefeuille 125, 9. Comines : Place avec maisons, beffroi et clocher de l'église. 1875-1900



Figure 93 : Le beffroi en 1998.



Figure 94 : Chantier de rénovation du beffroi, 2002 (photographie personnelle).

7.3.8.6. Compléments

7.3.8.6.1 Blason



D'argent à la clé empatée de sable accompagnée à dextre et à senestre de cinq roses de gueules.

7.3.9. Condé sur l'Escaut

7.3.9.1. Présentation

« *Avant* que Condé n'appartint à la France, toutes les affaires de la ville étaient dirigées par le bailli, le mayeur et les jurés, avec le concours des habitants. A cet effet, on tenait deux fois l'an, et dans les besoins pressants, des assemblées à la maison de la ville. Elles étaient annoncées au peuple par trois coups de la grosse cloche et la majeure partie des habitants s'y rendait.

Les *logements* de troupes, les impôts et les contributions de guerre, dont fut toujours accablé le pays, ne rendirent ces assemblées que trop fréquentes.

Le 26 mai 1773, le plan de l'hôtel de ville de Condé fut soumis au maréchal de Croy par Dubuat, le célèbre auteur des « principes d'hydraulique et de pyrodynamique », alors officier du génie de Condé. Le maréchal rencontra de grands obstacles pour son emplacement et pour l'obtention des fonds nécessaires à sa construction; mais il les surmonta avec cette activité dont il donna tant de preuves dans nos contrées en diverses occasions.

Le 6 juin de l'année suivante, il posa la première pierre de ce bâtiment qui ne fut achevé que quelques années plus tard.

Cet édifice, bâti en pierres bleues et dont les colonnes sont de l'ordre dorique, quoique paraissant un peu lourd, fait un bel effet sur la place de Condé et est considéré comme un beau morceau d'architecture. Les bals qui ont lieu dans une des salles de l'hôtel de ville sont en réputation. »

Joseph-Marie-Georges Bénézech de Saint-Honoré (1794-1850), maire de Vieux-Condé

7.3.9.2. Histoire de la ville⁵²¹

Le nom de Condé (-sur-l'Escaut) vient du celtique Cond(e), Condat(e), qui signifie «confluent» (ici celui de la Haine, aujourd'hui détournée, et de l'Escaut). Le nom est romanisé en Condatum à l'époque gallo-romaine avant de devenir Conde au XIV^e siècle.

Des siècles avant notre ère, il ne nous reste que quelques légendes et beaucoup d'hypothèses. La région était alors occupée par un peuple celtique : les Nerviens, puis par les Romains. Bavay et Cambrai se développent et un camp militaire est installé à Famars. L'hypothèse d'un camp fortifié sur le site de Condé, au confluent de la Haine et de l'Escaut, a été avancée.

C'est en 870, au traité de Meerssen que Condé est citée pour la première fois.

⁵²¹ Source : site officiel de la ville de Condé sur l'Escaut.

Après avoir remonté l'Escaut, pillant et brûlant au passage Courtrai, Tournai et Saint Amand, les Normands rencontrent l'armée du Comte de Hainaut, Régnier au long Col entre Valenciennes et Quiévrain. Ce dernier battu et fait prisonnier doit verser une rançon pour être libéré. Rien n'empêche alors les pillards de prendre Condé, et de s'y retrancher derrière une enceinte palissadée. A partir de ce camp fortifié, ils mènent, de 882 à 884, des expéditions dans toute la région.

Vers 1020, la ville est séparée en deux seigneuries : la seigneurie de Bailleul revenant aux Condé-Bailleul-Moriamez alors que la seigneurie du château est aux Oisy-Avesnes. Ces deux seigneuries ne seront réunies qu'en 1531 par Guillaume de Roggendorf.

En 1174, le seigneur de Condé, Jacques d'Avesnes, fait assassiner l'Evêque de Cambrai. Le comte de Hainaut, Baudouin V fait raser le château pour punir ce turbulent vassal.

Le 27 avril 1478, Louis XI campe devant Condé. La muraille de pierre du XI^e siècle ne résiste guère à la puissante artillerie du roi de France. La ville est occupée un mois par les troupes royales, puis incendiée. Il ne restera que l'église et quatorze maisons.

En 1528, à la demande de Charles Quint, sont élevés des boulevards d'artillerie; boulevards qui n'empêcheront pas en 1580 les huguenots de Tournai de pénétrer en ville pour se livrer au pillage de l'église, allant jusqu'à éparpiller les restes de St Wasnon patron de la cité.

Toujours défendue par ses murailles médiévales, Condé tombe en 1649 aux mains des Espagnols qui, profitant des troubles occasionnés en France par la Fronde, tentent de faire quelques conquêtes dans les Pays-Bas. Les Espagnols renforcent les défenses de la ville en 1660 et construisent une fortification bastionnée.

Le système de défense est quasiment terminé, lorsqu'en avril 1676, Louis XIV assiège la Ville. 40000 Hommes commandés par quatre maréchaux sont nécessaires pour investir Condé. En 1678, par le traité de Nimègue, Condé devient définitivement française ; des casernes sont construites, les fortifications complétées.

L'année 1793 verra de nouveau Condé assiégée, cette fois par les armées de la coalition européenne. Le général Chancel établit son quartier général au château de Bailleul et organise la défense de la ville. Après un siège de trois mois, elle tombe aux mains de l'ennemi. Elle sera libérée par Schérer le 30 août 1794. La nouvelle est rapidement connue à Paris grâce au télégraphe Chappe.

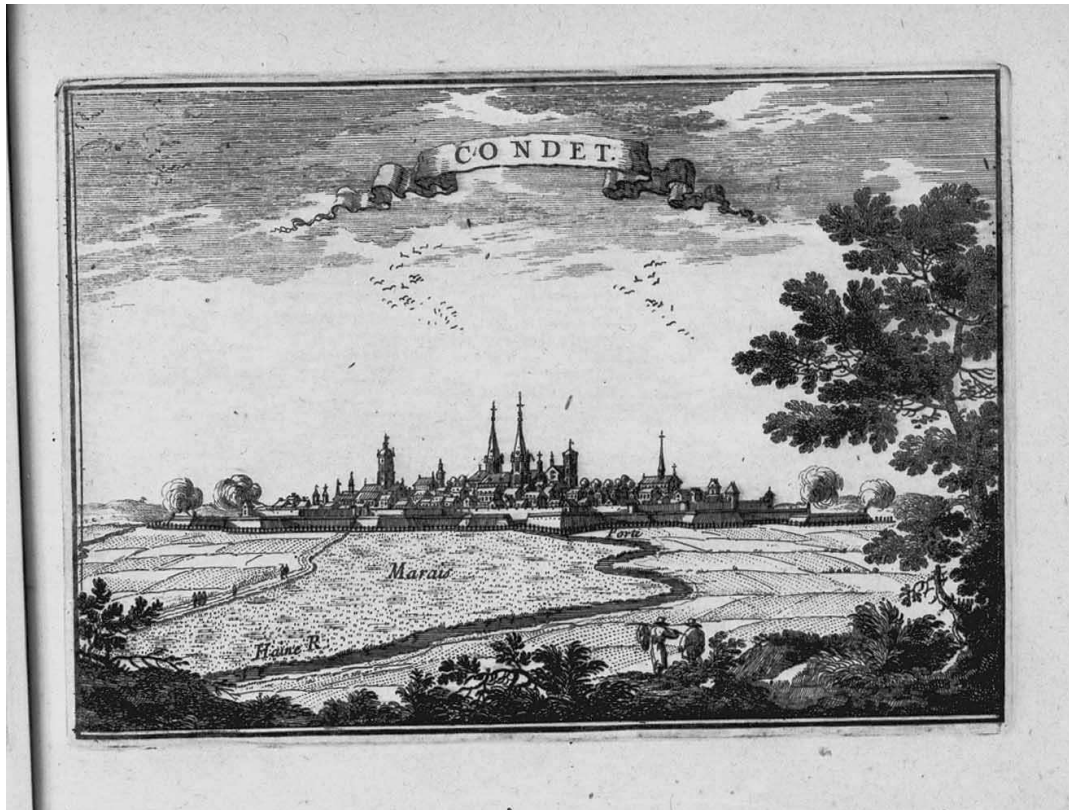
A la demande du député du Nord Gossuin, la Convention décide de donner à la ville le nom de « Nord Libre » (l'acte sera signé dans un hôtel particulier, actuel café « le Nord Libre »). En 1809, la municipalité demande que lui soit rendu son ancien nom, ce qui sera accordé par décret impérial du 8 octobre 1810.

Durant le XIX^e siècle quelques casernes et ouvrages de défense sont encore construits, mais la garnison s'amenuise. En 1901, Condé est déclassée et perd son statut de place forte militaire. Après la première guerre mondiale, en 1923, une partie des fortifications est démantelée pour faciliter le développement des usines. Libérée de l'occupation allemande par la 5^e D.B. américaine le 2 septembre 1944, Condé connaît une nouvelle période de prospérité avec le développement de l'extraction.

7.3.9.2.1 Histoire des beffrois

Le premier beffroi fut édifié à partir de 1410, suite à l'obtention de la charte communale au XIII^e siècle. Un nouveau beffroi fut construit à partir de 1608, puis un hôtel de Ville, à l'emplacement de l'ancienne halle échevinale. Le beffroi fut reconstruit en 1788, puis restauré en 1879.

7.3.9.3. Photographies et croquis.



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 95 : Les plans et profils des principales villes et lieux considerables du comte de Haynaut-Chevalier de Beaulieu-1667



Figure 96 : Le marché et le beffroi - 1902.



Figure 97 : Le beffroi et la mairie vers 1975 - Auteur : Jérémy Pureur.

7.3.9.4. Compléments

7.3.9.4.1 Blason



D'or à la fasce de gueules.

7.3.10. Douai

7.3.10.1. Présentation

7.3.10.1.1 Histoire de la ville

La cité apparaîtrait sous le nom de *Duacum* au IV^e siècle, puis *Duagium Castellum* en 941.

À l'origine, un petit hameau mérovingien de cabanes en torchis fut remplacé par une ferme fortifiée, puis par le donjon comtal de la Neuve-Tour.

Une première enceinte du X^e siècle entourait l'îlot Saint-Amé. Elle renferma par la suite la collégiale de Saint-Amé.

De l'autre côté du bras principal de la Scarpe s'installa d'abord un petit bourg où moulins et brasseurs animaient la petite place.

Douai appartenait alors au comte de Flandre. Elle fut érigée en commune en 1175 et une première maison de ville, « le castel bourgeois », fut construite en face du château de l'autre côté de l'eau, près d'une nouvelle place qui devint la place du Marché-aux-Poissons.

Une deuxième enceinte fut élevée au XI^e siècle, mais l'afflux de population causé par le développement de l'industrie drapière amène la création d'un faubourg près de Notre-Dame, puis de la Neuville, autour de la paroisse Saint-Jacques.

En 1228 le comte de Flandre et de Hainaut et son épouse Jeanne émirent la charte de Ferrand, qui établit un nouveau mode d'élection de l'échevinage et confirma les lois et coutumes. Cette charte est conservée aux archives municipales de Douai.

Philippe le Bel la conquiert en 1297 mais le roi Charles V la rendit au comte de Flandre en 1368. Charles le Téméraire l'assiégea sans succès et son échec donna lieu à l'institution de la procession traditionnelle des géants mannequins d'osier appelés *Gayants*.

Une nouvelle enceinte fut progressivement mise en place à partir du début du XIV^e siècle. La ville faisait partie du Comté de Flandre et en a suivi les destinées.

Les marchands drapiers achetaient les laines de Flandre et d'Angleterre et vendaient en Angleterre et aux foires de Champagne ou aux halles de Paris leurs draps de laine, qui étaient

connus en Europe. A cela s'ajoutait le commerce des grains, produits tout autour de Douai. Celui engendra un très important commerce qui approvisionna par la Scarpe les pays du Nord.

Mais le déclin de ces activités au XV^e siècle incita les échevins à réclamer et à obtenir en 1560 une université inaugurée en 1562 qui attira de nombreux étudiants.

Les comtes de Flandre, devenus ducs de Bourgogne, entraînaient Douai hors de l'orbite française. Charles Quint, puis Philippe II, son fils, possédèrent la Flandre par héritage.

Mais en 1667, Louis XIV prit Douai dont l'université et la réunit au royaume de France en 1668. Il la fit fortifier par Vauban.

Les alliés s'en emparèrent en 1710 et le duc de Villars la reconquit en 1712.

Le traité d'Utrecht en 1713 l'attribua définitivement à la France.

Douai, siège d'un parlement en 1714, devint, suite à la Révolution, le chef-lieu du département du Nord de 1790 à 1804. Ce statut amena la construction de nombreux hôtels pour les magistrats et l'installation d'une cour d'appel en 1810. La cité était redevenue très prospère au XVIII^e siècle.

Deux facultés (lettres et droit) furent recrées au milieu du XIX^e siècle, puis rejoignirent Lille en 1887, alors que l'industrie minière se développe autour de Douai. Siège d'une Académie, elle perd ses facultés de droit et de lettres au profit de Lille en 1888.

Au cours des deux dernières guerres, Douai a beaucoup souffert et a été en partie détruite, notamment pendant les bombardements de 1940.

Aujourd'hui, Douai, sous-préfecture, capitale judiciaire de la Région (cour d'appel et cour administrative) est redevenue une ville universitaire (faculté de droit, institut universitaire de formation des maîtres, Ecole des mines), mais le bassin houiller dont elle était la capitale a vu son exploitation fermer. L'industrie automobile avec Renault et ses sous-traitants a, en partie, remplacé les houillères.

7.3.10.1.2 Histoire du beffroi

Cette vieille tour de guet de 58 mètres de haut a été édifée à partir de 1387 par Nicolas Maillefert et achevée en 1410 par Collard et Jean Mouillard. Les grès et matériaux

proviennent du château de Cantin, ainsi que des démolitions de Lewarde et de Bugnicourt. L'érection du Beffroi a donc pris plusieurs années: on ajouta deux étages et le troisième fut prévu. Par la suite on vit apparaître les tourelles.

En 1471, le beffroi fut ravagé par un violent incendie. La flèche qui abritait la loge du guetteur, prit son aspect actuel à l'occasion de la reconstruction qui s'acheva en 1475. La nouvelle halle fut réparée et la chapelle fut terminée à la même époque. Un lion des Flandres fut placé au sommet en 1683.

L'intérieur du beffroi comporte quatre étages. Au premier se trouve la salle des gardes, dotée d'une grande cheminée datant de 1390. Au second, la salle des sonneurs abrite le mécanisme du carillon, déposé en 1869, après l'électrification de l'instrument. Le troisième étage abrite la cabine du carillonneur et les cloches du carillon, à l'exception du bourdon de 5 500 kg, baptisé Joyeuse, située au quatrième. Ce carillon est avec 62 cloches et un poids de plus de dix-huit tonnes, l'un des plus importants de France.

L'hôtel de ville avant sa construction actuelle, était composé de son beffroi, de la chapelle échevinale, de la salle gothique, et du grand et petit conclaves.

Le beffroi et l'hôtel de ville furent classés Monuments Historiques en 1862

Le beffroi se dresse aujourd'hui au centre de la façade de l'hôtel de ville gothique, avec lequel il forme un ensemble architectural très homogène. Pourtant seule la façade occidentale date du XV^e siècle. Construite en 1463 pour remplacer la vieille halle du XII^e siècle, elle comporte un rez-de-chaussée voûté sous croisée d'ogive et, à l'étage, une salle richement décorée appelée la Salle gothique. La chapelle échevinale, construite en 1475 contre le beffroi, sert aujourd'hui de vestibule d'honneur. Le reste du bâtiment a été ajouté quatre siècles plus tard.

La façade orientale et son aile de retour perpendiculaire ont été édifiées en 1860. Une aile de retour similaire fut construite contre la salle gothique en 1870, formant une cour intérieure fermée par une grille.

Depuis plus d'un siècle, les pierres se sont uniformément patinées et il est aujourd'hui bien difficile de remarquer les adjonctions du XIX^e siècle.

7.3.10.2. Description

Il abrite la salle des gardes, celle des sonneurs et les salles de l'hôtel de ville, avec son salon blanc, qui date de 1840, la salle gothique et la halle aux draps dont les noms rappellent les anciens bâtiments où les industriels douaisiens mettaient en vente une partie de la production drapière de la ville du XII^e au XV^e siècle (1463), la chapelle échevinale (1475) et la salle des fêtes (1860).

Rez-de-chaussée: pièce où se trouve le clavier d'étude du carillon.

Premier étage: plus couramment appelé "salle des gardes" contient une cheminée monumentale ornée de têtes sculptées.

Deuxième étage: se trouve l'ancienne horloge mécanique.

Troisième étage: ou la "chambre des cloches" on trouve la cabine du Maître-Carillonneur. (62 cloches 18 tonnes... bourdon de 5.500 kg). Ce carillon est actuellement l'un des plus beaux de France.

Son histoire est indissociable de celle du beffroi. A Douai, la tradition campanaire, remontant à 1391, n'a jamais connu d'interruption. L'instrument actuel n'est pourtant pas aussi ancien que le beffroi.

Jacques Lannoy, trente-quatrième carillonneur de Douai entré en fonction en 1963, n'a passé le relais qu'en 1997 à une équipe de jeunes maîtres carillonneurs formés à l'école de carillon du conservatoire de Douai. Il relate l'histoire du carillon du beffroi de Douai. Selon lui, il s'y trouvait une horloge mécanique qui tintait les heures sur la cloche du timbre. A côté de celle-ci se trouvait la cloche des échevins, celle des ouvriers et la « banclocque » à l'effroy ». Mais comme il y avait à l'époque d'autres cadrans que les cadrans solaires, il convenait d'annoncer la sonnerie de l'heure afin que chacun prête bien attention au nombre de coups qui allaient tinter.

On installe donc dans le beffroi quelques cloches, les « appiaux » de l'horloge qui tintaient mécaniquement avant les coups de l'heure. Ces petites cloches étant au nombre de quatre, on les appelle le « quatrillon », d'où naîtra par la suite le mot « carillon » .

En 1391, un douaisien, Jean Tourdel, dit des Bacquez inaugure de faire tinter les cloches non plus mécaniquement mais à la main et d'y jouer n'importe quel air. L'art campanaire venait de naître à Douai.

Mais en 1471, le terrible « feu de Meschief » incendiait la toiture du beffroi et détruisit les cloches et l'horloge.

C'est alors que les trois frères Moer allaient refondre les cloches en augmentant leur poids, la « bancloque » : 6.000kg, le « timbre » : 3.000kg, la « Disnée » : 2.500kg et la cloche des échevins, autour desquelles vinrent au cours des siècles s'installer un grand nombre d'autres cloches qui firent du carillon de Douai l'un des plus beaux et des plus célèbres des Flandres.

A l'époque, les cloches étaient fondues le plus près possible de la tour où elles devaient prendre place, en raison des difficultés de transporter de pareils poids. Et c'est aussi que, pour la plupart des cloches du beffroi, le « creux » où elles furent coulées, était préparé dans l'Atrio Saint-Pierre, i.e sur les bords du cimetière qui entourait alors la vieille collégiale Saint-Pierre.

L'horloge fut plusieurs fois réparée ou changée et dotée de cadrans.

C'est ainsi qu'en 1517, le cadran côté Place d'armes fut repeint par le peintre Jean Bellegambe qui reproduisit le beffroi sur les volets de son triptyque. Les cloches sonnaient toutes les heures tristes ou gaies de Douai, les entrées des rois de France ou des comtes des Flandres, la procession des Gayant, l'inauguration de la vieille université et celle du Parlement de Flandre.

Elles échappèrent plus ou moins aux guerres, aux sièges et aux révolutions, ayant été plusieurs fois confisquées ou détruites, mais toujours reconstituées ou rachetées.

En 1917, les vieilles cloches de 1471 et toutes les autres furent brisées et enlevées par les Allemands.

En 1922/24, la municipalité confia à la maison Wauthy la réfection du carillon. Elle le remplaça par un nouvel instrument de 38 cloches (2 640 kg) mais l'art de la fonte des cloches était alors perdu. Et quel que fut le soin apporté par les fondeurs, les cloches du beffroi n'avaient plus du carillon que le nom.

Ce sont les frères Paccard qui retrouvèrent l'art de la fonte et le carillon fut inauguré le 19 juin 1954. Un nouvel ensemble de 47 cloches fut fondu en 1954 à Annecy-le-vieux. Seules deux cloches de l'ancien carillon furent rectifiées et conservées, Disnée et le bourdon Joyeuse. La dernière octave (13 cloches) a été installée en 1973.

Les concerts hebdomadaires ainsi que les ritournelles du beffroi font la joie des Douaisiens :

- à l'heure : Air des Puritains d'Ecosse ou l'Artilleur de Metz,
- au quart : Gayant (premier thème),
- à la demie : Barcarolle de Marie,
- aux trois quarts : Gayant (deuxième thème).

Quatrième étage: de là on peut admirer le magnifique panorama sur la ville de Douai et le bourdon " la Joyeuse "

La plate-forme s'élève à 40 mètres

7.3.10.3. Médiation

L'office de tourisme propose des visites guidées du beffroi et de l'hôtel de ville du lundi au samedi à 10h et 11h et toutes les heures de 14h à 17h du 1^{er} juillet au 31 août, uniquement l'après-midi le reste de l'année et le dimanche à 10h et 11h et toutes les heures de 15h à 17h toute l'année.

Journées du patrimoine 2002 : Visite libre - Salles des gardes et des sonneurs. Visite du carillon (démonstration l'après-midi).

Renseignements : 03 27 88 26 79

Horaires le samedi : Intérieurs : 10h-12h/14h-18h

Horaires le dimanche : Intérieurs : 10h-12h/14h-18h

Tarifs : Gratuit

7.3.10.4. Cartes



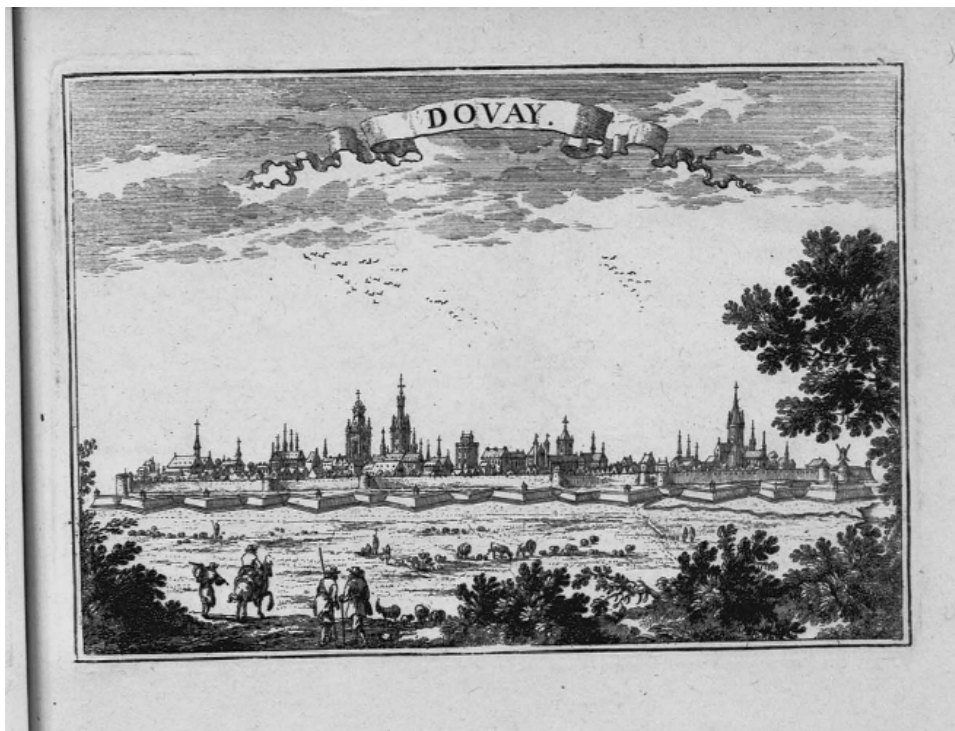
Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 98 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu, 1667.

7.3.10.5. Photographies et croquis



Figure 99 : Source:Guide le Flandre et Artois mystérieux, Claude Malbranke, Les guides noirs, Tchou,1969.



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 100 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu



Figure 101 : La famille du grand Gayant de Douai par Louis Watteau 1781 ou 1780.



Figure 102 : Source : BNF, Vue de l'hotel de ville de Douai, Juin 1825, Auteur non identifié.



Figure 103 : Corot, le beffroi de Douai (1871).



Figure 104 : Le beffroi en 1907.



Figure 105 : La charte de Ferrand, 1228, archives municipales.



Figure 106 : Le beffroi actuel.



Figure 107 : Restauration du beffroi et de ses abat-sons. Source : ATELIERS PERRAULT FRERES



Figure 108 : Tout en haut de la flèche, le lion des Flandres. (Photo Stéphane Compoint)

7.3.10.6. Compléments

7.3.10.6.1 Blason



De gueules plain.

7.3.10.6.2 Représentations



Figure 109 : Etiquette de fil - H.D. [Ignace Lambin], A Gayant. (BM Lille / 43662-902)



Figure 110 : Etiquette de fil - D.P, A Gayant. (BM Lille / 43662-903)

7.3.11. Dunkerque

7.3.11.1. Présentation

7.3.11.1.1 Histoire de la ville

Dunkerque est originaire du flamand *duyn*, « dune », et *herke*, « église ».

Le site fut occupé dès 650 environ par un village de pêcheurs qui y construisirent une première église.

Mentionnée pour la première fois en 1067, Dunkerque fut reconnue comme une véritable ville à partir de 1170, lorsqu'elle fut dotée d'une charte communale.

La localité fit partie, avec Calais, Gravelines et Ostende, des villes nouvelles créées par le comte de Flandre Baudouin III pour contrôler le littoral.

Prise par les Anglais en 1383, puis par les Français en 1558. En 1646, les Français reprirent la ville aux Espagnols qui la reconquirent en 1652. L'intervention de l'Angleterre aux côtés de la France dans le conflit franco-espagnol conditionna l'avenir de Dunkerque lors du siège de 1658. La ville fut constamment l'enjeu des grandes puissances jusqu'en 1662. Louis XIV entre dans la ville avant de la remettre aux Anglais en vertu des accords passés entre les deux pays. Au terme de longues négociations, la France rachète Dunkerque à Charles II d'Angleterre. Le négociateur de Louis XIV, le comte d'Estrade, entre dans la ville le 28 novembre 1662 et en reçoit le gouvernement

Au XVII^e siècle, le commerce maritime connut un véritable essor en raison de la guerre de course et des corsaires, dont le plus célèbre fut et demeure toujours Jean Bart.

Au lendemain de la chute du Premier Empire, les élus dunkerquois adhèrent au nouveau régime. Alors que se manifestait la volonté de détruire tous les emblèmes de l'Empire napoléonien, le maire demanda la restitution des armoiries de la ville que l'ordonnance royale du 11 novembre 1815 lui accorde. « D'or au lion passant de sable, coupé d'argent à un dauphin couché, d'azur crêté et oreillé de gueules », les armoiries sont conformes à celles enregistrées à l'armorial de 1697. Seul le bar des origines est devenu un dauphin⁵²².

⁵²² Archives municipales de Dunkerque. Parchemin et sceau y sont conservés.

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'activité économique se tourna vers la pêche et l'industrie. Devenu le troisième port de France dès 1880, la ville fut détruite en 1940.

Haut lieu d'une poche de résistance allemande en 1944, elle ne fut libérée que le 9 mai 1945.

Après sa reconstruction, Dunkerque fut choisi comme l'un des pôles industriels majeurs du pays.

7.3.11.2. L'histoire des beffrois

Dunkerque⁵²³ possède plusieurs tours communales, le beffroi de l'église Saint-Eloi et, un peu plus loin en se dirigeant vers le port, le beffroi de l'hôtel de ville. Ces deux tours ont bien peu de points communs, hormis l'incendie qui les ravagea toutes les deux, ainsi qu'une grande partie de la ville, lors des bombardements allemands du 27 mai 1940.

7.3.11.2.1 Le vieux beffroi

Cette tour aurait été élevée vers 1233 par l'évêque de Cambrai Godefroi de Condé, seigneur de Dunkerque pour servir de clocher. En 1440, un autre seigneur de Dunkerque, Robert de Bar la fit relever à sa hauteur actuelle et décida d'en faire le clocher de l'église Saint-Eloi qui fut achevé au XV^e siècle. En réalité elle semble avoir été le clocher de l'ancienne église paroissiale et non un beffroi les premiers siècles.

En 1558, les Français commandés par le maréchal de Thermes, envahirent la ville et brûlèrent l'église. Seule la tour échappa à la destruction.

L'architecte Jean Menneville dirigea la construction d'une église plus grande ; mais cette entreprise trop ambitieuse pour les finances communales, ne fut jamais achevée.

La partie supérieure de ce clocher remonte au XVI^e siècle, époque à la quelle il prend également la fonction de beffroi.

Un bon tiers de l'édifice reste toujours à faire aujourd'hui, jusqu'au beffroi. Le passage public qui s'établit entre l'église et la tour s'agrandit de lui-même avec le temps, donnant naissance à l'actuelle rue Clémenceau.

⁵²³ Sébastien hamez

La solide tour, occupée par l'office de tourisme, a été flanquée en 1923, d'un cénotaphe, réalisé par le sculpteur Fritel, en hommage aux morts de la Première guerre. Visible à la rue, il commémore le souvenir des « enfants morts au combat ».

L'ancien carillon, fondu en 1853 et détruit dans l'incendie du beffroi, fut remplacé par un nouvel instrument, inauguré le 26 août 1962.

7.3.11.2.1.1. Description du beffroi

C'est une puissante tour gothique de 58 mètres de haut soutenue par de puissants contreforts. Construit sur un carré de quinze mètres de côté, il s'amincit graduellement pour ne plus mesurer que huit mètres de côté au sommet. La tour est allégée par de nombreuses arcades gothiques aveugles et par les fenêtres à remplage du dernier étage, orné de fleurons. Ce clocher s'inscrit parfaitement dans la série de construction de tours flamandes qui débute à Damme au XIII^e siècle.

Le carillon est composé de 48 cloches pesant au total 16 500 kg dont sept tonnes pour le seul bourdon Jean Bart, il poursuit une tradition remontant au XV^e siècle. Outre *La fameuse cantate à Jean Bart*, jouée à chaque heure, il interprète :

- au quart : Ta lire, ta loure,
- à la demie : Air du carillon de Dunkerque,
- aux trois quarts : Le Reuze.

7.3.11.2.2 Le beffroi de l'hôtel de ville

A la fin du XI^e siècle, Dunkerque est en pleine expansion économique. Cet enrichissement se traduit en particulier par la construction d'un nouvel hôtel de ville. L'édifice s'inscrit dans une architecture régionaliste, le néo-flamand, développée par l'architecte Louis-Marie Cordonnier, qui connaît son heure de gloire de 1900 à 1930.

Tout le vocabulaire traditionnel participe à la glorification de la cité, fière de ses origines.

D'une hauteur de 75 mètres, le beffroi fut édifié entre 1896 et 1901. il domine le corps principal du bâtiment doté de balcons baroquissants et de niches néo-médiévales ornées de six statues représentant de gauche à droite :

- Guillemot, général d'Empire.

- Robert de Cassel, seigneur de Dunkerque au XIV^e siècle.
- Emmery, maire de Dunkerque en 1792.
- Le contre-amiral Vanstabel, corsaire sous la Révolution.
- Baudouin III, quatrième comte de Flandre.
- Jacobsen, corsaire et ancêtre de Jean Bart..

Au-dessus de la porte d'entrée, on peut admirer, sculptée par Edgar Boutry, une statue équestre en bronze, de Louis XIV, qui racheta la ville aux Anglais en 1662.

Dans le vestibule d'honneur, un vitrail, réalisé par Félix Gaudin en 1898, évoque le débarquement de Jean Bart au port après la bataille de Texel en 1694. Démontée en mars 1939, cette verrière a pu être sauvée des destructions de la guerre.

Les fonctions du beffroi de l'hôtel de ville sont symbolique et esthétique. Il a une fonction de mémoire. Il rappelle qu'au Moyen Age, les décisions des échevins étaient communiquées à la population du haut du balcon de l'hôtel de ville. La statue de Louis XIV se trouve aujourd'hui au-dessus du balcon de cet hôtel de ville plus récent.

7.3.11.2.3L'hôtel de ville de Rosendaël

Depuis la fusion avec Rosendaël en 1971, Dunkerque possède un troisième beffroi.

Entre 1863 et 1864, l'architecte Develle construisit un premier hôtel de ville à Rosendaël. Devenu trop petit, il fut détruit en 1933. Un concours d'architectes fut organisé pour la réalisation du nouvel hôtel de ville.

De style néo-flamand, cet édifice est fidèle à l'architecture régionaliste de l'époque. Le beffroi est inspiré de celui de Bergues, avec ses longues échauguettes octogonales surmontées de clochetons campaniformes et sa lanterne couverte d'ardoises (cf beffroi de Bergues).

Il servit sans doute de modèle, en 1937, au beffroi du centre régional de l'exposition internationale. Détruit en 1940, à l'exception du beffroi, l'hôtel de ville fut reconstruit entre 1948 et 1960, sur un mode simplifié.

7.3.11.3. Médiation

Folklore : lors du carnaval de Dunkerque, le dimanche avant mardi gras, des harengs sont lancés du haut du balcon de l'hôtel de ville.

L'office de tourisme propose des visites guidées du vieux beffroi aux mois de juillet et août toutes les heures de 9h30 à 17h30.

Le beffroi de l'hôtel de ville, quant à lui, ne se visite pas.

Journées du patrimoine 2002 :

Rue de l'Amiral Ronarc'h

Edifié au XIII^e dans le but de servir de tour de guet, cette dernière servait également de repère aux pêcheurs du bourg qu'était Dunkerque. C'est en 1440 que le Seigneur de Dunkerque, Robert de Bar, décida de surélever la tour à sa hauteur actuelle (58 m) et d'en faire le clocher de l'église Saint-Eloi qui sera bâtie conjointement. Composé de 6 étages, le Beffroi s'amincit graduellement : il mesure 15m de large à la base et 8m au sommet.

Visite guidée - Accès à la plateforme panoramique (58m de haut). Visite commentée, sur réservation au 03 28 66 79 21.

Renseignements : 03 28 66 79 21

Horaires le samedi : Intérieurs : 10h 11h 14h 15h 16h 17h

Horaires le dimanche : Intérieurs : 10h 11h 14h 15h 16h 17h

Tarifs : Gratuit

7.3.11.4. Cartes



Figure 111 : Plan de la Ville et Citadelle de Dunkerque. Daté entre 1712 et 1733. L'original fut probablement publié en 1662. Imprimeur : Pierre Husson, Den Haag.

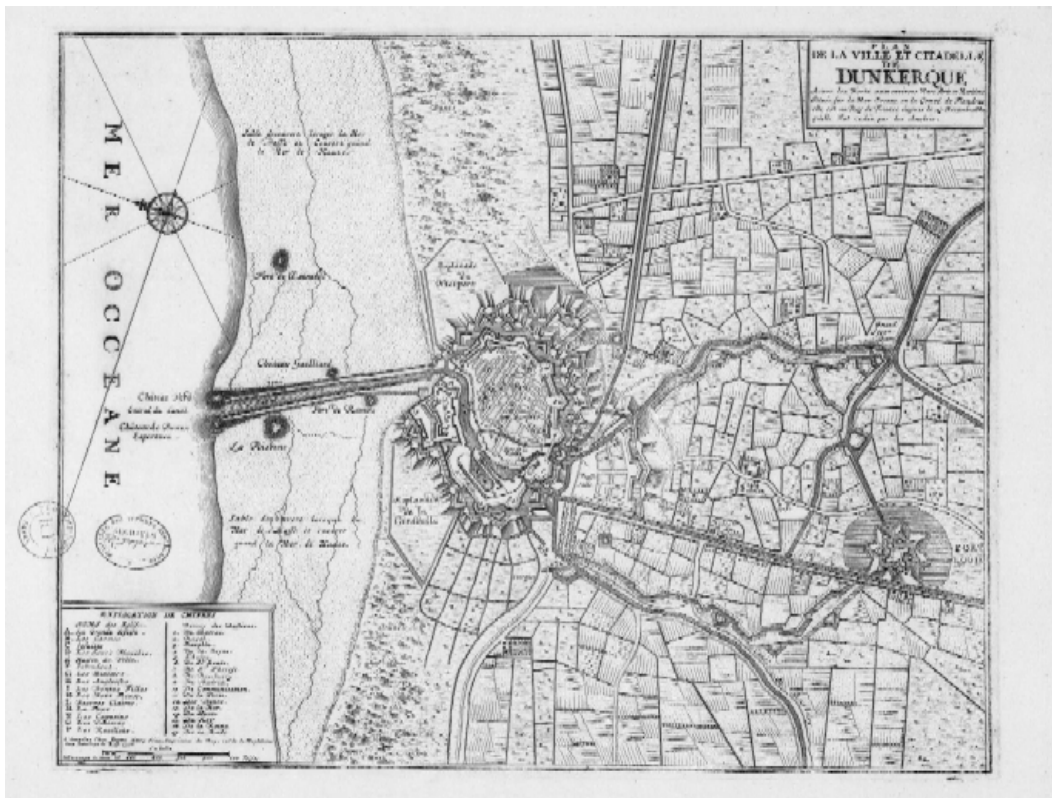
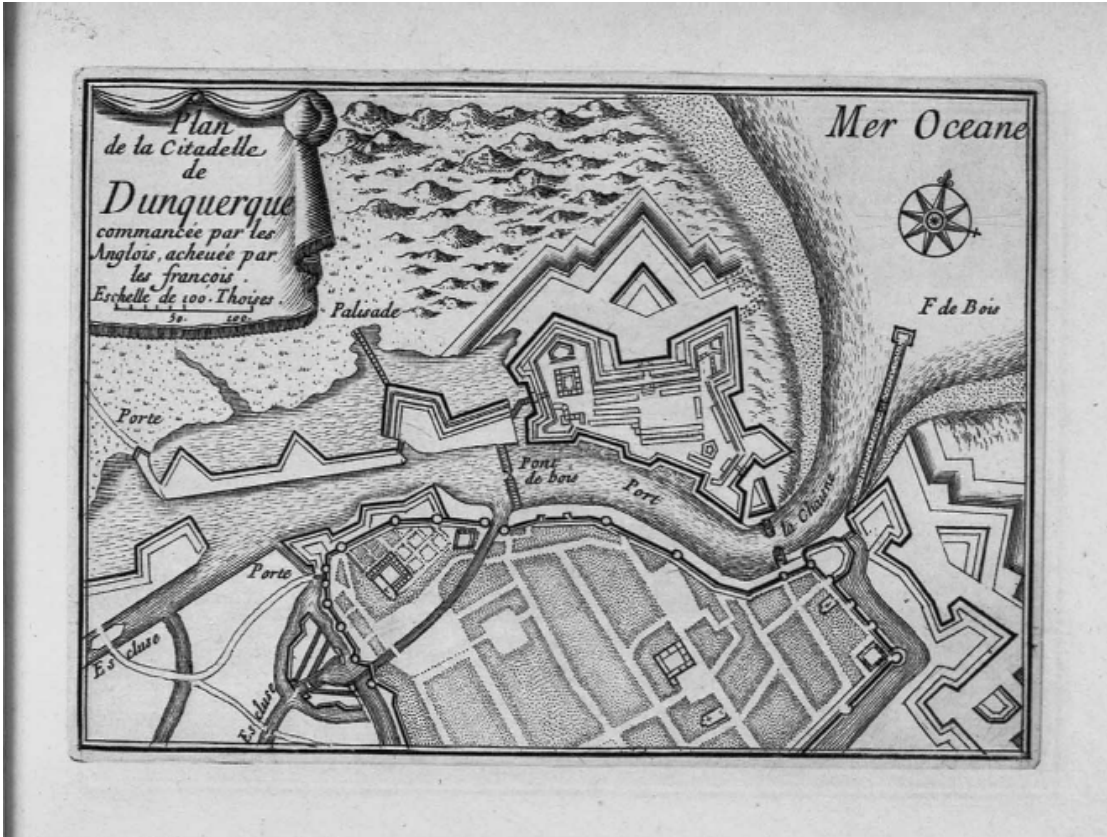


Figure 112 : Source : BNF - Harrewyn, Jacques (1660-1727), Plan de la ville et citadelle de Dunkerque avec les forts aux environs place forte et maritime située sur la mer océane en la comté de Flandres elle est au roy de

France depuis le 27 novembre 1662 qu'elle fut cédée par les Anglois. Publication à Bruxelles : Chez Eugène Henry Fricx, 1711



Copyright 2000, Kyoto University Library



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 113 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu

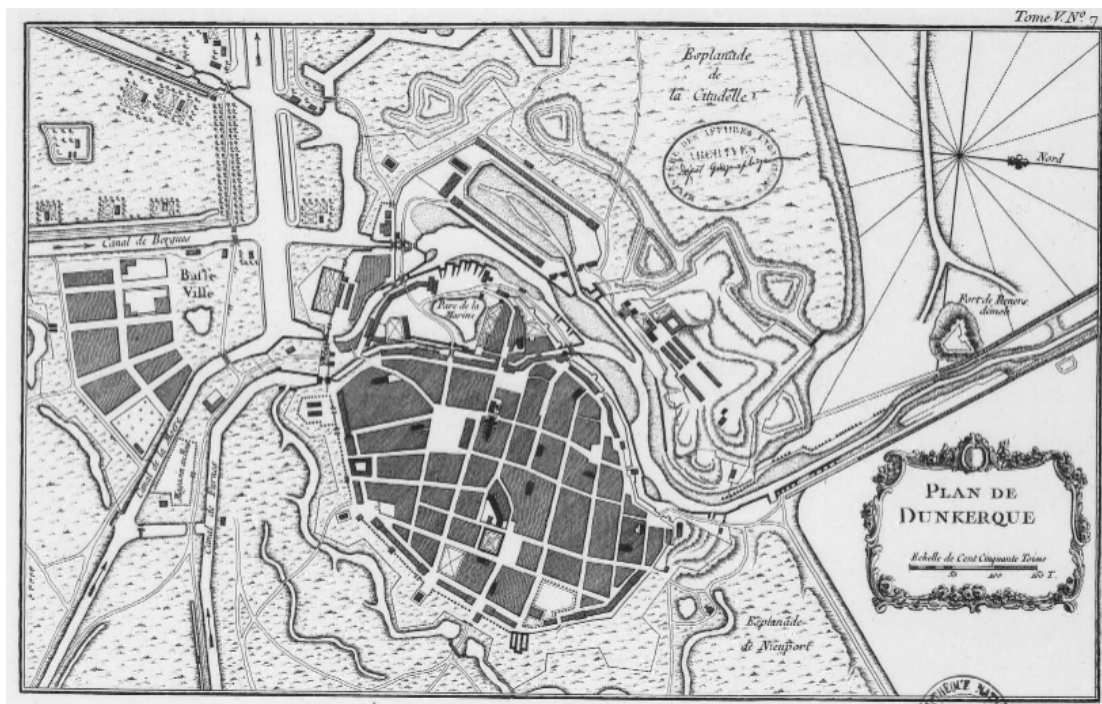


Figure 114 : Source : BNF - Bellin, Jacques-Nicolas (1703-1772), Plan de Dunkerque, 1764

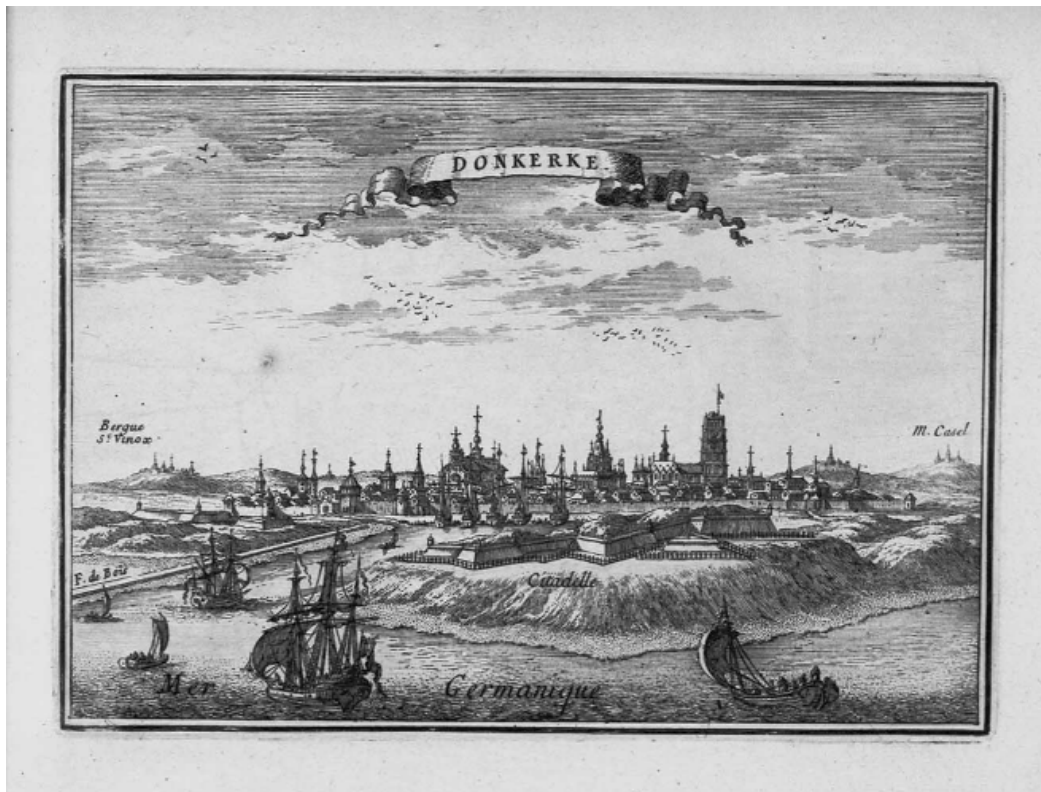
7.3.11.5. Photographies et croquis



Figure 115 : Duykercke, Braun and Hogenberg, Civitates Orbis Terrarum II23 - Première publication du volume II de l'édition en latin de 1575.



Figure 116 : Source : Bibliothèque de l'Université de Leiden, Duykercken, Focken, H., vers 1650.



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 117 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.



Figure 118 : Dunkerque, le vieux beffroi.



Figure 119 : L'ancien beffroi (premier plan) et le beffroi de l'hôtel de ville (Photo: Stéphane Compoint)



Figure 120 : Dunkerque, le beffroi de l'hôtel de ville.



Figure 121 : Détail (Photo: Stéphane Compoint)



Figure 122 : Dunkerque, le beffroi de Rosendael.

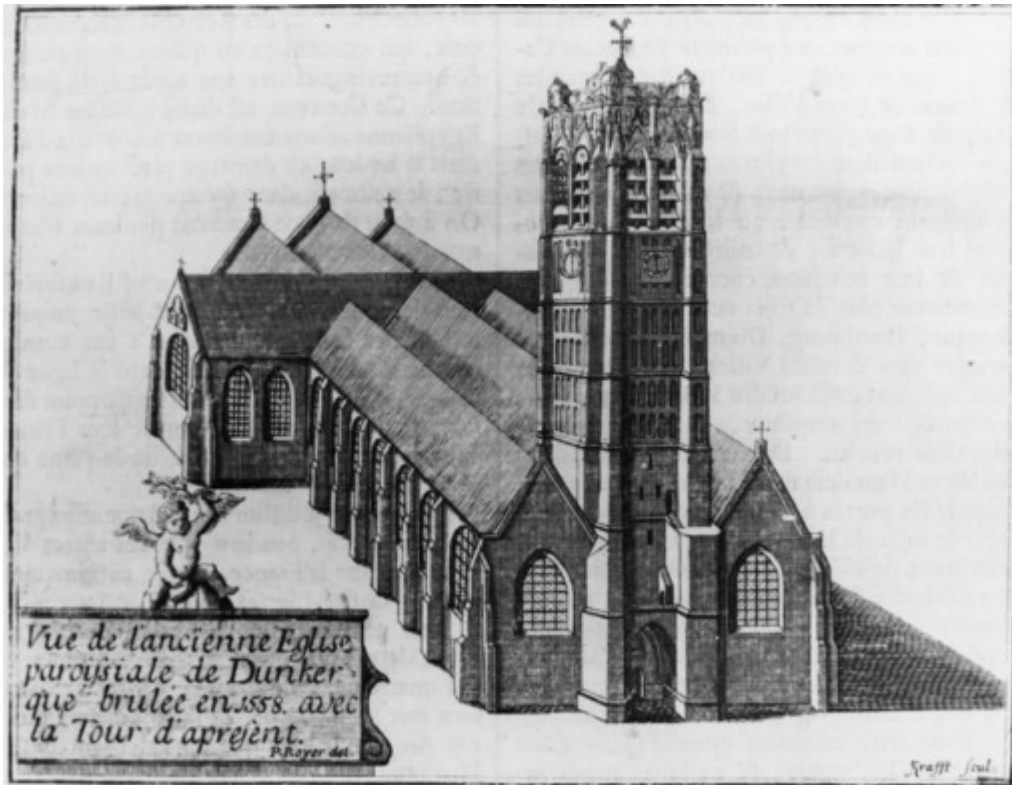


Figure 123 : Perspective extérieure de l'église du XV^e siècle, gravure, par Krafft, d'après Royer. In: Fulconier, description historique de Dunkerque, Bruges, 1730, vol.1, p.34.



Figure 124 : Elévation des façades latérales de l'église et de la tour, vers 1780 (A.C. Dunkerque)

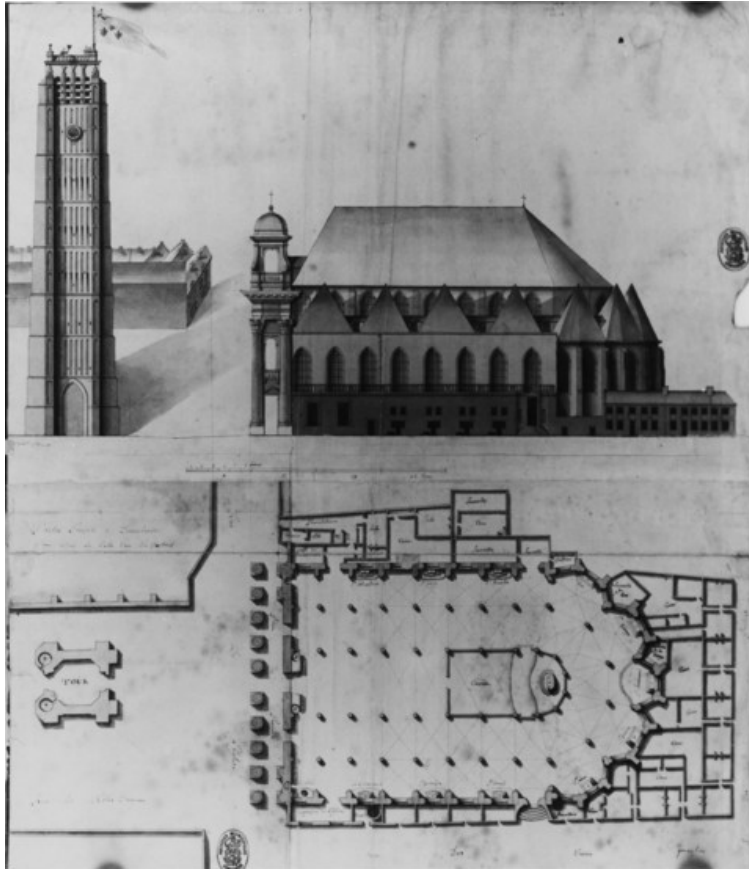


Figure 125 : Plan, élévation des façades latérales de l'église et de la tour, après les transformations apportées par V. Louis, après 1785 (A.C. Dunkerque)



Figure 126 : L'église et la tour, carte postale entre 1940 et 1945.

7.3.11.6. Compléments

7.3.11.6.1 Blason



Coupé, d'or au lion léopardé de sable, armé et lampassé de gueules d'azur, crêté, barbé, oreillé et pautré de gueules.



Blason de 1429, un poisson en 1245, le lion léopardé en 1329 .

7.3.11.6.2 Sceaux



7.3.12. Eecke

7.3.12.1. description

L'église Saint Wulmar a pour particularité son klokhuis, maison des cloches; c'est la seule église de Flandre avec Hardifort à posséder un clocher séparé du corps de l'église. En effet, en 1659 après l'effondrement de la tour de l'église, on a érigé un clocher provisoire de forme carrée, à trois étages, en planches de chêne.

7.3.12.2. Photographies et croquis



Figure 127 : Elévation



Figure 128 : Vue d'ensemble.

7.3.13. Estaires

7.3.13.1. Histoire

On trouve une première mention de cette localité dès le IV^e siècle lorsque celle-ci s'appelle "Minariacum". Puis on trouve "Stegras", en 755 et "Staires", en 1160, cette localité tirant son nom du flamand "stegers" qui signifie "pont" ou "échelle en bois". Très étendu, le territoire de cette commune a été démembré au XII^e ainsi qu'au XX^e siècle pour créer les communautés de La Gorgue, Neuf-Berquin et Le Doulieu. A partir de 1611, les seigneurs d'Estaires sont les mêmes que ceux de Morbecque.

Il ne subsiste pratiquement aucun bâtiment antérieur à 1918, du fait de la guerre.

L'hôtel de ville a été reconstruit entre 1928 et 1930. Il remplace l'ancien hôtel de ville de style espagnol, construit entre 1600 et 1612, qui existait au même emplacement avant la Première Guerre mondiale.

7.3.13.2. Photographies et croquis



Figure 129 : Le beffroi d'Estaires, André Leroux



Figure 130 : Le beffroi en 1912.



Figure 131 : Le logo de la commune.

7.3.14. Gravelines

7.3.14.1. Cartes et plans



Figure 132 : Gravelinge - Digitation source: Braun and Hogenberg - Civitates Orbis Terrarum II23 - first Latin edition of volume II was published in 1575

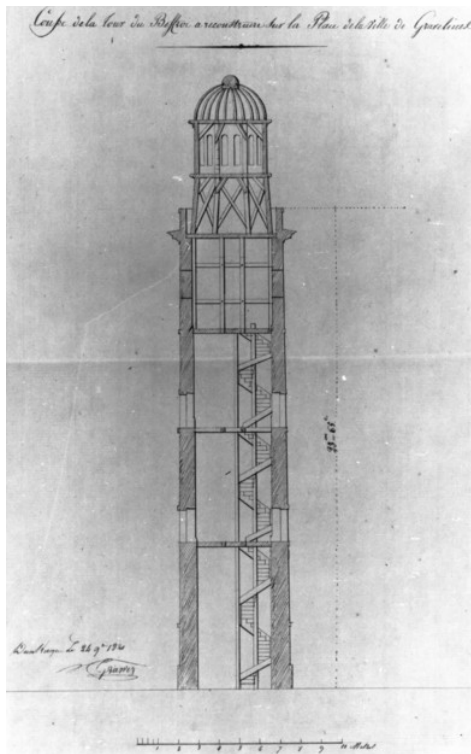


Figure 133 : Coupe transversale, par Grawez, 1821
(A.D. Nord : O 268 87)

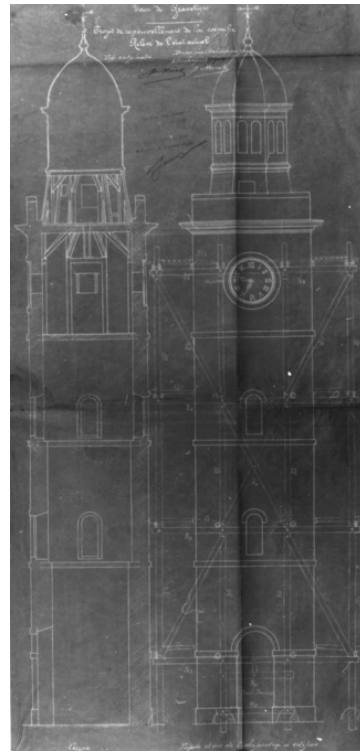


Figure 134 : Elévation principale et coupe transversale, par J. Morel, 1901 (A.D. Nord : O 268 92)

7.3.14.2. Photographies et croquis



Figure 135 : Gravelines vers 1908 - carte postale.



Figure 136 : Le beffroi actuellement.



Figure 137 : La girouette du beffroi - photographie personnelle.

7.3.14.3. Compléments

7.3.14.3.1 Représentations



Figure 138 : Huile sur toile "Place du beffroi à Gravelines". E. Noirot, 1901.

7.3.15. Hardifort

7.3.15.1. Description

L'église Saint-Martin. Est un édifice à trois nefs détruit à la Révolution et reconstruit en 1860 par l'abbé Van Wormhout avec une simple nef et un klockhuis à deux cloches, nommées Thérèse, 677 kg, et Oseille, 520 kg.

Klockhuis: littéralement: maison des cloches; c'est en principe un ancien clocher en bois séparé de l'église, parfois dans le cimetière; il en reste deux ou trois à Hardifort et Eecke, mais le terme a pu s'appliquer à d'autres clochers séparés de l'église.

7.3.15.2. Photographies et croquis



Figure 139 : Klockhuis - Photo de Jean-Marc LAVIÉVILLE

7.3.16. Hazebrouck

7.3.16.1. Histoire

On trouve la première mention de cette localité en 1141 lorsque celle-ci s'appelle "Hasbrooc", tirant son nom de "hase" qui veut dire "lièvre" et de "broek" qui signifie "marais", c'est à dire le "marais du lièvre". C'est au VII^e siècle, sous le règne de Dagobert, que Saint Eloi serait venu évangéliser la contrée marécageuse située entre Cassel et la Lys. Au cours des guerres de Flandre, Hazebrouck a été brûlée en 1347 par les chevaucheurs de Philippe de Valois, saccagée en 1436 par les Gantois qui marchaient sur Calais en 1492 par les Français.

L'incendie du 11 février 1801, détruit totalement la maison commune de style Renaissance flamande, placée au centre de la Grand'Place.

A partir de cet événement tous les services de l'Hôtel de Ville, de la Sous-Préfecture, de la police et des Archives seront installés dans le couvent des Augustins jusqu'à la construction du bâtiment actuel.

Elle est décidée à partir de 1806 et les plans pour sa réalisation sont confiés à l'architecte départemental DRAPIER.

A partir de 1836, on ajoute à cette façade classique un fronton et une horloge qui, à l'origine, avaient paru incongrus dans cette architecture. L'horloge actuelle est électrique, mais lors de son installation les aiguilles étaient actionnées par un mécanisme à balancier. Celui récemment restauré, est exposé dans le hall d'entrée, à côté de l'escalier d'honneur.

Roland d'Hazebrouck représente un Seigneur qui avait son château à Hazebrouck au XIII^e s. En compagnie du comte de Flandres Baudouin VII, il participa à la 4^e croisade en 1202 et se distingua à la prise de Zara et au siège de Constantinople. Erigé en géant en 1931, il symbolise un chevalier protecteur de la ville ; sur son bouclier figure un lièvre rappelant l'étymologie d'Hazebrouck. Il est promené sur une remorque tirée par des hommes.

7.3.16.2. Photographies et croquis



Figure 140 : Le beffroi d'Hazebrouck, l'incendie de 1801.



Figure 141 : 1600 - L'ancien hôtel de ville - Datant de 1600, à gauche une grande mare, à droite le couvent des soeurs grises qui se trouvait à la place du tribunal et de l'ancienne prison.

7.3.17. Hesdin

7.3.17.1. Histoire

C'est entre 1575 et 1581 que le beffroi primitif a été construit. Il a été érigé sur l'emplacement de l'ancienne maison de campagne de la soeur de Charles Quint, Marie de Hongrie. Le premier ensemble hôtel de ville-beffroi est installé dès 1563. Il sera abattu par les canons français durant le siège d'Hesdin en 1639 ; reconstruit en bois, puis démoli en 1774 suite à son grand état de déperissement.

Par manque de moyens, la commune reste près d'un siècle sans beffroi. En 1875, Daniel Lereuil, fils du maire, lègue par testament 12000 F or à la ville. Le conseil municipal décide d'appliquer cette somme à la reconstruction du beffroi et en 1878 la nouvelle tour communale est inaugurée. L'architecte qui conduira le projet se nomme Clovis Normand. Si le beffroi est un peu jugé sévèrement, en revanche, l'hôtel de ville, qui se trouve à sa base, recueille tous les suffrages. En particulier, la bretèche, sorte d'avancée qui servait à la fois de lieu d'annonces publiques et de surveillance aux échevins (les ancêtres des conseillers municipaux) emporte l'adhésion des visiteurs. Il faut dire que l'ouvrage est finement sculpté, alors que le beffroi, lui, brille par son imposante sobriété.

L'année suivante, une cloche et une horloge dont les cadrans occupent chacune des façades sont installées. Depuis lors, seuls quelques travaux de restauration ont été réalisés.

7.3.17.2. Description

La base du beffroi (non visible, cachée par l'hôtel de ville) est une tour carrée de trois étages, contenant au départ trois cachots voûtés superposés.

Le quatrième étage possède sur chacune de ses façades une fenêtre à meneaux accompagnée d'une horloge. Ce niveau est surmonté par une balustrade encadrant le chemin de garde, ainsi qu'une lanterne octogonale renfermant derrière ses abat-sons une cloche de deux tonnes baptisée Danièle, Marie, Pauline, Henriette en l'honneur de Madame Lereuil, mère du généreux donateur qui permit la reconstruction du beffroi. Enfin, le sommet du beffroi est composé d'un campanile possédant sa propre terrasse accompagnée d'un dôme couvert d'ardoises : le guetteur s'y abritait du vent et de la pluie, protégé par un lion de deux mètres de haut.

A l'intérieur du beffroi, les anciens cachots font office de musée municipal et accueillent des souvenirs de la vie locale.

7.3.18. Photographies et croquis



Figure 142 : Le beffroi d'Hesdin

7.3.19. Le Cateau Cambresis

7.3.19.1. Présentation

L'hôtel de ville est édifié à partir de 1533 sur une base certainement plus ancienne. Le beffroi, de style renaissance, est plus tardif: il est édifié en 1705 par Jacques Nicolas de Valenciennes, avec l'agrément de Fénelon. Le beffroi comporte quatre étages avec superposition d'ordres: ordre toscan au rez de chaussée, puis, successivement, ordre dorique, corinthien et composite. Certains de ses éléments sont typiques de l'architecture flamande, comme le triangle faitier du pignon "à pas de moineau". La flèche du beffroi est agrémentée d'un campanile et de quatre petits clochetons. Le carillon, installé en 1716 rythme toujours la vie de la cité⁵²⁴.

7.3.19.2. Photographies et croquis



Figure 143 : Carte postale de Le Cateau.

⁵²⁴ Source : Office de tourisme du pays de Matisse



Figure 144 : Le beffroi - photographie d'alain battermann

7.3.20. Le Quesnoy

7.3.20.1. Histoire

Historique : On trouve une première mention de ce village en 1161 lorsque celui-ci s'appelle "Haismon Caisnoit", tirant nom de "quercetum" et de "casetum", deux mots différents qui signifient une "chênaie". On suppose que Le Quesnoy a d'abord été un village dans une forêt de chênes, détruit en 843 par les Normands. Puis, il devient une importante place forte des comtes de Hainaut. Il faut également noter que Le Quesnoy est la seule forteresse du Hainaut à avoir conservé intacte son enceinte fortifiée due à Vauban.

La Fortification a été édiée en 1150 par Baudoin IV, comte de Hainaut. Prise par les Bourguignons en 1477, par Guillaume d'Orange sur les Espagnols en 1568, par Turenne en 1657, par le prince Eugène, puis par Villars en 1712, par les Autrichiens en 1793 et reconquise par le général Schérer pour les Français en 1794. Elle a été occupée par les Hollandais de 1815 à 1818.

La ville a beaucoup souffert durant la 1ère Guerre Mondiale. Le Beffroi a été reconstruit après 1794, 1918 et 1940, et possède désormais un carillon de 48 cloches.

7.3.20.2. Photographies et croquis



Figure 145 : Le beffroi en 1914, en 1940, et suite à son incendie.



Figure 146 : Le beffroi en 1998.

7.3.21. Lille

7.3.21.1. Présentation

7.3.21.1.1 Histoire de la ville

Lille apparaît sous le nom de *isla* en 1066, *insula* (en latin, « île ») en 1111 , puis *Lisle* en 1242. En flamand, Lille se dit *Rijsel* ou *Ryssel*.

De nombreuses découvertes ont permis d'attester que le territoire de Lille fut occupé depuis les époques celtique, gauloise et suivantes⁵²⁵.

Entourée par la Deûle, Lille dut son origine à « un point de rupture de charge » interrompant le cours navigable de la rivière, ce qui rendait nécessaire le déchargement des bateaux. De cette contrainte naquit une activité commerciale autour d'un castrum, siège des comtes de Flandre, à l'emplacement de l'actuel Ilot Comtesse, d'un forum et d'un suburbium. Le comté de Flandre dont Lille devint l'une des capitales, fut constitué après les traités de Verdun de 843. le petit-fils de Charlemagne, Charles le Chauve, en hérite et le transmet à sa fille Gisèle.

Les premiers documents relatifs à l'histoire de Lille remontent aux environs de 1030, quand Bauduin IV, comte de Flandre, fit entourer de murailles le bourg qui existait alors.

Lille tomba en 1054 au pouvoir d'Henri III, mais fut reprise. En 1066, fut rédigée la grande charte, mentionnant la ville pour la première fois.

En 1213, elle eut à subir trois sièges, deux de la part de Philippe Auguste, et un du comte Ferrand et fut détruite.

En mai 1235, la comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople, accorda à la ville une charte qui constitue un document fort important pour son histoire municipale.

Elle fut réunie par Philippe le Bel au domaine royal après un siège, en 1297.

Mais la fille du dernier comte de Flandre, Louis de Mâle, épouse en 1369 Philippe le hardi, duc de Bourgogne. Lille devint alors avec Dijon et Bruxelles, l'une des capitales des Etats bourguignons.

⁵²⁵ Source : Le Nord, les 653 communes. Daniel Delattre, 1998
552

La disparition de Charles le Téméraire en 1477 mit brusquement fin aux fastes de la cour bourguignonne. Sa fille, qui épousa Maximilien de Habsbourg, était la grand-mère de Charles Quint.

Lille partagea ainsi pendant plus de cent cinquante ans le destin des Pays-Bas espagnols. En effet, elle passa à la maison d'Autriche avec Charles-Quint, à la maison d'Espagne avec Philippe II, puis fut ramenée, après la souveraineté des archiducs Albert et Isabelle, à la domination espagnole directe.

Louis XIV la prit en 1667 au cours de la guerre de Dévolution, la fit fortifier par Vauban les agrandissements successifs du XVII^e siècle donnèrent à la ville sa physionomie actuelle.

Reprise par les alliés en 1708, pendant la guerre de succession d'Espagne. Lille était occupée par une garnison de 10000 hommes, que commandait le vieux duc de Boufflers. La ville fut assiégée par 30000 hommes, aux ordres du prince Eugène. Boufflers se défendit avec énergie et repoussa quatre assauts. Au bout de quatre mois, Boufflers, réduit à la dernière extrémité, dut se résigner à traiter le 28 octobre.

Elle fut rendue à la France par le traité d'Utrecht en 1713.

En 1792, elle fut assiégée par les Autrichiens en route pour Paris, afin de libérer le roi.

C'est le plus célèbre siège de la ville. Le 9 septembre, le duc Albert de Saxe-Teschen vint avec 34000 Autrichiens camper devant Lille, que défendaient 7000 gardes nationaux, commandés par le général Ruault. Encouragés par le maire André, les habitants ne faiblirent pas un seul instant. L'artillerie de la garde nationale répondit avec succès au feu de l'ennemi, et le général autrichien, lassé le premier, s'empressa de décamper à l'approche de Dumouriez, qui arrivait avec l'armée de Valmy le 8 octobre.

Les deux derniers le 11 et le 12, elle dut capituler et resta dès lors dans les mains de l'ennemi, subissant de dures privations et des vexations de toutes sortes.

Sous l'ancien régime, sa vie corporative et municipale fut très active.

En 1814 et 1815, les Russes occupèrent la ville.

Après 1815, elle redevint progressivement une capitale économique, et un centre actif de la vie provinciale, s'annexant en 1858 les communes suburbaines qui aujourd'hui, sont devenues des faubourgs ; Wazemmes, Esquermes, Fives et Moulins-Lille.

En 1914, Lille fut déclarée ville ouverte, et fut occupée par les Allemands du 2 au 5 septembre, puis évacuée.

Évacuée par les Allemands le 17 octobre 1918, elle fut immédiatement réoccupée par les troupes franco-britanniques. Certains de ses quartiers, notamment celui de la gare, avaient terriblement souffert.

Un peu plus de vingt ans après, la Seconde Guerre mondiale n'épargna pas la cité. Elle fut occupée dès le mois de mai 1940 et fut délivrée le 2 septembre 1944.

Elle subit les bombardements alliés d'octobre 1942 à avril 1944.

Elle fut pendant la guerre un centre important pour l'administration allemande.

7.3.21.1.2L'histoire des beffrois

Lille a possédé par le passé plusieurs beffrois⁵²⁶ mais ces édifices sans envergure n'ont jamais été en mesure de rivaliser avec les prestigieuses tours des autres communes flamandes.

7.3.21.1.2.1.Le premier beffroi

Le premier beffroi, sur lequel on ne sait pas grand chose a été construit au XIII^e siècle. Il existait déjà, jouxtant la halle communale, lorsque la comtesse de Flandre, Jeanne de Constantinople, confirma la charte communale en 1235.

La construction, au début du siècle, du beffroi de la nouvelle bourse et, quelques années plus tard, de la tour de l'hôtel de ville, illustre bien l'affrontement qui opposa les grands patrons de l'industrie et des ouvriers, dont les sensibilités étaient fortement représentées au sein des conseils municipaux de l'époque.

Certains peuvent même déceler dans la construction en 1994-1995 de la tour du Crédit lyonnais, haute de 110 mètres, le symbole du pouvoir de l'argent dans notre société actuelle.

⁵²⁶ Sébastien Hamez
554

7.3.21.1.2.2.Le deuxième beffroi

Un second beffroi, de style très original, fut érigé en 1442 sur la halle communale. Il est représenté sur un dessin aquarellé du début du XVII^e siècle conservé à la bibliothèque municipale. En 1567, les échevins passèrent un marché avec Jehan Heudebert et Antoine Prévost afin d'équiper le beffroi de cloches et d'une horloge. La fragile structure de bois ne supporta malheureusement pas le poids des nouveaux aménagements et il fallut abattre la partie supérieure de la tour en 1601. L'horloge et le carillon de 19 cloches furent installés dans le clocher de l'église Saint-Etienne, détruite en 1792 par la canonnade autrichienne, tandis que Saint-Maurice recevait la bancloque.

Le « drôle de petit beffroi » qu'on voyait jadis à Lille, explique A. de Lauwereyns de Roosendaële⁵²⁷, « semblait vouloir faire fine taille, au début du XVII^e siècle. Il fut démoli, les Lillois alors durent se contenter de celui qui constitua le plus bel ornement de leur nouvelle bourse. Mais vint la guerre de 1914, et l'incendie de l'hôtel de ville. Une des premières préoccupations de la municipalité élue au lendemain de la paix fut de construire un beffroi plus haut qu'il n'en fut jamais, à l'image de la confiance, de l'espoir que la population meurtrie conservait néanmoins dans son cœur... ». Œuvre d'Emile Dubuisson et inauguré en 1932, le beffroi de Lille a une hauteur de 104 mètres.

7.3.21.1.2.3.Le troisième beffroi

Il fut construit en 1827 sur la porte de la façade arrière du Palais Rihour, l'ancienne résidence des comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne, rachetée en 1664 par la commune. La tour néogothique, œuvre de Leplus, était de forme très simple, sans grand intérêt architectural. Elle fut abattue en 1857 dans l'indifférence générale.

7.3.21.1.2.4.La vieille bourse

La chambre de commerce, construite en 1910 sur des plans de Cordonnier, était destinée à remplacer la vieille bourse devenue obsolète.

La longue façade de la chambre de commerce est, par ses lignes et ses ornements, un rappel de la Bourse de Destré. L'unité de la place est sauvegardée puisque le palais reproduit l'ordonnance du rang du Beau-Regard auquel il fait face. A la jonction des deux façades

⁵²⁷ Source: Guide le Flandre et Artois mystérieux - Claude Malbranke Les guides noirs - Tchou,1969

s'élève un beffroi de 65 mètres, sans doute en souvenir de l'époque où les marchands dirigeaient la commune. Les tourelles d'angle et les toitures bulbeuses sont bien dans la tradition du baroque flamand. Cordonnier se démarque ainsi du reste de son œuvre. Ici, pas de poivrières et autres mâchicoulis, mais une tour richement ornée de motifs végétaux et de volutes, rappelant le style lillois du XVII^e siècle.

Le carillon du beffroi, complété en 1984, est composé de 25 cloches (2 500 kg). Il rythme de ses ritournelles la vie du centre ville :

- à l'heure : le P'tit Quinquin,
- au quart : P'tit Jean revenant de Lille,
- à la demie : L'habit d'min vieux Grand'père,
- aux trois-quarts : elle s'appelait Françoise.

Le palais de la bourse fut inauguré officiellement le 16 mai 1921 par le Président de la république Alexandre Millerand.

Fonctions : L'édifice répond exactement aux besoins de l'époque : il permet d'abriter les transactions boursières du mercredi, d'où l'importance de la halle centrale. Les locaux situés sur le boulevard Carnot sont loués aux négociants qui travaillent à la Bourse de Commerce, ce qui fait de cet immeuble l'ancêtre de nos *trade centers*.

7.3.21.1.2.5. Le beffroi de l'hôtel de ville

Au cœur du quartier Saint-sauveur, selon la volonté des maires Gustave Delory et Roger Salengro, ce nouvel hôtel de ville représente un ensemble de bâtiments hors du commun inspirés librement de la tradition flamande, notamment par les pignons, qui surmontent les façades extérieures.

Le beffroi gratte-ciel de l'hôtel de ville, dont le poids est estimé à 9 000 tonnes, n'est pas le plus pittoresque du Nord-Pas-de-Calais, mais il est le plus impressionnant. Cette tour quadrangulaire symbolise la personnalité de la cité. Sa flèche, qui abrite un phare tournant, culmine à près de 103 mètres. L'accès à la plate-forme panoramique, située au quatorzième étage de la tour, peut se faire par ascenseur ou pour les courageux, au terme de l'ascension

des marches de l'escalier. Après la Première guerre mondiale qui mena à l'anéantissement du Palais Rihour dans la nuit du 24 au 25 avril, la municipalité chargea Emile Dubuisson de dresser les plans d'un Hôtel de ville et d'un beffroi dignes de la grande cité industrielle. C'est le quartier Saint-Sauveur, le plus peuplé et le moins salubre, qui fut choisi pour accueillir l'édifice qui devait impulser une ambitieuse politique de rénovation urbaine. Le chantier s'ouvrit en avril 1929 et l'édifice fut inauguré à la Pentecôte 1932. A la base du pilier ouest, sculptées par Carlo Sarrabezolles, les statues des géants légendaires, Lydéric et Phinaert, constituent les seuls éléments décoratifs de l'édifice. L'architecte de la ville fut séduit par la technique de ce sculpteur toulousain qui réalisa rapidement des personnages de grande dimension. Il procéda à l'exécution par hauteurs successives en commençant par le bas des sujets. Le béton est coffré par assise, décoffré encore frais et sculpté avant que la prise soit complète, afin de pouvoir travailler rapidement sur une matière n'ayant pas encore acquis sa dureté définitive. C'est ainsi qu'à l'aide d'une esquisse mais sans maquettes naissent Lydéric et Phinaert, installés au pied du beffroi. Les feuillages rappellent le légendaire château du Buc, royaume de Phinaert. La hache et le faucon de Lydéric suggèrent aussi la forêt et la vengeance de celui, qui en assassinant la Barbe Bleue des marais de la Deûle, devint grand forestier de Flandres.

Le carillon, prévu dans une tour annexe non construite, ne fut jamais réalisé.

7.3.21.2. Médiation

L'office de tourisme propose des visites accompagnées du beffroi du 1^{er} dimanche d'avril au dernier dimanche de septembre tous les jours du lundi au vendredi de 9h à 11h et de 14h à 16h et les dimanche et jours fériés de 9h30 à 12h.

7.3.21.3. Cartes



Figure 147 : Source : BNF - Brüchman (16..-17.. ; capitaine), Plan de la ville de Lille investie par les Haut-Allies sous le commandement de S.A. le Prince Eugene de Savoye le 13 aoust et prise le 8 octobre 1708, Gravé et imprimé a Bruxelles : chez Eugène Henry Fr Fricx, 1709

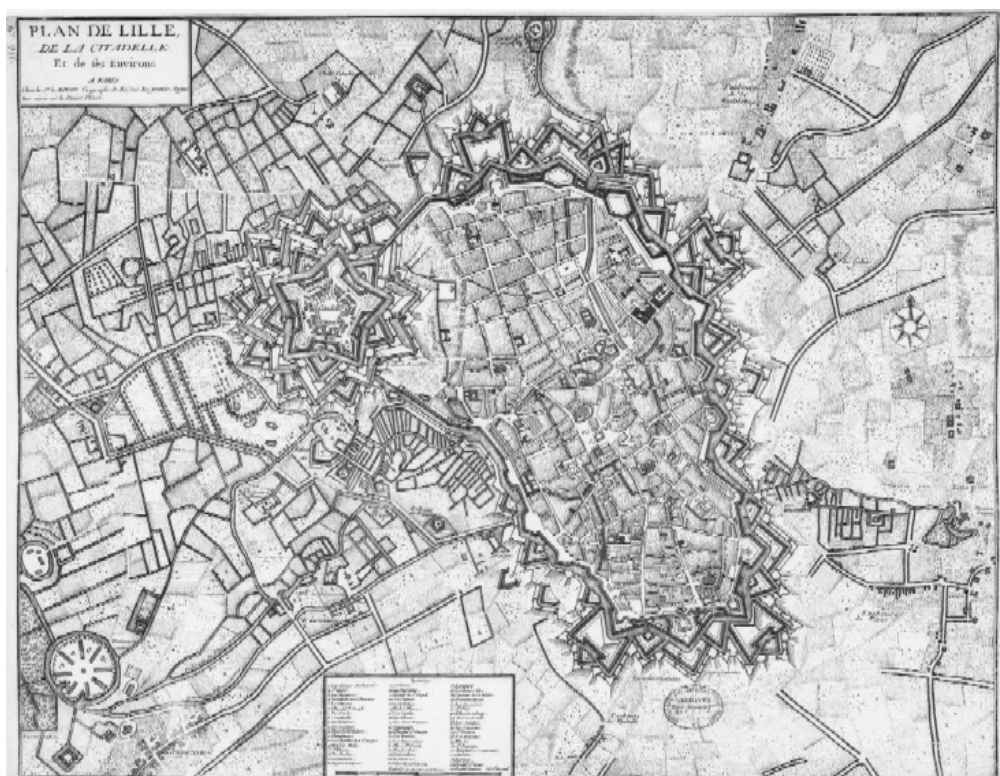
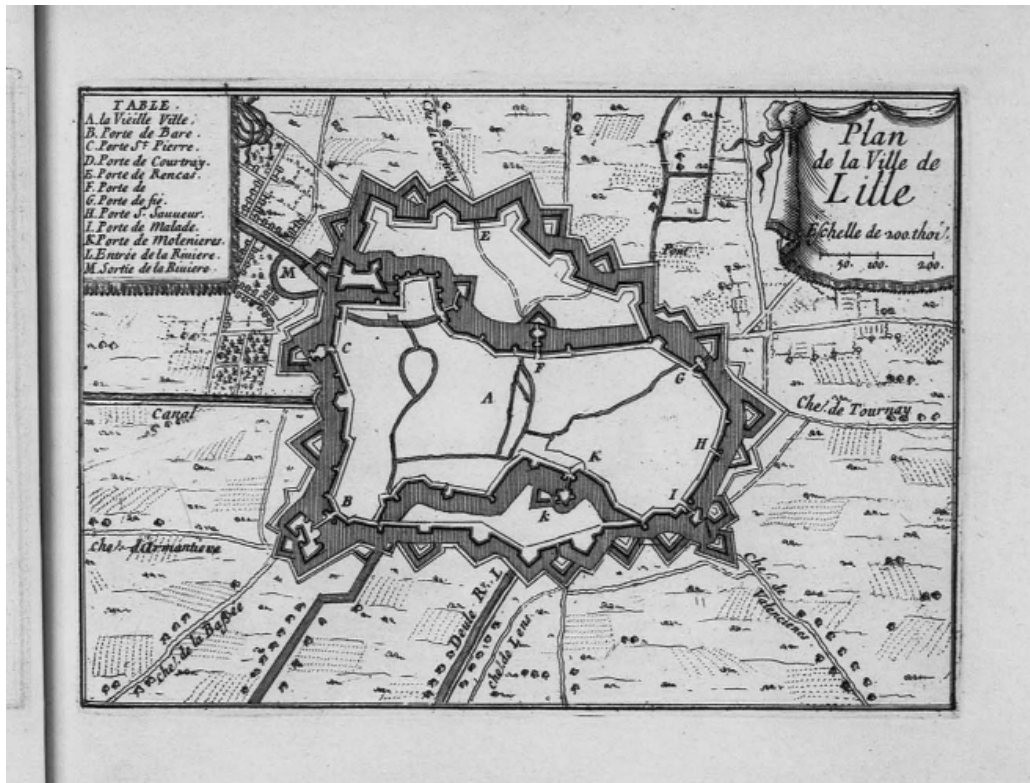


Figure 148 : Source : BNF - Le Rouge, Georges-Louis (1712-17..), Plan de Lille, de la citadelle et de ses environs.



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 149 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.

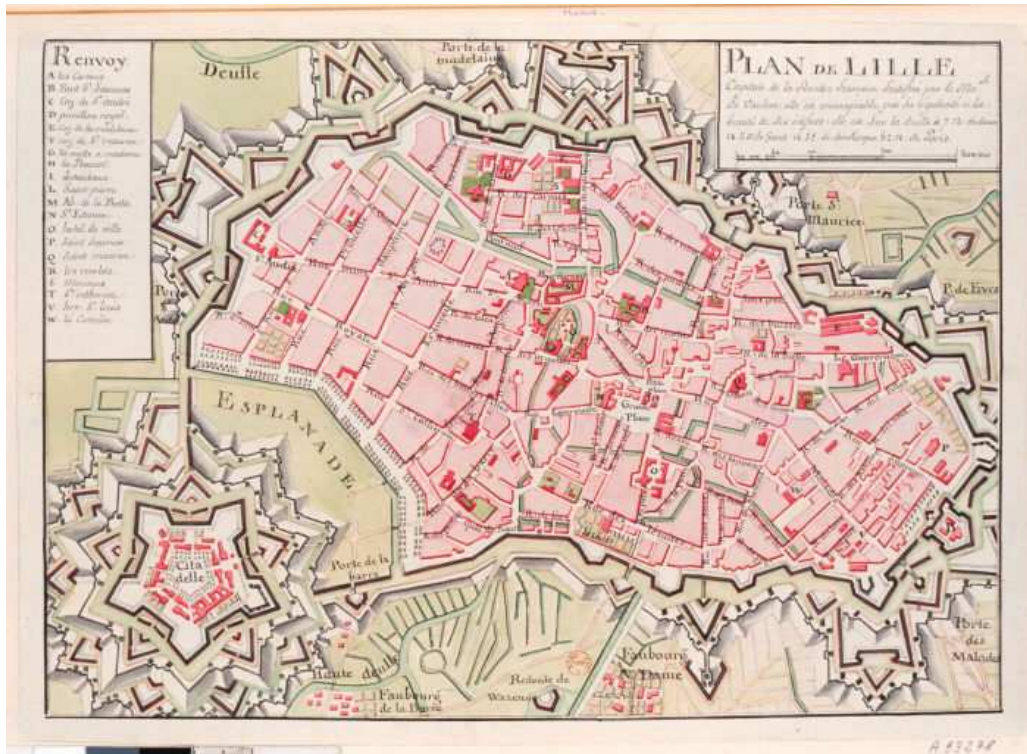
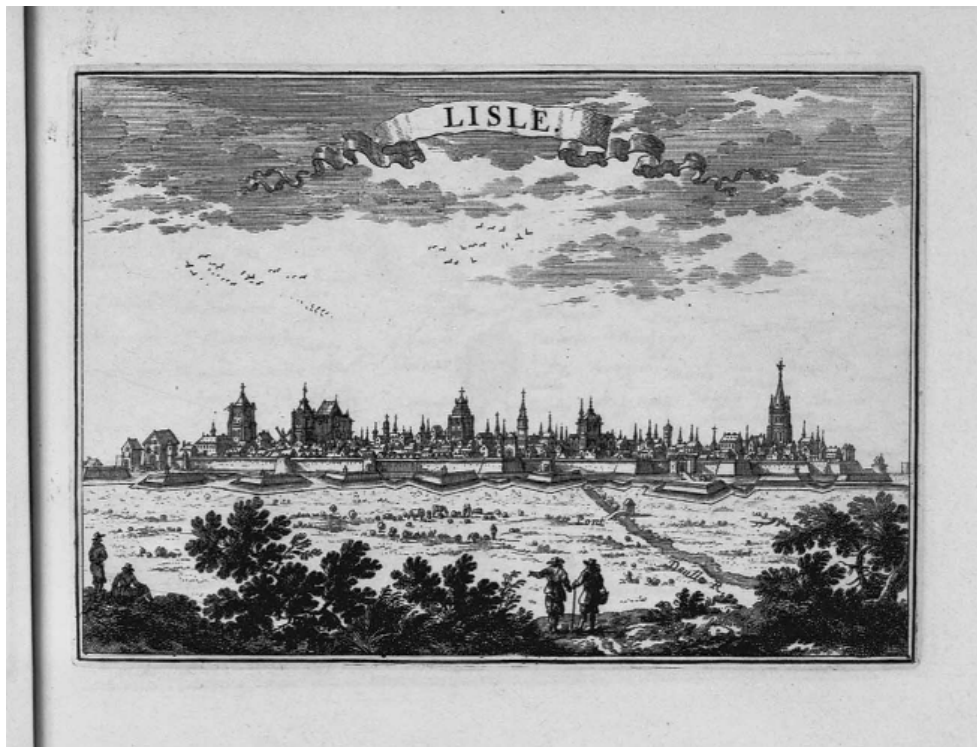


Figure 150 : Source : BNF - Plan de Lille, 17e siècle, auteur non identifié.

7.3.21.4. Photographies et croquis



Copyright 2000, Kyoto University Library

Figure 151 : Source : Les plans et profils des principales villes et lieux considérables du Comté de Flandre, Chevalier de Beaulieu.

7.3.21.4.1 Le drôle de petit beffroi.

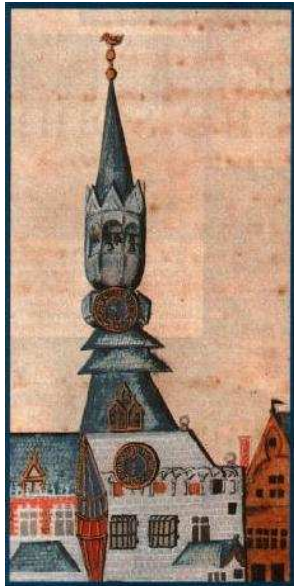


Figure 152 : Ancienne halle échevinale, Gouache conservée à la bibliothèque municipale de Lille.



Figure 153 : Source: Guide le Flandre et Artois mystérieux, Claude Malbranke, Les guides noirs, Tchou, 1969.



Figure 154 : Planche extraite de Lille ancien monumental, édité par Edouard Boldoduc - Lille : Halle échevinale - 1893 - lithographie - Bibliothèque municipale de Lille - Cote : 44213, planche 8.



Figure 155 : "Bibliothèque municipale de Lille, Fonds Lefebvre 12, 95". "Lille : La Place au début du XVII siècle.

7.3.21.4.2 Le beffroi du palais Rihour.



Figure 156 : Le beffroi du Palais Rihour, construit en 1821, démoli en 1857.



Figure 157 : Boldoduc, Edouard. "Bibliothèque municipale de Lille, 44213, planche 13". "Lille : Cour de l'hôtel de ville : Beffroi et escalier avant leur démolition".



Figure 158 : Boldoduc, Edouard. "Bibliothèque municipale de Lille, 44213, planche 9". "Lille : Palais Rihour : Démolition du beffroi et de l'escalier du Conclave". 1893.

7.3.21.4.3 Le beffroi de la nouvelle bourse.



Figure 159 : Le beffroi de la nouvelle bourse, Le "beffroi des riches" comme le qualifiait Roger Salengro, (photographie personnelle).



Figure 160 : Bibliothèque Municipale de Lille, carton 8, 4". "Lille : La forêt des toits. La vieille bourse et l'Opéra.

7.3.21.4.4 Le beffroi de l'hôtel de ville.



Figure 161 : Le beffroi de l'Hôtel de Ville (photographie personnelle).



Figure 162 : "Bibliothèque municipale de Lille, portefeuille 105, 28". "Beffroi de Lille". 1930.

7.3.21.5. Compléments

7.3.21.5.1 Blason



De gueules à une fleur de lis d'argent avec les décorations : Légion d'Honneur, pour le siège de 1792, croix de guerre 1914-1918, ordre portugais de la Tour et de l'Épée pour l'aide apportée aux soldats portugais pendant la première Guerre Mondiale et la croix de guerre 1939-1945.



Le sceau de 1199 :

7.3.21.5.2 Représentations

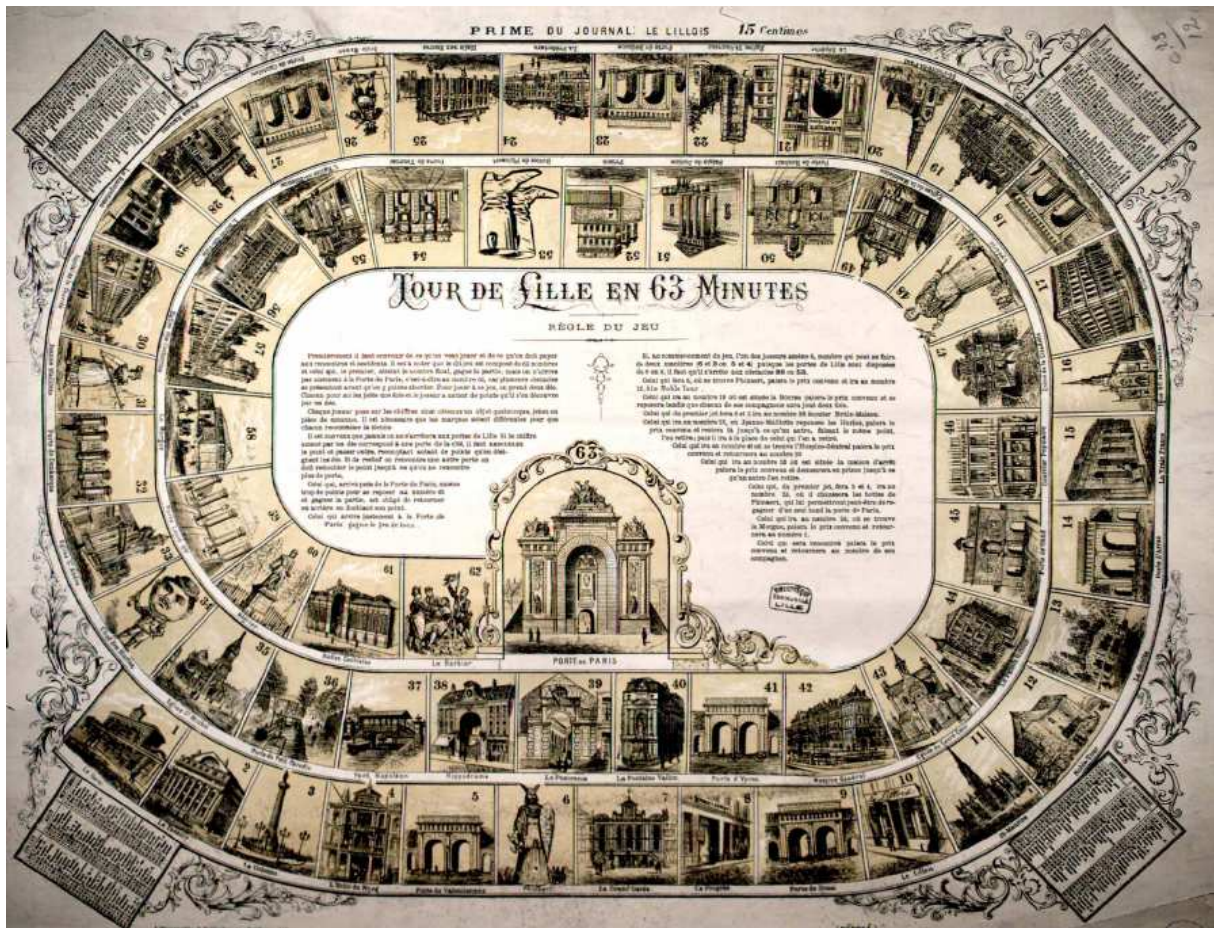


Figure 163 : Bibliothèque Municipale de Lille, carton 23, 12. Jeu de oïe : Le tour de Lille en 63 minutes

7.3.22. Loos

7.3.22.1. Description

Le beffroi de Loos vient de fêter ses cent vingt ans. C'était en 2004, très exactement. Un événement dans la commune, où cet édifice symbolise le pouvoir municipal et s'affirme comme l'une des constructions les plus remarquables de la localité.

La décision de sa construction était prise le 19 août 1880 par les élus loossois considérant trop exiguë la mairie de l'époque. La conception en a été confiée à un voisin haubourdinois, Louis Cordonnier, prestigieux architecte qui laissa une oeuvre importante avec notamment le palais de la Bourse à Amsterdam, le palais de la Paix à La Haye, la basilique Sainte-Thérèse à Lisieux... Massif et imposant, le beffroi trône en fronton de la mairie dans la rue principale, la rue commerçante de Loos. Comme Louis Cordonnier le réalisa en construisant également les mairies de La Madeleine et de Dunkerque, l'édifice mélange dans son architecture briques rouges et pierres blanches.

C'est au pied du beffroi que tous les ans, au mois de décembre, l'imposant défilé organisé pour la Saint-Nicolas vient s'échouer. Les enfants ramassent alors dans la rue, dans une ambiance festive et populaire, les friandises envoyées depuis le balcon.⁵²⁸

7.3.22.2. Photographies et croquis

⁵²⁸ Source : <http://www.lavoixdunord.fr/dossiers/region/beffrois/diaporama/pop20.shtml>
568



Figure 164 : Le beffroi de Loos - source: site officiel de la ville.

7.3.23. Merville

7.3.23.1. Histoire

Broilum en 1076. Meurivilla la même année. Merville fut le siège d'un doyenné. Le Monastère fut fondé en 674 par Saint-Maurand, chancelier de Thierry III. Les Dominicaines remplacèrent les Sœurs-Grises en 1514. Les Capucins s'installèrent aussi à Merville. La ville fut brûlée en 1688, 1697 et détruite pendant la 1ère Guerre Mondiale.

La mairie et son beffroi datent de 1935.

7.3.23.2. Photographies et croquis.



Figure 165 : le beffroi de Merville, photographie personnelle.

7.3.24. Orchies

7.3.24.1. Histoire

Il n'existe aucune preuve à l'appui de la légende de la fondation du château d'Orchies par Louis le Débonnaire qui y aurait fréquemment séjourné. On présume seulement que la ville fut fortifiée après les invasions normandes, pour devenir dans l'organisation du comté de Flandre le chef-lieu d'une importante châtelainie et la capitale de la seigneurie de Pévèle.

Mahaut de Portugal, seconde femme du Comté de Flandre, Philippe d'Alsace, l'avait reçu en douaire ; en 1188 le comte et la comtesse lui accordèrent une charte de franchise sur le modèle de celle de Douai.

Marguerite de Constantinople qui devint plus tard comtesse de Flandre fut dame d'Orchies au XIII^e siècle. En juillet 1255, elle confirma les privilèges de la ville ; en 1244 elle avait accordé aux habitants et à ceux de cinq villages la jouissance du Marais dit depuis des Six-Villes à Flines-les-Râches. Avec sa sœur, la comtesse Jeanne elle avait fondé vers 1234 non loin de la ville, sur la route de Landas, l'abbaye de l'honneur Notre Dame, affiliée à l'ordre de Citeaux, qui en 1257, fut transférée à Flines et remplacée par l'hôpital de Théomolin.

En 1297, Orchies tomba au pouvoir de Philippe le Bel, qui annexa en 1305, par le traité d'Athis sur Orge, les trois châtelainies flamandes de langue française de Lille, Douai et Orchies. Celles ci furent restituées au Comte de Flandre en 1370, en faveur du mariage de Marguerite de Male avec Philippe le Hardi, duc de Bourgogne.

En 1477, au cours de la campagne de Louis XI en Flandre et en Hainaut, les troupes françaises pillèrent et incendièrent la ville qui resta cependant incorporée aux Pays Bas pendant deux siècles encore.

De violents incendies causèrent de nombreuses ruines en 1554 et 1556 ; au XVII^e siècle, les armées françaises et espagnoles passèrent plusieurs fois à Orchies. Le traité d'Aix la Chapelle en 1668, en fit définitivement une ville française. Mais elle devait être réoccupée de 1708 à 1712 par les hollandais et les Anglais. Sous la Révolution, le voisinage de la frontière lui valut d'être prise et perdue successivement par les français et les autrichiens en 1792 et 1793.

La première guerre mondiale entraîna la destruction à peu près complète de la ville incendiée en septembre 1914, et reprise le 19 octobre 1918 par l'armée.

Suite aux destructions de la guerre, on forma le projet de raser les ruines du beffroi et l'îlot bâti afin de bénéficier d'une vaste place centrale, mais le projet fut abandonné.

Le beffroi avait été plastiqué par les Allemands en retraite.

7.3.24.2. Photographies et croquis



Figure 166 : Bibliothèque Municipale de Lille. "Vue de la place d'Orchies pendant le forage de 1836".



Figure 167 : La place d'Orchies vers 1914.



Figure 168 : Orchies après la Grande Guerre.



Figure 169 : Le beffroi actuel.

7.3.25. Saint Pol sur Mer

7.3.25.1. Histoire

En l'an 1202, alors que Philippe Auguste régnait sur la France, le pape Innocent III appela la chrétienté à se lancer à la conquête de Jérusalem. Hugues IV Candavène, comte de Saint-Pol, se joignit à cette croisade (la quatrième). Mais avant de partir, il dota sa bonne ville d'une charte qui faisait de Saint-Pol, une commune. Le comte répondait ainsi à une aspiration réelle des habitants, ce qui ne veut pas dire qu'il les ait totalement émancipés, qu'il renonçait à son pouvoir ou qu'il ait voulu favoriser le développement de la ville. Même si le mode de désignation des maires, échevins et jurés n'est pas connu, il semble qu'à l'origine, le comte ait lui-même désigné ces personnes. Et ce n'est qu'au fil du temps, et au bénéfice des progrès des institutions communales, que les bourgeois ont pu élire leurs édiles, personnages ambivalents, à la fois chargés de préserver les droits du seigneur et porte-parole naturels de la population. Conservant un droit de regard important sur l'élection des échevins, le comte déléguait son exercice sans jamais vraiment s'en défaire. Reste qu'en quelques années, l'échevinage a acquis une forte personnalité juridique symbolisée par la possession d'un sceau et renforcée, en juillet 1227 par Hugues V, avec la confirmation de la « charte communale de Saint-Pol ».

7.3.25.1.1 Une compétence très grande

Cette charte définissait la compétence des échevins qui était grande puisqu'elle s'étendait à la haute justice, aux causes criminelles les plus graves et régissait des préoccupations typiquement campagnardes comme les droits d'usage en forêt (prélèvement du fourrage, ramassage du bois, vagabondage du bétail), la mouture des grains et la banalité du four qui restaient à l'avantage du comte. Dans les années qui ont suivi, les faveurs accordées aux bourgeois de la ville se sont élargies avec la dispense de tonlieu sur les biens d'utilisation courante (aliments, vêtements et chevaux), le droit de pâture et la réparation d'éléments des fortifications urbaines (à ne pas confondre avec le château comtal qui dominait le bourg) sans doute élevées à la charnière des XII^e et XIII^e siècles. C'était une question de sécurité assurée en grande partie par des compagnies bourgeoises... À l'époque, tout bourgeois ou habitant du bourg devait le « service de guet ».

7.3.25.1.2 Charte rétablie Charles Quint

Les incendies qui ont ravagé Saint-Pol au début du XV^e siècle puis en 1537, ont fait disparaître la plupart des archives anciennes de la ville et notamment les chartes originales

dans lesquelles étaient couchés les droits et privilèges de l'échevinage. Fort heureusement, Charles Quint les « rétablit » par lettres-patentes, le 22 mai 1546, à l'exception du droit d'élever des fortifications et de les entretenir : « les supplians ne pourront faire nuls ouvrages aux portes, ni murailles de nostre ville ». Malgré cela, avec Charles Quint et la présence espagnole (1537-1658), le rôle de l'échevinage s'est affirmé au détriment du pouvoir comtal qui s'est effacé. On voit alors émerger quelques familles comme les de la Vacquerie (propriétaires de terres), les Prévost (fournisseurs des prêtres), les de Croix (cultivateurs) et surtout les de Locre, cultivateurs-exploitants, prêtres ou greffiers. Les échevins pouvaient alors lever des impôts sur le vin, la cervoise, le mesurage des grains, le sel, les draps... Plus des impôts exceptionnels qui doivent être consacrés à la reconstruction de l'église paroissiale, chose bien précisée par les lettres-patentes de Philippe II, en 1589, et des archiducs en 1613.

C'est aussi à cette époque, entre 1615 et 1617, que le « Magistrat » (le mayeur et ses échevins) a encouragé la fondation d'un collège tenu par des pères carmes, en donnant 70 livres par an. Les archiducs provoquaient là une véritable révolution culturelle et assuraient la formation intellectuelle des cadres de la ville.

7.3.25.1.3 Pouvoir sous tutelle

Avec le retour de Saint-Pol à la France, le pouvoir échevinal est à nouveau mis sous la tutelle du comte mais il joue encore un rôle important dans la vie de la commune, pour l'installation des maîtres de l'école par exemple, ou pour la lutte contre les incendies... Ainsi, Saint-Pol est la première commune de France à avoir acheté une pompe à incendie... en 1681.

L'esprit de l'accession au pouvoir communal change ensuite radicalement : d'abord avec un édit de Louis XIV, publié en 1692, qui veut que la charge de maire soit achetée et devienne héréditaire ; ensuite parce qu'avec la vente du comté en 1705, l'office de maire est réuni au domaine seigneurial. Pour le comte de Saint-Pol, c'est une grande victoire car c'est lui qui nomme les échevins par l'intermédiaire du roi. Et du coup, le contrôle de la ville échappe aux habitants et au nouveau Magistrat. Il s'ensuit de nombreuses cabales motivées par la lutte pour le pouvoir municipal et un véritable blocage institutionnel même si l'administration de la ville continue de fonctionner. La situation profite à la famille Thellier dont les membres se partagent le pouvoir jusqu'à la Révolution. Celle-ci envoie la plupart d'entre eux à l'échafaud, et la famille Herman, fort importante à Saint-Pol, remporte les élections de 1790. Au XIX^e siècle, après le coup d'État du 18 brumaire, la constitution de l'an VIII fait du maire, un agent

direct du pouvoir exécutif, dont la fonction est limitée et la gestion étroitement surveillée par le sous-préfet. Depuis, les choses ont encore bien souvent changé et le rôle du maire a constamment évolué.

7.3.25.1.4 Des institutions qui ont perduré

Dans le cas de Saint-Pol, il est intéressant de constater que depuis la charte de 1202 et celles qui l'ont confirmée ou rétablie, nombre des institutions mises en place par les échevins sont arrivées jusqu'à nous... Exemples : l'hôpital, l'ancien hôtel Dieu, dont les statuts remontent à 1265 ; ou le collège créé en 1615-1617 qui est à l'origine des établissements scolaires du second degré d'aujourd'hui.

« La mairie, explique Marie-France Acquart, l'une des responsables du Cercle historique du Ternois, haut lieu du pouvoir municipal, montre dans la succession de ses sites, les variations de la puissance communale ». Le premier beffroi installé sur la plus élevée des quatre tours fortifiées symbolisait un jeune pouvoir qui voulait s'affirmer face : d'une part au pouvoir comtal symbolisé par le donjon de son château ; d'autre part à la puissance religieuse installée dans la très ancienne église toute proche de la porte de Verloingt... Après la dernière guerre, lorsqu'il a fallu reconstruire le centre de la cité, cette notion des pouvoirs n'avait pas totalement disparu... « Un imposant hôtel de ville a été construit et l'église rebâtie à l'emplacement de l'ancienne mairie. La taille des deux édifices a été calculée à la mesure des nouvelles ambitions de la cité avec un clocher-campanile où cohabitent les cloches datant des xviii^e et xxe siècles, en forme de trait d'union »⁵²⁹.

7.3.25.2. Photographies et croquis

⁵²⁹ Source : L'Écho du Pas-de-Calais - Mai 2003-n° 44 - Saint-Pol : huit cents ans de vie communale.
576



Figure 170 : Edification du beffroi de Saint Pol.



Figure 171 : Le beffroi actuel

7.3.26. Valenciennes

7.3.26.1. Histoire

C'est en 771 que Valenciennes se trouve pour la première fois mentionnée. Celle-ci s'appelle alors "Valentianus" et deviendra "Valenchiens" en 1197, tirant son nom du romain qui s'appelait "Valentius". A l'origine elle est un centre habité par les Nerviens qui occupent le pays situé entre l'Escaut et la Sambre, plus précisément à l'endroit où l'Escaut devient facilement navigable. En 57 avant J.-C., Jules César bat les Nerviens à Famars et cette dernière devient, au détriment de Valenciennes, préfecture militaire de l'empire romain et centre politique.

Dès le XIII^e siècle, Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut, s'intéresse à Valenciennes. C'est ainsi qu'elle y fait construire un beffroi et encourage l'établissement de couvents franciscains, dominicains et carmes. En 1327, Edouard III, roi d'Angleterre, épouse à Valenciennes Philippa de Hainaut, la fille du comte Guillaume I^{er}. Même si elles ravagent toute la région en 1340, les troupes du duc de Normandie, le futur Jean le Bon, n'osent s'attaquer à Valenciennes dont les habitants, par représailles, iront assiéger Mortagne et brûler Saint-Amand. Avec le Hainaut, la ville passe ensuite sous le pouvoir de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en 1433. Louis XI tentera de mettre la main sur le Hainaut mais ne parviendra qu'à en ravager les campagnes environnantes. Après d'autres guerres, et Louis XIV qui dirige personnellement les opérations contre la ville, prise le 17 mars 1677, Valenciennes devient définitivement française grâce au Traité de Nimègue (1678) comme d'ailleurs, les villes de Cambrai, Maubeuge et Condé. En 1792. c'est de Valenciennes que partent les troupes qui remportent, le 6 novembre, la victoire de Jemmapes avant d'envahir les Pays-Bas. Malheureusement, quelques mois plus tard, l'invasion ramène les combats autour de la ville qui sera investie le 24 mai et forcée de capituler le 28 juillet 1793 après un siège héroïque de ses habitants. Les Autrichiens rétablissent donc aussitôt l'ancien régime et installent à Condé d'abord puis à Valenciennes, une "junte" pour l'administration du pays conquis. Celle-ci ne siègera qu'un an puisqu'elle sera obligée de fuir, le 30 juin 1794, devant la menace du retour des Français. Une fois encore, en 1815, Valenciennes sera investie par les alliés et se rendra après l'abdication de Napoléon.

Occupée par l'armée allemande le 25 août 1914, Valenciennes est libérée par les troupes canadiennes après de terribles bombardements détruisant une partie de la ville, le 2 novembre 1918. En 1940, elle est frappée dès le 10 mai par les bombardements aériens les troupes

allemandes pénétrant dans la ville un mois plus tard. Sur le plan artistique, ce n'est pas un hasard si Valenciennes est surnommée depuis de nombreuses générations "l'Athènes du Nord". Elle a vu naître, en effet, un grand nombre d'artistes fort réputés tels que les peintres Eugène Chigot, Arthur Guillez, Henri Harpignies, Lucien Jonas et bien sûr, Antoine Watteau. Sans oublier les sculpteurs Jean Baptiste Carpeaux, Pierre Victor Dautel ou encore Albert Patrisse.

7.3.27. Ancien beffroi

Bâti en 1237, réparé en 1782, écroulé le 7 avril 1843.



Figure 172 : Le Beffroi de Valenciennes - Lith. B. Henry, Valenciennes. Editeur Descamps. Coll. part.



Figure 173 : Le Beffroi de Valenciennes - Lith. B. Henry, Valenciennes. Editeur Descamps. Coll. part.



Figure 174 : Elévation géométrale de la façade d'un beffroi à ériger sur la place de Valenciennes (Esquisse)-1843
 source : numerique.bibliotheque.bm-lille.fr



Figure 175 : La place d'Armes de Valenciennes, vers 1873 - Base Joconde.

7.3.28. Nouveau beffroi



Figure 176 : Le nouveau beffroi de Valenciennes, tout en inox, d'une hauteur de 45m, érigé le 11 décembre sur la place d'Armes.

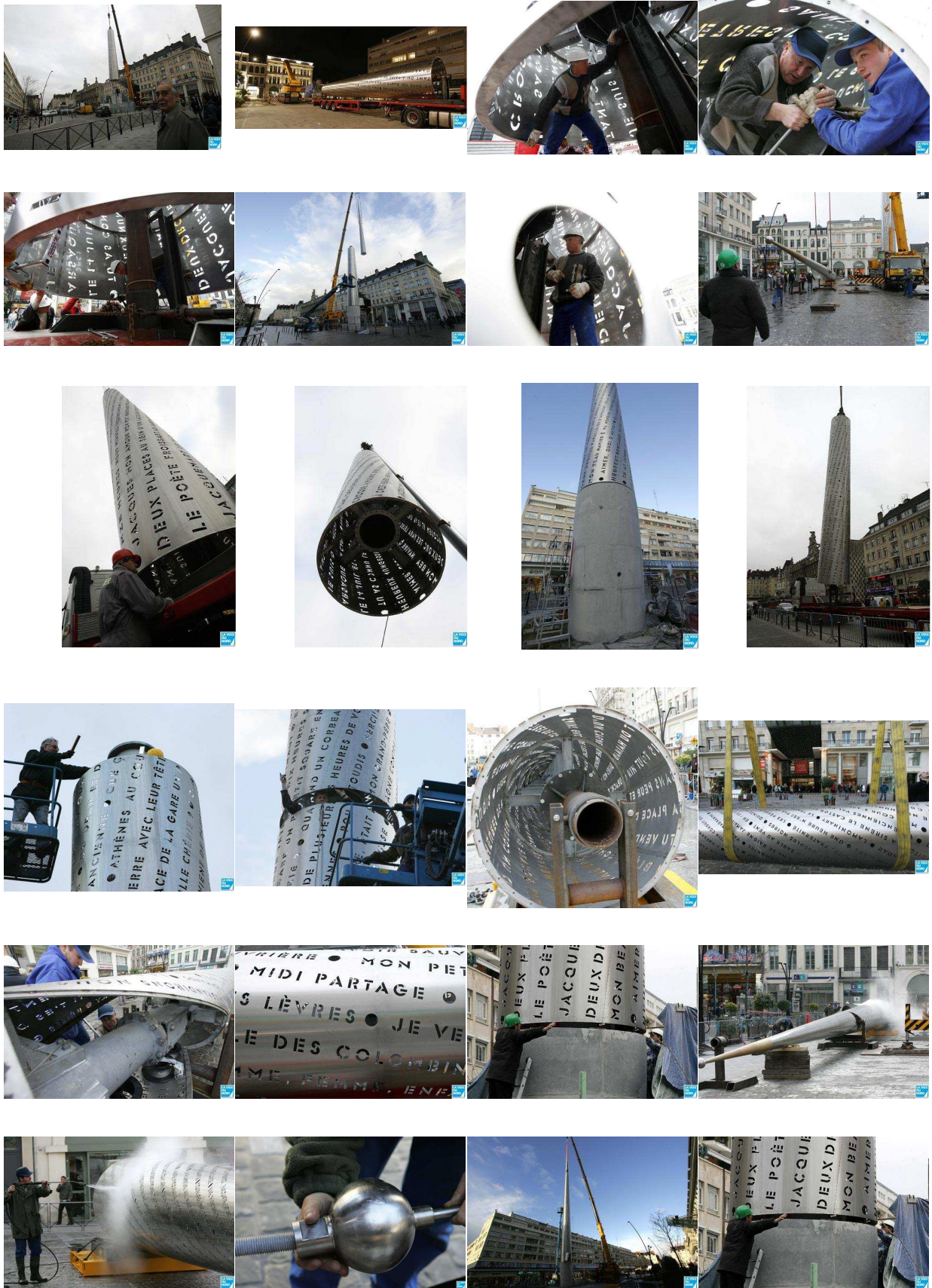


Figure 177 : L'édification du nouveau beffroi de Valenciennes - source: La Voix du Nord.

7.4. Département du Pas de Calais

7.4.1. Aire sur la Lys

7.4.1.1. Histoire

En 1355, les échevins reçoivent le droit de faire bâtir une halle qu'ils accompagnent d'un beffroi en bois, puis en pierre et brique en 1447. Le beffroi s'effondre en 1708 et, en 1713, le traité d'Utrecht rend Aire au royaume de France : dès lors les échevins entreprennent des démarches à Versailles pour obtenir l'autorisation de reconstruire leur hôtel de ville. Celle-ci est accordée par Louis XIV en 1715 et la reconstruction de l'actuel beffroi commence sur des plans de l'architecte du roi Mathias Héroguel. Il sera achevé en 1724.

Depuis lors, le beffroi a subi quelques restaurations suite aux incendies de 1872 et 1914, mais sans altérer son aspect général. C'est à partir de cette date que la fonction de guetteur disparaît de la commune d'Aire-sur-la-Lys.

7.4.1.2. Description

Situé à l'arrière de l'hôtel de ville, le beffroi s'élève à 45 mètres de hauteur. Reposant sur quatre gros piliers en brique et pierre de deux mètres d'épaisseur délimitant un espace intérieur carré de six mètres de côté, il est de style baroque.

Il est constitué de deux parties à peu près égales : la partie inférieure en brique, la moitié supérieure s'élevant au-dessus des toitures de l'hôtel de ville entièrement en pierre. Surplombant le beffroi, le campanile octogonal est entièrement vitré et coiffé d'un dôme d'ardoises, surmonté d'une petite flèche ajourée.

L'intérieur du beffroi comporte sept étages : au premier, la Salle au loup a gardé son plancher et sa salle voûtée d'origine, où une grande partie des archives municipales est entreposée. Les deux niveaux suivants sont desservis par un escalier en vis de 102 marches. Au quatrième, on remarque les deux grosses cloches qui ont remplacé en 1925 et 1926 « la Bancloque » et le « Vignerone ».

Au cinquième étage se trouve le râtelier des quatorze cloches du carillon, pour un poids total de 2500 kilos ; au sixième les quatre bras de fer qui commandent les aiguilles dorées des cadrans de l'horloge. Au dernier niveau on accède à l'intérieur du campanile, vaste pièce

octogonale, éclairée de huit grandes fenêtres : il aura fallu grimper 236 marches pour en arriver là !⁵³⁰

7.4.1.3. Photographies et croquis



Figure 178 : Le beffroi d'Aire sur la Lys, photographie personnelle.

⁵³⁰ Source : www.beffrois.com
586

7.4.2. Arras

7.4.2.1. Présentation

7.4.2.1.1 Histoire de la commune

La ville est importante et riche: ses notables, "les banquiers de l'Europe", investissent dans l'industrie du drap de laine et de la tapisserie. Le plan de la ville et son sous-sol sont les plus évocateurs de cette période: places immenses, entrelacs de ruelles, souterrains, anciennes carrières de pierre blanche. De la cathédrale gothique élevée à partir de 1160, ne restent que quelques chapiteaux exposés au musée. La ville est entourée d'un système de défense constitué de remparts dès le XI^e siècle. Les deux places, uniques par leur étendue, évoquées dès le X^e siècle, servent aux grands marchés, joutes et tournois. Elles sont alors bordées de maisons à pans-de-bois et reposent déjà sur des arcades ménageant une galerie. L'hôtel des Trois-Lupars, édifié en 1467 demeure toujours au fond de la Grand'Place, avec son élévation en briques rouges sur trois niveaux, ses chapiteaux de grès sculpté et son pignon à pas-de-moineaux. Le grand beffroi gothique commencé en 1463 et l'hôtel de ville, de 1502, qui lui est contigu sont détruits pendant la première guerre mondiale mais reconstruits à l'identique. Le beffroi haut de 75 m, domine la place des Héros.). La façade gothique de l'hôtel de ville repose sur des arcades; une balustrade souligne l'assise du toit. L'emplacement du cloître de l'abbaye Saint-Waast n'a pas changé mais les bâtiments sont reconstruits au XVIII^e siècle.

7.4.2.1.2 Histoire du beffroi

Le travail des ouvriers arrageois fut longtemps rythmé par la cloche de l'église Saint-Géry, démolie à la Révolution. En 1460, les échevins décidèrent d'élever leur propre tour. La base carrée du beffroi fut érigée entre 1463 et 1477, mais la prise de la ville, alors possession bourguignonne, par Louis XI qui en chassa les habitants, interrompit le chantier. En 1492, le site fut de nouveau ravagé et les travaux ralentis lors de la mise à sac de la ville par les soldats de Maximilien d'Autriche. Sans attendre que le beffroi ne soit terminé, les échevins décidèrent, en 1501, de construire un nouvel hôtel de ville car la vieille halle aux cuirs, servant de maison commune, était de venue trop petite. L'édifice fut achevé en 1506. Mathias Thesson ajouta les deux ailes renaissance en 1572.

Pendant ce temps, les travaux du beffroi se poursuivaient lentement. Sur la base carrée fut construite une lanterne à deux étages, le premier octogonal, le second hexagonal, chaque partie étant couronnée par un parapet ajouré. La tour ne fut terminée qu'en 1554, lorsque

l'architecte Jacques Le Caron la coiffa d'une couronne impériale semblable à celle du beffroi d'Audenarde. Ce symbole monarchiste faillit être décapité pendant la Révolution. Sauvé de la tourmente révolutionnaire par les édiles qui le couvrirent d'une calotte de plomb, il ne fut pas épargné par les intempéries.

Le conseil municipal, constatant son état d'usure avancé, décida en 1832 de démolir le sommet du beffroi. Les travaux de reconstruction débutèrent le 6 mai 1839 avec la pose de la première pierre par le maire, Maurice Colin, à plus de trente-six mètres de haut. La partie supérieure de la tour, rebâtie à l'identique, fut inaugurée le 1^{er} mai 1844.

Le beffroi fut gravement endommagé au début de la Première Guerre mondiale. Incendié le 6 octobre 1914, après le bombardement de la ville, il s'écroula le 21. L'hôtel de ville et les deux places furent heureusement réédifiés à l'identique, grâce aux matériaux anciens récupérés sur place. Aujourd'hui seul le balcon moins large permet de différencier la façade de l'hôtel de ville reconstruit entre 1924 et 1932. Une réplique du lion a été réinstallée en 1930. Ce qui reste de son prédécesseur, une masse de fonte plus ou moins informe, est exposée dans le hall d'accueil du centre des impôts de palais Saint-Waast. Le lion de 1554 composé de plaques de cuivre martelées, déposé en 1833 lors de la réfection du beffroi, est quant à lui, visible dans le hall du musée. Le carillon de 40 cloches (5 727 kg) a été installé en 1932. il joue

à l'heure : *Iras-tu vir el fet' d'Arras,*

au quart : *do-mi-sol-do,*

à la demie : *Fra diavolo,*

aux trois-quarts : *do-mi-sol-do* (trois fois).

7.4.2.1.3 Description du beffroi

Le beffroi s'élève sur un plan carré, s'allège en devenant octogonal et s'affine encore au deuxième balcon. Il est orné d'une couronne de pierre surmontée d'un lion (portant une girouette De style gothique flamboyant, comme le corps central de l'hôtel de ville, il est orné de pinacles, de fleurons et de crochets. Il est surmonté du lion d'Arras brandissant une hampe agrémentée d'un soleil qui fut ajouté durant le règne de Louis XIV. Cet emblème, qu'il ne faut pas confondre avec le lion des Flandres (noir aux griffes rouges alors que le lion d'Arras est or) a été emprunté aux armes de Baudouin, châtelain d'Arras à la fin du XII^e siècle.

7.4.2.2. Cartes et plans

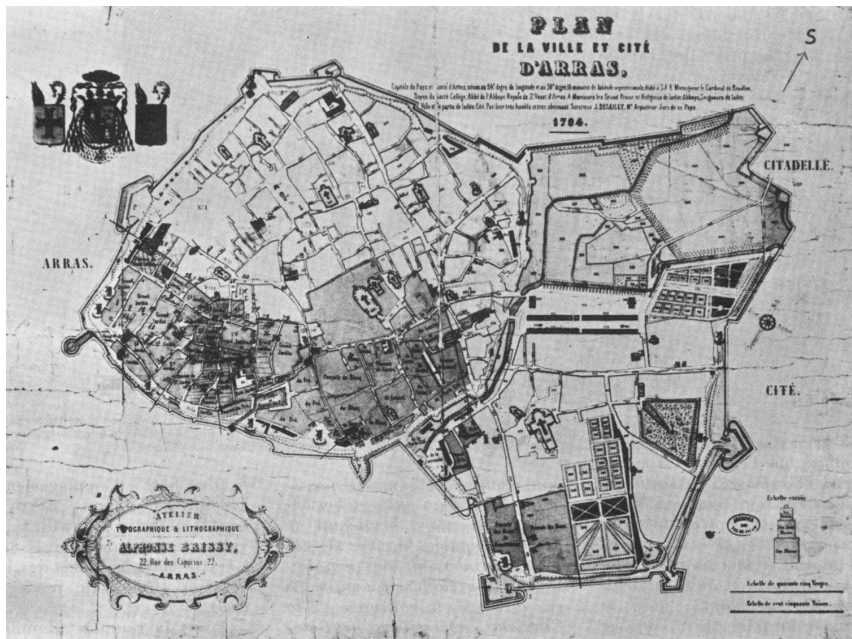


Figure 179 : Plan de la ville et cité d'Arras en 1784.

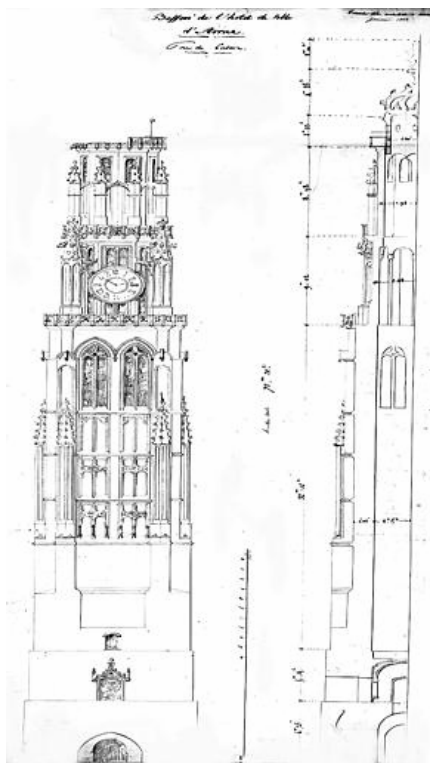


Figure 180 : Beffroi de l'Hôtel de Ville - Elévation et coupe - Gourbeix, Jean - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques)

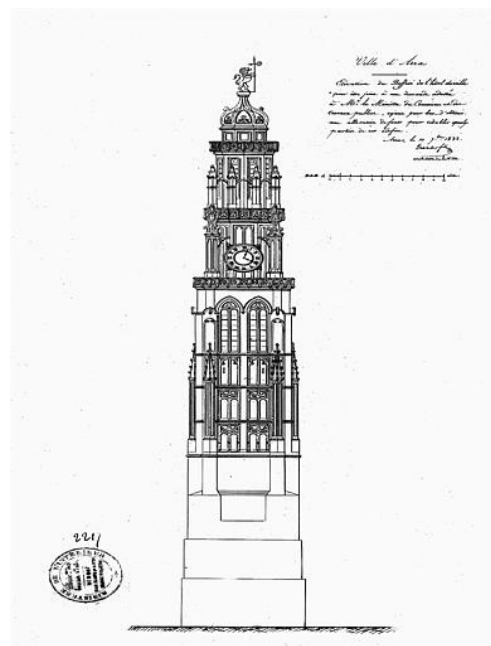


Figure 181 : Beffroi de l'Hôtel de Ville - Elévation - Gourbeix, Jean - Ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine (archives photographiques)

7.4.2.3. Photographies et croquis



Figure 182 : Braun and Hogenberg, Civitates Orbis Terrarum I 13 première édition en latin du volume I en 1572.



Figure 183 : Le beffroi avant 1914



Figure 184 : La Place des héros. Médiathèque du Patrimoine. Villes du Nord, 1900-1925 / Frères Séeberger



Figure 185 : Les ruines de l'hôtel de ville (1914-1918).



Figure 186 : Le beffroi actuel - Photographie personnelle.

7.4.2.4. Compléments

7.4.2.4.1 Blason



7.4.3. Béthune

7.4.3.1. Présentation

7.4.3.1.1 Histoire du beffroi

Il fut considéré comme le plus beau beffroi du Nord. Il domine le centre de la cité.

Il est assez bien conservé et peut donner une idée des constructions municipales au XIV^e siècle.

Le droit de beffroi fut accordé aux Béthunois en 1346 par Eudes de Bourgogne. Une tour de bois fut immédiatement construite par les échevins mais elle s'effondra quelques années plus tard.

Il était alors au centre de la Grand'Place, en face de la halle échevinale, nom donné à l'hôtel de ville au XIV^e siècle .

En 1388, le beffroi actuel fut reconstruit, cette fois en grès de pays. Sa tour fait 33 mètres de haut. Un escalier de 133 marches permet d'y accéder. Sous le passage voûté, libre, est suspendu le Poids public A cette époque, le beffroi était accolé à la vieille halle communale, disparue en 1664 dans un incendie. Elle s'appuyait contre la face ouest de la tour, élargie par des contreforts et on y accédait en passant sous le beffroi par l'arcade est, face à l'Hôtel du Nord, aujourd'hui Crédit du nord.

En 1437, la tour fut surélevée par Jean de Lattre d'un étage flanqué d'échauguettes octogonales sur trois angles.

Dès 1442, les échevins proposèrent à la location le terrain situé autour du beffroi pour que les marchands puissent y construire des échoppes. Mais, par une série d'usurpations, les locataires finirent par s'approprier les parcelles.

En 1503, le beffroi fut surmonté d'un campanile dont la hauteur faisait alors 17 mètres. Il supportait le dragon qui, à l'époque, n'était pas une girouette indiquant le vent.

En 1546, les échevins firent placer dans le beffroi un « accord » de six cloches, premier carillon que Charles Quint compléta avec des cloches en provenance de Thérouanne qu'il détruisit en 1553.

En 1664, la halle aux draps, suite à un incendie, fut en ruine ; elle fut rasée, laissant comme aujourd'hui le beffroi seul au milieu du grand marché.

En 1668, le dragon devint une girouette et indiqua la direction du vent (longueur : 1m77 ; hauteur de la base à la tête 0,90m ; pour les ailes : longueur 0,75m ; hauteur 0,45m).

En 1702, on édifia contre le beffroi la première maison en pierre. Les échevins permirent en vendant les terrains autour du beffroi, d'y construire des maisons appuyées sur celui-ci et l'édifice fut ainsi progressivement encerclé au cours des XVIII^e et XIX^e siècles par une série de constructions hétéroclites.

L'emplacement de ces maisons détruites dans l'incendie de la Grand'Place de 1918, est aujourd'hui matérialisé par le terre-plein qui entoure le beffroi.

En 1773, le carillon est remplacé par 36 nouvelles cloches.

Le 20 mai 1918, une pluie d'obus incendiaires ravagea le centre ville de Béthune. Dans la catastrophe, la Grand'Place fut ruinée à 90% et le beffroi brûla (S.Hamez). La Grand'Place fut détruite à 90%. Le beffroi perdit son campanile.

Depuis, il est isolé au centre de la place. Le couronnement de la tour fut entièrement détruit et son vieux carillon fut perdu mais la maçonnerie résista. Le feu ne put finalement pas venir à bout de la tour communale vieille de plus de six siècles.

Sur la face est, deux niches abritaient des statues de saints aujourd'hui disparues ; nous pouvons encore observer des traces de la bretèche, d'où étaient annoncées les décisions des échevins.

Après la guerre, la reconstruction de la Grand'Place et la restauration de la tour communale donnèrent lieu à de vives polémiques. La Commission des Monuments historiques donna finalement raison à l'architecte de la ville, Degez, et à Paquet, architecte en chef des Monuments historiques, qui préféraient laisser le beffroi isolé au milieu de la place plutôt que d'élever un hôtel de ville au pied de la tour. La flèche, qui s'élève à 58 mètres, fut entièrement restaurée dès 1920 et on installa au sommet du beffroi une copie du dragon Beffy. L'original datait de 1668. Les 36 cloches du carillon installé en 1773 furent remplacées par un nouveau carillon de 38 cloches (2 275 kg) en 1951, aujourd'hui installé au quatrième étage. *La*

Tyrolienne de Guillaume tell jouée toutes les heures est suivie chaque quart d'heure par *Le furet du bois Joly*, *Le P'tit Quinquin* et enfin *Le Pays d'Artois*.

7.4.3.1.2 Description

Le beffroi actuel est une tour en grès de pays, de trente mètres de haut, sans le campanile. Il repose sur quatre pieds à contreforts, solidement assis sur la roche qui forme le promontoire de la vieille ville. Le passage en arcades a toujours été un passage public, libre, dès l'origine. Les contreforts de la face ouest élargissent notablement cette face sur laquelle venait s'appuyer la halle aux draps, en passant sous le beffroi par l'arcade est. A partir du XVIII^e siècle, lorsque l'échevinage vendit à des particuliers le terrain autour du beffroi pour y construire des habitations privées, il le fit avec réserve d'un passage public, en ruelle, entre les maisons situées sur l'actuel terre-plein.

Le contrefort de l'angle nord-est est, à la base, plus important que les deux autres.

L'arcade de la face est surmontée d'une niche gothique qui a abrité une statue, à l'origine.

De même celle qui est située au-dessus de la fenêtre du premier étage. Dans l'angle rentrant formé par la cour de l'escalier et le mur est, les traces de l'existence d'une bretèche à laquelle on accédait par la porte de droite au premier étage dans la tourelle sont encore visibles. Les pierres en corbeaux et les trous de boulins dessinent nettement avec les pierres du faîtage du toit, la forme de cette bretèche. C'est que l'on faisait proclamations et annonces au public. La tourelle de l'angle sud-est contient les 133 marches de l'escalier.

Le premier étage fut probablement la salle de garde. Une cheminée monumentale, en partie restaurée, conserve des traces d'incendie. La voûte est à croisée d'ogives percée d'un trou pour le passage de la corde de la cloche d'alarme. La clef de voûte est ornée d'un agneau passant, probablement symbole des drapiers, qui, en pleine prospérité à l'époque, ont pu construire de leurs deniers la halle aux draps.

L'utilisation de la grande niche du mur ouest est mal connue. A l'appui d'une vue prise après démolition des maisons du XVII^e siècle, en 1919, on peut dire qu'il y avait là une baie donnant sur la halle aux draps et qu'elle a malencontreusement été bouchée en 1920. Peut-être abritait-elle tout simplement une armoire encastrée. L'évier a son écoulement naturel par une gargouille visible à l'extérieur au-dessus de l'arcade sud du rez-de-chaussée. Près de la niche, dans le mur, une saignée entre les pierres non jointives communique avec une sorte de

cheminée secrète qui monte jusqu'au dernier étage à l'intérieur de ce mur et descend jusqu'à la petite porte extérieure de la face ouest. Cette porte autrefois devait communiquer avec l'intérieur de la halle aux draps. L'utilité de cette cheminée reste une énigme, à moins d'y voir une communication secrète entre le bas de et l'étage supérieur, sans moyen d'obstruction par les étages intermédiaires. On pouvait y passer des vivres ou communiquer par la voix.

Les faces nord et sud du second étage étaient percées chacune de deux baies en ogive, tandis que les baies du côté est et l'unique baie de la face occidentale étaient en plein cintre. La salle du deuxième étage, également voûtée, est ornée d'une large cheminée et de bancs de pierre aménagés dans les profondes embrasures des trois fenêtres. Elle servit sans doute de loge pour les guetteurs.

Le deuxième étage offre une seconde grande salle à cheminée monumentale. Trois petites fenêtres ouvrent sur les faces est, sud et ouest, ménagées au fond d'ébrasements meublés de bancs de pierre. Les menuiseries seront refaites comme à l'origine. Il semble que la couverture de cette salle ait été un plafond de bois, comme le laisse supposer l'existence de corbeaux de pierre encore en place. Les arcs dans les murs sud et ouest sont des arcs de décharge, destinés à consolider les murs.

Cette salle pouvait être à l'origine le logis du veilleur. Un plafond de bois fut refait par la suite.

Le troisième étage est celui des poids de l'horloge, ancienne salle des carillons et des abat-son. Cet étage a subi de grandes modifications, plancher de béton ainsi que le plafond.

On voit nettement, actuellement les fausses trompes ou amorces de tourelles en encorbellement du haut de la tour.

Ces planchers de bétons sont destinés à resserrer l'édifice sur lui-même, à consolider le haut de la tour qui a subi de graves dommages en 1917.

Le quatrième étage est celui de l'horloge et du carillon, avec son clavier de jeux.

L'horloge restaurée, ne semble pas de facture moderne, même si les moteurs électriques incorporés le laissent supposer. Ils ne servent, en fait qu'à remonter mécaniquement les poids, et non au fonctionnement propre du mouvement d'horlogerie qui fonctionne comme toutes les horloges à poids. Le quatrième étage était occupé par une tourelle renfermant l'escalier.

Percée d'une large fenêtre à meneaux, la salle du premier étage est surmontée d'une voûte dont la clé est ornée d'un agneau, symbole des drapiers. Cette salle, où se réunissaient les échevins, communiquait avec une bretèche d'où étaient faites les acclamations et les annonces au public. Un certain nombre de traces en dessinent encore nettement la forme dans l'angle rentrant formé par la tourelle et le mur est.

Du quatrième étage, qui contient l'horloge, on pouvait accéder au chemin de ronde, au terme d'une ascension de 144 marches.

Par une échelle de meunier, les plus intrépides accèderont à la terrasse supérieure qui court autour du campanile. On y découvre de là-haut le panorama de toute la région, des collines de l'Artois, au sud, à la plaine de Flandre au nord, avec la ville au pied du beffroi, dont on distingue nettement l'ancien tracé des rues resté intact, malgré l'élargissement des voies. Le paysage de la Grand'Place laisse apparaître ses dessins. La bouche des cheminées des deux premiers étages est le parapet nord. Autrefois les eaux de pluie tombaient au sol par les gargouilles des tourelles. Le dragon qui surmonte la flèche de dix-sept mètres plus haut a une longueur de 1,77 mètres. Conforme à ses prédécesseurs, qui avaient une envergure d'ailes de 0,76 mètre et pesaient 33 kilos, il est doré à l'or fin.

En 1789, on a voulu le remplacer par un coq gaulois, puis par un bonnet phrygien, mais il a très tôt repris sa place.

7.4.3.2. Médiation du beffroi

L'office de tourisme propose toute l'année des visites guidées gratuites du beffroi le samedi à 15h et le dimanche à 11h et en semaine sur rendez-vous.

Récupération muséale : le beffroi sera au cours des années à venir meublé selon l'époque de sa construction ou des époques successives, enrichi de documents relatifs à son histoire d'armes anciennes, et d'autres souvenirs authentiques.

Beffroi typique : le Larousse l'a pris comme illustration du mot beffroi dans une ancienne édition.

Journées du patrimoine 2002

Grand'Place

Dans une ville très touchée par les destructions de la première guerre mondiale, le beffroi porte les traces des grands évènements qui ont marqué la ville.

visite libre - Accès au chemin de ronde qui offre un panorama original sur le bassin minier et les collines de l'Artois.

Renseignements : 03 21 02 63 28

Horaires le samedi : Intérieurs : 15h-18h

Horaires le dimanche : Intérieurs : 15h-18h

Tarifs : Gratuit

7.4.3.3. Photographies et croquis



Figure 187 : Source : BNF, auteur non identifié.



Figure 188 : Source : BNF - Grande place et beffroi de Bethune, JA Chauvet, 1847.

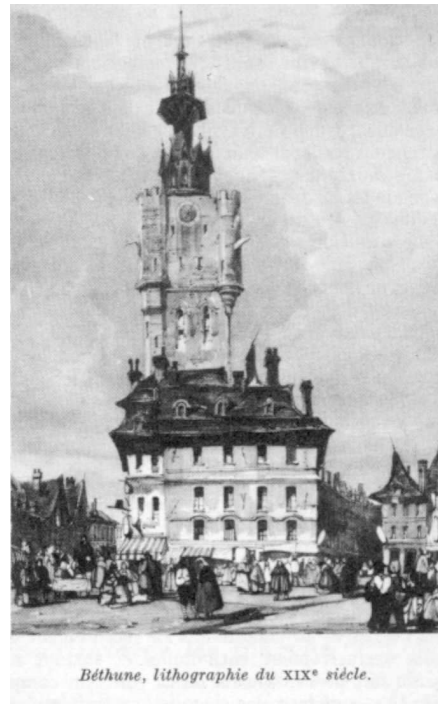


Figure 189 : Source:Guide le Flandre et Artois mystérieux, Claude Malbranke, Les guides noirs, Tchou,1969.



Figure 190 : Le beffroi actuel, photographie personnelle.



Figure 191 : Le beffroi actuel, photographie personnelle.

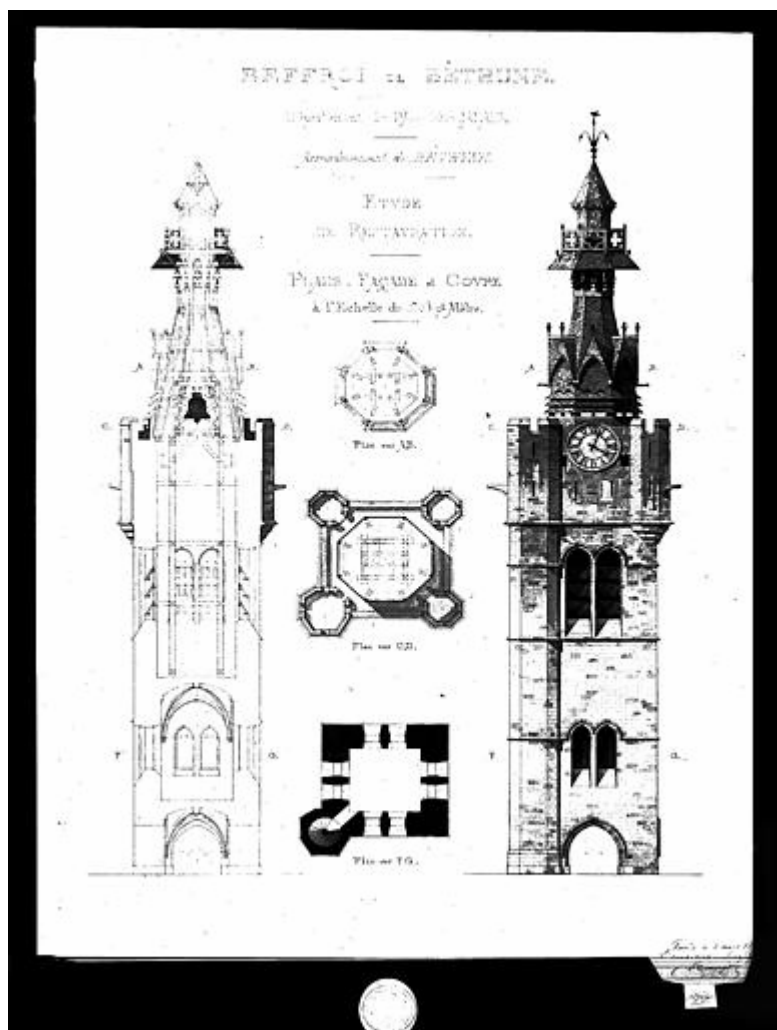


Figure 192 : Etude de restauration : Plans, élévation et coupe. Danjoy, Edouard - Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.



Figure 193 : La girouette du beffroi de Béthune. (Photo: Stéphane Compoin)

7.4.4. Boulogne sur Mer

7.4.4.1. Photographies et croquis

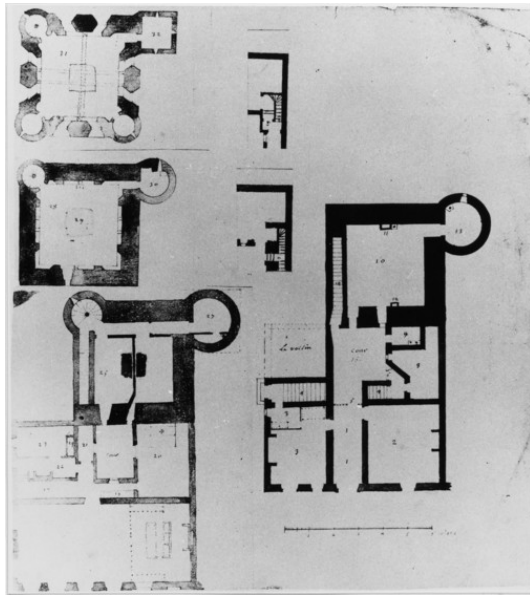


Figure 194 : Plan des étages vers 1730-1734, dessinés par Etienne Martinet pour la construction de 1720. Source: Mérimée IA00059444.

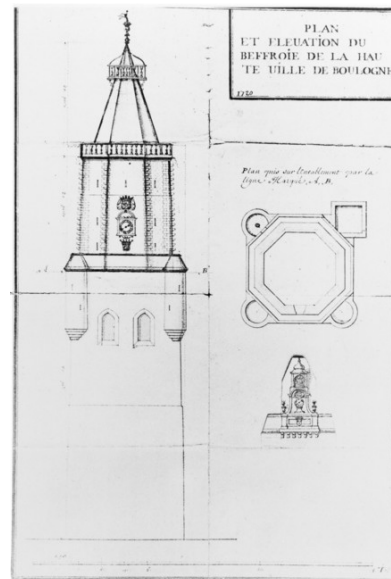


Figure 195 : Plan et élévation datés de 1720. Source: Mérimée IA00059444.



Figure 196 : Le beffroi avant 1720, restitution de Camille Enlart, B.M. Boulogne sur Mer. Source: Mérimée IA00059444.

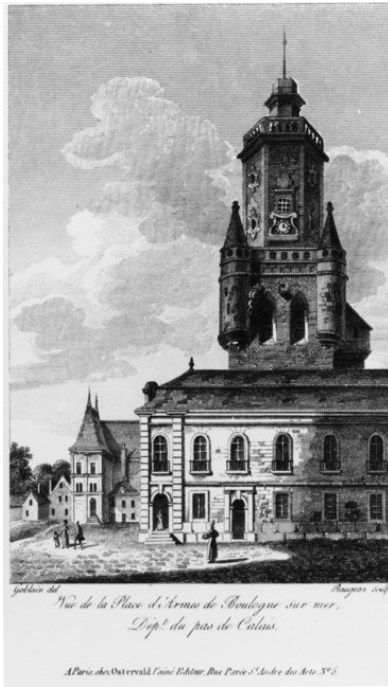


Figure 197 : Le beffroi et l'hôtel de ville, avant 1847. Source: Mérimée IA00059444.



Figure 198 : Le beffroi vers 1860, dessin de Stubbs. Source: Mérimée IA00059444.



Figure 199 : Le beffroi vers 1870, dessin de V.J. Vaillant. Source: Mérimée IA00059444.



Figure 200 : Le beffroi vers 1900, carte postale.
Source: Mérimée IA00059444.



Figure 201 : Le beffroi : base en cours de dégagement, carte postale. Source: Mérimée IA00059444.

7.4.5. Calais

7.4.5.1. Présentation

Le beffroi et l'hôtel de ville de Calais, qui se dressent dans un vide urbain, marquent le lien entre le Calais historique, au nord, et le quartier ouvrier de Saint-Pierre, au sud, deux anciennes communes qui choisirent de fusionner en 1885.

Devant la façade de l'hôtel de ville, le *Monument des Bourgeois de Calais*, réalisé en 1895 par Rodin, rappelle le sacrifice de ces six hommes qui, pour sauver la population assiégée, décidèrent de se livrer au roi d'Angleterre Edouard III. La ville demeura anglaise de 1347 à 1558.

Au moment de la fusion, Calais possédait déjà un beffroi. Situé sur la place d'armes, il servit de maison commune jusqu'à l'édification, en 1740, de l'hôtel de ville, transformé en musée municipal après la fusion : les conseillers municipaux choisirent en effet de siéger provisoirement dans l'ancienne mairie de Saint-Pierre.

Les quatre étages de la base carrée de la tour dataient vraisemblablement du XVe siècle. Les fenêtres très hautes et très étroites ainsi que la décoration tout en verticalité ont été directement influencées par le style perpendiculaire, dernière phase du gothique anglais. En 1609, le beffroi fut surmonté d'une flèche-lanterne de forme octogonale. Le vieil hôtel de ville de Calais-centre et son beffroi ont été anéantis, ainsi qu'une grande partie du Vieux Calais, par les bombes allemandes le 26 mai 1940. Ils ne furent malheureusement pas reconstruits.

L'édification d'un hôtel de ville central, destiné à symboliser l'union des deux communes, fut envisagée dès 1888, trois ans après la fusion de Calais et de Saint-Pierre. Le concours fut remporté par les architectes Decroix et Daullet, mais l'état des finances communales ne permit pas de concrétiser le projet à court terme. La décision ne fut prise que le 22 juin 1906, mais le projet définitif, confié entre temps à Louis Debrouwer, ne fut présenté que trois ans plus tard. Les travaux, entrepris en 1911, ne se terminèrent qu'en 1923, à cause de la Première Guerre mondiale. Le nouvel hôtel de ville fut finalement inauguré le 1^{er} avril 1925, soit quarante ans après la fusion de Calais et Saint-Pierre.

L'hôtel de ville est de style néo-renaissance flamande. Debrouwer, abandonnant la coûteuse pierre de taille du projet précédent, choisit d'utiliser le béton armé, ce qui permit de réaliser d'importantes économies au profit de la décoration.

Le beffroi, haut de 72 mètres, est relié au corps du bâtiment par une arche. La tour, très élancée, est surmontée de mâchicoulis cantonnés de quatre échauguettes carrées très décorées.

La haute flèche couverte d'ardoises est surmontée d'une girouette en forme de dragon. Les cadrans de l'horloge, enfin, sont encadrés par des piliers écaillés surmontés de chapiteaux corinthiens et soutenus par des consoles sculptées en forme de tête de lion. Sur chaque face, une statue dorée rappelle les guetteurs d'autrefois.

Un carillon électrique, dépourvu de cloches, installé en 1961, rejoue chaque heure les notes de la ronde *Gentille Annette*, vieil air tiré de l'opéra comique *Le Petit Chaperon rouge de Boieldieu*, jadis entonné par le carillon du beffroi de Vieux Calais.

7.4.5.2. Médiation

Le beffroi de Calais ne se visite pas.

7.4.5.3. Cartes

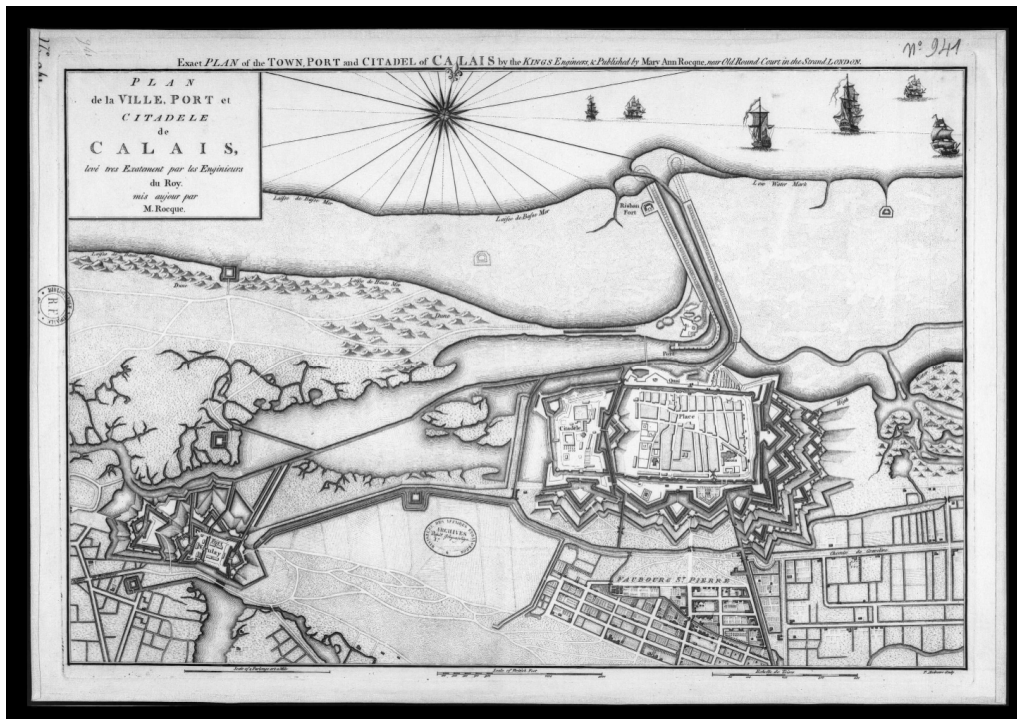


Figure 202 : Source : BNF - Rocque, Mary Ann, Plan de la ville, port et citadelle de Calais, levé tres exatement par les Ingenieurs du Roy. / mis au jour par M. Rocque

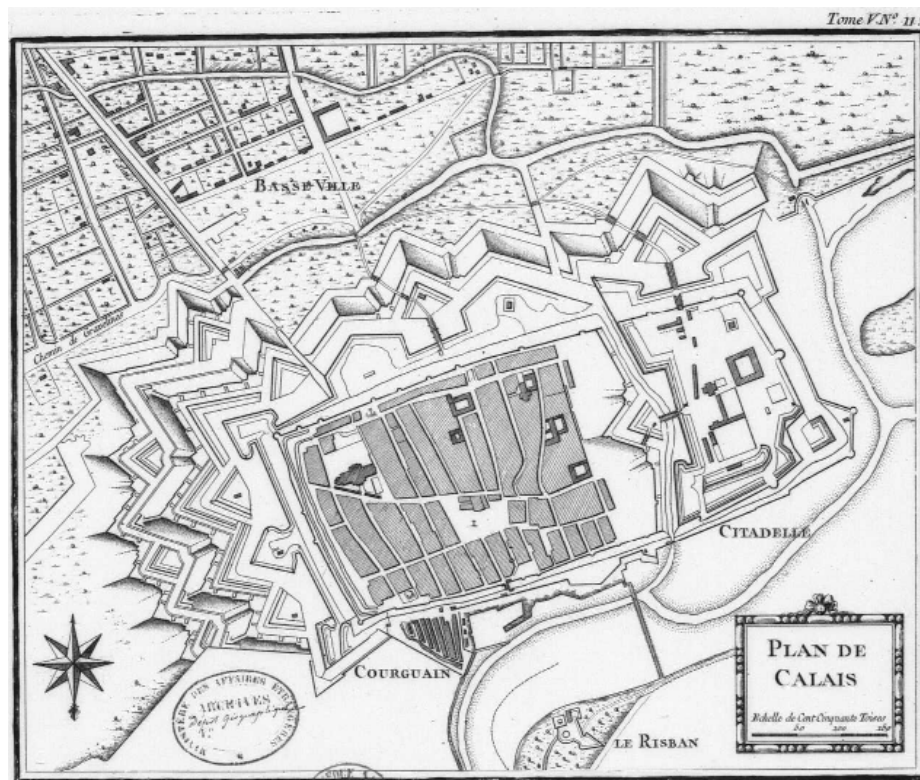


Figure 203 : Source : BNF - Bellin, Jacques-Nicolas (1703-1772), Plan de Calais (1764).

7.4.5.4. Photographies et croquis



Figure 204 : Source : BNF - Goblain, Antoine-Louis (1779-18..), La place d'Armes à Calais (Pas-de-Calais), début 19e siècle.



Figure 205 : Source : BNF - Wagnet, Louis (18..?-18..? ; dessinateur) Calais, Hôtel de Ville, 19^e siècle



Figure 206 : Hôtel de ville et beffroi actuels.



Figure 207 : Les bourgeois de Calais.



Figure 208 : Détail. (Photo: Stéphane Compoint)



Figure 209 : La flèche du beffroi (Photo: Stéphane Compoint)

7.4.5.5. Compléments

7.4.5.5.1 Blason



7.5. Département de la Seine Maritime

7.5.1. Rouen

7.5.1.1. Description

Le beffroi actuel semble devoir sa reconstruction à l'horloge. Il est édifié à l'emplacement de son prédécesseur. L'existence d'un premier beffroi fut toutefois niée par H. Loriguet (Bibliothécaire de la ville de Rouen). Pour appuyer son propos, il exposa le raisonnement suivant : la place naturelle de deux cloches communales est le beffroi. Or, celles de Rouen étaient abritées à l'époque dans la Tour Saint-Romain. Ce qui selon lui, remettait en cause l'existence même d'un premier beffroi. Georges Dubosc a contre-argumenté ces propos dans une étude, publiée en juillet 1914 (« le Beffroi de Rouen avant la Harelle »). Se référant à une série de documents officiels (délibération d'échevins, lettres de Charles VI, pièces communales, etc.), il démontre qu'il existait antérieurement à la révolte de la Harelle, « dans le voisinage de la porte massacre et de la rue du Comte Leicester, un ténement de maisons, appelée le « ténement de la *Cache-Ribaud* ». Cette désignation de *la Cache-Ribaud* ne peut se référer qu'à la cloche communale, et celle-ci ne pouvait être placée que dans un beffroi, dépendant de la mairie de Rouen. Quant à la *Rouvel*, les lettres royales de 1387 à 1390 attestent son emplacement « au lieu dit de Massacre » et certainement bien avant cette période.

Un autre fait vient appuyer l'existence d'un beffroi primitif : la fameuse émeute de la Harelle, le 25 février 1382. L'étranglement économique pratiqué par les oncles du jeune Charles VI (alors âgé de 13 ans à peine !) avait engendré le mécontentement général. C'est alors que des rouennais s'emparèrent du beffroi pour y sonner le tocsin et donner ainsi le signal de l'émeute. Alerté, le roi accourut avec des forces imposantes. Passant par la brèche faite à la porte Martainville, qui avait été renversée, les émissaires royaux se rendirent au beffroi.

Une épouvantable répression s'ensuivit. Charles VI décida de punir la ville en ordonnant la destruction du Beffroi et en confisquant la Rouvel. Cette peine, exemplaire, était infligée aux communes rebelles de l'époque. Le pouvoir royal ruinait par cette sanction le symbole de la puissance communale.

Rouen ne pouvait rester sans beffroi et il est vraisemblable que le projet de construction d'une horloge publique soit doublement intéressé. D'une part, il asseyait le prestige de Rouen et d'autre part, il permettait la reconstruction du beffroi, dans lequel serait installée l'horloge. Prétexte ou pas, les rouennais obtinrent gain de cause. En fait, peu de temps s'écoula entre ces

événements : le Roi accorda son pardon à tous les habitants le 5 avril 1382, veille de Pâques, sur les prières du Clergé. En un mois, il fut donc impossible de mener à terme les travaux de démolition. C'est pourquoi, la thèse d'une reconstruction sur les fondations du beffroi précédent est pertinente. (Bas de page : celle-ci est défendue par divers spécialistes : G. Dubosc *Par ci, Par là*, F. Bouquet *Rouen aux principales époques de son histoire*). Il est fort probable que l'ancienne tour servit de fondation au nouveau beffroi. « Nous pensons que les premières assises de l'ancien beffroi, à l'intérieur jusqu'à hauteur de l'arcade actuelle, ont été conservées dans le nouveau beffroi, tant l'aspect des pierres est différent de celles qui forment le périmètre extérieur de la tour. » (f. Bouquet cité ci-dessus) Il faut également prendre en compte la situation financière – plus que précaire- des rouennais lors de la reconstruction du beffroi. Elle explique l'austérité du monument. Il fut en effet décidé que le beffroi « tant de machonnerie que de charpenterie, serait fait à thace et à rabez ». Ruinés, les rouennais récupérèrent un maximum de matériaux de l'ancien édifice communal et commencèrent les travaux. Ce « sauvetage » dura plusieurs mois car la Ville n'acheta les pierres que le 11 août 1382 ;600 tonnes de pierres moyennant un franc les trois tonneaux ! C'est manifestement à cette date que le travail de reconstruction a vraiment commencé. D'ailleurs, pour éviter les pertes de temps, il est déclaré que les maçons « n'auraient par jour que deux heures, c'est assavoir : demie heure à déjeuner, une à disner et demie heure à ressie », sous peine de prison. Le piteux état financier fera durer les travaux jusqu'en 1398, soit neuf ans !

Ces circonstances expliquent peut-être ce que G. Dubosc appelait « l'énigme du beffroi » ;à savoir, l'absence de rez-de-chaussée. Il n'existe en effet, aucune entrée permettant ou ayant permis d'accéder à un rez-de-chaussée. Le beffroi municipal possède généralement une salle pouvant servir à une prison, un magasin d'armes ou encore à une salle de réunion pour les échevins. Il remplace en quelque sorte le « donjon ». Celui de Rouen semble n'avoir jamais possédé de rez-de-chaussée. Le sondage effectué dans le dallage du premier étage, n'a révélé qu'une masse compacte.

Cette maçonnerie pleine est apparemment un vestige de l'ancienne enceinte. Selon Richard (l'archiviste de la ville de 1841 à 1848), le beffroi serait situé à la place même de la tour de la porte Massacre. Ce qui signifierait que cette masse soit le fondement de cette tour.

La seule entrée du beffroi semble être une porte donnant accès à un escalier en vis qui se trouve dans la courette intérieure. Les échevins y firent placer une plaque commémorative en

cuivre qui rappelle la date du commencement et la fin de construction du Beffroi. Ce fait amène à penser que cette porte était considérée comme l'entrée officielle.

7.5.1.2. Photographies et croquis



Figure 210 : Le beffroi de Rouen et le Gros Horloge. Photographie personnelle.

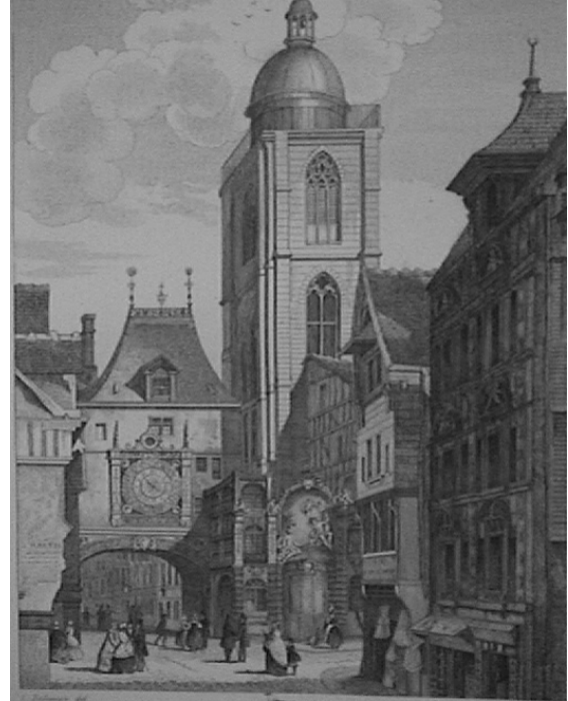


Figure 211 : Le Gros Horloge, la fontaine et le beffroi

7.6. Département de la Somme

7.6.1. Abbeville

7.6.1.1. Histoire

Le premier beffroi a été édifié sur la Place du marché au blé, à côté de l'église Saint-Georges. Ce n'est pas un édifice important et en 1209, après avoir obtenu l'autorisation du comte Jean, une nouvelle tour communale est élevée près de l'église Saint-André. Au cours de son histoire le beffroi a été entouré de plusieurs bâtiments destinés au fonctionnement des institutions communales (chapelle, bretèche, halle aux draps, grange...) : aujourd'hui seule la trésorerie, bâtie en style gothique au milieu du XV^e et conservant les archives et les titres de la ville, subsiste. C'est désormais l'entrée du musée Boucher-de-Perthes.

Touché par les bombardements allemands du 20 mai 1940, le beffroi connaît des travaux de restauration dirigés par l'architecte François Vasselle entre 1984 et 1986, et plus particulièrement de la charpente, reprenant la forme du bâtiment d'avant le XIX^e siècle.

7.6.1.2. Description

Bâti en grès, le beffroi d'Abbeville est une austère tour carrée de 33 mètres de haut s'assimilant à un donjon seigneurial.

Sur le mur à l'entrée du beffroi est placé un relief de bronze sculpté en 1887 et représentant le marin abbevillois Enguerrand Ringois : celui-ci suspecté d'insurrection et de pillages sur les côtes anglaises est emprisonné en 1368, il refuse alors de reconnaître le roi Edouard III d'Angleterre comme suzerain et préfère mourir précipité du haut des falaises de Douvres.

D'autres éléments sont remarquables : sur la face ouest une horloge solaire est visible ; deux gargouilles ornent le parapet de la plate-forme sommitale, le clocher composé d'ardoises reprenant le style médiéval. La girouette représente le comte de Ponthieu, Guillaume Talvas, à cheval. Celui-ci accorda en 1130 aux bourgeois d'Abbeville le droit de se constituer en commune.

A l'intérieur, le beffroi comporte quatre niveaux. Le rez-de-chaussée loge deux cachots, les deux premiers étages abritent une partie des collections du musée. Le troisième étage (appelé aussi salle haute), qui servait de prison ou de salle de repos pour les hommes d'armes comporte de curieux graffitis datant des XV^e et XVI^e siècles. Le couronnement se divise en

deux niveaux ; le premier conserve deux cloches tandis que le second comprend une loge offrant un magnifique panorama sur la ville.

7.6.1.3. Photographies et croquis



Figure 212 : Le beffroi d'Abbeville

7.6.2. Amiens

7.6.2.1. Présentation

7.6.2.1.1 Histoire de la ville

Le mouvement communal se mit en place en 1114. Les bourgeois furent rapidement soutenus par l'évêque Geoffroy et le chapitre ainsi que par le roi de France, Louis VI le Gros, qui intervint militairement.

La naissance de la commune se fit difficilement puisque le vicomte, retranché dans son castillon de la ville, ne se rendit qu'en 1117.

En 1185, Philippe Auguste accorda aux bourgeois leur charte communale. Cette charte, garante des libertés communales, donna une nouvelle définition des droits de la commune. La charte était accompagnée de ses attributs ; à savoir les clés des portes de la ville, le sceau et l'autorisation de construire un beffroi. Il est fort probable qu'une première charte fut rédigée dès 1117 mais il n'en reste aucune trace.

Le terme de commune inclut l'union d'une population sur un territoire donné, généralement ceint de remparts et géré par ses organes de gouvernement propre.

L'organisation du groupe détenteur du pouvoir communal fut à peu près semblable dans toutes les villes. A la tête de la ville s'installa le Mayeur (ou maïeur), ancêtre du maire actuel. Il fut élu par un collège d'échevins, élus eux-mêmes par les riches bourgeois de la ville. Ces échevins furent 24 à Amiens à partir du XIII^e siècle. Ce groupe d'hommes géra les problèmes de la cité. Ils tinrent en main la puissance publique, qu'elle fut d'ordre judiciaire, administrative, fiscale ou militaire. A Amiens, le roi conserva le jugement de l'assassinat et du rapt⁵³¹. Il pouvait limiter les libertés de la cité si celle-ci ne respectait pas sa fidélité à la royauté.

Amiens conserva très longtemps l'ensemble de ses libertés communales. Ce n'est qu'à l'extrême fin du XVI^e siècle qu'elle perdit en grande partie son indépendance.

7.6.2.1.2 Histoire du beffroi.

⁵³¹ Cf. « Histoire d'Amiens », cité note (9), p.62.

Il est probable que le premier beffroi ait été construit dès 1117, année où la commune prit corps et où le roi décida de faire raser le castillon, symbole du pouvoir comtal. Ce beffroi symbolisa aux yeux de tous, habitants de la ville et étrangers, la puissance et l'indépendance de la cité, le nouveau pouvoir commercial. Il fut construit sur l'emplacement du castillon peut être même directement sur l'une des anciennes tours mais cela reste à prouver.

Nous savons que le beffroi fut à l'origine du quartier mais il semble n'y avoir aucune représentation du premier beffroi de la ville d'Amiens. On sait qu'en 1406, il devait être reconstruit. On dit généralement qu'il venait d'être détruit par un incendie, d'autres pensent qu'il tombait en ruine⁵³².

Sa reconstruction est, elle, un fait avéré. Ce fut l'entrepreneur Hue Poulette⁵³³ qui se chargea de la maçonnerie. Le travail semble avoir duré de 1406 à 1410. La large base, un quadrilatère en pierre de taille, est encore en place aujourd'hui. La base fut couronnée d'une galerie enserrant une plate forme et cantonnée de quatre tourelles en encorbellement. Ce cube fut coiffé d'une haute charpente en bois et recouvert d'ardoise ou de plomb et percé de plusieurs lucarnes sur trois niveaux. Dans sa partie supérieure se trouvait la loge du guetteur.

La physionomie de ce beffroi était largement défensive, un mélange de donjon et de clocher. Nous connaissons ce beffroi du XV^e siècle grâce à deux représentations. La première se trouve dans la cathédrale. Le pourtour du chœur y est décoré de hauts reliefs en pierre polychrome placés en 1490. du côté sud, on peut découvrir la vie de Saint Firmin. Dans le second « tableau », on aperçoit le beffroi. Le deuxième est un des tableaux de la série des « Puits Notre Dame ». Parmi ces tableaux dont une dizaine sont conservés au musée de Picardie, l'un s'appelle « la Vierge au Palmier » réalisé par Maître d'Amiens en 1520. dans le fond de la représentation, on trouve Amiens et son beffroi.

Le beffroi était coiffé en son faite d'un bonnet de mayeur ou d'échevin, signe de la puissance municipale⁵³⁴. La première statue de la Vierge installée sur l'un des angles de l'édifice datait de 1409. Elle fut détruite à la Révolution et une nouvelle la remplaça au XIX^e siècle⁵³⁵. A la fin du XIV^e siècle, on installa une horloge.

⁵³² « Manuscrit de Pagès, marchand d'Amiens », écrit fin XVII^e siècle, mis en ordre et publié en 1856 par Louis Douchet, 5 tomes. Cf. Tome II, p.43.

⁵³³ Cf « Notre Picardie ». N°8, fev. 1907, p.122, cité arch. Comm. BB1.

⁵³⁴ Cf Pagès, cité note (1), tome II, p.50.

⁵³⁵ Statue attribuée au sculpteur Ramboue, Cf « Notre Picardie », N°8, fev. 1907, p.122.

En 1562, un incendie brûla la partie supérieure du beffroi, une charpente en forme de pyramide incurvée qui couvrait l'édifice. On le remplaça par une pyramide aux arêtes rectilignes. La maçonnerie fut conservée. La base du bâtiment servant de prison communale, il fallut pendant l'incendie faire sortir les prisonniers. En ces temps tourmentés de guerre de religions, il semblerait que les catholiques furent évacués et que les protestants ne purent sortir de la prison en flammes. Il fallait donc une nouvelle fois reconstruire. Un contrat fut passé chez notaire en 1574 entre le mayeur et les échevins d'une part et Hector Quignon, d'autre part, marchand demeurant à Monchi-au-bois. Ce marchand, charpentier, devait s'occuper de la reconstruction de la superstructure en bois du bâtiment.

« ...faire établir au beffroy d'icelle-ville, en la haute de six vingt pieds depuis la gallerie jusques à la maçonnerie d'iceluy beffroy jusques et compris l'échangette, qui sera assise au sommet d'iceluy comble, pour en icelle faire le guêt..., pareillement l'établissement et construction du beffroy volant⁵³⁶ de bois pour y pendre les cloches de l'effroy et autres servant au public... ».

La balustrade fut transformée dans le style flamboyant de l'époque. C'est également à cette époque que le beffroi fut agrémenté de quatre cloches.

Le sort s'acharnant sur le beffroi, un nouvel incendie ravagea la partie supérieure en 1742. La ville ne pouvait, en cette époque peu florissante à Amiens, dépenser trop pour la reconstruction. La bibliothèque municipale conserve la série de projets proposés entre 1747 et 1750 par divers architectes parisiens et amiénois de l'époque.

Le plan finalement accepté fut celui de l'architecte Pierre Louis Beffara⁵³⁷. Son plan reprenait celui d'un architecte du nom de Le Franc d'Etrechy, architecte du roi, mais en plus simple et moins haut. Ce côté économique lui permit de gagner le marché.

La base du XV^e siècle fut couronnée d'une nouvelle balustrade.

On construisit dessus un campanile en pierre cantonné de quatre « demi-volutes » et percé sur ses quatre pans d'abat-son. Le tout fut coiffé d'un dôme en charpente de bois, dans lequel fut réaménagée la logette du guetteur. Ce dôme, de style jésuite, était recouvert de cuivre. Au sommet, la statue d'une Renommée servait de girouette.

⁵³⁶ Marché cité Cf Pagès, cité note (1), tome II, p.45-48.

La « cheminée » intérieure fut maçonnée de voûtes percées d'un oculus pour supporter le campanile et permettre le passage de la cloche Marie-Firmine. (11 tonnes, 2m40 environ de diamètre).

Les travaux furent terminés en 1753. on installa seulement deux cloches. L'une servait de sonnerie à la nouvelle horloge au mécanisme très évolué. La seconde était un bourdon énorme au nom de « Marie Firmine ». Cette cloche remplaçait à elle seule les précédentes, elle prévenait ou réunissait. Sur l'un des côtés de la base du beffroi un tracé en peint un méridien. Il disparut assez rapidement. Au début du XIX^e siècle, on le remplaça par un cadran solaire encore visible aujourd'hui.

En avril 1754, Mauvoisin exécuta une horloge.

La physionomie de ce beffroi est celle que nous lui connaissons aujourd'hui. Il fut cependant largement restauré au cours du XX^e siècle. Par arrêté du 7 août 1926, le beffroi fut inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques.

En mai 1940, la charpente du beffroi fut à nouveau détruite par le feu, suite à un bombardement. La superstructure s'effondre, emportant girouette et cloches dont la fameuse Marie-Firmine. Ses restes sont aujourd'hui dans les jardins du Musée d'Art Local d'Amiens.

Le beffroi fut trois fois détruit et trois fois il fut relevé. Les Amiénois durent attendre 3 ans en 1406 pour voir leur beffroi entièrement rebâti, 12 ans en 1562, 11 ans en 1742 et 50 ans en 1940. De la fin 1969 à la fin 1977, une première campagne de réfection fut entreprise, au cours de laquelle, la base fut remise en état. En janvier 1987, on élaborait un projet de restauration visant à reconstituer le dôme détruit en 1940. le 18 février 1989, Monsieur Lamps, maire de la ville d'Amiens, glissait à l'intérieur du cylindre rituel le parchemin marquant le lancement des travaux. La première pierre symbolique de la reconstitution complète du beffroi a été encastrée dans le mur de la cuisine, sous l'appui de fenêtre. Et le 24 juin 1990, Monsieur de Robien, député-maire, glissait à son tour le parchemin proclamant la fin des travaux dans la boule située au pied de la statue de la Renommée.

Les travaux, réalisés en deux tranches, ont coûté environ sept millions et demi de francs, la Ville d'Amiens participant à la dépense à la hauteur de 20%, le Département de la Somme de

⁵³⁷ Beffara Pierre-Louis (1716-1776), architecte, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées en 1744 à Amiens, muté à Metz en 1757.

40% et l'Etat de 40%. La maîtrise d'ouvrage était assurée par la Ville d'Amiens, Département Culture (chef de projet Jean-Pierre Marcos) et service de conduite d'opérations (Christian Dargent et Jean-Claude Fiquet), la maîtrise d'œuvre étant confiée à François Vasselle, architecte DPLG. Le travail de la pierre de taille a été effectué par l'entreprise Charpentier P.M (Abbeville), la pose de la charpente et de la couverture par les entreprises Bourgeois (Lyon), la réfection de l'horlogerie par la maison Bodet (Roubaix). Le contrôle technique était assuré par le bureau Socotec (Amiens). La réplique de la statue de la Renommée a été réalisée par Philippe Prieur (Compiègne).

7.6.2.1.3 Organisation intérieure

Le beffroi garde donc sa base médiévale. Elle se compose de trois niveaux intérieurs de plans pratiquement semblables. A chaque niveau on retrouve des petites cellules distribuées autour d'une salle principale de plan carré à angles abattus. Ces salles centrales sont percées d'un large orifice rond en leur centre afin d'y installer un monte charge, surtout utilisé pour les cloches. Les cellules étaient plus ou moins bien situées selon leur ouverture au nord ou au sud. Elles portaient toutes un nom différent, la prison d'Angleterre, d'Artois, de Flandres, la cellule des Australiens, où figure un petit bas-relief représentant les armoiries de l'Australie. Amiens, située pendant la première guerre mondiale en arrière du front, était une ville de permission et certains soldats australiens arrêtés pour ivresse sur la voie publique ou tapage nocturne y été incarcérés. De nombreux autres graffitis gravés dans la pierre sont encore visibles aujourd'hui. Le rez-de-chaussée conserve la cuisine du chépier (le gardien du beffroi), avec une cheminée et un plafond voûté. Au premier étage on peut découvrir deux belles salles également voûtées d'ogives. L'une servait de salle de réunion pour les échevins qui y jugeaient souvent les criminels. Elle fut pour cette raison fréquemment appelée le tribunal, voire la « chapelle » dans certains écrits. L'autre salle était peut-être une salle de question voire de torture.

Les murs de ces salles sont couverts sur certains endroits par des graffitis plus ou moins anciens. On pourrait passer un long moment à les relever. Ils représentent une partie de l'histoire du lieu.

Un escalier à vis dessert les étages ainsi que la plate-forme et sa balustrade du troisième étage d'où l'on a une très belle vue sur la ville. La montée dans le campanile est plus périlleuse. Des

escaliers en bois ont été solidement fixés au cours des travaux de 1989-1990 mais les normes de sécurité ne permettent pas un accès au public.

Le beffroi conserve donc son aspect ancien. D'après Messieurs Vasselle et Estienne⁵³⁸, les plans au sol et les niveaux ont changé entre le XV^e et le XVIII^e siècle. Il existait à l'origine quatre niveaux puis des transformations ont limité l'organisation intérieure à trois niveaux tout en gardant certaines pièces des quatre niveaux antérieurs. Il est vrai que l'organisation actuelle des pièces et leur distribution semble vérifier cette thèse, notamment des pièces en demi-étage auxquelles on accède par des morceaux d'escaliers ou d'échelles. Il faut savoir également que le beffroi possède deux caves.

7.6.2.2. Charte communale

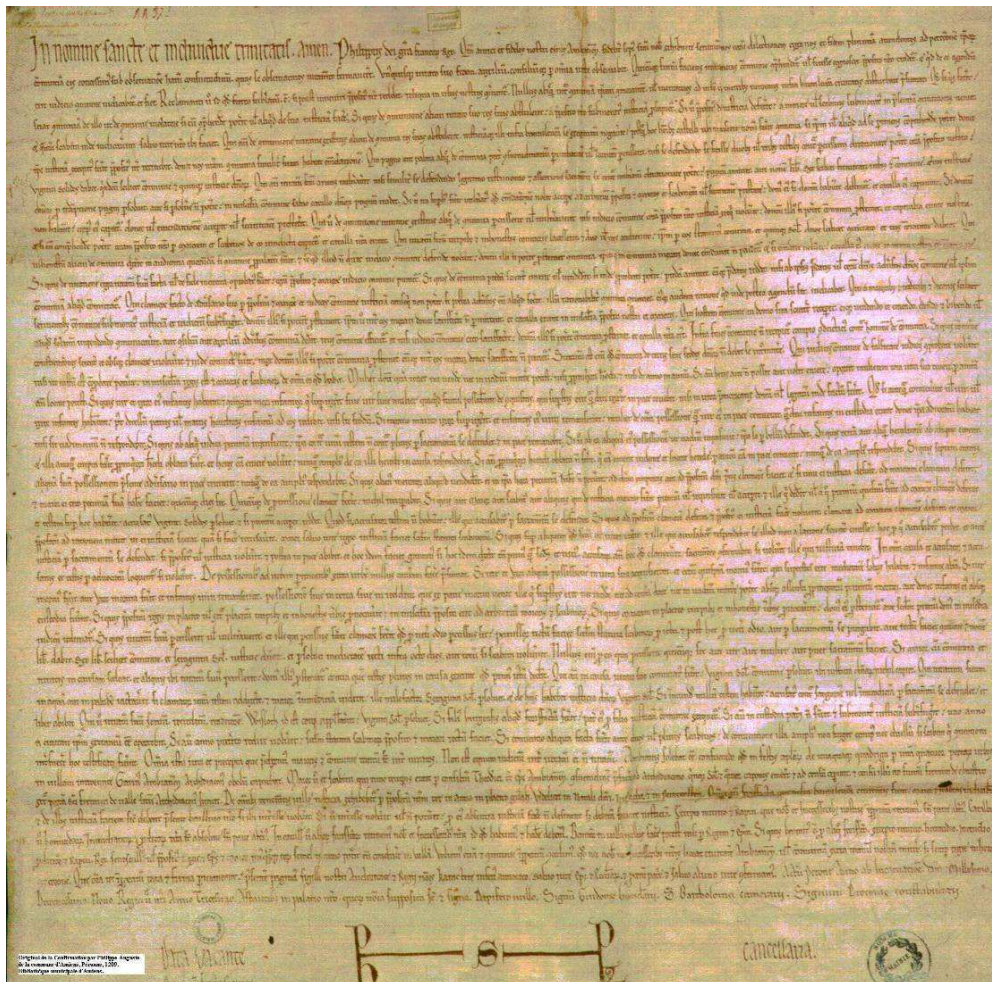


Figure 213 : Original de la confirmation par Philippe-Auguste de la commune d'Amiens, Péronne, 1209.
Source : Bibliothèque municipale d'Amiens.

⁵³⁸ Cf. « Le Bel Amiens », Estienne J., Vasselle F., p.199.
620


<p>45. Toutes ces droitures et cist (ces) commande (précepte), que nous avons dit, sont tant seulement de le commune et del maleur et entre les jurés ; s'est pas inguis (égal) Jugemens de juré (et de son juré).</p> <p>46. Il soloit estre coutume à Amiens que, les festes des Apostoles, de chascuns charés qui entroit, par lement que soit des quatre portes de la cité, prendoit li archevêques Garins une maille ; li maleur et li moinevois qui s'alone (dors) estoient asséschéent, par le conseil l'évesque Thierry d'Amiens, icelle coutume à cheluy archevêque Vols et III capons, et prirent ad cens, et celloy cens prest li archevêques au four Frenin du cloistère, chere le porto Saint Frenin et Val.</p> <p>47. De touz (tous) les tenemens de le vile seuz faite droiture (justice) par no prévost, III fois en l'an, en plait général : au Noël et à le Pâques et à le Pentecoste.</p> <p>48. Tout les forains qui seront fait dedens le banlieue de la cité, Jugeront li maleur et li eskevins, et en feront Jugement, et com il doivent, par devant nostre bailliv, s'il volt ; et s'il n'i volt estre, il ne lairont (failliront) mie (pas) à faire lor Jugement par ce q'il n'i est. fors de rapt et de murtre (meurtre) que nos retenons aveu nos et aveu chax (ceux) qui venroet après nos à tous Jors, sans part d'autrui.</p> <p>49. Mais li ceste (meubles) des omocides (homicides) et des ardeurs (incendiaires) et des traibors (traîtres) sont nostre (nos appartenent) sans part d'autrui ; et à vains (assez) des autres forais (forains) retonons nous, aveu nos et aveu chax qui après nous venroet, che que nos i avons eu et ce que nos i devons avoir.</p> <p>50. Nus ne puet faire ban en le vile, fors par le roi et par les eskevins.</p> <p>51. N'aucuns est banis de le vile par aucuns mesfait, li rois, li sénéscous, li prévost le roi, li veskes (l'évêque), li maleur, chascuns de cice le peut conduire en le vile une fois en l'an, fors de murdre (meurtre) et d'omocide (homicide), d'ardoir (incendiaire), de traibon (traïsson) et de rapot.</p> <p>52. Nos volons et croions à touz Jors à le commune, que il ne loise (soit permis) mie à nous ne à chax qui après nos venroet (viendront), metre la cité d'Amiens ne le quemage hors de nostre main ; mais à tous Jors soit apeudant à le corone de France. Et par che que toutes ces choses soient fermes et estables à tous Jors, nous confirmons ceste chartre par l'auctorité de nostre seel et par la forme et le figure des rolas nous qui sont adés et escrits chi dedens, saveu le droiture le vespe et des agiles et des barons del pais, et saveu toute nostre droiture.</p> <p>Charte chartre del roi Philippe fu donde et à férons renouvelée, en l'an de l'Incarnation Nostre Seigneur Jésus-Christ M et CC et IX ans, et trentiesme an de son règne.</p> <p>Le tenis prélois en vaitre que l'acte fut signé à Péronne, au palais du roi, en l'absence du chapitr (officier servant à la table du roi), en présence de Boucellier Guidon, du Chambrier Bartholémis, du Connétable Orouen, et qu'il fut donné, la chancellerie étant vacante, par la main du frère Caris.</p> <p>E. LE CONTENU DE LA CHARTRE D'AMIENS</p> <p>a) La commune, seigneurie collective Représentée par le maleur et les eschevins Sa juridiction aux limites de la banlieue et du domaine de l'évêque et du chapitre, Elle ne peut s'immiscer dans l'administration des terres du seigneur (art. 19) Répartition des amendes et des biens de confiscation entre la commune et le seigneur (art. 6 à 9)</p>	<p>b) Le maleur et les eschevins. L'injure au maleur dans l'exercice de ses fonctions est un crime (art. 37) L'injure au prévost n'est qu'un délit (art. 36) Intégrité des magistrats municipaux (art. 29)</p> <p>c) La personne des jurés Lien communal entre les habitants de la commune qui ont juré de se porter secours, fidélité, conseil, Rapports entre jurés différents des rapports avec les non jurés (art. 45) Coups portés à jurés en audience de justice (art. 39) Blessure à juré (art. 6, 7, 38) Insulte à juré (art. 10, 40, 42) Jeter son juré à l'eau (art. 41) Empêchement de passer dans la banlieue (art. 3)</p> <p>d) Les biens des jurés (art. 21 à 26, art. 35) Vols dans la ville (art. 2, 4, 5) Honnêteté entre jurés (art. 13, 32) Paiement des marchands (art. 27) Conventions faites devant les eschevins (art. 44)</p> <p>e) Justice échevinale Procédures (art. 14, 28, 30, 31, 33, 34, 43) Refus de comparaître en justice (art. 8, 9, 15) Faux-serments (art. 12) Restriction des abus du duel judiciaire (art. 17)</p> <p>f) Les ennemis de la commune Violation des constitutions de la commune (art. 18) Propos injurieux contre la commune (art. 11) Aide aux ennemis de la commune (art. 16)</p> <p>g) Les rapports avec l'administration royale : articles ajoutés par la chancellerie du roi Philippe-Auguste en matière de justice (art. 47 à 51). Énoncé de la confirmation de la charte par Philippe-Auguste (art. 32 et dernier)</p> 
--	--

Tableau 9: Traduction de la charte de 1209.

7.6.2.3. Cartes

En noir, l'enceinte gallo-romaine - En rouge, l'enceinte du XIIe siècle. - En vert, l'enceinte des XIVE et XVE siècles. - En bleu, l'emplacement probable des anciennes voies gallo-romaines

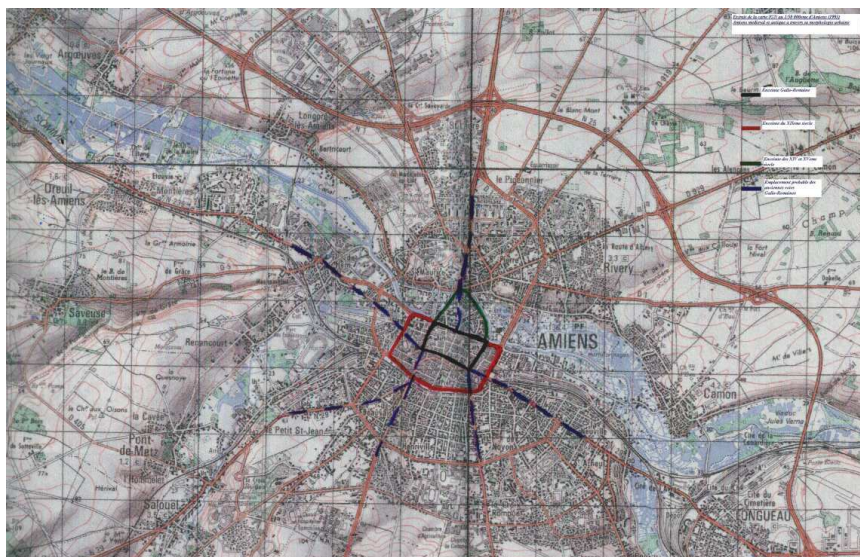


Figure 214 : Amiens médiévale et antique à travers sa morphologie urbaine – extrait de la carte IGN au 1/50.000é d'Amiens (1993).

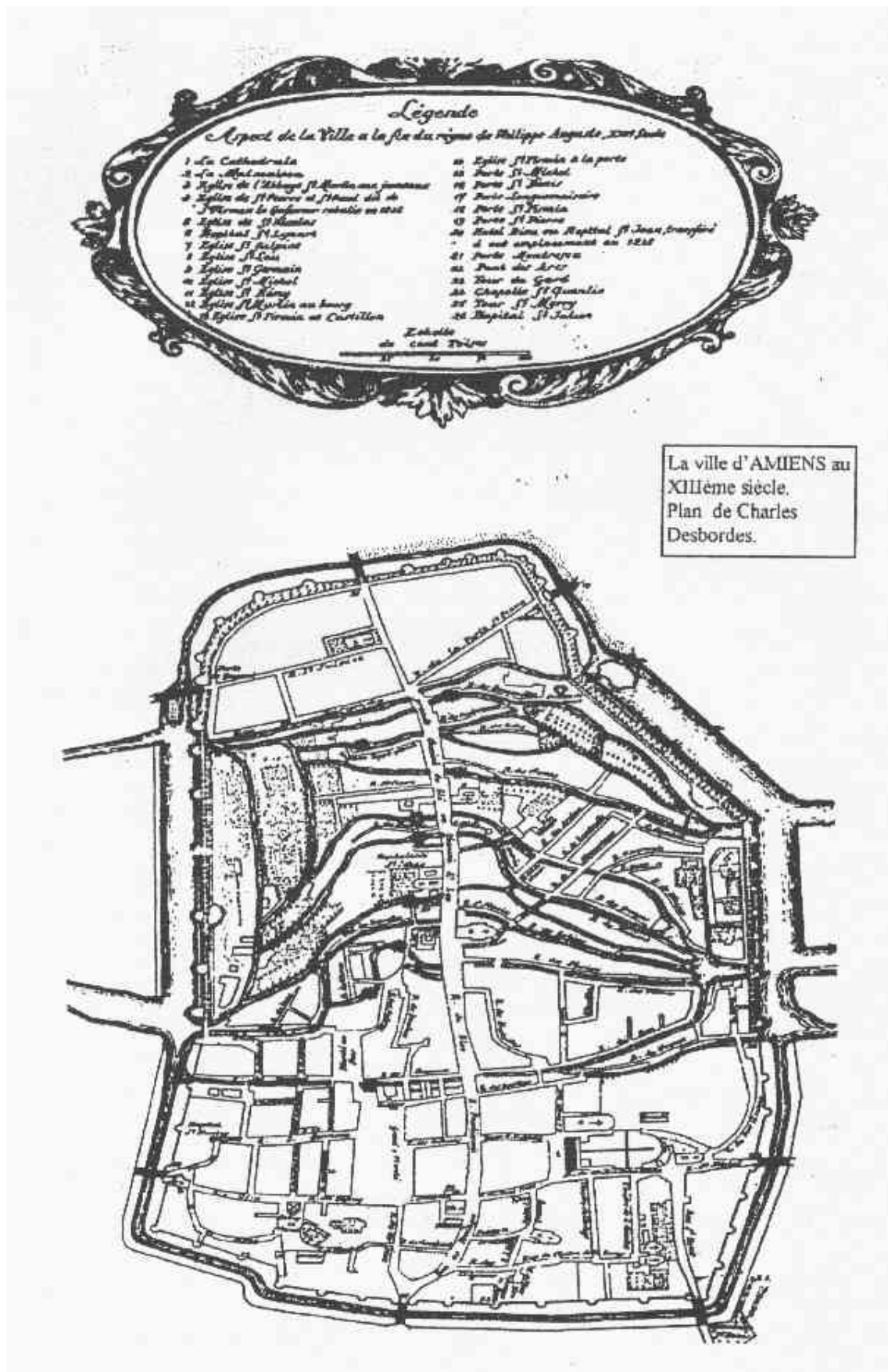
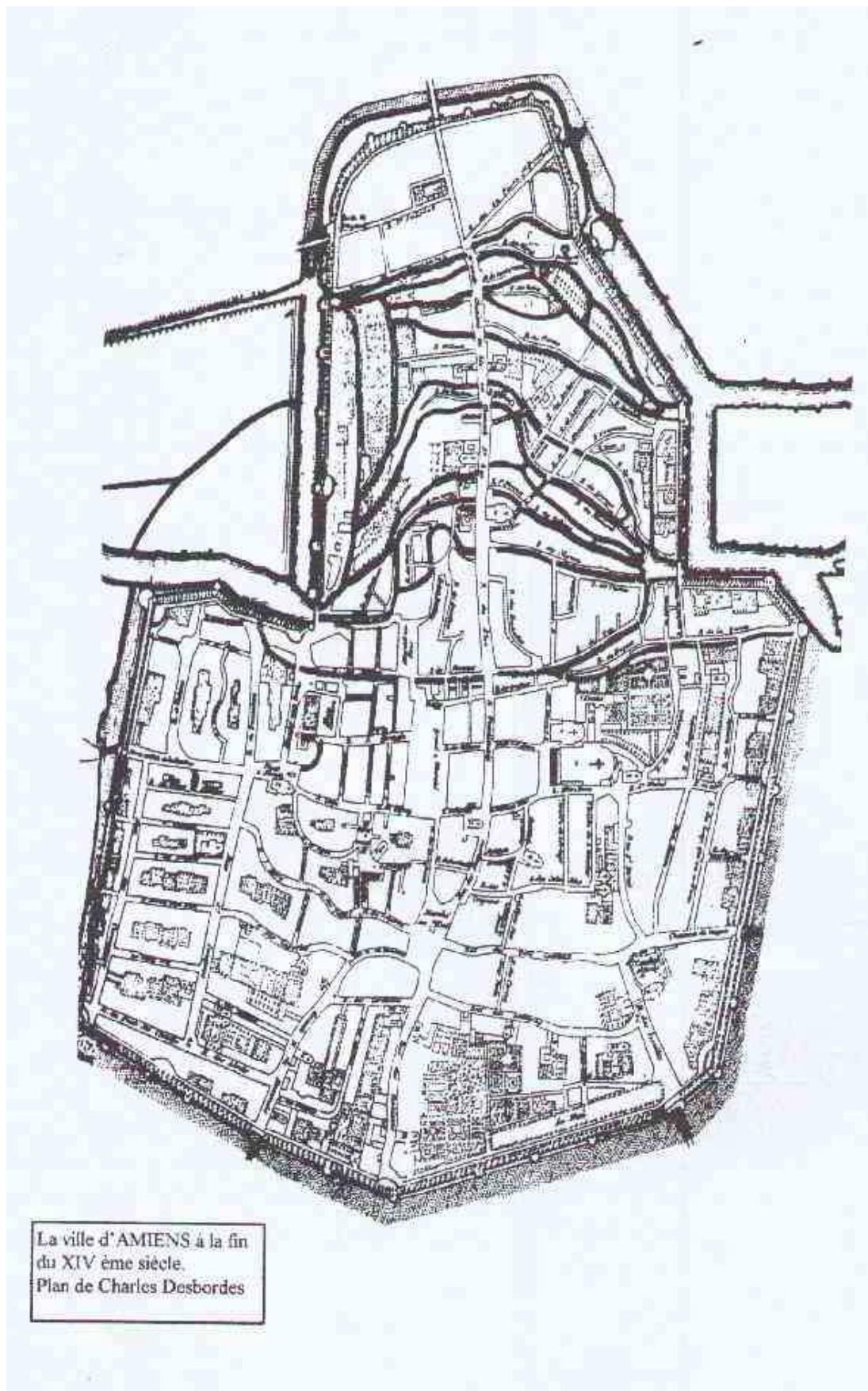


Figure 215 : La Ville d'Amiens au XIII^e siècle



La ville d'AMIENS à la fin
du XIV^{ème} siècle.
Plan de Charles Desbordes

Figure 216 : La ville d'Amiens au XIV^e siècle.



Figure 217 : Amiens en 1820.

7.6.2.4. Plans

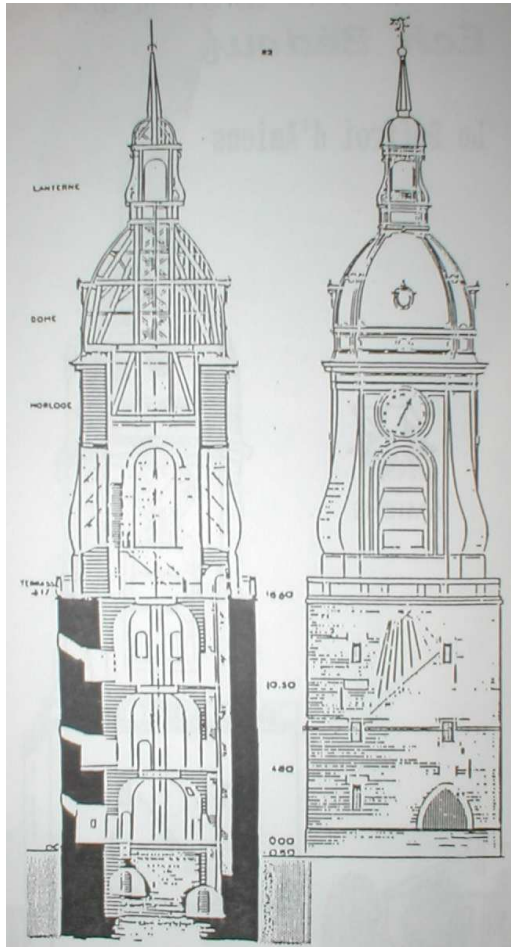


Figure 218 : Le beffroi actuel (Source : Office du tourisme de la ville d'Amiens)

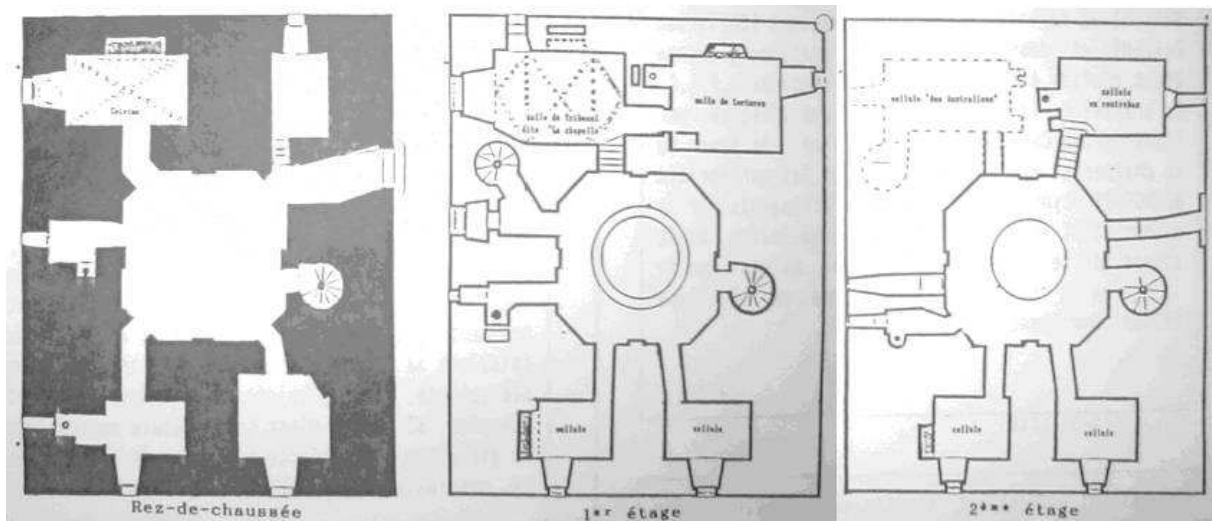


Figure 219 : Plan des étages du beffroi actuel (Source : Office du tourisme de la ville d'Amiens)

7.6.2.5. Photographies et croquis



Figure 220 : Le couvrent du beffroi en 1410.



Figure 221 : Le couvrent du beffroi en 1574.



Figure 222 : Amiens en 1520, d'après un tableau de la Confrérie du Puy.



Figure 223 : Logettes sur la face sud du Beffroi.

Ces logettes sont mentionnées en 1574 dans le traité passé entre l'échevinage et le charpentier Quignon , chargé de refaire la charpente de cet édifice communal. Elles étaient occupées par des marchands de ferraille lors de leur démolition.



Figure 224 : La renommée, Flèche du beffroi d'une hauteur de 1,50m (1752).



Figure 225 : Amiens au XVIII^e siècle, gravure de Gourdain : Vue du côté du Pont de Metz.



Figure 226 : Amiens au XVIII^e siècle, gravure de Gourdain : Vue du côté de Saint Maurice.

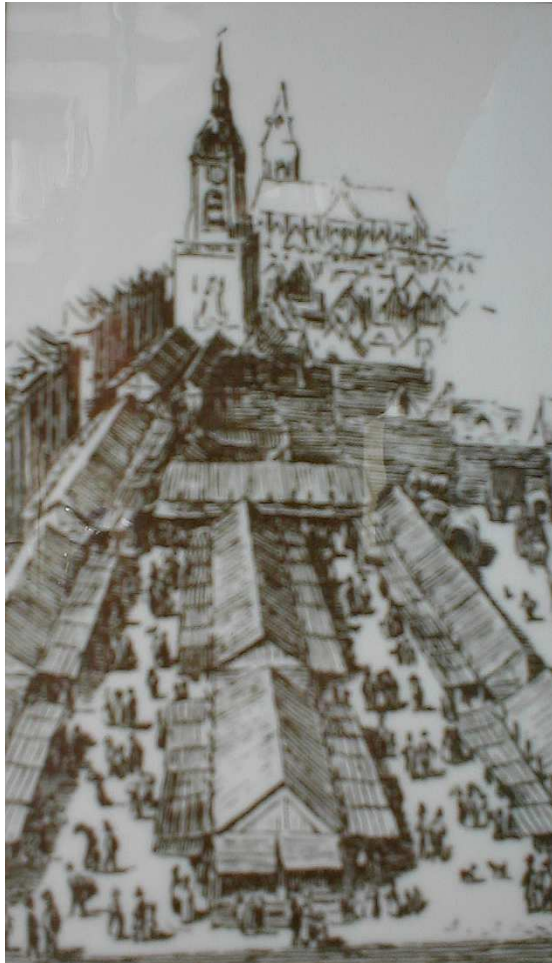


Figure 227 : Foire de la Saint Jean en 1830.
Gravure de A. et L. Duthoit, in *Le vieil Amiens*.



Figure 228 : Le Belfroy avant guerre.



Figure 230 : Vue intérieure de la coupole.



Figure 231 : Vue du second étage



Figure 229 : Le beffroi actuel.



Figure 232 : Cuisine



Figure 233 : Latrines



Figure 234 : Cachot



Figure 235 : La Géhenne, salle des tortures



Figure 236 : Vue du premier étage



Figure 237 : Escalier



Figure 238 : Musée de Berny :
restes de la cloche du beffroi
(1939-1945)

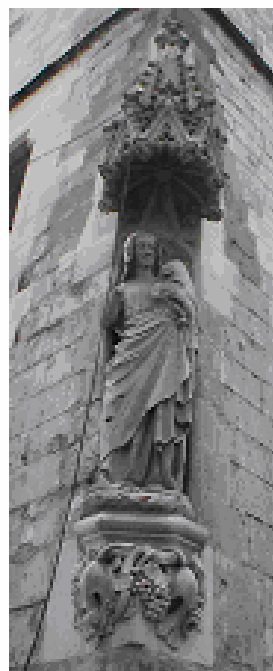
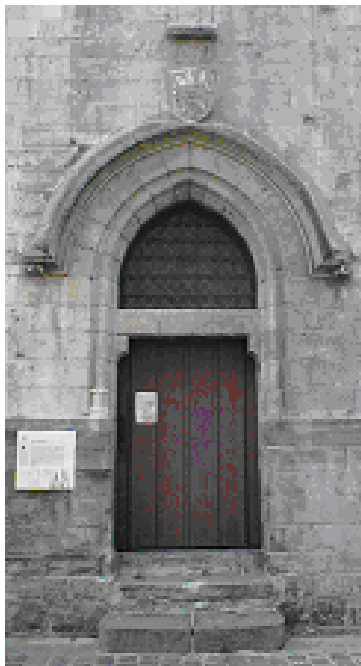


Figure 239 : Photographies personnelles

Beffroi de ville
Ancien donjon seigneurial du XIVe siècle
défiguré par un couronnement au XVIIIe siècle.
Endommagé au cours de la guerre 1939-1945.
(C.Enlart. Hôtels de Ville et beffrois du Nord
de la France, p.22)



Ph.Hurault Cl.M.H. I32.029 (1945)

AMIENS (Somme)
Beffroi

Figure 240 : Beffroi d'Amiens - Source :1996/096-Fonds de prises de vues du Centre de Recherche des Monuments Historiques - Hurault, Charles - 1945 - N° cliché MH0132029

7.6.2.6. Articles

AMIENS — *Le Courrier Picard* — 20-9-1990 — PAGE 15

Deux maires pour accueillir les visiteurs du beffroi



À gauche : René Lampo.

Les centaines de curieux, amateurs de vieilles pierres, promeneurs du passé d'un jour qui se sont engouffrés dans le beffroi ce dimanche, journée portes ouvertes des monuments historiques, ne se sont pas rendu compte qu'ils étaient accueillis dès la porte, par deux maires de la ville d'Amiens.

Tout à fait reconnaissables, les deux marmosets municipaux, pris jusqu'à la fin de leurs jours dans la masse de pierre, supportent chacun de son côté, l'archivolte de l'ouverture principale du plus populaire monument de la ville.

L'esprit facétieux des sculpteurs de l'entreprise Charpentier les a enclavés là, comme un défi aux hésitations des citoyens qui penchant à gauche ou à droite. À moins que ce ne soit un sentiment de justice qui a motivé le ciseau des artistes pour que les travaux commencés sous le règne de l'un et terminés sous le règne de l'autre soient marqués de l'effigie de l'un et de l'autre.

Mais ne nous fions pas à l'apparence ployée, écrasée des deux petits hommes de pierre : la renommée n'est pas si lourde à porter... R.G.

Figure 241 : Le Courrier Picard - 20/9/1990



Au premier étage du beffroi se trouvaient la salle de l'échevinage et la salle de l'archivage. Autour de ces pièces se rassemblaient plusieurs échelons qui servaient encore si besoin au siècle et d'où l'on pouvait facilement s'échapper.

Au musée de Berny, en 1999, pour les débris de l'ancienne cloche du beffroi, tombée le 20 mai 1940 sous les bombes allemandes. Fondue en 1942, elle pesait environ 11 tonnes, mesurant 2,80 m de hauteur et 2,43 m de diamètre.



GRAND AMIENS

14, rue Alphonse-Faillat
80010 AMIENS CEDEX
Tél. 03 22 82 60 00
Service relations lecteurs :
N°Azur 0801 878 011

Ch'Bedouf retrouve sa voix

Amiens Métropole a décidé de faire un beau cadeau de Noël aux Amiénois : un nouveau carillon pour leur beffroi, muet depuis la Seconde Guerre mondiale.

Le 6 juillet, le Conseil Amiens Métropole a décidé de rendre la voix au beffroi d'Amiens en le dotant d'un carillon 24 tons.

Le beffroi actuel, qui avait été reconstruit en 1742, fut détruit pendant la Seconde Guerre mondiale, victime des bombardements. Sa cloche, la « Marie-Firmine », dite cloche de l'« effroye », tomba et se brisa le 20 mai 1940, la charpente qui la soutenait avait pris feu.

La restauration de cet édifice public a pris fin en 1991 avec la pose d'un nouveau toit identique à celui qui existait depuis 1751. A cette date, il avait donc retrouvé sa forme d'antan mais restait cependant muet.

Un symbole de liberté

Si le beffroi a tant d'importance à la fois pour la ville et les Amiénois, c'est parce qu'il demeure, de par son histoire, un symbole de liberté pour la ville d'Amiens.

Au XII^e siècle, les bourgeois du Nord de la France obtinrent la liberté de leur ville par

autorisation royale. Les échevins (magistrats municipaux chargés d'assister le maire) construisirent alors des beffrois dotés d'une ou plusieurs cloches, véritable privilège au Moyen âge.

Le beffroi est donc le symbole de la liberté communale et marque le temps civil par opposition au temps religieux. C'est pourquoi, comme c'est le cas à Amiens, il était toujours situé à proximité de l'Hôtel de Ville.

Sous l'Ancien Régime, le beffroi servait surtout à sonner l'alarme pour rassembler les hommes d'armes de la commune. C'est donc aux cloches qui lui donnaient toute son importance. Mais par la suite ses activités se sont diversifiées : celui d'Amiens a même servi de prison à une époque.

Cloche ou carillon ?

Le débat était le suivant : faut-il offrir au beffroi une cloche ou un carillon ? L'un et l'autre présentaient divers avantages.

Mettre une cloche permettait de rester fidèle à l'histoire puisque les beffrois étaient à l'origine dotés de plusieurs cloches.

Mais le carillon a une sonorité plus légère et plus chantante et permettait donc de faire le pendant à la grande solennité des cloches de la cathédrale. De plus, les 24 tons d'un carillon peuvent varier les sonorités et donc jouer la gamme nordique qui rappelle le tocsin. Il s'agissait là d'un argu-

ment de poids puisque le beffroi est un édifice particulier au Nord de la France et à la Flandre. Le carillon marquait mieux cette spécificité.

Le principe d'un carillon 24 tons a donc été adopté. Il fonctionnera grâce à un clavier électrique comme pour la plupart des beffrois. En France, seul le carillon du beffroi de Douai est encore activé à la main par un carillonneur.

Le carillon se situera dans la partie Sud du sommet du beffroi afin de laisser une place à une éventuelle cloche qui pourrait venir s'ajouter plus tard au carillon.

Pour la réalisation du carillon, le conseil municipal de la commune a décidé de débloquer une somme de 800 000 F. C'est sous la houlette de Monsieur Vasselot qui sera réalisé le projet.

Trois mois sont nécessaires à la fonte des 24 cloches, puis il faudra encore le installer. Le soir de Noël, on devrait donc pouvoir entendre carillonner le beffroi d'Amiens.

Mais celui-ci ne sonnera pas que pour les grands événements. On envisage de le faire carillonner plusieurs fois par jour voire même toutes les heures si tel est le vœu des Amiénois. Ce monument riche d'histoire, phare de l'ensemble de la place des Halles qui semble aujourd'hui endormi sous les ars, se réveillera donc d'un sonnet de près de soixante ans, en redevant le gai dit du temps.

Pauline HEYMAN



Ce n'est plus le gardien qui doit aujourd'hui dans le haut du beffroi mais seulement quelques attributs de l'ancienne cloche : son battant (la gauche) et le mouzon (pièce de bois qui la soutenait).

Du haut de ses 62 m, le beffroi domine quotidiennement la place du Fil. Ce monument carillonné, en son ours massif, l'histoire de la ville d'Amiens et demeure le symbole de la puissance et de l'indépendance de la cité.

Le beffroi symbole d'une commune libre

Du XII^e au XIX^e siècle, le beffroi a tenu une place importante dans la vie de la cité en garantissant les nouvelles libertés communales. Celles-ci ont été acquises en 1117 lorsque la ville d'Amiens fut érigée en commune.

Tout d'abord élevé en hauteur, il permettait de guetter les dangers menant à la commune. Un queteur logé dans la lanterne, la partie supérieure de la toiture, de nuit comme de jour.

Le beffroi a également une deuxième utilisation : c'est un clocher. Celui d'Amiens possédait à l'origine une seule cloche. Mais dès le XV^e siècle, il en eut quatre, aux sons différents.

L'une, la cloche de l'« effroye », était utilisée par le queteur. Une autre prevenait les échevins et la popula-

tion des réunions communales. Les échevins se réunissaient dans une salle au premier étage du beffroi qui était, en quelque sorte, le premier Hôtel de ville. La troisième cloche annonçait l'ouverture et la fermeture des marchés ou l'arrivée de marchandises. La quatrième scandait certaines heures de la journée. Ce rôle d'annonceur public était primordial dans l'organisation de la cité.

Le premier beffroi d'Amiens a été construit au XII^e siècle mais a été détruit par un incendie en 1455. Après le second incendie de 1742, un nouveau beffroi fut reconstruit. C'est, à peu de choses près, celui que l'on peut voir aujourd'hui, place des Halles.

A partir du XIV^e siècle, le beffroi s'enrichit d'une horlo-

ge et devient donc le garant du temps.

L'organisation de l'architecture intérieure du monument révèle également un autre rôle du beffroi : sous l'Ancien Régime, il servait de prison à ceux qui étaient condamnés par la justice communale. A cet effet, on trouvait aussi à l'intérieur du beffroi une salle de réunion pour les échevins, une salle de dépôt pour les armes et une salle d'archives. En 1840, le beffroi servait encore de commissariat de police. On y détenait, dit-on, les fous les ivrognes et les filles de mauvaise vie.

Après cette date, le beffroi qui, jusqu'alors, avait été un haut lieu de la vie communale ne servit plus qu'à fixer quelques statuts sur son clocher plein d'histoire, le regard distrait des Amiénois.



Dans cet espace, appelé campanile, se trouvait l'ancienne cloche du beffroi, la Marie-Firmine, victime des bombardements de mai 1940. Dans quelques mois, on y installera un carillon qui fera à nouveau chanter le beffroi.

7.6.2.7. Compléments

7.6.2.7.1 Blason



7.6.2.7.2 Sceau de la ville



7.6.2.7.3 Particularités

Le beffroi s'est vu attribuer un nom picard : *éch Bédouf*. Ce nom, témoin de l'attachement populaire au monument- dérive du latin *banivu* (édifice du ban), évolué en *bénouffe*, puis *bédouf*.

7.6.3. Doullens

7.6.3.1. Description⁵³⁹

On trouve l'existence du premier Beffroi de Doullens, dans un titre de 1275 qui mentionne d'après l'abbé Delgove "un beffray s'élevait à Doullens au-dessus du moulin Fromentel sur la Grouches". Ce qui correspond aujourd'hui à l'angle formé par les rues du pont-Maurice et du Pont-à-l'avoine.

Dans la rue du Bourg, vers la même époque, une autre tour sert de demeure, d'abord aux comtes de Ponthieu, puis ensuite aux seigneurs de Beauval qui donnent leur nom à la tour : c'est le siège de la Châtellenie. De chaque côté de cette tour, sont édifiés de grands appartements dénommés : hôtel de Beauval.

C'est en 1363, que la commune se rend propriétaire de la tour de Beauval qui devient le nouveau beffroi. Sa transformation a lieu en 1386 et se complète en 1406 par l'aménagement d'une chapelle.

Au début du XV^e siècle, on construit plusieurs salles destinées à l'hôtel de ville. En 1417, dans celle de l'échevinage, les envoyés du Duc de Bourgogne concluent avec des habitants de Doullens un traité d'alliance.

En 1507, les coutumes locales de Doullens y sont rédigées avec Jean Le Boin, comme maire de la ville.

1522, le Beffroi est très endommagé lors de l'incendie de la cité. Les espagnols ne l'épargnent pas non plus en 1595.

En 1613, l'édifice est presque en ruines, suite à l'incendie de 72 maisons. Toutes les archives sont détruites. Aussitôt sans perdre leur courage, les doullennais s'attaquent à sa reconstruction. La façade extérieure en pierres et en briques à bossage, date de cette époque.

Au rez-de-chaussée : 4 ouvertures donnent sur la rue du Bourg :

- la porte cochère ouvre sur un grand magasin pour les troupes
- le corps de garde

⁵³⁹ Source : site officiel de la ville.

- la porte d'entrée principale
- la prison.

Au premier étage, se trouve la chambre de la Prévôté et derrière elle, celle de l'élection. A droite de l'escalier, on entre dans la chambre de la ville. Enfin, un couloir conduit à la chapelle, dans laquelle une trappe permet aux prisonniers d'entendre la messe.

Le haut de la tour est aménagé pour le guet. Paul Rudet a recensé la liste des guetteurs de 1610 à 1736. Le dernier qui a exercé ce métier de 1724 à 1736 s'appelait Raymond de Gauguerand.

Les archives de 1829 et 1835 témoignent de l'existence d'un carillonneur, à qui on fournissait des cordes, et quelquefois un salaire.

La cloche la plus célèbre s'appelle Jeanne d'Auxi dont l'histoire est racontée par Hyacinthe Dusevel.

En 1635, Jean de Rambures, gouverneur de Doullens, enlève aux Espagnols un chariot chargé de deux cloches prises à l'église d'Auxi. L'une d'elle porte le nom de Jeanne d'Auxi et date de 1541. La garnison ayant cédé à l'échevinage de Doullens, ses droits sur la plus grosse, les mayeurs et les échevins la font monter au Beffroi, la font mettre aussitôt en branle et ne cessent pendant plusieurs jours d'en admirer les sons, enchantés qu'ils sont d'une aussi belle acquisition. Les habitants d'Auxi ne sont guère contents, et dès le lendemain de la défaite des espagnols, ils viennent réclamer leur cloche à l'hôtel de ville de Doullens. On refuse de la rendre. Un premier procès, qui a lieu à Abbeville, condamne le maire et les échevins de Doullens à rendre la cloche. En appel, un arrêt du parlement de Paris, confirme la sentence.

L'échevinage se réunit et décide dans sa haute sagesse de garder la cloche, mais il offre d'en payer le prix. Par amour de la paix, les habitants d'Auxi acceptent cette transaction. Et Jeanne d'Auxi reste à Doullens. Refondue en 1774, elle est encore suspendue en 1986 dans le Beffroi avec l'inscription suivante :

"L'an 1774, au mois de septembre, sous le règne de Louis XIV, M. Le comte Lannoy, gouverneur de cette ville de Doullens, M. Le comte d'Agay, intendant de Picardie, M. Coulau de Boisserand, chevalier de Saint-Louis, maire, Gosset lieutenant, Dequen, Duflos, Buttin et Decloy, échevins, Petit et Dieulouard assesseurs, Le Senné, procureur du Roi, Cottin, greffier et Buttin, receveur".

Des personnages illustres viennent rendre visite au Beffroi. Le Cardinal de Richelieu y séjourne en 1640, pendant le siège d'Arras. Le Roi Louis XIV, y couche avec le Dauphin, le 1er avril 1678.

1781 : reconstruction de la partie supérieure du Beffroi, démolition des salles, de la prévôté royale, de l'élection, du grenier à sel, des traites foraines et de la justice patrimoniale, ainsi que de la chapelle. Les fenêtres sont murées à la révolution en 1790.

Le 20 octobre 1861 : "l'Authie" écrit :

"La restauration de la partie supérieure du Beffroy touche à sa fin, et la nouvelle horloge offerte par M. Thélou, ne tardera pas à être mise en place. Cette restauration faite d'une manière intelligente, a fait disparaître le mur triangulaire adossé au côté gauche de la tour et qui donnait au monument un aspect si désagréable. Ainsi rajeuni, notre vieux beffroy fait encore très bonne figure".

Le 18 mai 1966, la façade de l'ancienne maison communale, la tour et le Beffroi en charpente sont inscrits à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Une décision qui soulage les finances municipales et qui permet à Doullens de préserver le plus vieux témoin de la cité.

1970 : Le conseil municipal autorise le syndicat d'initiative à prendre possession pour ses permanences de la salle centrale, croisée d'ogives. L'idée d'associer l'histoire avec le tourisme est très appréciée des visiteurs.

En juillet 1979, a lieu l'inauguration de la dernière restauration du Beffroi.

7.6.3.2. Photographies et croquis



Figure 243 : Le beffroi de Doullens, photographie personnelle.



Figure 244 : Doullens et son beffroi, au début du XXe siècle, source : Wikipedia.



Figure 245 : Plaque au rez-de-chaussée du beffroi, source : Wikipedia.

7.6.3.3. Compléments

7.6.3.3.1 Blason



D'azur semé de fleurs de lys d'or à l'écusson d'argent chargé d'une croix de gueules brochant sur le tout en cœur.

7.6.4. Rue

7.6.4.1. Histoire du beffroi

Un premier beffroi est élevé au XIII^e siècle mais celui-ci ne résiste pas à la guerre de Cent Ans. L'édifice actuel date de 1448 même s'il faillit être détruit en 1668 : le Traité d'Aix-la-Chapelle, signé entre l'Espagne et la France, impose le démantèlement des fortifications de certaines villes du Nord dont Rue. Le beffroi ne doit son salut qu'au statut civil de sa salle du premier étage.

La partie supérieure a été construite en 1860. Par la suite, la tour est agrandie par l'ajout de deux bâtiments accolés de style néogothique où se déroulent les réunions échevinales jusqu'en 1969, date où l'ensemble perd sa fonction d'hôtel de ville.

7.6.4.2. Description

Le beffroi de Rue est une tour construite sur un plan presque carré et s'élève à 29 mètres de hauteur. C'est la craie, matériau local, qui a été utilisée pour sa construction. Afin de solidifier l'ensemble, la tour est flanquée de contreforts d'angle. Le haut du beffroi est orné de quatre échauguettes en encorbellement coiffées de poivrières ; la base de ces tourelles repose en partie sur les contreforts. A ce niveau, une balustrade protège le chemin de ronde. Le sommet est constitué d'un clocher pyramidal et d'un clocheton où se plaçait autrefois le guetteur. L'ensemble des couvertures est réalisé en ardoises.

A l'intérieur du beffroi, c'est par l'intermédiaire d'un escalier à vis de 75 marches situé dans une des tourelles d'angle qu'on accède à la Salle des Echevins au premier étage ; puis à la Salle des Gardes et la petite prison au second dans lesquelles figurent encore des graffiti réalisés par les gardes et les prisonniers aux XVII^e et XVIII^e siècles.

7.6.4.3. Photographies et croquis



Figure 246 : Ancien beffroi de Rue (Somme) / Eug. Beaudoin del. - Septembre 1844 - BNF Richelieu Estampes et photographie Rés. Ve-26i-Fol. Destailleur Province, t. 4 , n. 1145 . microfilm A031289



Figure 247 : Rue, le beffroi actuel.

7.6.5. Saint Riquier

7.6.5.1. Histoire du beffroi

La commune de Saint-Riquier fait construire son premier beffroi contre l'échevinage dès 1126. Il est finalement rasé sur ordre des moines trouvant dangereux ce voisinage direct avec des bâtiments abbatiaux.

Il est réédifié en 1283 sur le site actuel et prend son aspect d'aujourd'hui suite aux restaurations de 1528. S'ensuivra un réaménagement intérieur en 1788, permettant d'accueillir quatre nouvelles salles : l'auditoire, la chambre du conseil, la chambre des gardes et le grenier. Par la suite, les restaurations ne sont pas régulières ; on s'occupe tour à tour des façades, du soubassement, du perron, de l'horloge et finalement de la charpente et de la toiture en 1976.

Aujourd'hui, la prison est le lieu de permanence du syndicat d'initiative et une pièce était encore occupée par la mairie jusqu'en 2004 : on y célébrait les mariages, on y votait et le conseil municipal s'y réunissait.

7.6.5.2. Description

Le beffroi de Saint-Riquier est une tour carrée dénuée de tout ornement d'environ 18 mètres de hauteur. Isolé dans un coin de la place, l'édifice est solidement assis sur une base en grès, le reste étant en pierre blanche. Il est flanqué de quatre tourelles d'angle coiffées de clochetons. Le sommet, couvert d'ardoises, est rehaussé d'une girouette.

L'intérieur du beffroi a beaucoup changé. Le rez-de-chaussée était autrefois occupé par une prison voûtée au-dessous de laquelle se trouvait un cachot souterrain appelé « cul de basse fosse ». Quant aux voûtes en croisées d'ogives des trois niveaux, elles furent supprimées en 1788. Par la suite, une nouvelle entrée fut percée pour accéder à l'auditoire.

En empruntant l'escalier à vis situé dans une des tourelles d'angle, on atteint le sommet du beffroi: on peut y admirer *Magdalaine*, le bourdon fondu au XVI^e siècle.

7.6.5.3. Photographies et croquis



Figure 248 : Entrée principale



Figure 249 : Elévation

7.6.5.4. Compléments

7.6.5.4.1 Blason



d'azur semé de fleurs de lys

8. Beffrois d'Italie

8.1. Toscane

8.1.1. Florence

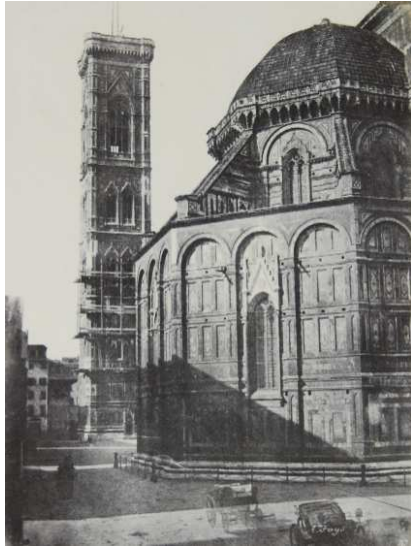


Figure 250 : Fays, A.. "Bibliothèque municipale de Lille, album S2-5, planche 277". "Le Dôme à Florence". 1854 ; Photographie.



Figure 251 : Vue de la Via del Proconsolo, avec la tour du palais du Capitaine du Peuple. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.237

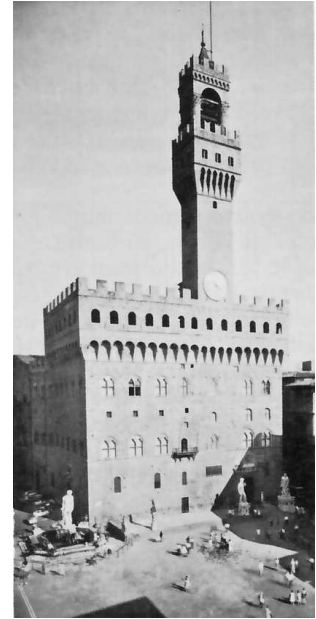


Figure 252 : Le Palazzo dei Priori, dit Palazzo Vecchio. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.238



Figure 253 : Vue aérienne de la Piazza della Signoria vers l'église. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.242

8.1.2. Sienne

8.1.2.1. Cartes, plans, photographies et croquis

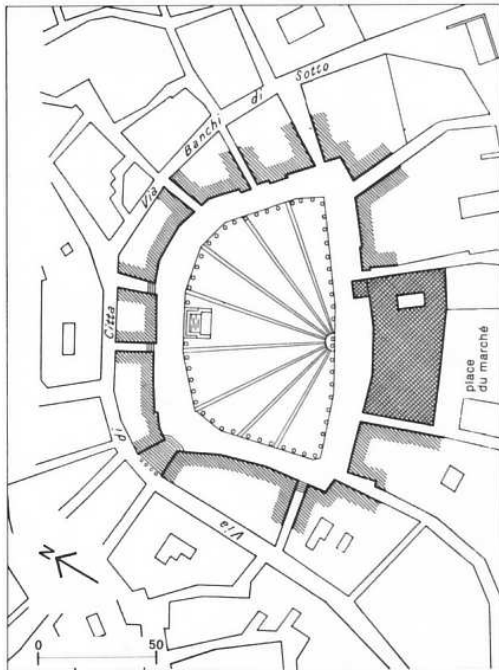


Figure 254 : La Piazza del Campo à Sienne avec le Palazzo Pubblico. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.176



Figure 255 : Piazza Del Campo, source : terragalleria.com

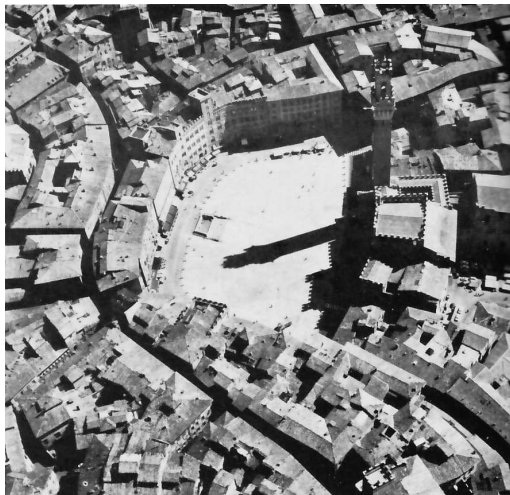


Figure 256 : La Piazza del Campo à Sienne avec le Palazzo Pubblico. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.176



Figure 257 : Vue aérienne de la partie centrale de la ville, avec les deux places: Piazza del Duomo et Piazza del Campo. BENEVOLO Leonardo, Histoire de la ville, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.176

8.1.3. Autre monuments et lieux remarquables

8.1.3.1. Venise

8.1.3.1.1 Cartes et plans

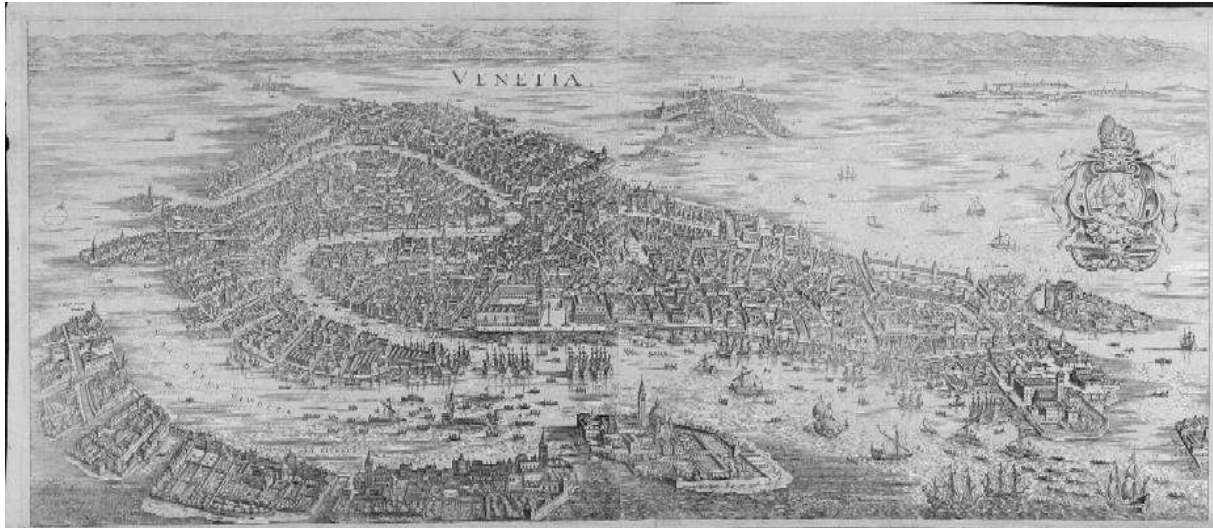


Figure 258 : Venetia par Matthäus Merian (Frankfurt, Merian, 1641)

8.1.3.1.2 Photographies et croquis



Figure 259 : La basilique Saint Marc



Figure 260 : Bernard von Breidenbach, Reise ins Heilige Land, gravure de Erhard Reuwich, Mayence, 1486 - Gravure sur bois imprimée sur parchemin (30 x 160 cm), coloriée - BnF, Livres rares, Impr. Rés. Vélins 769, pl. 2

9. Documents complémentaires

9.1. Autres beffrois cités dans l'étude

9.1.1. Aix en Provence

9.1.1.1. Photographies et croquis



Figure 261 : Beffroi d'Aix en Provence.

9.1.2. Amboise

9.1.2.1. Photographies et croquis



Figure 262 : Beffroi d'Amboise.

9.1.3. Avallon

9.1.3.1. Photographies et croquis



Figure 263 : Vue côté Saint Lazare (Source : Wikipedia)



Figure 264 : Vue côté ville (source : Wikipedia)



Figure 265 : Plaque (source : Wikipedia)

9.1.3.2. Compléments

9.1.3.2.1 Blason



D'azur à une tour d'argent maçonnée de sable

9.1.4. Auxerre

9.1.4.1. Photographies et croquis



Figure 266 : Le beffroi d'Auxerre.

9.1.4.2. Compléments

9.1.4.2.1 Blason



D'azur semé de billettes d'or au lion du même, armé et lampassé de gueules, brochant sur le tout.

9.1.5. Bordeaux

9.1.5.1. Description

C'est un des rares monuments civils (avec la porte Cailhau) que la ville conserve du Moyen Age. Elle vient d'être restaurée. C'est le beffroi de l'ancien hôtel de ville; elle figure d'ailleurs sur les armoiries de la ville. Elle a été édifée au XV^e siècle sur les restes de l'ancienne Porte Saint-Éloy du XIII^e siècle (adossée à l'église Saint-Éloi du XII^e siècle). Elle est composée de deux tours circulaires de 40 mètres de haut reliées par un bâtiment central. À l'origine il y avait six tours crénelées. La cloche est coulée en 1775 par Turmel et elle pèse 7 800 kg. L'horloge est réalisée en 1759 sur les plans du mathématicien Larroque.⁵⁴⁰

9.1.5.2. Photographies et croquis



Figure 267 : La grosse cloche (Photo : Luc Nueffer)

⁵⁴⁰ Source : Wikipedia.

9.1.5.3. Compléments

9.1.5.3.1 Blason



De gueules à la Grosse Cloche d'argent (château de quatre tours crénelées et couvertes d'argent et sommé d'un clocher du même portant une cloche aussi d'argent, le tout) maçonnée de sable, surmontée d'un léopard d'or et posée sur des ondes d'azur mouvant de la pointe et chargées d'un croissant d'argent ; au

chef cousu de France Ancienne.

9.1.6. Rosières aux Salines

9.1.6.1. Photographies et croquis



Figure 268 : Le beffroi, dit le "ban ban" (source : site de la ville).

9.1.7. Saint Antonin Noble Val

9.1.7.1. Photographies et croquis



Figure 269 : Beffroi depuis Point de vue Anglar - Photo: F. Trautmann



Figure 270 : Place de la Halle et le Beffroi - Photo D. Viet



Figure 271 : Saint-Antonin-Noble-Val - Maison vicomtale et ancien Hôtel de ville. Photo : Jacques Mossot.

9.1.8. Saint Fargeau

Photographies et croquis



Figure 272 : Le beffroi côté ouest- Carte postale vers 1910.



Figure 273 : Le beffroi côté est- Carte postale vers 1910

9.2. Les logos de la région Nord-Pas-de-Calais



Figure 274 : Le logo de 1982.



Figure 275 : Le logo de 1993.



Figure 276 : Le logo de 2007.

9.3. La hanse teutonique⁵⁴¹

Association de cités marchandes de la Baltique et de la mer du Nord du XII^e au XVII^e s.

Elle naquit, après la fondation de Lübeck (vers 1158), de la création de la « Communauté des marchands allemands saisonniers de Gotland » (1161). Les marchands de Lübeck, qui possédaient au XII^e s. une guilde à Londres, et ceux de Hambourg obtinrent du roi d'Angleterre, Henri III, en 1266-1267, le droit d'y constituer des associations. Elles fusionnèrent avec la Hanse de Cologne (1281) pour former la Hanse teutonique. Celle-ci devint progressivement une association de villes marchandes, constituée vers 1350 et dotée d'une diète (Hansetag) en 1356. Elle regroupait 70 à 80 villes qui en formaient le noyau actif et plus d'une centaine qui entretenaient des relations avec elles, et comprenait les ports commerciaux de la mer du Nord et de la Baltique, les villes reliées à ces mers par voie fluviale, et les comptoirs de Novgorod, Bergen, Londres et Bruges. Après la conquête du Gotland par le roi du Danemark, Valdemar IV, qui détruisit la flotte de la Hanse en 1361, celle-ci constitua en 1367 la ligue de Cologne. Amorcé dans les dernières années du XV^e, le déclin de la Hanse s'accéléra après la défaite infligée à Lübeck par les Danois (1534-1535). Elle survécut encore à la guerre de Trente Ans, et sa dernière diète, où six villes seulement étaient représentées, se tint en 1669.

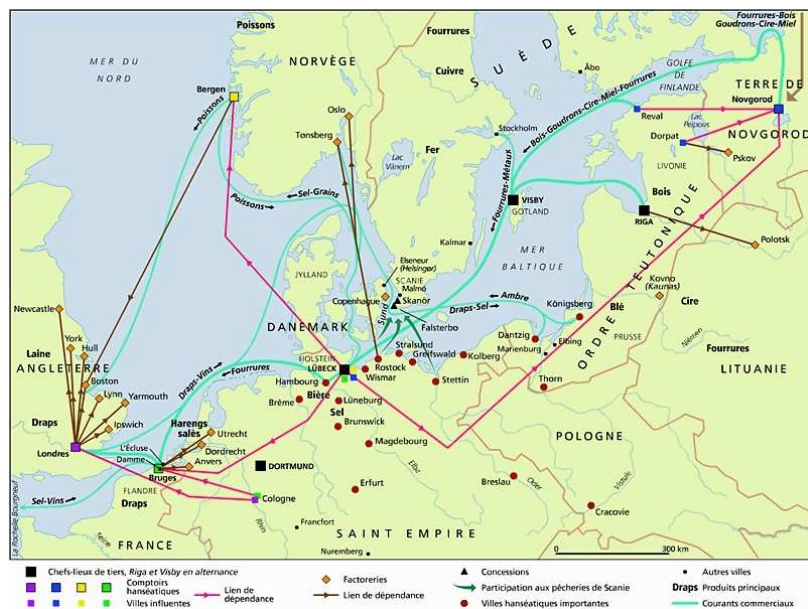


Figure 277 : La hanse teutonique.

⁵⁴¹ Source : Larousse.fr



Figure 278 : Sceaux en cire de différentes cités du nord de l'Europe, attachés à un document de la ligue hanséatique. Archives de la Hanse, Lübeck (Allemagne). Source : Encarta.



Figure 279 : Navire de la ligue hanséatique. Source : Encarta.

9.4. Caravane espagnole



Figure 280 : Caravan crossing the Silk Road. (detail of the map of Asia) (BNF, Esp 30) The Catalan Atlas Spain, Majorca 14th century.

9.5. Retable de l'agneau mystique



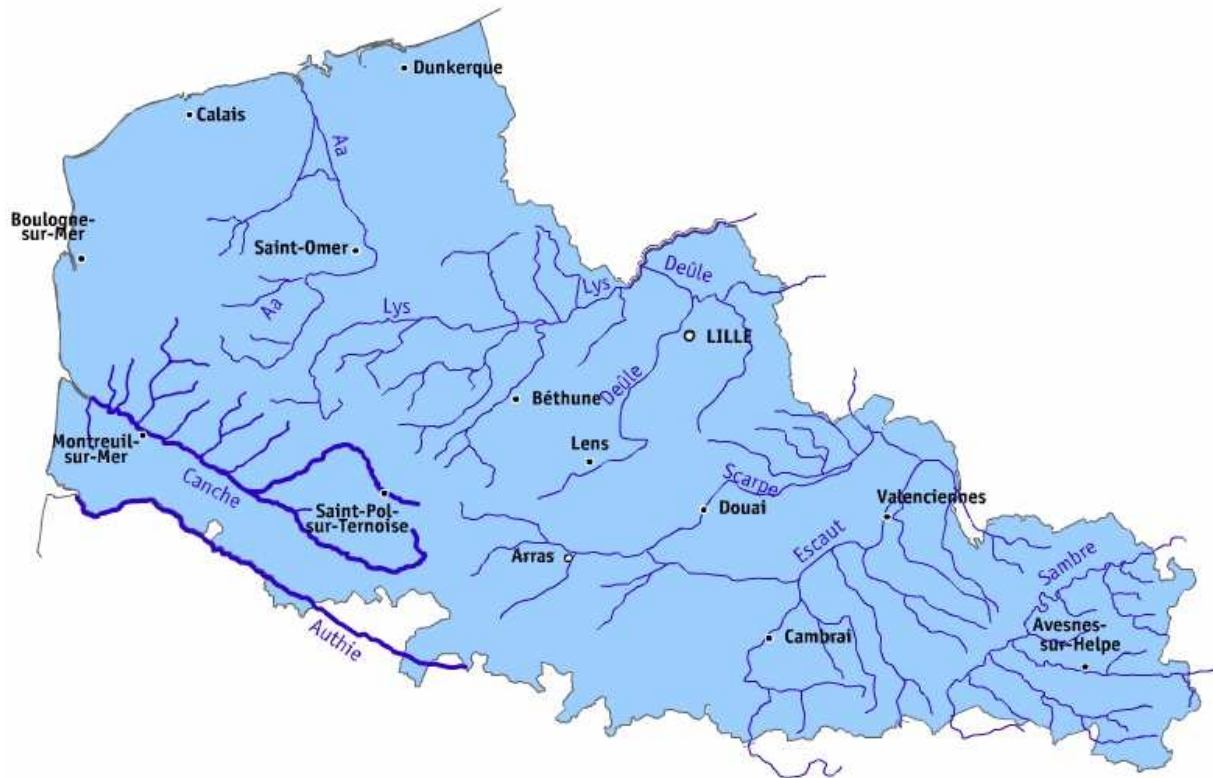
Figure 281 : Jan van Eyck (ca. 1390-1441) retable de l'Agneau mystique, Gand.

9.6. Le pont du Gard



Figure 282 : Le pont du Gard, source : <http://www.avignon-et-provence.com/tourisme/pont-du-gard/>

9.7. Le réseau hydrographique du Nord



9.8. Gand : le château de comtes



9.9. Scènes de foires



Figure 283 : Thomas III de Saluces, *Le Chevalier errant*, France (Paris), vers 1400-1405 - Paris, BnF, département des Manuscrits, Français 12559, fol. 167

9.10. La caraque

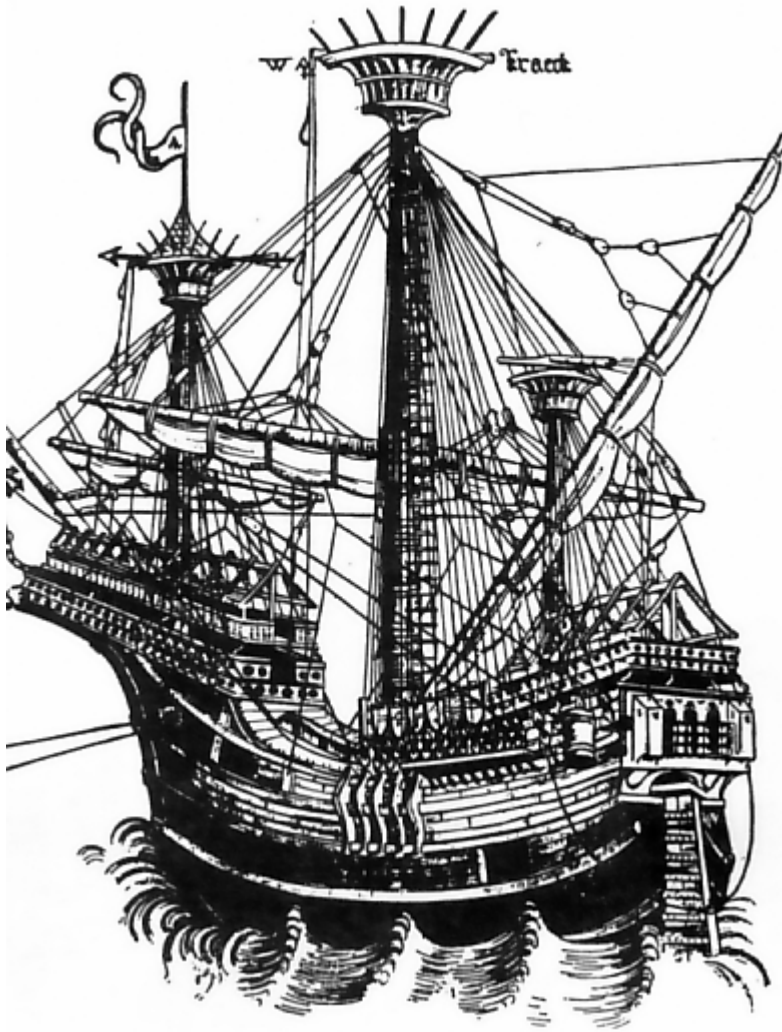


Figure 284 : La caraque, navire marchand à trois mâts utilisé en mer du Nord à la fin du XV^e siècle.
BENEVOLO L., *Histoire de la ville*, Parenthèses, Paris, 2004, 509p, p.203

10. Lexique

Bourgeois : au Moyen Age, ce mot désigne l'habitant d'une ville (bourg). Sous l'ancien régime, ce mot désigne un membre aisé du Tiers-état vivant en ville. Depuis le XIX^e siècle, ce terme désigne un membre de la classe sociale moyenne et dirigeante, ni ouvrier, ni paysan.

Bourse : lieu où se fixe la valeur de certains produits, de la monnaie, en fonction de l'offre et de la demande.

Charte : au Moyen Age, document écrit dans lequel sont consignés les droits, les privilèges et les libertés accordés par un seigneur. Si ces droits et libertés sont accordés à une commune, on parle de charte communale.

Charte d'affranchissement : au Moyen Age, document écrit qui rendait libre un serf ou une communauté de serfs, obtenu la plupart du temps contre une forte somme d'argent.

Commune : au Moyen Age, association des bourgeois d'une même ville ayant obtenu son indépendance du seigneur.

Comptoir ou Fondouk ou fondacco : les marchands d'origine diverse qui fréquentent les ports et places commerciales d'Europe ou d'Orient se regroupent souvent, lors de leurs séjours, en un lieu précis : le comptoir. Le comptoir, comme par exemple le comptoir de type hanséatique de Novgorod, est un lieu clos, comprenant les entrepôts (où l'on met les marchandises), les maisons d'habitation, une ou des églises, les salles de commerce. Le fondouk, mot d'origine arabe, est généralement un vaste bâtiment qui sert à la fois d'hôtel, d'entrepôt pour les marchandises et de centre de transactions. Le mot a été italianisé pour désigner à Venise par exemple (voir le fondacco dei tedeschi) le bâtiment où les marchands allemands fréquentant la ville devaient obligatoirement résider et entreposer leurs marchandises.

Confrérie : association destinée à l'origine à entretenir les sentiments religieux de ses membres. Elle joue également le rôle de société de secours mutuel et est organisée dans le cadre d'une paroisse et/ou d'une profession.

Consulat : forme d'organisation municipale propre au midi de la France. A la différence des communes, ils se caractérisent par une implantation géographique précise (le sud de la France) et une organisation municipale collégiale avec des consuls.

Echevin : magistrat élu parmi les principaux bourgeois d'une ville pour la gouverner.

Franchise (ou charte de franchise) : libertés ou privilèges accordés aux habitants d'une ville par le seigneur.

Guilde : au départ ce terme désigne une association de secours mutuel entre marchands. Il désigne bien vite le groupement professionnel tout entier.

Halle : place couverte où se tient un marché.

Hanse : à l'origine, ce terme signifiait tout regroupement de marchands : par exemple on évoque la hanse des marchands de l'eau qui se constitue à Paris au XII^e siècle. Puis on appliquera ce terme au cas de la hanse germanique qui trouvera son apogée au XII^e siècle. On définira alors la hanse germanique comme l'ensemble des villes germaniques de l'Europe du nord, des comptoirs hanséatiques qui sont célèbres pour leur activité marchande.

Osterlins : marchands de la Hanse.

Isabelle de Rose

**Analyse médiationnelle et
communicationnelle des symboles
identitaires des villes du Nord de la
France :**

Les beffrois communaux

Résumé

Le concept d'identité urbaine alimente de nombreuses rencontres où chercheurs, politiciens et médias s'interrogent sur notre sentiment de citoyenneté, d'appartenance au lieu, et sur leur contribution à une vie collective meilleure. Ainsi en est-il des beffrois communaux du Nord de la France, symboles identitaires, revendiqués par toute une région, auxquels cette thèse est consacrée.

Nous procédons à une analyse médiationnelle et communicationnelle de ces tours, dans le dessein d'explicitier les dispositifs mis en place pour leur valorisation. Nous consacrons un premier volet au contexte historique et spatial, au réveil occidental du XII^e siècle. Nous expliquons ainsi comment cette architecture publique s'est toujours affirmée comme l'expression d'une société, d'une époque, de lieux.

La dimension plurielle de ces bâtiments publics nous sembla justifier la pertinence d'une approche interdisciplinaire. Nous convoquons donc dans un deuxième chapitre plusieurs disciplines, philosophique, phénoménologique et sociohistorique. Toutefois, la problématique de l'« investissement sémantique » de lieux identitaires nous encouragea à une « médiation sémiotique ».

La finalité est de mettre en évidence les valeurs signifiantes de ces réalisations architecturales, et de s'interroger, dans un troisième temps, sur la contribution du beffroi à la création de l'identité urbaine de la région Nord-Pas-de-Calais dont il est devenu un symbole iconique. Problématique justifiant une dernière partie consacrée aux médiations diverses dont les beffrois ont été, et sont toujours l'objet et qui influencent notre regard, au travail de mémoire.

Nous formalisons en conclusion des réponses validées par notre modèle d'analyse, notre ambition étant de pouvoir à terme le rendre exploitable, sous forme d'aide à la conception et la mise en œuvre de dispositifs informationnels et médiationnels.

Résumé en anglais

The concept of urban identity feeds from many meetings where enquiring, politicking and media wonder about our feeling of citizenship, membership of the place, and on their contribution to a better collective life. Thus it is communal belfries of the North of France, identity symbols, asserted by a whole area, to which this thesis is devoted.

We carry out a mediational and communication analysis of these turns, in the intention of clarifying the devices set up for their valorization. We devote a first chapter to the historical and space context, the awakening of the West in the XIIth century. We explain thus how this public architecture always affirmed itself as the expression of a whole society, of a time, of places.

The plural dimension of these public buildings seemed to us to justify the relevance of an interdisciplinary approach. We thus convene in a second chapter several disciplines, philosophical, phenomenological and sociohistoric. However, the problems of the "semantic investment" of identity places encouraged us with a "semiotic mediation".

The finality is to highlight the meaning values of these architectural achievements, and to wonder, in the third time, about the contribution of the belfry to the creation of the urban identity of the Nord-Pas-de-Calais area of which it became an iconic symbol. Problems justifying a last part devoted to the various mediations whose belfries were, and are always the object and who influence our glance, with the work of memory.

We formalize in conclusion of the answers validated by our model of analysis, our ambition being of in the long term being able to make it exploitable, in the form of assistance with the design and the implementation of informational and mediational devices.